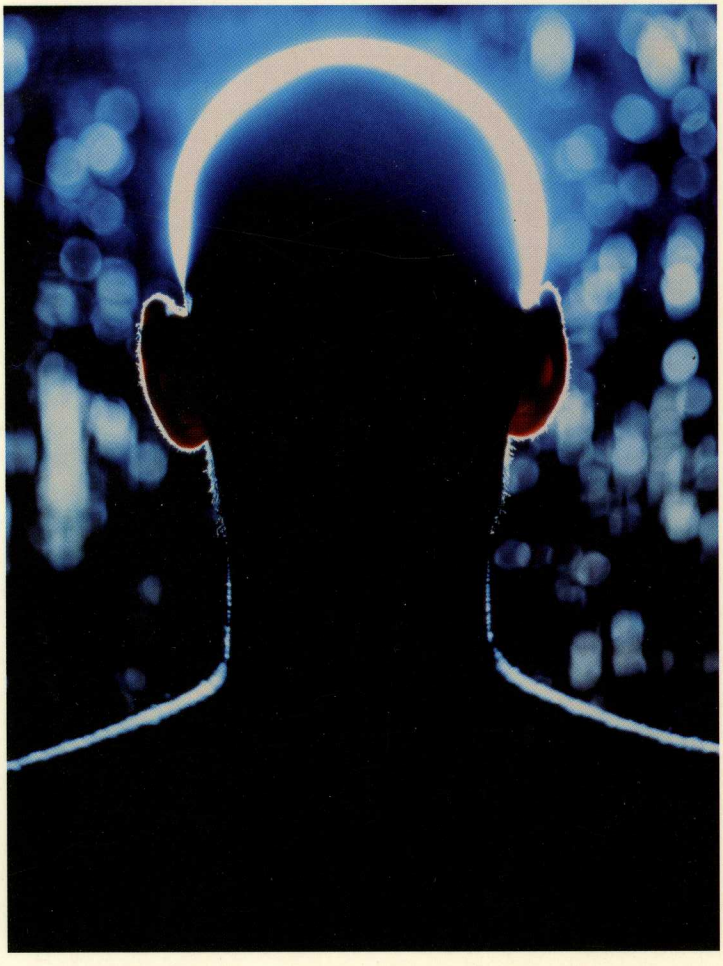
Rupert Sheldrake

# Le Septième Sens



# LE SEPTIÈME SENS

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DU ROCHER

*Ces chiens qui attendent leur maître et autres pouvoirs inexpliqués des animaux*, 2001 ; rééd. sous le titre *Les Pouvoirs inexpliqués des animaux*, J'ai Lu, 2003.

*Sept expériences qui peuvent changer le monde*, 1995.

*L'Âme de la nature*, 1992.

*La Mémoire de l'univers*, 1988.

*Une nouvelle science de la vie*, 1985.

RUPERT SHELDRAKE

# LE SEPTIÈME SENS

## Les pouvoirs de l'esprit étendu

*Traduit de l'anglais par Guy Abadia*

LE GRAND LIVRE DU MOIS

Titre original : *The Sense of Being Stared At and Other Aspects of the Extended Mind.*
Première édition : Crown Publishers, New York, 2003.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
© Rupert Sheldrake, 2003.
© Éditions du Rocher, 2004, pour la traduction française.

*À la mémoire de William Barrett, Henry Sidgwick, Frederic Myers, Edmund Gurney, Eleanor Sidgwick, John Dunne, Joseph et Louisa Rhine, et autres pionniers de la recherche sur les pouvoirs humains inexpliqués.*

# Préface

Il y a bien des choses que nous ne comprenons pas bien sur la nature humaine et animale. Ce livre est né de la conviction selon laquelle il nous suffit d'ouvrir grands nos esprits et de faire un effort pour comprendre si nous voulons être gratifiés de connaissances nouvelles. Les clés sont là autour de nous, sans que nous leur prêtions attention. Depuis des générations, les idées préconçues ancrées dans la pensée des philosophes du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle inhibent notre curiosité et nos recherches. La conséquence de cet état de choses est qu'il nous reste beaucoup à découvrir sur la nature biologique des humains et des animaux.

Comme je l'ai montré dans mes livres *Sept expériences qui peuvent changer le monde* (1994) et *Ces chiens qui attendent leur maître et autres pouvoirs inexpliqués des animaux* (1999), il y a des expériences relativement simples à faire pour récolter une grande masse de données dans cette nouvelle phase d'exploration scientifique.

Dans le présent ouvrage, mon propos est de montrer que des capacités humaines inexpliquées telles que la télépathie, la sensation d'être observé ou la prémonition ne sont pas des phénomènes paranormaux mais normaux, qui font partie de notre nature biologique. Dans *Ces chiens qui attendent leur maître*, j'ai montré que ces pouvoirs inexpliqués sont largement présents dans le royaume animal. On les trouve chez des animaux que nous connaissons bien, tels les chiens, les chats, les chevaux ou les perroquets. Bien que nous soyons en général moins perceptifs en la matière, nous avons ces capacités en commun avec de nombreuses autres espèces. Cependant, nous avons en partie perdu ou négligé ces aspects de notre héritage évolutionnaire.

En nous intéressant à ces capacités au lieu de les ignorer, nous comprendrons mieux la nature de notre psychisme et les liens invisibles qui nous relient les uns aux autres ainsi qu'au monde qui nous entoure. Le présent ouvrage traite principalement des capacités humaines inexpliquées, mais il s'appuie aussi sur les recherches concernant les pouvoirs des animaux exposées dans *Ces chiens qui attendent leur maître.*

Ce livre diffère sur plus d'un point des autres études sur les capacités humaines inexpliquées. Premièrement, il se fonde sur la biologie et sur le comportement animal, et traite de la télépathie et des autres capacités inexpliquées en tant qu'aspects de notre nature biologique animale.

Deuxièmement, certains ouvrages sont des compilations de cas et d'autres sont rigoureusement expérimentaux et excluent systématiquement tout ce qui n'a pas été vérifié en laboratoire. Je crois plutôt à une combinaison des deux méthodes. Le présent ouvrage prend pour point de départ l'histoire naturelle d'une série d'expériences personnelles, mais examine aussi, chaque fois que la chose est possible, les procédures expérimentales susceptibles d'éclairer ce qui se passe.

Troisièmement, je m'efforce de démontrer qu'une recherche scientifique sur les pouvoirs humains inexpliqués peut se faire de manière toute simple. Dans l'appendice A, je décris différentes manières pour le lecteur de prendre part à cette recherche.

Quatrièmement, bien que les phénomènes étudiés ici soient inexpliqués, je ne pense pas qu'ils soient intrinsèquement inexplicables. Mon opinion, répétée du début à la fin de l'ouvrage, est que l'exploration rationnelle de ces capacités pourrait conduire à une meilleure compréhension de la nature de l'esprit humain et animal. Au lieu de penser à l'esprit comme à une entité confinée à l'intérieur du cerveau, je suggère de considérer qu'il appartient à des champs d'influence étendus dont l'action dépasse largement les limites du corps et du cerveau.

Ce livre fait le point sur des recherches dans lesquelles je suis engagé depuis plus de quinze ans, avec l'aide de nombreuses personnes.

Plus de 5 000 correspondants ont fourni à ma base de données des éléments fondés sur leur propre expérience et sur leurs obser-

vations d'animaux. Des centaines de personnes, parmi lesquelles des dresseurs, des agriculteurs, des vétérinaires, des chasseurs, des photographes de la nature, des propriétaires d'animaux de compagnie, des agents de sécurité, des militaires, des policiers, des enseignants et des adeptes des arts martiaux m'ont aidé dans mes recherches en participant à des entretiens avec mes collaborateurs ou moi-même. Plus de 1 600 personnes ont répondu à mes sondages auprès des ménages. Quelque 2 000 autres ont contribué à mes travaux en remplissant des questionnaires sur leurs expériences personnelles. En outre, plus de 2 000 autres personnes ont participé à des tests. Qu'elles soient toutes remerciées ici. J'en cite nommément quelques-unes dans ce livre.

Mes collaborateurs et moi avons organisé directement un certain nombre d'expériences. De nombreuses autres ont été conduites par des dizaines de chercheurs indépendants, principalement dans des établissements scolaires et universitaires. Plus de cinquante étudiants ont en outre mené des recherches fondées sur des processus expérimentaux décrits dans mes livres et sur mon site Internet. Je remercie tous ceux qui m'ont aimablement envoyé des rapports et des données brutes résultant de leurs expériences.

J'ai une large dette envers mes collaborateurs qui ont organisé pour moi des sondages et des entretiens, qui ont mené des expériences et recueilli toutes sortes d'informations. Pam Smart, du Lancashire, a eu la responsabilité de gérer mes bases de données informatiques, de répondre aux nombreux e-mails sur mon site et de coordonner des centaines d'expériences sur la télépathie téléphonique. Jane Turney et Katy Barber m'ont assisté à Londres, de même que ma secrétaire, Cathy Lawlor. Susanne Seiler a travaillé pour moi à Zurich de même que David Jay Brown en Californie, Helen Robinette à New York, Nina Nikolaeva à Moscou et Socrate Seferiadès à Athènes. Je les remercie tous du fond du cœur.

Jan Van Bolhuis, professeur adjoint de statistique à l'Université libre d'Amsterdam, m'a prodigué des conseils sur la méthodologie utilisée en statistique et a réalisé pour moi un grand nombre d'analyses statistiques. J'apprécie beaucoup sa patience, sa rigueur et sa gentillesse.

C'est Matthew Clapp qui a construit mon site web, www.sheldrake.org, en 1996, alors qu'il était encore étudiant à l'Université de Géorgie. Il m'a servi d'administrateur de site jusqu'au début de l'année 2002, époque où ses obligations professionnelles sont finalement devenues trop accaparantes pour qu'il puisse continuer. Il a toujours travaillé bénévolement pour moi, de même que mon administrateur de site allemand, Helmut Lasarcyk, de Hambourg. Helmut a également traduit pour nous des centaines de fiches d'observations et autres documents de communication. Je lui en suis très reconnaissant.

Les recherches décrites dans cet ouvrage ont été rendues possibles grâce à l'aide financière du regretté Ben Webster, de Toronto, et grâce à des subventions accordées par la Lifebridge Foundation à New York, par l'Institute of Noetic Sciences en Californie, par la fondation Bial au Portugal, la fondation Fred aux Pays-Bas, et par des dons d'Evelyn Hancock à Old Greenwich, Connecticut. Je suis profondément reconnaissant à toutes ces personnes pour leur générosité.

Au cours de mes recherches, j'ai eu de nombreuses discussions stimulantes et j'ai bénéficié des conseils, commentaires et critiques d'un grand nombre de personnes parmi lesquelles je voudrais citer Ralph Abraham, Hunter Beaumont, John Beloff, Dick Bierman, John Brockman, Christopher Clarke, Larry Dossey, Lindy Dufferin and Ava, Brenda Dunne, Leni Erikson, Sally Rhine Feather, Peter Fenwick, Jan Fjellander, David Fontana, Mathew Fox, Robert Freeman, Alan Gauld, Franz-Theo Gottwald, Anne Harrison, feu Renée Haynes, Bert Hellinger, Myles Hildyard, Rupert Hitzig, John Hubbard, Nicholas Humphrey, Francis Huxley, Diana Issidorides, Theo Itten, Robert Jahn, David Lorimer, Betty Markwick, Katinka Matson, Robert Matthews, Elizabeth Lloyd Mayer, feu Terence McKenna, John Michell, Guido Mino de Sospiro, Aimée Morgana, Robert Morris, Roger Nelson, Charles Overby, John Palmer, Guy Leon Playfair, Dean Radin, Anthony Ramsay, John Roche, Miriam Rothschild, Janis Rozé, Edward St. Aubyn, George Sassoon, Gary Schwartz, Marilyn Schlitz, Stephan Schmidt, Giuseppe Sermonti, Ian Stevenson, Harris Stone, James Trifone, Barbara Valocore, Mario Varvoglis, Ian et Victoria Watson, Zofia Weaver et Goetz Wittneben. En

outre, mon épouse, Jill Purce, et nos fils, Merlin et Cosmo, m'ont apporté leur aide de plus d'une manière, dont la moindre n'a pas été de servir de cobayes à de nouvelles expériences.

Je remercie toutes celles et tous ceux qui m'ont fait part de leurs commentaires et suggestions à la lecture des épreuves de ce livre, en particulier David Christie-Murray, Ted Dace, Montague Keen, Aimée Morgana, Guy Lyon Playfair, George Sassoon et Pam Smart. J'ajoute que je n'aurais pas pu espérer avoir une meilleure éditrice que Kristin Kiser, de Crown Publishers, New York.

Je suis reconnaissant à Merlin Sheldrake d'avoir bien voulu dessiner les schémas des figures 12 et 18, et je remercie les personnes suivantes pour nous avoir donné la permission de reproduire leurs illustrations: Max Velmans et Routledge Publishers (figure 14), Dean Radin (figure 15) et Dick Bierman (figure 16).

# Introduction
# Le septième sens et l'esprit étendu

Il y a longtemps que j'ai ce sentiment de communication télépathique avec mes deux filles, dont je me sens très proche. Je me mets à penser à elles juste avant que le téléphone sonne. Ça m'arrive aussi avec des amis. Je me surprends toujours à leur dire : « Tiens, j'étais justement en train de penser à toi » quand je décroche le téléphone pour leur répondre. (Janet Ward.)

Leto Seféridès dormait dans la même chambre que son bébé.

Je me suis réveillée en sursaut, consciente d'un danger. Ma fille âgée de six mois dormait paisiblement dans son berceau sous la fenêtre. J'ai eu l'impression qu'une voix intérieure pressante me disait d'aller voir si tout allait bien. Quand je suis arrivée à côté du berceau, la même voix pressante m'a ordonné d'écarter immédiatement le berceau de la fenêtre. J'ai aussitôt saisi le bord du berceau et je l'ai reculé d'un pas dans la pièce, juste au moment où le lourd boîtier du rideau avec sa tringle s'écroulait à l'endroit précis où s'était trouvé le berceau une seconde avant !

William Carter commandait une patrouille de Gurkhas lors d'une opération antiterroriste en Malaisie en 1951 lorsqu'ils tombèrent sur un campement visiblement abandonné depuis peu.

Pendant que nous examinions les débris qu'ils avaient laissés un peu partout derrière eux, j'ai eu soudain l'impression que quelqu'un m'observait. J'avais le sentiment d'un danger. Cette

> sensation m'étreignait pratiquement la nuque. Je me suis retourné et j'ai vu, à une vingtaine de mètres de là, un type en uniforme avec une étoile rouge sur son chapeau qui me regardait fixement. Il était en train de lever son fusil, et j'ai compris que l'un de nous allait mourir. J'ai tiré avant lui, sinon je ne serais pas là pour raconter cette histoire.

Et il ajoute qu'il ne doute pas de la réalité de la sensation d'être observé. « Si ça n'existait pas, je ne serais pas en vie à l'heure actuelle [1]. »

La télépathie, les prémonitions et la sensation d'être observé sont pour le moment inexpliquées en termes scientifiques. En fait, l'existence même de ces phénomènes est controversée. Ils *semblent* se produire, mais si la science a recensé toutes les forces, tous les champs et tous les moyens de transfert d'information possibles, alors ils ne devraient pas exister. Mais notre compréhension scientifique des principes fondamentaux est-elle à ce jour plus ou moins complète? Les grandes questions ont-elles toutes reçu leur réponse? Certains scientifiques pensent que oui [2].

D'un autre côté, si ces phénomènes se produisent réellement, ils démontrent que la science actuelle est incomplète. Quand la communauté scientifique les prendra au sérieux, les effets seront révolutionnaires. Ils élargiront nos idées sur le cerveau et l'esprit, sur la nature animale et humaine, sur l'espace et le temps.

Dans ce livre, j'examine une large somme de témoignages et je fais le point sur des recherches récentes qui montrent que la télépathie, la sensation d'être observé et la précognition sont aussi bien présentes chez les animaux non humains, comme les chats et les chiens, que chez les gens. Ce ne sont pas des phénomènes « paranormaux » ou « surnaturels ». Ce sont des manifestations normales et naturelles, qui font partie de notre nature biologique.

Différents groupes se réfèrent à ces phénomènes sous différentes appellations. Certains parlent de pouvoirs psychiques, insinuant par là qu'ils sont liés à la psyché, autrement dit à l'âme, ou bien ils les appellent phénomènes psi, en abrégé. D'autres les décrivent comme des formes de perception extrasensorielle ou PES, allant « au-delà des sens ». D'autres encore les qualifient de paranormaux

ou de parapsychologiques. Il y a des gens qui parlent d'un « sixième sens », qui s'ajouterait aux cinq sens traditionnels de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût et du toucher.

Le fait qu'il y ait tant de termes en circulation est un facteur de confusion. Ces termes sont chargés d'implications différentes. *Psychique* indique une dépendance par rapport à la psyché ou âme. Ce qui fait reculer le problème d'un cran, car personne ne sait comment la psyché pourrait expliquer de telles expériences. Il faudrait pour cela qu'elle s'étende au-delà du cerveau. Mais de quelle manière ?

L'expression *perception extrasensorielle* pose le problème en termes différents. Elle nous assure que ces phénomènes ne sauraient être expliqués en se référant aux sens connus, mais ne nous dit aucunement comment on peut les expliquer.

Le mot *paranormal* soulève la question de savoir ce qui est normal. La sensation d'être observé et la télépathie sont normales dans la mesure où elles sont courantes. La plupart des gens les ont éprouvées. Mais elles semblent paranormales du point de vue de la théorie matérialiste de l'esprit, toujours en cours dans la science officielle. Selon cette théorie, l'esprit ne serait qu'un aspect de l'activité du cerveau. Un esprit confiné à la boîte crânienne ne permet pas d'expliquer l'existence des phénomènes psychiques. Par conséquent, du point de vue matérialiste, ils ne devraient pas se produire. Mais si la science élargissait un peu ses vues sur l'esprit ?

À mesure que la science progresse, elle modifie continuellement la frontière du scientifiquement « normal ». La télévision et le téléphone mobile auraient semblé miraculeux à un physicien du XVIII^e^ siècle, totalement ignorant des champs électromagnétiques. Voir à distance ou entendre des voix de personnes se trouvant à des kilomètres de l'endroit où l'on se trouve aurait été considéré comme de la sorcellerie ou comme une illusion due à la folie. Aujourd'hui, ces choses-là font partie de notre expérience quotidienne grâce à la télévision, à la radio et au téléphone.

De même, la bombe à hydrogène aurait été quelque chose d'impensable pour un physicien du XIX^e^ siècle. À l'ère de la machine à vapeur et de la poudre à canon, cette technologie aurait fait figure d'élucubration apocalyptique. Le laser aurait

évoqué une épée de lumière mythique. Ces inventions n'ont été concevables pour les physiciens du XX^e siècle que grâce aux révolutions scientifiques introduites par la théorie de la relativité et la théorie quantique.

Ces extensions de la science ne contredisaient ni n'invalidaient nullement ce qui était déjà connu, mais s'appuyaient dessus, au contraire. La reconnaissance des champs électromagnétiques au XIX^e siècle complétait plutôt qu'elle ne supplantait la physique newtonienne traditionnelle. Les révolutions du XX^e siècle en physique introduites par les théories des quanta, de la relativité et de la cosmologie moderne n'ont en aucune manière détruit les réalisations des physiciens du XIX^e siècle: elles se sont, au contraire, ajoutées à elles. En biologie, la théorie de l'évolution de Darwin a éclairé et non pas éclipsé le système de classification des organismes vivants établi par Linné, le grand biologiste du XVIII^e siècle.

Les historiens des sciences, en particulier Thomas Kuhn[3], ont établi qu'à tous les stades de l'évolution scientifique, les phénomènes qui ne trouvent pas leur place dans le modèle ou paradigme en vigueur sont soit rejetés, soit ignorés, soit écartés à l'aide d'une explication douteuse. Ils sont considérés comme des anomalies. Cependant, au grand dam des théories régnantes, ils ont une fâcheuse tendance à perdurer, et tôt ou tard la science est obligée d'en tenir compte.

Pour citer un exemple parmi tant d'autres, les météorites constituaient une anomalie au XVIII^e siècle. Dans l'univers mathématiquement parfait de la physique de Newton, les pierres qui tombaient du ciel de manière apparemment aléatoire n'avaient pas leur place. Par conséquent, lorsque des gens disaient avoir vu de tels phénomènes se produire, les savants se sentaient dans l'obligation de les démentir, en expliquant qu'il s'agissait d'hallucinations ou de superstitions.

Prenons un exemple célèbre qui s'est produit en France le 13 septembre 1768 dans un village du Maine. Plusieurs villageois entendirent un bruit qui ressemblait à un coup de tonnerre suivi d'un sifflement et virent quelque chose qui tombait dans un pré. Vérification faite, il s'agissait d'une pierre trop brûlante pour qu'on puisse la toucher. Un prêtre local en envoya un fragment

à l'Académie des sciences pour identification. Le chimiste Lavoisier le réduisit en poudre, fit quelques tests et conclut qu'il avait prouvé que cela n'était pas tombé du ciel, qu'il s'agissait d'une pierre ordinaire probablement frappée par la foudre[4]. Il fit une déclaration à l'Académie dans laquelle il disait: «Il ne peut pas tomber des pierres du ciel parce qu'il n'y a pas de pierres dans le ciel[5].» Aujourd'hui, bien entendu, les météorites ne posent pas de problème théorique, et leur existence n'est plus contestée.

Le matérialisme en tant que philosophie ne cesse d'évoluer à mesure que changent les idées scientifiques sur la réalité physique. Les frontières du «normal» ne sont pas fixes, mais changent en fonction des différentes orthodoxies scientifiques. Au cours du XX^e siècle, le matérialisme s'est «transcendé» dans la physique, comme l'a fait remarquer l'épistémologiste Karl Popper[6]. La matière ne constitue plus la réalité fondamentale comme dans le matérialisme à l'ancienne. Les champs et l'énergie sont devenus plus fondamentaux que la matière. Les particules ultimes de matière sont devenues des vibrations d'énergie à l'intérieur de champs.

Les frontières de la «normalité» scientifique bougent de nouveau à mesure que se fait jour la reconnaissance de la réalité de la conscience. Les pouvoirs de l'esprit, jusqu'ici ignorés par la physique, constituent les nouveaux territoires scientifiques à explorer.

## Sixième et septième sens

De toutes les expressions utilisées pour décrire des phénomènes tels que la télépathie, «sixième sens» me semble être celle qui a la meilleure approche. Elle a une signification plus positive que «PES» ou «paranormal» dans la mesure où elle se réfère à une espèce de système sensoriel que serait au-dessus et au-delà des sens connus mais en étant tout de même un sens. En tant que tel, il se situerait dans le temps et l'espace, et il serait biologique et non pas surnaturel. Il s'étendrait au-delà du corps bien que son mode de fonctionnement nous soit encore inconnu.

Mon expression préférée, cependant, est «septième sens». Le sixième sens est déjà revendiqué par les biologistes qui étudient

les sens magnétique et électrique chez les animaux. Certaines espèces d'anguilles, par exemple, génèrent autour d'elles des champs électriques qui leur permettent de percevoir, même dans l'obscurité, des objets situés dans leur environnement[7]. Les requins et les raies peuvent aussi détecter, avec un degré de sensibilité étonnant, l'électricité corporelle d'une proie éventuelle[8]. Plusieurs espèces de poissons et d'oiseaux migrateurs possèdent un sens magnétique, une boussole biologique qui leur permet de réagir au champ magnétique terrestre[9].

Il existe aussi toute une série d'autres sens qui pourraient prétendre à cette appellation de sixième sens. Parmi eux, les organes thermosensibles des serpents à sonnettes et espèces voisines qui leur permettent de capter une source de chaleur et de traquer une proie grâce à une sorte de technique thermographique[10]. Il y a aussi le sens vibratoire des araignées tisseuses, qui leur permet de savoir ce qui se passe sur leur toile et même de communiquer entre elles au moyen d'une sorte de télégraphie vibratoire[11].

L'expression « septième sens » laisse entendre que la télépathie, la sensation d'être observé et les prémonitions pourraient appartenir à une catégorie distincte aussi bien des cinq sens habituels que de ce sixième sens fondé sur des principes connus de la physique.

## Les preuves

La première sorte de preuve fondamentale de l'existence d'un septième sens est l'expérience personnelle. Et les témoignages ne manquent pas. La plupart des gens, à un moment ou à un autre, ont eu la sensation que quelqu'un les observait dans leur dos, ou ont pensé à une certaine personne juste avant qu'elle leur téléphone. Pourtant, ces milliards d'expériences personnelles de phénomènes apparemment inexpliqués sont traditionnellement rejetés par la science institutionnelle avec l'étiquette « anecdotique ».

Qu'est-ce que cela signifie au juste? Le mot *anecdote* vient du grec *anekdota*, qui signifie « choses inédites ». Une anecdote est donc une histoire inédite.

Les tribunaux considèrent les témoignages anecdotiques avec un grand sérieux, et les gens sont souvent condamnés ou acquittés sur

la simple foi de tels témoignages. Dans certains domaines de recherche, la médecine, par exemple, on s'appuie fortement sur l'anecdote, mais lorsque les publications se font, elle cesse littéralement d'en être une pour devenir une observation médicale. L'ensemble de ces observations forme alors la base à partir de laquelle de nouvelles recherches seront entreprises. Ignorer les expériences personnelles n'est pas un comportement scientifique, mais antiscientifique. La science est fondée sur la méthode empirique, c'est-à-dire sur l'expérience et l'observation. L'expérience et l'observation constituent le point de départ de toute science, et il est antiscientifique de les ignorer ou de les exclure.

Les intuitions d'Isaac Newton sur la gravitation découlent d'observations de phénomènes de la vie de tous les jours tels que la chute d'une pomme ou le rapprochement entre la Lune et les marées. Pratiquement toutes les preuves apportées par Charles Darwin à l'appui de sa théorie sur la sélection naturelle lui ont été fournies par des horticulteurs ou des éleveurs, et il faisait fréquemment appel à l'expérience des gens de métier. Mon livre préféré de lui est *De la variation des animaux et des plantes domestiques*, publié pour la première fois en 1868. Il est rempli d'informations recueillies auprès de naturalistes, explorateurs, administrateurs coloniaux, missionnaires et autres avec lesquels il correspondait dans le monde entier. Il étudiait des publications comme *Poultry Chronicle* (« Chronique du poulailler ») ou *The Gooseberry Grower's Register* (« Annales du cultivateur de groseilles »). Il fit pousser lui-même quelque cinquante-quatre variétés différentes de ce fruit. Il s'intéressait aux observations des amis des chats et des lapins, des éleveurs de chevaux et de chiens, des apiculteurs, des agriculteurs, des producteurs de fruits, des jardiniers et autres spécialistes des plantes et des animaux. Il était membre de deux associations colombophiles londoniennes, acquérait toutes les variétés qu'il pouvait trouver et rendait fréquemment visite aux colombophiles les plus renommés pour voir leurs oiseaux.

De la même manière, l'expérience personnelle des gens forme le point de départ essentiel de la recherche sur la portée et les pouvoirs de l'esprit. Les fondateurs de la recherche parapsychologique, dans les années 1880, commencèrent par organiser des

sondages à grande échelle sur les expériences dites psychiques de tout un chacun. En même temps, ils cherchaient à les expliquer en termes scientifiques conventionnels. Ils utilisèrent les nouvelles techniques statistiques pour déterminer si les lois du hasard pouvaient fournir une explication plausible aux phénomènes qu'ils étudiaient. Ils perfectionnèrent aussi les procédures en «aveugle», de sorte que la recherche parapsychologique peut être considérée comme l'un des premiers domaines d'investigation scientifique où ces techniques furent employées systématiquement.

Malgré la somme impressionnante de témoignages ainsi récoltés, la recherche parapsychologique n'a cependant jamais été acceptée par la science institutionnelle. Elle est restée en marge en raison des puissants tabous contre le «paranormal». En conséquence, les phénomènes liés au septième sens ont été largement ignorés par les universités et autres instituts et académies scientifiques. Malgré le travail obstiné d'une poignée de chercheurs parapsychologues, ce domaine d'investigation demeure le Cendrillon de la science.

J'avoue être impressionné par toutes les choses que les chercheurs en parapsychologie ont déjà découvertes. J'admire leur courage de continuer à travailler dans un domaine qui les a exposés à tant d'adversité et même d'hostilité. Et j'apprécie leur œuvre de pionniers dans l'usage de méthodes expérimentales rigoureuses.

Pour ma part, je ne suis pas parapsychologue, mais biologiste. Je m'intéresse au septième sens dans la mesure où il peut nous apprendre beaucoup sur la nature animale et humaine, sur la nature de l'esprit et, finalement, de la vie elle-même. Mon approche est plus biologique que celle des parapsychologues, qui se concentrent presque exclusivement sur l'être humain. Le septième sens, pour moi, fait partie de notre nature animale, que nous avons en commun avec beaucoup d'autres espèces.

Dans mes recherches, j'ai utilisé trois systèmes d'approche complémentaires. Tout d'abord, j'ai examiné l'histoire naturelle des capacités de perception inhabituelles aussi bien chez les humains que chez les animaux. J'ai fait appel à des informations par l'intermédiaire de la radio, de la télévision, des journaux et revues d'Europe, d'Australie, d'Afrique du Sud et d'Amérique du

Nord, en demandant aux gens de me faire part de leurs expériences et aussi de leurs observations sur les animaux de compagnie et sur les animaux sauvages pouvant suggérer l'existence de sensibilités inexpliquées. Mes collaborateurs et moi avons aussi interrogé des centaines de personnes dont la profession leur permet d'observer le septième sens en action : militaires, pilotes de combat, adeptes des arts martiaux, psychothérapeutes, agents de sécurité, détectives privés, criminels, chasseurs, cavaliers, dompteurs et propriétaires d'animaux familiers.

De cette manière, nous avons constitué une base de données de plus de 5 000 observations de phénomènes apparemment inexpliqués concernant des humains et des animaux. Ces observations se subdivisent en plus de 100 catégories. Lorsqu'un groupe de témoignages indépendants offre des schémas cohérents et répétitifs, l'anecdote fait place à l'histoire naturelle. À tout le moins, il s'agit de l'histoire naturelle de ce que les gens pensent de leurs propres capacités de perception et de celles des animaux qui les entourent.

En second lieu, j'ai mené des enquêtes en Grande-Bretagne, en Allemagne, en Suisse, aux États-Unis et en Argentine sur les différentes sortes de capacités de perception inexpliquées et sur les conditions dans lesquelles elles s'exercent. Au moyen de questionnaires détaillés, j'ai passé en revue les expériences de plus de 1 600 personnes. Mes collaborateurs et moi avons réalisé des sondages par téléphone sur plus de 1 500 foyers choisis au hasard en Grande-Bretagne et aux États-Unis.

Troisièmement, sur une période de plus de dix ans, nous avons réalisé une série d'expériences sur la sensation d'être observé et sur différents aspects de la télépathie chez les animaux et chez les humains. J'en résumerai les résultats dans les chapitres suivants et donnerai tous les détails techniques dans l'appendice B.

## Pourquoi ce sujet est-il si controversé ?

Les recherches décrites dans ce livre sont par elles-mêmes inoffensives et appartiennent à des domaines que beaucoup de gens trouvent intéressants. Cependant, elles peuvent susciter des réac-

tions émotionnelles d'une intensité surprenante. Certaines personnes se montrent systématiquement agressives ou méprisantes envers quiconque aborde ces phénomènes avec tant soit peu de sérieux [12]. Pourquoi en est-il ainsi ?

Certaines personnes estiment que les phénomènes parapsychologiques sont sans intérêt, ce qui est leur droit. Après tout, la plupart des gens ne s'intéressent guère aux études scientifiques sur le comportement des seiches ou à la recherche sur la génétique des mousses et lichens. Cependant, personne ne s'est jamais déclaré résolument opposé à la recherche sur les mousses ou les seiches.

S'agit-il donc d'une simple hostilité envers les idées nouvelles ? L'explication se situe peut-être en partie là, mais il existe des domaines, dans le champ des spéculations scientifiques actuelles, qui me paraissent bien plus avancés, et qui ne soulèvent que très peu ou pas du tout d'opposition. Certains physiciens, par exemple, postulent qu'il existe d'innombrables univers parallèles au nôtre [13]. Peu de gens prennent ces idées au sérieux, mais personne ne devient hargneux à leur sujet. Même les spéculations sur les voyages dans le temps à travers les « trous de ver » de l'espace-temps sont considérées comme appartenant à un domaine de recherche légitime dans le cadre de la physique officielle plutôt qu'à une branche de la science-fiction [14].

Se pourrait-il que les parapsychologues constituent une catégorie de personnes particulièrement infâme, ou que ce domaine soit plus riche que d'autres en fraudes et supercheries de tous genres ? Il existe des cas bien documentés de falsification dans la plupart des branches de la science et de la médecine [15], y compris la paléontologie (par exemple, l'imposture sur le « chaînon manquant » connue sous le nom d'« homme de Piltdown ») et la botanique [16]. Il y a eu aussi deux cas célèbres de supercherie dans le domaine de la parapsychologie, dévoilés par des collègues parapsychologues [17]. Mais qui songerait à condamner toute la recherche en médecine ou en botanique à cause de l'existence de quelques fraudeurs dans ces disciplines ? Comment peut-on remettre en question toute la recherche en parapsychologie ou dans n'importe quel autre domaine parce qu'il y a eu quelques chercheurs malhonnêtes au milieu des autres ?

En fait, il est probable que la recherche parapsychologique se

prête beaucoup moins à la supercherie que les autres branches de la science, précisément parce qu'elle est en butte à plus de scepticisme [18]. Dans leur pertinente étude sur les fraudes et les supercheries dans les domaines scientifiques, William Broad et Nicholas Wade concluent que la tromperie a plus de chances de réussir dans les secteurs traditionnels et non controversés de la recherche comme l'immunologie. « L'acceptation de résultats frauduleux est le revers de la médaille dont le recto bien familier est la résistance aux idées nouvelles. Les données falsifiées seront facilement acceptées dès lors qu'elles seront présentées de manière plausible, qu'elles se conformeront aux préjugés et aux attentes majoritaires, et qu'elles émaneront d'une personnalité scientifique en vue appartenant à une institution d'élite. C'est l'absence de tous ces ingrédients qui fait que les idées nouvelles dans le domaine de la science courent le risque de se heurter à des résistances. »

La seule explication qui demeure est que l'existence des phénomènes parapsychologiques viole de puissants tabous. Ces phénomènes menacent des croyances profondément ancrées, en particulier la croyance selon laquelle l'esprit ne serait rien de plus que l'activité du cerveau. Ils suscitent, chez des gens qui assimilent science et raison à la philosophie matérialiste, de larges craintes. Ils semblent constituer une menace contre la rationalité elle-même. S'ils ne sont pas tenus à distance, il semble que la science et même la civilisation moderne tout entière soient en danger d'être dévastées par un raz de marée de superstition et de crédulité.

En outre, il semble que certains adversaires du « paranormal » soient épouvantés à l'idée que leur vie privée puisse être envahie. « Je ne voudrais pas vivre dans un monde où d'autres auraient le pouvoir télépathique de lire mes pensées secrètes ou la capacité clairvoyante de savoir ce que je suis en train de faire », écrit Martin Gardner, l'un des plus implacables négateurs des phénomènes parapsychologiques [19]. Le pire, affirme-t-il, c'est la psychokinésie, le pouvoir de l'esprit sur la matière, PK en abrégé. « La PK ouvre la porte à des possibilités encore plus terrifiantes. Je n'envisage pas avec sérénité que quelqu'un qui ne m'aime pas ait le pouvoir de me faire du mal à distance [20]. » On voit se profiler à l'arrière-plan les anciennes terreurs liées à la sorcellerie.

Ces tabous, très forts parmi les intellectuels, sont activement

entretenus par de nombreux universitaires. Des gens par ailleurs rationnels peuvent se montrer étrangement partiaux dès qu'il s'agit de phénomènes comme la télépathie. Bien que les gens qui adoptent cette attitude se donnent l'étiquette de sceptique, ce ne sont pas à proprement parler des sceptiques. Ils adhèrent généralement à une vision du monde qui exclut simplement les phénomènes parapsychologiques. Certains s'efforcent de nier ou de démolir toutes les preuves qui vont à l'encontre de leur croyance. Les plus zélés se comportent comme des vigiles surveillant les frontières de la science. Le mot grec *skepsis*, qui a donné scepticisme, signifie «enquête» ou «doute». Il ne signifie ni négation ni dogmatisme.

Ces tabous ont eu pour effet d'inhiber les recherches et d'empêcher le débat au sein du monde universitaire en général et de celui de la science institutionnelle en particulier. En conséquence, et bien que le public s'intéresse énormément aux phénomènes parapsychiques, il n'existe pratiquement aucun financement public dans ce domaine de recherche, et il est rare que l'on puisse s'y consacrer dans un cadre universitaire[21].

Ma conviction personnelle est qu'il est plus scientifique d'étudier les phénomènes que nous ne comprenons pas que de faire comme s'ils n'existaient pas. Je pense aussi qu'il est moins effrayant de reconnaître que le septième sens fait partie de notre nature biologique, que nous avons en commun avec beaucoup d'autres espèces animales, que de le traiter comme quelque chose de monstrueux ou de surnaturel.

## L'esprit au-delà du cerveau

Si le septième sens existe réellement, il nous oblige à avoir, littéralement, une conception plus étendue de l'esprit, celle où il dépasse les frontières du corps. Et pas seulement du corps humain, mais du corps animal également.

Dans le présent ouvrage, je suggère que l'esprit est réellement capable de s'étirer, de s'étendre selon des champs qui relient les organismes à leur environnement et entre eux. Ces champs peuvent contribuer à expliquer la télépathie, la sensation d'être observé et d'autres aspects du septième sens. Chose plus impor-

tante encore, ils peuvent aider à comprendre nos perceptions normales. Notre esprit est un prolongement qui nous relie à tout ce que nous voyons dans le monde qui nous entoure.

Si je regarde une personne qui me tourne le dos et qui ne sait pas que je suis là, il arrive qu'elle se retourne subitement pour me regarder. Et il arrive aussi que je me retourne subitement pour voir quelqu'un en train de m'observer. La plupart des gens ont vécu des expériences de ce genre. La sensation d'être observé ne devrait pas exister si l'attention réside à l'intérieur de la tête. Mais si elle s'étale et nous relie à la chose que nous regardons, alors il est possible que le regard exerce une influence sur la chose regardée.

Je suggère que, par l'intermédiaire de notre attention, nous créons des champs de perception qui s'étendent tout autour de nous et nous relient à ce que nous regardons. Grâce à ces champs, observateur et observé sont mis en relation.

L'hypothèse de champs mentaux qui s'étendent au-delà du cerveau peut aussi aider à expliquer la télépathie. Dans notre monde moderne, la forme la plus commune de télépathie s'observe en relation avec les appels téléphoniques, comme nous allons le voir au chapitre 6. Beaucoup de gens affirment savoir souvent d'avance qui les appelle au moment où ils décrochent.

La télépathie semble répandue dans le règne animal. Elle fait partie de notre nature biologique, bien que nos dons dans ce domaine paraissent bien pauvres comparés à ceux des chiens, des chats, des chevaux, des perroquets et d'autres espèces de mammifères et d'oiseaux. J'examine une grande masse d'observations sur la télépathie chez les espèces animales non humaines dans mon livre *Ces chiens qui attendent leur maître*. Bien que le présent ouvrage traite principalement du septième sens chez les humains, je ferai également le point sur les preuves de l'existence d'un septième sens chez les animaux et exposerai les résultats de mes recherches actuelles. Ce n'est qu'en examinant le septième sens humain dans son contexte biologique le plus large que nous pourrons commencer à le comprendre et à voir comment il se situe par rapport à la nature de l'esprit humain et animal.

La télépathie, tout comme la sensation d'être observé, n'est paranormale que si nous définissons comme «normale» la

théorie selon laquelle l'esprit serait confiné à l'intérieur du cerveau. Mais si notre esprit se projette hors des limites de notre boîte crânienne, comme cela semble bien être le cas, et entre en contact avec d'autres esprits, comme cela paraît être également le cas, alors des phénomènes comme la télépathie et la sensation d'être observé sont normaux. Ils ne sont ni étranges, ni inquiétants, ni à la limite de la psychologie humaine anormale, mais font partie de notre nature biologique.

Bien évidemment, je ne dis pas que le cerveau n'a rien à voir avec notre compréhension de l'esprit humain. Il a au contraire tout à voir avec elle, et les récentes découvertes dans la recherche sur le cerveau ont beaucoup à nous apporter. Notre esprit est centré sur notre corps, et sur le cerveau en particulier. Ce que je suggère, cependant, c'est qu'il n'est pas *confiné* à notre cerveau, mais lance des prolongements au-delà. Ces extensions se font par l'intermédiaire de champs mentaux qui existent à la fois à l'intérieur et à l'extérieur du cerveau.

L'idée d'un champ entourant un corps matériel n'est pas nouvelle. Un champ magnétique a pour centre un aimant. Un champ gravitationnel a pour centre un corps matériel, par exemple la Terre. Le champ d'un aimant n'est pas confiné à cet aimant, il s'étend à l'extérieur. Le champ gravitationnel de la Terre s'étend bien au-delà de la surface de la planète et exerce son attraction sur les satellites et sur la Lune qui orbitent autour d'elle.

Les champs magnétiques, tout comme les champs électriques ou gravitationnels, sont invisibles, mais capables d'exercer leurs effets à distance. De la même manière, nos champs mentaux ne sont pas confinés à l'intérieur de nos crânes, mais s'étendent autour d'eux. Je suggère que notre activité mentale s'exerce au moyen de champs invisibles capables de propager son influence. J'examinerai plus en détail la question de ces champs mentaux et de leur fonctionnement au chapitre 19.

## Images en dehors de la tête

Regardez maintenant autour de vous. Les images que vous voyez sont-elles à l'intérieur de votre cerveau? Ou bien sont-elles

à l'extérieur, exactement là où vous avez l'impression qu'elles se trouvent ?

Je suggère que l'esprit étend des prolongements hors du cerveau, dans le monde qui nous entoure, et que la vision fait intervenir un double processus : un mouvement de lumière de l'extérieur vers l'intérieur, et une projection d'image de l'intérieur vers l'extérieur. La théorie classique est que le processus se fait dans un seul sens : la lumière va vers l'intérieur, mais rien ne ressort.

Le mouvement de la lumière vers l'intérieur est familier à tout le monde. Quand vous regardez cette page, la lumière réfléchie se déplace du livre jusqu'à vos yeux à travers un champ électromagnétique. Les lentilles de l'œil focalisent cette lumière pour former une image inversée sur la rétine. La lumière qui parvient à vos cônes rétiniens et à vos bâtonnets provoque en eux des changements électriques qui, à leur tour, déclenchent des changements dans les nerfs qui relient ces cellules au cerveau. L'influx nerveux se déplace le long du nerf optique jusqu'au cerveau, où il donne lieu à des configurations complexes d'activité électrique et chimique. Jusque-là, pas de problème. Tous ces processus peuvent être et ont été étudiés à fond par les neurophysiologistes et autres spécialistes de la vision et de l'activité cérébrale.

Mais il se passe ensuite quelque chose de très mystérieux. Vous faites l'expérience consciente de ce que vous voyez, par exemple cette page de livre. Vous devenez conscient des mots imprimés et de leur signification. Du point de vue de la théorie officielle, il n'y a aucune raison pour que vous acquériez cette conscience. Les mécanismes du cerveau devraient fonctionner tout aussi bien en l'absence de conscience. Il se pose alors un nouveau problème. Quand vous regardez ce livre, vous n'avez pas l'impression que l'image que vous en avez se trouve à l'intérieur de votre cerveau, où elle est censée être. Vous avez l'impression que cette image se trouve à une soixantaine de centimètres de vos yeux, là où se trouve le livre en tant qu'objet. L'image est à l'extérieur de votre corps.

Malgré sa sophistication au plan physiologique, la théorie classique n'a aucune explication à vous fournir quant à votre expérience la plus immédiate et la plus directe. Toute votre expérience est censée se trouver dans votre cerveau et non à l'endroit où elle vous semble être.

L'idée de base que je défends ici est si simple qu'elle est difficile à appréhender. L'image que vous avez du livre se trouve là où vous avez l'impression qu'elle est, c'est-à-dire devant vos yeux et non derrière. Elle n'est pas dans votre cerveau. L'esprit la projette à l'extérieur, là où vous avez l'impression de la voir.

Les images que nous projetons à l'extérieur quand nous voyons quelque chose coïncident généralement très bien avec les objets que nous regardons. Si ce n'était pas le cas, nous serions incapables de marcher, de nous déplacer à vélo ou en voiture sans nous cogner tout le temps aux objets qui nous entourent. Par bonheur, les illusions d'optique et les hallucinations sont relativement rares. Une liaison précise entre nos perceptions et le monde qui nous entoure nous est évidemment très précieuse, comme elle l'est à toutes les espèces animales. Et il ne fait aucun doute que la sélection naturelle en tienne compte.

Tous nos sens, et pas seulement la vision, ont des racines profondément ancrées dans l'histoire de l'évolution. Nous pouvons remonter non seulement dans notre passé d'humains, mais aussi dans toute l'histoire de l'évolution des mammifères, des reptiles et des poissons, qui ont le même type de vision que nous, c'est-à-dire qu'ils voient des images. On trouve un autre type d'évolution indépendante chez les céphalopodes comme la pieuvre, qui possèdent des globes oculaires, des lentilles et des rétines comparables aux nôtres. Les yeux composés des insectes ont encore une autre histoire évolutionnaire. Toutes ces lignées remontent à des centaines de millions d'années. Et si la vision humaine fait intervenir une projection d'images vers l'extérieur, il me paraît probable que le processus de vision de très nombreuses autres espèces comprenne aussi une projection d'images. Il en a sans doute été ainsi dans l'évolution depuis l'apparition de l'œil en tant qu'organe de perception.

Notre esprit nous relie au monde qui nous entoure, et c'est bien l'impression que nous avons toujours eue. Cette liaison, qui se fait au moyen de nos organes des sens, nous met directement en contact avec ce que nous percevons. Ce que nous voyons est bien une image de notre esprit, mais elle n'est pas à l'intérieur du cerveau. Le cerveau est limité par la boîte crânienne. L'esprit s'étend dans l'espace et dans le monde qui nous entoure. Ses pro-

longements touchent ce que nous voyons. Si je vois une montagne à quinze kilomètres, mon esprit lance des prolongements à quinze kilomètres. Si je regarde une étoile, mon esprit s'étend sur des distances littéralement astronomiques.

## L'hypothèse stupéfiante

Comme nous venons de le voir, la vision, d'après la théorie conventionnelle, est un processus à sens unique. La lumière parvient à l'œil, l'influx se déplace le long du nerf optique et déclenche dans le cortex visuel et dans d'autres parties du cerveau une activité complexe. Des images apparaissent, subjectivement ressenties à l'intérieur du cerveau. Nos images visuelles sont dans notre cerveau, même si nous avons l'impression qu'elles sont dans le monde qui nous entoure.

Il est facile d'oublier à quel point cette théorie contrarie notre propre expérience, laissant beaucoup trop de points inexpliqués et apportant trop peu de preuves en sa faveur. Personne, après tout, n'a jamais observé d'image à l'intérieur d'un cerveau. Pour la plupart, nous avons accepté la théorie de l'esprit à l'intérieur du cerveau avant d'avoir eu la moindre chance de la remettre en question. Nous l'avons considérée comme chose acquise, et elle semblait étayée par tout le poids de la science.

Dans ses travaux sur le développement intellectuel de l'enfant, le psychologue suisse Jean Piaget a constaté qu'avant l'âge de dix ou onze ans, la plupart des enfants européens qu'il testait réagissaient comme des « primitifs » dans la mesure où ils ignoraient que l'esprit se situait dans la tête. Ils pensaient qu'il se situait dans le monde environnant. Mais vers onze ans, la plupart avaient assimilé ce que Piaget appelle le point de vue « correct » : images et pensées se situent dans la tête[22].

C'est peut-être parce que personne, qu'il soit enfant ou primitif, n'a envie de paraître stupide aux yeux des autres que le point de vue « scientifiquement correct » est rarement remis publiquement en question par les personnes qui ont de l'instruction. Pourtant, il entre inévitablement en conflit avec notre expérience la plus immédiate chaque fois que nous regardons autour de nous. Il

conduit aussi à la négation dogmatique de l'existence de phénomènes inexpliqués tels que la télépathie.

La théorie matérialiste viole encore plus notre expérience en affirmant que la conscience ne joue en fait aucun rôle. Elle est considérée ou bien comme un « épiphénomène » de l'activité cérébrale, un peu comme une ombre, ou bien comme quelque chose qui s'identifie à cette même activité cérébrale. Un épiphénomène est le résultat totalement incident d'un processus, et il n'exerce aucune influence sur le processus lui-même. Du point de vue en question, la conscience n'est donc qu'un phénomène accessoire accompagnant des configurations d'activité physique et chimique qui se déroulent dans le cortex cérébral sans avoir aucun but ni aucune fonction.

La théorie de l'identité indique que l'activité mentale n'est rien d'autre que l'expérience subjective de l'activité du cerveau. Francis Crick, prix Nobel, l'un des pères fondateurs de la biologie moléculaire, l'a surnommée l'hypothèse stupéfiante. « Vous, vos joies, vos peines, vos souvenirs et vos ambitions, votre sens de l'identité personnelle et du libre arbitre, vous n'êtes en réalité rien de plus que le comportement d'un vaste assemblage de cellules nerveuses avec leurs molécules associées. [...] Cette hypothèse est si étrangère aux conceptions de la plupart des gens qui existent à l'heure actuelle qu'on peut véritablement la qualifier de stupéfiante[23]. »

Crick a très certainement raison. Ces vues sont proprement stupéfiantes. Même si elles représentent le point de vue standard et orthodoxe dans le cadre de la science institutionnelle, elles vont totalement à l'encontre de notre expérience immédiate. Elles sont étrangères aux idées de la majorité des gens et au sens commun. Elles réduisent à l'état d'incohérence tout notre système social et légal, qui tient les adultes en possession de tous leurs moyens pour responsables de leurs actions. En pratique, on ne peut pas traiter les gens comme des automates dépourvus de libre arbitre. Personne ne se considère comme une mécanique à qui tout choix est refusé. Tous les systèmes politiques reposant sur la démocratie sont établis sur la base du libre choix et de la responsabilité. La plupart des religions aussi. D'un point de vue religieux, politique, légal, social ou personnel, nous ne représentons pas uniquement l'activité de vastes assemblages de cellules nerveuses et de molé-

cules associées. Comme se plaisait à le dire Carl Sagan, «des affirmations extraordinaires nécessitent des preuves extraordinaires». Où sont donc les preuves extraordinaires confirmant l'affirmation extraordinaire selon laquelle l'esprit ne serait rien d'autre que l'activité du cerveau?

Il n'y a pas grand-chose. Personne n'a jamais vu une image ou une pensée dans le cerveau de quelqu'un d'autre ni dans son propre cerveau[24]. Notre expérience nous indique que les images se situent en dehors de nous et non pas seulement dans notre tête. Elle nous indique que nos corps occupent un espace défini. L'expérience que j'ai de mon petit doigt se situe dans mon petit doigt et non pas dans ma tête. L'expérience directe n'étaye en rien l'affirmation extraordinaire selon laquelle toute notre expérience se situe dans notre cerveau. L'expérience directe n'est pas étrangère à la nature de la conscience. Elle *est* la conscience.

Tout ce que nous découvrons, ce sont les preuves de l'existence d'une sorte de lien entre l'activité mentale et l'activité cérébrale. Si je décide de me lever, si je décide de m'asseoir, des changements se produisent dans mon cerveau et dans l'influx nerveux transmis à mes muscles. La conscience influence le cerveau. Et le cerveau influence la conscience. Les changements provoqués dans le cerveau par les sens, par une substance chimique, par une stimulation électrique ou par une lésion organique peuvent induire des changements dans l'esprit conscient. Tout le monde reconnaît l'interconnexion étroite entre esprit et cerveau. Mais cela ne prouve nullement que l'esprit *est* le cerveau.

Le conducteur et sa voiture sont étroitement liés. Tout changement chez l'un peut influencer immédiatement l'autre. Mais cela ne signifie pas qu'ils sont identiques. De même, le pianiste est étroitement lié à son piano. L'activité de ses doigts influence directement les accords produits par l'instrument. Cependant, le pianiste n'est pas le piano. Il n'est pas non plus un épiphénomène de son piano, ni une manifestation accidentelle de cet objet.

Pour prendre une analogie moins dualiste, considérons un téléviseur. Les images qui apparaissent sur son écran et les sons qu'il produit sont étroitement liés à une configuration d'activité électrique à l'intérieur du récepteur. Mais cela ne s'arrête pas là. Ce que vous voyez et entendez dépend d'influences transmises

par l'intermédiaire de champs invisibles. Elles ont leur origine dans des émetteurs lointains et son captées par une antenne. Elles changent en fonction du canal que vous choisissez et du programme diffusé. Les images sont également affectées par vos réactions. Si le programme ne retient pas votre attention, vous changez de chaîne, ou vous cessez de regarder, ou encore vous éteignez le téléviseur.

Il est vrai que certaines expériences conscientes sont associées à des activités particulières dans des zones particulières du cerveau. Les techniques modernes d'exploration par scintigraphie montrent la manière dont certaines zones du cerveau « s'illuminent » lors de certaines activités mentales. Mais il est également vrai que les images qui se forment sur un écran de télévision et les sons qui sortent des haut-parleurs dépendent de la configuration d'activités électriques à l'intérieur du téléviseur. Il est vrai aussi que différents composants du circuit électronique participent à la production des images et du son. Mais cela ne prouve en rien que tout ce que vous voyez et entendez à la télévision prend naissance dans votre récepteur et représente la totalité de l'activité du téléviseur.

Bref, le fait que l'esprit et le cerveau sont en relation étroite ne prouve pas qu'ils soient identiques. L'idée selon laquelle ils le seraient n'est rien de plus qu'une supposition. Si, à la suite de Francis Crick, nous considérons cette supposition comme une hypothèse scientifique plutôt que comme un dogme philosophique, elle devrait être vérifiable. Et elle devrait être, en vérité, réfutable.

En vertu de quels critères pourrait-on la réfuter ? En premier lieu, il y a l'expérience directe. Nous ne voyons pas les choses à l'intérieur de notre cerveau, mais autour de nous. Cela dit, les tenants de l'hypothèse stupéfiante ne se laissent pas impressionner par des critères de ce genre qui sont, par définition, subjectifs et non objectifs. Et ils se sentent le droit, par conséquent, de les ignorer.

Qu'en est-il des preuves de l'existence d'un septième sens ? Les effets de l'attention et de l'intention à distance ne semblent-ils pas contredire l'hypothèse stupéfiante ? En effet, ils la contredisent. Et c'est bien la raison pour laquelle la télépathie et les autres aspects du septième sens sont si controversés.

Comme nous allons le voir dans les chapitres suivants, il existe un grand nombre de faits qui prouvent que l'attention et l'intention peuvent s'étendre bien au-delà du cerveau qui leur sert de centre.

## L'esprit étendu

L'idée que l'esprit ou l'âme puissent avoir des prolongements en dehors du corps est attestée dans tous les types de sociétés traditionnelles du monde et se retrouve dans la grande majorité des religions. Elle correspond à ce que nous dicte notre expérience et fait partie du sens commun traditionnel. Les philosophes, qu'ils soient anciens ou modernes, l'ont défendue. Je cite quelques éléments de ce contexte historique et philosophique au chapitre 13 et dans l'appendice C.

Nous avons tous fait l'expérience de l'esprit étendu dans notre enfance, bien que nous n'ayons jamais formulé la chose et que nous ayons oublié ce qui pour nous était alors évident. La notion d'esprit étendu fait implicitement partie de notre langage. Les mots *attention* et *intention* viennent du latin *tendere*, qui veut dire « tendre ». Étymologiquement, *ad tendere* signifie « tendre (son esprit) vers ». *In tendere* veut dire « tendre (son esprit) vers l'intérieur ». Et *ex tendere* correspond à « étendre ».

Cette idée d'esprit étendu n'est pas une simple théorie philosophique. C'est une hypothèse scientifique qui débouche sur des prédictions vérifiables et qui est déjà étayée par une large somme de preuves issues aussi bien d'expériences individuelles spontanées que d'expériences scientifiques rigoureusement contrôlées.

Dans les trois premières parties de ce livre, j'expose les preuves de l'existence d'un septième sens, et par conséquent de l'esprit étendu. La première partie examine la télépathie chez les humains et les animaux ; la deuxième examine la sensation d'être observé ; et la troisième traite des visions à distance, des prémonitions et de la précognition. J'indique la manière dont la notion d'esprit étendu peut être testée et explorée scientifiquement.

Enfin, la quatrième partie définit l'esprit étendu, décrit son fonctionnement et explique la manière dont il nous permet de

comprendre le septième sens. Je suggère que l'esprit s'étale au moyen de champs mentaux. Grâce à ces champs, les animaux et les humains peuvent percevoir les choses à distance et agir à distance.

En quoi consistent les champs mentaux et comment fonctionnent-ils ? Je suggère qu'ils sont analogues aux champs morphiques, qui constituent une nouvelle sorte de champ venant s'ajouter aux champs gravitationnel, électrique, magnétique et de matière quantique déjà reconnus par la physique. Morphique vient du grec *morphê* qui veut dire « forme ».

Comme je le décris dans mon livre *La Mémoire de l'univers,* les autres catégories de champs morphiques comprennent les champs morphogénétiques (de *morphê* et de *genesis*, « naissance de la forme »), qui interviennent dans le développement des animaux et des plantes en façonnant les formes qu'ils assument lors de leur croissance. Les champs comportementaux organisent le comportement des animaux en ordonnant les activités des cellules nerveuses à l'intérieur de leur cerveau. Les champs sociaux relient entre eux les membres d'un même groupe social et les aident à coordonner leurs activités de telle manière que la société se comporte comme un organisme unique, comme dans les colonies de fourmis, les volées d'oiseaux, les bancs de poissons ou les meutes de loups. Les champs morphogénétiques, les champs comportementaux, les champs sociaux et les champs mentaux constituent différentes catégories de champs morphiques. Tous les champs morphiques ont en commun un certain nombre de propriétés, et tous comportent une mémoire innée produite à l'occasion d'un processus nommé résonance morphique. Dans le chapitre 19, je résume cette hypothèse des champs morphiques et je démontre qu'elle peut contribuer à la compréhension de phénomènes autrement inexpliqués tels que la télépathie et la sensation d'être observé.

# PREMIÈRE PARTIE

# LA TÉLÉPATHIE

# 1

# Captage de pensées et d'intentions

*Télépathie* vient du grec *têle*, « à distance », comme dans téléphone et télévision, et de *pathês*, « sentiment », comme dans empathie et sympathie [1]. Ce mot, littéralement, signifie « sentiment à distance ».

Les chercheurs en parapsychologie classent la télépathie dans la catégorie PES ou perception extrasensorielle. Il s'agit d'une forme de perception qui s'exerce au-delà des sens connus. On peut aussi la définir comme un aspect du sixième ou du septième sens.

La télépathie et les autres phénomènes parapsychologiques contredisent la théorie selon laquelle l'esprit serait confiné à l'intérieur du cerveau. Par conséquent, du point de vue matérialiste, ces phénomènes ne peuvent pas exister, et les sceptiques dogmatiques les ignorent en tant qu'illusoires. Cependant nombreux sont les gens qui affirment avoir personnellement éprouvé des effets télépathiques. Dans un sondage national aux États-Unis en 1990, 75 % des personnes interrogées disent avoir vécu au moins une expérience paranormale. Pour 25 % des sondés, il s'agissait de cas de télépathie [2]. D'autres sondages récents auprès des ménages de Grande-Bretagne et des États-Unis établissent que 45 % des gens interrogés ont connu une expérience de nature télépathique. Et dans une autre enquête menée par un journal en Grande-Bretagne, 59 % des personnes qui ont répondu déclarent ajouter foi aux phénomènes PES [3].

Les chiffres varient, mais ils montrent néanmoins très clairement

qu'un grand nombre de gens en Europe occidentale et aux États-Unis affirment avoir vécu des expériences de télépathie, et que la plupart des personnes pensent que les phénomènes parapsychologiques existent réellement.

## Les deux principales sortes de télépathie

Il semble y avoir deux sortes de télépathie. La première est illustrée par la transmission de pensée et intéresse généralement deux personnes voisines, chacune étant consciente de la présence de l'autre, avec des interactions préexistantes de l'une à l'autre. Bien que la transmission de pensée soit quelque chose de très courant entre des personnes qui se connaissent bien, elle peut également se produire avec d'autres, particulièrement lorsqu'il y a interaction. J'étudie cette catégorie de télépathie dans le présent chapitre et dans le suivant.

La seconde sorte, que j'examinerai dans les chapitres 3 à 6, concerne les personnes qui captent un appel, une intention, un besoin ou un signal de détresse d'une autre personne, à distance. Cela prend la forme de pensées ou d'images de cette personne. On entend sa voix, ou on éprouve l'impression d'être en communication avec elle. Dans cette catégorie de télépathie, c'est l'attention de la personne réceptrice qui est captée, exactement comme si elle s'entendait appeler par son nom, ou voyait un signal d'alarme, ou entendait sonner le téléphone. Une liaison ou voie de communication s'est ouverte. Habituellement, ce genre de télépathie ne s'observe que chez des personnes qui sont très proches l'une de l'autre[4].

Les mêmes principes s'appliquent aux cas de télépathie entre humains et animaux.

## Animaux familiers qui captent les intentions de leur maître

Beaucoup de personnes qui ont des animaux familiers ont eu l'occasion de remarquer que ces derniers réagissent à leurs pensées et à leurs intentions. Des sondages aléatoires menés sur

une population de propriétaires d'animaux de compagnie en Grande-Bretagne et aux États-Unis ont montré qu'une moyenne de 48 % de propriétaires de chiens et de 33 % de propriétaires de chats pensent qu'il existe une communication télépathique occasionnelle entre ces animaux et eux [5].

De nombreux chats, par exemple, semblent deviner le moment où leur maître a l'intention de les conduire chez le vétérinaire, et disparaissent alors. Un exemple :

> J'ai toujours pris soin de ne rien faire qui puisse montrer à mon chat que c'était le jour du rendez-vous avec le vétérinaire, mais dès l'instant où je me levais le matin je voyais qu'il me regardait d'un air soupçonneux. Il m'évitait (alors qu'il recherche habituellement les câlins) et, à mesure que l'heure de partir approchait, devenait de plus en plus introuvable. (Jean Segal, Londres.)

J'ai des centaines de cas de ce genre dans ma base de données. Lors d'un sondage exploité dans *Ces chiens qui attendent leur maître*, mes collaborateurs et moi avons eu l'occasion de demander à toutes les cliniques vétérinaires figurant dans les pages jaunes de Londres-Nord s'il arrivait que des propriétaires de chat annulent un rendez-vous parce que le chat avait disparu. Pour 64 cliniques sur 65, la réponse était oui. Cela arrivait fréquemment. Et la 65e avait abandonné les rendez-vous pour les chats à cause des annulations trop fréquentes. La procédure consistait maintenant à arriver directement avec son chat dans la salle d'attente. Ainsi, le problème des annulations était réglé.

L'une des manières les plus courantes pour les chiens et les chats de capter les intentions de leur maître est, semble-t-il, de prévoir le moment de la promenade. Rien d'étonnant à cela s'il s'agit d'heures régulières ou si le chien voit son maître prendre la laisse ou enfiler son manteau. Mais certains chiens savent qu'ils vont sortir à des moments inhabituels, même quand ils ne sont pas dans la même pièce que leur maître.

> Tammy, notre bichon maltais, savait toujours à quel moment nous allions sortir nous promener, même quand il dormait dans le garage au moment où nous prenions notre décision.

> On le voyait accourir dans la chambre tout excité, en bondissant de joie. Nous n'avons jamais compris comment il faisait pour savoir. Ce n'étaient pas des heures ni des jours réguliers. Nous n'avions pas encore changé de chaussures ni de vêtements, mais il savait. (Gillian Coleman, Queensland, Australie.)

J'ai plus de cent histoires du même genre dans ma base de données. Naturellement, le fait que beaucoup de personnes pensent que leur chien lit dans leurs pensées au lieu de percevoir des indices subtils ne prouve aucunement qu'elles aient raison. Mais j'ai personnellement tendance à prendre au sérieux les opinions de gens qui connaissent bien leur animal de compagnie et l'observent de près depuis des années. Il reste que les preuves les plus convaincantes sont fournies par des tests expérimentaux spécialement conçus de manière à éliminer les explications fondées sur les indices sensoriels et les habitudes.

Dans *Ces chiens qui attendent leur maître*, je décris une procédure où le chien est enfermé dans un bâtiment extérieur à la maison et filmé en continu par une caméra vidéo. À des moments déterminés au hasard, la propriétaire, qui se trouve dans la maison, se concentre silencieusement pendant cinq minutes sur l'idée qu'elle va l'emmener promener, puis le fait. Dans la plupart des tests, pendant cette période de cinq minutes, le chien se rapproche de la porte, se couche en rond devant elle, se dresse ou remue la queue. Il reste dans cet état d'attente jusqu'à ce que sa maîtresse ou son maître vienne le chercher pour la promenade. Ce comportement ne s'observe à aucun autre moment.

De nombreux chiens et chats semblent savoir à quel moment leur maître va partir en les laissant à la maison, en particulier lorsqu'il s'agit d'un voyage ou de vacances. Il semble que ce soit là l'exemple le plus répandu où les animaux familiers captent les pensées de leurs maîtres. Des sondages aléatoires menés en Grande-Bretagne et aux États-Unis ont révélé qu'une moyenne de 67 % des propriétaires de chien et de 37 % des propriétaires de chat sont convaincus que leur petit compagnon devine à quel moment ils vont partir sans qu'ils en aient physiquement donné le moindre signe[6]. Certains perroquets, également, ont cette capa-

cité. Robbi, un perroquet gris d'Afrique appartenant à Michael Fallarino, écrivain et herboriste new-yorkais, annonce souvent qu'il sait que son maître va quitter la pièce ou la maison en criant: «Au revoir, à plus tard! Bonne journée!» puis en se mettant à siffler plaintivement.

> Il sait d'avance quand je vais m'en aller, même quand il ne me voit pas, par exemple quand je suis en haut et lui en bas. Un jour, après avoir travaillé en haut pendant plusieurs heures, j'ai arrêté en pensant simplement: «Il serait temps que j'aille faire les courses.» Aussitôt, je l'ai entendu (en bas) pousser des cris de protestation. Je suis absolument convaincu qu'il perçoit les choses de manière intuitive, en dehors de toute forme de perception sensorielle.

Certains animaux semblent capables de lire dans la pensée de leur maître à quel moment il va leur donner à manger. Rien d'étonnant à cela s'il s'agit d'heures régulières ou si l'animal entend ou flaire la nourriture au moment où elle est préparée. Les exemples les plus frappants concernent des repas imprévus, des gâteries occasionnelles. De même, beaucoup d'aveugles guidés par des chiens ont remarqué que ceux-ci anticipent leurs besoins d'une manière apparemment inexplicable. Parfois, ils semblent même réagir à des pensées que leurs auteurs n'ont pas l'intention de mettre immédiatement en action.

Pour les dresseurs de chiens, la faculté télépathique de ces animaux, souvent, va de soi. «Aucune personne de bon sens ne songerait à la contester», déclare Barbara Woodhouse, la dresseuse britannique bien connue.

> Il ne faut jamais perdre de vue que le chien capte vos pensées grâce à son sens télépathique aigu et qu'il ne sert à rien de penser une chose en en disant une autre. On ne peut pas donner le change à un chien. Si vous voulez lui parler, vous devez le faire avec votre esprit et votre volonté en même temps qu'avec votre voix. [...] L'esprit du chien a si vite fait de capter votre pensée qu'il la comprend au moment où vous la formulez dans votre tête[7].

## Chevaux et cavaliers

Certains cavaliers se sentent si proches de leur monture qu'ils ont l'impression qu'elle réagit à leurs pensées.

> C'est comme si nous ne faisions qu'un. La moindre de vos pensées est immédiatement saisie par le cheval. Comme s'il faisait partie de vous-même. Vous pensez à une chose, et le cheval la fait. (Paul Hunting, Hampshire.)

> Je suis certain qu'il existe un lien télépathique entre Chip et moi. Quand je le monte, je n'ai qu'à penser à une chose pour qu'il réagisse. J'ai fait l'expérience de penser à un mouvement sans lui donner le moindre indice physique. Par exemple, aller jusqu'au bout du pré et revenir au petit galop. Il va au bout du pré et il revient au petit galop exactement à l'endroit où j'ai eu cette pensée. (Andrea Oakes, Cheshire.)

Mais, précisément dans la mesure où monture et cavalier sont en contact physique si étroit, il est très difficile de distinguer les influences purement mentales des signaux corporels inconscients comme les modifications minimes de la tension musculaire[8]. La question de l'explication de ce sentiment décrit par des cavaliers expérimentés demeure ouverte. Malheureusement, il est pratiquement impossible de mettre sur pied un protocole expérimental susceptible d'éliminer ces mouvements corporels presque imperceptibles lorsque le cavalier est sur son cheval. Comme dans de nombreux cas de transmission de pensée apparente, il est possible que les influences télépathiques soient associées à d'autres modes de communication utilisant les sens traditionnels. Dans la vie de tous les jours, il est extrêmement difficile de les séparer. C'est pourquoi il est nécessaire de réaliser des expériences formelles pour mettre la télépathie en évidence. Voici un exemple.

## Expériences avec un perroquet parlant

À la suite de la publication de *Ces chiens qui attendent leur maître* en 1999, j'ai reçu plus de mille observations complémen-

taires sur des animaux ayant fait preuve de perception spéciale. Parmi les plus étonnantes figuraient des observations sur les perroquets. Très souvent, on m'a cité des cas de perroquets qui réagissaient aux humeurs, sentiments et intentions de leurs maîtres en faisant des commentaires appropriés. Dans certains cas, cette faculté semble être de nature télépathique.

Il existe des perroquets qui semblent capables, comme je l'ai exposé plus haut, de capter l'intention de leur propriétaire de s'en aller. D'autres semblent deviner à quel moment il rentrera et annoncent son arrivée quelque temps avant (chapitre 5). D'autres encore semblent savoir qui est au bout du fil au moment où le téléphone sonne et annoncent tout haut le nom de la personne (chapitre 6). Mais lorsqu'il s'agit d'un démarcheur pour une compagnie d'assurances ou d'un étranger, ils demeurent muets.

Le fait que les perroquets soient capables d'utiliser le langage à bon escient a été démontré sans l'ombre d'un doute par le Dr Irene Pepperberg, qui travaille aujourd'hui au Massachusetts Institute of Technology. Elle a passé vingt ans à dresser son perroquet gris du Gabon, Alex, qui possède aujourd'hui un vocabulaire d'environ 200 mots. Au moyen d'expériences méticuleuses, elle a pu établir qu'Alex est capable d'abstraction et sait appréhender des concepts tels que « présent » et « absent », et désigner les couleurs sans se tromper, quelle que soit la forme de l'objet qu'on lui présente.

Avant les recherches de Pepperberg, la science institutionnelle admettait généralement que les perroquets ne faisaient que répéter les paroles qu'ils entendaient sans les comprendre. La plupart des expériences sur la communication homme-animal étaient réalisées avec des singes, en utilisant le langage des signes. Pepperberg a réussi à montrer que les perroquets, malgré leur cervelle d'oiseau, rivalisaient avec les singes pour ce qui est de l'utilisation de la pensée et des concepts, tout en ayant, naturellement, l'avantage de la parole. Elle a exposé ses recherches avec Alex et d'autres perroquets dans un ouvrage monumental intitulé *The Alex Studies: Cognitive and Communicative Abilities of Gray Parrots*[9].

Le travail de pionnier de Pepperberg a incité plusieurs autres personnes à pratiquer des recherches sur l'utilisation du langage

sensé par les perroquets. L'une de ces personnes de la nouvelle génération de chercheurs est Aimée Morgana, une artiste peintre qui vit à New York. Son gris africain, N'kisi, avait un vocabulaire d'environ 700 mots en janvier 2000, bien qu'il n'ait été âgé que de quatre ans. Aimée lui a appris à parler comme à un enfant humain. Il sait utiliser les mots dans leur contexte et utilise sa connaissance du langage pour faire des remarques adéquates. Il s'exprime par phrases, et Aimée Morgana a pu en recenser plus de 7 000 différentes.

Bien que l'intérêt d'Aimée soit principalement centré sur l'utilisation sensée du langage, elle ne mit pas longtemps à s'apercevoir que N'kisi disait souvent des choses en rapport avec ses pensées et ses intentions. Il se comportait de la même manière avec son mari, Hana. Après avoir lu un article sur mes recherches concernant la télépathie chez les animaux, elle me contacta par e-mail en janvier 2000 sur mon site Internet, en me faisant part de quelques-unes de ses observations.

Les choses qu'elle disait se situaient en dehors de la gamme de tout ce que j'avais entendu jusque-là. Bien que de nombreux animaux familiers comme les chiens et les chats semblent capter les pensées et les intentions de leur propriétaire, le vocabulaire considérable de N'kisi lui permettait d'avoir des réactions spécifiques nombreuses et variées. Ainsi, écrivait Aimée, « il fait régulièrement des commentaires sur des choses que nous pensons, comme prendre un repas ou une douche, ou aller quelque part, même si nous sommes tranquillement assis dans une autre pièce, sans qu'il y ait de mouvements corporels ni de bruits à interpréter. Il dira soudain, par exemple : "Tu veux casser la croûte", ou "Tu t'en vas, à plus tard", ou "Tu vas te doucher." »

En janvier 2000, Aimée commença à noter sur un cahier tous les incidents qui lui semblaient de nature télépathique. Elle continue à ce jour. Au moment où j'écris ces lignes, deux ans plus tard, elle a recensé 630 incidents de ce genre. En voici quelques exemples.

« J'ai pensé que j'allais appeler Rob et j'ai pris le téléphone. Au même moment, j'ai entendu N'kisi qui disait : "Salut, Rob." J'avais le téléphone à la main et j'étais en train de me diriger vers mon secrétaire pour chercher le numéro. »

« Nous étions en train de regarder le générique de fin d'un film

de Jackie Chan, sur fond musical. On voyait une image où il [Chan] était couché sur une poutre en fer tout en haut d'un gratte-ciel. C'était impressionnant à cause de la hauteur, et N'kisi a crié: "Ne tombe pas." Puis il y a eu des publicités avec de la musique, et l'image d'une voiture est apparue sur l'écran. N'kisi a crié: "C'est ma voiture!" (La cage de N'kisi se trouvait à l'autre bout de la pièce, derrière la télé. Il était impossible qu'il voie l'écran, et il n'y avait absolument aucun reflet possible.)»

«J'étais en train de lire la phrase: "Plus noir est le fruit, plus doux le jus." Au même instant, il a crié: "C'est la couleur noire."»

«J'étais dans une autre pièce d'un étage différent, mais je l'entendais. J'étais en train de regarder un paquet de cartes représentant diverses images. Je me disais que cette couleur mauve était étonnante. Au même moment, à l'étage au-dessus, je l'ai entendu dire: "Ça alors! Regarde le joli mauve!"»

Les incidents les plus remarquables, à mon avis, concernent des réactions de N'kisi à des rêves. Par exemple: «J'étais en train de rêver que je travaillais avec le magnétophone. N'kisi, qui dormait à mon chevet, se mit à crier: "Faut appuyer sur le bouton." Et c'était exactement ce que je m'apprêtais à faire dans mon rêve. Je me suis réveillée en l'entendant.» (N'kisi dort habituellement près du lit d'Aimée.) En une autre occasion: «J'étais en train de faire la sieste sur le canapé, et je rêvais que j'étais dans la salle de bains avec un flacon à compte-gouttes marron contenant un médicament. N'kisi m'a réveillée en criant: "Ça c'est un flacon."»

Il m'est vite apparu que si ce que me disait Aimée était exact, il s'agissait du cas de télépathie humain-animal le plus remarquable qu'il m'eût jamais été donné de rencontrer.

En avril 2000, je rendis visite à Aimée et à N'kisi à Manhattan, et je fus immédiatement impressionné en voyant à quel point ils étaient proches l'un de l'autre et en constatant l'à-propos avec lequel N'kisi se servait du langage. Naturellement, après avoir eu connaissance de toutes les observations fascinantes se rapportant au perroquet, j'avais hâte de vérifier par moi-même s'il était réellement capable de capter les pensées d'Aimée, et nous décidâmes de pratiquer sur-le-champ un test très simple qui reproduisait une situation dans laquelle N'kisi avait semblé faire preuve spontanément de sa faculté de télépathie. Aimée et moi passâmes

dans une autre pièce où N'kisi ne pouvait pas voir ce que nous faisions, et j'observai mon hôtesse tandis qu'elle regardait une série d'images. Quand elle en prit une qui représentait une petite fille et se concentra dessus un moment, nous entendîmes le perroquet énoncer avec clarté : « C'est une fille. » Comme nous étions dans une autre pièce et que personne n'avait parlé de cette image, il était impossible qu'un indice quelconque lui ait été transmis par les voies sensorielles normales.

De toute évidence, il importait de tester cette faculté de communication télépathique apparente d'une manière rigoureuse et contrôlée. Cependant, l'essence même des interactions entre Aimée et N'kisi était qu'elles se situaient dans le contexte de leur vie de tous les jours. Il n'était pas question de les transporter dans un environnement de laboratoire si nous voulions que le perroquet se comporte normalement.

Ensemble, nous nous appliquâmes à mettre au point une procédure scientifique respectant l'environnement quotidien du perroquet. Aimée avait remarqué que N'kisi semblait réagir plus particulièrement à l'instant même de la découverte. Elle exprimait cela en disant qu'il « surfait à la lisière » de sa conscience. Par conséquent, les méthodes de test habituellement utilisées en télépathie qui faisaient intervenir des images répétitives, où il fallait, par exemple, deviner une succession de cartes, n'auraient probablement pas fonctionné. Afin de ménager l'élément de surprise, nous imaginâmes un test où Aimée devait ouvrir l'une après l'autre une série d'enveloppes cachetées. Elles contenaient chacune une photo différente. Ces photos étaient sélectionnées par une tierce personne qui les glissait à l'intérieur d'une enveloppe opaque numérotée ensuite de manière aléatoire. Ni Aimée ni moi ne savions quelles images étaient sélectionnées, ni dans quel ordre.

Lors de chaque test, Aimée ouvrait une enveloppe dans l'ordre indiqué par les numéros et se concentrait sur l'image pendant deux minutes. Deux caméras synchronisées filmaient Aimée et N'kisi, qui se trouvaient dans des pièces séparées à deux étages différents de la maison. Les portes étaient fermées. Aimée et N'kisi ne pouvaient ni se voir ni s'entendre. Aimée ne prononçait pas une seule parole. Les enregistrements le confirmaient.

Une fois le test fini, trois personnes effectuaient indépendam-

ment une transcription de la bande contenant les commentaires de N'kisi. Ces personnes ignoraient quelle photo Aimée était en train de regarder au moment du commentaire. Les transcriptions étaient très voisines l'une de l'autre. On les comparait ensuite avec les images que regardait Aimée dans la bande vidéo synchronisée.

Dans de nombreux cas, le commentaire de N'kisi correspondait à l'image que regardait Aimée. Par exemple, pendant qu'elle regardait des fleurs, il disait: « C'est une image de fleurs. » Pendant qu'elle regardait la photo de quelqu'un qui parlait dans un téléphone mobile, N'kisi disait: « Qu'est-ce que tu fais avec ce téléphone? » Puis il produisait une série de bruits imitant celui des touches d'un téléphone. Pendant qu'elle regardait la photo de deux personnes en maillot de bain très léger sur une plage, N'kisi disait: « Regarde mon joli corps tout nu. »

N'kisi tombait juste bien plus souvent que les lois du hasard ne l'autorisaient. Techniquement parlant, nous considérions comme « juste » toute réponse comportant un mot-clé prédéfini correspondant à une image représentant ce mot-clé. Il totalisait 23 réponses justes sur 71 essais. L'analyse statistique de ses résultats indiquait que ses réponses justes étaient bien plus fréquentes que le simple hasard, et ses « erreurs » bien plus rares. Statistiquement, c'étaient des résultats très probants. (Pour une analyse technique et statistique détaillée, se reporter à l'appendice B.)

En bref, ces tests confirmaient bien ce qui avait été constaté par Aimée en des centaines d'occasions, à savoir que N'kisi captait bien ses pensées dans une proportion de cas largement supérieure au hasard.

N'kisi continue de réagir aux pensées et intentions d'Aimée d'une manière qui semble indiquer un contact télépathique. Il continue également à élargir son vocabulaire déjà impressionnant [10].

## Savoir ce que quelqu'un va dire

Si les animaux domestiques donnent parfois l'impression de « lire les pensées » des gens qui les entourent, cela arrive également aux humains.

Beaucoup de gens se sont aperçus que d'autres personnes semblent parfois capter leurs pensées ou leurs intentions, même quand ils sont assez près pour communiquer verbalement ou visuellement. L'un des cas les plus couramment constatés concerne le fait, pour une personne, de dire ce que l'autre était en train de penser. Cela arrive fréquemment entre mari et femme, parents et enfants ou partenaires sexuels. Cela se produit également entre copains ou collègues, et dans d'autres situations où les gens sont intimement liés. Voici les propos que l'on entend couramment en ces occasions :

« Souvent mon mari commence à penser une chose et c'est moi qui la formule en paroles, ou alors c'est le contraire. » Et aussi : « Parfois, j'ai une idée dans la tête, et c'est mon mari qui en parle le premier. Parfois, les rôles sont inversés. »

Le même phénomène se produit entre amis. Par exemple, une habitante du Massachusetts, répondant à un de mes sondages, déclare : « Ma meilleure amie et moi, au collège et au lycée, nous avions l'habitude de prononcer exactement les mêmes mots au même instant, sans nous être aucunement concertées. » On observe la même chose chez des amants, de manière frappante. Une jeune Californienne raconte : « Mon copain et moi nous sommes vraiment sur la même longueur d'onde. Pas besoin de mots pour communiquer. On se regarde, et on sait à peu près ce que l'autre est en train de penser. Parfois, on complète la phrase de l'autre ; et parfois, on fait ce que l'autre s'apprêtait à faire, avant lui. »

Mes sondages ont montré que le phénomène est assez courant. Sans doute de nombreux lecteurs de ce livre ont-ils fait le même genre d'expérience.

Mais s'agit-il réellement ici de télépathie ? Lorsque des gens se connaissent bien, il est possible qu'ils aient tout simplement tendance à penser les mêmes choses au même moment, en réaction à ce qu'ils viennent de voir ou d'entendre, sans avoir conscience du déclencheur. Ou peut-être leur « concordance mentale » est-elle due à une expérience partagée, qui a pour résultat des similitudes de pensée qui peuvent sembler être de nature télépathique alors que ce n'est pas du tout le cas.

Il n'est pas possible pour le moment d'apporter des réponses

claires à ces questions. De tels incidents ne pourraient pas constituer des preuves convaincantes de l'existence de la télépathie s'il ne se trouvait pas des preuves indépendantes concernant des cas où deux personnes se trouvent hors de portée de communication sensorielle l'une de l'autre. Ces preuves-là existant, comme nous le montrons dans les chapitres suivants, il reste intéressant de savoir ce qui se passe quand une personne prononce spontanément des paroles qu'une autre est en train de penser.

Quoi qu'il en soit, la «concordance mentale» et les réactions voisines à des stimuli extérieurs ne remplacent peut-être pas la télépathie, mais pourraient être des manières différentes de la désigner. Quand deux personnes se disent «sur la même longueur d'onde», cela signifie peut-être qu'il existe une résonance entre leurs pensées qui pourrait bien être télépathique. En fait, il est possible que la télépathie joue un rôle important mais insoupçonné dans tous les types de communication normale.

## Captage d'une mélodie

De même que des personnes peuvent dire tout haut ce que d'autres sont en train de penser, il est très courant d'entendre quelqu'un d'autre fredonner un air que vous aviez dans la tête.

«Plusieurs fois, il m'est arrivé de penser à un air ou à une chanson pendant que mon mari était dans la pièce à côté. Je suis toujours étonnée de l'entendre siffler ou fredonner exactement le même morceau!» (Elizabeth Monaghan, Egremont, Cumbria, Angleterre.) Et voici un autre exemple: «Avec ma femme, nous avons remarqué que lorsque j'avais un air dans la tête et que je me mettais à le chanter, elle s'écriait souvent qu'elle pensait au même air depuis un moment» (Alfred Bryant, Londres).

Ces cas semblent particulièrement fréquents entre mari et femme ou parents et enfants, même en bas âge.

> Un jour, alors que ma fille était âgée de deux ans et demi environ, nous étions en voiture et j'ai aperçu des fleurs multi colores dans une jardinière à un balcon. Cela m'a fait penser à l'air de *Ring Around the Rosy*. Je suis certaine de ne pas l'avoir

chanté ni fredonné tout haut. Une seconde plus tard, ma fille s'est mise à chanter cette chanson d'enfant. Je lui ai demandé: «Qu'est-ce qui t'a fait penser à cette chanson, ma chérie?
– C'est toi, maman.
– Tu m'as entendue la chanter ou seulement y penser?
– Y penser, maman.»
(Nadine Hayduchock, Westhampton, New Jersey.)

Encore une fois, dans les exemples de ce genre, il n'est pas du tout certain que la télépathie joue un rôle, car deux personnes peuvent penser en même temps à un même air en raison d'un stimulus externe qui leur a échappé. Cela dit, comme nous l'avons vu, de tels arguments sont ambigus. La tendance à réagir de la même façon à un stimulus commun pourrait bien être une conséquence de la télépathie et non un produit de remplacement.

Dans certains cas, cependant, ces explications ne s'appliquent pas. Voici un exemple datant de la période victorienne, rapporté par sir Lepel Griffin:

Le colonel Lyttleton Annesely, commandant le 11e régiment de hussards, était mon hôte, il y a quelque temps de cela. Un après-midi, comme nous n'avions rien d'autre à faire, nous entrâmes par hasard dans une grande pièce inoccupée qui servait de rangement pour le bois et pour entreposer des malles. Le colonel A était à un bout de cette pièce, en train de lire quelque chose, si je me souviens bien, lorsque j'ai ouvert une malle oubliée là depuis longtemps, curieux de voir ce qu'elle contenait. J'en ai sorti quelques papiers, parmi lesquels de vieilles partitions musicales, que j'ai retournées un moment entre mes mains. Je suis alors tombé sur un vieux morceau que j'avais l'habitude de jouer en accompagnement des années auparavant: *Dal tuo stellato soglio.* [...] Pendant que je regardais cette partition, le colonel A, qui ne me prêtait aucune attention, s'est mis à fredonner *Dal tuo stellato soglio.* Très étonné, je lui ai demandé pourquoi il avait cet air particulier dans la tête. Il a été incapable de me répondre. Il ne se souvenait pas de l'avoir jamais chanté avant. En fait, je ne l'avais jamais entendu chanter ni fredonner quoi que ce soit jusque-là.

> Mais je sais qu'il aime beaucoup la musique. Je lui ai expliqué que je tenais la partition du morceau dans mes mains. Il a été tout aussi surpris que moi. Il n'avait même pas remarqué que je tenais un morceau de papier à la main [11].

Ce phénomène me semble apparenté à une expérience que plusieurs personnes m'ont dit avoir vécue. Juste avant d'allumer la radio, elles pensaient à un morceau de musique, et c'est justement celui-là que la radio jouait. Il peut s'agir de coïncidences, et il est certain que les airs populaires passent souvent sur les ondes. Mais c'est peut-être aussi une forme de précognition, d'anticipation de ce que l'on va entendre quand la radio sera allumée. Il reste que c'est peut-être aussi de la télépathie, avec une influence de nombreuses personnes en train d'écouter ce morceau à la radio, parmi lesquelles, probablement, quelqu'un de très proche de la personne en question [12].

## Captage de pensées

De nombreux couples mariés ou autres affirment pouvoir dire, souvent, à quoi pense leur partenaire, et même répondre à leurs questions non encore formulées. Le même phénomène peut s'observer entre parents et enfants [13]. Là encore, il est possible qu'il ne s'agisse que de « concordance mentale » ; mais dans la mesure où elle se produit parfois à distance, elle peut être utile à quelque chose. Par exemple, Jeanne Salzman, de Sonoma, en Californie, déclare : « Avec mon mari, je peux presque systématiquement émettre un message pour lui demander de me rapporter des choses du supermarché. »

Ma propre expérience de captage de pensées vient principalement de mes enfants. Dans certains cas, cela peut s'expliquer par des intérêts communs ou des stimuli externes ; mais dans d'autres, ce genre d'explication me paraît improbable. Par exemple, un jour, nous étions en taxi avec mes deux fils dans la région de Londres appelée Little Venice lorsque j'ai vu, par la vitre, une plaque sur la façade d'un immeuble disant qu'Alan Turing avait vécu là. J'ai pensé en faire la remarque à mes enfants, mais je me suis ravisé en

me disant qu'ils n'avaient probablement jamais entendu parler d'Alan Turing. À ma grande surprise, environ une minute plus tard, mon fils aîné, âgé de douze ans, m'a demandé: «Papa, comment s'appelle cet homme qui a percé le code Enigma à Bletchley Park pendant la Seconde Guerre mondiale?» Après avoir répondu qu'il s'agissait d'Alan Turing, je lui ai demandé pourquoi il posait cette question, et il m'a expliqué qu'il avait vu une émission à la télé, la semaine dernière, sur les perceurs de code de Bletchley Park, et qu'il en avait discuté ensuite avec ses copains. Mais pourquoi m'avait-il posé la question juste à ce moment-là? Au moment où j'avais aperçu la plaque, il était en train de jouer avec son frère sur la banquette arrière du taxi, et il est peu probable qu'il ait pu voir la plaque. En tout cas, il n'a aucun souvenir de l'avoir vue. Moi-même, j'étais passé de nombreuses fois devant cet immeuble sans la remarquer.

Il y a des cas où ce genre de communication est fréquent. Par exemple, d'après Teri Woods, qui vit dans l'État de Washington: «Quand mes enfants avaient entre quatre et huit ans, je n'avais pas besoin de leur dire certaines choses. Ils me répondaient ou interrompaient leurs jeux avant que je les appelle ou que je leur demande quelque chose. Je l'ai fait avec ma mère, aussi, jusqu'à ce que j'aille au lycée. Je "visualisais" ce qu'elle pensait. Si elle m'avait acheté un objet au supermarché, je la voyais en train de l'apporter avant qu'elle arrive.»

Claire Boyd, qui vit en Angleterre, a connu de nombreuses expériences de ce genre avec sa fille âgée de neuf ans. «Si je suis en train de penser à une chose, elle répond parfois tout haut à ma question. Il arrive fréquemment qu'elle aborde un sujet auquel j'étais en train de penser. Une fois, nous avons fait le même rêve au même moment. Un avion de ligne atterrissait dans notre jardin!»

Le Dr Berthold Schwarz, aidé de sa femme et de ses deux enfants, est l'auteur de l'étude la plus détaillée à ce jour sur les cas de télépathie entre parents et enfants. C'est un psychiatre qui vit avec son épouse, Ardis, dans le New Jersey. Ardis tient le compte détaillé de tous les épisodes de nature éventuellement télépathique qui se sont produits entre eux et leurs enfants depuis la naissance. Lorsque Lisa et Eric ont eu respectivement quatorze et douze ans, un total de 1 520 incidents avait été recensé.

Dans son livre *Parent-Child Telepathy : A Study of the Telepathy of Everyday Life*[14], Schwartz détaille 524 incidents survenus jusqu'à ce que les enfants aient neuf et sept ans. En voici deux exemples. Dans le premier, Eric avait trois ans ; dans le second, Lisa avait huit ans. C'est le père qui raconte.

> Après le petit déjeuner, Eric et moi nous sommes restés dans la cuisine. Eric était à son tableau noir, le dos tourné vers moi. J'avais froid, mais j'ai réprimé le désir de me masser vivement les bras et le dos. Soudain, Eric s'est tourné vers moi et s'est frotté vigoureusement les bras et le dos[15].

> J'étais confortablement assis dans mon fauteuil en train de regarder une carte d'état-major. Lisa était debout à côté de moi. Pour la première fois, j'ai remarqué sur la carte Stickle Pond. [J'étais] très intrigué. J'ai pensé : « Hum, un lac naturel, ce doit être un beau coin. » À peine cette idée m'avait-elle effleuré que Lisa demandait : « Stickle Pond, c'est un lac naturel ou non ? » Il y a au moins soixante-quinze lacs dans la région, dont plus de trente-cinq figurent sur la carte d'état-major. Lisa, qui se trouvait derrière moi, ne pouvait même pas voir la direction de mon regard[16].

Schwarz, naturellement, n'ignorait pas la difficulté de savoir si des incidents comme celui-là étaient vraiment de nature télépathique ou s'ils faisaient intervenir des clés subtiles ou bien des souvenirs associatifs du même ordre, ou encore s'il s'agissait de pures coïncidences. En fait, il était persuadé que, pour la plupart, ils se situaient sur un spectre délimité « à une extrémité par des événements de pure télépathie, et à l'autre par les moyens habituels de perception sensorielle[17] ».

En vérité, dans la grande majorité des cas de télépathie éventuelle entre personnes qui sont très proches physiquement et émotionnellement, il est particulièrement difficile de faire la différence entre les processus de la pensée ordinaire et la transmission de pensée par télépathie. Habituellement, on considère que cela affaiblit la position de la télépathie, car on suppose que les similitudes de pensée entre personnes qui se connaissent bien n'ont pas besoin d'être expliquées d'une manière spéciale. Mais il faut dire

que nous savons fort peu de choses sur la transmission de pensée, et il se pourrait bien que la télépathie joue un rôle majeur dans la communication parfaitement ordinaire, même lorsque son importance est largement ignorée.

Les mots, naturellement, peuvent être utilisés pour communiquer des pensées, et ils remplissent mieux ce rôle si ces pensées sont essentiellement verbales. Mais lorsque quelqu'un essaie de communiquer une image, les mots sont souvent inappropriés. Nous n'avons pas de moyen de communication direct pour transmettre une image d'esprit à esprit, sauf peut-être en faisant appel à des similitudes ou en utilisant des images ou des dessins. Certaines personnes ont constaté qu'elles communiquaient de manière plus efficace en transférant directement, d'une manière ou d'une autre, des images. Par exemple, un jeune Londonien m'a confié qu'il avait souvent essayé sans grand succès de décrire quelque chose avec des mots à un ami. « Dans ces cas-là, je pense en images. La personne me dit "Ah!" et elle a tout compris. » De même une femme de Buenos Aires m'a déclaré qu'en plusieurs occasions, quand quelqu'un lui parlait d'un film dont il ou elle avait oublié le titre, elle « recevait une image de ce film et pouvait lui donner un titre ». Il est possible que ces phénomènes-là se produisent fréquemment. Mais plutôt que de tenter d'expliquer un grand nombre d'exemples de télépathie apparente en termes de communication ordinaire, il est peut-être plus approprié d'expliquer un grand nombre de cas de communication ordinaire en termes de télépathie!

Si le transfert d'images par télépathie se produit dans les communications humaines, il se peut très bien que la même chose se produise dans les communications entre animaux non humains. Nous supposons généralement que l'aboiement d'un chien ou le chant d'un oiseau constituent par eux-mêmes un moyen de communication. Mais s'il s'agissait uniquement d'un signal destiné à attirer l'attention et à ouvrir un canal de communication télépathique? Les bruits produits ne servent peut-être qu'à mettre celui qui les entend en harmonie avec l'esprit de celui qui les produit. Il est fort possible que la communication chez l'animal et chez l'homme ne se limite pas à ce que nous voyons et entendons.

L'importance de ce principe apparaît particulièrement quand il s'agit de transférer des notions mathématiques.

## Mathématiciens télépathes ou platoniciens ?

De nombreux mathématiciens pensent de manière visuelle et ont ce que Francis Galton, le cousin de Charles Darwin, appelait des « paysages mathématiques » dans la tête [18]. Ils « voient » les processus mathématiques et comprennent les concepts grâce à une sorte d'intuition visuelle. Pour ceux qui n'ont pas ces paysages en eux, les maths sont souvent difficiles à comprendre ou à suivre. Les symboles mathématiques ne transmettent pas l'imagerie mentale des mathématiciens visuellement doués. Pour prendre une analogie en musique, cela reviendrait à essayer de communiquer un morceau à un sourd, simplement au moyen d'une partition écrite. Certaines personnes exceptionnellement douées en musique sont capables, en lisant de la musique, de l'« entendre » avec leur « oreille interne ». Mais pour la majorité des gens, ce n'est guère possible. La notation musicale ne transmet pas la musique.

Pour les mathématiciens qui pensent visuellement, le rôle des symboles mathématiques est d'aider à transmettre la pensée ; mais la pensée elle-même n'est accessible que d'une manière qui semble se situer bien au-delà des signaux visuels ou verbaux.

Beaucoup de mathématiciens et de physiciens mathématiques de pointe sont des platoniciens persuadés que le monde des mathématiques se situe dans un royaume éternel des Idées qui transcende largement l'esprit humain individuel. (Dans la tradition platonicienne, ces Idées transcendantes, avec un I majuscule, se distinguent des idées simplement humaines en cela qu'elles sont moins limitées et plus infaillibles.) Pour les pères fondateurs de la science moderne tels que Copernic, Kepler, Galilée, Descartes et Newton, les formes mathématiques étaient des Idées issues de l'esprit d'un dieu mathématique, et beaucoup de mathématiciens modernes continuent de penser ainsi. Même ceux qui ne croient plus en Dieu estiment que les Idées mathématiques existent dans un royaume mental transcendant qui se situe au-delà du monde spatio-temporel normal.

Peut-être l'une des raisons pour lesquelles les mathématiciens sont si attachés à cette façon de penser trouve-t-elle son origine dans la manière dont l'esprit humain appréhende les concepts

mathématiques. La communication de ces concepts semble dépasser les capacités du langage humain ordinaire. Roger Penrose, mathématicien d'Oxford bien connu, a donné une description particulièrement vivante du processus :

> Presque toutes mes réflexions mathématiques se font visuellement et en termes de concepts non verbaux. [...] Souvent il n'y a tout simplement pas de mots pour exprimer les concepts nécessaires. [...] Fréquemment, quand un confrère essaie de m'exposer une idée mathématique, je l'écoute attentivement, mais sans pratiquement rien comprendre à l'enchaînement logique des mots. Et tout d'un coup, une image intuitive se forme dans mon esprit pour représenter l'idée qu'il est en train d'essayer de me transmettre. Je la réorganise entièrement selon mes propres conceptions, et elle n'a rien à voir, apparemment, avec l'image mentale qui formait la base des conceptions de mon confrère. Je suis toujours un peu étonné, ensuite, que mes remarques soient acceptées comme adéquates, et que le dialogue puisse se poursuivre de cette manière [19].

Penrose poursuit en décrivant la manière dont une image peut être communiquée malgré l'insuffisance des mots. Pour lui, « c'est un mystère de voir que la communication est possible en dépit de l'étrangeté de la procédure ». Quand il essaie d'expliquer le phénomène, la notion de télépathie ne lui vient pas à l'esprit. Il reste dans le cadre de la science traditionnelle, qui n'offre que deux solutions. La première consiste en une approche matérialiste où tout doit être rapporté à la communication physique au moyen des sens connus et des processus physiques se déroulant à l'intérieur du cerveau. Et la seconde est le platonisme, le revers de la médaille du matérialisme scientifique. Bien que, dans la science mécaniste, tous les processus physiques soient censés se produire mécanistiquement en fonction de causes d'essence matérielle et énergétique, la nature tout entière est censée être gouvernée par des lois mathématiques qui transcendent le temps et l'espace et qui ressemblent plus à des Idées platoniciennes qu'à des choses. Voici la notion adoptée par Penrose pour rendre compte de la communication des idées mathématiques :

> J'imagine que chaque fois que l'esprit veut appréhender une idée mathématique, il entre en contact avec le monde platonicien des concepts mathématiques. (Souvenez-vous que, du point de vue de Platon, les idées mathématiques ont une existence propre et résident dans un monde platonicien idéal qui n'est accessible qu'à travers l'intellect.) Quand on «entrevoit» une vérité mathématique, on sent sa conscience basculer dans ce monde idéal, entrer en contact direct avec lui. [...] Elles [ces «visions»] forment l'essence même de la compréhension mathématique. Quand des mathématiciens communiquent, le processus n'est rendu possible que si chacun possède son propre itinéraire direct vers la vérité, et si l'esprit conscient de chacun est en position de capter directement les vérités mathématiques à travers le processus de vision déjà mentionné (la perception étant souvent accompagnée, quand elle se réalise, par un exclamation du type: «Ah oui, je vois!»). Comme chacune des parties établit directement le contact avec le monde de Platon, la communication est beaucoup plus facile qu'on ne l'aurait pensé.

Il se peut que de nombreux mathématiciens partagent le point de vue de Penrose, bien que très peu soient probablement disposés à défendre en public cette position plutôt mystique. Il reste que, pour la majorité des non-mathématiciens, c'est une théorie pour le moins curieuse. Si Penrose l'a adoptée, c'est qu'il a pris la peine de réfléchir aux modalités de la communication mathématique et qu'il a trouvé les explications traditionnelles par la communication verbale et symbolique peu satisfaisantes. Mais le platonisme n'est pas la seule solution possible. Il y a aussi la télépathie. Plutôt que de considérer les mathématiques comme un cas spécial et unique, on est en droit de les traiter comme faisant partie d'un problème beaucoup plus général de communication d'images non verbales. Dans cette optique, la transmission de pensée télépathique pourrait jouer un rôle considérable dans la communication tant mathématique que non mathématique.

## Télépathie entre thérapeute et client

Souvent, le psychothérapeute et son client établissent entre eux de solides liens émotionnels, particulièrement quand ils se voient souvent et de manière intensive, comme dans la psychanalyse freudienne. Ce type de lien est souvent appelé *transfert* et *contre-transfert*. Le transfert est défini par les freudiens comme « la projection sur l'analyste de sentiments et attitudes applicables à d'autres personnes, habituellement les parents, mais aussi un frère, une sœur, un conjoint, etc.[20] ». Le contre-transfert fait intervenir une projection par l'analyste sur son client. Plus généralement, il désigne toute relation émotionnelle établie avec le client.

Non seulement ce genre de situation crée de bonnes conditions pour la transmission de pensée par télépathie, mais il crée également un cadre propice à sa mise en relief dans la mesure où analyste et analysé attachent beaucoup plus d'importance aux pensées, rêves et émotions que la plupart des gens dans le cadre de relations d'un type plus courant. Il est tout à fait possible que les liens télépathiques soient très courants dans ces situations, mais les thérapeutes, qui sont soumis aux mêmes tabous que les autres intellectuels, répugnent souvent à le reconnaître ou à l'accepter.

Sigmund Freud lui-même s'intéressait aux phénomènes parapsychologiques, et il était membre de la Society for Psychical Research. Dans des rapports qui n'étaient diffusés que dans son cercle étroit de disciples, il fournissait plusieurs exemples saisissants de transmission de pensée inexplicable par les moyens habituels[21]. En même temps, cependant, il avait à cœur d'établir la fiabilité scientifique de la psychanalyse. Il n'était que trop conscient du tabou existant contre les phénomènes parapsychologiques dans les milieux de la science institutionnelle et chez les intellectuels en général. Et il craignait qu'une reconnaissance publique de sa part des « phénomènes occultes » ait des retombées négatives non seulement sur la psychanalyse, mais aussi sur l'ensemble de la science mécaniste.

> Il ne fait guère de doute que si l'on focalise trop l'attention sur les phénomènes occultes, le résultat sera de voir confirmer très vite la réalité d'un certain nombre d'entre eux ; il est à supposer

> que beaucoup de temps passera avant qu'on ne parvienne à une théorie acceptable de ces faits nouveaux. Mais les curieux n'attendront pas si longtemps. Dès la première confirmation les occultistes vont déclarer leur cause victorieuse. [...] Ils seront salués comme des libérateurs nous soulageant du fardeau de la pensée imposée. Toute la crédulité disponible depuis l'enfance de l'humanité et celle de chaque individu se porteront à leur rencontre en les acclamant, et il pourra s'ensuivre un effroyable effondrement de la pensée critique, des exigences du déterminisme et de la science mécaniste[22].

Compte tenu de ces horribles craintes et des ferventes aspirations de Freud et de nombre de ses disciples à la respectabilité scientifique, il n'est pas étonnant qu'ils aient préféré ne pas aborder en public le domaine épineux de la transmission de pensée, et qu'ils aient même essayé d'éviter d'y penser tout court. Il reste que les analystes font mention d'expériences qui pourraient être de nature télépathique dans des dizaines de publications[23]. Mais les choses sont en train de changer[24]. Depuis le début des années 1990, un nombre croissant de psychanalystes sont prêts à admettre, au moins en petit comité, que la télépathie semble réellement jouer un rôle dans leur pratique, et qu'ils sont ouverts à une réflexion plus approfondie sur la question, y compris avec l'aide de leurs patients.

L'un des chefs de file de ce mouvement est Elizabeth Lloyd Mayer, de Berkeley, en Californie, qui a publié et commenté un certain nombre de monographies relatant des faits tirés de son expérience professionnelle. Dans l'un de ces cas, un patient décrivait la nouvelle petite amie de son oncle, en faisant remarquer qu'elle était vive, charmante et gracieuse. Et Mayer fait ce commentaire : « Une image de pêches fraîches et mûres me traversa alors l'esprit. [...] Mon patient ajouta que la petite amie avait quatre sœurs plus jeunes. [...] Elle était originaire de Géorgie, précisa-t-il. Et ce n'est qu'à ce moment-là qu'il me dit que le père était si fier de ses cinq filles qu'il les appelait tout le temps ses "pêches de Géorgie"[25]. »

Mayer ne considère pas ces observations comme des cas particuliers, mais comme « des expériences courantes de la pratique

professionnelle». Elle reconnaît qu'elles ne sont pas suffisantes en soi pour prouver l'existence de la télépathie. Mais son sentiment est qu'elles «demandent à être expliquées» et qu'il faudrait les inclure dans le contexte plus large de la recherche sur les phénomènes parapsychologiques[26].

Plusieurs observations étonnantes faites par un analyste freudien sont recensées dans un article intitulé «Rêves télépathiques?» de Robert Stoller, qui enseignait à l'Université de Californie à Los Angeles. Cet article, écrit en 1973 et publié de manière posthume en l'an 2000, contient de nombreux cas de télépathie apparente entre Stoller et ses patients. Par exemple, l'un deux lui raconte un rêve qu'il a fait la nuit précédente: «Un homme était en train de me décrire l'une de ses inventions. Un nouveau procédé pour construire et commercialiser des maisons. L'idée était d'implanter une grande colonne centrale en béton à laquelle on pouvait accrocher des chambres préfabriquées que l'on achetait dans un magasin. Il y en avait de tous les styles et de toutes les tailles.» Le patient n'avait pratiquement pas d'associations à faire avec ce rêve. Les détails étaient différents de tous ses rêves précédents, et ne se représentèrent plus jamais. Mais le rêve était étroitement lié à un événement de la vie personnelle de Stoller. «La veille, j'avais reçu la visite d'un ami de San Francisco. Il m'a fait part d'une conversation qu'il avait eue avec un architecte qui essayait de commercialiser un nouveau procédé consistant à construire un module central sur lequel viendraient se greffer des éléments préfabriqués de toutes tailles, en quantités variables.»

Malgré le fait que de tels phénomènes d'ordre apparemment télépathique se produisaient de manière répétée, Stoller se sentait mal à l'aise. «Outre que ce domaine est incompatible avec mes conceptions scientifiques, j'hésitais avant d'écrire ces lignes car je me demandais si j'étais tout à fait normal ou non. Si un jour on découvre que de tels événements font partie des fonctions relativement normales de la psychologie humaine, mes hésitations paraîtront bien étranges[27].»

Les psychothérapeutes de l'école de Jung se sont montrés, d'une manière générale, moins effarouchés devant la télépathie et les autres phénomènes parapsychologiques, suivant en cela Carl Jung lui-même[28]. Par exemple, ce dernier publia la description

d'un rêve qu'il avait fait dans une chambre d'hôtel. À cette époque-là, il était préoccupé par un de ses patients qu'il soupçonnait de faire une dépression nerveuse. Il se réveilla en sursaut à 2 heures du matin, pensant que quelqu'un venait de s'introduire dans la chambre. Il alluma, mais ne vit personne. « J'essayai de me rappeler exactement ce qui s'était passé. Je pris conscience d'avoir été tiré de mon sommeil par une impression de douleur sourde, comme si quelque chose avait heurté mon front puis mon occiput. Le lendemain, je reçus un télégramme m'annonçant que mon patient s'était suicidé. Il s'était tiré un coup de pistolet dans la tête. Plus tard, j'appris que la balle s'était logée dans sa paroi crânienne postérieure[29]. »

À mesure que la télépathie sera considérée comme faisant partie des « fonctions relativement normales de la psychologie humaine », il est probable qu'un nombre de plus en plus grand de psychothérapeutes auront envie d'enregistrer et d'étudier les cas de télépathie entre leurs clients et eux-mêmes. Les recherches effectuées par des psychothérapeutes seront à même d'apporter de nombreux éclaircissements sur les mécanismes de la télépathie et de dévoiler, en particulier, la relation qui existe entre la transmission télépathique de la pensée et la communication de la pensée par les moyens sensoriels habituels.

## La télépathie dans les jeux de langage

Quand elles jouent aux devinettes, certaines personnes semblent réagir télépathiquement aux pensées des autres. Katie Campbell, du Minnesota, résume ainsi son expérience : « Entre maman et moi il y a un lien très fort. Elle lit en moi, et je crois que je suis douée pour envoyer des signaux. Quand nous jouons aux devinettes et que je lui pose une question (ou que quelqu'un d'autre le fait), si je connais la réponse, elle sait généralement ce qu'il faut dire. Mais si je ne la connais pas, il y a peu de chances pour qu'elle sache répondre. Notez que si je fais exprès de penser une mauvaise réponse, elle ne sait pas ce qu'il faut dire non plus. »

Il y a un jeu où ces phénomènes semblent se produire fréquemment. Cela s'appelle Trivial Pursuit. C'est un jeu de société où il

faut répondre à des questions de culture générale imprimées sur des cartes.

> La télépathie est mon arme secrète quand je joue à Trivial contre mon mari, mais il ne faut pas lui dire car ça le met en rogne ! J'ai remarqué que quand il hésite avant de répondre et que je regarde la réponse, il tombe toujours juste. En revanche, s'il hésite et que je pense à toutes sortes d'autres réponses, il tombe à côté. Malgré ces ruses, il me bat toujours. Quel dommage que je ne puisse pas lire dans son esprit bien mieux équipé que le mien ! (Eirwen Dallas, Alford, Lincolnshire.)

Un jeu qui semble produire des effets télépathiques surprenants est Pictionary. Deux équipes rivalisent pour trouver un mot, une personne ou un objet dessiné par un de leurs membres. Les deux personnes qui dessinent, une dans chaque équipe, ont sous les yeux la même carte représentant un mot ou un objet. Chacune le dessine à sa manière pendant que les membres de son équipe essaient de deviner de quoi il s'agit. Dans une certaine famille où il y avait des vrais jumeaux, s'ils étaient dans la même équipe, ils gagnaient presque toujours, parce que « le premier devinait systématiquement ce que dessinait le second dès qu'il avait commencé ».

Naturellement, dans ce genre de situation, il est impossible d'affirmer que c'est la télépathie qui est à l'œuvre plutôt que de subtils indices, mouvements corporels ou associations mémorielles du même ordre. Mais quelles solutions de rechange peut-on proposer ? La télépathie s'exerce peut-être mieux lorsque tous ces moyens de communication sont associés. Pour déterminer la part réelle de la télépathie, il faudrait expérimenter sérieusement [30].

## Équipes sportives et autres groupes

Michael Murphy, fondateur de l'Institut Esalen en Californie et pionnier de la recherche sur le potentiel humain [31], a défendu de manière convaincante la thèse selon laquelle le sport serait l'un des moyens les plus répandus dans le monde actuel de connaître des états modifiés de la conscience et même des expériences mystiques. Dans son livre *The Psychic Side of Sports*, écrit en collaboration

avec Rhea White, il soutient que, dans les sports d'équipe, « il est fort possible qu'en plus de la chance, du hasard ou du captage de clés sensorielles subliminales intervienne un élément de perception extrasensorielle ou PES[32] ».

Par exemple, Walt Frazier, ex-vedette de basket-ball des Knicks de New York, explique ainsi le don qu'il a d'anticiper les passes de Bill Bradley : « Parfois, il a fait la passe avant que j'aie accompli le premier pas. C'est comme de la télépathie. Nos regards se croisent et il sait à quelle feinte je suis en train de penser. » Cependant, comme le font remarquer Murphy et White, « [du moment que] les deux échangent un regard, on ne peut écarter la possibilité d'un signal sensoriel, même inconscient, de la part de celui qui le donne comme de celui qui le reçoit. Il est vrai que cela y ressemble, mais rien ne nous permet d'affirmer qu'il s'agit bien de télépathie[33]. »

Jayne Torvill et Chris Dean, qui étaient devenus les plus célèbres patineurs artistiques de leur génération, étaient bien connus pour leur relation extraordinaire. Leurs deux corps « ne faisaient qu'un ». Selon les propres termes de Dean, « sur la glace, nous sommes télépathes, il n'y a pas d'autre façon d'expliquer la chose[34] ». Là encore, il se peut que les signaux sensoriels aient joué un grand rôle dans cette relation, mais ce n'était peut-être pas tout, exactement comme le pensait Dean.

Le célèbre footballeur brésilien Pelé va plus loin. « Intuitivement, à chaque instant, il semblait connaître la position exacte de chaque joueur sur le terrain et ce que chacun avait l'intention de faire l'instant suivant[35]. » Sans nul doute, cela est dû en grande partie à l'attention et à la concentration, mais ce n'est peut-être pas tout. Comme nous l'avons déjà dit, la télépathie et les sens normaux ne s'excluent pas mutuellement, ils se complètent plutôt la plupart du temps.

La solidarité entre membres d'un groupe revêt une importance capitale au sein des forces armées. Les programmes d'entraînement militaire mettent généralement l'accent sur la nécessité de faire preuve d'esprit d'équipe. Le fait d'avoir participé ensemble à des combats renforce singulièrement ce lien.

Une équipe est un groupe social à l'intérieur duquel les individus travaillent ensemble comme un seul organisme pour atteindre un objectif commun. Le lien qui unit ces individus peut servir de canal

à la communication télépathique de même que dans les autres groupes sociaux. Mais cela ne veut pas dire que les individus sont toujours soudés de manière efficace ni que toutes les équipes fonctionnent comme un seul homme. Même au sein d'une équipe stable dont les membres ont partagé de nombreuses expériences, cet état peut fluctuer. Il est présent lorsqu'une vague de confiance traverse l'équipe, mais disparaît lorsque ses membres sont fatigués ou démoralisés. Michael Novak, un autre auteur très perceptif dans le domaine du sport, exprime ainsi la chose :

> Quand un groupe d'individus se constitue en équipe solidaire, se met à réagir véritablement comme une entité à cinq ou onze têtes plutôt que comme un agrégat, il se produit un déclic presque audible. Une nouvelle sorte de réalité apparaît, à un nouveau niveau de développement humain. [...] Pour ceux qui ont eu l'occasion de participer à un groupe qui a connu ce déclic collectif, c'est une expérience inoubliable, comme si l'on avait accédé, au moins pour un temps, à un niveau d'existence supérieur [36].

Des expériences du même ordre sont signalées dans de nombreux autres champs d'activité, en particulier la musique. Catherine Baker, bassoniste professionnelle, estime que les musiciens qui ont l'habitude de jouer ensemble communiquent continuellement entre eux de manière non verbale, quelquefois par télépathie s'exerçant aussi bien d'un musicien à l'autre que du chef d'orchestre à ses musiciens. « Tout se passe vraiment comme si, lorsqu'un tel "lien mental" s'établit au sein d'un orchestre de musique de chambre pendant un concert, l'audience (sans compter les musiciens eux-mêmes !) savait intuitivement qu'il se passe quelque chose de vraiment spécial. » D'autres types de musiciens qui jouent dans des groupes de folk ou de jazz m'ont dit à peu près la même chose. De même en ce qui concerne les membres de troupes théâtrales, particulièrement quand ils improvisent. Et c'est valable aussi pour les gens qui dansent ensemble.

Il est probable que dans les sociétés traditionnelles ces liens se manifestent surtout dans les danses et les chants collectifs. Ils jouent sans doute aussi un rôle dans les activités de groupe telles que la chasse. Mais on ne sait pas grand-chose sur le rôle éventuel

de la télépathie dans les groupes sociaux. De toute évidence, la communication sensorielle normale, y compris le langage du corps et les signaux involontaires, joue un rôle majeur, de même que la mémoire et les attentes implicites. Répétons que la télépathie ne remplace pas forcément les autres formes de communication et la mémoire, mais les complète. Ainsi, une chose est de voir et d'entendre ce que fait le reste du groupe, mais une autre est d'interpréter les informations et de réagir en conséquence. La télépathie dans les groupes humains fait partie de notre héritage évolutionnaire et plonge ses racines dans la manière dont les animaux sont collectivement coordonnés à travers les champs sociaux, comme nous allons en discuter dans les chapitres 7 et 18.

# 2

# Transmission de pensée en laboratoire

La grande majorité des recherches sur la télépathie concerne le premier type, la transmission de pensée, par opposition au second, le captage à distance de l'attention, comme dans un coup de téléphone télépathique.

Les expériences sur la transmission de pensée font généralement intervenir des cartes qu'une autre personne tire au hasard et qu'il s'agit de deviner, ou un dessin réalisé par un deuxième sujet, ou bien une image qu'il regarde ou à laquelle il pense.

En revanche, les recherches expérimentales sur la détection à distance d'un signal ou d'une intention sont rares. Mes propres travaux sur les chiens qui attendent leur maître fournissent quelques éléments, et mes expériences sur la télépathie par téléphone (chapitre 6) en donnent quelques autres.

Certaines des expériences les plus anciennes et les plus fascinantes sur la télépathie étudient le lien qui se crée entre un hypnotiseur et son sujet.

## Télépathie entre hypnotiseur et hypnotisé

Au début du XIX^e^ siècle, l'hypnose devint un sujet à la mode mais controversé. À ce stade, on ne l'appelait pas encore hypnose, mais « magnétisme animal » ou « mesmérisme », en l'honneur de Franz Anton Mesmer (1734-1815), qui popularisa le phénomène

en France. Dans les années 1840, un certain nombre de chirurgiens avaient recours à l'hypnotisme pour anesthésier leurs patients avec un succès remarquable[1]. Certains de ces praticiens avaient remarqué que, lorsque leurs patients étaient hypnotisés, ils établissaient avec eux une « relation » ou une « sympathie » qui avait pour conséquence une « communauté de sensations »[2]. Le sujet semblait capable de sentir, de goûter ou d'éprouver les sensations tactiles de tout ce que l'hypnotiseur sentait, goûtait ou touchait.

Certaines des expériences les plus anciennes concernent le transfert de goût et d'odorat. L'un des pionniers dans ce domaine fut un praticien écossais nommé James Esdaile, qui exerça à Calcutta dans les années 1840. Il pratiqua là-bas plus de 3 000 opérations en anesthésiant ses patients par hypnotisme, avec un taux de réussite remarquable, pas seulement pour l'anesthésie mais aussi pour la chirurgie.

Dans l'une des expériences réalisées par Esdaile, le sujet était un jeune Indien qu'il avait opéré avec succès en l'anesthésiant de cette manière. Lorsque son patient revint le voir un peu plus tard pour lui présenter ses respects à l'issue de sa convalescence, Esdaile lui demanda s'il voulait bien prendre part à un test. Il le fit entrer en transe et lui banda les yeux. Puis il se fit mettre dans la bouche par un assistant, dans un ordre aléatoire, un certain nombre de substances parmi lesquelles du sel, de la gentiane, du brandy et du citron vert. La première de ces substances introduites dans la bouche du chirurgien fut un morceau de citron vert presque pourri. « Je le mâchai quelques secondes, puis je demandai : "Percevez-vous un goût ?" La réponse fut instantanée. "Oui, j'ai un goût désagréable de vieux citron suret." Pour les autres substances, il ne se trompa pas non plus[3]. »

Des expériences du même genre ont été pratiquées par d'autres médecins avec des résultats comparables. Plusieurs prêtres l'ont fait aussi. L'un d'eux, le révérend Andrew Gilmour, de Greenock, en Écosse, mesmérisa l'une de ses servantes plusieurs soirs de suite, jusqu'à ce qu'elle entre en transe en moins d'une minute. « Elle est capable de dire ce que j'ai dans la bouche : bicarbonate de soude, sel, sucre, lait, eau, etc., même si elle n'est pas dans la même pièce que moi. Si je me pique le pied, si je me tire les cheveux ou si je pince un endroit quelconque de mon corps, elle le ressent et le

décrit sans jamais se tromper[4].» Le biologiste Alfred Russel Wallace, qui mit au point avec Charles Darwin la théorie de l'évolution par sélection naturelle, se livra à des expériences du même ordre alors qu'il était un jeune maître d'école à Leicester. Il mesmérisa plusieurs de ses élèves et même le directeur[5]. Sa constatation fut qu'il semblait capable de «fusionner son esprit» avec celui du sujet hypnotisé. Et quand il se mettait du sucre ou du sel dans la bouche, ou quand on le pinçait ou le piquait, le jeune écolier paraissait réagir à distance par sympathie[6].

Certains sujets captent aussi les pensées personnelles de l'hypnotiseur. La fille d'un pasteur de Bury St. Edmunds, dans le Suffolk, en Angleterre, s'était aperçue qu'elle pouvait soulager les douleurs chroniques de l'une des paroissiennes en ayant recours au mesmérisme, et elle allait la voir régulièrement pour le faire. Au bout de quelque temps, elle s'aperçut que la malade devinait ses pensées. Un jour, par exemple, elle commença à parler d'un jeune homme en Inde. La fille du pasteur venait de se fiancer en secret à un garçon qui s'était engagé dans l'*Indian Civil Service.*

> Personne en ville n'était encore au courant. [...] Pourtant, je n'avais pas plus tôt magnétisé ma patiente qu'elle commençait à en parler comme si les faits lui étaient parfaitement familiers. «C'est très loin, l'Inde, n'est-ce pas, ma chère?» En fait, pendant des mois, elle ne parlait guère d'autre chose quand elle était en transe. Elle connaissait le nom, l'âge et l'aspect physique de mon futur mari, mais était aussi ignorante que le reste du monde quand elle se trouvait dans son état normal[7].

Bien que, dans la plupart des cas, les hypnotiseurs et leur sujet se trouvent dans la même pièce, certains ont voulu vérifier si leur influence pouvait aussi s'exercer à distance. Par exemple, le capitaine Battersby, qui réside à Enniskillen, en Irlande. Régulièrement, il hypnotisait sa belle-mère pour soulager ses douleurs. Ce faisant, il s'aperçut qu'elle pouvait dire à distance ce qu'il était en train de manger ou de boire, et qu'elle éprouvait les mêmes sensations, comme celle de ses cheveux qui lui chatouillaient le front. Elle pouvait aussi répondre à des questions posées dans une langue étrangère, à condition qu'il connût lui-même la réponse. Quelque-

fois, il la mesmérisait à distance, de chez lui, à huit cents mètres de chez elle.

> En de telles occasions, elle était capable de dire ce que je venais de faire, et elle s'endormait généralement tout de suite. La sensation qu'elle décrivait était celle d'une main posée sur son front. Tout en étant capable de l'endormir de cette manière, je ne pouvais la maintenir longtemps dans cet état, car elle se réveillait dès l'instant où je perdais ma concentration. Pour obtenir un résultat, il fallait que je tende les mains dans la direction de sa maison et que je fasse un gros effort de concentration[8].

L'un des premiers thèmes de recherche abordés par la toute jeune Society for Psychical Research dans les années 1880 consista à vérifier si les expériences menées par des mesméristes pouvaient être reproduites sans avoir recours à l'hypnose. Travaillant avec des sujets sensitifs dans des états ordinaires de la conscience, les chercheurs découvrirent que la « communauté de sensations » pouvait effectivement s'obtenir en ce qui concerne le goût et l'odorat. Ils explorèrent également la transmission télépathique de la douleur. Dans une expérience mémorable qui eut lieu à Liverpool, la jeune femme qui servait de sujet était assise les yeux bandés tandis que les expérimentateurs étaient assis derrière elle. Chacun tenait une épingle à la main. En réponse à un signal silencieux, ils s'infligeaient tous ensemble une piqûre au même endroit, par exemple au poignet gauche ou au genou droit, ou encore ils se mordaient le bout de la langue. « Dans dix cas sur vingt, le sujet localisa la douleur avec une grande précision ; dans six autres cas, la localisation fut presque bonne[9]. » Ces découvertes aidèrent à convaincre les chercheurs que la communauté de sensations pouvait se manifester dans des états ordinaires de la conscience et pas seulement en situation hypnotique.

L'autre source d'inspiration pour la recherche expérimentale sur la télépathie fut un jeu de salon très populaire en Grande-Bretagne et en Amérique dans les années 1870, qui s'appelait *willing game* ou « jeu du vouloir ».

## Du jeu de salon au test scientifique

Dans le jeu du vouloir, un membre du groupe quitte la pièce en refermant la porte derrière lui. Les autres choisissent alors un acte simple qu'il doit accomplir ou cachent un objet qu'il doit trouver. On rappelle alors la personne qui est sortie, et un ou plusieurs *willers* ou « guides » lui prennent la main ou lui touchent légèrement l'épaule. Souvent, la personne accomplit alors l'acte déterminé par le groupe ou trouve l'objet caché. J'ai récemment voulu essayer cet ancien jeu en famille et avec des amis, et j'ai été le premier surpris de voir à quel point cela fonctionnait.

Ces jeux ont beau être impressionnants en société, ils ne prouvent nullement l'existence de la télépathie. Comme le disait déjà Edmund Gurney en 1866, « même en prenant d'infinies précautions pour exercer ce contact avec une neutralité absolue, il est impossible de définir les limites de la perceptivité d'un sujet donné à un contact, même léger, pouvant transmettre des signaux musculaires [10] ».

Sir William Barrett, physicien éminent, ouvrit la voie en pratiquant des expériences destinées à montrer ce qui se passait réellement pendant ces séances de *willing games*. Il découvrit que le « vouloir » fonctionnait même sans aucun contact physique entre les guides et le sujet, y compris lorsque les guides demeuraient assis sans bouger. Mais la possibilité existait toujours que le sujet perçoive des indices involontairement donnés pas d'autres personnes présentes, ou que quelqu'un parmi ces personnes triche délibérément en envoyant des signaux d'un genre ou d'un autre. Aussi imagina-t-il des tests destinés à écarter ces possibilités. Voici la manière dont il décrit l'une de ces séries d'expériences. L'enfant choisi comme sujet était la fille d'un pasteur. Elle sortit de la pièce et referma la porte. Ses instructions étaient de rapporter l'objet sur lequel tout le monde allait se concentrer et de ne revenir qu'après l'avoir trouvé.

> Je sélectionnais chaque fois au hasard un objet qui se trouvait dans la maison et j'écrivais son nom sur un bout de papier. Sans que personne prononce un mot, le papier faisait le tour des personnes présentes. Nous nous concentrions sur l'objet.

> [...] Au bout de quelque temps, l'enfant revenait dans le salon, généralement avec l'objet désigné. Personne n'avait le droit de quitter la pièce dès que l'objet était désigné. Aucune communication avec l'enfant n'était possible. [...] Au cours de ces tests, j'avais choisi, entre autres, une brosse à cheveux (rapportée), une orange (rapportée), un verre à vin (rapporté), une pomme (rapportée) et une fourchette pour barbecue (erreur à la première tentative où elle rapporta une pince pour barbecue, mais réussite totale au deuxième essai)[11].

La deuxième étape de cette recherche expérimentale consista à demander à un groupe de se concentrer sur une carte à jouer particulière, selon des instructions écrites. Le sujet devait alors nommer la carte. La procédure fut renouvelée à plusieurs reprises. Les sujets donnèrent la bonne réponse un nombre de fois largement supérieur au hasard. Dès le début des années 1880, Barrett et plusieurs autres chercheurs en parapsychologie utilisaient déjà l'analyse statistique pour déterminer si les résultats qu'ils obtenaient pouvaient être considérés comme des coïncidences. C'était bien avant que les tests statistiques deviennent une pratique standard dans les autres branches de la science.

À partir de cette version modifiée du *willing game*, il n'y avait qu'un tout petit pas à accomplir pour se rendre compte que les tests avec des cartes représentaient un moyen très simple pour deux personnes de se livrer à des expériences de télépathie. Même avec des sujets peu doués, il suffisait, en pratiquant un nombre suffisant d'essais, d'observer un léger écart par rapport aux lois du hasard pour que ce résultat soit statistiquement significatif. En 1886, plus de 17 000 essais de ce type furent effectués où le sujet devait deviner la couleur d'une carte: cœur, trèfle, pique ou carreau. Il y avait une chance sur quatre pour que la réponse tombe juste selon les lois du hasard. En conséquence, le taux de réussite auquel on pouvait s'attendre si la transmission de pensée n'existait pas était de 25 %. En réalité, il fut de 26,5 %. Ce n'est certes pas un chiffre impressionnant, mais compte tenu du nombre très élevé d'opérations il est significatif et dépasse la loi du hasard en statistique[12]. Les expériences sur la télépathie avec des cartes devaient devenir l'une des procédures

préférées des chercheurs en parapsychologie et font l'objet plus loin d'une discussion détaillée.

Un autre genre d'expérience issu du *willing game* fait intervenir des tests avec des images ou des diagrammes. Une personne dessine une image très simple ou un diagramme hors de vue du sujet, en général dans une pièce voisine, et continue ensuite de se concentrer dessus. De son côté, le sujet essaie de reproduire le dessin. On observe, bien souvent, des correspondances troublantes. Cela devint rapidement le jeu favori des expérimentateurs amateurs en parapsychologie, avec un taux de réussite parfois surprenant [13]. L'écrivain américain Upton Sinclair effectua avec sa femme une série impressionnante de tests de ce type. Couchée dans une semi-obscurité, les yeux fermés, elle était souvent capable de capter des images correspondant aux dessins sur lesquels Sinclair ou d'autres membres de la famille se concentraient dans une autre pièce, ou même dans une autre maison distante de soixante-cinq kilomètres, et de les dessiner ensuite. De nombreux exemples sont donnés dans le livre de Sinclair intitulé *Mental Radio*, publié en 1930 [14]. Mais, bien que les correspondances réussies soient très claires, l'ennui, avec ce type d'expériences, est qu'il est très difficile de les quantifier ou de les analyser statistiquement.

## Expériences avec des cartes

Entre les années 1880 et 1939, des dizaines de chercheurs dans le monde entier publièrent 186 articles décrivant un total de quatre millions d'essais où il s'agissait de deviner une carte. La plupart de ces essais furent statistiquement positifs, c'est-à-dire que le nombre de réponses exactes était supérieur aux lois du hasard. En combinant tous les résultats (selon une procédure statistique appelée métaanalyse), les chances pour que ces résultats positifs soient apparus par hasard étaient de plus de $10^{21}$ (10 suivi de 21 zéros) contre une [15].

Une objection courante mise en avant par les sceptiques pour contester ces batteries de données impressionnantes est que les chercheurs ont peut-être tendance à ne publier que leurs travaux

positifs et à laisser dans un tiroir ceux dont les résultats ne sont pas significatifs. Il ne fait pas de doute que cette tendance existe dans presque tous les domaines scientifiques. Mais mon expérience est que les chercheurs en parapsychologie sont beaucoup plus conscients du problème que les scientifiques appartenant aux domaines plus traditionnels de la recherche. Sans compter que les documents publiés en la matière comportent ceux des sceptiques, qui ont intérêt à attirer l'attention sur les résultats négatifs. Il reste que le fameux tiroir mérite d'être considéré avec sérieux. Il est tout à fait possible de calculer le nombre d'études négatives non publiées qui devraient exister pour faire pencher la balance du côté opposé. Ce calcul montre que le tiroir en question devrait contenir 626 000 rapports non publiés sur des tests utilisant des cartes. En d'autres termes, il faudrait que chaque article positif publié corresponde à 3 300 articles négatifs non publiés. De toute évidence, la chose est hautement improbable.

Les résultats massivement positifs des tests avec des cartes signifient qu'il existe un transfert d'informations impossible à expliquer en faisant intervenir les sens traditionnels [16]. Mais, bien que les pionniers de la recherche parapsychologique aient principalement concentré leurs efforts sur la télépathie, il devint rapidement évident que la télépathie à elle seule ne pouvait expliquer toutes les données. Dans certaines expériences, les cartes étaient placées dans des enveloppes cachetées et les sujets les devinaient tout de même en défiant les lois du hasard, alors que personne ne les avait sous les yeux. Dans d'autres procédures, l'expérimentateur se contentait de prendre les cartes dans l'ordre en haut du paquet sans les retourner pour les regarder, et le score était encore supérieur au hasard.

Les plus célèbres de toutes les expériences de ce genre furent conduites avec les cartes PES du professeur Joseph Banks Rhine et de ses collaborateurs à l'université Duke en Caroline du Nord, dès la fin des années 1920 et jusqu'en 1965. Le premier, Rhine utilisa le mot *parapsychologie* pour distinguer son approche de celle de la recherche « psychique » qui la précédait et qui était, disait-il, conduite « sur des bases trop larges et trop tolérantes à l'égard des phénomènes inhabituels du monde de l'esprit [17] ». Par contraste, il voulait pratiquer la parapsychologie dans un

laboratoire scientifique normal, en utilisant « des méthodes strictement expérimentales », mises en œuvre par des scientifiques professionnels dans un cadre universitaire.

Au lieu d'utiliser des cartes à jouer ordinaires, Rhine et ses collaborateurs inventèrent des vignettes spéciales, appelées cartes de Zener. Il y en avait cinq, chacune avec un symbole différent : carré, cercle, vagues, étoile et triangle. Chaque paquet contenait vingt-cinq cartes, cinq pour chaque symbole. Les paquets étaient battus à la main ou à la machine, et le sujet devait deviner l'ordre des cartes dans le paquet, soit au moment où un expérimentateur les regardait une à une, soit quand personne ne les regardait. Selon les lois du hasard, le sujet devait trouver la réponse juste une fois sur cinq. En moyenne, son score devait être de 20 % de réponses exactes si seul le hasard intervenait. Rhine et ses collaborateurs prenaient d'infinies précautions pour éviter toute tricherie et toute transmission involontaire d'informations. Par exemple, l'expérimentateur et le sujet se trouvaient dans des bâtiments différents. L'équipe put prouver qu'en mélangeant les cartes, on obtenait bien des séquences conformes au hasard. Elle répliqua avec succès à un tir de barrage de critiques méthodologiques avancées par les sceptiques. En outre, d'autres chercheurs reproduisirent indépendamment les résultats positifs obtenus.

Bien que les expériences de l'université Duke aient fourni des résultats significatifs, l'impact fut négligeable. En moyenne, le taux de réponses correctes tournait autour de 21 %, légèrement au-dessus du pur hasard. Mais quand il s'agit de centaines de milliers d'essais, c'est un pourcentage hautement significatif en statistique [18].

Rhine et ses collaborateurs s'efforcèrent de trouver des sujets particulièrement sensitifs, et ils en trouvèrent effectivement qui se montrèrent exceptionnellement doués pour un temps [19]. Mais même les meilleurs sujets virent leurs scores diminuer à mesure que les expériences étaient répétées. C'est ce qu'on appelle l'« effet de déclin », et l'explication la plus probable est l'ennui. Il est très fastidieux, dès le départ, d'essayer de deviner des séquences de cartes sans signification ; et au bout de centaines de répétitions, cela devient réellement mortellement lassant pour le sujet comme pour l'expérimentateur.

Malgré leur caractère artificiel, lassant et sans rapport avec les conditions dans lesquelles les phénomènes psychiques se produisent dans la vie réelle, ces tests apportèrent néanmoins une preuve supplémentaire qu'il se passait bien *quelque chose* dans ce domaine. De plus, Rhine et ses collaborateurs avaient démontré que différentes catégories de PES étaient étroitement liées.

Si des gens sont capables de deviner autrement que par hasard une série de cartes que quelqu'un regarde, cela peut recevoir le nom de télépathie. Mais si personne ne les regarde, c'est de la clairvoyance. Et si le sujet est capable de dire d'avance quelles cartes l'expérimentateur va retourner plus tard[20], c'est de la précognition. Toutes ces distinctions, cependant, étaient déjà en train de s'écrouler. Par exemple, dans les tests de clairvoyance, où il fallait deviner des cartes que personne n'était en train de regarder, pourquoi l'effet n'aurait-il pas été classé dans la catégorie de la télépathie précognitive? Peut-être le sujet captait-il des images qui allaient se trouver dans la tête de l'expérimentateur au moment où il examinerait les cartes pour savoir si les réponses étaient exactes ou non.

Les chercheurs de Duke essayèrent d'isoler les différentes catégories de PES, par exemple en séparant la télépathie de la clairvoyance. Dans les tests de télépathie habituels, un «émetteur» regarde une carte. Mais le «récepteur» ne peut-il pas capter l'image de cette carte par clairvoyance, sans avoir besoin qu'un émetteur la lui transmette? Dans ces situations, il n'est guère possible de faire la différence. Aussi, au lieu de pratiquer des tests de PES «générale», ils passèrent à des expériences de «télépathie pure» où l'émetteur se contentait de *penser* à des cartes dans un ordre aléatoire au lieu de les regarder dans la réalité. (Pour s'assurer qu'il s'agissait bien de séquences aléatoires, on remettait aux émetteurs des listes de nombres déterminés au hasard, qu'ils devaient traduire en séquences de cartes selon un code appris par cœur, qui n'était écrit nulle part.) Ce n'est que lorsque les sujets avaient fini de noter leurs séquences que les émetteurs transcrivaient le symbole auquel ils avaient pensé. Et ces expériences furent concluantes! Comme l'indiqua Rhine, «le résultat de toutes ces comparaisons est que cela ne causait pas de différence sensible dans les scores, qu'il s'agisse des tests de télépathie pure

ou de la procédure antérieurement utilisée pour la PES non différenciée[21] ».

Une autre découverte importante dans ces recherches avec des cartes fut que certains sujets avaient des scores systématiquement *inférieurs* aux lois du hasard. Un score négatif indiquait que la PES était à l'œuvre, mais que le sujet, d'une manière ou d'une autre, annulait ou inversait ses effets. On appelle ce phénomène *psi-missing*, par opposition au *psi-hitting*. Rhine l'avait remarqué pour la première fois lorsque l'un de ses sujets les plus doués était venu travailler à contrecœur, dans un état de stress. Il s'était aperçu, également, qu'un autre de ses sujets pouvait obtenir, sur demande, des résultats significativement négatifs. « Il ne tombe jamais en dessous du seuil du hasard, sauf si on le lui demande expressément. Quand on lui donne pour instruction de se tromper délibérément, il est capable d'atteindre des scores impressionnants, pouvant aller jusqu'à zéro[22]. » Une autre parapsychologue, Gertrude Schmeidler, qui travaille à New York, a constaté qu'un taux d'échecs systématiquement inférieur au hasard est lié à la foi du sujet dans les possibilités de la PES. Avant de demander aux candidats d'effectuer des tests normaux avec des cartes, elle les interroge pour savoir s'ils croient à la PES. Elle s'est aperçue que, systématiquement, les sceptiques (qu'elle surnomme les « chèvres ») obtiennent des scores significativement négatifs alors que les autres (les « moutons ») ont tendance à avoir des scores positifs[23].

Rhine travaillait à une époque où la mode, dans les laboratoires universitaires de psychologie, était au béhaviorisme, une forme extrême de matérialisme qui rejetait la conscience comme n'ayant rien à voir avec l'esprit dont elle était une pure construction et comme, au mieux, un simple épiphénomène des processus physiques qui se déroulent dans le cerveau, comme une ombre. Le rôle de la psychologie, selon cette approche, devait se limiter à étudier les sécrétions glandulaires et les actions musculaires mesurables. Ironiquement, l'approche de Rhine était effectivement influencée par cette tendance académique stérile. Il n'aurait probablement jamais pu, autrement, gagner une quelconque crédibilité scientifique. Néanmoins, il considérait les découvertes positives de la parapsychologie comme des preuves allant à l'encontre de la

théorie matérialiste de l'esprit. « Les recherches psi ont établi l'occurrence d'un mode de réaction personnel et immatériel de l'être vivant. Elles donnent à la psychologie son premier acte de propriété indiscutable sur un domaine de réalité nettement *mental*[24]. » Aujourd'hui, le béhaviorisme n'est plus en faveur, et les psychologues, pour la plupart, ne répugnent pas à parler de la conscience et de la réalité de l'expérience personnelle. Mais ils demeurent en majorité matérialistes et continuent de situer la totalité de l'activité mentale à l'intérieur de la tête.

Le dualisme aigu entre le physique et le mental que Rhine pensait avoir scientifiquement établi est rendu flou par la théorie des champs mentaux de l'esprit étendu. La télépathie et la clairvoyance fournissent la preuve que l'esprit lance des prolongements dans l'espace. La précognition montre que ces prolongements s'étendent aussi dans le temps. Nous reprendrons la discussion sur la clairvoyance et la précognition dans la troisième partie de cet ouvrage.

## Télépathie en rêve

Dans les années 1960, une nouvelle génération de chercheurs se montra désenchantée envers les tests ennuyeux et lassants à base de cartes qui dominaient toute la parapsychologie depuis les années 1920. Ces chercheurs voulaient réaliser des expériences plus intéressantes et plus proches de la vie réelle. Nombre de phénomènes psychiques spontanés surviennent à l'occasion des rêves[25]. Afin de les étudier expérimentalement, entre 1966 et 1972, un groupe de chercheurs du centre médical Maimonides à Brooklyn, dans l'État de New York, sous la direction du psychiatre Montague Ullman et du psychologue Stanley Krippner, réalisa une série d'expériences remarquables avec des sujets endormis. Le sujet rencontrait d'abord l'émetteur, qui faisait partie de l'équipe de chercheurs, puis il passait la nuit dans un laboratoire de rêve insonorisé. Les chercheurs lui fixaient des électrodes sur le crâne pour mesurer ses ondes cérébrales (EEG) et ses mouvements oculaires. Puis on laissait le sujet dormir pendant que ces paramètres étaient enregistrés en permanence. Lorsque les mouvements

oculaires se faisaient très rapides, ce qui indiquait que le sujet était probablement en train de rêver, l'émetteur ouvrait une enveloppe cachetée contenant une image choisie au hasard parmi un ensemble de huit cibles possibles. Il se concentrait sur l'image cible en essayant d'influencer le rêve du sujet par télépathie. Pour certains tests, l'émetteur et le récepteur se trouvaient séparés par une distance pouvant aller jusqu'à 70 kilomètres.

À la fin de chaque période de rêve, le sujet était réveillé par une sonnerie, et on lui demandait de raconter son rêve éventuel. Ses commentaires étaient enregistrés pour être transcrits plus tard. Puis un groupe de juges indépendants comparait les transcriptions avec l'ensemble des huit cibles possibles et les notait. On ne leur disait pas quelle image avait été utilisée pour le test.

Dans certains cas, la correspondance était frappante. Par exemple, un sujet rêva qu'il allait à Madison Square Garden à New York et qu'il achetait des billets pour un match de boxe. L'image cible était un tableau de peinture représentant un match de boxe. Il arrivait aussi que le rapport soit plus symbolique. L'un des sujets rêva un rat mort dans une boîte à cigares. L'image cible représentait un gangster mort dans son cercueil[26].

Pour les 450 essais de télépathie en rêve décrits dans les publications scientifiques à l'occasion de cette série d'expériences, le taux de réussite global fut de 63 % alors que les lois du hasard ne permettaient d'escompter que 50 %[27]. Statistiquement, il y a une chance sur 75 millions pour qu'un tel résultat soit dû au hasard[28].

## Transmission d'images par télépathie

Vers le milieu des années 1970, un groupe de jeunes parapsychologues eut l'idée d'un nouveau genre d'expériences sur la télépathie avec des sujets en état de privation sensorielle légère. Les recherches antérieures en parapsychologie avaient montré que les récepteurs avaient tendance à réaliser de meilleures performances quand ils étaient détendus, et la recherche sur l'existence de la télépathie en rêve avait abouti à des conclusions positives. La nouvelle procédure était destinée à rendre les sujets plus réceptifs

aux influences télépathiques en état d'éveil. Ces expériences furent couronnées de succès, et elles sont toujours en cours à ce jour, sous des formes diverses.

On conduit le sujet dans une salle spéciale, on lui demande de s'installer dans un fauteuil relax confortable, et on lui met sur les oreilles des écouteurs qui diffusent du bruit blanc de manière continue. Cela ressemble aux parasites que l'on entend entre deux stations de radio. Des hémisphères translucides fabriqués à partir de balles de ping-pong coupées en deux sont placés devant ses yeux, et on éclaire son visage avec une lumière rouge. Cet ensemble de son et de lumière crée un état de privation sensorielle appelé *ganzfeld*, du mot allemand qui signifie « champ total ». En outre, pour certains tests, une bande de relaxation de dix minutes était jouée par les écouteurs avant le début du test.

Pendant ce temps, l'émetteur se trouvait dans une pièce voisine et on lui donnait une enveloppe cachetée contenant une photo choisie au hasard parmi un ensemble de quatre. Ou encore on lui montrait un court enregistrement vidéo choisi au hasard entre quatre. Dès que l'émetteur et le récepteur étaient enfermés dans leurs salles insonorisées respectives, l'émetteur essayait de « transmettre » l'image au sujet, qui décrivait alors ses impressions. Ses propos étaient intégralement enregistrés.

À la fin de la session, qui durait entre quinze et trente minutes, le sujet devait regarder les quatre images de l'ensemble contenant celle qui avait été sélectionnée. Ces images lui étaient montrées dans un ordre aléatoire. Le sujet devait leur affecter un numéro d'ordre. En premier, il devait choisir l'image qu'il estimait correspondre le plus à ce qu'il avait ressenti pendant la période de test. Si l'image cible utilisée en réalité portait le numéro 1, on considérait que c'était une réussite. Il y avait une chance sur quatre pour qu'il trouve la bonne réponse par hasard. Le taux de réussite escompté si la transmission télépathique n'existait pas était donc de 25 %.

En outre, les transcriptions des impressions du sujet étaient comparées aux images. Dans certains cas, on obtenait des correspondances remarquables. Dans l'un des tests, par exemple, la cible était un clip vidéo montrant un pont suspendu en train de s'écrouler. Il se balançait d'un côté puis de l'autre, et se déformait vers le haut et vers le bas. Impressions du sujet : « Une sorte de structure

en échelle, qui semble s'agiter au gré du vent. Un peu comme un pont ressemblant à une échelle jeté en travers d'un gouffre, que le vent fait osciller. Mais ce n'est pas vertical, c'est horizontal [...] un pont, un pont-levis, un pont mobile qui enjambe quelque chose[29]. »

L'un des chefs de file dans ce domaine de recherche fut Charles Honorton, qui avait déjà participé au projet Maimonides sur la télépathie en rêve. En 1982, il recueillit les résultats de vingt-huit études ganzfeld conduites séparément dans des laboratoires différents. Le taux de réussite moyen était de 35 %, donc significativement plus élevé que les 25 % du hasard. Il y avait une chance sur plus de dix milliards pour qu'un tel résultat apparaisse fortuitement.

Les sceptiques, naturellement, contestèrent les résultats de cette étude. L'un d'eux, Ray Hyman, voulut analyser les données personnellement. À son grand étonnement, il parvint au même résultat. Incapable de contester les données vérifiées, il essaya alors, avec quelques sceptiques de ses amis, de trouver des failles dans la manière dont les expériences avaient été conçues et exécutées. Hyman et Honorton travaillèrent alors ensemble à un protocole commun capable d'améliorer les conditions de l'expérience et d'éliminer toute faille possible. Ils adoptèrent des critères communs de sorte qu'aucune des deux parties ne pût tirer la couverture à elle[30].

Conformément à ces nouvelles procédures, les parapsychologues de différents laboratoires réalisèrent de nouvelles séries d'expériences menées par ordinateur, qu'ils appelèrent *autoganzfeld.* En 1989, dix études autoganzfeld avaient été menées à bien. Le taux de réussite observé de 32 % demeurait statistiquement très significatif.

Les sceptiques essayèrent de trouver de nouvelles failles. Ils argumentèrent, par exemple, que l'émetteur avait pu faire passer des renseignements par les conduits de climatisation ou dans les faux plafonds. Ils essayèrent de piéger les chercheurs en disant qu'ils ignoraient tous les détails architecturaux de l'immeuble où se déroulaient les tests[31]. D'autres affirmèrent que les bandes vidéo que l'on passait de manière répétée pour les besoins des tests avaient pu s'étirer et que les sujets pouvaient les choisir en

raison de leur mauvaise qualité et non parce qu'ils les avaient reconnues télépathiquement.

Une fois de plus, les chercheurs ganzfeld renforcèrent leurs précautions, par exemple en utilisant des copies neuves des bandes vidéo qu'ils montraient aux sujets. Dans l'ensemble, les résultats continuèrent d'être positifs et statistiquement significatifs [32].

Ce ne fut pas le cas, en revanche, pour toutes les expériences individuelles [33]. Par exemple, dans l'un de ces tests, il n'y avait pas de personne émettrice, mais uniquement des images projetées dans une chambre vide. Si le récepteur avait pu les capter, il l'aurait fait par clairvoyance et non par télépathie. En fait, le score ne dépassa jamais le taux du simple hasard [34]. Mais en utilisant la procédure habituelle pour tester la télépathie, et en combinant les résultats de quelques dizaines de nouveaux tests ganzfeld encore plus rigoureux, le taux de réussite fut significativement plus élevé que le hasard [35]. Selon une étude publiée en 2001, les résultats combinés des dix séries de tests les plus récents atteignaient 37 % [36].

Cette longue série de tests ganzfeld n'a pas eu seulement pour résultat d'apporter de nouvelles preuves de la réalité de la télépathie, mais a contribué également à éclairer certains facteurs favorisant son apparition. Par exemple, Marilyn Schlitz et Charles Honorton ont exploré la possibilité selon laquelle les individus artistiquement doués feraient de meilleurs récepteurs que les autres. Ils ont testé les étudiants du conservatoire Juilliard à New York, qui est l'une des écoles de théâtre, de musique et de danse les plus renommées des États-Unis. Effectivement, ces étudiants obtinrent un taux de réussite exceptionnellement élevé, avec une moyenne de 50 %, c'est-à-dire le double de ce que le hasard permet d'escompter [37]. Kathy Dalton, qui travaille à l'Université d'Édimbourg, a pu confirmer ces résultats sur des musiciens et des peintres [38]. Elle a également établi que lorsque l'émetteur et le récepteur sont liés par amitié ou parenté, par exemple une mère et sa fille, les résultats sont souvent bien plus élevés que lorsqu'ils ne se connaissent pas. D'autres chercheurs confirment la chose en disant que les couples affectivement très proches – frère-sœur, parent-enfant, etc. – obtiennent des scores généralement impressionnants [39].

Les expériences de type ganzfeld sur la télépathie sont pratiquées dans des conditions de plus en plus rigoureuses depuis plus de vingt-cinq ans. Pendant ce temps, les sceptiques bien informés sur la question ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour les dénigrer, mais s'y sont cassé les dents[40]. Les expériences en question se sont révélées reproductibles. Elles ont été refaites de manière indépendante dans plusieurs pays différents. Et elles continuent de donner des résultats impressionnants. Elles nous fournissent les preuves les plus indiscutables à ce jour de l'existence de la télépathie dans des conditions rigoureuses de laboratoire.

## Détection inconsciente des influences mentales

Vers la fin des années 1970, William Braud et ses collègues de la Mind Science Foundation (Fondation des sciences de l'esprit) à San Antonio, Texas, se lancèrent dans un nouveau type d'expérimentation, qui donna rapidement des résultats remarquables. Comme pour le ganzfeld, l'émetteur et le récepteur étaient dans des pièces insonorisées différentes, sans possibilité de communication par aucun des sens traditionnels. Mais au lieu de demander à l'émetteur d'essayer de transmettre des images, on lui demandait simplement de se concentrer sur le récepteur pendant des périodes de temps déterminées au hasard, d'une durée de trente secondes. Pendant les périodes de contrôle, dénommées « calmes » par opposition aux périodes « actives », l'émetteur n'essayait en aucune manière d'influencer le récepteur. Les périodes de concentration et de calme se succédaient de manière aléatoire, et entre deux sessions il y avait une période de repos.

Le récepteur, pendant tout ce temps, devait s'efforcer de garder l'esprit « ouvert », souple, en faisant le vide dans sa tête. Son état émotif faisait l'objet d'un monitorage constant par l'intermédiaire d'électrodes fixées à ses doigts, qui mesuraient les variations de résistance des tissus cutanés, comme c'est le cas pour les détecteurs de mensonge. Les modifications de la tension émotive du sujet provoquent des modifications de son activité sudoripare, qui à son tour affecte la résistance électrique de ses tissus cutanés. Le récepteur n'a pas besoin de deviner ni de capter des images. Le but

de l'expérience est simplement de déterminer s'il y a une différence sensible de tension émotive pendant les moments où l'émetteur se concentre sur le récepteur. Effectivement, il y en a une. Les résultats combinés de quinze études séparées menées à San Antonio furent statistiquement très significatifs. Ces tests furent reproduits dans dix-neuf laboratoires américains et européens, et leurs résultats furent chaque fois positifs et statistiquement très significatifs[41].

Dans certaines de ces expériences, non seulement la résistance électrique cutanée des sujets récepteurs était mesurée en permanence, mais on leur demandait en plus de deviner les moments où l'émetteur se concentrait sur eux et ceux où il ne le faisait pas. Les réponses furent conformes aux lois du hasard. Cependant, la résistance cutanée mesurée était significativement différente pendant les périodes actives et les périodes de calme. Ce qui montre que les récepteurs captaient inconsciemment les intentions des émetteurs et qu'ils ne se rendaient compte de rien[42].

Les parapsychologues se réfèrent habituellement à ce genre d'effet en employant l'expression « interactions mentales directes avec des organismes vivants » (*direct mental interactions with living systems*) ou DMILS. Les réactions des récepteurs mettent en évidence l'existence d'une sorte de télépathie inconsciente. En particulier, ils démontrent que cet aspect du septième sens ne dépend pas de l'esprit conscient, mais repose sur une réaction émotionnelle qui est physiologiquement mesurable. Ces expériences viennent nous rappeler que le mot télépathie signifie littéralement « ce qu'on éprouve à distance ».

## Cas de télépathie entre une mère et son fils retardé mental

Bien que les expériences sur la télépathie en rêve, le ganzfeld et le DMILS représentent un progrès considérable par rapport aux tests avec des cartes, elles demeurent très artificielles et sans grand rapport avec la télépathie dans la vie de tous les jours. Mais elles ont tout de même le mérite de montrer qu'il s'agit de phénomènes susceptibles d'être étudiés de manière rigoureuse en laboratoire, et que les résultats sont globalement positifs et très significatifs du

point de vue statistique, avec très peu de chances d'être dus au hasard. Cependant, alors que les parapsychologues universitaires concentrent généralement leur attention sur les expériences pratiquées en laboratoire, la recherche psychique sur le terrain continue d'adopter une approche « large et tolérante », pour utiliser l'expression de J. B. Rhine, à partir de cas réels.

Un excellent exemple de recherche scientifique menée sans *a priori* nous est donné par le cas de cette mère et de son fils mentalement retardé qui habitaient Cambridge, en Angleterre. Il n'est pas très connu, tout en ayant été publié dans des revues professionnelles, mais revêt pour moi une signification particulière dans la mesure où c'est le premier cas de ce genre qui a été porté à ma connaissance.

À l'époque où je faisais de la recherche au département de biochimie de l'Université de Cambridge, je prenais plaisir à discuter avec sir Rudolph Peters, ancien professeur de biochimie à Oxford, qui avait pris sa retraite à Cambridge mais travaillait dans notre labo où il réalisait encore des expériences. C'était un vieux monsieur charmant, au regard pétillant, qui faisait montre de plus de curiosité sur le monde qui nous entoure que la plupart des gens qui ont la moitié de son âge. Un jour, nous prenions le thé dans une petite pièce attenante au laboratoire lorsque le mot télépathie survint dans la conversation. Je haussai les épaules avec le scepticisme que m'avait inculqué mon éducation scientifique. À ma grande surprise, il m'apprit qu'il avait mené une recherche sur un cas de télépathie apparente, et que sa conclusion avait été qu'il y avait effectivement quelque chose. Il me donna un exemplaire de l'article qu'il avait publié, où il décrivait les tests menés avec l'aide de deux collaborateurs. Il me prêta aussi les enregistrements sur bande de toutes les expériences, pour que je puisse en étudier les détails par moi-même.

Il s'agissait d'une mère et de son fils handicapé de manière complexe. Sa vision était défectueuse depuis la naissance et il était en partie paralysé en plus de son retard mental. Il était suivi, depuis l'âge de cinq ans, par un ophtalmologiste qui contrôlait régulièrement sa vision. Ce praticien était surpris de constater qu'il répondait bien mieux, à la lecture des tableaux standard, que sa vision limitée n'aurait dû le permettre. « J'étais sidéré, en lui

demandant de lire les lettres pour contrôler son acuité visuelle, de constater qu'il les devinait aisément. Le phénomène retint particulièrement mon attention, et j'acquis la conviction, au bout d'un moment, que sa mère y était pour quelque chose. Il ne donnait la bonne lettre que si sa mère regardait le tableau en même temps que lui. Peu à peu, j'en vins à me dire qu'ils communiquaient par télépathie[43]. »

Peters et ses collaborateurs se livrèrent à quelques expériences préliminaires chez la mère et le fils. Ils les placèrent de part et d'autre d'un paravent, pour s'assurer qu'il n'y avait pas de possibilité de communication visuelle. De toute manière, le fils était pratiquement aveugle. On montra à la mère une série de nombres et de mots très simples que son fils devait deviner. Il y réussit dans une majorité de cas.

Les expériences suivantes se firent par téléphone et on les enregistra sur bande. Le fils avait dix-neuf ans à l'époque. On conduisit la mère dans un laboratoire de Babraham, à dix kilomètres de Cambridge, pendant que le fils restait chez lui. Les expérimentateurs avaient préparé des cartes sur lesquelles figuraient des nombres ou des lettres. Elles étaient en paquet, face vers le bas, dans un ordre aléatoire. L'un des chercheurs retournait la première carte et la montrait à la mère. Le fils, à dix kilomètres de là, devait deviner ce qu'il y avait dessus. La mère répondait chaque fois en disant « juste » ou « faux ». Puis on passait à la carte suivante, et ainsi de suite. Chaque test ne durait que quelques secondes.

Sur 58 essais avec des nombres, le fils donna 20 réponses justes la première fois (34,5 %) et 19 la deuxième fois (32,7 %). Les nombres utilisés allaient de 1 à 10, de sorte qu'il y avait une chance sur dix de tomber par hasard sur la bonne réponse (10 %). Les résultats obtenus par le fils dépassaient largement les lois du hasard. Statistiquement, il y avait une chance sur 50 millions pour que cela se produise par hasard[44].

Pour les tests avec des lettres, il y eut 45 essais, et le fils tomba juste la première fois dans 17 cas (37,8 %) et la deuxième fois dans 12 cas (26,7 %). Ici, la probabilité d'une réponse juste donnée par hasard n'était que d'une chance sur 26 (parce qu'il y a 26 lettres dans l'alphabet), et pour qu'un tel résultat soit obtenu par hasard il y avait une chance sur $10^{16}$ (10 suivi de 16 zéros)[45].

Peters et ses collaborateurs pratiquèrent d'autres tests par téléphone et obtinrent des résultats analogues. Sur un total de 479 essais avec des nombres, le fils obtient 32 % de réponses justes la première fois, ce qui donne le chiffre astronomique d'une chance sur $10^{27}$ de tomber juste par hasard. Sur un total de 163 tests avec des lettres, il trouve encore 32 % de réponses justes au premier essai, ce qui donne le chiffre encore plus astronomique d'une chance sur $10^{75}$.

Ce cas de communication télépathique entre une mère et son fils dépasse largement tout ce qui a pu être observé par les parapsychologues dans les conditions de laboratoire habituelles. Pour la plupart des tests, émetteur et récepteur se connaissent à peine, et le lien télépathique entre eux ne correspond à aucun besoin biologique ou émotionnel, à part celui de bien se comporter dans un test. En revanche, cette mère et son fils étaient très proches du point de vue affectif, et leur lien leur était d'une utilité pratique quotidienne. Comme le note Peters, « dans tous les domaines, la mère faisait le maximum d'efforts pour aider émotionnellement son fils handicapé[46] ».

Naturellement, la plupart des parents font aussi un maximum d'efforts pour aider leurs enfants. La différence est probablement une question de degrés. Il est possible, également, que les parents en général influencent leurs enfants, en plus de la télépathie, par des mimiques faciales, par le langage du corps et par d'autres signaux conventionnels. S'il y a un lien télépathique, ils en sont, la plupart du temps, totalement inconscients. Nous reviendrons sur ce point au chapitre 7.

# 3

# Appels télépathiques

Avant l'invention du télégraphe et du téléphone, l'appel télépathique était le seul moyen pour une personne d'en alerter une autre à distance de manière instantanée, ou de la faire venir. Ces communications télépathiques ont probablement joué un grand rôle dans l'histoire des sociétés prétechnologiques, et ont peut-être aussi une signification importante pour de nombreuses espèces animales. Nous reprendrons au chapitre 7 la discussion sur l'évolution de la télépathie.

D'une certaine manière, l'appel télépathique ressemble à la sensation d'être observé en cela que l'une des personnes concentre son attention sur l'autre. Mais la sensation d'être observé est principalement spatiale, alors que l'appel télépathique ne l'est pas. Un regard signifie que l'attention se fixe sur une personne à un endroit précis, alors qu'un appel est généralement indépendant du lieu. Les appels vocaux sont naturellement constitués de sons, et nous pouvons donc leur répondre de manière omnidirectionnelle. Notre ouïe nous permet de capter les sons tout autour de nous, et d'exercer notre vigilance, si besoin est, dans toutes les directions. Nous répondons instinctivement quand on nous appelle, quelle que soit la direction d'où vient l'appel. Un appel est un signal destiné à capter notre attention.

L'appel télépathique a cette qualité en commun avec l'appel vocal: il semble décelable dans n'importe quelle direction. S'il arrive qu'il se manifeste parfois sous la forme d'un bruit, ce n'est

pas toujours le cas. Parfois, il s'impose à l'esprit conscient comme une image, comme une sensation ou une simple impression. Et dans la plupart des cas, les gens qui reçoivent un signal de ce genre savent de qui il émane.

La fréquence des appels télépathiques a probablement augmenté au cours des dernières décennies en raison de l'usage répandu du téléphone, qui permet de communiquer de manière non télépathique indépendamment de la distance. La plupart des gens n'ont aucune intention d'établir une connexion télépathique quand ils donnent un coup de téléphone, mais le seul fait d'appeler quelqu'un sur sa ligne implique une concentration d'attention sur cette personne. Les liaisons par télépathie, souvent, se produisent juste avant la sonnerie du téléphone, comme un avant-signal. Nous reviendrons sur cette question au chapitre 6.

Les exemples les plus frappants d'appels non téléphoniques concernent la période où la plupart des gens n'avaient pas encore le téléphone chez eux. Il est heureux que la recherche parapsychologique ait accumulé une grande quantité d'observations sur la télépathie avant que le téléphone à domicile devienne courant. Ces observations remontent à la fin du XIX^e siècle et les exemples authentifiés ne manquent pas où les gens semblent réagir à un appel ou à un besoin émis à distance. Les plus impressionnants sont ceux où la personne obéit à une intuition irrésistible. Voici un exemple typique extrait des annales de la *Society for Psychical Research* pour 1893, attesté par plusieurs témoins indépendants.

Une certaine Mme Hadselle venait de monter dans un train en partance pour Williamstown, New Jersey, quand survint quelque chose de tout à fait inattendu.

> J'ai bondi sur mes pieds, mue par la force d'un puissant commandement intérieur: «Va changer ton billet et rends-toi à Elizabeth [New Jersey]. *Va changer ton billet et rends-toi à Elizabeth.* Change ton billet.» [...] J'ai obéi à cette injonction et, un moment plus tard, me suis retrouvée dans le train d'Elizabeth, bien que cette idée ne m'ait jamais effleurée avant. [...] Quand je suis arrivée chez mon amie, elle s'est jetée dans mes bras en sanglotant: «Oh! J'avais tellement envie que tu sois là avec moi!» Puis elle m'a conduite dans une pièce où son

> unique et bien-aimée sœur se débattait entre la vie et la mort. La fin est survenue en moins d'une heure. Mon amie, affligée, m'a alors déclaré – et affirme toujours aujourd'hui – que mon soudain changement d'idée avait été la réponse à ses appels répétés (mais jamais formulés tout haut) pour que je sois à son côté en ces moments difficiles[1].

L'une des bases de données les plus complètes, riche de milliers d'observations sur des cas de télépathie et autres phénomènes parapsychologiques, fut constituée au Laboratoire de parapsychologie de l'université Duke, en Caroline du Nord, à partir des années 1930. Dans ses analyses de ces observations, Louisa Rhine trouva un grand nombre d'exemples où une personne lançait délibérément un appel à une autre. Dans certains cas, l'appel était exprimé vocalement.

Par exemple, dans l'Ohio, une jeune fille faisait du baby-sitting une nuit dans un appartement. Tout semblait parfaitement paisible, et elle s'était endormie dans un fauteuil. Soudain, elle fut réveillée par un ivrogne qui trébuchait dans l'escalier et proférait des jurons en se dirigeant vers la porte. Elle se redressa et porta les deux mains devant sa bouche en murmurant tout bas : « Maman, maman ! » Elle se rendit bientôt compte que l'ivrogne n'ouvrait pas la porte de l'appartement où elle se trouvait, mais de celui d'à côté. Quelques secondes plus tard, elle entendit sa mère, qui habitait deux rues plus loin, en train de l'appeler du bas de l'escalier. Elle descendit lui ouvrir, et sa mère lui demanda ce qui n'allait pas. Quand la jeune fille lui expliqua ce qui s'était passé, la mère raconta qu'elle était dans son rocking-chair, à moitié endormie, mais qu'elle s'était réveillée en sursaut pour « voir » sa fille devant elle, dressée sur son siège, en train d'appeler « Maman, maman ! », les deux mains devant la bouche[2].

Dans cette observation, les deux personnes en contact télépathique n'étaient pas très éloignées l'une de l'autre, mais il existe des cas où elles se trouvent à des milliers de kilomètres. Dans un autre exemple publié par Louisa Rhine, une fille, un soir, à Los Angeles, entendit sa mère l'appeler comme si elle était dans la pièce à côté. Elle se tourna en répondant « oui » avant d'avoir eu le temps de réfléchir. Mais elle se rappela alors qu'elle était à 5 000 kilomètres

de là. Quelques jours plus tard, elle reçut une lettre de sa mère où celle-ci lui disait que ce soir-là «je me sentais si seule et j'avais tellement envie d'être avec toi que je me suis vue devant la porte de ta chambre en train de crier ton nom[3]».

Certains appels ne sont pas formulés à haute voix, mais silencieusement, par la pensée, comme dans l'épisode suivant, raconté par la parapsychologue Rosalind Heywood. Avec son mari, le colonel Frank Heywood, ils étaient en vacances. Le colonel était allé s'entraîner au golf sur un terrain gazonné situé parmi des dunes de sable. Pendant ce temps, Rosalind se reposait, allongée sur son lit. Au bout d'une demi-heure environ:

> J'ai commencé à m'inquiéter. «Frank s'est pris le pied dans un terrier de lapin. Il s'est peut-être foulé la cheville. Il faudrait que j'aille voir.» Qu'il soit bien clair que j'avais seulement l'impression qu'il avait mis le pied dans un trou. Le fait de se fouler la cheville n'était qu'une déduction de ma part. Je me suis levée, inquiète, indécise quant à ce qu'il convenait de faire. [...] Finalement, j'ai adopté un compromis entre mon imagination et la partie de moi qui n'avait pas envie de se déranger. J'ai décidé d'y aller seulement s'il n'était pas rentré à l'heure du dîner. En fait, il est rentré, de bonne humeur, à l'heure habituelle. Je lui ai dit aussitôt: «Je me suis inquiétée pour toi. J'ai cru que tu t'étais pris le pied dans un terrier de lapin.» Il s'est mis à rire et a répliqué: «Effectivement, j'ai mis le pied dans un terrier. Et je t'ai envoyé un message pour te le dire.». Intriguée, je lui ai demandé: «Qu'est-ce que ça signifie?» Et lui m'a répondu: «Oh! c'est juste que j'ai pensé à toi au moment où je tombais.» Je suppose que l'explication, dans ce cas précis, est que, comme il est assez âgé, il avait très peur de se faire mal, et il a automatiquement souhaité que je vienne l'aider[4].

Quelquefois, les gens n'ont aucune image ni idée de ce qui ne va pas. D'après ce qu'ils décrivent, ils éprouvent seulement l'impression qu'une certaine personne a besoin d'eux. Quelquefois, comme Mme Hadselle dans le train de Williamstown, ils savent seulement qu'on a besoin d'eux à un endroit particulier.

Les parapsychologues ont étudié des centaines de cas où une personne agit sur la base d'un appel télépathique, même si elle

n'est pas sûre de savoir pourquoi. J'ai moi aussi recueilli des dizaines d'observations sur des gens qui ont reçu un appel télépathique, du même genre, la plupart du temps, que tout ce qui a déjà été publié. Mais il arrive que la personne pour qui cela survient entende un appel sans savoir à quoi il correspond, et ne se rende même pas compte qu'il s'agit de quelque chose de purement subjectif et non d'un appel normal que tout le monde entend. Ce fut le cas du Dr William Grierson, à l'époque où il était jeune garçon en Angleterre.

> Ma mère était de santé fragile. Un jour où elle était malade dans son lit, j'ai pris mon vélo pour aller rendre visite à des parents à soixante-cinq kilomètres de chez nous. À mon retour, j'ai vu que la maison était plongée dans le noir et je n'ai pas trouvé ma mère. Inquiet, je suis allé voir dans toutes les chambres et je suis ressorti l'appeler dans le jardin. Elle s'était levée et, bien que malade, avait pris sa bicyclette pour aller à l'église, qui se trouve à trois kilomètres de chez nous, assister à l'office du soir. À son retour, elle m'a reproché de lui avoir fait honte en me rendant ridicule par mes appels à la porte de l'église. Mot pour mot, elle m'a répété ce que j'avais crié en la cherchant dans le jardin. « Heureusement, a-t-elle ajouté, tout le monde a eu la courtoisie de faire semblant de ne pas t'entendre. »

Parmi les exemples les plus courants de réactions télépathiques à des appels figurent des observations concernant une maman et son jeune enfant. Le lien physiologique et émotionnel qui se crée entre une mère et le bébé qu'elle porte dans son ventre et qu'elle allaite ensuite semble durer lorsque l'enfant grandit.

Dans certaines familles, le don qu'a une mère de répondre à distance aux appels et aux besoins d'un enfant est considéré comme quelque chose de tout à fait banal. Par exemple, Lisa Shendge, de Londres, qui était fréquemment malade étant enfant, m'a raconté ceci :

> Nous avions un « arrangement » avec ma mère, qui consistait à l'« appeler », où qu'elle soit, et elle viendrait. Par exemple, un soir, elle était au théâtre pour une première ou quelque chose comme ça. Elle s'est tournée subitement vers son mari pour lui dire qu'il fallait qu'elle rentre. Au même instant, à la maison,

je me suis tournée vers ma grand-mère pour lui dire: «Ne t'inquiète pas, elle est en route.» C'était si courant entre nous que je considérais ça comme tout à fait normal.

Dans certains cas, non seulement la mère sent que quelque chose ne va pas, mais elle visualise une partie des détails. C'est le cas de Mme Joicey Hurth, de Cedarburg, Wisconsin. Sa fille âgée de cinq ans, qui s'appelle Joicey comme elle, était allée retrouver son père dans un cinéma voisin. Soudain, un «horrible sentiment» s'empara de Mme Hurth. «Pour une raison que je suis incapable d'expliquer, je savais que Joicey avait été heurtée par une voiture ou était sur le point de l'être.» Elle téléphona au cinéma et apprit qu'un accident venait de se produire. Par bonheur, la fillette n'était pas gravement blessée. «Joicey se souvient qu'au moment d'être renversée, elle s'est mise à crier "Maman!" et que plus tard, assise au bord du trottoir, en larmes, elle répétait: "Ma maman! Je veux ma maman!"[5]»

Dans des cas comme celui que nous venons d'exposer, il y a appel explicite de l'enfant à sa mère; mais l'appel n'est pas forcément essentiel. Comme nous le verrons au chapitre 4, les influences télépathiques de la part de personnes en situation de détresse ou même mourantes sont quelquefois associées à des appels explicites, mais pas toujours. Ce qui importe, semble-t-il, c'est le lien émotionnel qui existe entre les personnes concernées.

Nous allons maintenant parler du plus fondamental et du plus biologique de tous les appels humains, celui du nourrisson affamé à sa mère.

## Appel télépathique du nourrisson affamé à sa mère

Les bébés ne savent pas parler, mais leurs cris proclament leur faim ou leur état de détresse en termes peu ambigus. Les parents en général et les mamans en particulier réagissent habituellement en allant vers eux pour faire ce qu'ils attendent. La réponse aux pleurs d'un bébé est indubitablement instinctive et a été affinée par la sélection naturelle depuis des millions d'années d'histoire évolutionnaire aussi bien humaine que préhumaine.

Chez la femme qui allaite, le processus physiologique de l'éjection du lait est commandé par l'ocytocine, une hormone hypophysaire. Lorsque le lait monte, de nombreuses femmes éprouvent une sensation de picotement au sein, et très souvent le mamelon excrète une goutte de lait. C'est un réflexe qui ne dure que quelques secondes et dont le déclenchement est habituellement dû à la stimulation exercée par le bébé. Parfois, ses pleurs suffisent, ou même le seul fait de penser à lui [6].

De nombreuses nourrices affirment que lorsqu'elles sont loin du bébé, il arrive souvent qu'elles sachent qu'il a besoin de téter parce qu'elles ont une montée de lait à ce moment-là [7]. Voici trois exemples parmi des dizaines d'observations que j'ai reçues en réponse à des appels de ma part pour avoir des informations sur cette question.

> Quand mon plus jeune fils était bébé, j'ai fait l'expérience de ces «montées de lait» alors que je n'étais pas avec lui. En même temps, je «savais» qu'il avait besoin de moi. Quand je téléphonais à la maison, la baby-sitter me confirmait systématiquement qu'il venait de se réveiller. Comme il tétait à la demande, il n'avait pas d'heures régulières. (Carole Tyra, Arlington, Washington.)

> J'ai sept enfants. L'aîné a aujourd'hui douze ans et le plus jeune sept mois. J'ai allaité six d'entre eux, et j'ai connu chaque fois le «réflexe d'éjection» quand je les laissais seuls. Lorsque je suis loin d'eux, je sais exactement à quel moment ils pleurent. À la seconde même où j'en ai conscience, j'ai une fuite. Mon mari me dit que j'ai des nénés qui sont de véritables antennes. Même à des kilomètres, je capte leurs pleurs. (Pam Briggs, Blackburn, Lancashire.)

> Je suis actrice professionnelle. Quand mon fils avait quatre ou cinq mois, je l'ai laissé un soir à ma mère pour aller jouer au théâtre. Au milieu de la représentation, j'ai senti une montée de lait intense. J'avais laissé un biberon plein à la maison, et ce n'était pas l'heure où il demandait généralement à téter. Mon costume était tout trempé de lait, et j'oubliais mes répliques. J'étais impatiente de rentrer. Dès que j'ai pu quitter

> la scène, je me suis précipitée sur le téléphone pour appeler ma mère. Mon fils était en train de pleurer devant le balcon de sa chambre parce qu'il avait faim, et ma mère ne l'avait pas entendu. Elle le croyait endormi. (Tatiana Shiraykina, Moscou, Russie.)

La plupart des femmes qui vivent ce genre d'expérience semblent considérer la chose comme normale et supposent qu'il existe un lien psychique entre leur enfant et elles. Si elles ont raison, cela signifie qu'il s'agit d'une forme de télépathie plus physiologique et plus fondamentale que le genre de PES habituellement étudié par les parapsychologues.

Il y a deux solutions de rechange si l'on écarte l'hypothèse de la télépathie. La première est la possibilité qu'il s'agisse d'une illusion causée par une combinaison de coïncidences et de mémoire sélective. Le réflexe d'éjection peut se produire quand une maman est séparée de son bébé pour une raison qui n'a rien à voir avec les besoins de l'enfant, par exemple parce que les seins ont gonflé à l'issue d'une trop longue période de séparation avec le nourrisson, ou parce que la maman a pensé qu'elle allait lui donner à téter. Lorsque la montée de lait coïncide avec un besoin du bébé, la maman le remarque, et elle oublie toutes les autres occasions où elle s'était trompée.

En second lieu, il est possible que le réflexe d'éjection se produise selon un rythme physiologique commun à la mère et à l'enfant, ce qui expliquerait la synchronisation entre les pleurs du bébé et la montée de lait, même quand ils sont séparés. J'ai constaté que cette hypothèse des rythmes synchrones n'est généralement pas prise au sérieux par les mamans qui allaitent, soit parce que l'enfant tète à la demande et n'a pas d'heures régulières, soit parce qu'elles s'efforcent de ne pas quitter le bébé quand c'est l'heure de sa tétée. Mais aucune recherche, semble-t-il, n'a encore été entreprise dans ce domaine.

Défrichant un peu le terrain en vue d'une investigation systématique du phénomène, j'ai organisé un sondage auprès de 100 jeunes mamans qui venaient d'avoir leur bébé. Mon objectif principal était de déterminer à quel point il était courant, pour une mère qui allaite, d'avoir ce réflexe d'éjection quand elle se trouve loin de

son bébé, et combien d'entre elles avaient remarqué que cela coïncidait avec le moment où ce dernier réclamait sa tétée.

Les femmes qui ont participé à ce sondage avaient toutes suivi la formation du centre de préparation à la naissance de Highgate, dans la région nord de Londres, qui enseigne le yoga et les méthodes d'accouchement naturelles, et encourage l'allaitement au sein. Pour la plupart de ces femmes, c'était leur premier bébé. Certaines étaient si enthousiastes qu'elles ne quittaient pratiquement jamais leur enfant en dehors de périodes trop brèves pour qu'elles aient une montée de lait en son absence. Mais sur un échantillon de 100 femmes, 62 déclarèrent qu'elles avaient eu une montée de lait loin de leur bébé, et 16 d'entre elles (soit 26 % de ce dernier groupe) affirmèrent que cette montée de lait correspondait au moment où le bébé réclamait une tétée. Les autres, en majorité, ne savaient pas si leurs montées de lait correspondaient ou non au moment où le bébé pleurait. Il est intéressant de noter que celles qui déclaraient avoir remarqué une correspondance faisaient généralement partie du groupe de mamans qui avaient le plus longtemps nourri leur bébé au sein [8].

Loin de faire partie des mamans qui se flattent exagérément d'avoir un lien télépathique avec leur bébé, la plupart de ces femmes ne semblaient même pas avoir envisagé une telle possibilité. Celles qui avaient le plus l'habitude de donner le sein étaient de loin celles qui avaient le plus noté une coïncidence entre la montée de lait et les pleurs du bébé, peut-être parce que les occasions de s'en apercevoir étaient plus nombreuses. Il est probable qu'une maman qui a eu plusieurs enfants a plus de chances qu'une maman inexpérimentée, comme la majorité des femmes de ce sondage, de prendre conscience de ce phénomène. Il faudrait pratiquer d'autres sondages avec des mamans expérimentées pour explorer cette idée.

Je me livrai ensuite à une recherche pour déterminer de manière plus détaillée la fréquence des cas où la montée de lait coïncidait avec l'appel du bébé. Là encore, les femmes étaient inscrites au centre de préparation à la naissance, et c'était leur premier bébé pour la plupart. Ce fut Katy Barber, sage-femme expérimentée, qui pratiqua pour moi ce sondage. Dix-neuf jeunes femmes y participèrent. On remit à chacune deux carnets qu'elle s'engageait

à remplir pendant une période de huit semaines durant laquelle elle allaitait son bébé. La maman gardait un carnet avec elle quand elle s'éloignait du bébé, pour y noter les moments de montée de lait et ce qu'elle ressentait. La baby-sitter gardait l'autre carnet et y notait les moments où le bébé pleurait, paraissait avoir faim ou manifestait d'autres signes d'angoisse. En comparant les deux séries de carnets, je pouvais ensuite déterminer s'il y avait correspondance ou non.

Le résultat de ce sondage fut que la montée de lait correspondait effectivement aux moments où le bébé pleurait dans une proportion supérieure aux lois du hasard (voir les détails de cette étude à l'appendice B). Cependant, le nombre de fausses alarmes demeurait relativement élevé. Pour les futurs sondages, il serait préférable de faire appel à des mamans expérimentées, moins susceptibles d'être angoissées à l'idée de quitter leur bébé, et de filmer ce dernier en continu pendant l'absence de sa mère, pour avoir une preuve plus précise de son comportement que de simples notes dans un carnet.

Jusque-là, les indices recueillis semblent attester qu'une majorité de mamans qui allaitent ressentent physiologiquement l'appel télépathique de leur bébé, même quand celui-ci est loin et que ce n'est pas l'heure habituelle de sa tétée. De même qu'un enfant et sa mère demeurent physiologiquement liés par la tétée durant les mois qui suivent la naissance, il semble qu'il existe également entre eux un lien psychique.

## Les mamans qui se réveillent juste avant leur bébé

Une autre observation très courante, aussi bien chez les mamans qui allaitent que chez celles qui donnent le biberon, est qu'elles se réveillent souvent la nuit juste avant que le bébé se mette à pleurer, même si ce dernier se trouve dans une autre pièce et qu'elles ne peuvent pas l'entendre bouger. En voici deux exemples.

> Je fais toujours dormir mes bébés dans une autre chambre, de sorte que je ne les entends pas s'agiter ni se plaindre. Je suis certaine que ce ne sont pas leurs pleurs qui me réveillent.

Quand je me lève, tout est absolument silencieux. J'ai l'habitude. Je vais à la cuisine et je prépare le biberon avant de les entendre pleurer.

Il n'y a qu'une seule chose au monde qui peut me réveiller, c'est notre fils. Je sens à quel moment il va se réveiller, je ne sais pas comment. Je sens qu'il commence à s'agiter dans son lit. Je me lève alors aussitôt et je cours dans sa chambre. C'est comme ça depuis le jour où j'ai commencé à lui donner le sein.

Certaines mamans ressentent ce phénomène dans l'autre sens, et attribuent le réveil du bébé à leur propre réveil.

Pendant les quatre premiers mois environ qui ont suivi sa naissance, mon jeune fils, systématiquement, se réveillait la nuit quelques instants après mon propre réveil quand je voulais lui donner le sein. J'étais angoissée à l'idée de me réveiller au milieu de la nuit, parce que je savais qu'il se réveillerait aussi. Le soir, au moment de le coucher, j'essayais de me concentrer sur l'idée qu'il ne fallait pas que je me réveille. (Caroline Johnson, Philadelphie.)

Ces phénomènes reposent-ils sur un lien télépathique ou sur une synchronisation des rythmes biologiques? Y a-t-il pressentiment de la part de la mère, intuition qu'il va se passer quelque chose? Personne n'est encore en mesure de répondre à ces questions. Quelques recherches très simples seraient cependant susceptibles d'apporter une certaine lumière dans ce domaine (appendice A).

## Appels télépathiques dirigés vers des animaux

Beaucoup de gens qui ont des chiens et des chats ont remarqué que leur compagnon familier semble répondre de manière télépathique à leurs pensées et intentions. En particulier, ils viennent quand on pense à eux. J'ai décrit un large éventail d'exemples dans *Ces chiens qui attendent leur maître*, et j'ai reçu par la suite un abondant courrier sur la question. Par exemple, Teresa McKenzie, de Carmel Valley, en Californie, a passé beaucoup de

temps à dresser son chien jusqu'au jour où elle s'est aperçue, à sa grande surprise, qu'il réagissait à ses pensées.

> Le test qui a fini de me convaincre est le suivant : au bout d'une journée de marche, ma chienne s'était endormie profondément pour la nuit sur son coussin dans le living, et elle ronflait même un peu. J'étais dans ma baignoire, et j'ai décidé de lui lancer un « appel » par « images mentales ». Je l'ai imaginée dans la nature, loin de moi, et j'étais en train de l'appeler. Je prenais bien soin de ne pas faire le moindre mouvement ni d'émettre le moindre son. Nous étions dans des pièces différentes, et nous ne pouvions pas nous voir. À ma grande surprise, je l'ai entendue se lever dans le living et s'ébrouer pour chasser son sommeil. Elle est entrée dans la salle de bains, s'est approchée de la baignoire, s'est étirée en bâillant et m'a regardée comme pour me dire : « Tu m'as appelée ? »

La distance, dans ce cas, était courte, mais les chiens, parfois, donnent l'impression de réagir à des kilomètres de là. À l'époque où il travaillait avec des éléphants dans la jungle de Birmanie, J. H. Williams avait délibérément entraîné sa chienne, Molly Mia, à répondre à ses appels muets. Il avait commencé dans leur cabane, quand elle était avec lui, puis il avait fait d'autres essais, de plus en plus loin. « D'abord à une centaine de mètres du camp, hors de vue et en évitant d'être au vent pour que mon odeur ne lui parvienne pas. J'ai été sidéré de voir qu'elle arrivait dès que je lançais mon appel, et qu'elle savait toujours exactement où je me trouvais. » Il s'aperçut qu'elle était capable de répondre à son appel jusqu'à trois kilomètres de distance dans une jungle touffue. Puis il tenta une expérience encore plus délicate. « Je synchronisai mon bracelet-montre et la montre du camp à 6 heures, je partis faire mon travail dans la jungle, où je traversai la rivière puis la retraversai. À midi, alors que j'étais au moins à six kilomètres du camp, je m'assis pour me concentrer très fort sur Molly. Moins d'une demi-heure plus tard, je l'entendis arriver en courant, droit sur moi. Elle se mit à bondir de joie dès qu'elle me vit. Le plus intéressant, c'est que mon serviteur, Aung Net, m'assura qu'à midi juste, Molly Mia s'était dressée comme un ressort pour partir en courant, exactement comme si elle m'avait entendu la siffler,

mais qu'elle n'avait pas traversé la rivière[9]. » Elle savait donc non seulement à quel moment son maître l'appelait, mais également à quel endroit il se trouvait, sans avoir besoin de suivre sa piste à l'odorat.

Cette faculté de répondre à un appel silencieux et de localiser un autre membre du groupe peut être considérablement utile aux animaux sauvages. Les ancêtres du chien sont, naturellement, les loups, et les observations des naturalistes semblent prouver que les loups à l'état sauvage communiquent par télépathie et sont capables de se retrouver à des kilomètres de distance sans avoir recours au flair[10].

De nombreux propriétaires de chats ont également constaté qu'ils pouvaient appeler mentalement leur animal préféré. Voici un exemple tiré de ma base de données, qui en comprend plus de trente du même genre. « Je n'ai pas besoin d'appeler mes chats quand ils sont dehors. Je n'ai qu'à les visualiser, me concentrer sur eux ou y penser très fort, et ils arrivent » (Christine Schülte, Kapellen, Belgique).

Les possibilités de recherche expérimentale sur les appels silencieux à des chats feront l'objet d'une discussion plus approfondie dans l'appendice A.

## Appel télépathique d'un animal à une personne

Non seulement les gens peuvent appeler les animaux par télépathie, mais les animaux peuvent appeler les gens. Parmi les cas les plus frappants figurent souvent des chevaux. Ainsi, Pat Westwood de Largs, Ayrshire, en Écosse, recevait régulièrement un signal mental de son cheval. Elle avait l'habitude de travailler avec des chevaux, et mettait le sien, qu'elle montait depuis quinze ans, dans les écuries où elle travaillait.

> Comme j'avais droit à quelques jours de repos, j'étais rentrée chez moi. Le troisième ou quatrième jour, j'ai senti l'impulsion soudaine de prendre ma voiture pour me rendre sur mon lieu de travail. En arrivant dans la cour, j'ai entendu le bruit d'un cheval qui ruait à l'intérieur en hennissant bruyamment. C'était

ma jument. Les employés, affolés, étaient sur le point de me téléphoner. Personne ne pouvait s'approcher d'elle. J'ai prononcé doucement son nom. Le silence a été immédiat. Un léger renâclement, suivi d'un gros soupir, et elle s'est remise à manger son foin comme si de rien n'était. Cette comédie s'est reproduite chaque fois que je l'ai abandonnée plus de trois ou quatre jours d'affilée. Les garçons d'écurie ont appris à la laisser « téléphoner » toute seule. En vieillissant, en perdant sa souplesse, elle a fait de plus en plus appel à ce talent.

Jane Strick, qui élève des poneys et des moutons à Aberdaron, près de Pwllheli, dans la région nord du pays de Galles, s'est aperçue qu'elle avait le don de dire dans quels cas il y avait quelque chose qui n'allait pas chez une jument qui mettait bas; de plus, ses intuitions fonctionnaient aussi en ce qui concernait les brebis. « À l'époque de l'agnelage, quand je fais mon petit tour, j'ai souvent cette impression que quelque chose ne va pas et je change d'itinéraire pour m'apercevoir, la plupart du temps, qu'il y a un problème. Ça ne marche pas à cent pour cent, mais disons à soixante-quinze pour cent. » Et certaines personnes connaissent la même chose avec des vaches.

Il serait très intéressant de savoir si ces expériences arrivent fréquemment aux éleveurs, particulièrement quand leur exploitation est suffisamment petite pour qu'ils connaissent bien leurs animaux. De toute évidence, cette faculté qu'ont les animaux d'attirer ainsi l'attention des humains est pour eux un facteur de survie. Quand l'éleveur est hors de portée d'oreille, il ne reste plus que l'appel télépathique pour leur sauver la vie. De même, il est utile, pour les éleveurs, de répondre à de tels appels, ne serait-ce que pour préserver un cheptel qui a de la valeur.

Certains chiens semblent lancer régulièrement des appels télépathiques à leur maître, particulièrement quand ils sont dehors et demandent à entrer. Même chose en ce qui concerne les chats. Assez curieusement, pendant que je rédigeais ce chapitre, c'est exactement ce qui s'est passé avec notre chatte, Allegra. Elle avait passé la nuit dehors, car je n'avais pas pu la trouver la veille avant d'aller me coucher. À 3 heures du matin, ma femme, Jill, se réveilla en sursaut pour voir la tête d'Allegra tout près de la sienne, en train

de la regarder dans les yeux. Mais la chatte n'était pas là. Jill essaya de se rendormir, en vain. Au bout d'un quart d'heure, elle se leva et descendit pour voir la tête d'Allegra collée à la vitre de la porte-fenêtre, attendant qu'on la fasse entrer.

Les appels télépathiques les plus pathétiques des chats parviennent quand ils sont perdus ou blessés. Ils demandent alors qu'on vienne à leur secours. Parfois, leur propriétaire « voit » où ils sont, comme dans le cas de Bonnie Kutsch : « J'ai un tigré roux qui m'envoie des images mentales de l'endroit où il est quand il se perd ou se laisse enfermer quelque part. C'est arrivé chaque fois qu'il a disparu pendant quelques jours. » Mais tous les chats, c'est évident, ne sont pas capables de faire cela. Si c'était le cas, on ne verrait pas tant de petites annonces passées par des gens qui ont perdu leur chat.

Comme nous l'avons vu au cours de ce chapitre, et comme nous allons le voir encore dans les deux chapitres suivants, la grande majorité des communications télépathiques se produit entre personnes qui ont en commun un profond lien affectif, ou entre personnes et animaux étroitement liés. Les membres d'un groupe continuent d'être liés même quand il y a une grande distance entre eux. Ce lien est extensible. Il se tend et se détend comme un élastique invisible. Pour utiliser une autre comparaison, c'est comme un canal à travers lequel circulent des influences. Nous discuterons plus en détail aux chapitres 7 et 9 de la nature possible de ces connexions.

# 4

# Décès lointains et appels de détresse

> Le matin du 27 octobre 1879, étant en parfaite santé et éveillée depuis un bon moment, je me suis entendu appeler par mon prénom d'une voix angoissée et pleine de souffrance. J'ai reconnu la voix d'un vieil ami [...] qui n'avait pas habité mes pensées depuis des semaines, voire des mois. Je le savais en Inde avec son régiment, mais j'ignorais qu'il avait reçu l'ordre de monter au front, et rien n'était survenu qui l'ait rappelé à mon souvenir. Quelques jours plus tard, j'ai appris qu'il était mort du choléra le matin même où il m'avait semblé l'entendre prononcer mon nom. L'impression avait été si forte que j'avais noté la date et l'occurrence dans mon journal intime à l'heure du petit déjeuner. [...] Jamais auparavant ni depuis je n'ai eu d'hallucination auditive ni de cette sorte ni d'une autre [1].

Cette observation, émanant d'une dame «de bon sens, sans prédilection aucune pour le merveilleux», a été publiée en 1886.

Au cours du dernier quart du XIX^e^ siècle, dans le contexte d'un vaste et intense débat sur la possibilité de la survie de l'âme à la mort du corps, de telles manifestations attribuées à des personnes mourantes revêtaient une signification toute particulière.

D'un côté, il y avait les tenants du matérialisme, qui niaient toute possibilité de survie consciente. Ils pensaient que l'expérience subjective n'est qu'un aspect de l'activité du cerveau. Par voie de conséquence, lorsque cesse l'activité cérébrale à la mort du corps,

la conscience s'arrête aussi. Tous les souvenirs s'effacent lorsque le cerveau est détruit. Les manifestations apparemment surnaturelles telles que la transmission de pensée sont tout simplement impossibles. Ceux qui y croient le font par simple superstition.

De l'autre côté, il y avait les partisans de la foi de plus en plus répandue en la survie après la mort du corps, associée à un intérêt populaire grandissant pour le spiritisme avec ses médiums, ses séances, ses coups répétés, ses tables tournantes et ses ectoplasmes. De nombreux médiums se révélèrent être des charlatans qui exploitaient la crédulité des gens. Cependant, plusieurs savants éminents s'intéressèrent aux médiums les plus en vue et découvrirent des faits qui leur parurent authentiquement inexplicables compte tenu de l'évolution de la science de l'époque. Parmi ces chercheurs lucides figuraient sir William Crookes et le biologiste Alfred Russel Wallace.

L'hypnotisme était également très en vogue à cette époque. Le corps médical y voyait un phénomène naturel et non occulte, et il n'était pas entouré de l'opprobre que s'était attiré le « mesmérisme » depuis des décennies [2].

Tel est le contexte dans lequel naquit la recherche psychique en tant que discipline scientifique établie. Les fondateurs de la Society for Psychical Research de Londres en 1882 résumaient ainsi leurs objectifs : « Examiner sans préjugé ni idée préconçue, et dans un esprit totalement scientifique, les facultés humaines, réelles ou supposées, qui paraissent inexplicables sur la base des théories généralement reconnues. » (Cet avertissement figure toujours en tête de chaque numéro du *Journal of the Society for Psychical Research.*)

L'un des premiers projets de la Société était d'enquêter sur les apparitions de personnes moribondes. Si les agonisants apparaissaient réellement à des personnes qui ne pouvaient pas savoir par un autre moyen qu'ils allaient bientôt mourir, cela signifiait peut-être que l'âme du défunt quittait l'enveloppe corporelle au moment de la mort, et cela fortifiait donc la croyance en la survie après la mort.

Ces pionniers de la recherche découvrirent bientôt que toutes les apparitions n'étaient pas le fait de personnes défuntes. Beaucoup avaient eu un accident ou étaient gravement malades ou se

trouvaient dans une situation de détresse. Et quelques-unes n'étaient pas du tout en danger. On les appela « fantasmes de vivants » par opposition aux « fantasmes de morts » tels que les fantômes et les revenants. Le mot *fantasme* signifie ici « hallucination sensorielle, quel que soit le sens concerné : vue, toucher, ouïe, odorat, goût ou sensibilité diffuse[3] ».

Les résultats de ces recherches sont exposés dans un ouvrage en deux volumes de 1 300 pages au total, intitulé *Phantasms of the Living* (« Fantasmes de vivants ») et publié en 1886 par Edmund Gurney, Frederick Myers et Frank Podmore (les deux premiers étaient Fellows du Trinity College à Cambridge). Ils lancèrent des appels largement diffusés pour recueillir des informations et analysèrent les milliers d'observations qui leur parvinrent en réponse. Ils vérifièrent tous les cas retenus, et recueillirent les signatures de témoins corroborant les dires de leurs informateurs selon des méthodes dignes d'une enquête judiciaire. Ils éliminèrent tous les dossiers où l'on pouvait retenir des causes naturelles et rejetèrent également les récits trop vagues. Il resta tout de même 702 observations décrites en détail dans cet ouvrage monumental.

Les auteurs parvinrent à des conclusions importantes. La plus importante, peut-être, fut que les apparitions de personnes agonisantes ne représentaient qu'une catégorie d'un genre plus général de communication de nature inexpliquée. Myers inventa le mot « télépathie » pour le désigner. Ce mot fut rapidement adopté par tout le monde. Myers l'avait délibérément choisi parce qu'il évoquait, entre autres, des impressions et des émotions au lieu de se cantonner aux apparitions visuelles et à la transmission de pensée. La définition qu'il en donnait était : « Communication des impressions de toutes sortes d'un esprit à un autre en dehors des voies sensorielles connues[4]. »

Certains cas de télépathie étaient de nature visuelle, mais il y en avait au moins autant qui faisaient intervenir des appels, des voix ou d'autres bruits, aussi bien en rêve qu'à l'état de veille. Parfois, il était même question d'odeurs. Et certaines communications télépathiques étaient dépourvues de toute hallucination sensorielle, mais consistaient simplement en une impression de danger, ou un sentiment d'inquiétude inexplicable pour une personne précise.

Par exemple, alors qu'il était à son travail, un jour, le contre-

maître des maçons de la cathédrale de Winchester ressentit le besoin incoercible de rentrer chez lui. Il était très réticent, ne voulant pas perdre une journée de travail ni se rendre ridicule aux yeux de sa femme. Mais il finit par céder à cette impulsion. À son arrivée, ce fut sa belle-sœur qui vint lui ouvrir la porte, en lui demandant comment il avait fait pour savoir. Sa femme venait d'être renversée par une voiture, et elle était dans un état grave. Elle avait crié son nom de manière pathétique[5].

Dans certains cas, l'impression télépathique prenait la forme d'une sensation physique, comme dans le cas de la femme du peintre Arthur Severn. Un matin, en 1880, elle se réveilla dans sa chambre près de Coniston Water, dans la région des Lacs en Angleterre, avec la sensation d'avoir reçu un coup violent sur la bouche. Elle regarda la montre. Il était 7 heures. Son mari n'était pas dans la chambre. Elle se dit qu'il était parti faire du bateau sur le lac. Quand il fut de retour pour le petit déjeuner, elle remarqua qu'il s'asseyait plus loin d'elle que d'habitude et qu'il portait furtivement, à plusieurs reprises, son mouchoir à ses lèvres.

> «Pourquoi fais-tu ça, Arthur? lui ai-je demandé, un peu inquiète. Je sais que tu t'es fait mal. Je te dirai pourquoi après.» Et il m'a répondu:
> «Quand j'étais sur le lac, il y a eu un brusque coup de vent, qui a provoqué un retour de timon. Je l'ai reçu à hauteur de la mâchoire. Ça a saigné abondamment, et ça fait encore mal.
> – As-tu une idée de l'heure à laquelle ça s'est passé?
> – Il devait être dans les 7 heures.»

Parfois, la sensation physique est plus générale, comme dans le cas de cet étudiant de Cambridge qui se sentit en proie, un matin, à une impression d'extrême fatigue, de froid et de détresse entre 8 et 11 heures alors que son frère jumeau, sans qu'il le sache, était en train d'agoniser chez lui à des kilomètres de là[6].

Les premiers chercheurs en parapsychologie appelaient la personne qui reçoit les impressions le «percipient» et la personne qui sert de source l'«agent». Ils avaient découvert que la majorité des percipients (58 %) étaient des femmes et que la majorité des agents (63 %) étaient des hommes. «La prépondérance des hommes chez les agents est sans doute attribuable au fait qu'ils sont plus exposés

aux accidents et à une mort violente, et qu'une large proportion d'entre eux meurent loin de leur famille ou d'un ami proche[7].»

Analysant la relation percipient-agent, les auteurs constatent que dans 53 % des cas, ils appartenaient à la même famille. La relation parent-enfant était la plus courante (23 % du total), suivie par la relation frère-sœur (15 %), cousins, oncles, etc. (9 %), puis mari et femme (6 %). Dans les couples extrafamiliaux, 32 % avaient un lien d'amitié, et 11 % se connaissaient seulement vaguement. Dans 4 % des cas, il s'agissait de personnes qui ne se connaissaient pas, mais dont la moitié au moins se trouvaient à côté d'une autre personne qui connaissait bien l'agent et avait également une liaison télépathique avec lui. On pouvait alors parler de télépathie collective[8].

## Hallucinations et coïncidences

L'existence de la télépathie et d'autres phénomènes parapsychologiques était tout aussi controversée au XIX^e siècle que de nos jours, et pour la même raison: du point de vue matérialiste, ces phénomènes ne pouvaient pas exister. La recherche psychique ou parapsychologique est encore en marge de la science institutionnelle, et continue d'occuper une position précaire «entre le scepticisme dédaigneux et l'enthousiasme superstitieux», comme le disait déjà Myers en 1894[9]. Néanmoins, malgré les occasions de découragement, faisant preuve d'un dynamisme considérable, les parapsychologues ont continué d'accumuler une somme énorme d'observations et d'études expérimentales qui montrent que la télépathie et les autres phénomènes psychiques semblent exister réellement, que nous sachions les expliquer ou non. Dans la mesure où leurs travaux sont en butte à plus de scepticisme que toutes les autres branches de la science, la plupart des chercheurs en parapsychologie ont fait montre d'une rigueur inhabituelle dans leur examen des preuves apportées et dans l'élaboration d'hypothèses non conventionnelles.

Les objections les plus fréquemment opposées aux observations rapportées dans *Phantasms of the Living* consistaient à dire qu'il s'agissait de simples coïncidences. Les gens avaient des hallucina-

tions de temps en temps, et il arrivait qu'elles coïncident avec la mort ou la détresse d'un proche. Ces coïncidences avaient un caractère si frappant qu'on ne pouvait les oublier comme c'était le cas pour les autres hallucinations moins chargées de sens.

Cette hypothèse est parfaitement raisonnable. Mais comme toutes les hypothèses scientifiques, elle doit être testée avant que l'on puisse établir sa validité. À cet effet, la Society for Psychical Research organisa un vaste sondage sur les hallucinations, dont la teneur fut publiée en 1894 dans un rapport magistral de 400 pages rédigé par deux éminentes universitaires de Cambridge, Alice Johnson, biologiste, et Eleanor Sidgwick, qui devait plus tard devenir directrice du Newnham College de Cambridge.

L'objectif principal de cette enquête était de déterminer le pourcentage de personnes apparemment normales et saines d'esprit qui avaient des hallucinations à l'état de veille. Avec la collaboration de 410 collecteurs de données, 17 000 personnes à travers toute la Grande-Bretagne se virent demander : « Avez-vous déjà, alors que vous pensiez être totalement éveillé(e), eu l'impression très nette d'être touché(e) par un être vivant ou un objet inanimé, ou encore d'entendre des voix, sans que ces impressions, à votre connaissance, soient dues à une cause physique extérieure ? » Le résultat de ce sondage fut que 9,9 % des personnes interrogées déclarèrent avoir eu au moins une hallucination de ce type. Et il semblait y avoir, effectivement, une tendance générale à oublier ces expériences, car la majorité des faits rapportés, disaient les sondés, s'étaient déroulés l'année précédente, et il y en avait un peu moins l'année d'avant, et moins encore les années antérieures, en diminuant progressivement.

La grande majorité de ces expériences n'avaient rien à voir avec la mort inattendue d'un proche. C'était le cas pour moins de 5 % d'entre elles. En d'autres termes, moins de 0,5 % des gens interrogés disaient avoir eu une hallucination concernant une personne qui s'était révélée plus tard avoir rendu l'âme au moment de l'expérience ou dans les douze heures précédant ou suivant cette expérience.

Les chercheurs se livrèrent alors à une série de calculs afin de déterminer la probabilité pour que quelqu'un subisse par hasard une hallucination lui montrant une personne au moment de sa

mort. Afin de compenser l'oubli progressif des hallucinations ne coïncidant pas avec la mort d'une personne, ils grossirent le nombre total d'hallucinations se produisant chaque année (en le multipliant par 6,5). Puis, en se fondant sur les statistiques de mortalité de la population britannique pour la période considérée, ils arrivèrent à ce résultat que le hasard permettait, en gros, à 1 hallucination sur 19 000 de se produire pendant les 24 heures qui entouraient la mort de la personne vue en hallucination. Dans la réalité, cela se produisait dans 1 cas sur 43. Autrement dit, ces hallucinations sur des agonisants étaient 440 fois plus fréquentes que le hasard ne permettait de l'escompter [10].

Les investigations sur les cas de télépathie spontanée se poursuivirent durant tout le XX^e siècle, et nombre d'observations ont été publiées au fil des années [11]. Les résultats, de manière générale, sont en accord avec les travaux de pionniers de la Society for Psychical Research.

## Détresse à distance

Les enquêtes rapportées dans *Phantasms of the Living* et dans le grand sondage sur les hallucinations établissent clairement que les influences télépathiques des gens qui sont sur le point de mourir ne constituent qu'une proportion relativement faible des cas de communication télépathique en général. Ce sont les cas les plus impressionnants et les plus mémorables, mais ils n'étayent en aucune façon l'idée que les « visites » des mourants à leurs proches prouveraient que l'âme quitte le corps au moment de la mort.

Tout aussi dramatiques et mémorables sont les cas de télépathie concernant des personnes en situation de détresse, notamment à la suite d'un accident, d'une maladie ou d'une dépression suicidaire. Nous avons déjà passé en revue un certain nombre d'exemples liés à des appels télépathiques (chapitre 3), et on en trouve plusieurs dans les observations recueillies par les auteurs de *Phantasms of the Living*. Par exemple, la femme du peintre Arthur Severn, qui avait mal à la lèvre au moment où son mari recevait un coup de timon sur son bateau. Peut-être les exemples les plus probants

sont-ils ceux où la mère répond télépathiquement aux pleurs de son bébé.

Les réactions télépathiques aux situations de besoin ou de détresse sont plus fréquentes que celles qui concernent des agonisants. Par exemple, dans ma base de données, j'ai 29 cas de télépathie apparente avec des agonisants et 50 avec des gens en situation de besoin ou de détresse. Une explication possible de cet état de choses est qu'on peut être en danger ou en détresse plusieurs fois dans sa vie, alors qu'on ne meurt qu'une fois. Les occasions sont donc plus nombreuses de communiquer télépathiquement en cas de détresse.

En termes biologiques, les réactions à la détresse d'un membre de la famille ou d'un bon ami sont logiques. Il ne s'agit pas de curiosités ou d'épisodes marginaux, mais de survie. Bien souvent, en agissant à la suite d'une intuition de nature télépathique, on a sauvé des vies ou tout au moins apporté du réconfort à des gens qui souffraient, même si on ne faisait rien de plus que leur téléphoner. Cependant, avant l'invention du téléphone, la réaction la plus appropriée consistait généralement à aller voir sur place ce qui se passait, ou du moins à essayer.

Un parapsychologue moderne parmi les plus distingués, Ian Stevenson, professeur de psychiatrie à l'Université de Virginie, a recensé quelque 200 cas authentifiés d'intuition télépathique. En les analysant, il a pu mettre en évidence un certain nombre de configurations intéressantes. Dans son étude, il a préféré se concentrer sur les cas d'intuition plutôt que sur les hallucinations visuelles ou auditives. Conformément aux travaux de ses prédécesseurs, il constate que la majorité des couples percipient-agent sont formés de membres de la même famille (63 %), principalement parents et enfants (34 % du total). Dans 7 % des cas, il s'agit de parents plus éloignés: cousins, parents par alliance, grands-parents, etc. Les amis et connaissances représentent 28 % du total, et les inconnus seulement 3 %. Comme le fait remarquer Stevenson, la proportion relativement élevée de couples mariés et d'amis contredit l'idée avancée par certains que les liens du sang pourraient faciliter les échanges télépathiques. « Les liens émotionnels semblent plus importants que les liens biologiques. Il se trouve seulement que nous avons plus d'occasions d'entretenir des liens émotionnels

avec les personnes auxquelles nous sommes liés biologiquement. Mais ces liens émotionnels se créent à la faveur des expériences partagées et non des relations biologiques en tant que telles [12]. »

Dans un grand nombre de ces cas, le percipient prend conscience de ce qu'une personne donnée qu'il connaît bien se trouve dans une situation de détresse et a besoin d'aide. Sa réaction, le plus souvent, consiste à partager la détresse de l'agent, particulièrement en cas d'angoisse ou de dépression, puis à entreprendre des actions susceptibles d'aider cette personne. « Dans ses efforts pour se rapprocher de l'agent, le percipient oublie fréquemment toute considération rationnelle. Souvent, il change abruptement ses projets, interrompt ses vacances, parcourt de nombreux kilomètres dans des conditions d'inconfort extrême, et s'impose ou impose à son entourage toutes sortes de contraintes afin de se rendre à l'endroit où il sent que sa présence est requise [13]. » Nous avons déjà donné plusieurs exemples de ce genre de comportement. Dans certains cas, le percipient sent que quelque chose ne va pas et éprouve le besoin de se rendre dans un endroit sans savoir pourquoi, et même sans avoir identifié la personne en détresse. Par exemple, le maçon de la cathédrale de Winchester, qui ressentait le besoin de rentrer chez lui sans savoir pourquoi. Comme le dit Stevenson, « le comportement de certains percipients tel qu'ils le décrivent eux-mêmes fait penser à des marionnettes dont quelqu'un tire les ficelles, ou à un sujet obéissant à une suggestion posthypnotique tout en manifestant une amnésie totale envers la suggestion implantée en lui et qui est à l'origine de son irrésistible impulsion à agir [14] ».

Le contraste est souvent frappant entre les réactions des gens à des agonisants à distance et à des personnes en difficulté. On ne peut rien faire face à la mort, et l'impression, souvent, est qu'il s'agit d'une visite d'adieu. Par exemple :

> À vingt ans, Willis avait quitté sa maison de Pennsylvanie depuis plusieurs années, mais il y retournait fréquemment, surtout depuis que son grand-père avait eu une crise cardiaque. Ils avaient toujours été très proches l'un de l'autre. [...] Une nuit, juste après une de ses visites là-bas, Willis se réveilla en sursaut en entendant son grand-père qui l'appelait : « Willis !

Willis!» La chambre, habituellement très sombre, était brillamment illuminée, et il vit, l'espace d'un instant, le visage de son grand-père qui lui souriait. Étonné, sans comprendre au début ce qui se passait, Willis demeura quelque temps immobile, puis alluma. Il était 1 h 10. Il n'arrivait pas à se rendormir. À 6 heures, son frère appela. Quand Willis décrocha, la première chose qu'il dit fut: «Grand-père est mort dans la nuit.
– Oui, mais qui te l'a dit?
– Il m'a rendu visite. Il était 1 h 10.
– C'est vrai. C'est à cette heure-là qu'il est décédé[15].»

Certaines personnes racontent que la «force» qui les attirait vers une personne en situation de détresse a cessé brusquement de se manifester à la mort de cette personne. Anita Richards, de Cambridge, me décrivit de la façon suivante ses réactions dans le cas de sa mère hospitalisée, mais dont les jours n'étaient apparemment pas en danger. Elle voulait aller la voir, mais avait reporté sa visite de quelques jours sur les conseils de l'équipe soignante.

En rentrant à la maison, j'ai commencé à me sentir mal à l'aise d'avoir pris cette décision de ne pas aller la voir. Je suis rentrée, j'ai préparé à manger pour mon mari et il est retourné travailler. J'étais assise à ma place, avec le sentiment que ma mère m'attirait à elle. Nous n'avions pas encore le téléphone à l'époque. De tout mon être, j'aspirais à être à son chevet. Soudain, en retournant à mon travail, ce sentiment a disparu totalement. J'ai regardé l'heure. Il était 14 h 5. Sans attacher d'importance à tout ça, je suis allée travailler. Juste après 16 heures, l'hôpital m'a téléphoné pour me dire qu'elle était morte subitement en début d'après-midi, entre 14 heures et 14 h 30.

Dans la plupart des cas où les gens éprouvent le besoin d'agir, la personne avec laquelle ils communiquent télépathiquement se trouve en difficulté ou en danger de mort. Comme le fait remarquer Stevenson, «cette différence essentielle suggère que le besoin d'assistance de la part de l'agent joue un rôle important dans le processus de ces expériences[16]».

Il ne fait aucun doute que les expériences télépathiques dans les cas de mort ou de détresse ont tendance à rester en mémoire plus

longtemps que les cas relativement moins graves. Mais certaines expériences agréables, par exemple le fait de se marier ou de gagner à la loterie, sont tout aussi mémorables que les expériences désagréables ; pourtant, elles sont loin d'être mentionnées dans les observations télépathiques aussi souvent que les expériences déplaisantes.

## Les appels sont-ils indispensables ?

Les premiers parapsychologues avaient un modèle télépathique où l'agent jouait le rôle actif et le percipient le rôle passif. Pour reprendre une analogie avec la radio qui devait plus tard devenir courante, l'un était l'émetteur et l'autre le récepteur. Ou l'un fournissait le stimulus et l'autre la réaction. Ce modèle actif/passif me semble convenir aux nombreux cas où l'agent appelle effectivement l'autre, soit en pleurant, comme dans le cas d'un bébé en détresse, soit dans le cadre d'un appel au secours général, soit encore en s'adressant spécifiquement à lui. Cela s'applique bien, également, aux nombreux cas de télépathie par téléphone (chapitre 6). La projection de l'intention d'une personne d'en appeler une autre semble affecter cette dernière à distance. Mais il existe de nombreux cas d'accident, de maladie et de mort où il n'est pas prouvé que l'agent appelle consciemment le percipient, soit vocalement, soit en se concentrant sur lui par la pensée.

Dans les cas d'impressions télépathiques analysés par Stevenson, l'agent ne se concentrait consciemment sur le percipient que dans 22 % des cas[17]. Stevenson établit qu'il y avait plus de chances pour que le percipient passe à l'action dans ces cas-là, par exemple qu'il téléphone à la personne ou qu'il aille la voir, que dans ceux où on savait que l'agent ne s'était pas concentré sur le percipient. Même quand le percipient n'identifiait pas l'agent, il passait la plupart du temps à l'action. Bien entendu, dans certains cas, l'agent s'était concentré sur le percipient sans que personne le sache, et il est possible que certaines personnes en situation de détresse aient inconsciemment ou implicitement crié au secours.

Louisa Rhine, du Laboratoire de parapsychologie de l'université Duke en Caroline du Nord, proposa une interprétation différente

du rôle de l'agent et du percipient. Des années 1930 aux années 1970, ce laboratoire fut l'un des plus célèbres parmi les centres de recherche en parapsychologie. Au fil des années, des millions de gens lui écrivirent pour faire part de leur expérience personnelle. Finalement, un ensemble de plus de 10 000 cas fut constitué, et Louisa Rhine entreprit de les analyser. Son approche était fortement influencée par les conceptions de la PES issues des expériences de laboratoire pratiquées à Duke. Les chercheurs y reconnaissaient trois catégories de PES: la télépathie, la clairvoyance et la précognition. Elle fit remarquer que la télépathie était la seule catégorie qui faisait intervenir deux personnes, et pas seulement un percipient. Afin d'unifier les théories sur la PES, elle préférait considérer la télépathie comme un domaine où s'exerçait l'activité du percipient plutôt que celle de l'agent. Ainsi, cela devenait du «captage de pensée» plutôt que de l'émission.

Néanmoins, de nombreux cas de télépathie figurant dans les fichiers de Duke semblaient reposer sur le rôle actif de l'agent, comme dans les études précédemment publiées. C'était particulièrement vrai en ce qui concernait les cas où l'agent était agonisant ou dans une situation de détresse. Mais Louisa Rhine trouva aussi des cas où l'agent ne faisait aucun effort conscient pour appeler le percipient. L'un de ces cas se situe au Texas, où un étudiant avait demandé à son camarade de chambre de le réveiller à une heure donnée.

> Quand le moment approcha, il décida de réveiller le dormeur «de la manière la plus diabolique possible», en lui faisant couler de l'eau goutte à goutte sur les paupières jusqu'à ce qu'il ouvre les yeux. Il alla à la salle de bains chercher un verre d'eau. Juste au moment où il rentrait dans la chambre, son camarade se dressa subitement dans son lit, se frotta les yeux et secoua la tête en disant: «Je viens de faire un drôle de rêve! J'étais pris sous un violent orage, et l'eau me martelait le visage!»

Le commentaire de Louisa Rhine était que «nous sommes là en présence, apparemment, d'un processus de lecture de pensée et non d'émission. Le message a été capté alors que l'agent n'avait aucune volonté consciente de l'émettre.» Néanmoins, l'agent

jouait tout de même un rôle actif dans la mesure où il avait l'intention consciente de verser de l'eau sur les paupières de son camarade, et c'est bien cette intention qui semble avoir été captée par télépathie.

Le fait de chercher à diminuer le rôle de l'agent et à renforcer celui du percipient me semble propre à fausser les données du problème. Louisa Rhine était motivée par son désir de rapprocher la télépathie de la clairvoyance, où le percipient joue un rôle actif. Elle était fortement influencée par l'idée que la télépathie était la seule forme de PES qui fait intervenir deux personnes. Mais c'est inexact. Elle n'avait pas pris en considération la sensation d'être observé, parce que les parapsychologues l'ont ignorée jusqu'à une époque très récente. La sensation d'être observé fait intervenir, par définition, deux personnes, un percipient et un observateur, ce dernier faisant fonction d'agent.

Dans les chapitres qui vont suivre, je continuerai à examiner la manière dont la télépathie semble fonctionner. Pour le moment, le point le plus important me paraît être que, pour ce qui concerne les appels télépathiques et la communication d'un besoin ou d'un état de détresse, l'élément essentiel est la relation qui existe entre les deux personnes. Si elles sont socialement liées, ce lien sert de canal de communication entre elles (comme nous en discuterons plus longuement aux chapitres 7 et 18). Si l'une appelle l'autre ou se concentre sur une intention la concernant, le canal remplit son office, et une influence télépathique en résulte. Si l'une des deux a un accident grave ou meurt, cela peut affecter l'autre, même en l'absence d'intention consciente ou inconsciente de communiquer. Pour établir une analogie mécanique sommaire, imaginons qu'un élastique invisible relie les deux personnes. Si l'une tire dessus ou le lâche, l'autre le ressent. Même si elle ne sait pas exactement ce qui se passe, elle sent qu'il y a quelque chose.

En tant qu'aspect du septième sens, la télépathie devrait se comporter comme les autres sens en cela qu'elle repose principalement sur des changements et des différences. La mort d'une personne liée à une autre occasionne assurément un changement majeur dans leur lien. D'une certaine manière, on peut considérer cela comme un captage actif de la part du percipient. Mais selon un autre point de vue, il peut s'agir d'un effet causé par l'agent,

même si son intention n'est pas consciente. Il ne s'agit pas d'une situation bivalente. Il y a plutôt interconnexion. Cela dépend aussi de leur état mental. Les gens sont en général plus réceptifs aux influences télépathiques quand ils sont détendus ou endormis, ou tout au moins quand ils ne sont pas préoccupés par autre chose.

## Réactions d'animaux à des accidents lointains

Non seulement les gens, mais également les animaux domestiques, en particulier les chiens, peuvent réagir à la détresse ou à la mort des personnes auxquelles ils sont liés. Certains de ces animaux agissent de la même manière que les gens qui perçoivent les appels d'une personne en danger, en s'efforçant de se rendre auprès d'elle. Il y a dans ma base de données 33 observations concernant des chiens qui ont réagi de cette manière devant une urgence située loin d'eux, en montrant des signes de détresse ou de nervosité. Dans *Ces chiens qui attendent leur maître*, je décris plusieurs de ces cas en détail. Il s'agit parfois d'incendie, de crise cardiaque, de tentative de suicide, de naissance dans une maternité ou d'accident de voiture ou de moto. Par exemple, une Française de Tourcoing, Marguerite Derolet, m'a raconté qu'un jour, son chien, un grand danois, « est devenu comme fou. Il s'est jeté sur la porte d'entrée et a démoli la boîte aux lettres. J'ai eu très peur, car je n'arrivais pas à le calmer. J'ai tout compris quelques minutes plus tard quand mon mari m'a appelé par radio, désespéré, en me disant de prévenir la police. » C'était un chauffeur de taxi, et il avait eu un grave accident à 5 kilomètres de là, à la « minute précise » où le chien avait manifesté ce comportement étrange.

Bien que les chats semblent moins nombreux à réagir devant des urgences de ce genre, les situations où ils le font sont tout à fait comparables. Par exemple, une femme de Peterborough en Angleterre, Jean Parker, remarqua quelque chose d'inhabituel en rentrant du travail un après-midi. Son chat, Timmy, l'attendait derrière la porte, alors qu'il dormait habituellement toute la journée sur le lit de son fils.

Il se comportait nerveusement, comme s'il avait mal. Rien ne réussissait à le calmer. Bref, à 18 h 15, j'ai appris que mon fils avait eu un grave accident de la circulation et se trouvait aux soins intensifs de l'hôpital Addenbrooke à Cambridge. Ses jours étaient en danger. Il est resté sept semaines dans le coma. Timmy, pendant tout ce temps, refusait d'entrer dans sa chambre. Mais un soir, il y est allé directement à toute vitesse et a grimpé sur le lit, puis s'est mis à ronronner de contentement. C'est le jour où mon fils est sorti du coma et a commencé à revivre.

## Les animaux qui savent à quel moment leur maître meurt

J'ai reçu 106 communications concernant des réactions de chiens à la mort de personnes se trouvant loin d'eux, auxquelles ils étaient attachés. Dans tous ces cas, l'animal manifestait sans raison apparente des signes de grande détresse, et produisait généralement des sons inhabituels tels que des hurlements (32 % des cas), des gémissements, des geignements, des jappements plaintifs ou des grognements. Chaque fois, le comportement du chien était incompris jusqu'au moment où un coup de téléphone annonçait la nouvelle [18].

Il y a aussi des chats qui réagissent à un décès lointain en produisant des sons inhabituels tels que des miaulements plaintifs, des gémissements ou des grognements sourds, ou encore en manifestant des signes de détresse inhabituels. Pour les chats comme pour les chiens et les humains, l'aptitude à réagir devant la mort d'une personne ne semble pas décroître avec la distance. Dans certains cas figurant dans ma base de données, la personne qui meurt se trouve à des milliers de kilomètres de l'animal. Par exemple, un chat mâle appartenant à la famille Pulfer, de Koppingen, en Suisse, était très attaché au fils, Frank, qui travaillait comme cuisinier à bord d'un bateau. Il rentrait à des heures irrégulières, et le matou l'attendait toujours à la porte comme s'il savait. Un jour, cependant, il s'assit devant l'entrée et se mit à miauler avec insistance, de manière lugubre. « Impossible de le faire partir de là, raconte Karl, le père de Frank. Finalement,

nous l'avons laissé aller dans la chambre de mon fils, où il a flairé tous les recoins, sans cesser ses miaulements. Deux jours après cet étrange comportement, nous avons été informés de la mort de Frank en Thaïlande, exactement au moment où le chat s'était montré si nerveux. »

## Réactions humaines devant la mort ou la détresse d'un animal éloigné

Si les animaux sont capables de capter la détresse ou la mort imminente des gens avec lesquels ils ont un lien affectif, ce lien, en principe, devrait fonctionner également dans l'autre sens. Et il semble bien, effectivement, que ce soit le cas, bien que la chose se produise moins souvent. Dans ma base de données, j'ai 211 fiches concernant des réactions apparentes d'animaux à la mort ou à la détresse de personnes qui se trouvent loin d'eux, mais je n'en ai que 38 concernant le cas inverse: 16 avec des chats, 13 avec des chiens, 6 avec des chevaux, 2 avec des moutons et 1 avec une poule. Certaines de ces observations se sont produites quand la personne était éveillée, d'autres quand elle dormait. Certaines personnes ont eu des hallucinations visuelles ou auditives, d'autres des intuitions sans images visuelles, en éprouvant simplement la sensation que quelque chose n'allait pas, et d'autres encore ont éprouvé des symptômes physiques en relation avec les souffrances de l'animal.

Quelquefois, les gens savaient que l'animal avait besoin d'eux et sont allés vers lui. C'est le cas pour des moutons, des chevaux, des chats et des chiens en détresse qui semblaient crier au secours, comme nous l'avons déjà vu au chapitre 3. Dans d'autres cas, les gens semblaient incapables de localiser l'animal, mais ressentaient tout de même sa détresse. Un exemple nous est donné par Christine Flood, de Tottington, dans le Lancashire, en Angleterre. Enseignante, elle encadrait un voyage scolaire en France lorsqu'elle se réveilla une nuit en frissonnant, certaine que son chat, Lester, avait été écrasé par une voiture. « Il poussait des cris de douleur et m'appelait au secours dans le caniveau », raconta-t-elle aux autres enseignants qui participaient au voyage. Elle n'appela

pas chez elle, car elle savait que cela allait la bouleverser, malgré le fait qu'elle était certaine de la réalité de l'accident. Finalement, au moment du retour, elle se décida à téléphoner. Effectivement, le chat s'était fait renverser par une voiture et il avait fallu l'amputer d'une patte.

Tous ces épisodes mettent en jeu des sentiments d'angoisse et de détresse, mais il arrive aussi que les gens éprouvent des symptômes physiques. Par exemple, Ronita Brown, de McMinville, dans l'Oregon, se trouvait un jour avec son mari à 32 kilomètres de chez elle. « Tout à coup, je me suis sentie nerveuse. J'avais la gorge serrée, et j'avais envie de hurler. J'ai dit à mon mari qu'il fallait que je rentre d'urgence. Quand nous sommes arrivés à la maison, nous avons trouvé le chien qui était mort étouffé de manière tragique. »

Il arrive aussi que les gens sachent exactement ce qui se passe sans aucune image ni symptôme physique. C'est l'aventure survenue, par exemple, à un jeune Belge qui possédait un perroquet.

> Je devais avoir dix ou onze ans. J'étais chez mes grands-parents pour une semaine. Le dernier soir, je me suis réveillé en sursaut avec une idée en tête : « Mon perroquet est mort ! » Toute la nuit, cette pensée m'a tracassé. « Il est mort ! Il est mort ! » J'ai passé une nuit blanche. Le lendemain, mes parents sont venus me chercher. Je ne leur ai rien dit de particulier sur le perroquet. Quand nous sommes arrivés, j'ai couru voir comment il allait, et je l'ai trouvé couché sur le sol de sa cage ! Naturellement, ça m'a fait un choc. Nous étions très proches. Il venait toujours se percher sur ma tête ou sur mes épaules quand j'étais à la maison. Il mangeait dans le creux de ma main. (Koen Van De Moortel.)

D'autres exemples de réactions apparemment télépathiques de personnes envers la détresse ou la mort de leur animal sont donnés dans mon livre *Ces chiens qui attendent leur maître.*

## Bases biologiques de la télépathie

La recherche sur la télépathie a abouti à un certain nombre de conclusions importantes. Tout d'abord, comme nous l'avons vu

dans ce chapitre, à l'époque où la recherche parapsychique faisait ses premières armes, les apparitions de personnes agonisantes étaient considérées comme une preuve que l'âme quittait le corps au moment de la mort, et que la survie, par conséquent, était une réalité. Mais il devint vite évident que ces fantômes n'étaient que des cas particuliers d'un phénomène beaucoup plus global, la télépathie, qui n'était pas spécifiquement associée à la mort ni à l'agonie, bien que le lien télépathique avec les agonisants fût particulièrement riche en cas spectaculaires. Loin d'être confinée à l'intérieur du corps quand il est vivant pour être libérée quand il meurt, la psyché est à l'extérieur *même durant la vie*, indépendamment de ce qui se passe au moment de la mort. Et la télépathie est un phénomène naturel, elle n'a rien de surnaturel.

En deuxième lieu, les influences télépathiques peuvent parvenir dans l'esprit conscient de plusieurs manières différentes. En rêve, au moment du réveil, ou en plein état d'éveil. Elles peuvent prendre la forme d'hallucinations visuelles ou auditives, ou de symptômes physiques, ou d'intuitions qui peuvent se révéler fausses, ou d'émotions telles que des sentiments d'angoisse et de dépression, ou encore d'impulsions à agir sans raison apparente.

En troisième lieu, la télépathie survient le plus souvent entre personnes étroitement liées, particulièrement entre parents et enfants, entre vrais jumeaux [19], entre mari et femme, amants ou bons amis.

En quatrième lieu, les cas de télépathie les plus frappants sont ceux qui concernent la mort, la détresse et les accidents ou autres cas d'urgence.

En cinquième lieu, dans de nombreux cas de télépathie, parmi lesquels les appels au secours dont nous avons discuté au chapitre précédent, une personne, traditionnellement dénommée agent, joue un rôle actif dans la communication, soit en lançant l'appel en question, soit en concentrant ses pensées ou ses intentions sur le percipient. Mais ce n'est pas toujours le cas. Dans la mesure où la communication télépathique semble dépendre du lien qui existe entre deux personnes, une modification dans la situation de l'une peut affecter l'autre par l'intermédiaire de ce lien, même en l'absence d'une intention consciente ou inconsciente de le faire.

Enfin, la télépathie n'est pas limitée aux humains. Peut-être en

raison de son intérêt initial pour les questions spirituelles, la recherche parapsychique, pendant des décennies, est demeurée presque exclusivement centrée sur l'être humain. Son but avoué était d'« examiner sans préjugé ni idée préconçue, et dans un esprit totalement scientifique, les facultés humaines, réelles ou supposées, qui paraissent inexplicables sur la base des théories généralement reconnues ». L'étude des pouvoirs psychiques des animaux non humains n'était pas spécifiquement exclue de ce programme, mais elle n'y était pas non plus spécifiquement incluse, et la parapsychologie a en général (il y a quelques exceptions notables) ignoré souverainement les animaux. Mais, du moins en ce qui concerne les espèces domestiquées comme les chats et les chiens, la télépathie fait tout autant partie (et peut-être plus) de la nature animale que de la nature humaine. Comme dans la télépathie d'humain à humain, la télépathie humain-animal et animal-humain dépend la plupart du temps de solides liens sociaux.

Il semble peu probable que la télépathie soit apparue au sein des espèces domestiquées comme le chien, le chat, le cheval ou le perroquet à la suite de leur domestication, et qu'elle ait été absente chez leurs ancêtres sauvages. Il est fort possible qu'elle soit présente dans les colonies d'insectes, les groupes d'oiseaux, les bancs de poissons, les troupeaux, meutes et autres rassemblements d'animaux. Mais on sait très peu de chose sur la question en dehors des contes et récits folkloriques, des histoires de chasseurs et des observations d'une poignée de naturalistes à l'esprit ouvert (chapitre 7). Il s'agit de territoires scientifiques encore inexplorés.

# 5

# Effets des intentions à distance

Dans *Ces chiens qui attendent leur maître*, j'ai cité plusieurs exemples de chiens et de chats qui semblent connaître d'avance le moment où leur maître va rentrer. Ils montrent généralement leur joie en allant les attendre devant la fenêtre, à la porte ou à un portail. Quand ils se comportent ainsi quelques minutes avant le retour de la personne, on peut penser qu'ils ont entendu de loin un pas ou un bruit de moteur familier, mais il arrive que l'animal réagisse une demi-heure avant, même quand il s'agit d'un retour à une heure inattendue dans un taxi ou un autre véhicule dont l'animal n'a pas l'habitude. Aucune information sensorielle normale ne peut expliquer le phénomène dans ces cas-là. Certains animaux réagissent avant même que la personne se mette en route. Ils semblent anticiper l'*intention* de rentrer.

Depuis la publication de *Ces chiens qui attendent leur maître*, j'ai eu connaissance de centaines d'autres cas du même genre. Même la reine Elizabeth a des chiens qui anticipent son retour. Il est bien connu qu'elle adore les animaux, et l'un de ses passe-temps favoris consiste à s'occuper de ses chiens de chasse au château de Sandringham, dans le comté de Norfolk. Le personnel du château n'a pas besoin qu'on lui dise à quel moment elle va arriver. Les chiens s'en chargent. « Toute la meute se met à aboyer au moment où elle arrive devant le portail, qui se trouve à huit cents mètres de là, raconte Bill Meldrum, le garde-chasse en chef. Nous ignorons comment ils font ça, et ils ne le font avec personne d'autre[1]. »

Quelquefois, ce genre de comportement n'est qu'une marque de curiosité à l'égard des gens qui vivent dans la maison, mais cela peut avoir son utilité pratique. J'ai reçu plus d'une cinquantaine d'observations émanant de femmes qui déclarent savoir, grâce au comportement de leur chien, à quel moment leur époux ou concubin a pris le chemin de la maison, et qui mettent le manger sur le feu en conséquence. Voici un exemple fourni par l'épouse d'un forestier en Allemagne :

> Normalement, je ne sais pas quand mon mari va rentrer, mais notre chien Birko le sent. Environ trente minutes avant que la voiture arrive en vue de la maison, il commence à devenir nerveux, il court jusqu'à la porte et il se couche devant. Au début, je ne pensais pas qu'il était possible pour un chien de savoir que son maître va arriver une demi-heure plus tard. Mais j'ai vite pris l'habitude. Maintenant, son repas est toujours chaud quand il rentre. (Ingeborg Pullsken.)

Ces anticipations de l'arrivée du maître ne se produisent pas seulement dans le cas d'une voiture. Les chiens savent également à quel moment leur maître va arriver en train, en car, à bicyclette, en bateau, en avion ou par tout autre moyen de transport. Parfois, le chien se conforme à des horaires prévisibles ; mais il arrive très souvent que ses manifestations surviennent à des moments inattendus de tout le monde, et quand son maître se déplace en taxi ou dans un véhicule dont il n'a pas du tout l'habitude.

Les exemples les plus frappants concernent des cas où le maître rentre sans l'avoir annoncé après une longue absence. C'est ce qui arriva à Alan Cook, officier de la marine marchande britannique, qui s'absentait fréquemment pour des périodes pouvant aller jusqu'à quatre mois. La durée pouvait varier considérablement en fonction de la route prise par son navire.

> Je n'ai jamais voulu dire à ma femme à quel moment je rentrais après un voyage. Il y avait trop d'imprévus, et elle se serait trop inquiétée si je n'avais pas été là le jour prévu. Elle ne connaissait donc jamais la date ni l'heure à laquelle je serais de retour. Pourtant, en de nombreuses occasions, j'ai vu qu'elle m'attendait quand je frappais à la porte. Quand je lui demandais

comment elle était au courant, elle me répondait que c'était le chien qui l'avait prévenue. Il était tout excité et me cherchait dans la maison bien avant ma venue.

J'ai eu connaissance d'observations concernant 44 espèces canines diverses. Rien n'indique que certaines races soient plus douées que d'autres. Les chiens qui font l'objet de ces observations sont des chiens de meute, des chiens courants, des terriers, des chiens de travail ou d'agrément, des bâtards, etc.

J'ai pratiqué, sur une période de cinq ans, de nombreux tests enregistrés sur bande vidéo avec des chiens qui attendent leur maître. L'endroit où l'animal se poste habituellement est filmé en continu pendant tout le temps que dure l'absence du maître. Dans certains cas, ce dernier arrive en taxi ou dans un véhicule inconnu de l'animal, et aussi à des heures aléatoires, communiquées au dernier moment à la personne par messagerie électronique.

Dans *Ces chiens qui attendent leur maître*, je décris une longue série d'expériences avec un croisé terrier nommé Jaytee, qui vit avec sa propriétaire, Pam Smart, à Ramsbottom, dans les environs de Manchester, au nord-ouest de l'Angleterre. Ces expériences ont été pratiquées alors que Pam se trouvait à 8 kilomètres au moins de la maison, et même dans certains cas à plus de 65 kilomètres. L'analyse des résultats confirme que Jaytee attendait bien plus souvent devant la fenêtre lorsque Pam était sur le chemin de la maison que quand elle ne l'était pas. Ses réactions étaient statistiquement très significatives. La chose intéressante est que l'animal, habituellement, commençait à attendre devant la fenêtre avant même que Pam monte dans la voiture qui devait la ramener. En général, il prenait son poste au moment où elle décidait de rentrer. Autrement dit, il paraissait réagir à son intention avant qu'elle commence à se diriger vers sa voiture ou vers un taxi[2].

J'ai par la suite fait des recherches sur un certain nombre d'autres chiens qui ont un comportement analogue. Parmi eux, un rhodesian ridgeback nommé Kane, appartenant à Sarah Hamlett, étudiante en médecine vétérinaire. Kane attendait régulièrement son retour devant la fenêtre, dressé sur ses pattes postérieures, les pattes antérieures reposant sur une table afin de mieux voir à l'extérieur. Pendant la période de test, lorsque sa

maîtresse n'était pas là, Kane passait devant la fenêtre une moyenne de 1 % de son temps. En revanche, il occupait cette place 26 % du temps quand elle était sur le chemin du retour. La différence, statistiquement, est particulièrement significative[3].

Ces expériences filmées au Caméscope et réalisées dans des conditions strictement contrôlées montrent que le comportement anticipateur de ces chiens ne repose nullement sur la routine des horaires de leurs maîtres, ni sur des bruits de voiture familiers, ni sur aucune autre clé de nature sensorielle. Il dépend apparemment de la lecture à distance des intentions d'une personne, et est donc de nature essentiellement télépathique.

## Chats, chevaux et perroquets qui anticipent le retour d'une personne

Beaucoup de chats attendent le retour de leur maître, mais le cas se produit moins souvent que pour les chiens. Ce qui ne signifie pas nécessairement qu'ils sont moins sensibles. Il se peut qu'ils soient simplement moins intéressés. Il y a des chats qui ignorent souverainement leur maître au retour du travail ou d'une course, mais sont spectaculairement doués quand il s'agit d'un retour de vacances ou après une absence prolongée, et qui semblent au courant avec plusieurs heures d'avance. Témoin ce couple de Birmingham, en Angleterre, qui s'en alla faire de la voile pendant plusieurs mois, mais sans avoir la moindre idée, au départ, de la date de son retour. C'était la voisine qui s'occupait de donner à manger au chat.

> Quand nous sommes rentrés, nous avons eu la surprise de trouver dans l'appartement une miche de pain et une bouteille de lait. Nous étions sidérés, car personne, pas même nous, ne savait que nous allions rentrer. Quand j'ai demandé à la voisine comment elle était au courant, elle m'a répondu : « Nous n'en savions rien, c'est en voyant Thomas. » Il n'allait jamais sur le parking devant l'immeuble, mais ce jour-là il était resté à cet endroit plusieurs heures, à guetter la route. « Nous avons donc compris que vous arriviez », a-t-elle conclu. (Jacqui Geater.)

Il y a également des perroquets doués en la matière. J'ai des observations sur des perruches et sur un starique. On dit que le mainate est remarquable pour cela. Mais je n'ai rien sur d'autres espèces d'oiseaux apprivoisés comme le canari ou le bouvreuil.

Certains perroquets parlants signalent l'arrivée de quelqu'un soit en prononçant son nom, soit en faisant une annonce quelconque. Par exemple, Deb Whitebread et son mari, Ron, possèdent un perroquet gris africain nommé Rocket. Elle s'est occupée personnellement de lui depuis l'âge de cinq semaines.

> Aujourd'hui, il a huit ans. Il m'est très attaché; mais quand il parle, c'est avec la voix de mon mari, Ron. Il lui a appris à dire « holà ! » quand il arrive à la porte. Il y a deux ou trois mois, j'ai remarqué que Rocket se mettait à dire « holà ! » dix bonnes minutes avant l'arrivée de Ron. Il ne pouvait pas entendre le bruit de sa voiture ni aucun truc comme ça. Ron a des horaires de travail démentiels. Il rentre à n'importe quelle heure. Avant, je l'appelais toujours pour lui demander à quelle heure il allait rentrer, mais aujourd'hui j'attends que ce soit Rocket qui me le dise. Et il n'y manque jamais.

Joanna Berger, professeur de biologie et auteur de *The Parrot Who Owns Me* (« Le Perroquet à qui j'appartiens »), raconte que son gris africain, Tiko, l'attendait à la fin d'une journée particulièrement épuisante, perché sur la rampe au pied de l'escalier. « Je ne sais pas comment il a fait, lui expliqua son ami, mais dix minutes avant que tu arrives il a ouvert la porte de sa cage dans le noir et s'est envolé jusqu'en bas en criant ton nom. J'ai regardé, mais il n'y avait pas de taxi dehors. Comment savait-il à quel moment j'allais rentrer? se demande Berger. J'ai consacré la plus grande partie de ma vie à la science, mais depuis quelques années ma relation avec Tiko me fait entrevoir de nouvelles perspectives. Il me reste beaucoup à comprendre sur le lien qui nous unit[4]. »

De la même manière, il y a des chevaux qui anticipent l'arrivée de personnes familières, soit pour les nourrir, soit pour leur rendre visite dans leur box, soit après une absence de plusieurs semaines ou de plusieurs mois. Le cas suivant constitue une véritable observation clinique.

> Nous avions une jument avec son poulain au service des soins intensifs de la clinique vétérinaire de Davis en Californie. Un jour, nous étions venus la voir lorsque le médecin qui s'occupait d'elle s'est approché de nous en disant : « Je n'ai jamais vu un cheval plus lié à ses propriétaires que celui-là. » Et il nous a expliqué que l'attitude de l'animal changeait du tout au tout environ dix minutes avant que nous franchissions la porte de la clinique. Tout le personnel de l'établissement savait à quel moment nous arrivions en observant son comportement. Dans la mesure où l'écurie était spécialement isolée par des murs de béton de 10 centimètres, des portes en acier et des cloisons capitonnées, il ne peut pas s'agir d'une ouïe particulièrement développée. Le cheval savait exactement à quel moment nous étions là par l'intermédiaire d'un sens qui reste à découvrir. (Bob Griswold.)

Le facteur commun, dans tous ces cas, était que l'animal anticipateur avait de forts liens émotionnels avec la personne qui revenait. Dans la plupart des cas, il réagissait au retour d'un seul membre de la famille. Dans une minorité de cas, il y en avait deux, et très rarement trois ou plus.

Les espèces qui réagissent au retour d'une personne sont en même temps celles qui forment les liens les plus étroits avec l'espèce humaine. Mais il y a d'autres catégories d'animaux qui peuvent manifester des signes d'attente quand ils sont très liés à une personne. Je citerai les oies, les poules, les agneaux élevés au biberon, les lapins, les cochons d'Inde, les furets. En revanche, les serpents, par exemple, sont essentiellement solitaires et ne forment même pas de liens avec leurs congénères. Je ne connais aucun cas d'anticipation de retour concernant un serpent. Quant aux poissons d'aquarium, ils vivent littéralement dans un élément différent du nôtre et ne forment pas avec les gens des liens comparables à ceux qu'ils forment avec les autres poissons. Je ne connais aucun cas de poisson rouge qui attende le retour de son maître. Ni aucune autre espèce de poisson, en fait.

Il serait surprenant de découvrir, cependant, que les espèces variées qui attendent le retour d'une personne ont acquis cette capacité en réaction à la domestication. C'est peut-être plausible

dans le cas du chien, qui est probablement domestiqué par l'homme depuis 100 000 ans, ou dans le cas du chat, dont la domestication doit remonter à 5 000 ans, mais de nombreux perroquets capturés à l'état sauvage ou élevés en captivité depuis deux ou trois générations au maximum ont manifesté cette capacité, qui n'a pas pu apparaître en si peu de temps par simple adaptation.

Même des animaux sauvages élevés par des humains peuvent avoir ce genre de comportement. Elsa, une jeune lionne, a été élevée au Kenya par Joy Adamson. Dans son livre *Born Free*, elle raconte comment, pendant qu'elle s'était absentée pour aller à Nairobi, Elsa suivait son mari partout et l'accompagnait chaque soir quand il faisait sa promenade. « Mais le jour de mon retour, elle refusa de l'accompagner et s'assit au milieu de l'allée pour attendre. Rien ni personne ne put la faire bouger. » Plus tard, quand Elsa retourna à la vie sauvage, les Adamson lui rendirent visite une ou deux fois par mois, et elle arrivait généralement à leur campement plusieurs heures après, « en manifestant plus de signes de joie et d'affection que jamais [5] ». Joy Adamson était convaincue que la lionne « sentait [leur] venue d'une manière mystérieuse », même quand elle était très loin du camp à leur arrivée [6].

Il est probable que cette faculté d'anticipation d'arrivée fasse partie du comportement naturel de nombreuses espèces d'animaux sauvages. Les jeunes sujets, par exemple les louveteaux, doivent attendre le retour de leurs parents ou d'autres adultes après une expédition de chasse. Mais on ne sait pratiquement rien du comportement des animaux sauvages dans leur milieu naturel. Il y a là un domaine de recherche qui pourrait se révéler très riche.

## Les gens qui savent quand quelqu'un va arriver

Certains humains, également, semblent savoir d'avance à quel moment les gens qui ont un lien profond avec eux vont rentrer à la maison. Plusieurs parents m'ont raconté que, lorsqu'ils sortent le soir en laissant leur enfant avec une baby-sitter, il arrive souvent que l'enfant se réveille peu avant qu'ils rentrent. Les plus âgés, quelquefois, annoncent même leur arrivée. Sheila

Michaels raconte qu'elle gardait un soir un enfant de trois ans à New York pendant que sa mère était à l'hôpital.

> Il n'était pas prévu qu'elle sorte avant le lendemain. J'étais en train de lire au petit garçon une de ses histoires préférées quand il s'est brusquement levé du lit pour courir devant la porte en criant : « Maman, maman ! » J'ai essayé de le calmer et de le faire retourner au lit pour pouvoir continuer de lui lire son histoire, mais rien n'y a fait. Il répétait sans cesse « maman, maman ! » Je lui ai expliqué qu'elle allait revenir le lendemain et que son père serait là dans quelques heures, mais il était intraitable. C'est alors que sa mère est arrivée.

Parfois, les enfants d'un pensionnat savent que leurs parents vont venir leur rendre visite. Dans son autobiographie, l'écrivain anglais Osbert Sitwell raconte qu'à l'âge de dix ans, il était très malheureux au pensionnat et brimé par les autres élèves. « Je savais à l'avance à quel moment [ma mère], mon frère ou ma sœur allaient venir. Infailliblement, invariablement, sans avoir été informé d'aucune manière, je le savais dès la veille, même dans des périodes où une visite était totalement improbable. De même, je savais si la visite prévue avait été reportée pour une raison inattendue[7]. »

Quelquefois, les parents savent que leur enfant revient du pensionnat sans qu'ils en aient été informés. Vandana Shiva, l'écologiste, était en pension en Inde quand son père était fonctionnaire au Service forestier. Il était souvent en poste dans des endroits reculés, à l'écart des lignes téléphoniques et difficile à joindre par courrier. Elle n'avait aucun moyen de prévenir ses parents quand elle voulait rentrer de manière inopinée pour le week-end. Mais cela n'avait guère d'importance. « Ma mère savait exactement quel jour j'allais arriver, et elle me faisait préparer mes plats préférés. Même chose pour mon frère et ma sœur, qui fréquentaient des écoles différentes. Elle avait une manière surnaturelle de deviner nos intentions. »

D'autres exemples concernent des couples mariés. Voici ce que raconte un mari :

> Nous habitions dans le Yorkshire (en Angleterre). J'avais été engagé à Newcastle-upon-Tyne. Un jour, ma femme me man-

quait tellement que j'ai décidé, sur un coup de tête, de prendre le train pour rentrer à la maison. Nous n'avions pas le téléphone, et nos voisins non plus. À mon arrivée, il y avait un repas tout chaud qui m'attendait, et elle ne semblait pas surprise de me voir. Elle m'a expliqué qu'elle avait eu le pressentiment que j'étais en route. (R. H. Molton.)

Une observation particulièrement impressionnante concerne le prix Nobel Richard Ernst. J'avais appris qu'il possédait ce talent caché en l'an 2000, après avoir donné une conférence sur les animaux qui attendent le retour de leur maître au congrès annuel de l'Académie suisse des sciences. Ce soir-là, j'étais assis, au dîner, face à son épouse, qui me dit de manière énigmatique : « Mon mari ne croit pas à ce que vous dites, mais il est capable de le faire lui-même. » Naturellement, je lui demandai ce qu'elle voulait dire par là. Elle m'expliqua que, lorsqu'elle était partie voir sa mère gravement malade à Zurich, elle ne pouvait pas savoir quand elle pourrait rentrer. Elle n'avait pas non plus téléphoné à son mari pour lui dire quel train elle prenait. « Mais quand je suis arrivée à la gare, mon mari était là qui m'attendait. Il n'a pas pu m'expliquer comment il savait dans quel train je me trouvais. Tout ce qu'il m'a dit, c'est qu'il avait tenu à venir me chercher pour s'assurer que tout allait bien. »

Il y a des cas où l'arrivée de la personne est précédée d'une sorte d'apparition, d'un fantasme, comme les parapsychologues de l'époque victorienne l'auraient appelé. Ainsi, Ann Greenberg, de Silton, Saskatchewan, Canada, était en vacances avec son mari au chalet familial situé au bord d'un lac. Un soir, son mari sortit en bateau, mais une tempête éclata et il ne revenait pas.

J'étais toute seule au chalet, terriblement inquiète. Je suis restée éveillée jusqu'à 2 heures du matin, puis je me suis assoupie sur le canapé. Un peu plus tard, j'ai entendu mon mari marcher sur le ponton et s'avancer jusqu'à la porte d'entrée. Il a ouvert, s'est avancé jusqu'au canapé, s'est penché sur moi et a posé les deux mains sur mes épaules. À ce moment-là, je me suis réveillée. Il faisait jour, mais mon mari n'était pas là. J'ai regardé la montre. Il était 5 heures du matin. Une heure plus tard, je l'ai vu arriver dans notre crique, sain et sauf. Il m'a raconté qu'il

avait jeté l'ancre dans un endroit abrité et qu'il avait dormi à bord. Quand il s'était réveillé, le lac était redevenu calme, et il avait décidé de rentrer. Avant de lever l'ancre, il avait regardé sa montre, qui indiquait 5 heures. La petite baie où il s'était abrité se trouve à environ une heure de bateau de notre chalet.

Le fait d'entendre des bruits à l'avance est bien connu en Scandinavie du Nord, comme je l'expose dans *Ces chiens qui attendent leur maître*. En Norvège, il y a même un nom spécial pour ce phénomène : *vardøger*, ce qui, littéralement, veut dire « esprit avertisseur ». Le cas le plus typique est celui de quelqu'un qui, dans la maison où il se trouve, entend des pas ou un bruit de voiture familiers, puis le bruit d'un manteau qu'on range dans la penderie, etc. Mais il n'y a personne. Et un quart d'heure ou une demi-heure plus tard, les mêmes bruits se reproduisent, et c'est quelqu'un de réel. Les gens sont habitués à ce phénomène. Les épouses mettent la bouilloire sur le feu quand le *vardøger* arrive, car elles savent que le mari ne va pas tarder [8].

Le professeur Georg Hygen, à l'université d'Oslo, a analysé des dizaines de cas récents et publié un livre entier sur la question [9]. Il conclut que le phénomène est de nature essentiellement télépathique plutôt que prégognitive. Autrement dit, le *vardøger* n'est pas tant un pré-écho de ce qui va se passer dans le futur qu'une lecture des intentions d'une personne. Pour commencer, les bruits réels ne sont pas toujours identiques à ceux qu'on entend à l'avance. Parfois, on entend la personne qui monte dans sa chambre alors que dans la réalité elle va dans la cuisine quand elle arrive. De plus, le phénomène du *vardøger* peut très bien se produire sans que la personne arrive dans la réalité pour la bonne raison qu'elle a changé d'avis.

Un homme avait donné rendez-vous à sa femme dans un magasin. Il se ravisa par la suite et décida d'aller plutôt la chercher à son bureau. Mais il eut un empêchement et ne put y aller. Il alla donc l'attendre au magasin, comme prévu initialement. Elle ne vint pas. Après avoir attendu environ une heure, il rentra à la maison. Elle arriva après lui, en se plaignant qu'elle l'avait attendu au bureau et qu'il n'était pas venu. Elle avait écouté son *vardøger*, lui faisant tellement confiance, sur la base de leurs expériences

passées, qu'elle avait continué à l'attendre jusqu'au bout. Il n'y a pas d'équivalent, ni en anglais ni en français, au terme *vardøger.* La notion la plus proche est peut-être celle de « seconde vue », bien connue des habitants d'origine celte des Highlands d'Écosse. Cette faculté consiste à avoir la « vision » de l'« arrivée » d'une personne qui se trouve au loin à ce moment-là mais qui arrive ensuite [10]. Cependant, dans les Highlands, le moyen principal de savoir que quelqu'un arrive semble être visuel plutôt qu'auditif comme en Scandinavie.

Dans de nombreuses régions d'Afrique, la faculté de prévoir l'arrivée de quelqu'un est considérée comme normale, par exemple chez les Bochimans du Kalahari décrits par Laurens Van Der Post (p. 138). J'ai également eu vent de plusieurs anecdotes concernant des officiers britanniques en poste en Afrique durant la période coloniale, qui sont rentrés sans prévenir au bout d'une longue absence pour trouver leurs fidèles serviteurs qui les attendaient chez eux après avoir traversé la brousse sur des kilomètres, sans aucune possibilité d'avoir été prévenus de l'arrivée de leur employeur.

Quand quelqu'un décide de rentrer chez lui ou se met en route, ses intentions se concentrent sur la maison. Ce sont ces intentions que certaines personnes et certains animaux semblent avoir le pouvoir de capter. Dans ce sens, on peut dire que l'anticipation de l'arrivée d'une personne est apparentée à l'anticipation d'un appel téléphonique (chapitre 6), car dans les deux cas l'acte est précédé d'une intention caractérisée.

Bien que la faculté d'anticiper l'arrivée de quelqu'un soit relativement rare dans nos sociétés occidentales modernes, il semble qu'elle représente un aspect important de l'histoire naturelle de la télépathie. Le fait que cette faculté se manifeste chez des bébés ou quand les gens dorment montre qu'elle ne repose pas sur des capacités mentales exceptionnelles. Elle se situe à un niveau plus fondamental. D'une manière générale, des animaux comme le chien et le chat se montrent plus réceptifs que les humains.

Dans ma base de données, il y a 46 cas concernant des humains et 1 501 cas concernant des animaux.

## Désir sexuel et infidélités

Il semble que toute une variété d'émotions soient détectables par télépathie, y compris les sentiments sexuels. Le cas le plus simple est le désir. Par exemple, un jeune homme de New York m'a confié : « Mes pensées érotiques concernant ma petite amie ont provoqué chez elle une excitation sexuelle à une distance de 160 kilomètres, sans concertation préalable. » Et un jeune homme domicilié aux Pays-Bas affirme : « J'ai eu des pensées sexuelles au même moment que ma partenaire qui se trouvait à 20 kilomètres de moi, sans qu'il y ait d'explication naturelle, et nous nous sommes envoyé des e-mails pour nous faire part de la chose exactement au même moment. »

Naturellement, il est normal que les amants séparés pensent souvent au sexe, et les incidents de ce genre sont susceptibles de se produire souvent par hasard. Une excitation sexuelle simultanée à distance ne peut être systématiquement attribuée à la télépathie ; mais d'un autre côté, la télépathie ne peut pas non plus être systématiquement écartée. Seule une expérimentation rigoureusement contrôlée pourrait éclaircir le problème, mais ce ne serait pas facile à organiser dans un tel domaine.

Dans un registre moins heureux, il y a des gens qui semblent capables de sentir télépathiquement à quel moment leur partenaire se livre à des activités sexuelles avec d'autres personnes. Nous citerons le cas de cet étudiant néo-zélandais qui séjournait aux États-Unis pendant que sa bien-aimée restait en Nouvelle-Zélande.

> Je venais de rentrer à la maison un soir quand j'ai eu cette vision où elle était en train de faire l'amour avec un autre. C'était le début de la soirée en Nouvelle-Zélande, et j'ai décidé de lui téléphoner. Elle a été choquée d'entendre ma voix et n'a pas voulu me parler parce qu'elle était au lit avec quelqu'un d'autre.

Autre exemple, cette fois-ci avec un Américain.

> Ma femme a eu une aventure à 3 000 kilomètres de la maison, et j'ai senti à trois reprises, comme un coup de poignard dans mon cœur, qu'elle me trahissait. Pendant ce long week-end, elle

était censée être avec sa meilleure amie. Elle a été sidérée quand je lui ai dit où, quand et combien de fois elle avait fait l'amour avec ce type. Elle pensait qu'ils étaient les deux seules personnes à le savoir.

Voici maintenant le témoignage d'une Belge.

Mon mari était en voyage d'affaires aux États-Unis. Il m'a dit qu'il partait faire de la randonnée pendant deux ou trois jours avec des collègues de travail. J'ai eu d'abord un sentiment de panique, puis un violent accès de déprime. Je n'ai pas pu dormir cette nuit-là. J'avais la vision de mon mari en train de faire l'amour avec une autre. J'ai cru devenir folle. J'ai alors décidé d'écrire ce que je ressentais. La nuit suivante, ç'a été la même chose. Quand Paul est rentré à la maison, il a lu avec étonnement ce que j'avais écrit et a tout confirmé. Il avait rencontré cette femme à l'hôtel où ils tenaient leurs réunions de travail, et il était parti en randonnée avec elle et non pas avec ses collègues.

Heureusement pour eux, ils surmontèrent cette crise, et leur mariage tient toujours.

La détection télépathique des infidélités conjugales ne signifie généralement pas que l'on cherche délibérément à entrer en communication télépathique avec le conjoint. C'est même probablement le contraire. Peut-être l'apparition d'un accès de jalousie provient-elle de la détection télépathique d'un changement dans le lien qui unit les deux personnes. Le septième sens, tout comme les autres sens, semble dépendre en grande partie de la détection de modifications ou de différences, qu'il y ait ou non volonté consciente de communiquer ces changements.

## Le fait de penser à quelqu'un dont on va bientôt recevoir une lettre

Avant l'invention du télégraphe et du téléphone, les gens ne pouvaient communiquer à distance qu'en envoyant un messager humain ou une lettre.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'activité épistolaire avait considérablement augmenté, non seulement parce que de plus en plus de gens savaient lire et écrire, mais parce que les services postaux s'étaient largement développés dans l'ensemble du monde civilisé. Pendant cette période, de nombreuses personnes constatèrent qu'il leur arrivait de penser subitement, sans aucune raison apparente, à un membre de la famille ou à un ami, et de recevoir, quelques jours plus tard, une lettre de cette personne. Ou encore les deux personnes avaient en même temps l'idée de s'écrire, et leurs courriers se croisaient.

L'écrivain Mark Twain s'intéressa particulièrement au phénomène. Dans une lettre écrite en 1884, il notait :

> J'ai récolté un avantage de toutes ces années d'observation constante. [...] J'ai économisé bien du papier en refusant d'obéir à ces impulsions très fortes. Je savais que l'autre s'asseyait devant son écritoire au moment même où j'avais envie de le faire moi-même. À quoi bon nous écrire les mêmes choses ? Les gens s'étonnent toujours que leurs courriers se croisent. Ils n'ont qu'à résister à l'impulsion d'écrire, et ils recevront bientôt une lettre. Avec vous, j'ai plaisir à faire une exception [11].

Les expériences de ce genre sont encore relativement courantes. Par exemple, Andreas Roussopoulos, qui habite Athènes, connut la même aventure avec une de ses amies qui était allée passer quelques mois à Paris. « En cinq occasions différentes, j'ai éprouvé un sentiment intense de communication télépathique avec elle de nature très nettement affective. Chaque fois, j'ai été si impressionné que j'ai soigneusement noté l'heure. Et chaque fois, j'ai reçu, quelques jours plus tard, un courrier daté du jour où j'avais éprouvé ce sentiment ! Il fallait deux ou trois jours pour que la lettre arrive, naturellement. »

Jack Wilson, de Fareham, Hampshire, en Angleterre, connut avec son neveu une aventure particulièrement frappante. Il y avait un étroit lien affectif entre eux quand son neveu était enfant.

> Je voyageais en voiture comme passager quand soudain je me suis mis à penser à mon neveu, que je n'avais pas revu depuis

des années. À ma connaissance, rien n'était arrivé autour de moi pour que je pense soudain à lui. J'ai repassé dans ma mémoire différents épisodes de l'époque où nous étions souvent ensemble. Deux jours plus tard, j'ai reçu de lui une longue lettre où il faisait allusion aux mêmes situations. Le soir même, j'ai téléphoné, et c'est sa femme qui m'a répondu. Je lui ai demandé à quel moment il avait écrit cette lettre. C'était exactement le jour et l'heure correspondant aux pensées que j'avais eues en voiture.

La télépathie, dans ces cas-là, semble être la seule explication possible. Mais il y a une autre sorte d'observations concernant les lettres qui est beaucoup plus problématique. La personne ne pense pas à l'autre au moment où la lettre est écrite, mais juste avant qu'elle arrive. « Un matin, j'ai rêvé que je descendais dans le hall et que je trouvais une enveloppe marron écrite par mon ex-petite amie, dont je n'avais pas de nouvelles depuis six mois. Je suis descendu dans le hall, et la lettre était là sur le paillasson, dans son enveloppe marron » (Dylan Bates, Londres).

Peut-être, dans ces cas-là, l'expéditeur, après avoir posté la lettre, pense-t-il au moment où elle arrivera, et à celui qui la recevra par la même occasion, mais cet argument ne serait valable que si les services postaux étaient plus fiables qu'ils ne le sont la plupart du temps. Dans les observations comme celles-là, la précognition me semble être une explication plus plausible que la télépathie. Nous reviendrons sur cette question au chapitre 16.

# 6

# Télépathie par téléphone

Dans son livre *Le Monde perdu du Kalahari*, sir Laurens Van Der Post nous raconte comment les Bochimans du désert du Kalahari, en Afrique du Sud, restent en contact télépathique bien au-delà des limites de portée de la communication sensorielle. Un jour, alors qu'il était parti chasser avec un groupe de Bochimans, il s'aperçut, en revenant, que les gens du campement savaient qu'ils avaient tué un éland à 80 kilomètres de là, et qu'ils savaient également à quel moment les chasseurs reviendraient. Ils comparaient leur méthode de communication au télégraphe ou «fil» de l'homme blanc. Tandis qu'ils rentraient dans leurs Land Rover chargées de viande, Van Der Post demanda à l'un des Bochimans comment ceux qui étaient restés au camp allaient réagir quand ils verraient ce qu'ils rapportaient. «Ils savent déjà. Par le fil. Nous autres Bochimans nous avons un fil là-dedans (il se frappa la poitrine), qui nous donne les nouvelles.» Effectivement, quand ils arrivèrent, les gens du camp étaient en train de chanter la «chanson de l'éland» et se préparaient à fêter dignement le retour des chasseurs [1].

Il est probable que la plupart des gens, dans nos sociétés modernes, n'auraient pas suffisamment confiance en la télépathie pour essayer de communiquer uniquement par ce moyen. Le téléphone est beaucoup plus efficace et fiable. Cependant, en toute ironie, la seule intention d'appeler quelqu'un au téléphone crée des conditions favorables à la communication télépathique. Celui

qui appelle pense à celui qu'il va appeler, il cherche, peut-être, son numéro, et il le compose. Pendant tout ce temps, il concentre son attention sur lui, et son esprit rationnel ne trouve rien à redire parce qu'il s'agit de technologie. Le téléphone autorise les gens à appeler pratiquement qui ils veulent, à l'heure qu'ils veulent. Avant l'invention du téléphone, il est probable que les seuls intellectuels qui croyaient à la possibilité d'appeler quelqu'un à distance étaient les théosophes et les adeptes de divers mouvements ésotériques. Aujourd'hui, même le matérialiste le plus endurci dirige ses intentions vers celui avec qui il veut entrer en contact, indépendamment de la distance. Qu'il le veuille ou non, il y a des chances pour que ces intentions soient télépathiquement décelables.

## Le fait de penser à quelqu'un qui appelle ensuite

Naturellement, il n'y a rien d'étrange dans le fait de s'attendre à un appel d'une personne qui devait nous téléphoner. Mais dans de nombreux cas, les gens se sont aperçus qu'ils pensaient tout à coup, sans raison particulière, à quelqu'un qui les appelait quelques secondes plus tard. Voici trois exemples représentatifs qui figurent dans ma base de données.

> Il arrive fréquemment que je pense à une amie qui vit en Belgique et qu'elle m'appelle dix minutes plus tard. Même chose avec ma mère. Je pense à elle, et quelques minutes après je reçois un fax ou un coup de téléphone d'elle. Et elle est en Suède !

> J'ai souvent précédé par la pensée un coup de téléphone de mes patients qui ont terminé leur psychothérapie. Quelque chose, je ne sais pas quoi, me faisait penser à eux, je me demandais ce qu'ils devenaient, et peu de temps après ils appelaient pour prendre rendez-vous ou solliciter un conseil.

> J'ai un ami avec qui j'étais très liée il y a quelques années de cela. Nous nous parlons encore de temps en temps, tous les deux ou trois mois, mais chaque fois ou presque, je pense

brusquement à lui, sans raison, quelques minutes à peine avant qu'il appelle.

En général, les gens à qui ces choses-là arrivent ont un lien affectif solide ; mais dans certains cas, les personnes concernées ne se connaissent que de loin, ou partagent un lien négatif, comme pour Ersi Hatzimichalis d'Athènes, en Grèce. À l'époque des colonels, fin des années 1960 et début des années 1970, la sécurité recherchait son frère Niko, qui était dans la résistance.

> J'étais en train de peindre, un jour, dans mon studio, quand j'ai vu tout à coup l'image mentale d'un certain M. K., qui travaillait à la sécurité et avait collaboré avec les Allemands pendant l'occupation. Je l'avais rencontré une ou deux fois chez des gens avant la guerre, mais j'avais toujours été mal à l'aise en sa présence. Il avait l'air d'un faux jeton, le regard fuyant, et il donnait l'impression qu'il pouvait aussi bien nous arrêter que nous aider. Pendant vingt-cinq ans, je n'ai jamais plus pensé à lui, je n'avais pas de raison de le faire. Et juste au moment où j'avais son image dans la tête, le téléphone a sonné, et c'était lui ! D'une voix mielleuse, il m'a demandé comment j'allais, mais ce qu'il voulait réellement savoir, c'était où se trouvait mon frère. Je lui ai dit que Niko était à Paris.

Souvent, les gens ne se rendent pas compte qu'ils étaient en train de penser à une personne en particulier, mais quand le téléphone sonne ils savent qui est à l'autre bout du fil. Un exemple : « Avec ma meilleure amie, je dirais que dans 70 à 80 % des cas, nous savons que c'est l'autre qui appelle dès que le téléphone sonne. Et ça dure depuis dix-huit ans » (Dr Eleanor Pryor, Australie). Beaucoup affirment même que le téléphone ne sonne pas de la même façon quand c'est une certaine personne qui appelle. Par exemple, Ann Murray, de Fife, en Écosse, m'a confié : « Il y a quelques années, j'avais une relation très forte avec quelqu'un, et j'étais capable de dire à tous les coups, en entendant la manière dont le téléphone sonnait, si c'était celui que j'aimais. C'est difficile à expliquer, mais la sonnerie n'était pas la même quand c'était lui. »

## Incitation à téléphoner

Si vous souhaitez très fort que quelqu'un vous appelle, il semble que parfois le fait de se concentrer sur cette personne provoque l'appel. J'ai connu ce genre d'expérience quand je vivais en Inde à Hyderabad et que j'avais particulièrement besoin de contacter un ami anglais qui habitait à plusieurs kilomètres de chez moi et n'avait pas le téléphone. Il m'appelait rarement, et je me demandais comment lui faire parvenir un message. Au bout de dix minutes environ, le téléphone a sonné, et c'était lui. Il appelait d'une cabine. Il avait ressenti le besoin de me téléphoner, disait-il, mais il ne savait pas pourquoi.

Alan Cook, de Dungeness, dans le Kent, en Angleterre, eut une expérience de ce genre avec une amie qui était en vacances en Italie. Souvent, il lui était arrivé de lui téléphoner juste au moment où elle appelait, mais cette fois-ci il n'avait pas le numéro de l'hôtel où elle était descendue.

> En rentrant du travail un soir alors que mon amie était en voyage, j'ai pensé que j'avais vraiment envie de lui parler. Vingt minutes plus tard environ, le téléphone a sonné et les premiers mots que j'ai entendus ont été : « Désolée d'être en retard. » Elle m'a alors expliqué qu'elle avait « senti » que je voulais lui parler pendant qu'elle dînait à l'hôtel. Il avait fallu qu'elle sorte acheter une carte de téléphone et qu'elle trouve une cabine. C'était ce qui l'avait retardée. À aucun moment elle n'avait eu le moindre doute sur le fait que je voulais lui parler.

Joann Ertz, de Tacoma, Washington, pratiquait cela comme un jeu avec sa mère.

> Tout a commencé un jour où elle m'a dit que nous devrions essayer de nous concentrer chacun sur l'autre en pensant très fort : « Appelle-moi. » Et ça a marché à tous les coups. C'est devenu un sujet de plaisanterie entre nous. Il y avait des moments où je ne pouvais penser à rien d'autre qu'à cette idée d'« appeler maman ». Et quand je l'appelais, elle se mettait à rire en disant : « C'était juste pour voir si ça marchait toujours. Comment vas-tu ? »

Ces appels mentaux à distance ressemblent beaucoup aux appels télépathiques donc nous avons discuté au chapitre 3. Mais avant l'invention du téléphone et du télégraphe, il n'y avait pratiquement rien que les gens pouvaient faire pour y répondre à part se déplacer en personne. Ils pouvaient aussi écrire une lettre, ou simplement oublier toute l'affaire. Aujourd'hui, le téléphone est si répandu que cela ne pose aucun problème de réagir à l'impulsion de contacter une personne. Il y a sans doute un nombre croissant de gens qui le font. Et le téléphone mobile facilite encore plus les choses.

## Qui influence qui ?

Comme nous l'avons vu, il arrive qu'une personne pense à une autre juste avant que cette dernière l'appelle, comme si la première avait capté les intentions de la seconde. Mais parfois c'est le contraire, et une personne souhaite qu'une autre l'appelle juste avant son coup de téléphone. Le sens dans lequel s'exerce l'influence télépathique est donc souvent ambigu. « Il y a environ six ans, j'ai appelé une amie à qui je n'avais pas parlé depuis des mois pour découvrir, quand elle m'a répondu, qu'elle était justement en train de chercher mon numéro pour m'appeler. Depuis, le phénomène s'est reproduit de nombreuses fois » (Jai Flicker, Forest Knolls, Californie).

Il arrive que les deux personnes s'appellent exactement au même moment. Jill Andrews, du Wyoming, a vécu ce genre d'expérience de manière répétée avec sa mère, ex-professeur de biologie dans le Michigan.

> En plusieurs occasions, depuis des années, la ligne était occupée quand j'appelais. Et quand je raccrochais, le téléphone sonnait immédiatement. C'était ma mère, qui m'appelait exactement au même instant ! Il m'est aussi arrivé de prendre le téléphone pour composer son numéro et de ne pas avoir de tonalité. « Allô ? » faisais-je, pensant qu'une autre personne utilisait la ligne dans la maison. Et c'était ma mère qui répondait : « Allô ? » J'avais répondu à son coup de téléphone avant

même d'entendre la sonnerie. Sans compter que, presque chaque fois que je téléphone à la maison, la première chose que me dit maman, c'est : « C'est toi, Jill ? Je pensais justement à toi ! »

## Quelle est la fréquence de ces expériences ?

Il semble que ces histoires de téléphone soient extrêmement courantes. En fait, ce sont probablement les occasions télépathiques les plus répandues dans notre monde moderne. Si le lecteur en doute, qu'il fasse une petite enquête autour de lui, dans sa famille, à son travail, parmi ses amis ou collègues. Je lui prédis que beaucoup de gens, probablement la majorité, lui confirmeront qu'ils ont eu une expérience de ce genre.

À ma connaissance, personne n'a jamais essayé, à ce jour, d'estimer le nombre de gens qui ont eu des expériences apparemment télépathiques au téléphone. J'ai tenté de faire cette estimation en utilisant trois procédures différentes.

Tout d'abord, sur une période de cinq années, j'ai demandé aux gens, à l'occasion de cours, séminaires et conférences donnés en Europe et en Amérique du Sud, s'il leur est arrivé de savoir qui les appelait, d'une manière qui leur semblait télépathique, avant de répondre au téléphone. À main levée, une proportion qui se situe entre 80 et 95 % répondait en général de manière positive. Il s'agit là, naturellement, d'une forme de sondage très approximative, et mes audiences, je le reconnais, ne constituent pas un échantillon représentatif de la population. Néanmoins, cette méthode m'a permis d'interroger un grand nombre de personnes, environ 6 000 en tout, réparties dans toute l'Europe occidentale et dans les deux Amériques. Ces résultats préliminaires ont au moins le mérite de montrer que la télépathie au téléphone est bien connue dans un large éventail de pays.

Ensuite, j'ai demandé à des groupes de personnes qui assistaient à des cours et à des séminaires en Grande-Bretagne, en Allemagne, aux États-Unis et en Argentine de remplir des questionnaires sur leur expérience du téléphone. La première question était : « Vous est-il arrivé de penser à quelqu'un juste au moment où le téléphone

sonnait, ou un peu avant, et de constater que c'était la personne à laquelle vous pensiez qui vous appelait ? (Ne tenez pas compte des intuitions qui peuvent être expliquées de manière traditionnelle, mais seulement de celles qui vous semblent relever de la télépathie.) » Au total, 1 562 personnes sur 1 691, soit 92 % de ceux qui remplirent le questionnaire, répondirent par l'affirmative[2].

En troisième lieu, mes collaborateurs et moi avons procédé à des sondages en règle par téléphone sur un échantillon aléatoire de ménages en Angleterre et aux États-Unis. Dans ces sondages, environ la moitié des personnes interrogées déclare avoir fait l'expérience de savoir qui téléphonait avant de décrocher : 51 % à Londres, 49 % à Bury, dans la région Nord-Ouest de l'Angleterre, et 47 % à Santa Cruz, en Californie[3]. Le pourcentage est encore plus élevé pour ceux qui disent avoir eu l'occasion d'appeler quelqu'un qui était sur le point de leur téléphoner. En Angleterre, la proportion était de 65 %, et en Californie de 78 %[4]. Dans tous les cas, les femmes étaient plus nombreuses que les hommes à répondre oui.

Ces sondages montrent aussi que l'expérience apparemment télépathique consistant à anticiper un appel téléphonique est plus répandue que n'importe quelle autre forme de télépathie.

## Histoire naturelle de la télépathie téléphonique

Mes questionnaires avaient principalement pour but d'en savoir plus sur l'histoire naturelle de la télépathie téléphonique, et en particulier avec quelle fréquence elle semblait se produire, et sur qui.

La première découverte, et la plus évidente, est que les femmes sont plus nombreuses que les hommes à avoir eu cette expérience (figure 1). Cette différence entre sexes apparaît dans la totalité des quatre pays considérés : Argentine, Grande-Bretagne, Allemagne et États-Unis. Ce résultat confirme les conclusions du sondage sur un échantillon de ménages et le sentiment largement répandu que les femmes ont tendance à être plus intuitives que les hommes. Parmi ces derniers, les Argentins ont obtenu le meilleur score et les Britanniques le plus bas.

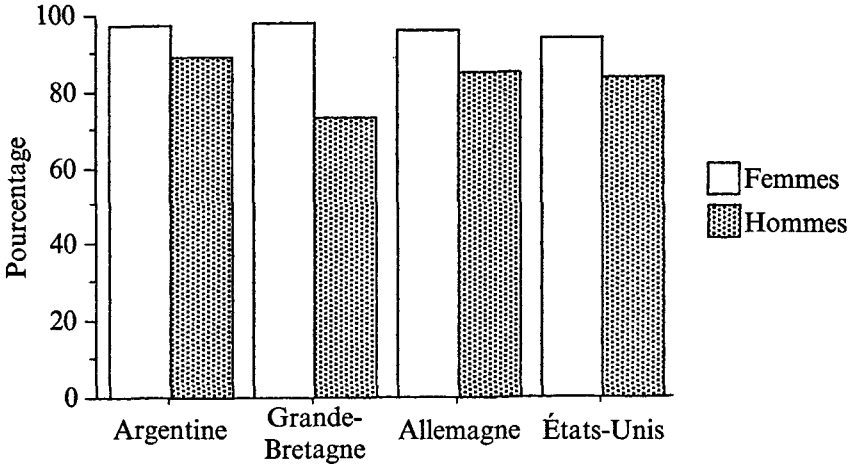



*Figure 1. Pourcentages d'hommes et de femmes dans quatre pays différents qui ont répondu qu'ils avaient eu des expériences de nature apparemment télépathique en relation avec un coup de téléphone. Les détails des questionnaires utilisés sont donnés dans l'appendice B.*

La plupart des gens qui ont connu ce genre d'expérience étaient des amis, des mères, des conjoints, des associés ou des collègues. D'autres cas concernaient des membres d'une même famille, particulièrement des sœurs, ou encore des employeurs avec leurs employés (figure 23, p. 409). Dans une faible proportion, on trouve aussi des clients, des parents par alliance, des thérapeutes, des patients et des enseignants. Dans les quatre pays, les mêmes configurations se sont reproduites.

Les amis du même sexe sont plus susceptibles d'être captés télépathiquement que les amis du sexe opposé. Cette configuration est en contradiction avec les réactions au père ou à la mère, où les deux sexes réagissent davantage à la mère qu'au père (figure 23, p. 409).

À la question : « Avez-vous eu d'autres sortes d'expériences télépathiques ? », 68 % des personnes qui acceptèrent de répondre au questionnaire cochèrent la case « oui ». Là encore, il faut noter que beaucoup plus de femmes que d'hommes (72 contre 58 %) répondirent de manière positive. Ces pourcentages sont bien plus faibles que ceux qui concernent la télépathie par téléphone (figure 2) et confirment que ce dernier type de télépathie est de loin le plus courant dans notre monde moderne.

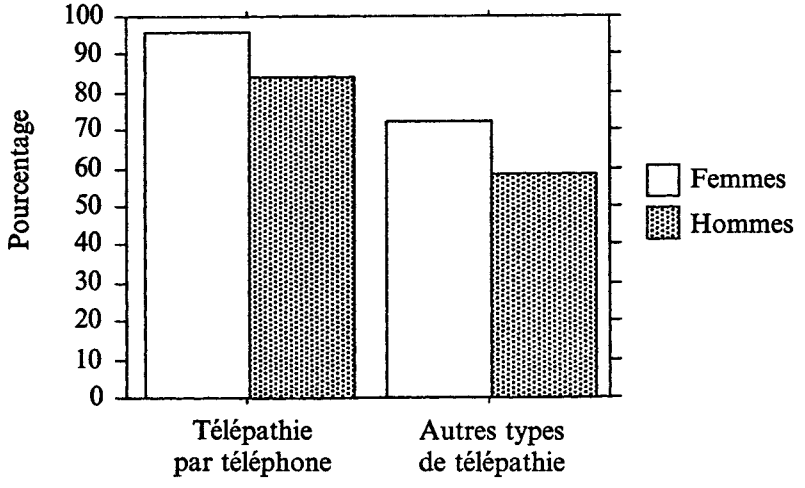



*Figure 2. Pourcentages d'hommes et de femmes qui déclarent avoir eu des expériences de nature apparemment télépathique en relation avec des coups de téléphone comparés aux pourcentages des personnes qui déclarent avoir eu d'autres expériences de nature télépathique. Les chiffres donnés proviennent de sondages par questionnaire réalisés en Argentine, en Grande-Bretagne, en Allemagne et aux États-Unis. On trouvera plus de détails dans l'appendice B.*

L'appendice B donne des détails plus précis sur les questionnaires utilisés pour ces sondages. Disons, pour les résumer, qu'ils montrent que plus de femmes que d'hommes déclarent avoir eu des expériences télépathiques au téléphone. Certaines personnes ont eu ce genre d'expérience très souvent, et même quotidiennement (figure 22, p. 408). La télépathie par téléphone ne dépend pas d'une technologie particulière et fonctionne aussi bien avec les téléphones mobiles qu'avec les lignes traditionnelles. Dans les quatre pays étudiés, la plupart des cas concernent des gens qui se connaissent bien, en particulier des amis, conjoints, partenaires sexuels, sœurs et collègues.

## Recherches sur la télépathie par téléphone

Bien que la télépathie par téléphone soit apparemment très répandue, les chercheurs scientifiques, y compris les parapsycholo-

gues, l'ont ignorée de manière surprenante. Pourtant, il n'est ni difficile ni coûteux de pratiquer des tests expérimentaux sur ce sujet.

Comme toujours, la première question qui vient à l'esprit est de savoir si ces phénomènes de nature apparemment télépathique ne pourraient pas être de simples coïncidences attribuables au hasard. Les gens pensent peut-être souvent les uns aux autres sans avoir besoin de raison particulière. Et le hasard fait peut-être qu'un coup de téléphone arrive à ce moment-là. Comme chacun a tendance à se souvenir des coïncidences heureuses et à oublier les cas où il ne se passe rien, l'illusion de la télépathie découlerait de la conjonction entre le hasard et la mémoire sélective.

Tout le monde peut faire des recherches sur ces possibilités en gardant un cahier près du téléphone pour y noter ses intuitions sur la personne qui appelle avant de décrocher. (Naturellement, il ne faut pas que le dispositif d'identification d'appel soit accessible.) Après avoir raccroché, on notera la date et l'heure, le nom de la personne qui a appelé et si l'appel était prévu à cette heure-là. Seuls les appels inattendus doivent être pris en compte. Lorsque le cahier est rempli, il est facile de calculer le pourcentage de réussite au total et le pourcentage de réussite concernant les appels d'une personne en particulier.

Tenir un tel cahier est la seule manière de contourner le problème de la mémoire sélective. Cependant, cela n'écarte pas une autre possibilité d'explication «normale». Quelqu'un peut très bien espérer qu'une personne l'appelle à un moment précis, sans être vraiment conscient de ce désir. Aussi, lorsque l'appel survient, nul besoin d'invoquer la télépathie, le désir inconscient est une explication suffisante. L'ennui, c'est que cette hypothèse est probablement invérifiable, ce qui, dans le domaine scientifique, est une tare plutôt qu'un avantage. En effet, si l'attente d'un coup de téléphone est inconsciente, comment prouver qu'elle existait réellement? Et si elle existe, ne pourrait-elle pas être le *résultat* d'un processus télépathique plutôt qu'une solution de rechange?

La meilleure manière de résoudre ces questions est de procéder à des tests expérimentaux pouvant être analysés par la méthode statistique. J'ai mis au point une procédure qui donne des résultats positifs clairs et reproductibles.

## Tests expérimentaux

Dans ces tests, le sujet reçoit, à un moment convenu, un appel d'une personne appartenant à un groupe de quatre. Il connaît leur identité, mais il ne sait pas qui va l'appeler au moment fixé. C'est l'expérimentateur qui choisit celui qui appelle de manière aléatoire. Le sujet doit deviner qui l'appelle avant de décrocher. Le hasard lui accorde 25 % de réponses justes.

Mes collaborateurs et moi avons recruté des sujets qui affirmaient avoir eu ce genre d'expérience au téléphone. Chacun désigna les quatre personnes qui devaient l'appeler en fonction de leur aptitude à établir un lien télépathique avec lui; par exemple, sa mère, sa sœur, un ami, etc. Naturellement, leur téléphone ne devait pas afficher l'identité du correspondant. Les téléphones mobiles étaient donc exclus.

Les sujets choisissaient des moments où ils étaient libres, et s'assuraient que les quatre personnes qui appelaient étaient disponibles à ces moments-là. Par exemple, le jeudi entre 14 heures et 14 h 20. Ils le faisaient savoir à l'expérimentateur, qui fixait le moment de l'appel, par exemple 14 h 15, et en informait le sujet. Au moment du début du test, soit quinze minutes avant l'appel, l'expérimentateur lançait un dé pour choisir un numéro de 1 à 4. Il prévenait la personne qui portait ce numéro. Elle devait téléphoner à 14 h 15 précises dans notre exemple, après s'être concentrée sur le sujet pendant une minute environ. À 14 h 5, les trois autres personnes désignées savaient qu'elles n'avaient pas été choisies.

Quand le téléphone sonnait à 14 h 15, le sujet savait que c'était l'un des quatre qui l'appelait. Avant de répondre, il devait s'efforcer de deviner qui c'était. Et après avoir décroché, il devait prononcer l'un des quatre noms – par exemple « Salut, Ben » –, avant que l'autre ait dit quoi que ce soit.

À titre de précaution contre toute fraude éventuelle ou toute erreur involontaire dans l'enregistrement des données, les sujets étaient filmés d'un bout à l'autre sur bande vidéo comportant un code de temps. Avant de répondre au téléphone, ils devaient dire face à la caméra qui était, selon eux, l'auteur de l'appel. Pour certains tests, celui qui appelait était filmé continuellement en même temps que le sujet.

Si le sujet n'avait aucune aptitude télépathique et répondait au hasard, il avait en gros 1 chance sur 4 de répondre juste. Certains sujets obtinrent effectivement 25 % de réponses exactes. Mais d'autres réalisèrent des scores bien plus élevés. En septembre 2002, nous avions conduit 854 tests de ce type avec 65 sujets différents. Le taux de réussite était de 42 %, ce qui, statistiquement, est astronomiquement significatif. Il y a 1 chance sur $10^{26}$ pour qu'un tel résultat apparaisse par hasard[5]. Parmi ces tests, 571 se déroulèrent sans caméra, avec un taux de réussite de 40 %, et 237 furent enregistrés en vidéo[6], avec un taux de réussite de 45 %[7]. Pour plus de détails, se reporter à l'appendice B.

Un certain nombre de ces tests filmés ont été réalisés avec la participation de Sue Hawksley, qui habite à Wakefield, Yorkshire, en Angleterre. Pour ses 30 premiers tests, non filmés, elle obtient un score de 14 réponses justes, soit 47 %. C'est un résultat hautement significatif du point de vue statistique : 1 chance sur 2 500 pour qu'il soit attribuable au hasard. Nous avons ensuite pratiqué une série de 100 tests filmés, où elle obtint 49 % de réponses justes : 1 chance sur plus de 100 millions pour que ce soit attribuable au hasard. Son score était bien meilleur avec certaines personnes qu'avec d'autres. Dans le cas d'une amie très proche, elle obtenait des réponses justes 75 % du temps (tableau 6, p. 411).

Pour la série suivante de 85 essais, elle obtenait un score moyen de 45 %, ce qui était de nouveau extrêmement significatif[8]. Mais dans cette série, deux personnes seulement faisaient partie de ses amis. Les deux autres étaient des chercheurs qu'elle n'avait jamais vus. Avec ses amies, elle tombait juste dans 66 % des cas ; avec les chercheurs, seulement dans 18 % des cas, ce qui est largement en dessous du niveau du hasard (figure 3).

Dans une autre série d'essais, elle était filmée en continu, ainsi que les quatre personnes qui l'appelaient, par des opérateurs distincts. Elle tomba juste dans 47 % des tests. Le score, là encore, était nettement plus élevé avec ses amies, mais conforme au hasard avec un chercheur qu'elle ne connaissait pas. (Pour plus de détails, se reporter au tableau 7, p. 413.)

Plusieurs sujets, y compris Sue, nous confièrent qu'il y avait des moments où ils se sentaient plus sûrs qu'à d'autres de leur réponse. Et ils pensaient se tromper moins quand ils avaient de l'assurance.

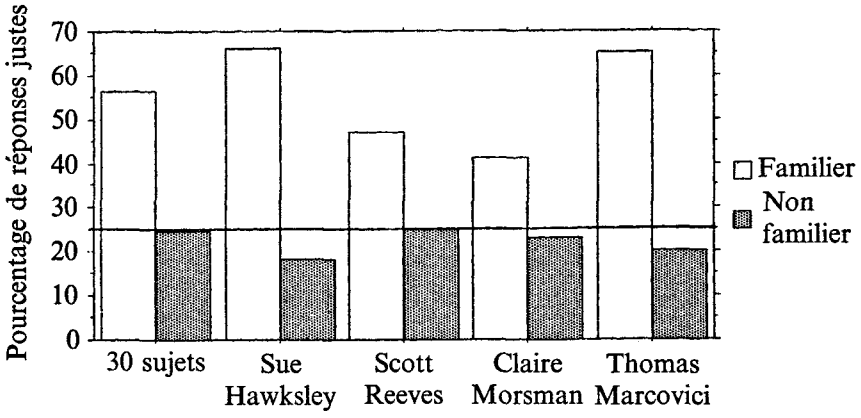



*Figure 3. Pourcentage de réponses correctes dans les tests de télépathie par téléphone avec des personnes familières et non familières. Comparaison entre les résultats combinés d'essais non filmés avec 30 sujets différents et ceux d'essais filmés avec 4 sujets différents. Le taux de réussite de 25 % conforme au hasard est indiqué par une ligne horizontale.*

Afin de tester aussi ce facteur, je demandai à Sue de noter le degré d'assurance qu'elle ressentait à chaque réponse avant de décrocher le téléphone. Sur un total de 134 essais enregistrés où elle devait noter: «sûre de moi», «pas très sûre» ou «au hasard», elle eut effectivement un score de 85 % quand elle était sûre, 34 % quand elle n'était pas sûre et 28 % quand elle estimait répondre au hasard, ce qui n'est pas significativement plus élevé que les 25 % accordés par les lois de la statistique (tableau 8, p. 413).

Dans la mesure où la télépathie semble s'appuyer sur les liens sociaux, il n'est guère surprenant que certaines combinaisons de personnes fonctionnent mieux que d'autres. Afin de disposer de points de comparaison supplémentaires sur la question, nous avons organisé une nouvelle série d'essais où certaines personnes qui appelaient au téléphone étaient des chercheurs dont le sujet connaissait le nom mais qu'il n'avait pas rencontrés personnellement. Parfois même, il s'agissait d'un ordinateur (sous la forme du service d'appel automatique fourni par British Telecom). Nous prédisions que le score serait plus bas avec des inconnus et des ordinateurs qu'avec des amis ou des membres de la famille. Une série d'essais avec 30 sujets différents travaillant avec des amis ou

des parents donna un taux de réussite de 56 % (77 essais positifs sur un total de 140). Ce résultat se situe largement au-dessus du niveau du hasard [9]. Avec des inconnus et le service d'appel, le taux était de 24,7 % (27 bonnes réponses sur 109), ce qui est très proche du niveau du hasard (figure 3). Cette différence entre les scores avec des personnes familières et des personnes non familières est statistiquement très significative [10].

L'expérimentation sur la télépathie au téléphone offre une bonne occasion de tester les effets – ou l'absence d'effets – de la distance. Dans les tests réalisés en Grande-Bretagne, rien ne nous a permis de dire que les personnes qui appellent de près réussissent mieux que celles qui appellent de loin. Par exemple, dans les essais réalisés avec ma collaboratrice Pam Smart, quand elle servait de sujet et que je l'appelais à plus de 300 kilomètres de distance, elle réalisait un score de 67 %, alors qu'avec un ami situé à 8 kilomètres de là, le taux de réussite était de 50 %.

La distance entre le sujet et celui qui l'appelle peut aller jusqu'à 20 112 kilomètres. C'est la distance de l'antipode, le plus loin qu'on puisse se trouver à la surface de la Terre. Pour ces expériences, nous avons recruté à Londres des sujets qui revenaient d'Australie ou de Nouvelle-Zélande, mais aussi d'Afrique du Sud et d'autres pays lointains. Nous avons comparé leur taux de réussite avec des amis ou des membres de leur famille restés là-bas avec celui de leurs amis en Grande-Bretagne. Sur un total de 58 essais concernant 7 sujets, le taux de réussite avec des personnes vivant à des milliers de kilomètres d'eux avoisinait 61 % alors qu'il était de 36 % pour leurs amis en Grande-Bretagne (tableau 10, p. 415). Ces sujets réussissaient *mieux* avec des personnes très éloignées qu'avec des personnes bien plus proches. Pour quelle raison ? L'explication la plus probable est que la plupart de leurs appels longue distance venaient de personnes auxquelles ils étaient particulièrement attachés : mères, conjoints ou compagnons, alors qu'en Grande-Bretagne il s'agissait principalement de connaissances récentes.

L'absence d'effet dû à l'éloignement est, de manière générale, conforme aux recherches effectuées jusqu'ici sur les autres catégories de télépathie. Les influences télépathiques ne semblent pas décroître avec la distance, ni dans les expériences avec les humains [11], ni dans celles avec des animaux comme les chiens, les

chats et les perroquets [12]. Ces influences semblent plutôt dépendre de la profondeur des liens affectifs entre les deux sujets.

Les expériences au téléphone fournissent un moyen de recherche simple et efficace, et constituent d'excellents sujets pour les travaux d'étudiants. On trouvera des explications pratiques plus détaillées dans l'appendice A.

## Animaux familiers qui savent quelle est la personne qui appelle

Certains animaux domestiques, comme je l'ai exposé dans mon livre *Ces chiens qui attendent leur maître*, semblent savoir à quel moment une personne donnée va appeler. En fait, c'est cette faculté qu'ont les chiens d'anticiper l'appel de quelqu'un qui a suscité mon intérêt pour la télépathie au téléphone entre les humains. J'en ai vite conclu qu'il s'agissait du seul aspect du septième sens où les humains obtiennent de meilleurs scores que les animaux.

L'une des premières observations portées à ma connaissance sur des animaux en relation avec le téléphone émane de l'épouse d'un professeur de l'Université de Californie à Berkeley. Elle me confia qu'elle savait toujours à quel moment son mari appelait parce que Whiskins, leur chat tigré, se ruait sur le téléphone pour donner des coups de patte sur le combiné. « Souvent, il arrive à décrocher et se met à miauler devant le micro avant que j'arrive. Mon mari l'entend très bien à l'autre bout du fil. Mais si c'est quelqu'un d'autre qui appelle, il reste totalement indifférent. » Whiskins avait ce comportement non seulement quand son mari appelait du campus, mais aussi quand il était en déplacement en Afrique ou en Amérique du Sud.

Certains chats, tout comme certains humains, semblent avoir la faculté d'anticiper un coup de téléphone avant la sonnerie. Par exemple, Sheila Geddes, de Yaxham, Norfolk, en Angleterre, m'a raconté l'histoire suivante :

> Notre chat, M. Softy, a toujours su à quel moment j'allais appeler chez moi. Il s'asseyait le premier sur le tabouret du téléphone en ronronnant. Alors que j'étais en Australie, il est

allé se percher sur le tabouret un après-midi – il était 1 heure du matin à Canberra. Mon mari lui a dit : « Inutile, elle ne téléphonera pas à cette heure-ci. » Mais je m'étais réveillée subitement, avec un sentiment de nostalgie, et je savais que c'était l'après-midi là-bas. Cinq minutes plus tard, le téléphone a sonné et il a été ravi d'entendre ma voix.

La distance entre Mme Geddes et son chat était de plus de 17 000 kilomètres.

De même, il y a des chiens qui semblent capables de reconnaître les appels d'une certaine personne, indépendamment de la distance. Marie Mc Currach, qui habite à Ipswich, dans le Suffolk, en Angleterre, avait un labrador qu'elle avait pris à l'époque où son fils avait dix ans. Quatre ans plus tard, le jeune garçon partit faire des études dans une école navale, puis fut affecté dans la marine marchande sur une ligne qui desservait principalement l'Afrique du Sud.

Chaque fois qu'il téléphonait à la maison, le chien se ruait avant tout le monde sur le téléphone. Il ne se dérangeait jamais si c'était quelqu'un d'autre qui appelait. Il fallait mettre le combiné près de l'oreille de l'animal pour que notre fils puisse lui parler et qu'il lui réponde en aboyant. Jamais notre fils ne nous disait à l'avance à quel moment il téléphonerait, et les heures n'étaient jamais les mêmes. Comment le chien savait-il que c'était lui qui appelait avant qu'une personne ait décroché ?

Comme dans le cas des humains et des chats, il y a des chiens qui réagissent avant même que le téléphone se mette à sonner. Par exemple, Tansy Ellison, de Hampstead, à Londres, a remarqué que son lévrier, Maisie, « sent que le téléphone va sonner. Si elle est en haut, elle descend en courant et se met devant l'appareil. Ou encore elle aboie juste avant la sonnerie. Mais elle ne fait ça que quand c'est maman qui appelle, jamais quand c'est quelqu'un d'autre. »

Certains perroquets réagissent également aux appels de personnes données. Ils prononcent même le nom de ces personnes avant qu'on décroche. Richard Dalby, de Harrowgate, dans le Yorkshire, en Angleterre, a un gris du Gabon qui s'appelle

Kerry et qui réagit aux appels de plusieurs membres de la famille, en particulier ses belles-filles, Michele et Jeanine.

> Il semble savoir instinctivement quand c'est Michele qui appelle. Quand il entend le téléphone sonner, il crie « Shell ». Tout le monde l'appelle « Shell », à présent. J'ignore comment il fait. Michele appelle plusieurs fois par jour, et jamais à la même heure. Ça peut être aussi bien le soir que le matin. Mais quand Kerry dit « Jeanine », on peut être sûr que ce n'est pas Michele.

Les perroquets aussi peuvent réagir avant la sonnerie du téléphone. Par exemple, Lilla Cabot, de Guilford, dans le Connecticut, a constaté que lorsque sa fille Jane est partie comme pensionnaire dans une école, leur perroquet d'Amazonie, Phoenix, leur annonçait chacun de ses coups de téléphone.

> Un soir, vers 22 heures, Phoenix s'est mis brusquement à crier : « Jane, Jane ! » Mon autre fille m'a dit : « Regarde l'heure, maman, Jane va probablement téléphoner. » Dix minutes ont passé sans que le téléphone sonne. Je commençais à avoir un doute, quand la sonnerie a retenti, et c'était Jane. Je l'ai interrogée sur l'heure, et elle m'a répondu qu'à 22 heures elle allait prendre le téléphone pour nous appeler quand une amie est arrivée et a passé une dizaine de minutes avec elle. Les cris de Phoenix correspondaient au moment où elle avait pris le téléphone dans l'intention de nous appeler.

Dans ma base de données, j'ai 103 cas d'animaux qui semblent savoir d'avance qui va téléphoner : 52 chiens, 43 chats et 8 perroquets ou volatiles divers de la famille des perroquets. Il y a aussi un exemple attesté avec un singe, un capucin nommé Sunday. Son propriétaire, Richard Savage, l'avait laissé chez un ami en Colombie-Britannique pendant qu'il allait sur les lieux d'un tournage. « Plusieurs minutes avant que Richard m'appelle, Sunday se mettait à faire des bonds et à babiller. Quand je raccrochais, il ne s'occupait plus du tout du téléphone pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que Richard rappelle [13]. »

À ma connaissance, aucune étude expérimentale n'a encore été réalisée sur la télépathie animale en relation avec le téléphone.

Dans l'appendice A, je donne quelques indications sur la manière dont ces expériences pourraient être menées.

## E-mails et télépathie

L'évolution de la télépathie continue. Après la télépathie au téléphone vient la télépathie par e-mail, qui suit en général les mêmes modalités. Une personne s'aperçoit qu'elle pense à une autre personne à qui elle n'a pas pensé depuis longtemps, et reçoit peu après un e-mail de cette personne. Par exemple : « Je pense à un ami en Australie ou en Afrique du Sud et je reçois un e-mail qui a probablement été écrit au moment où cette pensée m'est venue », déclare Christine Steel, du comté de Surrey, en Angleterre. Parfois, cette expérience est plus ou moins immédiate : « J'étais sur le point d'envoyer un e-mail à quelqu'un, qui m'a contacté avant que j'aie pu taper le premier mot » (Nickolaï Parker, New York).

Il arrive qu'un e-mail ne soit pas particulièrement attendu, mais que son envoi soit déclenché par le seul fait de penser à une personne. Une éditrice new-yorkaise me déclara un jour qu'à plusieurs reprises, alors qu'elle mettait ses dossiers à jour en jetant des documents concernant un auteur en puissance, elle avait reçu, quelques heures plus tard, un e-mail de cette personne, dont elle n'avait pas entendu parler depuis des mois.

En 2002, je lançai une série de recherches expérimentales sur la télépathie par e-mail en utilisant une procédure adaptée de celle que j'utilisais pour le téléphone. Chaque sujet choisissait quatre amis ou membres de sa famille comme expéditeurs. À un moment convenu, par exemple 10 h 30, un des quatre expéditeurs, choisi au hasard par l'expérimentateur, envoyait un e-mail au sujet, avec une copie à l'expérimentateur. Une minute avant, soit à 10 h 29, le sujet envoyait à l'expérimentateur un e-mail où il essayait de deviner qui allait le contacter. Le moment précis auquel chaque message était expédié était automatiquement indiqué.

Comme pour la télépathie au téléphone, il y avait 25 % des chances pour que la réponse soit juste par hasard. En septembre 2002, j'avais réalisé 160 essais de ce genre. Dans 67 %

des cas, le sujet était tombé juste. Ce taux de réussite de 43 % excédait de manière significative celui que le hasard accorde[14].

Les tests sur la télépathie par e-mail sont relativement simples et peu coûteux à réaliser. Ils constituent un excellent sujet de recherche pour des étudiants. (Voir à l'appendice A pour les détails de procédure ; voir aussi sur mon site www.sheldrake.org, régulièrement mis à jour pour les recherches en cours.)

# 7

# Évolution de la télépathie

La télépathie se rencontre chez des animaux appartenant à de nombreuses espèces distinctes. À quel point est-elle répandue? Et jusqu'où remontent ses origines évolutionnaires?

Toute une variété d'animaux domestiques semble capable de capter les pensées et les intentions humaines par télépathie. Dans la plupart des cas, il s'agit de chiens, de chats, de chevaux et de perroquets. Mais il y a aussi des observations qui concernent des lapins, des furets, des agneaux élevés au biberon, des perruches, des mainates, des poules et des oies [1].

Tous ces animaux sont des mammifères ou des oiseaux. Je n'ai pas connaissance de cas concernant des reptiles, ni des amphibiens, ni des poissons.

Chez les insectes, on dit parfois que les abeilles réagissent à la mort de leur propriétaire. Mais la documentation sur la question est très rare. À la suite de mes appels à information passés dans différentes publications spécialisées en apiculture (entre autres *Scottish Beekeeper* et *L'Abeille de France*), je n'ai reçu que trois comptes rendus de première main concernant des abeilles qui ont essaimé à la mort de leur propriétaire à une époque de l'année où la chose est inhabituelle. Mais certains apiculteurs sont sceptiques en ce qui concerne ce genre d'histoire. Ils traitent de superstition, également, la coutume naguère répandue d'annoncer aux abeilles la mort de leur apiculteur.

Si on met de côté les abeilles et si on laisse ouverte la question

des rapports télépathiques éventuels entre reptiles et humains, il reste une très large majorité de cas de télépathie humain-animal avec des mammifères domestiques et des oiseaux. Quelles sont les origines de cette télépathie ? A-t-elle évolué uniquement en raison d'influences humaines ? Ou bien ces espèces animales étaient-elles déjà douées de facultés télépathiques à l'état sauvage ?

Les chiens sont domestiqués depuis très longtemps, peut-être 100 000 ans[2]. Les chats et les chevaux ont été domestiqués à une époque plus récente, il y a probablement 5 000 ans[3]. Pour ces espèces, il est possible que la télépathie ait évolué sur de nombreuses générations à la faveur des interactions entre l'homme et l'animal. Cela laisserait une grande marge à la sélection naturelle ou même délibérée. Mais l'argument ne s'applique pas aux perroquets. De nombreux perroquets devenus aujourd'hui des animaux familiers ont été capturés jeunes à l'état sauvage, et n'avaient pas d'ancêtres domestiqués. L'importation du perroquet gris africain capturé dans son environnement n'a été interdite aux États-Unis qu'à partir de 1993, et les oiseaux actuellement en captivité ne sont séparés que par une ou deux générations de l'état sauvage. De nombreux éleveurs se servent encore comme reproducteurs de gris africains capturés dans la jungle. La communication télépathique entre humain et perroquet ne peut donc pas s'expliquer par une sélection génétique en captivité s'étalant sur plusieurs générations.

De plus, on connaît des exemples d'animaux sauvages élevés par des humains qui ont avec eux un très fort lien affectif, même quand ils retournent ensuite à l'état sauvage. Il arrive alors qu'ils conservent une liaison télépathique, comme dans le cas du lionceau de Joy Adamson, Elsa (p. 129).

Dans tous les cas, il est peu vraisemblable que des animaux domestiques aient acquis leur faculté télépathique au contact des hommes. Les chiens, les chats, les chevaux et les perroquets sont généralement plus sensibles aux influences télépathiques que leurs compagnons humains. Cette asymétrie apparaît clairement dans ma base de données, qui comporte actuellement 2 731 cas de télépathie homme-animal contre 251 cas animal-homme. Et des sondages effectués en Grande-Bretagne et en Amérique établissent que davantage d'animaux familiers que de propriétaires de ces

mêmes animaux font preuve de facultés télépathiques, de l'avis même des personnes concernées [4].

Ainsi, la télépathie chez les animaux non humains ne semble pas constituer un trait particulier de la domestication. Peut-être les animaux de nombreuses espèces ont-ils des facultés télépathiques entre membres du même groupe social dans des conditions naturelles. Les manifestations télépathiques à l'état domestique sont probablement liées à celles qui sont présentes chez ces animaux à l'état sauvage.

## Télépathie animal-animal

Les recherches sur la télépathie animal-animal, que ce soit à l'état sauvage ou à l'état domestique, sont extrêmement rares. Cependant, comme je l'ai établi dans *Ces chiens qui attendent leur maître*, diverses observations isolées semblent suggérer que certains chiens peuvent être influencés télépathiquement par d'autres animaux de la même espèce avec qui ils entretiennent un lien très fort. Il y a d'autres espèces dont les membres semblent capables de communiquer entre eux par télépathie. Je n'ai eu connaissance que de trois séries d'expériences menées dans les formes sur la télépathie entre animaux, et ces trois études aboutissent à la même conclusion.

Tout d'abord, dans des tests sur des chiens réalisés à New York, une femelle boxer était séparée de son chiot qui, à des moments donnés, était «menacé» par un expérimentateur. La mère, dans une pièce insonorisée, geignait exactement aux mêmes moments [5].

En deuxième lieu, le dresseur de chevaux britannique Henry Blake a fait des expériences de télépathie sur des chevaux, généralement frères ou sœurs, qui avaient l'habitude de vivre ensemble. Sur un total de 119 essais où les deux animaux étaient séparés et hors de portée d'oreille, Blake constata que dans 68 % des cas, lorsque le premier était nourri ou monté ou menacé, le second réagissait en conséquence. Blake pratiqua aussi des tests de contrôle avec une paire de chevaux hostiles l'un envers l'autre. Il n'obtint qu'un seul résultat positif sur 15 essais. Il en conclut que les chevaux possédant un fort lien affectif peuvent communiquer

par télépathie et suggéra que ce genre de liaison devait être essentiel pour la survie à l'état sauvage. Par exemple, si un troupeau est dispersé et que certains membres se trouvent hors de portée de vue et d'oreille, la possibilité de communiquer un signal de danger par télépathie augmente leurs chances de survie [6].

En troisième lieu, le chercheur français René Peoc'h a démontré que les lapins semblaient communiquer par ce moyen quand un lien existe entre eux. Dans les tests qu'il a pratiqués, les lapins étaient continuellement monitorés et leur stress mesuré d'après l'afflux de sang dans les oreilles. Peoc'h compara des lapins issus de la même litière et élevés dans la même cage avec des paires de contrôle élevées dans des cages isolées et séparées. Quand un lapin éprouvait du stress [7], attesté par une diminution de la pression sanguine au niveau de l'oreille, il y avait généralement une diminution de pression sanguine chez l'autre dans les secondes qui suivaient. Mais avec la paire de contrôle, on n'observait aucune corrélation de ce genre [8].

## Télépathie au sein de la meute ou du troupeau

Les naturalistes et les chasseurs qui se sont intéressés aux troupeaux d'animaux sauvages ont souvent constaté que tout un groupe se fige ou prend la fuite quand un ou plusieurs individus ont senti un danger. Naturellement, dans de nombreux cas, ce phénomène peut s'expliquer en termes de signaux d'alarme par des moyens sensoriels normaux; mais il y a des cas où le signal semble se propager rapidement et silencieusement sans qu'il y ait aucune communication sensorielle apparente. Le naturaliste américain William Long a observé ce phénomène à plusieurs reprises quand il suivait des troupeaux de caribous et d'élans au Canada. Il en conclut que tout un groupe peut éprouver au même moment l'impulsion de s'enfuir, et y obéir sans hésitation, d'une manière essentiellement télépathique [9]. Peut-être les racines évolutionnaires des réactions de panique chez les humains trouvent-elles leur origine dans ce genre de comportement collectif.

Long étudia aussi les meutes de loups du Canada en les suivant sans relâche pendant des jours et des jours. Il s'intéressa parti-

culièrement aux liens existant entre les différents membres de la meute, même quand ils étaient séparés par de grandes distances. Les membres isolés d'une meute semblaient savoir à tout moment où se trouvaient les autres. « L'hiver, lorsque le loup gris se constitue en meutes réduites, il semble qu'un individu solitaire ou séparé des autres sache toujours à quel endroit ils sont en train de chasser, d'errer au hasard ou de dormir dans leur tanière de jour. [...] [Grâce à] je ne sais quel lien d'attraction ou de communication silencieuse, il est capable de les rejoindre directement à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, même s'il ne les a pas vus depuis huit jours et qu'ils ont parcouru entre-temps d'innombrables kilomètres à travers la neige [10]. » Long concluait qu'un tel comportement ne pouvait pas s'expliquer par le fait de suivre des itinéraires habituels, ni par celui de suivre une piste grâce à un odorat particulièrement développé, ni par celui d'entendre les bruits de la meute au loin [11].

Il se peut que ces liaisons à distance fassent normalement partie des sociétés animales, que nous commençons à peine à étudier et à comprendre.

## Volées d'oiseaux

Certaines espèces d'oiseaux telles que les étourneaux se constituent en volées faisant preuve d'une coordination remarquable. Ils changent de direction de manière pratiquement simultanée, sans que jamais deux individus entrent en collision. Comment y parviennent-ils ?

Bien qu'il existe étonnamment peu d'études sur le comportement détaillé des volées d'oiseaux, on a essayé plusieurs fois de simuler le comportement d'une volée par ordinateur. C'est Craig Reynolds qui a conçu le plus connu de ces modèles, appelé « boids », dans les années 1980 [12]. On peut en voir un exemple sur Internet [13]. Ce modèle, bien entendu, est en deux dimensions, mais si l'on n'y regarde pas de trop près il simule le comportement d'une volée de manière très impressionnante.

Le modèle boids est « à base individuelle », c'est-à-dire qu'il prend des boids individuels comme point de départ. Ces boids

sont programmés de manière à se comporter conformément à trois règles simples :

> Se déplacer de manière à éviter de se trouver trop près d'un voisin.
> Se déplacer dans la même direction générale que les voisins.
> Se déplacer vers la position moyenne occupée par les voisins.

Si l'on se conforme à ces règles, on peut avoir sur un écran d'ordinateur un ensemble de boids qui se comporte plus ou moins comme une volée. Ce « comportement émergent » simulé semble montrer que le comportement d'ensemble de la volée est le produit des interactions de chaque individu avec ses voisins selon des règles simples sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours à des principes organisateurs mystérieux. Mais si ces considérations peuvent s'appliquer à un modèle informatique, il n'est pas du tout certain qu'il y ait une relation avec le comportement réel d'une volée d'oiseaux en trois dimensions. Reynolds a conçu son programme boids en partant non pas de données sur les vrais oiseaux, mais d'une programmation informatique concernant la « vie artificielle », dans laquelle des modules à deux dimensions interagissent avec des modules voisins selon des règles très simples. Les spécialistes des effets spéciaux au cinéma ont utilisé ces programmes pour créer des animations de volées ou de troupeaux dans des films comme *Le Roi lion* et *Batman, le Défi.*

Les modèles informatiques du type boids sont utiles lorsqu'il s'agit de créer des animations en deux dimensions, mais ils demeurent biologiquement très naïfs. Bien que la recherche sur le comportement des vrais oiseaux soit d'une pauvreté surprenante, on en sait cependant assez pour écarter le genre d'interactions de voisin à voisin sur lesquelles reposent les modèles du type boid [14].

Par exemple, dans les années 1980, le biologiste Wayne Potts filma les changements de direction d'une importante volée de bécasseaux variables dans le Puget Sound (État de Washington), en utilisant de la pellicule ultrarapide pour pouvoir ralentir l'image afin d'étudier en détail les mouvements des oiseaux. (Le bécasseau variable est un petit échassier qui vit au bord de l'eau.) Potts découvrit que les changements de direction de la volée n'étaient pas tout à fait simultanés, mais partaient soit d'un individu soit

d'un groupe restreint d'individus. Ce point de départ pouvait se situer n'importe où au sein de la volée, à travers laquelle il se propageait comme une onde. Ces « ondes de manœuvre » étaient extrêmement rapides : en moyenne, il ne leur fallait que quinze millisecondes pour passer d'un individu à un autre.

En laboratoire, Potts testa des bécasseaux en captivité pour déterminer la rapidité avec laquelle ils réagissaient à un stimulus imprévu. En moyenne, la réaction de recul survenait 38 millisecondes après un éclair soudain. Ce qui signifie qu'ils ne pouvaient pas changer de direction en réaction à ce que faisaient leurs voisins, puisque cette réaction, dans la réalité, se produit bien plus rapidement.

Potts en conclut que les oiseaux réagissaient non pas au comportement de leurs voisins immédiats, mais à une onde de manœuvre globale à laquelle ils adaptaient leur configuration de vol par anticipation. Il ne faisait pour lui aucun doute que cette onde était repérée visuellement. Mais pour cela, il faudrait que chaque animal fasse preuve d'une attention visuelle pratiquement continue, sans clignement et sur 360 degrés. Même en supposant qu'une attention totale soit possible, comment cela pourrait-il fonctionner quand l'onde arrive par-derrière ? Aucun oiseau ne possède une vision sur 360 degrés, que ses yeux soient devant, comme la chouette, ou sur le côté, comme l'oie, le bécasseau ou l'étourneau.

L'oie du Canada, par exemple, a un champ visuel de 135 degrés pour chaque œil, avec une zone de recouvrement devant la tête de 40 degrés. Autrement dit, elle possède une vision binoculaire sur 40 degrés. Mais elle a aussi un angle mort de 58 degrés derrière la tête [15]. Il lui est impossible de voir quoi que ce soit dans cette zone cachée, de même que nous ne pouvons pas voir ce qu'il y a derrière nous malgré tous nos efforts pour bouger les yeux sans tourner la tête. Les oies, en général, ont une formation de vol en V, et l'angle de ce V est le plus souvent égal à 30 ou 40 degrés [16]. Ce qui signifie que chaque oie peut voir ses congénères qui se trouvent devant elle, mais pas ceux qui se trouvent derrière, à moins de tourner la tête sur 45 degrés. Il reste que les formations d'oiseaux en V, comme c'est le cas pour la plupart des oies et des canards, peuvent être coordonnées visuellement par l'animal de tête.

En revanche, les oiseaux comme les bécasseaux et les étourneaux ne volent pas en ligne et ne suivent pas une tête de file. Ils réagissent en fonction d'ondes de manœuvre qui se propagent dans toutes les directions, y compris vers l'arrière. Ce qui ne serait pas possible s'il fallait avoir un contact visuel avec les oiseaux qui se trouvent derrière. Mais si chaque animal perçoit directement les changements du champ, il est possible de commencer à comprendre le comportement de la volée.

Depuis plusieurs dizaines d'années, un certain nombre de naturalistes estiment que les changements de direction des volées d'oiseaux se font si rapidement qu'il est nécessaire, pour les expliquer, de faire intervenir la notion de « pensée collective », autrement dit de télépathie [17]. Mon hypothèse personnelle est que les volées d'oiseaux sont effectivement organisées télépathiquement par l'intermédiaire de champs de volée, ou champs morphiques propres aux volées d'oiseaux. (Je traite de la nature des champs morphiques dans mes livres *Une nouvelle science de la vie* et *La Mémoire de l'univers*. De plus, on trouvera un résumé de cette théorie au chapitre 19 du présent ouvrage.) Ces champs morphiques jouent un double rôle.

Tout d'abord, les champs de volée permettent à chaque oiseau d'interpréter visuellement les mouvements des autres et de réagir en conséquence. Chaque espèce a un type différent de champ de volée. Par exemple, les volées d'oies sont en forme de V alors que les bécasseaux variables et les étourneaux sont plus ou moins informes, sans chef de file pour diriger les mouvements. L'oiseau interprète les mouvements du reste de la volée et réagit selon des modalités différentes qui varient en fonction de l'espèce. Les formes de ces champs de volée sont transmises par hérédité. Chaque espèce différente a sa forme de champ de volée et sa dynamique de volée [18].

En second lieu, le champ morphique de la volée coordonne directement les mouvements des oiseaux qui s'y trouvent. Bien entendu, les stimuli visuels jouent peut-être, là aussi, un rôle important, mais ils ne suffisent pas, à eux seuls, à expliquer la coordination des mouvements de toute la volée. Il est possible qu'il y ait une influence directe du champ de volée sur les champs individuels des oiseaux de la même façon que le champ d'un aimant dépend des champs des « domaines » magnétiques

plus petits qu'il contient en même temps qu'il les influence. Les domaines magnétiques se comportent comme autant de petits aimants à l'intérieur d'un gros aimant global.

De manière significative, une nouvelle génération d'informaticiens spécialisés en modélisation a tenté de contourner les limitations des modèles de type boid en modélisant les volées en termes de champs. Certains de ces exemples, en fait, s'inspirent du processus d'aimantation d'une barre de fer. Si les domaines individuels sont orientés au hasard, la barre de fer considérée globalement n'est pas aimantée. Lorsque la barre s'aimante, c'est que certains domaines s'orientent dans une direction particulière et que d'autres suivent le mouvement. Soudain, presque tous les domaines pointent dans la même direction, et la barre devient un aimant, avec un champ magnétique à l'intérieur et tout autour d'elle. Le champ de l'aimant considéré globalement naît des champs des domaines individuels et, à son tour, affecte et organise ces domaines. D'une manière comparable, le champ d'une volée d'oiseaux dépend des champs individuels des oiseaux qui la composent et les influence à son tour.

Il y a d'autres modèles de champs de volées qui sont fondés sur des analogies avec la dynamique des fluides. Lorsqu'un physicien modélise l'écoulement d'un fluide, il ne considère pas les molécules ou atomes individuels qui constituent ce fluide, il considère le fluide dans sa globalité[19]. John Toner, physicien à l'Université de l'Oregon, a combiné ces deux catégories de champs dans ses travaux de modélisation des volées[20]. Dans ces modèles informatiques, les ondes se propagent à travers le groupe exactement de la même manière que des ondulations à travers une volée d'étourneaux au crépuscule.

Si la volée d'oiseaux est coordonnée par l'intermédiaire des champs morphiques, il est possible qu'un tel champ continue de lier les oiseaux entre eux, même quand ils sont engagés dans d'autres types d'activité. Par exemple, quand un groupe d'oiseaux cherche de la nourriture, si certains de ses membres trouvent une source intéressante, ils peuvent le signaler aux autres au moyen de ce champ.

Le naturaliste William Long, qui a longtemps observé le comportement des oiseaux à la recherche de nourriture, pense que

c'est à peu près cela qui se passe. En déposant de la nourriture à des endroits donnés à intervalles irréguliers, il s'est aperçu que, dès que l'un d'eux avait découvert la source, les autres arrivaient. Ce n'est guère un mystère dans les cas où les autres oiseaux pouvaient entendre ou voir ceux qui avaient trouvé à manger, mais ils étaient, dans certains cas, très dispersés, et n'en arrivaient pas moins à tire-d'aile dès qu'une source de nourriture était repérée. Après avoir soigneusement étudié la question, Long arriva à la conclusion que les oiseaux qui avaient trouvé une source de nourriture émettaient un « appel silencieux », ou que leur excitation se communiquait d'une manière apparemment télépathique. Il suggérait que ces influences étaient « perçues par d'autres oiseaux affamés, alertes et perceptifs, à des distances dépassant largement la portée des sens ordinaires tels que la vue et l'ouïe[21] ».

## Bancs de poissons

Vu de loin, un banc de poissons ressemble à un gros organisme unique[22]. Ses membres nagent en formation serrée, plus ou moins parallèlement les uns aux autres. Ils changent de direction ou prennent la fuite dans un ensemble presque parfait. La plupart des espèces, y compris le hareng et le maquereau, se constituent en bancs où il n'y a pas de meneur.

Quand un prédateur menace le banc, celui-ci peut adopter un certain nombre de comportements défensifs. Le plus spectaculaire est ce que l'on appelle l'« expansion éclair », où chaque individu s'éloigne comme une flèche à partir du centre au moment même où le banc est attaqué. Le phénomène peut être extrêmement rapide, d'une durée n'excédant pas 20 millisecondes. Les poissons sont capables d'accélérer jusqu'à une vitesse représentant dix à vingt fois la longueur de leur propre corps par seconde, sans jamais entrer en collision les uns avec les autres. « Non seulement chaque poisson sait d'avance dans quelle direction il va filer en cas d'attaque, mais il lui faut aussi savoir dans quelle direction chacun de ses voisins va filer[23]. » Ce comportement ne peut pas s'expliquer simplement en termes d'informations sensorielles

communiquées par les poissons voisins, car le processus est trop rapide pour que l'influx nerveux ait le temps de circuler de l'œil au cerveau puis du cerveau aux muscles.

Comme dans le cas des volées d'oiseaux, la plupart des tentatives de modéliser des bancs de poissons ont eu pour origine des programmes informatiques de « vie artificielle » plutôt que des observations sur des poissons réels. Comme le boid, le poisson virtuel d'un « banc » en deux dimensions est programmé pour réagir aux mouvements et à la position de chacun de ses voisins immédiats[24]. Mais il existe des modèles plus élaborés où chaque poisson individuel subit l'influence de la totalité des autres poissons du banc par l'intermédiaire du champ qui les relie[25].

La plupart des tentatives d'explication de la formation des bancs de poissons partent du principe que les individus réagissent à des informations sensorielles provenant d'autres poissons par l'intermédiaire de la vision et de la détection des changements de pression de l'eau au moyen d'organes spécialisés, appelés « lignes latérales », situés sur toute leur longueur. Mais les poissons continuent de nager en bancs la nuit, ce qui prouve que la vision n'est pas un facteur essentiel. Il y a eu des expériences, conduites en laboratoire, où l'on mettait aux poissons des verres de contact opaques pour les aveugler temporairement. Cela ne les empêchait pas de rejoindre le banc et d'y maintenir leur position.

Peut-être sont-ils capables d'évaluer la position de leurs voisins immédiats en détectant des changements dans la pression de l'eau. Mais cette idée a été testée en laboratoire par l'ablation des nerfs de la ligne latérale au niveau des ouïes. Les poissons ainsi traités pouvaient encore intégrer normalement le banc[26].

Ma suggestion est que les bancs de poissons, tout comme les volées d'oiseaux, sont coordonnés par des champs morphiques qui, en même temps qu'ils déterminent la manière dont chaque poisson individuel réagit aux informations sensorielles qu'il reçoit, lui permet de réagir directement et instantanément lorsque ses sens normaux sont dépassés.

Les sociétés de termites, de fourmis, de guêpes et d'abeilles ont souvent été comparées à des organismes ou décrites comme des superorganismes. Certaines comprennent des millions d'insectes individuels. Ces sociétés bâtissent des nids gigantesques et élaborés,

font preuve d'un sens complexe de la division du travail et se reproduisent [27].

Dans *Ces chiens qui attendent leur maître*, je suggère que les insectes sociaux, comme les autres animaux sociaux, sont liés les uns aux autres dans leur groupe par des champs morphiques porteurs de schémas d'habitudes et de « programmes » d'organisation sociale. Dans le cas des insectes sociaux qui bâtissent des nids ou des structures analogues, ces champs coordonnent l'activité architecturale. Ils contiennent, pour ainsi dire, les plans invisibles du nid qu'ils bâtissent. Le champ morphique de la colonie ne se trouve pas simplement à l'intérieur de chaque insecte individuel. C'est le champ morphique du groupe. Il s'agit d'une configuration spatio-temporelle étendue. De même, le champ gravitationnel du système solaire ne se trouve pas à l'intérieur du Soleil et des planètes, mais les contient en coordonnant leurs mouvements.

Les insectes sociaux ont différents moyens de communiquer en utilisant les sens normaux, par exemple les pistes olfactives, le toucher et la vision, comme dans la danse « frétillante » des abeilles qui permet aux butineuses, quand elles reviennent, de communiquer la direction et la distance de la nourriture qu'elles ont trouvée. Mais toutes ces formes de communication sensorielle fonctionnent en même temps que les connexions individuelles avec le champ morphique du groupe. C'est ce champ qui permet aux insectes d'interpréter les pistes olfactives, les figures de danse et ainsi de suite, et de réagir en conséquence.

La communication sensorielle à elle seule serait totalement incapable d'expliquer, par exemple, comment les termites peuvent bâtir des structures aussi prodigieuses que ces termitières qui atteignent communément trois mètres de haut, sont criblées de galeries et de chambres, et sont même équipées de boyaux de ventilation. Ces cités d'insectes sont conformes à des plans d'ensemble qui dépassent largement l'expérience d'un insecte individuel quel qu'il soit [28]. On possède déjà la preuve que la coordination des activités des insectes dépend de l'influence de champs impossibles à expliquer en faisant appel uniquement à l'appareil sensoriel normal [29].

## La télépathie par l'entremise des champs sociaux

Ma suggestion est que les champs morphiques des différents groupes sociaux aident à coordonner les mouvements et les activités des animaux individuels, qu'il s'agisse de termites élevant un monticule, de poissons nageant au sein d'un banc, d'oiseaux participant à une volée, de troupeaux fuyant devant un danger, de loups chassant en meute, de foules humaines, d'équipes de football ou de cellule familiale. Les champs sociaux relient les membres d'un groupe et rendent possibles des formes de communication qui dépassent de très loin les sens habituels. C'est dans ces champs morphiques propres aux groupes sociaux que se situe la base évolutionnaire de la télépathie.

Les champs sociaux sont soumis aux lois de la sélection naturelle dans la mesure où les schémas d'organisation sociale réussie ont tendance à survivre et où leurs champs morphiques se renforcent à chaque répétition. Sans oublier, naturellement, que les gènes associés à ces schémas de réussite sont également favorisés et auront tendance à devenir plus fréquents au sein des populations concernées.

La télépathie est un aspect du septième sens qui permet aux membres d'un groupe de réagir aux mouvements et aux activités des autres membres et de réagir à leurs émotions, besoins et intentions. La peur, l'alerte, l'excitation, les appels au secours, les appels à se rendre dans un endroit particulier, l'anticipation d'une arrivée ou d'un départ, la détresse et la mort, tout cela peut se communiquer par télépathie. L'exemple le plus spectaculaire est donné lorsque les membres du groupe sont séparés par de grandes distances, bien au-delà de la portée des sens reconnus. Nous en avons discuté dans les chapitres 3 à 6.

Lorsque les membres d'un groupe social sont séparés par la distance, par exemple lorsqu'un loup blessé est séparé du reste de sa meute, ils continuent de faire partie du groupe, auquel ils sont liés par le champ morphique collectif. Ce champ ne connaît pas de rupture, mais s'étire, un peu comme un élastique invisible, qui peut servir de canal de communication à travers la distance.

Tout changement concernant un organisme lié de cette manière à son groupe peut, grâce à ce champ étiré, affecter un autre

membre lié au réseau. Ma suggestion est que ces connexions permettent aux gens et aux animaux de réagir à des appels lointains (chapitres 3 et 6), à la détresse ou à la mort d'un membre du groupe auquel ils sont liés (chapitre 4), ou aux intentions d'un membre du groupe séparé par la distance (chapitre 5).

## Télépathie dans la communication normale

Moins facile à identifier que la communication télépathique à distance, le rôle de la télépathie de communication entre membres rapprochés d'un même groupe social n'est pas à négliger. La communication par les moyens sensoriels normaux et la communication par télépathie ne sont nullement incompatibles. Quand nous entendons parler quelqu'un, cela ne signifie pas que nous ne pouvons pas le voir en même temps, ni le sentir, ni le toucher. Les sens normaux sont faits pour travailler simultanément et non pour s'exclure les uns les autres. Le septième sens ne fait pas exception à la règle. Il s'exerce simultanément aux autres sens, il ne se substitue pas à eux.

Les animaux peuvent entendre les appels des autres membres de leur groupe ou recevoir leurs signaux visuels, mais les informations transmises par ces signaux peuvent également dépendre de la communication télépathique. Ainsi, les poissons dans un banc ou les oiseaux dans une volée peuvent voir dans quelle direction se dirigent leurs voisins, mais la manière dont ils réagissent dépend du champ morphique du groupe et de leur position individuelle au sein du groupe.

Quand des animaux individuels ou des humains sont en relation les uns avec les autres par l'intermédiaire de leurs sens normaux, il se peut que la télépathie joue un rôle essentiel dans la communication normale des intentions, pensées et images. Par exemple, lorsque deux personnes sont assises face à face en train de converser, elles ne sont pas seulement liées par les mots qu'elles prononcent et entendent, mais par le langage du corps, le contact visuel, l'environnement qu'elles partagent, et ainsi de suite. Si elles se connaissent bien, elles sont également liées par leur relation émotionnelle et par leurs souvenirs communs. Ce sont des conditions

favorables à la télépathie et au transfert de sentiments, images, concepts et idées. Nous avons vu au chapitre 1 comment ces principes pouvaient s'appliquer à la transmission des pensées et intentions entre parents et enfants, entre mari et femme, thérapeute et client, entre mathématiciens, entre cavalier et monture, entre un chien et son maître, etc.

Normalement, la communication consiste à transférer des informations au moyen de tous les sens habituels, auxquels s'ajoute la télépathie. Alors que celle-ci fonctionne peut-être de manière continuelle quoique non reconnue, elle ne se manifeste que dans les cas où l'échange d'informations par les moyens traditionnels est fortement réduit ou inexistant. En temps ordinaire, elle opère en parallèle avec les autres sens, ce qui permet à l'information d'être mieux interprétée et assimilée. La télépathie de type transmission de pensée, qui a fait l'objet d'une discussion aux chapitres 1 et 2, est un cas limite de la communication normale.

Plus les gens sont en phase, plus il leur est facile de communiquer par télépathie. Par exemple, dans les jeux de langage où il s'agit de deviner juste, certains parents et enfants saisissent immédiatement ce que l'autre essaie de communiquer (p. 63). Dans les cas les plus spectaculaires, il y a des sujets capables de capter les pensées ou les intentions d'une autre personne sans échanger un mot ni un geste avec elle (p. 54-55). Même chose quand il s'agit de capter une mélodie dans l'esprit de quelqu'un sans qu'il y ait eu le moindre fredonnement audible (p. 51). Si l'on élimine complètement la communication par gestes ou par la parole, par exemple dans des expériences où les sujets se trouvent dans des pièces séparées, il est possible de distinguer l'aspect télépathique d'une communication normale de son aspect purement sensoriel. Mais sans la liaison sensorielle, qui aide normalement à maintenir l'interconnexion entre les deux sujets, il est possible que la télépathie soit moins efficace.

Les différents esprits sont reliés entre eux par l'intermédiaire de champs sociaux. Ils se prolongent par l'attention, qui relie les organismes à leur environnement. Notre esprit s'étend au-delà du cerveau et au-delà du corps chaque fois que nous regardons quelque chose. Comme je l'ai suggéré dans l'introduction, la vision

met en œuvre un processus à double sens: un mouvement de lumière de l'extérieur vers l'intérieur, et une projection d'images de l'intérieur vers l'extérieur. Tout ce que vous voyez autour de vous, y compris cette page, est une projection d'images réalisée par votre esprit. Ces images ne se trouvent pas à l'intérieur de votre cerveau, mais exactement là où elles vous semblent être.

Grâce à ces champs de perception, notre esprit lance des prolongements qui touchent ce que nous regardons. De sorte que nous devrions théoriquement être capables d'agir sur les objets rien qu'en les regardant. Est-ce bien ainsi que les choses se passent? Le meilleur point de départ, dans cette discussion, consiste à réfléchir aux effets de notre regard sur une autre personne. Si je regarde quelqu'un par-derrière alors qu'il ne sait pas que je suis là, et s'il ne reçoit aucune information sensorielle qui lui dit que je suis en train de le regarder, a-t-il un autre moyen de sentir que je le regarde? Il y a effectivement pas mal de preuves de l'existence de la sensation d'être observé, comme nous allons en débattre dans les chapitres qui suivent. Cet aspect du septième sens est en outre susceptible de renforcer grandement notre compréhension de la nature humaine et animale.

# DEUXIÈME PARTIE

# LES POUVOIRS DE L'ATTENTION

# 8

# La sensation d'être observé

Pendant la Seconde Guerre mondiale, on recommandait aux pilotes de chasse de la RAF de ne pas regarder directement les pilotes ennemis qu'ils se préparaient à abattre. « On savait que l'intensité d'un regard était capable à elle seule de faire tourner la tête à un pilote ennemi en direction de celui qui l'attaquait[1]. »

Vers l'âge de huit ans, Emma Clarke rentrait chez elle à pied à travers champs dans un endroit isolé.

> Je ne me rappelle pas à quoi je pensais en trottinant allègrement, mais je me suis arrêtée soudain pour regarder derrière moi. C'est alors que j'ai été prise de panique. Il y avait un homme à l'autre bout du champ, et il me regardait. Il s'est caché derrière un arbre. J'ai couru pendant tout le reste du chemin. Je ne l'ai jamais dit à mes parents, parce que je n'étais pas censée m'éloigner autant de la maison toute seule.

Dans les situations angoissantes comme celle-là, la sensation d'être observé est quelque chose de particulièrement mémorable. Mais rares sont les personnes qui n'ont pas fait personnellement ce genre d'expérience un jour ou l'autre, dans des circonstances moins dramatiques. Dans mes sondages sur des adultes vivant en Europe et aux États-Unis, j'ai obtenu entre 70 et 90 % de réponses de gens qui déclaraient avoir eu au moins une fois la sensation d'être observés par quelqu'un qui se trouvait derrière eux[2]. D'autres sondages menés par des chercheurs différents ont donné

à peu près les mêmes résultats [3]. Gerald Winer et ses collaborateurs du département de psychologie de l'université d'État de l'Ohio ont démontré que ce genre d'expérience était encore plus courant chez l'enfant que chez l'adulte : 94 % des élèves de fin de sixième (onze et douze ans) répondaient oui à la question : « Avez-vous parfois l'impression que quelqu'un vous regarde sans que vous puissiez voir cette personne ? » Même chose pour 89 % des étudiants dans l'enseignement supérieur [4].

La sensation d'être observé figure souvent dans les romans et nouvelles. L'expression « son regard lui vrillait la nuque » est un cliché courant dans la littérature populaire. Voici un exemple tiré de Conan Doyle, le créateur de Sherlock Holmes :

> Le personnage m'intéresse en tant que sujet d'étude psychologique. Au petit déjeuner ce matin j'ai soudain éprouvé cette vague impression de malaise qui s'empare de certaines personnes quand elles se sentent observées de près. En relevant les yeux, j'ai rencontré son regard posé sur moi avec une intensité véritablement féroce, bien que son expression se soit aussitôt adoucie tandis qu'il émettait une remarque conventionnelle sur le temps qu'il faisait. Le plus curieux est que Harton m'a dit avoir eu à peu près la même expérience hier quand il se trouvait sur le pont [5].

Le phénomène est également décrit dans des romans de Tolstoï, Dostoïevski, Anatole France, Victor Hugo, Aldous Huxley, D. H. Lawrence, John Cowper Powys, Thomas Mann, J. B. Priestley et de nombreux autres écrivains [6].

## Perception de la direction d'où vient le regard

La sensation d'être observé est très souvent directionnelle. Non seulement les gens sentent qu'on les regarde, mais ils captent également l'orientation du regard.

Il arrive que certaines personnes sentent inconsciemment qu'on les regarde et que cela les mette simplement mal à l'aise, sans qu'elles se retournent. Elles ne savent pas très bien pourquoi elles éprouvent ce sentiment de malaise. L'aspect directionnel du

phénomène est un trait indispensable, tout au moins pour celui qui le ressent. S'il veut vérifier qu'on l'observe par-derrière, il faut bien qu'il se retourne pour identifier celui qui le regarde.

Il y a exactement 100 observations dans ma base de données où des gens décrivent une expérience de ce type. Dans 97 d'entre elles, la direction du regard est mentionnée. Et les trois cas restants ne sont pas forcément des exceptions. Dans le premier, il s'agit d'un écolier qui sentait régulièrement le regard de ses camarades posé sur sa nuque exprès pour le faire rougir. Il ne se retournait pas, car il savait exactement où se trouvaient ceux qui le regardaient ainsi. Dans le deuxième cas, c'est une femme qui se réveillait en sursaut chaque fois que quelqu'un la regardait dans son sommeil. Elle ne détectait pas immédiatement la direction du regard posé sur elle, mais c'était précisément parce qu'elle dormait. Et le troisième cas est celui d'une femme qui se sentait observée sans pouvoir dire où se trouvait la source du regard qu'elle captait. Alors que Connie Trammel, de St. Charles, dans le Missouri, rentrait chez elle, dans un immeuble, à une heure tardive, il faisait nuit noire et l'homme qui l'observait se dissimulait.

> Dès que je suis descendue de voiture, j'ai eu la sensation que quelqu'un m'épiait. C'était une impression soudaine et très forte. Le parking était plein de voitures, mais il n'y avait apparemment personne alentour. J'ai chassé cette idée de ma tête et je suis allée rapidement jusqu'à la porte d'entrée. Là, je me suis arrêtée pour prendre mon courrier. Tandis que j'ouvrais ma boîte aux lettres, le dos tourné vers la porte de l'immeuble, je l'ai entendu s'ouvrir brusquement, et quelqu'un est entré. Je me suis retournée et j'ai vu un homme tout nu, qui tenait ses vêtements en boule devant son visage. J'ai couru dans mon appartement et j'ai appelé la police.

Dans certains cas, les gens ont l'impression qu'on les regarde à partir d'une direction donnée, mais ne voient personne. Souvent, la suite des événements confirme leur intuition.

> J'étais en vacances à la campagne au pays de Galles. Un jour, j'ai eu la sensation d'être observée de loin. Nous nous promenions avec des amis à travers champs, et personne d'autre

n'était visible alentour. La sensation venait de derrière moi. En tournant la tête, j'ai eu l'impression que cela venait d'un bosquet d'arbustes et d'ajoncs qui se trouvait à une centaine de mètres de là à flanc de colline. Je ne cessais de me retourner en marchant, et cela intriguait mes amis. Quand ils m'ont demandé pourquoi, j'ai répondu que je me sentais épiée. Nous nous sommes tous arrêtés pour regarder dans cette direction. À ce moment-là, un homme est sorti du bosquet et s'est éloigné vers la crête de la colline. Plus tard, nous l'avons revu. C'était un berger qui habitait dans le coin. (Fiona Richards.)

Pour donner au lecteur un aperçu de la variété d'observations figurant dans ma base de données, voici trois autres exemples tirés d'un sondage que j'ai réalisé à Asheville, en Caroline du Nord.

J'étais en train d'assister à une conférence lorsque, un quart d'heure environ après le début, je me suis sentie mal à l'aise, avec une sensation de picotement dans la nuque. Je me suis retournée et j'ai vu, sept rangées de fauteuils derrière moi, l'ex-femme de mon mari qui m'observait avec intensité.

Récemment, j'ai senti que quelqu'un me regardait à une quinzaine de mètres derrière moi. Je me suis retournée et j'ai regardé directement cette personne dans les yeux, sans avoir besoin de balayer le terrain.

Dans un marché grouillant de monde, en Inde, parmi des centaines de personnes, j'ai senti l'impulsion de me retourner, et j'ai vu une vieille femme qui me regardait. J'avais l'impression que je la connaissais et qu'elle me connaissait, mais nous étions complètement étrangers l'un à l'autre.

Philena Bruce, une Anglaise qui vivait en Inde, s'était aperçue qu'elle captait des regards d'une puissance extraordinaire quand elle était là-bas, particulièrement de la part des mendiants. Elle était convaincue qu'ils utilisaient délibérément leur regard pour attirer son attention.

Je me retrouvais en train de regarder un mendiant sur lequel je n'avais pas consciemment choisi de porter mon regard, et il fallait ensuite, naturellement, que je lui donne de l'argent. Je

me souviens que je me forçais à marcher en regardant droit devant moi et en concentrant mes pensées sur ce que je ressentais dans mon corps énergétique, et lorsque je sentais que quelqu'un le visait directement, au lieu de regarder la source de l'impact, je continuais mon chemin et je risquais ensuite un regard oblique. À tous les coups, j'apercevais mon mendiant. On peut dire qu'ils sont très forts. Ils observent bien les passants, et quand ils voient une éventuelle source d'argent ils lancent une décharge d'énergie avec leurs yeux et ça vous force à vous retourner.

Pour nous résumer, dans la grande majorité des cas, la sensation d'être observé comporte la détection de la direction du regard. Observateur et observé sont interconnectés de manière directionnelle.

Non seulement la plupart des gens ont fait l'expérience d'être observés par-derrière, mais ils ont été eux aussi des observateurs et ont pu remarquer le comportement des autres quand on les regarde ainsi. De nombreuses personnes qui ont connu cela confirment que la sensation d'être observé est le plus souvent directionnelle et qu'elle reflète l'orientation du regard. Mais il y a aussi des gens qui se contentent de manifester des signes de nervosité, sans se retourner.

## Faire que les gens se retournent

Comme presque tout le monde, je me suis aperçu que, parfois, quand j'observe une personne de dos, elle se retourne pour me regarder. Les cas les plus fréquents se sont produits, pour moi, alors que je regardais vers le bas d'une fenêtre située à un étage. Non seulement la personne se retournait, mais elle levait les yeux vers moi. Un jour, alors que j'étais à Düsseldorf, en Allemagne, pour assister à un congrès, je regardais, du haut de ma fenêtre du sixième étage, deux femmes en train de marcher dans l'allée de l'hôtel, quand soudain l'une des deux s'est arrêtée, s'est retournée et a levé les yeux pour fixer exactement l'endroit où j'étais.

De très nombreuses personnes ont connu des expériences du même genre. Par exemple, lorsque James Godfrey vivait au huitième étage d'un immeuble, il raconte ceci : « La fenêtre de ma cuisine donnait sur une rue fréquentée. Je me suis aperçu que si je concentrais mon regard sur une personne qui passait en bas, cette personne, fréquemment, levait les yeux vers moi. La chose arrivait souvent, mais pas toujours. »

Le caractère directionnel de la sensation d'être observé apparaît clairement dans tous ces exemples. Et ce comportement n'est pas réservé aux passants occasionnels, mais se produit fréquemment entre personnes qui se connaissent bien. Ainsi, Rupert Hitzig, de Los Angeles, m'a raconté la chose suivante : « J'étais allé à la piscine au centre de mise en forme. En bas de la galerie, à 25 mètres de distance au moins, j'ai aperçu Karen, mon épouse, avec son bonnet de bain et ses lunettes de natation, en train de faire ses longueurs de bassin. Je l'ai suivie des yeux, et elle s'est arrêtée de nager, elle a relevé la tête en la tournant directement vers moi, et nos regards se sont croisés. »

Dans certains cas, la personne qui se sent regardée ne détecte pas immédiatement la direction du regard posé sur elle, mais fait d'abord un tour d'horizon. C'est ce qui est arrivé à Pauline Watson dans une discothèque du Lincolnshire, en Angleterre.

> Les garçons dansaient ensemble et les filles s'étaient assises dans un coin pour papoter. Je commençais à m'ennuyer un peu. Je me suis levée pour aller sur la galerie qui surplombe la piste de danse houleuse, éclairée par les lumières stroboscopiques. La musique était très forte et, bien que les danseurs aient été particulièrement bien éclairés (en rythme avec la musique), la galerie était plongée dans la pénombre. Malgré cela, mon copain s'est brusquement arrêté de danser, il a regardé tout autour de lui, puis il a levé les yeux directement vers moi. Il a quitté la piste de danse pour monter me rejoindre et il m'a dit qu'il avait eu l'impression très nette que quelqu'un l'observait.

Patricia Watts a remarqué l'existence d'un processus analogue, consistant à regarder autour de soi avant de regarder vers le haut,

quand elle voyageait en bus à Londres de son lieu de travail à son domicile. Elle grimpait toujours à l'impériale pour s'asseoir.

> Lorsque nous nous arrêtions à hauteur de Selfridges (un grand magasin), il y avait toujours un grand nombre de voyageurs qui montaient ou qui descendaient, et j'en profitais pour concentrer mon regard et mon attention sur les gens qui attendaient devant le magasin. Je choisissais ceux qui avaient le dos tourné au bus, et ils se retournaient invariablement pour regarder d'un côté puis de l'autre, comme une mécanique bien remontée. Ils commençaient au niveau du sol, puis vers le haut. Quand ils arrivaient à hauteur des vitres de l'impériale, je détournais les yeux. C'est très facile à faire, et ça ne demande que de la concentration.

Cependant, cette procédure de balayage n'est signalée que dans une minorité de cas dans ma base de données. La plupart des gens (83 %) indiquent seulement que les personnes observées se retournent pour les regarder.

Il reste que 13 % des personnes qui décrivent les effets de leur propre regard ont remarqué qu'il y a des gens qui, au lieu de se retourner pour les regarder, manifestent des signes de gêne et d'embarras. Ils se grattent la nuque ou battent la semelle. Dans certains cas, à l'église ou dans une salle de conférences, ces gens auraient pu se retourner pour voir la personne qui les regardait; mais la plupart du temps, ils manifestent des signes de nervosité alors que la personne qui les regarde se trouve hors de vue. C'est ce qui est arrivé à Delmar Cain pendant qu'il travaillait comme documentaliste à la bibliothèque de médecine de l'administration des anciens combattants américains de Boston, Massachusetts. L'immeuble est équipé de fenêtres argentées à l'extérieur, qui ne laissent pas passer les regards vers l'intérieur.

> J'avais pris l'habitude de me mettre devant la fenêtre pour observer les gens qui passaient en bas sur le trottoir. Ils ne pouvaient me voir en aucun cas. Un certain nombre, entre 10 et 20 %, sentaient mon regard. Ils se retournaient, se grattaient la nuque, manifestaient des signes d'inconfort, mais n'étaient pas capables de localiser la source du regard posé sur eux.

> Souvent, ces personnes étaient seules sur le trottoir, et leur inconfort ne pouvait donc être attribué au regard d'autres gens qui passaient dans la rue.

De nombreuses personnes ont fait remarquer que les gens réagissent à leur regard quand elles les observent à travers un carreau (comme dans les exemples ci-dessus) ou un miroir sans tain. Par conséquent, quelle que soit la nature des pouvoirs du regard, ils ne semblent pas affectés par une paroi de verre.

Dans certains cas, les gens regardent les autres pour les faire se retourner par simple curiosité ; mais souvent, ils le font délibérément, afin de capter leur attention pour différents motifs : attirance sexuelle, désapprobation, ou nécessité pratique, comme dans le cas de Gerald Turner, quand il travaillait dans une aciérie particulièrement bruyante des Midlands, en Angleterre : « Nous ne nous entendions pas parler. Par hasard, j'ai découvert un jour qu'on pouvait attirer l'attention de quelqu'un rien qu'en fixant sa nuque et en prononçant son nom mentalement. Il se retournait alors brusquement en me demandant par gestes : "Qu'y a-t-il ?" »

Des videurs de boîtes de nuit, des maîtres d'école et des professeurs d'université m'ont confié qu'ils utilisaient délibérément le pouvoir de leur regard pour maintenir l'ordre. Par exemple, Donohue, qui enseigne dans le Connecticut, m'a confié : « Si je regarde quelqu'un qui est en train de faire une bêtise et qu'il "sent" mon regard, il lève la tête. Quelquefois, certains mettent un peu plus longtemps à se rendre compte de ce qui se passe, mais ils finissent généralement par comprendre. »

Plusieurs de mes informateurs disent qu'ils sont capables de réveiller quelqu'un rien qu'en le regardant. Voici ce qu'en dit Alexander Seféridès, d'Athènes, en Grèce.

> Quand nous étions petits, ma sœur et moi, et que nous dormions dans la même chambre, je m'étais aperçu qu'il suffisait que je la regarde pour qu'elle se réveille. Cela se produisait presque à tous les coups, aussi avais-je pris l'habitude, quand j'entrais ou sortais et que je ne voulais pas la réveiller, d'éviter de la regarder. C'est plus facile à dire qu'à faire. Quand je ne pouvais plus tenir et lançais un regard de côté pour voir si elle dormait, elle se réveillait aussitôt.

Il existe plusieurs études sur les effets du regard. En général, elles sont conformes aux observations figurant dans ma base de données. Voici, par exemple, ce qu'en dit Renée Haynes, chargée de recherches britannique, dans son ouvrage publié en 1973 :

> L'impulsion de se retourner ne se manifeste pas chez tout le monde avec la même intensité et il y a des cas – les garçons de café, par exemple – où elle est probablement atrophiée, ignorée ou combattue consciemment. Quelques tests très simples, dans une salle de conférences où l'on s'ennuie ou dans une salle de restaurant bondée, par exemple, montreront aisément que, dans la grande majorité des cas, il suffit de concentrer son regard sur la nuque d'une personne pour que cette personne s'agite, se retourne nerveusement et cherche la source du regard. Cela marche aussi avec les chiens et les chats – sans mentionner les enfants, que l'on peut réveiller le matin par cette méthode beaucoup plus humaine qu'une éponge plongée dans l'eau froide – et avec les oiseaux dans le jardin [7].

De nombreuses autres personnes ont remarqué qu'elles peuvent réveiller un animal endormi par la seule force de leur regard, comme nous en discuterons au chapitre 10.

## Sensibilité de différentes parties du corps

La plupart des observations relatives aux gens qui se sentent regardés par-derrière concernent la nuque, le cou ou le dos, mais il existe aussi de nombreux cas où il est question d'autres parties du corps.

Quand elle avait environ quatorze ans, Martha Fischer, de Bethal, dans le Transvaal, en Afrique du Sud, avait régulièrement l'occasion d'étudier les réactions des oreilles des gens.

> Sur les bancs de l'église le dimanche matin, je m'amusais à « chauffer au rouge » les oreilles des gens. Je choisissais quelqu'un à quatre ou cinq mètres devant moi, un peu sur la gauche, de manière à bien voir l'oreille droite tout entière, et pas seulement le bord. Après les hymnes et les prières, pendant

que tout le monde était assis en train d'écouter le sermon, je fixais intensément cette oreille, et elle devenait rouge au bout d'un moment. Je ne sais pas pourquoi, je n'ai jamais eu l'idée de regarder l'oreille gauche pour voir si elle était rouge elle aussi.

De nombreux jeunes hommes font des commentaires sur les réactions des femmes quand on les regarde à un endroit précis du corps. Jeffrey Darlington, de Richmond, dans le Surrey, a une prédilection pour les seins.

Je n'ai pas de partenaire sexuelle. Quand je remarque une femme qui me plaît, je la regarde longuement. C'est quelque chose de pratiquement automatique. Mon regard s'attarde d'abord sur son visage, puis sur ses seins, puis je détourne la tête. Je suis souvent étonné quand, sans même se retourner, elle baisse immédiatement les yeux vers sa poitrine, comme si elle voulait vérifier que son corsage est bien ajusté.

L'explication « traditionnelle » de ce phénomène donnerait à peu près ceci : une femme marche dans la rue toute seule. Elle regarde droit devant elle, et sa vision périphérique capte un léger mouvement. Sans orienter sa vision centrale vers la source du mouvement, elle perçoit visuellement la direction du regard de l'homme avec une telle précision qu'elle sait exactement quel endroit de son corps il regarde ! À une distance de 50 mètres et, souvent, à travers un pare-brise d'automobile, cela demande une précision fantastique, même pour la vision centrale. Je ne peux pas dire que ce genre d'explication me convainc entièrement. Il me semble que l'explication selon laquelle une femme peut sentir sans l'aide de la vision qu'on est en train de la regarder est préférable. Ce mystérieux « sens » peut indiquer la présence d'un intérêt sexuel, ce qui expliquerait qu'elle se garde bien de rendre le regard dont elle est l'objet.

John Pasic, de Los Angeles, m'a donné plusieurs exemples de réactions féminines à ses regards. En voici deux :

Quand j'étais interne à l'hôpital, je marchais un jour à cinq ou six mètres derrière une certaine étudiante, à l'extérieur. Nous faisions partie d'un groupe d'internes et de patients qui avançaient

en ordre dispersé. Je me suis dit, à un moment, que le pantalon de cette fille lui moulait particulièrement bien les fesses. Aussitôt, elle s'est retournée, son regard a croisé le mien et elle m'a souri tout en portant la main à ses fesses comme pour lisser le tissu. Nous étions attirés sexuellement l'un par l'autre depuis quelques semaines, mais il n'y avait encore rien eu entre nous, à part un bonjour ou deux. Et j'ai un autre exemple : je suis dans le hall d'un hôtel très fréquenté de Las Vegas, le *Luxor*, en mars 1997. Je marche derrière une fille, à quatre mètres de distance environ, et il y a pas mal de gens qui vont dans la même direction. Mon regard se pose sur ses beaux cheveux blonds, longs et soyeux. *Instantanément*, elle se retourne, voit que je la regarde et m'adresse un léger sourire.

Il n'existe pas, à ma connaissance, d'étude systématique sur la sensibilité au regard des différentes parties du corps, et la plupart des gens n'ont aucune raison ni aucune occasion de s'intéresser à un tel sujet. Il existe cependant une exception, ce sont les artistes qui dessinent ou peignent des nus. Plusieurs d'entre eux ont remarqué que le modèle réagit d'une manière particulière quand l'artiste se concentre sur une partie de leur anatomie plutôt qu'une autre. Ann Holms, de Canterbury, dans le Kent, en Angleterre, qui dessinait des modèles depuis l'époque où elle était étudiante, s'était aperçue que de nombreuses personnes qui posaient avaient une sensibilité particulière au niveau des mains et des pieds. « Cela se produit quelle que soit la pose, qu'ils soient de face ou de dos. Chez certains modèles, les mains et les pieds semblent réagir d'eux-mêmes quand je me concentre sur eux, comme si je les avais chatouillés. Parfois, on les voit sursauter involontairement. »

Naturellement, dans la plupart des situations où des gens se sentent regardés par d'autres, ils portent des vêtements. Le fait que tant de gens réagissent quand on les regarde de dos dans la rue montre qu'ils n'ont pas besoin d'être nus pour sentir la présence d'un regard. La localisation sur la nuque ou dans le bas du cou ne se limite pas aux gens qui n'ont pas de cheveux ou qui ont la nuque dégagée. Ceux qui ont des cheveux longs réagissent de la même manière. Ni les cheveux ni les vêtements n'empêchent un regard d'être capté.

## Détails des expériences survenues à des gens

Pour mieux comprendre dans le détail la sensation d'être observé, j'ai procédé à un sondage systématique au moyen d'un questionnaire (appendice B). Un peu plus de 320 personnes y ont participé en Grande-Bretagne, en Suède et aux États-Unis. L'âge des personnes interrogées va de 18 à plus de 70 ans, et il y a un nombre égal de femmes et d'hommes.

Quel que soit le lieu, les femmes sont plus nombreuses que les hommes à dire qu'il leur est arrivé de se sentir regardées de dos et qu'elles ont vu, en se retournant, la personne qui les observait. La moyenne générale est de 81 % pour les femmes et de 74 % pour les hommes. Bien entendu, les gens qui assistent à mes conférences et à mes séminaires ne constituent pas un échantillon représentatif de la population ; néanmoins, ces chiffres sont à peu près semblables aux résultats des enquêtes menées par d'autres chercheurs, y compris les sondages aléatoires[8]. L'objectif premier de ce questionnaire, cependant, n'était pas de déterminer le pourcentage de gens qui ont connu l'expérience du regard, mais de découvrir un peu plus en détail l'histoire naturelle de ce phénomène.

L'expérience du regard semble se produire assez fréquemment, et la moitié environ des personnes sondées déclarent que la chose leur arrive au moins une fois par mois.

Avec qui se produit-elle ? Surtout avec des inconnus, principalement de sexe masculin (figure 4), puis avec des amis et collègues, des conjoints ou partenaires sexuels, des parents, des enfants et des frères et sœurs. Dans les réponses, on note des différences frappantes selon le sexe : les femmes réagissent davantage aux inconnus de sexe masculin, alors que les hommes réagissent autant aux femmes qu'aux hommes (tableau 11, p. 419).

Où se produit-elle ? La plupart du temps dans la rue, aussi bien pour les hommes que pour les femmes. Ensuite, dans les bars et les boîtes de nuit. Puis au théâtre, au cinéma ou dans des endroits publics du même genre. Également dans les bus, les trains, etc. En voiture, à la maison, et en d'autres lieux tels que le bureau ou l'aéroport (figure 5).

Quand on les interroge sur leur expérience du rôle actif, il y a un pourcentage de femmes significativement plus élevé (88 %) que

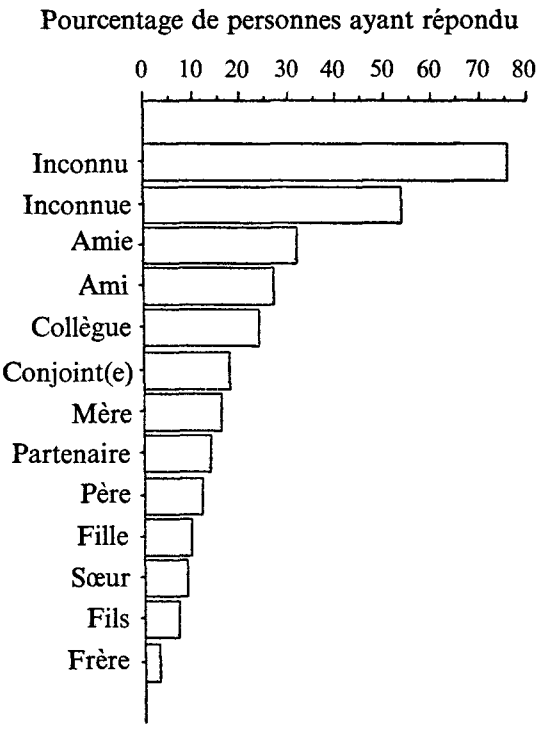



*Figure 4. Comparaisons entre les catégories de gens au regard duquel les personnes interrogées déclarent réagir le plus. Pour plus de détails sur le questionnaire utilisé dans ce sondage, voir à l'appendice B.*

celui des hommes (71 %) qui disent avoir constaté qu'elles avaient le pouvoir de faire tourner la tête aux gens rien qu'en les regardant[9]. À première vue, cela semble contradictoire avec la constatation selon laquelle les cas les plus fréquents font intervenir le regard d'une personne inconnue de sexe masculin. Mais c'est peut-être dû au fait que les femmes ont moins tendance à regarder des gens qu'elles ne connaissent pas, alors que c'est le contraire chez les hommes. Aussi bien les hommes que les femmes disent sentir plus souvent le regard d'une amie que celui d'un ami, de la mère que du père, de la fille que du fils et de la sœur que du frère. On constate donc que, si les inconnus provoquent plus de réactions que les inconnues, il y a plus de femmes qui font se retourner des gens qu'elles connaissent (tableau 11).

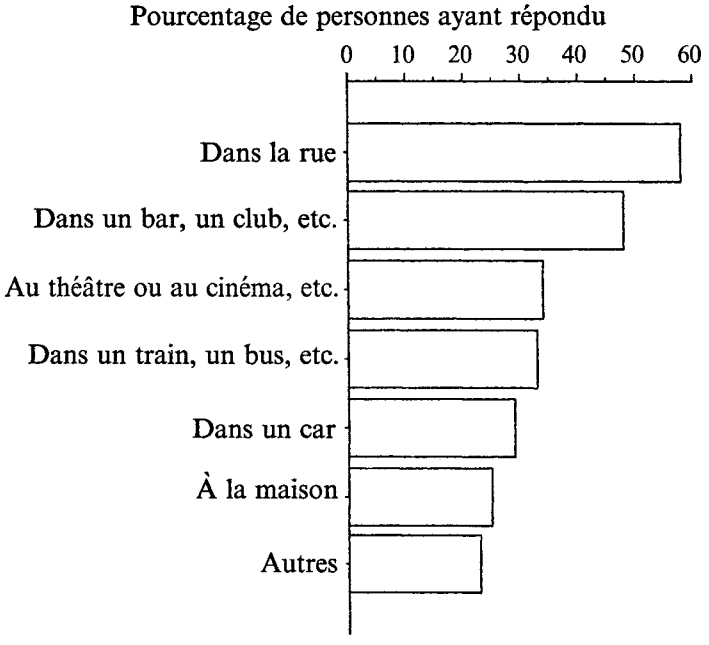



*Figure 5. Comparaisons entre les endroits où les gens disent avoir éprouvé la sensation d'être observés. Pour plus de détails sur le questionnaire utilisé dans ce sondage, voir à l'appendice B.*

J'ai également demandé aux gens quelles émotions ou intentions affectaient le plus, à leur avis, les personnes qu'ils regardaient. Les résultats sont indiqués dans la figure 6. Aussi bien pour les femmes que pour les hommes, la curiosité vient en premier, suivie par le désir d'attirer l'attention de la personne regardée. Viennent ensuite le désir, puis la colère. Parmi les autres émotions, on trouve l'envie de bien-être, l'affection, la reconnaissance et la détresse. Ces constatations illustrent bien l'étendue de la gamme de circonstances et d'émotions associées à la sensation d'être observé. Il n'y a pas d'écart significatif entre femmes et hommes dans les réponses à cette question.

La plupart des gens considèrent ce genre d'expérience comme normal et s'en souviennent sans y attacher une importance exagérée. Mais pour certains, il s'agit d'une activité habituelle. Ce sont des professionnels de la surveillance, qui passent beaucoup

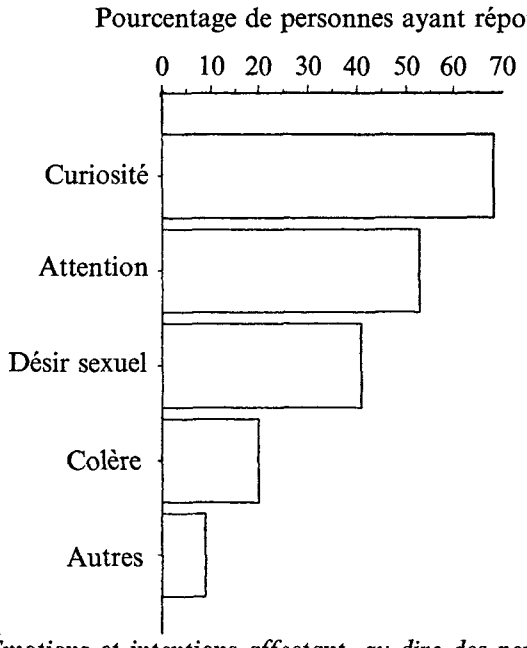



*Figure 6. Émotions et intentions affectant, au dire des personnes interrogées, les gens qu'elles regardent. Pour plus de détails sur le questionnaire utilisé dans ce sondage, voir à l'appendice B.*

de temps à observer les autres. Nous étudierons cette question au chapitre suivant. Mais avant d'aller plus loin, il est important d'examiner les arguments *contre* l'existence de la sensation d'être observé. En dépit du nombre considérable de personnes qui affirment avoir éprouvé le phénomène, pourrait-il s'agir d'une simple illusion ?

## Les objections

Si la sensation d'être observé correspond à une réalité, elle implique l'existence d'une sensibilité qui va au-delà de l'audition, de la vue, du toucher, du goût et de l'odorat, autrement dit au-delà des sens connus. On pourrait la qualifier de sixième ou de septième sens, ou encore de forme de perception qui dépasse les sens connus, ou « perception extrasensorielle », en abrégé PES. On

peut parler aussi de pouvoir « psychique », ou on peut y voir un aspect de l'esprit étendu. Mais quel que soit le nom qu'on voudra lui donner, cette faculté a besoin, pour être expliquée, d'être englobée dans un système de réalité plus vaste, plus complexe. Et la science telle que nous la connaissons ne semble pas correspondre entièrement aux besoins.

Voilà certes une pensée potentiellement bien dangereuse. Il serait beaucoup moins dérangeant d'écarter la sensation d'être observé en la qualifiant d'illusion, ou même de forme de paranoïa.

Il y a trois arguments traditionnels qui s'opposent à l'existence de la sensation d'être observé. Le premier n'est pas vraiment un argument, mais une affirmation : la croyance en un pouvoir mystérieux du regard relève de la superstition et ne doit en aucun cas être prise au sérieux par des gens éduqués. Cela suffit à fermer leur clapet à la majorité des gens, car personne n'a envie de passer pour un imbécile.

Le deuxième argument est que les gens ne réagissent pas à un mystérieux pouvoir du regard, mais à des bruits, à des mouvements qui se situent dans leur champ de vision périphérique et à d'autres clés sensorielles subtiles perçues de manière subliminale.

Troisièmement, si les bruits et les autres clés sensorielles ne peuvent fournir une explication plausible, c'est que la sensation d'être observé dépend d'une combinaison de hasards aveugles et de mémoire sélective. Les gens se retournent souvent, mais ne se souviennent que des occasions où ils ont vu quelqu'un en train de les observer. Ils oublient toutes les autres où il n'y avait personne. L'illusion est renforcée par la tendance de notre système de vision à détecter les mouvements. Quand nous nous retournons pour regarder derrière nous, si quelqu'un qui se trouve là nous voit bouger, il est probable que nous allons attirer son attention et que nos regards vont se croiser [10].

De telles spéculations sont attirantes. Elles semblent fournir des raisons de type scientifique d'accorder un peu moins d'attention à la sensation d'être observé et de la laisser flotter dans les limbes de la science. Mais où sont les preuves empiriques selon lesquelles la sensation d'être observé dépendrait de clés sensorielles, ou de coïncidences, ou de la sélectivité de la mémoire ? Pratiquement, il n'y en a aucune.

Le tabou interdisant de prendre le phénomène au sérieux était si efficace que jusqu'à la fin des années 1980 il n'y a pratiquement jamais eu la moindre recherche scientifique dans ce domaine. Je n'ai trouvé que quatre articles publiés sur ce sujet dans des revues scientifiques entre 1890 et 1990, plus deux projets d'étudiants demeurés inédits, qui datent de 1978 et de 1983.

Les premiers comptes rendus émanent de deux Américains professeurs de biologie de la catégorie sceptique, E. B. Titchener (1898) et J. E. Coover (1913), qui conclurent que cette sensation relève de l'illusion pure et simple (p. 228-230). Leur position d'autorité apparente fit que le point de vue sceptique pseudo-scientifique s'en trouva renforcé et que les recherches furent arrêtées pendant des dizaines d'années.

Par la suite, presque toutes les recherches expérimentales ont pris le contre-pied de l'hypothèse sceptique[11]. Au chapitre 11, je récapitule les résultats de certaines expériences récentes qui fournissent de précieux indices sur la réalité de la sensation d'être observé. Dans l'appendice A, je traite de la manière dont tout le monde peut pratiquer des tests très simples sur la question.

# 9

# Surveillance et vigilance

Certaines personnes ont pour occupation professionnelle de surveiller les autres. Si la sensation d'être observé existe réellement, il est logique que les spécialistes de la surveillance s'en soient aperçus. Afin de savoir ce qu'ils en pensent, j'ai recueilli, aidé par mes collaborateurs Jane Turney, en Angleterre, et David Brown, en Californie, des témoignages d'officiers de police, de shérifs, de gardiens de prison, de criminels, d'officiers de surveillance militaire, de douaniers, d'agents de la sécurité et de détectives privés. Nous avons également interrogé différents spécialistes des arts martiaux.

Tout d'abord, cependant, je voudrais évoquer ce qui se passe dans les cas où ces agents sont chargés d'observer les autres au télescope ou à la jumelle. Les gens que l'on regarde ainsi ont-ils la sensation d'être épiés à distance ?

## Effets de l'observation à la jumelle ou au télescope

Il semble que la sensation d'être observé puisse fonctionner à des distances considérables quand la personne est regardée à la jumelle ou au télescope. Dans ces cas-là, les observateurs aussi bien professionnels que non professionnels ont remarqué que certaines personnes semblent savoir exactement à quel moment on les regarde.

Bernadette Wainwright fit cette découverte alors qu'elle regardait au télescope par la fenêtre de chez ses parents dans la vallée de la Ribble, dans le Yorkshire, en Angleterre.

> Un jour, j'ai remarqué qu'il y avait des tentes dans un champ de l'autre côté de la rivière. J'ai braqué le télescope dans cette direction et j'ai observé les campeurs, des jeunes, qui allaient et venaient autour des tentes. Au bout d'une minute ou deux, l'un de ceux que j'observais plus particulièrement s'est tourné dans ma direction et son regard a balayé l'horizon comme s'il me cherchait. Il était beaucoup trop loin pour me distinguer à l'œil nu. J'ai cessé de le regarder, gênée, et j'ai concentré mon attention sur un autre garçon. Au bout d'un court laps de temps, il s'est produit exactement la même chose avec lui. Il y en avait un qui paraissait particulièrement sensible et qui se tournait vers moi chaque fois que je concentrais mon attention sur lui.

Plusieurs autres personnes m'ont raconté des faits du même genre. Une femme qui habite sur la côte sud de l'Angleterre m'a confié qu'elle aimait bien observer les marins à bord des yachts avec de puissantes jumelles. Ils étaient très loin et ne pouvaient pas la voir à l'œil nu, mais il arrivait souvent qu'ils se tournent pour regarder dans sa direction précise d'un air perplexe ou embarrassé. Elle avait acquis la certitude qu'ils sentaient son regard. Elle se plaisait à faire cela et disait que cela manquait rarement de fonctionner.

Dianne Arcangel, qui vit au Texas près du fleuve San Jacinto, avait deux canards apprivoisés. Un jour, ils disparurent. Son mari suggéra qu'ils étaient peut-être allés nicher sur une île voisine, qu'ils balayèrent au télescope. Ils ne trouvèrent pas les canards, mais virent la barque de leur voisin sur l'île.

> Le télescope était braqué sur la rive la plus éloignée de l'île. Je distinguais deux silhouettes, mais elles étaient floues et je ne reconnaissais pas le visage de mes voisins. Je supposais que c'était eux parce que j'avais identifié leur barque. Un peu plus tard, mon mari et moi nous sommes sortis et nous avons longé la rive du fleuve pour essayer de retrouver les canards. À mon grand étonnement, le couple nous a rattrapés au pas de course

et la femme a hurlé : « Vous n'avez pas honte d'épier les gens à la jumelle ? J'ai senti que vous nous regardiez de chez vous pendant que nous étions sur l'île en train de faire du bronzage intégral. »

Dans ces deux derniers cas, il n'y a pas d'intention malveillante. Mais ce genre de sensibilité se manifeste aussi, de manière dramatique, dans des situations où la vie des gens est en péril. En 1995, le sergent Robert Hendrickson était tireur d'élite dans le corps des marines en Bosnie. Son travail consistait à tuer des « bandits » ou « terroristes avérés ». Quand il visait un ennemi à travers la lunette réticulée de son fusil, « une fraction de seconde avant de presser la détente, je voyais la cible se tourner vers moi pour me regarder directement. Je suis sûr que ces gens sentaient ma présence à plus de quinze cents mètres. Leur regard avait une précision surnaturelle. En fait, il remontait à travers ma lunette de visée. »

Les photographes de célébrités au téléobjectif épient souvent les gens de loin. Nous avons interrogé les spécialistes les plus connus de la presse à scandale de Grande-Bretagne pour savoir s'ils avaient remarqué que leurs victimes sentaient leur présence.

La réponse à peu près unanime est que certaines personnes ne sentent rien alors que d'autres semblent savoir de manière surnaturelle à quel moment on va les photographier. Par exemple, la princesse Diana. Au fil des années, elle était devenue incroyablement sensible à la chose. D'après l'un de ces photographes, « c'est peut-être l'exemple le plus extrême de quelqu'un qui était continuellement sur ses gardes à cause des photographes. Elle détestait tellement qu'on la prenne en photo et elle avait une telle sensibilité en la matière qu'il était pratiquement impossible de la photographier à son insu. Elle affirmait elle-même qu'elle possédait un sixième sens et qu'elle sentait la présence d'un photographe à deux kilomètres. »

Un photographe qui travaillait pour le *Sun*, le tabloïd le plus populaire de Grande-Bretagne, disait être sidéré par le nombre de fois où la personne qu'il prenait en photo « se retournait pour regarder exactement dans la direction de l'objectif », même s'il faisait face à la direction opposée à l'origine. Il était impossible qu'ils aient pu le voir ou capter ses mouvements. « Il s'agit de

distances qui peuvent aller jusqu'à huit cents mètres, dans des situations où ils ne pouvaient absolument pas me voir, même si je les voyais moi-même. Je n'arrive pas à m'expliquer comment ils faisaient pour savoir. »

La faculté qu'ont les gens de détecter un regard posé sur eux par l'intermédiaire d'un objectif à longue focale montre que les télescopes et téléobjectifs ne se contentent pas de concentrer la lumière sur la rétine de l'observateur, mais concentrent également l'attention de l'observateur sur le sujet.

## Surveillance professionnelle

Une grande partie des dispositifs modernes de surveillance repose sur l'utilisation de la télévision en circuit fermé. Nous étudierons particulièrement ici la surveillance directe réalisée en observant les gens à leur insu, ou à travers un miroir sans tain, ou encore à l'occasion d'une filature.

Dans le milieu professionnel de la surveillance, tout le monde s'accorde généralement à dire que lorsqu'on observe ou qu'on suit quelqu'un, il est important d'éviter le plus possible de le regarder directement. Un officier de douane de l'aéroport d'Heathrow nous a déclaré ceci :

> Un bon agent de surveillance ne doit jamais regarder quelqu'un directement. Il doit fixer un point situé à côté de la personne, ou derrière elle, ou encore regarder dans une autre direction. Il importe d'éviter de croiser son regard. Quand quelqu'un a vu qu'on le regardait, il devient beaucoup plus conscient de la présence de cette personne. Sa réaction normale est de se demander : « Pourquoi me regarde-t-elle ainsi ? » et il se retournera ensuite fréquemment pour voir si elle le regarde encore.

Tous les agents de surveillance que nous avons interrogés s'accordent à dire que certaines personnes font preuve d'un « sens aigu de la surveillance », en particulier les criminels et les gens qui ont quelque chose à cacher. Un officier de police britannique formule ainsi la chose : « Beaucoup de nos clients, si l'on peut dire, sont des professionnels, et ils essaient professionnellement

d'échapper à toute forme de surveillance, en restant continuellement sur le qui-vive. Nous sommes obligés de ruser pour pouvoir être là sans être vus. » En outre, ces « clients » sont réputés être plus vigilants à certains moments qu'à d'autres.

> Ils sont dans un état de conscience ultrasensible au commencement de la journée, car ils veulent être sûrs qu'ils ne sont pas surveillés. Leur deuxième phase d'état de conscience augmenté se manifeste juste avant le coup qu'ils préparent. Ils veulent renforcer leur certitude de ne pas être vus et de pouvoir échapper aux conséquences de leurs actes. Nous avons l'habitude de reconnaître ces deux stades, et notre vigilance grandit en même temps que la leur.

Quand il s'agit d'établir si les gens possèdent un « sixième sens » lié à la sensation d'être observé, les opinions sont partagées. D'après un agent de la sécurité qui travaille dans le privé après avoir appartenu à la police, la plupart des criminels n'ont absolument pas de faculté de ce genre. « Si le dispositif d'observation est bien conçu et s'il n'y a pas de facteur extérieur qui entre en jeu, ils ne se doutent absolument de rien. Ils font leur coup et c'est tout. Ils procèdent comme prévu, sans jamais se douter qu'on les surveille. »

Un officier de police de la brigade de surveillance de New Scotland Yard à Londres (le quartier général de la police métropolitaine) affirme catégoriquement que le « sixième sens » n'existe pas. Il reconnaît en fait que certaines personnes sentent qu'on les observe, mais il attribue cela à une maladresse de l'opérateur, par exemple le fait d'avoir croisé le regard de la personne surveillée.

D'autres spécialistes de la surveillance ont une opinion différente sur la question. Rick Dickson, de la brigade des stupéfiants basée à Plains, au Texas, nous déclare: « J'ai remarqué que, souvent, le malfrat a soudain l'impression que quelque chose ne va pas et que quelqu'un l'observe. Il arrive fréquemment qu'un suspect se retourne pour regarder dans notre direction, même s'il est impossible qu'il nous voie. Ça arrive tout le temps quand nous sommes à l'intérieur d'un véhicule garé. » Et une femme shérif du Midwest m'a confié qu'elle était convaincue que certaines personnes savaient qu'elle les observait à la jumelle même quand elle était bien cachée.

Certains policiers se contentent de dire qu'il y a des gens qui savent très bien à quel moment on les observe. Le chef de la sécurité d'un grand magasin de Londres résume ainsi son expérience: «Il est certain que quand on fait son boulot dans un rayon, les gens se retournent pour nous regarder. On a beau être caché, si on surveille quelqu'un en particulier, on est sûr qu'il va se retourner pour regarder vers nous. Tous les détectives de grand magasin qui vous diront qu'ils n'ont jamais vu se retourner quelqu'un qu'ils étaient en train de surveiller sont des menteurs.»

Tout le monde est d'accord pour dire que certaines personnes placées sous surveillance savent exactement à quel moment on les observe et sont capables de repérer les gens qui les regardent. Tout le monde est d'accord pour affirmer qu'il y a plus de chances de détecter la personne qui observe si elle regarde directement la personne observée. Mais quand un détective de grand magasin est repéré, est-ce son regard qui l'a fait remarquer à cause de la sensation d'être observé, ou la personne observée savait-elle qu'on la regardait simplement parce que, étant sur ses gardes, elle a surpris un regard qui la suivait? Comme nous venons de le voir, certains agents de surveillance considèrent que la sensation d'être observé est chose courante, alors que d'autres nient purement et simplement son existence.

Il est plus facile de répondre à ces questions lorsque la surveillance s'exerce au moyen de caméras de télévision en circuit fermé. Surtout lorsque les caméras sont dissimulées, il est absolument impossible à quiconque de savoir par un moyen sensoriel ordinaire à quel moment il est observé sur un moniteur placé dans une autre pièce. Mais certaines personnes possèdent-elles vraiment ce pouvoir?

## Surveillance par télévision en circuit fermé

Il y a des systèmes de surveillance par télévision en circuit fermé dans de nombreux ensembles de bureaux, hôpitaux, galeries marchandes, aéroports, parkings automobiles et autres endroits publics. Différentes sortes de caméras sont utilisées: bien en vue,

délibérément placées de manière à dissuader les candidats à un mauvais coup, mobiles, dissimulées derrière des caches sombres ou des miroirs sans tain de manière à pouvoir être orientées et à zoomer sans que leurs mouvements trahissent leur présence, ou camouflées, impossibles à déceler.

La surveillance vidéo représente une industrie prospère, qui a connu un essor considérable dans les années 1990. Rien qu'en Grande-Bretagne, il existe plusieurs revues spécialisées dans ce domaine, parmi lesquelles *Security Surveyor* et *CCTV Today*. Elles contiennent des articles sur les nouveaux produits, des statistiques professionnelles et des études et débats sur l'efficacité des différents systèmes. Par exemple, les caméras de surveillance urbaine, dont le gouvernement britannique encourage la prolifération, contribuent-elles à réduire la criminalité ou simplement à la déplacer vers d'autres centres ?

Dans de nombreux cas, les caméras de télévision en circuit fermé enregistrent ce qu'elles voient sur bande vidéo, afin que les délinquants éventuels puissent être identifiés plus tard. Parfois, elles sont reliées en direct à des moniteurs vidéo que regardent des agents de la sécurité. En pratique, il est rare que ces moniteurs soient surveillés continuellement. Chaque fois que j'ai visité un centre de surveillance contenant des rangées de moniteurs, j'ai vu les préposés en train de lire le journal ou de faire autre chose tout en jetant de temps à autre un coup d'œil aux écrans.

Dans le milieu professionnel de la surveillance, on s'accorde à dire que la plupart des gens ne réagissent pas quand ils sont ainsi observés sur un moniteur. Certains commettent leur crime sans s'émouvoir devant l'objectif de la caméra. Mais il y a aussi des cas où la personne observée semble se rendre compte qu'il se passe quelque chose.

Sur dix agents de surveillance par télévision en circuit fermé que nous avons interrogés, deux se sont déclarés sceptiques. Barry Thorne, chef de la sécurité au grand magasin Harrods de Londres, nous a confié : « Les gens qui lèvent les yeux vers les caméras sont l'exception, et ce sont eux, souvent, les auteurs de délits. Les agents de la sécurité les remarquent tout de suite, bien entendu, particulièrement s'ils regardent sans cesse autour d'eux d'une manière qui peut paraître suspecte. »

Néanmoins, la plupart de ces agents étaient convaincus que certaines personnes ont effectivement la faculté de sentir à quel moment on les observe. Par exemple, Charles Sibert, responsable de la sécurité dans un grand centre de restauration à Lakewood, Colorado, nous a rapporté que, même si les caméras de surveillance sont invisibles, « certaines personnes, particulièrement les délinquants, savent qu'elles sont là. Ils lèvent la tête pour regarder dans leur direction, ont un comportement nerveux, se lèvent pour faire les cent pas, essaient de repérer l'objectif. Parfois, ils en sont même comiques. » Et Tony Coopland, qui dirige les services de sécurité de l'hôtel de ville de Sheffield, dans le Yorkshire, déclare à peu près la même chose : « Je suis toujours étonné de voir le nombre de gens qui se tournent vers la caméra quand on les observe sur un moniteur. On dirait qu'ils ont un sens spécial ou je ne sais quoi. »

Un ex-officier des SAS devenu spécialiste des services de surveillance en Irlande du Nord nous a confié que les hommes qu'ils observaient semblaient souvent se rendre compte qu'ils étaient épiés. Un jour, ils suivaient les mouvements d'un groupe de suspects de terrorisme qui entraient et sortaient d'une officine de PMU au moyen d'une caméra dissimulée sous le toit d'une boutique située de l'autre côté de la rue. « Nous avions retiré une ardoise, percé un petit trou dans le toit et installé un objectif qui prenait la rue en enfilade. Au bout de deux jours, nous avons eu la nette impression qu'ils étaient au courant de notre présence. Le troisième jour, ils ont attaqué la boutique en lançant un camion contre la devanture pour y mettre le feu. »

Les Lay, qui travaille comme responsable de la sécurité dans une grande entreprise londonienne, ne doute pas que certaines personnes possèdent un sixième sens. « Même si ces gens tournent le dos à la caméra ou sont filmés par des dispositifs invisibles, ils deviennent nerveux chaque fois que la caméra pointe sur eux. Certains s'éloignent rapidement, d'autres regardent tout autour d'eux comme s'ils cherchaient la caméra[1]. » Quand il travaillait dans une banque internationale de la City, certains employés étaient soupçonnés de se livrer à des pratiques malhonnêtes, et il avait été chargé de démasquer les coupables. « Pour cela, nous avons installé des caméras cachées qui couvraient un secteur

pendant quelques jours, puis étaient déplacées pour en couvrir un autre. Eh bien, les gens avaient vraiment un sens qui les mettait en garde. Certains grimpaient même sur une chaise pour voir s'il n'y avait pas une caméra cachée à l'emplacement des sprinklers et des détecteurs d'incendie. »

Parfois, les détectives des grands magasins constatent que lorsque les voleurs à l'étalage s'aperçoivent qu'on les a vus, ils remettent dans les rayons les marchandises qu'ils allaient voler. Voici un témoignage qui nous vient de Londres.

> L'incident qui reste le plus gravé dans ma mémoire, c'est le jour où deux femmes essayaient de voler au rayon des chaussures. Elles poussaient un chariot et elles avaient pris dans les rayons plusieurs paires de chaussures qu'elles avaient mises dans ce chariot. Il n'y avait pas de vendeuse en vue, mais nous les regardions au moyen d'une caméra discrète. Soudain, elles ont tout remis en place et elles ont quitté le magasin sans rien acheter. Il n'y avait absolument aucune raison pour qu'elles changent ainsi d'avis. La caméra était cachée au plafond derrière une demi-sphère noire, et il était impossible de repérer ses mouvements. En remettant les chaussures dans le rayon, elles avaient pourtant les yeux levés vers elle, délibérément, comme pour dire : « Regardez, nous ne prenons rien, nous n'avons pas envie d'avoir des histoires. »

Un détective de grand magasin m'a avoué qu'il avait été lui-même voleur à l'étalage avant de faire ce métier, et qu'il était spécialisé dans les librairies.

> Le picotement dû à la proximité d'une caméra avait le don d'effacer mes peurs, mon indécision et mes choix de consommateur. J'ai le souvenir très net d'avoir en plusieurs occasions choisi un angle caché à la vue des détectives maison et d'avoir jeté mon dévolu sur un certain livre lorsque mon regard, invinciblement, était attiré par une caméra placée en hauteur. Il est rare, dans un magasin, que le regard se porte au-dessus des rayons où sont les marchandises. Je ne peux attribuer ce soudain changement de perspective qu'à une indéfinissable sensation d'être observé.

Nous n'avons rencontré qu'un seul amateur qui avait mené à bien une tâche de surveillance. Il s'agit de Denis Williams, qui réside dans le Sussex. Un dealer avait loué un appartement non loin de son immeuble, et les allées et venues de ses clients inquiétaient fortement tout le voisinage. La police était réticente à intervenir, et M. Williams, qui dirigeait le comité de vigilance du quartier, avait décidé de filmer les visiteurs du dealer à l'aide d'une caméra vidéo montée sur trépied qu'il avait installée devant la fenêtre de sa chambre à coucher.

> Parfois, je laissais la caméra fonctionner en automatique. Par la suite, je réalisais un montage indiquant la date et l'heure de chaque visite. Ce qui est intéressant, c'est de noter que, si j'étais dans la chambre derrière la caméra, beaucoup de ces visiteurs levaient la tête vers moi en passant. Mais si la caméra fonctionnait en automatique, ils le faisaient très rarement !

Bien que les observations de ce genre soient très révélatrices, seuls des tests rigoureusement contrôlés peuvent démontrer si les gens sont réellement capables de dire à quel moment on les observe par un moyen vidéo. Nous aborderons plus en détail cette question au chapitre 12.

## Arts martiaux

Certaines écoles d'arts martiaux asiatiques insistent fortement sur le rôle joué par les intentions. Elles considèrent généralement la sensation d'être observé comme faisant partie de ce contexte plus large.

Les intentions sont étroitement apparentées à la direction de l'« énergie vitale », qui se transcrit généralement par *ch'i*, *chi* ou *qi* à partir du chinois, ou *ki* à partir du japonais. Dans un ouvrage classique sur le tai-chi, cette notion est exprimée par le dicton suivant : « L'intention dirige le ch'i, le ch'i dirige le corps[2]. » Un praticien britannique, lui, l'exprime en ces termes : « Ce niveau d'intention subtil et délicat peut se montrer sensible et flexible, rechercher le bon angle pour une projection ou un coup, explorer

les points faibles dans la défense de l'adversaire, sa ligne de moindre résistance. Ici, la volonté est comme un souple prolongement mental, une antenne sensible qui explore le terrain comme si, avant l'exécution du mouvement, on voulait d'abord le tester en imagination. »

Il y a un revers de la médaille, et c'est le captage de ces intentions par la personne contre laquelle elles sont dirigées. Les intentions d'un adversaire ne se décèlent pas seulement en observant les mouvements de son corps ou en utilisant d'autres clés sensorielles, mais en ayant conscience du courant de chi. Dans un grand nombre d'écoles d'arts martiaux chinoises et japonaises, les étudiants pratiquent des exercices avec les yeux bandés, en essayant de deviner à quel moment et à quel endroit l'adversaire va frapper. Dans l'exercice suivant, la personne aux yeux bandés est placée au centre d'un cercle constitué par ses camarades de cours.

> À un moment donné, un membre du cercle choisi à l'avance se concentre sur des pensées hostiles contre la personne qui se trouve au centre. Il lève lentement la main vers elle, comme s'il tenait un pistolet, et fait semblant de vouloir la tuer. Si la personne qui est au centre perçoit quelque chose, elle doit crier : « Arrête ! » et désigner du doigt l'endroit d'où elle pense que vient la menace. Au début, ça ne marchait pas tellement bien ; mais au bout de quelques semaines, nous obtenions un pourcentage de réussite de plus en plus élevé. Notre instructeur nous a expliqué qu'il n'y avait là absolument rien de magique, et qu'au début de l'histoire de l'humanité nous possédions des sens bien plus fins qu'aujourd'hui. Son rôle se bornait à nous apprendre à réutiliser certains talents perdus. (Roger Ainsworth.)

Depuis 1990, il y a eu un regain d'intérêt au Japon pour la recherche sur les arts martiaux, et des expériences ont été réalisées récemment en laboratoire avec des praticiens japonais et chinois[3]. Les investigations sur le *to-ate*, une ancienne technique d'arts martiaux qui consiste à attaquer un adversaire sans contact physique avec lui, retiennent particulièrement notre attention. Mikio Yamamoto et ses collaborateurs ont effectué ces

recherches à l'Institut national des sciences radiologiques de Chiba, au Japon.

Afin d'éliminer toute possibilité que la personne attaquée réagisse à des indices visuels ou autres, ou encore à la suggestion, les chercheurs ont fait l'expérience de séparer l'« attaquant » et le « récepteur » en les mettant dans des pièces sensoriellement isolées, distantes de trois étages l'une de l'autre. L'« attaquant » était un maître chinois du *qigong*. Le récepteur était filmé en continu, et la résistance électrique de ses tissus cutanés mesurée ainsi que ses ondes cérébrales par électroencéphalographie. Dans une série d'essais, le maître de *qigong* dirigeait son *to-ate* vers le récepteur à des moments choisis de manière aléatoire par les expérimentateurs. Lors de plusieurs de ces essais, le récepteur avait un mouvement de recul visible et subissait une altération de son EEG et de sa résistance cutanée. Les résultats de ces essais pratiqués de manière aléatoire et en double aveugle sont statistiquement très significatifs. Ils indiquent que le *to-ate* fait intervenir un « moyen de transmission inconnu », c'est-à-dire une forme de transmission pour le moment non reconnue par la science. Du point de vue du maître de *qigong*, ce qui a été transmis au cours de ces expériences est le ki ou le chi [4].

Dans le cadre de la théorie selon laquelle le chi émanerait d'une personne sous l'impulsion de ses intentions et affecterait la personne vers qui ces intentions sont dirigées, l'influence du pouvoir du regard ne représente qu'un exemple d'un processus plus général. Terry Ezra, qui enseigne l'aïkido et le pratique depuis plus de trente ans, déclare : « L'une des choses que je dis toujours à mes étudiants, c'est que l'on projette toujours sa vigilance et sa conscience par le regard. » Mais il existe d'autres moyens de projeter ces influences. « Pas seulement par le regard. J'ai l'impression que je peux utiliser, pour projeter, n'importe quelle partie du corps, mais particulièrement les mains, le bas-ventre et le front. Quand je fais cela, j'ai l'impression très nette que mon corps est parcouru par quelque chose qui ressemble à de l'électricité. »

Un praticien de l'art martial coréen du *jung do*, Andy Macarthy, insiste sur le fait que la projection d'énergie par l'intermédiaire du regard peut être pratiquée délibérément de manière à intimider l'adversaire.

> Dans une situation de combat, on peut utiliser le « regard », et dès que l'autre a baissé les yeux on sait qu'on a gagné. Imaginez que vous regardiez un lion dans les yeux. Vous n'avez pas envie de soutenir longtemps son regard, car vous ressentez soudain sa puissance terrifiante. Vous devez imaginer que votre adversaire vous est soumis. Ne laissez jamais la moindre idée de défaite vous effleurer l'esprit, car ce que vous percevez, c'est exactement ce qui va se passer.

Cette analogie avec le regard intimidateur du lion attire notre attention sur le fait que les principes des arts martiaux ne se limitent pas nécessairement aux êtres humains. Et à vrai dire, plusieurs catégories d'arts martiaux se fondent sur l'observation attentive des combats d'animaux. Le tai-chi, dit-on, tire son origine du jour où son fondateur, Chang San-feng, observa un combat entre une grue et un serpent. Le tigre, le singe, le léopard et la mante religieuse ont également servi de source d'inspiration à différents styles de kung-fu [5].

Au chapitre suivant, nous allons discuter de la sensibilité animale au regard des personnes ou des autres animaux. Je me propose également d'évoquer la capacité des gens à détecter le regard des animaux.

# 10

# Sensibilité animale

La sensation d'être observé est-elle réservée aux humains ou est-elle répandue aussi dans le royaume animal? Dans ce chapitre, nous allons discuter des preuves de la sensibilité des animaux au regard des humains et inversement, et aussi de la sensibilité des animaux au regard des autres animaux. En effet, la faculté de détecter un regard semble exister chez de nombreuses espèces.

Pour quelle raison les animaux devraient-ils être sensibles au regard? Quelle a pu être l'évolution de cette faculté? Le cas le plus évident est la relation prédateur-proie. Un animal capable de détecter le regard de son prédateur a probablement plus de chances de survie que les autres. La sélection naturelle doit donc jouer en faveur des individus capables de sentir les intentions et les regards hostiles.

## Prédateurs et proies

Il y a trois manières principales pour un animal de traquer sa proie: rester tapi à attendre qu'elle passe à sa portée, la suivre à la piste et rechercher un individu relativement immobile et sans méfiance.

Il est évident que la sélection naturelle joue fortement en faveur des individus capables d'éviter les prédateurs. La première ligne de défense d'une proie est son aspect, associé à ses habitudes de vie.

On appelle cela la « défense primaire », car elle fonctionne en tout temps. Elle réduit en permanence la probabilité qu'un prédateur surprenne sa proie et l'attaque. Par exemple, certains animaux vivent perpétuellement cachés, comme une taupe dans son trou. D'autres utilisent un camouflage que leurs prédateurs ont du mal à distinguer. Par exemple, le phasme, qui a l'apparence d'une brindille. Certains sont vénéneux, ou disposent de traits dissuasifs tels que les dards ou aiguillons. Ils repoussent souvent leurs prédateurs éventuels en affichant des couleurs ou des marques agressives, comme les guêpes avec leurs rayures jaunes et noires. Ils peuvent émettre des bruits, comme le serpent à sonnettes, ou augmenter leurs chances de survie en imitant l'aspect d'espèces venimeuses ou dangereuses. C'est le mimétisme.

Par contraste, les défenses dites secondaires ne s'exercent que lorsque l'animal a repéré un prédateur. Les spécialistes du comportement animal distinguent six catégories de base de comportement défensif[1]. La plupart d'entre nous établirons probablement un parallèle avec notre propre comportement lorsque nous nous sentons menacés.

1. Retrait. Par exemple, le lapin qui se réfugie dans son terrier quand il détecte un danger, ou la tortue qui rentre dans sa carapace.

2. Fuite. En courant, bondissant, plongeant ou prenant son envol.

3. Posture figée. La plupart des prédateurs ont tendance à ne pas voir une proie qui reste immobile. De nombreux prédateurs ne poursuivent et n'attaquent que les proies qui prennent la fuite. Nombre d'animaux, tel le faisan, se figent temporairement quand ils se sentent en danger, quitte à prendre soudain la fuite en surprenant le prédateur. Certains vont même jusqu'à faire le mort, comme l'opossum.

4. Détournement du point d'attaque. En majorité, les prédateurs préfèrent attaquer leur proie à la tête, où la victime est généralement plus vulnérable. Certains animaux s'en tirent en incitant le prédateur à attaquer un endroit moins vulnérable de leur corps. Il y a des poissons, par exemple, qui ont, comme le poisson papillon (figure 7), des taches proéminentes en forme d'œil à l'arrière de leur corps. En outre, certaines de ces espèces nagent

lentement en arrière au premier signe de danger, ce qui donne à leurs faux yeux un air encore plus réel. Et lorsque le prédateur se rue pour tuer, au dernier moment, le poisson file en avant, laissant son prédateur déconfit le bec dans l'eau[2], pour ainsi dire.

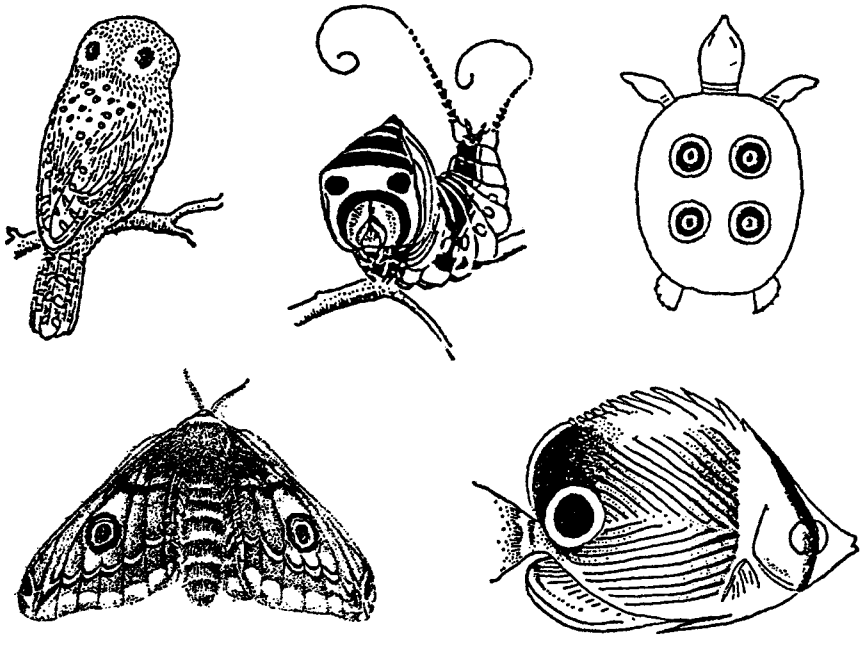


*Figure 7. Ocelles chez différentes espèces d'animaux.*
En haut à gauche: ocelles au dos de la tête d'une chouette africaine, *Glaucidium perlatuim.* En haut au centre: posture défensive de la chenille *Dicranura vinula*, dont la vraie tête est sous la bosse en forme de monstre aux gros yeux. En haut à droite: taches ocellées sur la coquille de la tortue de Birmanie *Trionyx hurum.*
En bas à gauche, ocelles du papillon empereur *Pavonia pavonia.* Comme pour d'autres espèces de papillons de jour et de nuit, ces taches sur les ailes contribuent à détourner l'attention des prédateurs d'autres parties du corps plus vulnérables. On constate que de nombreux spécimens vivants portent des marques de coups de bec autour de leurs ocelles, à qui ils doivent donc leur survie. En bas à droite, les ocelles sur le poisson papillon *Chaetodon sp.* remplissent probablement la même fonction en attirant les prédateurs du mauvais côté, ce qui permet au poisson de filer brusquement dans la direction opposée. (D'après Huxley, 1990, et Plant, 1993.)

5. MANIFESTATIONS EFFRAYANTES. Certains animaux tentent de se défendre en effrayant leur agresseur. Même s'ils ne parviennent pas à provoquer la panique et la fuite de celui-ci, ils peuvent ainsi gagner un temps précieux et avoir une chance de s'échapper. Tous les réalisateurs de films d'épouvante le savent bien, l'effet de surprise est essentiel si l'on veut provoquer une réaction de peur instinctive chez le spectateur. Un bruit soudain, comme une détonation, une forme étrange qui frôle le visage du héros sont propres à faire sursauter et haleter l'audience.

Les animaux peuvent avoir recours à des bruits soudains ou à des schémas de comportement effrayant brusquement mis en œuvre. Ainsi, certaines espèces, particulièrement celles qui aiment se cacher dans des tanières obscures ou dans des crevasses, comme le chat sauvage, réagissent à l'approche d'un prédateur en écumant, crachant et sifflant comme un serpent venimeux. De nombreuses espèces ont une peur instinctive des serpents, et l'agresseur, habituellement, fait un bond en arrière.

Il est intéressant de noter, dans le cadre de la sensation d'être observé, que de nombreux schémas de comportement effrayant utilisés par les animaux font intervenir des motifs qui ressemblent à des yeux, comme si l'agresseur, soudain, était lui-même devenu la proie d'un prédateur. Ces yeux factices, dont le rôle est d'effrayer, sont différents des ocelles destinés à dévier une attaque, comme ceux du poisson papillon, en cela qu'ils apparaissent brusquement à l'agresseur. Par exemple, le sphinx demi-paon passe normalement ses journées immobile sur un lit de feuilles, les ailes repliées, ce qui le fait ressembler à une feuille morte. Mais si un oiseau s'approche de trop près, le papillon ouvre soudain ses « yeux » en écartant ses ailes antérieures, ce qui dévoile ses énormes ocelles [3]. L'agresseur en puissance fait soudain face à des yeux bleus qui le fixent intensément sur fond rose et jaune. Les yeux implantés sur le devant de la tête sont caractéristiques des prédateurs comme le hibou ou le faucon ; et lorsqu'un oiseau insectivore a l'impression d'être face à un tueur, il bat en retraite, ce qui donne au papillon assez de temps pour s'échapper [4].

6. RIPOSTE. La conduite de défense finale de nombreuses espèces, lorsqu'elles sont attaquées, consiste à répliquer en utilisant toutes les armes à leur disposition : dents, cornes, griffes, etc.

Les animaux vulnérables aux attaques de tueurs potentiels peuvent tirer avantage de la détection aussi précoce que possible de la présence d'un prédateur. Bien entendu, tous les animaux utilisent leurs sens « normaux » à cet effet. Certains se fient principalement à leur odorat, d'autres à la vue ou au langage du corps, d'autres surtout à l'ouïe, ou encore à une combinaison des différents sens. Mais il est possible qu'ils aient également un septième sens qui leur permet de détecter des intentions menaçantes. Peut-être sentent-ils qu'un tueur en puissance est en train de les observer, même s'ils ne l'ont pas encore perçu par la vue, l'ouïe ou l'odorat. Ce sentiment de danger imminent est peut-être la cause primaire de la peur chez un animal.

Il s'agit là d'un sujet qui n'a pas encore été exploré par les chercheurs scientifiques, surtout en raison du tabou qui règne sur tout ce qui paraît inexplicable en termes de principes physiques traditionnels. Néanmoins, il existe déjà à l'heure actuelle une somme d'informations disponibles. Les gens qui ont le plus d'expérience dans ce domaine ne sont pas des universitaires ni des chercheurs de laboratoire, mais des chasseurs. Et de nombreux chasseurs ont remarqué que les animaux sont capables de déceler leur présence quand ils les regardent, mais aussi de réagir différemment en fonction des intentions de la personne.

## Prédateurs humains

Durant des millions d'années, nos ancêtres, particulièrement les hommes, ont été des prédateurs à temps partiel.

Les sociétés de cueilleurs-chasseurs ont précédé longtemps les sociétés d'agriculteurs et les différentes civilisations. Aujourd'hui, beaucoup de gens pratiquent encore la chasse, soit parce qu'il s'agit d'un mode de vie traditionnel, soit par profession, soit par sport.

Tous sont d'accord pour dire que si une victime en puissance entend, voit ou sent un chasseur humain, elle ne tarde pas à prendre la fuite. Mais il semble qu'une croyance soit assez répandue chez les chasseurs selon laquelle certains animaux seraient capables de capter leurs intentions à distance, et aussi de capter leur regard.

Chez les chasseurs par tradition comme chez les chasseurs sportifs, beaucoup de gens croient fermement qu'il y a des animaux qui devinent à distance les intentions de leur prédateur. Par exemple, quand il décrit la manière de piéger un tapir au moment où il va boire à la rivière, un jeune chasseur doué de la tribu des Tukano de la forêt amazonienne en Colombie explique : « Si on pense à lui [le tapir], il nous voit dans sa pensée. Il devine ce qu'on va faire, et il ne descend pas boire à la rivière. Il a un pressentiment, et il sait. Si je veux le tuer, je dois penser à autre chose. Vous pouvez être certain que si je pense à lui, ce sera impossible de le tuer. Mais si je pense à autre chose, c'est possible [5]. »

De nombreux chasseurs d'Europe et d'Amérique du Nord sont également persuadés que leurs intentions les précèdent. Par exemple, s'ils vont à un endroit où ils ont souvent vu un animal dans l'intention de le tuer, l'animal en question demeurera introuvable.

Voici une anecdote spectaculaire contée par J. Allen Boone, l'auteur des *Bêtes et des hommes*, qui se situe dans une jungle asiatique où il avait passé plusieurs heures à observer des singes en train de jouer dans une clairière. Ils ne faisaient pas attention à lui, lorsque soudain tout changea :

> Brusquement, de manière étonnante, tous les singes abandonnèrent en même temps leur activité pour se tourner dans la même direction, vers le sud. Mus par une peur panique évidente, ils détalèrent en direction du nord. [...] Je n'avais pas la moindre idée de ce qui avait causé cet exode soudain. Je décidai de rester où j'étais [...] pour voir ce qui allait se passer ensuite. J'attendis patiemment pendant trois longues heures. C'est alors qu'apparurent, arrivant par le sud dans la clairière, cinq hommes qui avançaient en file indienne. Les deux premiers étaient armés de fusils et les trois autres étaient des porteurs. Ils furent aussi surpris que moi de rencontrer quelqu'un ici. Nous nous présentâmes. [...] Il ressort des explications de chacun un fait particulièrement édifiant : c'est au moment précis où les deux chasseurs avaient pris leurs fusils en décidant de se rendre dans cette clairière, à trois heures de marche de l'endroit où ils se trouvaient, que tous les singes avaient pris la fuite [6].

Mes collaborateurs et moi avons entendu des dizaines d'histoires de chasseurs et de pêcheurs qui racontent qu'ils ont plus de chances de rentrer bredouilles quand ils se concentrent sur l'idée de tuer une proie. Par exemple, David Boston, du Northumberland, en Angleterre, qui chasse et pêche depuis un demi-siècle, me raconte :

> Je me suis souvent demandé pourquoi, lorsque mes pensées vagabondent, il m'arrive souvent d'attraper un saumon alors que je pêchais sans résultat depuis des heures. Puis j'ai lu un jour un ouvrage sur une croyance des Indiens d'Amérique selon laquelle les animaux étaient capables de capter les pensées du chasseur. J'en ai conclu qu'il ne fallait pas avoir de pensées hostiles quand on chasse ou qu'on pêche. J'ai commencé à mettre cette idée en pratique en m'entraînant à laisser mes pensées « en roue libre », pour ainsi dire. Eh bien, je peux dire que dès cet instant mes prises ont augmenté de manière spectaculaire. Par contre, j'ai fait aussi l'expérience de traquer des lièvres, des cervidés et, un jour, un renard, en pensant que je voulais les tuer, alors que je n'avais pas d'arme, et ils se sont montrés inquiets, mal à l'aise, avant de se mettre rapidement à l'abri.

Certains animaux semblent capables de capter les intentions d'un prédateur à de grandes distances ; mais lorsque ces intentions se focalisent directement dans le regard du chasseur prêt à tuer, l'effet est beaucoup plus marqué. Pour Peter Bailey, du comté de Hampshire, en Angleterre, qui pêche et chasse, lui aussi, depuis les années 1940, ces effets doivent être attribués aux émotions.

> C'est l'excitation qu'on ressent en voyant le poisson qu'on leur transmet. J'en ai acquis la certitude. La première fois qu'un de mes amis est allé pêcher, il a ramené une truite de mer de vingt-cinq livres. Les trois années suivantes, il n'a rien attrapé du tout, parce qu'il anticipait trop une prise, il était trop excité. Mon pouls s'accélère subitement quand je vois une truite de mer de dix livres nager vers moi. Mes plus grosses prises, je les ai faites quand j'avais bu un peu trop de whisky et que j'étais dans un état de relaxation totale.

Lors d'une chasse au chevreuil, il avait remarqué que les animaux semblaient capter ses intentions, particulièrement quand il ne tirait pas tout de suite alors qu'il les avait dans sa ligne de mire. « Si on attend trop, le fusil pointé en se concentrant sur le gibier, alors qu'on est sûr de ne pas le rater, il suffit d'une fraction de seconde pour qu'il détale. C'est qu'il a senti votre présence. »

Jack Jones, qui habite dans le Staffordshire, en Angleterre, a l'habitude de traquer le gros gibier, et il pense aussi que le chevreuil est capable de deviner ses intentions.

> Je prends plaisir à m'approcher d'une bête à moins de quelques mètres, sans que ma présence, apparemment, soit décelée. Mais si j'en vois une à 200 mètres et que je m'approche en pensant que je vais la tuer, cela devient beaucoup plus délicat. Lequel de ses nombreux sens de conservation ai-je alerté ? L'animal cesse de brouter, regarde autour de lui, remue les pattes, dresse les oreilles, sur le qui-vive, renâcle, fait un pas en arrière ou en avant, mais il ne me voit pas encore. Je suis contre le vent, et il ne peut donc pas me flairer. Ai-je fait un bruit dans une fréquence inaudible pour moi mais pas pour lui ? A-t-il senti une vibration de l'air que j'ai causée sans le savoir ? Peut-il « sentir » mon intention de le tuer ? J'ai remarqué maintes fois que si quelque chose m'empêchait de tirer (par exemple une branche qui risquerait de dévier ma balle), dès que je relâchais la tension en décidant de ne pas tirer, l'animal relâchait aussi sa garde ! Mais cela ne dure pas, à moins que je ne renonce ou m'en aille. Sa survie dépend entièrement de sa vigilance.

Tout comme les détectives, beaucoup de chasseurs expérimentés s'efforcent d'éviter de regarder directement leur proie. Ils se sont aperçus qu'un regard direct avait toutes les chances de l'alerter, même si elle était dans l'impossibilité de les voir. John Frankcom, qui a travaillé de nombreuses années comme garde-chasse sur le domaine de Beaulieu, dans le Hampshire, en Angleterre, a constaté que les mêmes principes s'appliquaient quand il traquait un chevreuil ou un braconnier. « Il ne faut jamais regarder le gibier directement, et c'est la même chose en ce qui concerne un être humain. Si on essaie de surprendre une personne, j'ai l'impression

qu'il y a comme un rayon ou un truc de ce genre qui l'avertit de ce qu'on veut faire. »

Certaines personnes ont remarqué la sensibilité spécifique des animaux à leur regard. Un jour, alors que le Dr Hans-Heinrich Hatlapa, de Grossenaspe, en Allemagne, était dans un affût en hauteur, une harde de cerfs s'approcha lentement de lui en broutant paisiblement.

> Le vent m'était favorable, ce qui exclut tout indice olfactif. J'évitais de les regarder, j'avais les yeux baissés. Quand les animaux ont été à vingt mètres de moi, je les ai regardés par l'ouverture étroite, et ils se sont figés immédiatement. Chaque bête a levé la tête pour regarder exactement dans ma direction. Puis ils ont fait volte-face et se sont éloignés du côté d'où ils étaient venus.

Certaines espèces détectent mieux les regards que d'autres. Plusieurs personnes m'ont affirmé que, chez les oiseaux, les corvidés, en particulier le grand corbeau et la pie, semblaient d'une sensibilité supérieure à la moyenne. Cette sensibilité est capitale pour leur survie, surtout si ces oiseaux se trouvent à portée de tir de Tony Butler, qui vit à High Wycombe, dans le Buckinghamshire, en Angleterre : « J'ai horreur des pies. Parfois, je les suis pour leur tirer dessus avec une carabine à air comprimé. Mais depuis que je fais ça, je n'ai réussi à en avoir qu'une seule. On dirait qu'elles savent, je ne sais comment, que je les observe. Elles savent même, apparemment, à quel moment précis je vais presser la détente. »

Il est probable qu'une étude systématique sur l'expérience des chasseurs dans différentes parties du globe fournirait une abondante moisson d'informations sur les réactions des animaux sauvages au regard et aux intentions humaines. Cette étude sera peut-être réalisée un jour.

## Photographes d'animaux sauvages

Tout comme les chasseurs, les photographes d'animaux sauvages doivent traquer la proie qu'ils veulent « saisir » et s'en approcher le plus possible. Comme les chasseurs, aussi, ils se sont

aperçus, dans de nombreux cas, que leurs intentions affectaient leurs chances de succès. Certains des photographes britanniques que nous avons interrogés y voient un effet de la « loi de l'emmerdement maximal » qui veut que les choses, perversement, arrivent toujours au plus mauvais moment. Ils tombent systématiquement sur l'animal qu'ils voulaient photographier quand ils sont sans leur appareil ou qu'ils n'ont plus de pellicule.

Geoff Trinder, qui, en plus de son métier de photographe, travaille dans le Lincolnshire, en Angleterre, pour le Trust for Nature Conservation (Fonds national pour la protection de la nature), nous a déclaré :

> Si vous voulez sortir photographier quelque chose, le mieux est encore de laisser votre appareil à la maison, et vous êtes sûr de voir ce que vous cherchez. Je m'occupe de deux réserves naturelles avec deux affûts, et si je prends mon appareil en me disant : « Je verrai peut-être un épervier en train de se baigner ce matin », je n'ai aucune chance d'en voir un. Par contre, si je décide d'aller faire un tour pour me dégourdir les jambes et que j'entre dans l'affût, quand je soulève le volet, je vois un épervier juste devant moi en train de se baigner, et il est totalement indifférent à tout ce que je fais.

Plusieurs spécialistes de la photo sous-marine ont eu à peu près la même expérience. Pour en donner un seul exemple :

> Je fais mes réglages pour photographier certaines créatures qu'on trouve dans un certain endroit, et je n'en vois pas une seule. Alors, j'éteins tout, ou je m'aperçois que je suis arrivé au bout de la pellicule, et tout à coup les créatures que je voulais photographier apparaissent par dizaines. Je suis sûr qu'il y a des créatures marines qui ont la faculté de savoir à quel moment votre pellicule est finie ! (Lawson Wood, Berwickshire, Écosse.)

Comme les chasseurs et les détectives, la plupart des photographes se sont aperçus qu'ils avaient beaucoup plus de chances de réussir s'ils évitaient de regarder directement l'animal qu'ils traquaient. Mais si celui-ci a détecté leur présence, il s'alarme beaucoup moins facilement quand il ne sent pas de regard posé

sur lui. Roger Wilmshurt, photographe animalier professionnel qui vit dans le Sussex, en Angleterre, exprime la chose en ces termes :

> Si vous photographiez des oiseaux sans avoir recours à un affût, vous essayez de vous approcher d'eux le plus possible. D'après mon expérience personnelle, il ne fait aucun doute que si, chaque fois que vous vous approchez un peu de l'oiseau, vous faites bien attention de ne pas le regarder, puis vous demeurez immobile et tournez progressivement les yeux vers lui, vous avez beaucoup plus de chances de ne pas l'effrayer. Je suis absolument convaincu qu'ils ont un moyen de sentir votre regard.

De nombreux photographes ont déclaré qu'ils préféraient s'approcher d'un animal selon un chemin indirect ou oblique, en évitant de le regarder. La chose à ne pas faire consiste à marcher droit sur lui sans le quitter des yeux.

Plusieurs photographes racontent que lorsqu'ils étaient dans un affût et que les oiseaux ne pouvaient absolument pas les voir, ils savaient néanmoins à quel moment ils étaient observés. Russell Hartwell, du Buckinghamshire, a remarqué cela avec des hérons.

> Je passe pas mal de temps dans les affûts. Je suis toujours sidéré de constater la manière dont les oiseaux sentent ma présence. Ils s'agitent brusquement, même si je n'ai pas bougé d'un millimètre. Les hérons manifestent instantanément leur inquiétude. Ils vaquent à leurs occupations la tête baissée, mais s'ils ont la moindre frayeur elle se dresse comme un périscope. Souvent, alors que l'objectif est totalement immobile, ils semblent prendre subitement conscience d'être observés et leur tête se dresse, ils se figent et attendent de voir s'il se passe quelque chose. Si jamais je touche mon objectif à ce moment-là, ils prennent la fuite en une fraction de seconde.

L'expérience des photographes animaliers, tout comme celle des chasseurs, suggère que des espèces très variées semblent posséder la faculté de détecter les intentions humaines. Elles semblent aussi capables de sentir les regards, même quand la personne qui les observe est invisible.

## Regard sur les animaux familiers

De nombreux propriétaires d'animaux familiers ont remarqué que leur petit compagnon réagissait à leur regard, même quand il ne pouvait pas le détecter visuellement.

Dans des sondages réalisés par Gerald Winer et ses collaborateurs à l'Université d'État de l'Ohio, la question suivante était posée à des adultes et à des enfants : « Avez-vous ou non l'impression qu'un animal familier comme un chat ou un chien est capable de sentir que vous le regardez, même s'il ne peut pas voir vos yeux ? » Résultat : 53 % des enfants on répondu oui contre 50 % pour les adultes.

Dans mes propres sondages sur des adultes en Europe et aux États-Unis, j'obtiens une moyenne de 55 % de réponses positives à la question : « Avez-vous jamais constaté qu'en regardant un animal de dos, vous pouviez faire en sorte qu'il se retourne ? » Les femmes sont plus nombreuses que les hommes à avoir fait cette expérience. Et les animaux avec lesquels cela arrive le plus fréquemment sont les chats et les chiens, à égalité. Mais quelques sondés citent aussi des chevaux et des oiseaux.

Voici un échantillon représentatif des réponses données dans les sondages aux États-Unis :

> Mon chat réagit presque toujours quand je le regarde et que je pense à lui. Il se tourne vers moi.
>
> Mon chien a réagi plusieurs fois en se réveillant pour tourner la tête vers moi, alors qu'il dormait dans le jardin et que je le regardais par la fenêtre.
>
> Si je fixe des yeux mes chats ou mes chiens pendant qu'ils dorment, ils se réveillent et ils me regardent.
>
> Notre chienne est pratiquement sourde. Mais très souvent, elle se retourne quand je la regarde alors qu'elle n'a pas pu m'entendre.

Il est clair que, dans ces situations, les animaux n'étaient absolument pas menacés. Ils étaient simplement l'objet de l'attention de leur maître, et certains semblent capables de détecter cette

attention même quand ils sont endormis. Fiona Richards, qui vit à Reading, dans le Berkshire, en Angleterre, a remarqué le même genre de sensibilité chez ses deux poules, qu'elle a élevées elle-même et qui la suivent partout.

> Quelquefois, je m'assois à une table devant la fenêtre et les poules viennent se percher sur le rebord ou sur une échelle contre le mur. Au bout d'un moment, elles somnolent généralement et ferment les yeux, la tête dressée ou enfouie en arrière sous leurs plumes. J'ai remarqué qu'elles se redressent et ouvrent les yeux chaque fois que mon attention se porte sur elles. Je trouve ça fascinant. J'ai fait des expériences en m'efforçant d'éliminer d'éventuels signaux tels que les bruits et les mouvements. J'ai constaté que si j'étais en train de lire un livre et que je bougeais à peine les yeux en reportant mon attention sur elles, elles réagissaient aussitôt. J'ai essayé, également, de ne pas les regarder, de penser à autre chose ou de faire le vide dans mon esprit, puis de me concentrer subitement sur elles. Ça n'a pas tellement bien marché. Elles restaient perchées, sans être tranquilles. Mais dès que je reportais toute mon attention sur elles, ça les faisait réagir.

Du point de vue de l'évolution, il n'est pas surprenant de constater que des animaux se réveillent quand on les regarde dormir. Ce genre de sensibilité, propre à leur permettre de réagir aux intentions hostiles d'un prédateur, est d'une valeur inestimable pour leur survie.

## Les humains en tant que proie potentielle

Pendant quatre millions d'années au moins, nos ancêtres hominidés et humains ont subsisté en tant que chasseurs-cueilleurs et charognards passant après des prédateurs plus accomplis tels que les lions. Dans les dioramas des musées, on nous montre l'image de l'homme préhistorique en chasseur, mais nous avons trop tendance à oublier que, pendant la plus grande partie de son histoire, l'homme a été surtout une proie. Les os de certains des premiers hominiens retrouvés en Afrique et ailleurs portent des marques de

dents de léopards et autres félins[7]. Au XIX^e siècle encore, les tigres faisaient des milliers de victimes par an dans certaines régions de l'Inde. D'après les archives du gouvernement britannique, entre les années 1800 et 1900, 300 000 personnes environ ont été tuées en Inde par des tigres en même temps que 6 à 10 millions d'animaux de ferme[8].

La plupart des enfants sont fascinés par les contes qui mettent en scène des prédateurs. Parmi tous ces méchants mangeurs d'enfants, on trouve des tigres, des loups, des monstres, des ogres et de vilaines sorcières. Certains enfants, en plus de subir ces horribles histoires, sont en butte aux remarques des adultes qui leur disent: «Oh, comme il est mignon! Je le mangerais tout cru!» Et quand ils grandissent, souvent, ils sont fascinés par les dinosaures, particulièrement les carnassiers comme le *Tyrannosaurus rex*, qui ont l'avantage d'être des animaux à la fois terrifiants et fossiles.

En 1933, un sondage effectué aux États-Unis sur les peurs des enfants en milieu urbain a établi qu'en majorité, le plus grand sujet de crainte était les animaux et les monstres. Et c'était avant que la télévision ait introduit les monstres dans chaque salon! Une nouvelle étude réalisée en 1965 montra que les enfants américains d'âge scolaire redoutaient relativement peu les menaces réelles comme les accidents de la circulation, la guerre nucléaire et les microbes. En réponse à la question: «De quoi faut-il avoir peur?», 80% des enfants de 5 à 6 ans citaient les serpents, les lions, les tigres, les ours et autres animaux sauvages[9]. Et l'auteur concluait: «La vérité surprenante est qu'ils ont peur de dangers totalement irréalistes dans notre civilisation urbaine: les animaux sauvages.»

Il est tout à fait possible que ces terreurs enfantines plongent leurs racines profondes dans la peur que ressentaient nos ancêtres devant leurs prédateurs. Cette peur des prédateurs persiste lorsque les enfants grandissent, mais son objet change. Au lieu des animaux, les adultes redoutent d'autres humains: les voleurs, les assassins, les ravisseurs d'enfants, les terroristes et les armées. Une grande partie des œuvres de fiction qui constituent nos distractions est centrée sur les prédateurs: polars, thrillers, histoires de guerre.

Dans les vraies guerres, des nations entières jouent le rôle de prédateur, et l'emblème de nombreux pays est un animal préda-

teur : l'aigle pour les États-Unis, le Mexique, l'Allemagne, l'Autriche et l'Espagne, le lion pour l'Angleterre, la Finlande, les Pays-Bas et la Norvège, le faucon pour l'Égypte et ainsi de suite.

## Le sentiment du danger

La peur des prédateurs ne fait pas seulement partie de notre héritage culturel. La plupart des animaux, y compris les humains, ont une peur innée des prédateurs potentiels. Et cette peur est associée à toute une variété de réactions instinctives destinées à offrir aux individus ou même au groupe entier le moyen de leur échapper.

Jim Corbett, célèbre pour ses chasses en Inde dans les années 1920 et 1930, était convaincu que le « sentiment d'un danger imminent » lui avait sauvé la vie en de nombreuses occasions. Il était considéré comme un héros par de nombreux villageois des contreforts de l'Himalaya pour les avoir débarrassés de léopards et de tigres mangeurs d'hommes. Dans son livre de 1944 *Man-Eaters of Kumaon**, il raconte qu'il se trouvait un jour dans la jungle à la recherche d'une tigresse particulièrement dangereuse. Au bout de quatorze jours de traque infructueuse, il s'approcha d'un amoncellement rocheux. « J'ai senti soudain le danger devant moi. [...] Je connaissais bien cette piste, pour l'avoir empruntée de nombreuses fois, et c'était la première fois que j'hésitais à passer. » Mais la nuit allait bientôt tomber, et il n'avait pas le choix. Il fallait continuer. Il dépassa une biche en train de brouter. Elle ne lui prêta pas attention, mais détala aussitôt après son passage. Il se dit qu'elle avait dû flairer la tigresse et retourna sur ses pas pour en avoir le cœur net. Juste à l'endroit où il était passé, il y avait ses empreintes bien marquées dans le sol argileux. « Et, se superposant à mes empreintes, il y avait les marques lourdes de la tigresse à l'endroit où elle avait bondi du haut de son rocher pour m'emboîter le pas. »

Corbett était absolument convaincu de la réalité du « sens du danger ».

---

* Traduit en France sous le titre *À l'affût des tigres mangeurs d'hommes*, 1949. *(N.d.T.)*

J'ignore, et je ne peux donc pas expliquer les mécanismes qui le font entrer en action. Dans ce cas précis, je n'avais ni vu ni entendu la tigresse. [...] Pourtant, je savais, sans le moindre doute, qu'elle était tapie dans ces rochers pour guetter mon passage. Je marchais dans la jungle depuis des heures, avec la plus grande prudence, mais à aucun moment je ne m'étais senti aussi mal à l'aise que quand j'ai commencé à franchir cette crête. Dès que j'ai vu les rochers, j'ai senti le danger qui m'attendait [10].

Corbett était également convaincu qu'il était capable, en plus de son sens général du danger, de dire à quel moment un tigre embusqué était en train de l'épier.

Jeremy Stafford-Dietsch, photographe réputé de la faune sous-marine, a constaté que le « sens du danger » se manifeste aussi bien sous l'eau que sur la terre ferme.

Il y a des occasions, quand je plonge ou que je travaille dans les mangroves, où j'ai vraiment la frousse. Un jour, je longeais la rive d'un fleuve dans le Territoire du Nord [en Australie], sur les traces des crocodiles qui se vautraient dans la boue au bord de l'eau. L'itinéraire logique, pour les surprendre, passait le long du fleuve, mais sur un coup de tête j'ai fait un détour apparemment inutile au milieu des hautes herbes de la berge. Quand je me suis retourné ensuite pour regarder l'endroit où j'aurais dû passer, j'ai vu un gros crocodile qui prenait le soleil exactement là. Cette frousse qu'on éprouve subitement, ce sentiment de danger imminent est reconnu par tous mes collègues. Je n'en connais pas un seul qui voudrait l'ignorer !

En une autre occasion, il était sous l'eau au large de la côte d'Australie du Sud, en train de photographier un gros requin blanc, protégé par une cage en métal.

Il y avait une ouverture dans la cage pour passer la caméra, et j'avais les bras dehors, avec l'appareil photo dans les mains, essayant d'avoir le bon angle. Je ne quittais pas l'animal des yeux lorsque j'ai soudain eu l'impulsion de tourner la tête de l'autre côté. Bien m'en a pris, car j'ai vu un autre grand blanc qui fonçait droit sur mes bras, à un mètre de moi.

## Sensibilité au regard d'un animal sauvage

La première fois que Jane Goodall est allée en Afrique, avant de commencer ses travaux sur les chimpanzés, elle participait à des fouilles à Olduvai Gorge à la recherche de fossiles. À un moment, alors qu'elle se trouvait avec un collègue dans la brousse, elle raconte: «J'ai éprouvé ce picotement spécial que l'on ressent parfois quand on a l'impression d'être observé. Je me suis retournée et j'ai vu un jeune lion à une douzaine de mètres de moi. Il nous observait avec un grand intérêt.» Par chance, son collègue et elle s'abstinrent de courir et s'éloignèrent lentement. Le lion demeura indifférent. S'ils avaient pris la fuite, l'animal les aurait certainement poursuivis [11].

À l'âge de 13 ans, Ken Pole était scout et se trouvait à l'intérieur des terres dans l'île de Vancouver, au Canada. Le groupe campait au bord d'un lac isolé.

> Je me suis réveillé à l'aube avec l'envie de faire pipi. Je suis sorti pour aller sur un rocher plat au bord du lac et j'étais en train de soulager tranquillement ma vessie quand j'ai senti mes cheveux se dresser sur ma tête d'une manière qui n'avait rien de métaphorique. J'étais absolument sûr qu'on était en train de m'épier, mais je n'avais entendu aucun bruit venant des tentes. Espérant surprendre le petit plaisantin, je suis resté plusieurs secondes immobile avant de tourner lentement la tête. Je me suis trouvé presque nez à nez avec un gros puma ou lion de montagne. Il se tenait sur un rocher à moins de cinq mètres de là et il me regardait.

De nombreuses personnes ont fait cette expérience de sentir sur elles le regard d'un membre d'une autre espèce, qu'elle soit ou non dangereuse. J'ai dans mes fichiers des dizaines d'observations faites par des gens qui ont détecté le regard d'un faucon, d'un merle, d'un corbeau, d'un cerf, d'un coyote, d'un dingo, d'un blaireau, d'un ours, d'un opossum, d'une belette, d'un raton laveur, d'une vache ou d'un lézard. Dans certains cas, il s'agit d'expériences effrayantes, mais pas toujours. Cependant, la plupart des cas sont surprenants.

Miriam Rothschild, la célèbre naturaliste, m'a raconté que, durant le Seconde Guerre mondiale, un soir d'hiver, elle était

sortie chasser au crépuscule afin de rapporter un faisan pour le dîner.

> Je me suis postée au milieu d'un bosquet pour guetter le gibier qui allait venir se percher là pour la nuit. Progressivement, j'acquis la certitude que j'étais moi-même observée, et j'ai passé plusieurs minutes à fouiller nerveusement mais très discrètement les environs du regard, en bougeant à peine la tête, à la recherche d'une personne. Je pensais qu'il s'agissait probablement d'un braconnier quelconque. Il n'y avait personne en vue, mais le sentiment persistait et s'amplifiait. Je commençais à me dire que c'était pure hystérie de ma part quand tout à coup, en levant la tête, j'ai aperçu une effraie perchée sur une branche à moins d'un mètre de moi, qui m'observait de ses grands yeux jaunes.

Parfois, les gens éprouvent la sensation d'être observés même quand ils sont à l'intérieur. Anna Michailidès, d'Athènes, était allée se changer dans sa chambre un soir d'été. « Comme d'habitude, la porte-fenêtre donnant sur la terrasse était grande ouverte. Il n'y a aucun vis-à-vis. Je me suis complètement déshabillée et suis restée nue quelques instants devant la glace, réfléchissant à ce que j'allais mettre. J'avais la sensation très nette d'être épiée. Rien de menaçant ou de négatif, juste le sentiment qu'on me regardait. En me retournant subitement, j'ai vu une tourterelle maillée dans l'encadrement la fenêtre, en train de m'observer. Elle s'est même avancée dans la chambre, sans avoir peur de mes mouvements, et m'a regardée tranquillement pendant que je m'habillais. »

Camille Einoder, de Chicago, fit une rencontre un peu plus inquiétante dans l'école où elle enseignait. « Je suis arrivée un jour en avance pour aller dans la réserve chercher quelque chose à genoux sur l'étagère du bas lorsque j'ai littéralement senti les poils se dresser sur ma nuque. Je me suis retournée lentement et j'ai vu un énorme boa qui s'était échappé de la salle de biologie, lové au-dessus du projecteur qui se trouvait au plafond derrière moi. Il me regardait de là-haut. »

Habituellement, ces expériences se produisent de manière totalement imprévue, mais il y a des gens qui utilisent cette faculté pour localiser des animaux par ailleurs impossibles à dénicher.

Lorsque le Dr Russell Hanley voulait photographier l'insaisissable varan des palétuviers en Australie, il ne trouvait, au bout de plusieurs heures de recherche, aucune de ces créatures reines du camouflage, lorsque soudain: «J'ai eu un pressentiment: "Il y en a un là." Effectivement, contre un tronc d'arbre, il y en avait un juste devant moi, en train de m'observer.»

## Sous le regard d'un animal familier

À l'occasion d'une série de sondages effectués à Columbus, Ohio, Gerald Winer et ses collaborateurs purent établir que non seulement la moitié environ des adultes et des enfants pensent que les animaux sont sensibles à leur regard (p. 216), mais que beaucoup s'estiment aussi capables de sentir le regard d'un animal: 35 % des adultes et 41 % des enfants.

Dans mes propres sondages auprès d'adultes en Angleterre, en Suède et aux États-Unis, une moyenne de 54 % des personnes ayant répondu déclarent avoir eu l'occasion de sentir le regard d'un animal posé sur elles alors qu'elles lui tournaient le dos. De manière significative, beaucoup plus de femmes (62 %) que d'hommes (44 %) disent avoir fait cette expérience. Les animaux cités sont en majorité le chien et le chat. Mais il y a aussi des chevaux, des porcs, des vaches, des chèvres, des écureuils, des ours, un singe, des souris, des oiseaux, des iguanes, des serpents et des poissons.

Voici quelques exemples concernant des gens qui vivent en Grande-Bretagne et aux États-Unis.

> Mon chien me réveille la nuit en me regardant. J'ai eu plus d'un chien qui l'a fait. En général, c'est parce qu'ils veulent sortir. Ils ne font pas entendre le moindre son, ils se contentent de regarder intensément. Je me réveille, et je comprends aussitôt ce qui se passe.
>
> En plusieurs occasions, alors que je promenais ma chienne berger allemand, j'ai eu l'impression qu'on m'ordonnait de m'arrêter. Quand je regardais derrière moi, je m'apercevais qu'elle s'était arrêtée pour uriner et me regardait avec inten-

sité. Son expression était claire. Elle me disait: «Attends-moi!»

J'étais chez moi dans le jardin, en train d'arracher des mauvaises herbes autour d'un arbre, quand j'ai senti un regard dans mon dos. J'ai tourné la tête, mais je n'ai vu personne. J'ai repris mon travail, mais la sensation d'être observée était si forte que je me suis redressée au bout d'un moment pour regarder partout. C'est là que j'ai vu l'épagneul de mon voisin en train de m'observer d'un air de dire: «Pourquoi ne te retournes-tu pas pour me parler?» C'est ce que j'ai fait, et après quelques caresses il est reparti chez lui.

Jack London, en bon observateur littéraire du comportement canin, décrit dans son livre *L'Appel de la forêt* une situation particulièrement intime mettant en scène le chien Buck: «Il restait couché pendant des heures, alerte, vigilant, aux pieds de Thornton [...] ou encore il se mettait à quelque distance de lui, sur le côté ou derrière lui [...] et souvent il y avait une telle connivence entre eux que la force du regard de Buck forçait John Thornton à tourner la tête vers lui pour le regarder sans dire un mot, les yeux brillants d'une affection que Buck lui rendait de la même manière [12].»

## Sensibilité des animaux au regard d'autres animaux

De même que les gens sont capables de déceler le regard d'un animal posé sur eux et *vice versa*, les animaux sont parfois capables de détecter le regard d'un autre animal. Malheureusement, il n'y a jamais eu d'étude approfondie sur cette question, et on ne sait pas grand-chose à propos de ce qui se passe chez les animaux sauvages.

Comme le montre clairement l'expérience des humains face à des animaux, la sensation d'être observé joue un rôle capital dans la détection d'un éventuel prédateur, mais joue aussi dans des situations où le regard n'est pas accompagné d'une menace. D'après les quelques observations réalisées sur des animaux sauvages ou en captivité, on peut penser que le regard, qu'il soit hostile ou non, est généralement décelable.

Par exemple, chez le bonobo (un chimpanzé pygmée), le regard joue un rôle important dans les interactions sociales, comme l'a observé Betty Walsh, conservatrice du zoo de Twycross, en Angleterre.

> J'ai vu certains singes lancer un regard intense à un de leurs congénères alors qu'ils se trouvaient derrière lui, et l'animal se retournait généralement comme s'il avait senti ce regard sur lui. Habituellement, c'est une question de nourriture. Quand un singe a quelque chose qu'un autre convoite, ce dernier le regarde intensément, et il s'efforce de ne pas se retourner, car si leurs regards se croisent il devra partager avec lui. Mais de toute manière ça finit comme ça.

Lorsqu'il observait les renards sur le terrain, le naturaliste William Long fut impressionné par la manière dont la renarde maintenait la discipline parmi ses renardeaux sans émettre le moindre son.

> Durant des heures d'affilée, les petits folâtrent joyeusement au soleil de l'après-midi [tandis que] la vieille renarde, couchée sur le flanc à l'écart, à un endroit où elle peut les surveiller en même temps que les abords de la tanière, semble avoir le contrôle total de la situation, tout cela sans un bruit. De temps à autre, quand un renardeau s'éloigne un peu trop, elle dresse la tête pour le regarder intensément, et ce regard [suffit à] l'arrêter comme si elle avait poussé un cri ou tiré sur une ficelle qu'elle lui aurait attachée à la patte. Si cela ne se produisait qu'une fois, on se dirait que c'est une pure coïncidence, mais ce n'est pas le cas. Cela arrive continuellement, de manière toujours aussi surprenante. Le renardeau trop hardi s'arrête net, se tourne vers sa mère et retourne vers elle comme un chien qu'on siffle [13].

## Origine évolutionnaire de la sensation d'être observé

Il est bien évident que la sensibilité au regard d'autrui n'est pas spécifique aux humains, mais concerne également de nombreuses

espèces animales. Les observations qui précèdent se rapportaient aussi bien à des mammifères qu'à des oiseaux, des reptiles ou des poissons.

Chez les invertébrés comme les vers, les insectes, les scorpions et les mollusques, cette sensation d'être observé existe-t-elle? Les animaux supérieurs peuvent-ils détecter le regard d'un invertébré? Je ne dispose pas de renseignements ni dans un sens ni dans l'autre. Il serait particulièrement intéressant de faire des recherches sur le poulpe, qui a des yeux assez voisins des nôtres mais appartient à la catégorie des mollusques et est apparenté à l'escargot et à la palourde. Les humains sont-ils capables de détecter le regard d'un poulpe? Les poissons et autres créatures dont le poulpe est le prédateur savent-ils à quel moment il les observe? Et le poulpe lui-même sait-il à quel moment un autre poulpe ou un autre animal le regarde?

Pour le moment, nous en savons trop peu pour répondre à ces questions, mais il n'y a pas de raison que les naturalistes continuent de les ignorer. Il faudrait faire des tests en laboratoire. Ce n'est que lorsque nous en saurons plus sur les espèces qui semblent dotées de la faculté de déceler le regard que nous pourrons en établir en détail les origines évolutionnaires.

La sensibilité au regard ne peut guère remonter à une époque où les yeux tels que nous les connaissons n'existaient pas encore, mais ils existent depuis très longtemps dans l'évolution. Les premiers organismes multicellulaires ont probablement fait leur apparition il y a 570 millions d'années environ. Il y a 530 millions d'années, un large éventail d'espèces animales possédaient déjà des yeux, comme l'ont révélé les dépôts fossiles des schistes de Burgess, dans les Rocheuses au Canada [14]. Peut-être la sensation d'être observé a-t-elle évolué parallèlement aux yeux. Dans ce cas, elle serait extrêmement ancienne.

# 11

# Expériences sur la sensation d'être observé

Nous avons vu dans les chapitres précédents que la plupart des gens, à un moment ou à un autre, ont éprouvé la sensation d'être observé ou ont fait tourner une tête en concentrant leur regard sur quelqu'un. De même, un grand nombre d'espèces animales semblent réagir au regard des humains, et inversement.

Malgré toutes ces preuves, un puissant tabou a empêché la communauté scientifique, durant des générations, de se pencher sur cette question. Entre 1890 et 1990, quatre articles seulement, à ma connaissance, ont été publiés dans des revues scientifiques. Dans les deux chapitres qui suivent, j'examine les raisons de ce tabou et les circonstances historiques qui lui ont donné naissance. Dans le présent chapitre, je poursuis mon approche de la question sans parti pris et je décris un certain nombre d'expériences réalisées dans le but de tester le phénomène.

Il est possible de conduire une expérimentation sur la sensation d'être observé de manière simple et peu coûteuse. Depuis 1990 environ, de nombreux tests de ce genre ont été réalisés. Il existe aujourd'hui de fortes présomptions permettant d'affirmer que les gens sentent vraiment qu'on les regarde sans que les sens normaux interviennent. Trois sortes de test ont été mis en œuvre pour cela.

Dans la première catégorie d'expériences, le sujet est assis le dos tourné à la personne qui lui fixe intensément la nuque ou qui regarde ailleurs en pensant à autre chose. Ces essais avec et sans regard se succèdent en séquences aléatoires. Pour chaque essai, le

sujet doit deviner si on le regarde ou non. Il n'y a que deux réponses possibles, vrai ou faux. Les sujets sont-ils plus souvent dans le vrai que les lois du hasard ne permettent de l'escompter?

La deuxième catégorie de tests se pratique dans des conditions plus naturelles. Un observateur caché regarde ou non un sujet qui ignore sa présence. Par exemple, l'observateur se trouve dans une pièce non éclairée ou regarde un groupe de personnes à travers un miroir sans tain. Y a-t-il plus de personnes qui se tournent vers l'observateur caché quand il regarde que quand il ne regarde pas? Afin de déterminer cela, on place une caméra vidéo à côté de l'observateur. Les sujets sont filmés continuellement à leur insu. Les périodes d'observation et les autres sont enregistrées de la même manière. Ultérieurement, la bande vidéo est analysée par une personne qui ignore dans quel ordre les périodes se succèdent.

Troisième série de tests, le sujet est observé au moyen d'une caméra de télévision en circuit fermé par des personnes qui se trouvent dans une autre pièce. Elles regardent ou non le sujet sur leur écran. Dans ces tests, on ne demande pas au sujet de dire s'il se sent regardé ou non, mais on mesure la résistance électrique de ses tissus cutanés (comme pour les détecteurs de mensonge) afin d'enregistrer automatiquement tout changement dans ses émotions. Existe-t-il une différence de réaction inconsciente lorsque le sujet est observé à son insu?

## Pionniers de la recherche expérimentale

La recherche scientifique dans ce domaine a été à la fois inaugurée et freinée durant des décennies par deux psychologues américains, E. B. Titchener et J. Edgar Coover. Les deux prétendirent avoir démontré que la sensation d'être observé était illusoire. Titchener fut l'un des pères fondateurs de la psychologie expérimentale aux États-Unis. Dans les années 1890, il s'aperçut qu'une bonne partie de ses étudiants à l'université Cornell étaient fermement convaincus de pouvoir sentir à quel moment on les observait dans leur dos, ou d'être capables de faire retourner d'autres personnes rien qu'en fixant des yeux leur nuque. Il était certain qu'aucune mystérieuse influence ne pouvait être à l'œuvre

et qu'il devait exister une «explication rationnelle». D'après lui, les gens ont tendance, de toute manière, à se retourner et, ce faisant, à attirer l'attention de quelqu'un qui se trouve derrière eux. Il est donc inévitable que leurs regards se croisent. «Naturellement, ces concours de circonstances vont dans le sens de la théorie de l'attraction personnelle et de l'influence télépathique[1].»

Dans un article publié par la revue *Science* en 1898, Titchener annonça qu'il avait réalisé des expériences en laboratoire sur ce phénomène, «avec des résultats invariablement négatifs; en d'autres termes, l'explication avancée est confirmée». Il ne donnait aucun détail sur ces expériences et ne publiait pas la moindre statistique. Il ressentait seulement le besoin de justifier la nécessité de pratiquer ces expériences.

> Si le lecteur de culture scientifique objecte que ce résultat était couru d'avance et que ces expériences, par conséquent, étaient une perte de temps, je répondrai que leur justification réside, à mon avis, dans le fait de mettre un terme à une superstition profondément et largement implantée dans la conscience populaire. Aucun psychologue à l'esprit réellement scientifique ne croit à la télépathie. D'un autre côté, le fait de démontrer qu'elle n'existe pas est susceptible de remettre un étudiant sur le droit chemin de la science et, par conséquent, de rentabiliser au centuple le temps ainsi perdu[2].

L'article de Titchener eut un grand retentissement. Durant plus d'un siècle, les sceptiques le citèrent abondamment, bien qu'il n'eût jamais contenu aucune donnée sur ses fameuses expériences autre que l'affirmation selon laquelle elles étaient négatives.

Coover, en revanche, décrit une expérience d'une élégance toute simple, dont il publia les données. Le sujet était assis le dos tourné vers l'observateur pendant une série d'essais où la décision de le regarder ou de ne pas le regarder était fonction d'un lancer de dé. Les sujets étaient des étudiants de Coover à l'université Stanford. Selon lui, les résultats ne furent pas significatifs, et il en concluait que la croyance populaire en la faculté de sentir le regard d'autrui était «infondée[3]». En confirmant les conclusions négatives de Titchener, les travaux de Coover semblaient mettre un point final

à cette question du point de vue scientifique. Son article fut publié en 1913.

La publication suivante, dans une revue scientifique hollandaise, date de 1939. L'article est signé par le professeur J. J. Poortman[4]. Ce n'est qu'en 1959 qu'un résumé de cet article fut publié en anglais[5]. Poortman s'était intéressé à la question en raison non seulement de sa propre expérience du regard d'autrui, mais aussi de celle d'autres personnes qui lui en avaient fait part. Utilisant la méthode de Coover avec quelques variantes, il conduisit une série d'expériences avec lui comme sujet et une amie comme observatrice. Elle était conseillère municipale à La Haye, et s'était habituée à utiliser la force de son regard pour attirer sur elle celui d'autres conseillers aux réunions municipales. Dans ces expériences où il devait deviner si elle le regardait ou non, Poortman donna un nombre de réponses justes significativement supérieur à ce que le hasard permettait d'escompter[6].

Après les expériences de Poortman, il semble qu'il n'y ait eu aucune recherche dans ce domaine jusqu'en 1978, année où Donald Peterson pratiqua des expériences dans le cadre d'un projet d'étudiants à l'université d'Édimbourg. Dans cette série de tests, l'observateur était dans une petite pièce entièrement fermée, séparée de la pièce voisine où se trouvait le sujet par un miroir sans tain qui le rendait invisible au sujet. Les résultats furent positifs et statistiquement significatifs[7].

En 1983, Linda Williams, étudiante à l'université d'Adélaïde, en Australie, fut la première à utiliser la télévision en circuit fermé dans des expériences sur la détection du regard. Elle obtint des résultats statistiquement significatifs lorsque le sujet était observé par l'intermédiaire d'un moniteur installé dans une pièce différente[8].

## Mes propres recherches

Mon intérêt pour la sensation d'être observé date des années 1980, époque à laquelle j'ai compris que le phénomène avait d'énormes implications théoriques. Tandis que je développais mes théories sur les champs morphiques, il m'est venu à l'idée que

lorsqu'un prédateur observe sa proie, il est lié à elle par un champ susceptible, en principe, d'affecter celle-ci, même si elle est incapable de le voir[9].

J'ai ensuite compris que cette idée pouvait être étendue à la perception visuelle en général. Lorsque nous regardons quelque chose, nous sommes reliés à l'objet de notre regard par des champs de perception. La sensation d'être observé me semblait apporter la preuve de l'existence de ce phénomène, et suggérait une approche expérimentale pour le mettre en évidence.

En 1986, j'ai mis au point une procédure expérimentale toute simple et j'ai commencé à pratiquer des tests avec l'aide de ma famille et de quelques amis. Ce n'est que plus tard que je me suis aperçu que j'avais réinventé la méthode déjà utilisée par Coover. Les essais furent conduits avec des groupes de deux personnes : un observateur et un sujet, le premier étant assis derrière le second. L'observateur tirait à pile ou face pour savoir s'il devait regarder le sujet ou non. Il indiquait par un signal sonore le début de chaque essai, et le sujet devait dire, dans les dix secondes, s'il se sentait regardé ou non. L'observateur notait chaque fois sur une fiche s'il regardait ou non le sujet et cochait « juste » ou « faux » quand le sujet annonçait sa réponse. L'observateur lui disait alors s'il s'était trompé ou non.

Cette procédure très simple fonctionnait bien, et les résultats furent largement positifs. Je l'étendis alors à des groupes de volontaires à l'occasion de conférences, séminaires et congrès en Grande-Bretagne, en Allemagne, en Suède et aux États-Unis. L'effet positif se révéla tout à fait reproductible malgré la grande diversité des participants. La simplicité de la procédure mise en œuvre et le fait qu'elle ne nécessitait pas de crédits signifiait que n'importe quel groupe d'étudiants pouvait l'utiliser. Le premier projet d'étudiants sur la sensation d'être observé fut réalisé en 1991 en Californie[10].

En 1994, je décrivis cette procédure dans mon livre *Sept expériences qui peuvent changer le monde*. J'encourageais mes lecteurs à l'essayer de leur côté. Nombreux furent ceux qui le firent. Je poursuivis mon propre programme expérimental avec l'aide de professeurs et d'écoliers londoniens ainsi qu'avec des groupes de volontaires adultes. En outre, grâce à l'Université d'État du sud

du Connecticut, je participai dès 1996 à l'organisation d'une vaste série d'expériences dans des écoles du Connecticut, menées par des professeurs de sciences naturelles et leurs élèves [11].

En 1997, la revue *New Scientist* publia un article sur ces recherches et fit figurer ma procédure expérimentale sur son site Internet, ce qui eut pour effet d'élargir le champ de participation à ces recherches. Une émission sur nos expériences diffusée en 1997 par Discovery Channel encouragea de nouvelles recherches. Les années suivantes, de nombreuses personnes se joignirent aux participants après avoir téléchargé mes instructions sur mon propre site Internet. Des dizaines d'écoles et d'universités mirent en œuvre des projets d'étudiants fondés sur nos méthodes. Plusieurs remportèrent des prix à des concours. Des milliers d'essais ont été réalisés à l'heure actuelle, et les preuves de la réalité de la sensation d'être observé sont de plus en plus fortes.

Dans toutes ces expériences, si les sujets ne possédaient aucune faculté leur permettant de déceler un regard caché, leurs réponses, selon les lois du hasard, devraient être justes la moitié du temps. En réalité, elles le sont à 55 %. Bien que cela ne paraisse pas énorme, c'est extrêmement significatif du point de vue statistique si l'on considère le nombre impressionnant d'essais. En 1999, les résultats combinés de 13 900 essais au total étaient astronomiquement significatifs. Il y avait moins de 1 chance sur $10^{20}$ pour qu'un tel résultat soit le fruit du hasard [12]. Et les résultats combinés aujourd'hui sont encore plus impressionnants.

Si les gens possèdent réellement la faculté de dire à quel moment on les observe, pourquoi l'effet mis en évidence par ces expériences est-il si réduit, 5 % seulement au-dessus du niveau du hasard ? Il y a plusieurs réponses possibles à cela.

Tout d'abord, dans les conditions artificielles de ces expériences, on demande aux gens de faire consciemment ce qu'ils ont l'habitude de faire inconsciemment. Il est possible que la pensée consciente et l'absence de spontanéité contrarient certaines sensibilités.

En second lieu, certains sujets et observateurs ont peut-être été lassés ou distraits pendant ces séances, ce qui a pu réduire le taux de réussite.

Enfin, certaines personnes sont meilleures que d'autres, soit en tant que sujet, soit en tant qu'observateur. L'utilisation de

personnes non douées peut conduire à une dilution des résultats. Lors d'une série d'essais avec des observateurs et des sujets sélectionnés que nous avons menée dans une école de Fribourg, en Allemagne, nous avons obtenu jusqu'à 90 % de réponses correctes [13]. Et d'autres tests avec des écoliers en Irlande, où nous avions pris des jumeaux comme observateur et sujet, donnèrent de meilleurs résultats qu'avec de simples frères et sœurs ou avec des enfants appartenant à des familles différentes [14]. Mais la grande majorité des expériences décrites ci-dessus concernent des personnes non apparentées, sans aucune sélection préalable.

## Répartition des résultats

Dans *Sept expériences qui peuvent changer le monde*, je commente les résultats des expériences préliminaires réalisées par d'autres ou par moi-même en termes de pourcentages de succès global. Ce n'est qu'après la publication de ce livre que je me suis rendu compte que ces résultats laissaient apparaître une configuration remarquablement cohérente, qui s'est répétée depuis maintes et maintes fois. Les scores des essais avec regard étaient positifs et nettement significatifs du point de vue statistique alors qu'ils ne dépassaient pas le niveau du hasard dans les essais sans regard (figure 8). Dans les essais avec regard, le taux de réussite avoisinait généralement 60 %, alors que dans les essais sans regard il tournait autour de 50 %. Des dizaines de chercheurs indépendants du monde entier ont obtenu la même configuration de résultats [15].

Se peut-il que ces résultats soient dus à un petit nombre de personnes particulièrement douées alors que la plupart des autres ne manifestent aucune sensibilité ? En étudiant la moyenne des scores exprimés en pourcentage, il est impossible de donner une réponse à cette question. La meilleure façon de procéder, pour analyser ce genre de résultats, est de donner le même poids à tous les sujets, en utilisant la méthode « une voix par personne [16] ». Lorsque les réponses d'un individu sont plus souvent justes que fausses, on lui affecte un + ; lorsqu'elles sont plus souvent fausses, on lui affecte un − ; et si le nombre des réponses justes et fausses est le même, on lui affecte un signe =. Par exemple, si une personne,

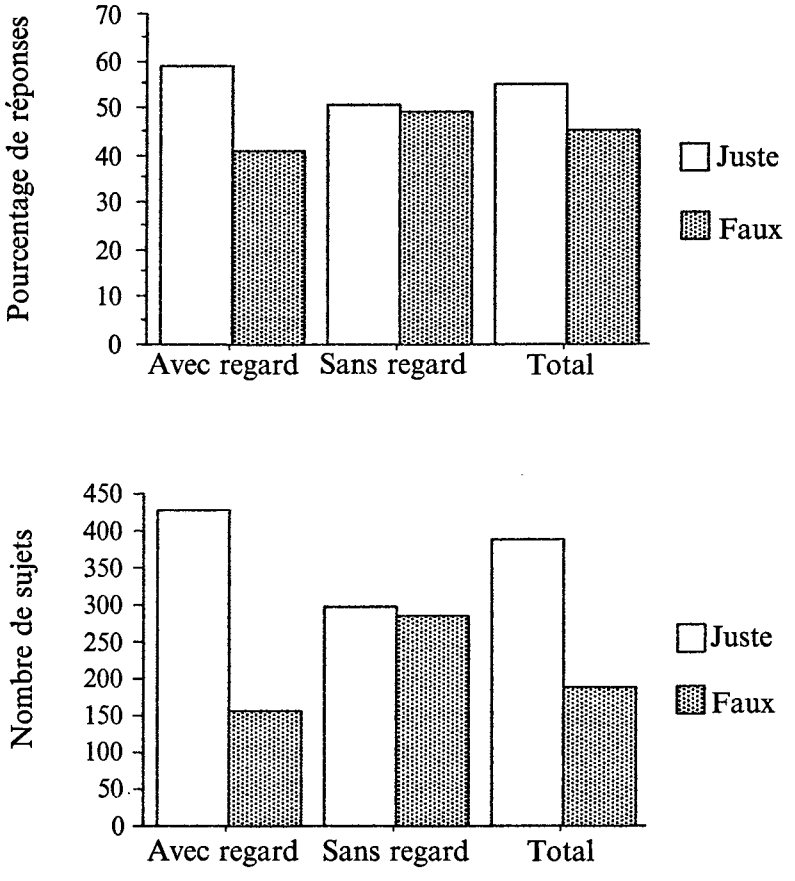



*Figure 8. Résultats combinés des expériences sur la sensation d'être observé réalisées en Grande-Bretagne, en Allemagne et aux États-Unis sur un total de 661 sujets (données extraites de Sheldrake 1999b, tableau 5).*

*Le diagramme du haut donne le pourcentage de réponses exactes et inexactes pour les essais avec et sans regard, ainsi que le pourcentage total. Le diagramme du bas présente les mêmes données sous une forme différente, d'après le nombre de sujets qui ont donné plus de réponses justes que de réponses fausses comparé au nombre de sujets qui ont donné plus de réponses fausses que de réponses justes. Pour les besoins de cette comparaison, le nombre de sujets ayant donné un nombre égal de réponses justes et fausses n'a pas été pris en compte. Tous les sujets étaient des novices, testés pour la première fois.*

sur 10 essais avec regard, obtient 6 réponses justes ou davantage, elle a + ; si elle a 4 réponses justes ou moins, elle a –; et si elle en a 5, elle a =.

Si tout le monde donne ses réponses au hasard, les + et les – doivent s'équilibrer. Or, dans les essais avec regard, ce ne fut absolument pas le cas. Il y eut beaucoup plus de + que de –. Et la configuration des résultats comparés avec et sans regard apparaît nettement dans la figure 9.

Même les résultats proclamés négatifs publiés par Coover en 1913 font apparaître une configuration analogue quand on les analyse de cette manière (figure 9)[17]. Fait ironique, ces expériences, depuis plus de 90 ans, ont été censées apporter de l'eau au moulin des sceptiques alors qu'en réalité elles font apparaître la même configuration de résultats positifs que mes propres travaux ou que ceux de nombreux expérimentateurs indépendants qui les ont repris.

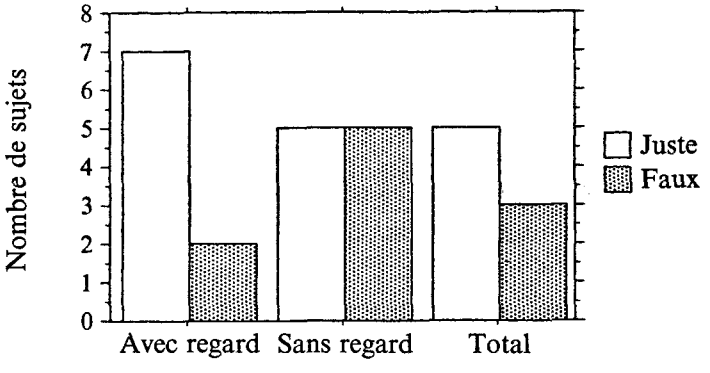



*Figure 9. Résultats des expériences de Coover sur le regard (1913) faisant ressortir le nombre de sujets ayant donné plus de réponses justes que de réponses fausses comparé à celui des sujets ayant donné plus de réponses fausses que de réponses justes.*

Ces résultats prouvent que les scores nettement meilleurs obtenus par les sujets dans les essais avec regard ne dépendent pas d'une minorité d'individus particulièrement doués, mais représentent une tendance générale à réaliser de meilleurs scores quand

le regard est présent que quand il ne l'est pas. Ce phénomène est encore plus apparent quand on établit la distribution exacte des scores réalisés (figure 10). Dans les essais de contrôle, la courbe de répartition a pour centre le score de 5 sur 10, c'est-à-dire le niveau que le hasard permet d'escompter. Dans les essais avec regard, la courbe se déplace nettement sur la droite, et son sommet est constitué par le score 6 sur 10.

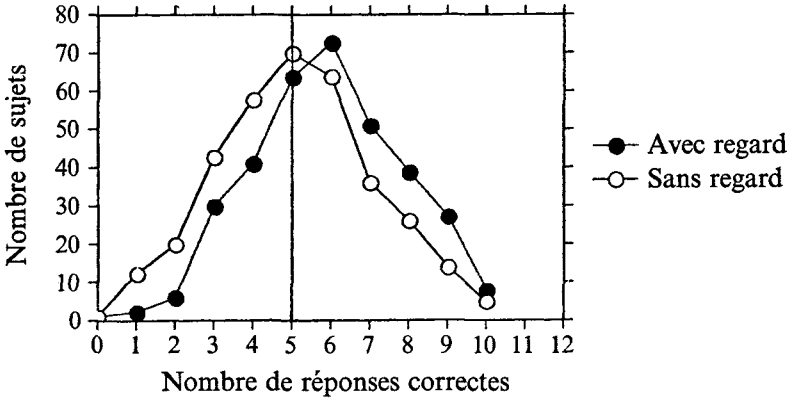



*Figure 10. Distribution des scores lors des essais avec et sans regard dans les établissements scolaires du Connecticut (source : Sheldrake, 1999b).*
*L'axe vertical correspond au nombre de sujets ayant obtenu un score donné et l'axe horizontal le nombre de réponses justes sur 10. La ligne verticale indique le score moyen que le hasard permet d'escompter, soit 5 sur 10.*

Pourquoi une telle différence entre les essais avec et les essais sans regard ?

S'il existe réellement chez les gens une tendance à déceler le regard des autres, il est normal qu'ils répondent juste dans les essais où on les regarde.

En revanche, dans les essais de contrôle, l'observateur ne regarde pas le sujet. On demande donc à celui-ci de détecter une *absence* de phénomène, qui n'a pas son équivalent dans les conditions de la vie réelle. Le résultat est que les scores obtenus dans ces conditions obéissent purement et simplement aux lois du hasard.

Fait intéressant, les résultats nettement positifs obtenus avec des sujets sélectionnés et expérimentés démontrent non seulement que

certains individus sont plus doués que d'autres, mais aussi qu'avec un peu d'entraînement chacun peut apprendre à s'améliorer, aussi bien dans les essais avec regard que dans ceux sans regard. Bien que les personnes inexpérimentées aient tendance à réaliser de meilleurs scores dans les essais avec regard et des scores neutres dans ceux sans regard (figure 8), celles qui sont testées de manière répétée et à qui on fait part, au fur et à mesure, des résultats obtenus ont tendance à s'améliorer petit à petit dans les deux catégories d'essais. Il semble donc possible d'*apprendre* à détecter la différence entre l'absence et la présence d'un regard caché.

## Peut-on expliquer ces résultats en les qualifiant d'artefacts ?

Ces tests très simples semblent trop beaux pour qu'on puisse y croire. Ils donnent des résultats positifs reproductibles à volonté. Ils ne coûtent pratiquement rien à mettre en œuvre. Ils sont si faciles qu'un enfant peut les réaliser, et de nombreux enfants les ont effectivement utilisés.

Lorsque j'ai compris pour la première fois que nous obtenions des résultats régulièrement positifs, j'ai tout de suite pensé que les sceptiques dogmatiques, comme d'habitude, allaient nier les évidences. J'ai vite constaté, également, que les parapsychologues eux-mêmes faisaient preuve de scepticisme. Certains, convaincus que les phénomènes parapsychiques sont de nature insaisissable, imprévisible et évanescente, ne voulaient pas croire qu'une expérience aussi simple que celle-là puisse donner des résultats systématiquement positifs et vérifiables. À vrai dire, j'étais moi-même sceptique. Il y avait peut-être dans ma théorie un point faible que j'avais négligé. Ces résultats ne pouvaient-ils pas s'expliquer en termes d'indices sensoriels subtils ? Ne pouvait-il pas s'agir d'artefacts nés d'une ou de plusieurs erreurs de procédure ?

Tout d'abord, considérons la possibilité selon laquelle les sujets auraient tendance à répondre plus souvent « oui » lors des essais où on leur demande s'ils se sentent regardés en raison d'un parti pris en faveur de l'hypothèse de départ. Mais si c'était le cas, ils auraient le même parti pris lors des essais sans regard, et les effets s'annule-

raient. Prenons l'exemple extrême dans lequel le sujet répondrait « oui » 20 fois sur 20. Il tomberait juste 10 fois sur 10 dans les essais avec regard et faux 10 fois sur 10 dans les essais sans regard. Le score global serait de 10 sur 20, soit 50 %. Ce qui est conforme au hasard. Dans la réalité, les scores positifs des essais avec regard n'ont pas été annulés par les scores négatifs des essais sans regard. Ces derniers demeuraient au niveau du hasard, mais le score global était systématiquement positif, comme le montre la figure 8.

En second lieu, il est possible que certains sujets perçoivent des indices sensoriels involontaires de la part de l'observateur, par exemple des bruits de respiration différents selon la nature de la réponse à donner, ou bien que certains fraudent en regardant l'observateur, ou encore que certains observateurs fassent un signe discret au sujet pour qu'il sache s'il a été regardé ou non.

Toutes ces possibilités sont certes envisageables et pourraient expliquer le taux de réussite significatif des essais avec regard. Mais elles n'expliquent pas pourquoi la fraude ne fonctionne pas dans les essais sans regard. Si fraude il y a, on devrait avoir le même taux de réussite avec ou sans regard. La configuration des résultats plaide fortement en faveur de l'absence de fraude. Néanmoins, pour en avoir le cœur net, il fallait trouver un moyen d'écarter toute possibilité de tricherie [18].

J'effectuai une nouvelle série d'expériences dans lesquelles les sujets avaient les yeux bandés. J'utilisai pour cela les bandeaux spéciaux distribués aux passagers par les compagnies aériennes pour les aider à dormir. Ils empêchent tout regard furtif et éliminent toute vision périphérique. Cette précaution ne se traduisit par aucune différence notable dans les résultats [19]. Néanmoins, afin d'éviter toute contestation, j'utilise systématiquement ces bandeaux dans toutes mes sessions depuis 1997 et j'en recommande l'usage dans la procédure décrite sur mon site Internet.

Afin d'interdire toute possibilité pour les sujets d'apprendre à se guider sur une clé sensorielle de quelque nature que ce soit, nous ne leur donnions pas d'indication sur leurs réponses, de sorte qu'ils n'avaient aucun moyen de savoir s'ils tombaient juste ou non tant qu'ils n'avaient pas terminé leur série de 20 essais. Malgré cela, les résultats restaient positifs et hautement significatifs du point de vue de l'analyse statistique [20].

Afin d'éliminer toute possibilité de clé auditive ou olfactive, les expériences étaient conduites toutes fenêtres fermées, l'observateur à l'intérieur et le sujet à l'extérieur, à une centaine de mètres de distance, le dos tourné à la fenêtre. En outre, le sujet ignorait si sa réponse précédente était bonne ou mauvaise. Les résultats demeurèrent positifs et statistiquement très significatifs[21].

Ces résultats, obtenus dans les mêmes conditions, ont été confirmés par des chercheurs indépendants en Europe et aux États-Unis[22]. Ils contribuent à établir la réalité de la sensation d'être observé.

Les sceptiques qui ont reproduit mes expériences sur le regard conformément aux procédures que j'ai indiquées ont obtenu des résultats positifs statistiquement significatifs très proches des miens (figure 11). Ces résultats sont examinés en détail à l'appendice B.

## L'expérience d'Amsterdam

L'expérience la plus importante jamais conduite sur la sensation d'être observé se déroule à Amsterdam, aux Pays-Bas, depuis 1995. Plus de 18 700 équipes sujet-observateur y participent, et le caractère statistiquement significatif des résultats positifs obtenus est d'importance astronomique. Il y a 1 chance sur $10^{376}$ pour que de tels résultats soient dus au hasard. Ce chiffre a de quoi défier l'imagination de n'importe qui.

En se fondant sur mes indications, Diana Issidorides et ses collaborateurs du New Metropolis Center, un musée des sciences d'Amsterdam, ont mis au point une ingénieuse procédure informatisée qui fait ressembler l'expérience à un jeu vidéo, avec des instructions et des animations. La méthodologie utilisée, quoique très élaborée, est extrêmement conviviale[23]. Et le sujet sait immédiatement s'il a répondu juste ou non.

Dans l'expérience d'Amsterdam, l'observateur est assis derrière le sujet et obéit aux instructions affichées sur un écran d'ordinateur qui lui demandent de regarder ou non le sujet. À chaque essai, ce dernier doit annoncer à haute voix s'il se sent regardé ou non, et l'observateur note sa réponse dans l'ordinateur. Selon le nombre de réponses justes ou fausses, au bout d'un maximum

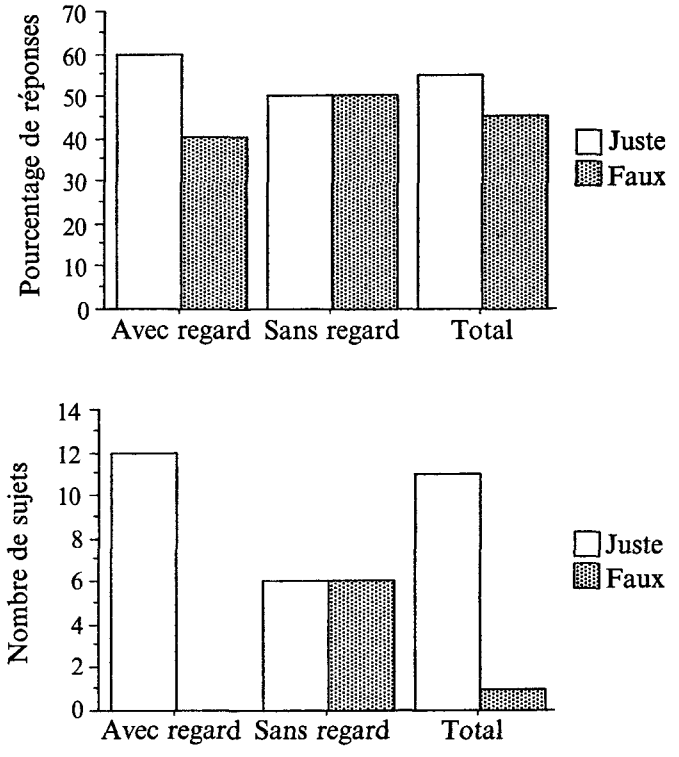



*Figure 11. Résultats des expériences sur le regard conduites par John Colwell et ses collaborateurs à l'Université du Middlesex, présentés de la même manière que la figure 8.*
*Le diagramme du haut indique les pourcentages de réponses justes et fausses ; celui du bas indique le nombre de sujets qui ont donné plus de réponses justes que de réponses fausses, et plus de réponses fausses que de réponses justes. (Données extraites du tableau 1 de Colwell* et al., *2000, lors d'essais où les sujets étaient informés au fur et à mesure de la nature de leur réponse précédente.)*

de 30 essais, l'ordinateur décide si le sujet a des « yeux derrière la tête » ou non.

Le programme statistique était conçu de telle manière que si tout le monde donnait sa réponse au hasard, 20 % des participants seraient considérés comme ayant des « yeux derrière la tête ». En réalité, 32 à 41 % des sujets furent désignés comme tels[24]. Les sujets qui obtinrent les meilleurs résultats étaient des garçons de

moins de 8 ans. Et les sujets les moins doués, chose surprenante, étaient les filles de 9 à 16 ans (tableau 1).

| | Moins de 8 ans | Entre 9 et 16 ans | Plus de 17 ans |
|---|---|---|---|
| Garçon | 41 | 37 | 35 |
| Fille | 38 | 32 | 33 |

*Tableau 1. Pourcentage de sujets ayant des « yeux derrière la tête » dans l'expérience d'Amsterdam.*
*Le pourcentage que le hasard permettait d'escompter s'élevait à 20. En mars 2002, le total des participants atteignait 18 793.*

## Expériences sur le regard relayé par un miroir

De nombreuses personnes ont remarqué que si elles regardaient quelqu'un par l'intermédiaire d'un miroir (dans un bar, par exemple), il arrivait souvent que cette personne se retourne pour les regarder à son tour, dans le miroir. Ce qui veut dire que la sensation d'être observé dépend de la direction d'où vient le regard, même quand il est relayé par une glace.

Mes collaborateurs et moi avons effectué quelques recherches préliminaires sur les effets du regard relayé par un miroir. Dans une première série de tests, la procédure fut analogue à celle des expériences sur le regard décrites plus haut, à cette différence près que l'observateur et le sujet étaient dans des locaux contigus et non dans la même salle. Ils ne pouvaient pas se voir directement. Cependant, la porte de séparation était ouverte et il y avait un miroir placé de telle manière que l'observateur puisse voir le sujet de dos (figure 12). Le sujet avait les yeux bandés. Comme d'habitude, chaque séquence comportait 20 essais à l'orientation définie de manière aléatoire. Ou bien l'observateur regardait le sujet, ou bien il ne le regardait pas. Les résultats furent conformes à ceux des essais normaux, ce qui démontre que les sujets détectaient le regard de leur observateur même relayé par miroir[25].

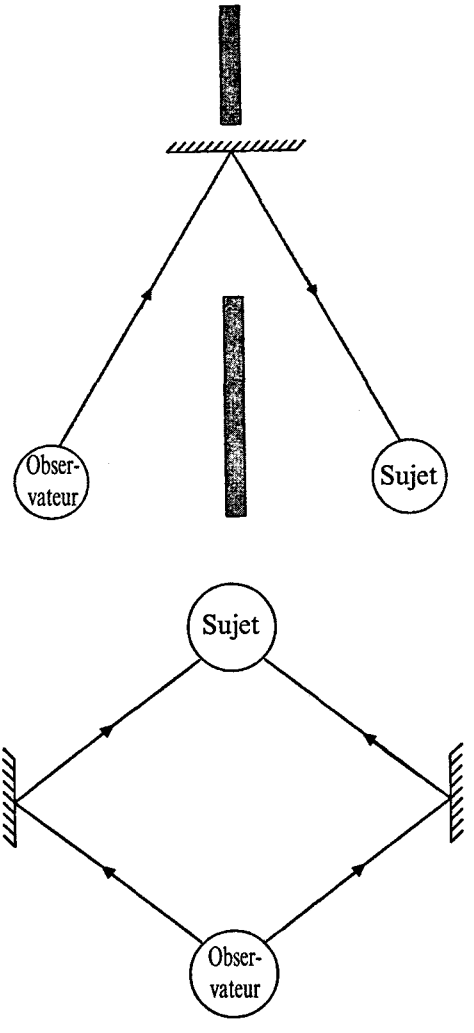



*Figure 12. Diagrammes indiquant la position des observateurs et des sujets dans les expériences avec des miroirs.*
*En haut : l'observateur regarde le sujet par l'intermédiaire d'un miroir placé à l'entrée de la salle.*
*En bas : l'observateur regarde le sujet par l'intermédiaire soit du miroir de gauche, soit du miroir de droite. Le sujet doit indiquer de quel côté vient le regard.*

J'imaginai ensuite une autre expérience avec des miroirs, destinée à vérifier si les sujets étaient capables de détecter la direction du regard posé sur eux. L'observateur était assis derrière le sujet, qui se trouvait dans la même pièce et avait les yeux bandés. Deux miroirs étaient disposés de manière symétrique de chaque côté de la pièce (figure 12). Pour chaque essai, l'observateur regardait le sujet, tantôt dans le miroir de gauche, tantôt dans celui de droite. La séquence comportait 20 essais à l'orientation déterminée de manière aléatoire, ce qui signifie que l'observateur regardait tantôt le côté gauche, tantôt le côté droit de la tête du sujet. Ce dernier devait deviner de quel côté le regard arrivait, et il donnait sa réponse en levant le bras gauche ou le bras droit. Il était noté juste ou faux, et le hasard laissait escompter un taux de réussite égal à 50 %.

Lors d'une série d'essais réalisés avec mes deux fils, âgés à l'époque de 8 et 10 ans, où nous jouions tour à tour le rôle d'observateur et de sujet, nous avons obtenu une majorité significative de réponses correctes[26]. La même expérience, réalisée sur ma demande dans une prison de femmes en Allemagne, a donné les mêmes résultats positivement significatifs[27]. Ces tests préliminaires semblent indiquer que les gens sont capables de détecter la direction d'un regard (chapitre 8) même quand il est réfléchi par un miroir.

## Expériences sur le regard avec des observateurs cachés

Les expériences que nous avons décrites jusqu'ici sont très artificielles. Dans la vie réelle, les gens ne savent pas à l'avance que quelqu'un va les regarder de dos selon une séquence déterminée de manière aléatoire. Afin d'effectuer des tests dans des conditions plus naturelles, nous avons utilisé des observateurs cachés, et les sujets ignoraient qu'ils étaient observés.

J'ai conduit une expérience de ce type au centre de télévision de la BBC à Londres, dans le cadre d'une émission sur les phénomènes inexpliqués[28]. Les sujets étaient constitués par un groupe de personnes qui attendaient d'entrer dans le studio pour participer à un jeu télévisé. Je faisais partie des observateurs en même temps

que la présentatrice, Carol Vorderman, et quatre autres personnes, dont un membre du club de karaté de la BBC. Nous nous trouvions dans un bureau qui permettait d'observer la cage d'escalier où les candidats attendaient, le dos tourné vers nous. Il leur était impossible de nous apercevoir, car la paroi vitrée du bureau était teintée, et nous avions éteint toutes les lumières à l'intérieur[29]. Une caméra vidéo les filmait en permanence, et nous les regardions ou non, selon une séquence déterminée de manière aléatoire, par période d'une minute.

Pendant les périodes avec regard, tout le monde put constater que plusieurs membres du groupe se retournaient pour regarder directement la paroi de verre fumé à travers laquelle nous les observions. Chose intéressante, lorsque nous les interrogeâmes après l'émission, aucun ne se rappela qu'il avait tourné la tête, et aucun ne mentionna une quelconque sensation d'avoir été observé. Naturellement, si nous n'avions pas été cachés et s'ils nous avaient aperçus, ils auraient immédiatement compris que nous les observions.

La vidéo fut analysée par un juge indépendant qui ignorait quelles étaient les périodes avec ou sans regard. Pour les périodes sans, certains membres du groupe se retournaient pour regarder derrière eux ou adresser la parole à quelqu'un qui se trouvait derrière eux, mais ils étaient bien plus nombreux à se tourner pendant les périodes avec regard: 27 contre 12. Cette différence est statistiquement significative et renforce l'idée que les sujets réagissaient effectivement au regard de leurs observateurs cachés.

La même méthode expérimentale peut être utilisée avec des animaux. Deux expériences ont été réalisées avec des oiseaux. La première fut conduite par cinq élèves d'une école de beaux-arts au parc ornithologique La Selva, dans les environs de Rome, dans le cadre d'un congrès sur le thème de la science et des arts. Les étudiants se cachèrent dans des buissons au bord d'un lac pour observer des oies sur la rive avec des jumelles. Une caméra filmait les animaux en permanence. L'expérience se déroula pendant la période de repos des oiseaux. Chaque essai avec ou sans regard durait trois minutes. Les cinq étudiants observaient chacun une oie différente à la jumelle. L'analyse de la bande vidéo révéla que, pendant les essais avec regard, il y eut dix occasions où les oies

se réveillèrent pour regarder dans la direction des observateurs cachés alors que cela ne se produisit que trois fois pendant les essais sans regard [30].

Dans une autre expérience avec des oiseaux, les résultats ne furent pas aussi probants. Plusieurs observateurs d'oiseaux m'avaient affirmé que les corvidés, en particulier le grand corbeau, étaient exceptionnellement sensibles au regard. Avec l'aide du Dr Tony Cross, naturaliste chevronné, j'ai organisé une série d'expériences avec des corbeaux dans le but de tester expérimentalement cette capacité.

Nous avons construit un affût à proximité d'une importante décharge située dans la partie centrale du pays de Galles, à un endroit où des centaines de corbeaux se rassemblent chaque matin de bonne heure pour festoyer. L'affût resta en place une quinzaine de jours afin que les oiseaux aient le temps de s'y habituer. Bravant la gadoue et les odeurs nauséabondes, nous nous installions à l'intérieur de l'affût avant l'aube ou encore l'après-midi, avant le repas du soir des oiseaux. Dès qu'ils arrivaient et commençaient à picorer, nous les regardions intensément, dans un secteur donné, pendant des périodes d'une minute alternant avec des périodes sans regard de la même durée. Les oiseaux étaient filmés en permanence. Malheureusement, ils étaient si nombreux et il y avait tellement de va-et-vient qu'il fut impossible de noter la moindre différence pouvant être attribuée à notre regard. L'expérience ne donna aucun résultat. Pour la mener à bien, il aurait fallu trouver une autre situation, où les oiseaux observés auraient été plus calmes et moins occupés.

## Expériences avec caméra de télévision en circuit fermé

Depuis la fin des années 1980, on note un regain d'intérêt pour la sensation d'être observé chez les parapsychologues, qui ont adopté de nouvelles procédures expérimentales plus élaborées faisant appel à la vidéo en circuit fermé, dans lesquelles sujets et observateurs se trouvent dans des pièces séparées. Au lieu de demander au sujet de deviner si on le regarde ou non, on lui donne pour instruction de se détendre pendant que sa résistance

électrique cutanée est enregistrée de manière automatique, comme pour un détecteur de mensonge. La procédure est analogue à celle utilisée dans les expériences sur les effets des intentions dont nous avons discuté au chapitre 2 (p. 84), à ceci près qu'ici les agents regardaient les sujets par l'intermédiaire de moniteurs alors que dans les expériences sur les intentions ils se concentraient directement sur le sujet, sans regarder son image sur l'écran[31].

L'un des avantages de ces expériences par vidéo interposée est que les résultats se fondent sur des réponses physiologiques involontaires plutôt que sur des réponses réfléchies. Autre avantage, elles permettent d'écarter de manière radicale la possibilité selon laquelle la réponse du sujet serait inspirée par des indices subtils donnés par l'observateur. Aucune communication de ce type n'est plus possible lorsque l'observateur et les sujets se trouvent dans des locaux séparés.

La plupart des expériences ont réussi, et leurs résultats sont positifs et statistiquement très significatifs[32]. La résistance électrique cutanée des sujets a changé de manière caractéristique chaque fois qu'ils étaient regardés, même sans qu'ils en aient conscience. Le lecteur trouvera une analyse plus détaillée de ces recherches par moniteur vidéo interposé à l'appendice B.

## Conclusions

La réalité de la sensation d'être observé est largement étayée par la recherche expérimentale. Le regard continue d'exercer son influence à travers une vitre ou quand il est réfléchi par des miroirs. Les gens sont capables de dire de quelle direction il vient, et cela se produit tous les jours dans la vie réelle. Cela fonctionne même si on utilise un circuit fermé de télévision, et même si le sujet n'a pas conscience d'être observé.

Beaucoup reste à découvrir dans ce domaine de recherche. Par exemple, les gens peuvent-ils améliorer leurs performances en s'entraînant ? Quelles sortes de personnes sont les plus efficaces en tant qu'observateur ou les plus douées en tant que sujet ? Plusieurs observateurs ont-ils plus d'effet qu'un seul ? La distance entre sujet et observateur importe-t-elle ? Les gens ont-ils conscience d'être

regardés quand ils passent à la télé? On pourrait faire des tests à peu de frais sur toutes ces questions, et il y a là une source idéale de projets d'étudiants (pour plus de détails, se reporter à l'appendice A).

Si la recherche sur la sensation d'être observé est restée si pauvre jusqu'à présent, ce n'est pas parce qu'il s'agit d'un domaine particulièrement difficile ou coûteux à explorer, mais parce qu'il existe de puissants tabous qui ont inhibé jusqu'ici la réflexion et les travaux sur cette question. Ces tabous sont dus à deux raisons principales.

La première est que la puissance du regard est un fait considéré comme acquis dans de très nombreuses sociétés de type traditionnel, et associé, la plupart du temps, à une croyance tenace au «mauvais œil». Pour les rationalistes, il s'agit d'une vulgaire superstition, et toute discussion raisonnable est donc impossible sur cette question.

La seconde raison est que les théories sur la vision en cours depuis près de quatre cents ans dans la communauté scientifique occidentale ne permettent pas d'intégrer la possibilité selon laquelle le regard pourrait exercer une quelconque action sur l'objet regardé. La sensation d'être observé est donc théoriquement impossible à expliquer.

Si cette sensation est une réalité, comme tout semble l'indiquer, elle remet en question certaines doctrines fondamentales du rationalisme. Nous allons en discuter au chapitre suivant. Elle projette également de sérieux doutes sur la théorie scientifique de la vision, comme nous allons le voir au chapitre 13. Et elle incite à une nouvelle compréhension de la nature de l'esprit.

# 12

# Le mauvais œil et la montée du rationalisme

La croyance selon laquelle les yeux peuvent transmettre des influences par le regard se retrouve dans un grand nombre de sociétés traditionnelles. Les effets négatifs du regard sont attribués au mauvais œil, l'œil envieux. Il altère ce qu'il regarde, en répandant la maladie et l'infortune. « L'homme qui a l'œil mauvais se hâte pour avoir des richesses », nous dit la Bible dans ses Proverbes. Un jeune enfant, le bétail, la récolte, la maison, la voiture, n'importe quoi, en fait, peut attirer l'envie et être soumis au mauvais œil.

Les effets positifs du regard, particulièrement du regard amoureux, sont également reconnus un peu partout. En Inde, de nombreuses personnes vont voir des sages pour leur *darshan*, littéralement leur regard, qui est considéré comme une grande bénédiction.

Dand l'Antiquité, le mauvais œil était traditionnellement considéré comme une sorte de « fascination », consistant à jeter un sort par le regard, du latin *fascinum*, qui signifie un charme ou un maléfice. Cet usage a survécu en relation avec le pouvoir légendaire du serpent d'immobiliser un oiseau par le regard. Dans la mythologie grecque, le regard de Méduse, à la chevelure de serpents, pétrifiait les hommes. Le masque de Méduse, également appelé la tête de la gorgone, ornait le bouclier de la déesse Athéna, dont il symbolisait le terrible pouvoir.

Voici quelques réflexions sur le mauvais œil dues à l'un des pères

fondateurs de la science moderne, sir Francis Bacon. Ce passage est extrait de son essai *De l'envie* publié en 1625, l'année avant sa mort.

> Il n'y a que deux sentiments, l'amour et l'envie, qui passent pour fasciner ou ensorceler. Tous deux comportent des désirs véhéments; ils s'abandonnent volontiers à des imaginations et des suggestions; ils montent aisément à l'œil, surtout en présence de leur objet; et ce sont là des points qui aboutissent à la fascination, si pareille chose existe. On voit d'ailleurs que l'Écriture appelle l'envie: «le mauvais œil». [...] On semble toujours reconnaître dans l'acte d'envie une éjaculation ou irradiation de l'œil. Certains même ont noté curieusement que les occasions où le coup ou percussion de l'œil envieux est le plus nuisible sont celles où la personne enviée apparaît dans le triomphe et la gloire, ce qui aiguise davantage l'envie*.

Le mot *envie* vient du latin *invidia*, formé à partir du verbe *invidere*, qui signifie «voir intensément». Cependant, si l'envie est l'émotion que l'on associe le plus fréquemment au mauvais œil, d'autres émotions négatives telles que la jalousie et la colère ont la réputation d'influencer les gens par l'entremise du regard, comme l'attestent les expressions populaires du type «fusiller du regard».

Pour certains érudits, la croyance au mauvais œil est pratiquement universelle. Voici ce que l'égyptologue sir Wallis Budge écrit à ce sujet: «La réalité de cette influence ne fait de doute dans aucune partie du monde, et il s'agit d'une croyance assurément aussi universelle que primitive. De plus, dans toutes les langues, anciennes comme modernes, on trouvera un terme ou une expression se référant au *mauvais œil.*»

Dans certaines sociétés modernes, toutefois, cette croyance s'est plus ou moins éteinte. C'est le cas de l'Angleterre. Et, contrairement à ce qu'écrit Budge, il y a des régions du monde où cette notion n'est pas aussi répandue qu'il le croyait. Certains auteurs pensent que le mauvais œil est pratiquement inexistant chez les

---

* Traduction française de Maurice Castelain, in *Essais*, Aubier, 1979, p. 37. *(N.d.T.)*

peuplades indigènes des deux Amériques [1], et très rare en Afrique sub-saharienne, chez les aborigènes australiens et en Océanie [2].

Même si la croyance au mauvais œil n'est pas universelle, elle demeure très ancienne et très répandue. On trouve des allusions au pouvoir de fascination dans des sources sumériennes du IIIe millénaire avant J.-C., et il y est souvent fait référence dans des documents assyriens et dans la Grèce et la Rome antiques. Le mauvais œil est mentionné de manière répétée dans la Bible, et encore plus dans les écrits talmudiques et midrashiques des juifs. Il est présent dans les épopées nordiques, dans les mythes irlandais et écossais et dans de nombreuses autres littératures européennes.

La croyance au mauvais œil est également très répandue dans le monde islamique. Le prophète Mahomet a condamné l'usage des talismans destinés à s'en préserver [3]. Plusieurs versets du Coran sont réputés avoir un effet protecteur, en particulier la prière de la sourate 113 : « Je cherche protection auprès du Seigneur de l'aube naissante [...] contre le mal de celles qui soufflent [les sorcières] sur les nœuds, et contre le mal de l'envieux quand il envie. » Dans l'Église orthodoxe grecque, il y a plusieurs prières officiellement reconnues contre le mauvais œil et pour invoquer la protection des anges. La croyance au mauvais œil et au pouvoir destructeur de l'envie reste vivace en Europe du Sud, dans tout le monde islamique, en Inde et dans bien d'autres pays.

Ceux qui croient au mauvais œil adhèrent généralement à l'idée selon laquelle certaines personnes auraient plus que d'autres le pouvoir d'influencer autrui négativement, même si elles n'ont pas conscience de posséder ce pouvoir. Mais, bien qu'il existe des différences individuelles appréciables, l'envie rend tous les regards dangereux. Et dans la mesure où elle est étroitement apparentée à la louange et à l'admiration, celles-ci sont redoutées de la même manière.

J'ai eu personnellement l'occasion de mesurer la force de ces convictions lorsque je vivais en Inde méridionale, où je travaillais dans un institut international de recherche agronomique situé dans les environs d'Hyderabad [4]. Quelques semaines après mon arrivée, je fus invité à dîner chez un haut fonctionnaire de religion musulmane. Pendant que nous buvions notre whisky-soda, je fis quelques commentaires élogieux sur l'un des tableaux accrochés

au mur du salon. À mon grand étonnement, mon hôte le décrocha immédiatement et voulut m'en faire présent. J'eus beaucoup de mal à le persuader de le garder.

Quinze jours plus tard, à une autre réception, je fis un compliment sur sa cravate à un Indien que je connaissais un peu. Il l'enleva aussitôt pour me la donner en me disant aimablement mais de manière peu plausible: «Je l'avais achetée pour vous.» Il m'était difficile de refuser ce cadeau. Fort de cette expérience et de quelques autres, j'ai appris qu'il n'est pas souhaitable d'exprimer des louanges ou de l'admiration en société sous peine de se mettre dans des situations quelque peu embarrassantes. Je supposais, au début, que ces réactions étaient dues à un sens exagéré de l'hospitalité ou à une modestie exagérée, mais je ne tardai pas à comprendre que c'était bien plus que cela.

Le mot *admirer* vient du latin *ad*, «vers», et de *mirari*, «s'étonner» ou «contempler». Faire l'éloge de quelque chose ou l'admirer implique que l'on désire ou envie cette chose. On peut donc porter malheur à son propriétaire en lui lançant un regard fasciné ou un mauvais œil.

Le meilleur antidote de la louange est la générosité. En donnant à quelqu'un ce qu'il vient d'admirer, on désamorce le pouvoir de l'envie. Mais cela ne marche que dans un certain nombre de cas. Par exemple, cela ne fonctionne pas avec les enfants, qu'on ne peut décemment pas donner à tous ceux qui les admirent.

Le plus terrible, c'est la louange d'un bébé. Pline nous raconte qu'une nourrice qui veille sur un bébé doit lui cracher trois fois au visage afin de le protéger si un inconnu l'a regardé, particulièrement pendant son sommeil[5]. En Turquie, on crache sur un bébé si quelqu'un lui a lancé un regard admiratif. «Les femmes turques ne tarissent pas d'épithètes mensongères et abusives dans toutes les circonstances qui pourraient inciter à la louange ou à l'admiration, afin de conjurer les intentions supposées hostiles ou malveillantes qui pourraient se cacher derrière les paroles mielleuses d'une personne[6].» Ce comportement se retrouve dans beaucoup d'autres régions du monde. Il était courant en Écosse jusqu'au XIX^e siècle.

J'ai pu constater par moi-même que ces croyances sont encore très fortes en Inde. Un jour, j'ai rendu visite en compagnie d'une

Américaine à une famille de ma connaissance dans un village du Tamil Nadu. Il y avait un bébé dans la maison, et la personne qui m'accompagnait se lança dans une série de commentaires admiratifs à son sujet: «Comme il est beau! Comme il est mignon!» Elle ne se doutait pas de l'émotion qu'elle suscitait. Le bébé fut promptement emporté. Plus tard, j'appris que cette famille s'était senti obligée de se livrer à tout un rituel à base de mantras spéciaux, à l'intérieur d'un cercle de sel, pour protéger l'enfant contre les horribles conséquences de tant d'admiration. Les louanges les plus dangereuses viennent de femmes sans enfants, car elles sont les plus enclines à envier ceux des autres.

Les récoltes sont également jugées très vulnérables. Toujours dans le Tamil Nadu, les paysans placent souvent des poteries à l'envers sur un bâton planté dans leur champ. Sur ces poteries sont peintes de grosses taches qui ressemblent à des yeux et qui sont censées protéger du mauvais œil.

C'est au cours d'un voyage en car de Tiruchirapalli à Tanjore, dans le Tamil Nadu, que l'idée m'est venue de tester l'efficacité de ces pratiques ancestrales. J'étais assis à côté d'un jeune scientifique indien avec qui j'avais engagé la conversation. Je fis un commentaire sur les poteries à l'envers dans les champs qui bordaient la route, et il répliqua: «Ce ne sont que de grossières superstitions, entretenues par des ignorants.»

Je me demandais comment il pouvait être si sûr que cela ne marchait pas. Il n'y avait jamais eu d'expériences officielles sur la question. Pas la moindre donnée sur laquelle s'appuyer. Ce qui ressortait nettement de notre conversation, c'était que deux systèmes de pensée antagonistes coexistaient dans ce pays, le traditionalisme et le rationalisme. Mon compagnon de voyage, en fait, était partagé entre les deux. Dans sa vie professionnelle, il était rationaliste; mais chez lui, dans son environnement hindou quotidien, il était traditionaliste.

Nous discutâmes de la meilleure manière de tester l'efficacité éventuelle de ces poteries, et nous imaginâmes l'expérience suivante. Une moitié des champs bordant cette route serait munie des poteries traditionnelles avec des yeux peints, et l'autre non. On mesurerait ensuite le rendement à l'hectare de chaque partie, et on verrait bien. Naturellement, les deux parties seraient sélec-

tionnées de manière aléatoire, et les données seraient analysées selon les méthodes statistiques standard.

En pratique, cela risquait de poser quelques problèmes. Les paysans désignés de manière aléatoire seraient probablement réticents à abandonner toute protection contre le mauvais œil dans le seul intérêt de la recherche scientifique, sans rien recevoir en contrepartie. Pour qu'ils acceptent, il faudrait sans doute les dédommager sérieusement.

La méthode scientifique, en principe, devrait nous aider à dépasser de simples conflits d'intérêts. Il devrait être possible de déterminer expérimentalement si des intentions négatives peuvent réellement exercer une influence sur leur objectif, et en particulier si les yeux peints sur des poteries offrent une protection mesurable pour les récoltes, ne serait-ce qu'en jouant le rôle d'épouvantail contre les animaux. À ma connaissance, aucune recherche de ce genre n'a jamais été entreprise à ce jour.

## Amulettes protectrices

Il existe de nombreux moyens de se protéger contre le mauvais œil : la prière, les amulettes, les talismans et les charmes. Une amulette est « un objet qui possède des pouvoirs magiques qu'il exerce en permanence au profit de la personne qui le porte, qui le garde chez elle ou qui le place parmi ses affaires personnelles. Elle protège cette personne et ses biens contre les atteintes des esprits malfaisants et du mauvais œil[7]. » On utilise souvent le mot talisman dans le même sens, mais, techniquement, le talisman joue un rôle plus spécifique et plus limité. Par exemple, on enterrera un talisman avec un trésor pour le protéger, et il ne servira qu'à cela.

On a utilisé et on utilise encore de nombreuses sortes d'amulettes contre le mauvais œil. L'une des plus courantes, en Grèce, représente un œil de couleur bleue. Son origine remonte probablement aux amulettes en forme d'œil de l'Égypte ancienne, qui représentent à la fois l'œil d'Osiris et celui d'Horus. Les Phéniciens, les Étrusques et d'autres peuples de l'Antiquité utilisaient des amulettes. Elles sont encore répandues en Turquie aujourd'hui. Et l'œil rayonnant d'Horus du billet d'un dollar américain figure sur le

grand sceau des États-Unis. Cette utilisation d'yeux artificiels pour se préserver du regard prédateur des vrais yeux rappelle les taches protectrices en forme d'œil des papillons, des poissons et de quelques autres animaux (figure 7)[8].

Dans certaines régions du globe, on utilise des représentations phalliques ou un poing fermé avec le pouce en l'air, ou encore un croissant ou une corne, une tête de gorgone, des figures grotesques, des croix, des anneaux, des gemmes, du corail, des coquillages tels que des cauris, des yeux de mouton séchés, des fragments de peau de daim, de l'oignon, de l'ail et des prières ou des charmes écrits sur un morceau de papier. On peut voir une importante collection d'objets de ce type au musée Pitt-Rivers à Oxford. Ils se trouvent dans des vitrines à la vue des visiteurs, mais aussi dans une mystérieuse série de tiroirs fermés juste en dessous. Leur diversité est ahurissante. Mais ils sont tous censés servir à la même chose. Que peuvent-ils avoir en commun?

D'après Plutarque (env. 50-125), les objets utilisés pour conjurer le mauvais sort et la fascination fonctionnaient en attirant sur eux, par l'étrangeté ou le ridicule de leur forme et de leur nature, le regard chargé d'intentions maléfiques[9]. C'est à peu près à la même conclusion que parvient un auteur moderne pour qui les amulettes jouent en quelque sorte le rôle d'un «paratonnerre» en attirant l'attention sur elles et en la détournant, par conséquent, de ce qu'elles ont pour objet de protéger[10]. On peut dire la même chose des poteries à l'envers avec des yeux peints utilisées pour protéger les récoltes dans le sud de l'Inde.

## La sorcellerie et la montée du scepticisme

Dans l'Antiquité classique, la croyance au mauvais œil était extrêmement répandue. Mais il y avait aussi des sceptiques qui la rejetaient. L'un des dialogues des *Propos de table* de Plutarque commence ainsi: «Un soir pendant le dîner il y eut une discussion sur certaines personnes qui ont la réputation de jeter des sorts et d'avoir le mauvais œil. Alors que tout le monde se gaussait en traitant ces croyances de superstitions totalement ridicules, notre hôte, Mestrius Florus, exprima l'avis que la réalité corroborait ces

idées populaires de manière étonnante[11].» Au IVe siècle, saint Basile examina la croyance selon laquelle «le seul regard des envieux porte malheur», et l'écarta dédaigneusement en ces mots: «Pour ma part, je rejette catégoriquement ces contes issus de la crédulité populaire et des ragots de bonnes femmes[12].»

En Europe septentrionale et en Amérique du Nord, le scepticisme à l'égard du mauvais œil fait loi. Même chose pour la sensation d'être observé. Le regard en soi n'est pas censé transmettre des enchantements ou des sortilèges, et diffère donc du mauvais œil. Mais il lui est apparenté en ce sens qu'il implique l'existence d'une influence mentale issue d'un observateur, qui s'exerce sur l'objet du regard.

Comment ce scepticisme s'est-il développé? Nous limiterons la discussion à un seul pays, l'Angleterre, en partie parce que je suis anglais, mais également parce que la question a fait l'objet de plusieurs études approfondies de la part d'historiens, en particulier Keith Thomas, dans son remarquable ouvrage intitulé *Religion and the Decline of Magic: Studies of Popular Beliefs in Sixteenth- and Seventeenth- Century England* («La religion et la magie: étude des croyances populaires dans l'Angleterre des XVIe et XVIIe siècles»), mais aussi parce que les attitudes en Angleterre ont exercé une très forte influence sur la culture nord-américaine et sur celle de la communauté scientifique internationale.

Dans l'Angleterre médiévale, comme presque partout ailleurs en Europe, la croyance au mauvais œil était répandue, et les gens se préservaient du regard malveillant ou «fascination» au moyen de prières et d'amulettes. Mais l'existence de telles influences négatives commença à être mise en doute dès le XVIe siècle, avec la remise en question par les réformateurs protestants de nombreuses croyances traditionnelles qualifiées de superstitions. Ces révolutionnaires religieux faisaient campagne contre la survie de pratiques païennes assimilées par l'Église catholique romaine. Le scepticisme était l'un des principaux ingrédients de la Réforme, qui commença en Angleterre dans les années 1530 sous le règne d'Henri VIII. Le scepticisme se développa à la faveur des controverses sur la sorcellerie.

Au XVIIe siècle, les puritains anglais portèrent à son comble leur intention d'éliminer toutes les cérémonies et tous les cultes associés

au paganisme, à la superstition ou à la magie. Certains allèrent jusqu'à condamner la coutume de boire à la santé de quelqu'un en la qualifiant de rite païen. L'excès de zèle antipaïen se transforma en un rationalisme sceptique qui finit par se retourner contre les pratiques de l'Église réformée elle-même. À l'époque du Commonwealth anglais, de 1645 à 1660, certains parmi les non-conformistes les plus zélés dénoncèrent le *Book of Common Prayer* (« Livre des prières communes ») de l'Église anglicane comme un recueil de « sorcellerie », et il arriva que des fanatiques interrompent un service en demandant au pasteur d'« abandonner ces pratiques démoniaques d'exorcisme et de sorcellerie [13] ».

Au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle en Angleterre, il y eut un regain de procès pour sorcellerie. Dans certaines régions d'Europe continentale, les persécutions pour sorcellerie avaient commencé sur une grande échelle au XV^e^ siècle. En Angleterre, elles se développèrent après la Réforme protestante, au XVI^e^ siècle.

Dans l'Angleterre médiévale, on pensait généralement que certains sorciers et sorcières utilisaient la magie à des fins malveillantes alors que d'autres s'en servaient pour guérir et faire le bien. Mais ces pouvoirs occultes ne semblent pas avoir provoqué d'inquiétudes ou d'indignations très sérieuses. Les historiens, jusqu'à présent, n'ont recensé que moins d'une douzaine de cas d'exécutions de sorciers et sorcières présumés en Angleterre entre la conquête normande de 1066 et la Réforme. En outre, la plupart des condamnés avaient participé à des complots contre le roi ou ses partisans [14]. Les premiers décrets spécifiquement dirigés contre la sorcellerie furent promulgués en 1542, sous le règne d'Henri VIII. De nouveaux statuts furent introduits sous Élisabeth I^re^ en 1563, et les lois contre la sorcellerie demeurèrent en vigueur jusqu'en 1736. Pendant ces années, qui comprennent les pires excès de la chasse aux sorcières de la période du Commonwealth, moins de 1 000 personnes furent exécutées pour cause de sorcellerie en Angleterre [15]. La dernière exécution eut lieu en 1685, et le dernier procès en 1717.

Les arguments théologiques avancés contre la sorcellerie par les catholiques romains en Europe continentale reposaient sur un supposé contrat passé avec le diable. Mais ces arguments eurent peu d'influence en Angleterre, où presque toutes les accusations

portées contre les sorcières concernaient des atteintes à la vie ou à la propriété d'autrui par des moyens magiques, des malédictions ou le « mauvais œil [16] ». Telles étaient les raisons traditionnelles qui faisaient que la population redoutait les sorcières. Cela n'avait que peu de rapport avec la théologie. « La haine populaire des sorcières n'était pas du tout une forme d'intolérance religieuse. Elle venait de la peur d'actes hostiles contre leur communauté et non de l'indignation envers un supposé pacte conclu avec le diable [17]. »

Cependant, à mesure qu'augmentait le nombre de personnes jugées pour sorcellerie par les tribunaux, le scepticisme envers la réalité même de la sorcellerie devenait plus intense. Certains théologiens protestants niaient que démons et sorciers puissent avoir les pouvoirs que leur attribuaient les catholiques romains. Aucune source biblique ne venait étayer cette opinion. Les tendances diaboliques, disaient-ils, n'existaient que dans la tête des gens.

La position sceptique traditionnelle fut définie dès 1584 par Reginald Scot dans son livre *The Discoverie of Witchcraft* (« La Découverte de la sorcellerie »). Il énumérait quatre types de sorciers et sorcières. La première catégorie, qui n'avait rien à voir avec la sorcellerie, était constituée d'individus dénoncés par simple malveillance. La deuxième catégorie comprenait des personnes qui croyaient communiquer avec des démons mais souffraient en réalité d'hallucinations. Le troisième groupe avait des intentions réellement malveillantes et faisait secrètement du mal à son entourage. Et le reste était constitué de charlatans et d'imposteurs qui escroquaient les gens simples en prétendant les soigner, en leur disant la bonne aventure ou en recherchant des objets perdus [18].

Les lois anglaises contre la sorcellerie furent abrogées en 1736. Elles furent remplacées par un Witchcraft Act qui interdisait les *accusations* de sorcellerie. En vertu de cette nouvelle loi, le fait de se proclamer magicien, de dire la bonne aventure ou de prétendre retrouver des objets perdus devenait un délit. La situation antérieure était inversée. Il n'était plus illégal d'être un sorcier ou une sorcière, il était illégal de proclamer qu'on l'était ou d'accuser quelqu'un de l'être [19]. Ce scepticisme officiel était le reflet de l'opinion des milieux cultivés, qui qualifiaient de superstition la croyance au mauvais œil et aux sortilèges qui persistait dans les

milieux plus populaires. À partir du XVIIIe siècle, les milieux cultivés devinrent de plus en plus rationalistes.

Il est important d'établir une distinction entre penser rationnellement – c'est-à-dire en utilisant sa raison – et être rationaliste. Le rationalisme est à la fois un système de croyances et un mouvement social. Il plonge ses racines dans l'Antiquité classique et dans le mouvement scolastique médiéval; mais sous sa forme moderne il a été façonné d'abord par la Réforme protestante et ensuite par la révolution mécaniste de la science du XVIIe siècle. Le rationalisme devait devenir l'élément prédominant de la fin du XVIIIe siècle, le siècle des lumières. Il fait partie, depuis, de tous les systèmes de croyance intellectuels, qu'ils soient capitalistes, socialistes ou communistes. Les rationalistes rejettent pêle-mêle les traditions populaires comme les croyances religieuses en arguant qu'elles n'ont aucune base rationnelle.

Les attitudes rationalistes exercent une influence profonde et persistante sur la culture scientifique en général. Les hypothèses rationalistes sont généralement traitées comme des vérités scientifiques évidentes. Elles ressemblent plutôt, en fait, à des dogmes religieux. Bien que de nombreuses personnes confondent science et idéologie rationaliste, d'autres, dont je fais partie, ne sont pas d'accord. La science n'est pas un système de croyance dogmatique ni une idéologie. C'est une méthode d'investigation. Dans un esprit d'investigation, rien n'empêche d'enquêter, selon la méthode expérimentale, pour savoir si des phénomènes comme la sensation d'être observé ont une réalité. Si c'est le cas, la compréhension scientifique que nous avons du monde qui nous entoure peut être améliorée. Si ce n'est pas le cas, nous aurons de bonnes raisons de ne plus y penser.

Il se trouve, cependant, que ces recherches sont intrinsèquement controversées. La sensation d'être observé est depuis longtemps classée parmi les superstitions. Elle est entourée d'un tabou intellectuel délimitant une frontière à ne pas franchir. Aucune personne éduquée n'a envie de passer pour superstitieuse, précisément parce que cela détruit son image de personne éduquée. Se dresser contre un tel tabou entraîne une perte sérieuse de crédit intellectuel et relègue celui qui ose le faire au rang des malappris, des superstitieux et des esprits puérils.

En Angleterre, le scepticisme à propos de tout ce qui est associé à la sorcellerie, y compris la parapsychologie, domine depuis des générations la communauté universitaire et scientifique. Quelles que soient les convictions des intellectuels en privé, le scepticisme fait généralement partie intégrante de leur image publique.

Ce type d'attitude se retrouve aujourd'hui chez les intellectuels pratiquement dans le monde entier. Les comportements rationalistes nés en Europe du Nord se sont disséminés sur tout le globe par l'intermédiaire des systèmes éducatifs. Ils ont été encouragés avec zèle par les gouvernements communistes de l'Union soviétique, de la Chine et de bien d'autres pays. Dans la plupart des cas, les croyances rationalistes s'épanouissent dans les milieux universitaires, dans ceux de la science institutionnelle et parmi les technocrates.

Chaque nation a sa propre histoire intellectuelle. Bien que le rationalisme sceptique date de plusieurs siècles en Angleterre et dans d'autres régions d'Europe septentrionale et d'Amérique du Nord, il est d'importation relativement récente dans la plupart des autres parties du globe, où il reste généralement limité à de minces élites urbaines. Et même au sein de ces élites, il apparaît souvent comme un vernis qui se superpose aux croyances traditionnelles. Pour illustrer notre propos, nous prendrons l'exemple de la Grèce moderne.

## Le mauvais œil dans la Grèce moderne

Dans ce pays, la croyance au mauvais œil est encore répandue partout. La Grèce n'a connu aucune des révolutions intellectuelles associées à la Réforme protestante. L'Église orthodoxe de Grèce se distingue de l'Église catholique romaine et des Églises protestantes en ce qu'elle est plus mystique et moins intellectuelle.

La plus grande partie de la Grèce est restée sous domination turque jusque dans les années 1820. Cela datait de la chute de Constantinople, capitale de l'Empire byzantin, en 1453. Chez les Turcs de cette époque comme chez ceux d'aujourd'hui, la croyance au mauvais œil était très répandue. En Grèce, au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle, il n'existait aucun mouvement intellectuel encourageant

le développement du scepticisme comparable à ceux que connaissait l'Angleterre. Au XIX^e^ et au XX^e^ siècle, les intellectuels grecs furent exposés au même type de rationalisme que partout ailleurs, mais jusqu'à une époque très récente la Grèce demeura une société à prédominance rurale, avec quelques minorités urbaines d'intellectuels.

J'ai pris pour la première fois conscience de la persistance de la croyance au mauvais œil en Grèce à l'occasion d'un séjour de vacances. J'avais remarqué la présence d'amulettes protectrices même dans les voitures de luxe et les cars climatisés, et j'en parlai à un jeune ingénieur grec dont j'avais fait la connaissance par l'intermédiaire d'un membre de ma famille. Étant de formation et de culture scientifiques, il traita aussitôt cela de vieilles superstitions en haussant les épaules. Mais la conversation n'en resta pas là. Il me parla de sa grand-mère, une femme très pieuse, qu'il évoquait avec un respect mêlé d'un rien de moquerie, et en vint à m'avouer qu'il avait lui-même été le témoin de faits inexplicables. En particulier, il était un jour avec un ami réputé avoir le « mauvais œil », et ils rendirent visite à un éleveur de pigeons. Les oiseaux voletaient un peu partout, et son ami les regardait avec admiration lorsque l'un d'eux tomba comme une pierre, mort.

En l'an 2000, à ma demande, Socrate Seféridès, un architecte qui habite Athènes, effectua un sondage sur la croyance au mauvais œil en Grèce urbaine et rurale. Au début, il se heurta à de grandes réticences quand il voulut faire parler les gens de leurs expériences et de leurs comportements en la matière. Voici son témoignage :

> Il est possible que cela vienne de mon propre scepticisme, ou encore de la manière dont je posais la question : « Croyez-vous au mauvais œil ? », mais les réponses que les gens me donnaient étaient généralement rationnelles et conformes au code social jugé acceptable à notre époque. Par contre, si je demandais : « Vous est-il déjà arrivé quelque chose que l'on pourrait attribuer au mauvais œil ? », les réponses étaient le plus souvent affirmatives, même de la part de personnes qui déclaraient ne pas y croire. J'en vins rapidement à la conclusion que, visible ou non, cette croyance est profondément implantée dans la culture

> grecque à de nombreux niveaux, et qu'elle fait partie de la vie quotidienne et de la manière de voir le monde. La malchance et l'infortune peuvent être attribuées au mauvais œil, et donc à la nature envieuse et malveillante d'autrui, plutôt qu'au destin.

Selon les conclusions de Socrate, les gens pensent généralement que le mauvais œil peut être communiqué de manière involontaire, et que les individus à redouter le plus sont ceux qui sont d'un naturel jaloux ou envieux. De nombreuses personnes se prémunissent contre l'admiration à laquelle s'exposent une chose ou un être cher, généralement en crachant trois fois : « Ptou, ptou, ptou. » Il y a même chez les Grecs une expression que l'on utilise après avoir exprimé de l'admiration pour quelqu'un ou pour quelque chose : « Ptou, qu'il [ou elle] soit préservé[e] du mauvais œil. » Et les gens touchent aussi du bois dans ces circonstances.

Les sceptiques grecs eux-mêmes n'ont jamais nié que les gens puissent souffrir des symptômes qu'ils attribuent au mauvais œil. Par exemple, le poète Spyro Harbouri déclara un jour qu'il ne croyait pas lui-même au mauvais œil, mais que ceux qui y croyaient pouvaient en être victimes en raison même de leurs convictions. « Les gens y croient parce qu'ils croient à la sorcellerie, qu'ils considèrent comme une émanation du mal. Par conséquent, ils sont persuadés qu'on peut les exorciser. C'est de l'autosuggestion. Tout est dans leur tête. Pour celui qui croit au vaudou, le vaudou existe. »

Même si les rationalistes se considèrent comme immunisés parce qu'ils ne croient pas au mauvais œil, certains reconnaissent qu'ils pourraient être vulnérables aux effets négatifs des émotions d'autrui. Cependant, en raison même de leur rationalisme, ils se refusent la possibilité d'être protégés par les moyens traditionnels.

Certaines personnes pensent que leurs propres émotions peuvent affecter négativement d'autres personnes. Par exemple, Anna Barry, qui habite Athènes, déclare :

> Je crois pleinement au mauvais œil, ou tout au moins à la projection sur autrui de nos émotions négatives. Je n'aime pas du tout cela, mais j'ai l'impression que c'est ce qui se produit parfois. Si quelqu'un me déplaît, il m'arrive, dans ma colère, de lui souhaiter du mal, et cela se réalise quelquefois, à mon grand regret.

Tout le monde n'est pas aussi catégorique. Certains pensent qu'ils ont pu, à l'occasion, jeter le mauvais œil sans le vouloir.

> Je ne crois pas, en principe, au mauvais œil, mais j'étais attablée un jour dans un MacDo en train de déguster un milk shake quand un beau jeune homme est arrivé d'en bas par l'escalier. Je me suis dit: «Ce garçon est extraordinairement beau!» Aussitôt, il a raté la dernière marche et il est tombé en renversant toutes ses frites. (Monika Kalinowska.)

Si les effets supposés du mauvais œil ne s'exerçaient que sur des personnes, on pourrait peut-être les expliquer par la psychologie, comme le suggèrent les sceptiques. Mais ils s'exercent aussi sur des animaux comme les chevaux, sur des plantes ou sur des objets inanimés. Pour citer un exemple, voici comment Despina Perimeni raconte la manière dont le regard d'un ami de la famille détruisit trois des plantes préférées de sa mère.

> Il nous a rendu visite en trois occasions la même année en s'extasiant sur les géraniums de ma mère, vieux de dix ans, puis sur son gardénia et son sapin. Le lendemain de chaque visite, la plante admirée était morte. Je me souviens du sapin en particulier. On aurait dit qu'il avait été détruit par le feu. Ma mère a la réputation d'avoir la main verte, mais elle n'a pas réussi à sauver ses plantes.

Toutes sortes d'objets peuvent être affectés par le mauvais œil. Voici un autre exemple:

> Une jeune femme qui avait la réputation d'avoir le mauvais œil nous a rendu visite un jour. En entrant dans le salon, elle nous a fait un compliment sur l'un des tableaux accrochés au mur. «Quel magnifique tableau!» Chose incroyable, il s'est décroché aussitôt et est tombé! (Dr Michael Stavropoulos.)

Anna Michailides, qui est céramiste, croit au mauvais œil, mais sa mère, également céramiste, a des convictions rationalistes et se moque fréquemment des personnes qui croient à ces choses. Néanmoins:

> Chaque fois qu'un certain ami rendait visite à ma mère pendant qu'elle mettait des céramiques au four, il y en avait

systématiquement un grand nombre qui se fendillaient. Elle faisait son possible pour le tenir à distance dans ces moments-là. Finalement, je me demande si elle ne croyait pas un tout petit peu au mauvais œil.

Autre sceptique douteux, Dimitri Yiatsouzaki déclare :

Je ne crois pas au mauvais œil. Mais j'en ai peur. Quand je suis à moto et que je vois quelqu'un qui semble m'admirer, j'adresse immédiatement une prière à la Vierge Marie, en qui je ne crois pas non plus, excepté dans les moments de peur !

Même les machines modernes ont la réputation d'être vulnérables au mauvais œil. Poppy Stavropoulos raconte qu'elle reçut un jour la visite d'une amie qui revenait d'un pays d'Europe de l'Est sans un sou et gagnait sa vie en faisant du porte-à-porte pour vendre des livres.

Nous avons parlé du bon temps. Nous avons mangé ensemble, et je lui ai donné quelques vêtements que je ne mettais plus. Je voyais bien qu'elle était dans le besoin. Je l'ai raccompagnée en voiture à la gare. En chemin, elle ne cessait de répéter que j'avais de la chance, que j'avais une belle maison, que je vivais bien et ainsi de suite. Après son départ, j'ai repris ma voiture. Quand j'ai voulu mettre le moteur en route, il s'est mis à faire de drôles de bruits et j'ai vu de la fumée monter du capot. La voiture était presque neuve. Au garage, le mécanicien m'a dit que le démarreur avait pris feu et que toute la voiture aurait pu brûler. Il n'avait jamais rien vu de semblable. Pour ma part, je pense que c'est le mauvais œil de l'envie, même involontaire.

Au même titre que les amulettes et les charmes, les gens utilisent toutes sortes de méthodes pour se préserver du mauvais œil et de ses effets néfastes. L'Église orthodoxe offre un certain nombre de prières homologuées à cet effet. Le père Ioannis, prêtre orthodoxe en Érythrée, explique :

L'Église orthodoxe accepte totalement l'existence du mauvais œil. Je considère qu'il s'agit de projections de pensées malveillantes et négatives qui peuvent exercer une très forte influence

sur les gens. Ces pensées ou sentiments intenses naissent de l'envie et de la jalousie. [...] Il arrive fréquemment que des paroissiens viennent me trouver pour se faire exorciser. Je commence toujours par faire le signe de la croix à trois reprises avec un crucifix à la main. En or, de préférence. En même temps, je les asperge d'eau bénite. Le démon a horreur du pouvoir de guérison et de purification de l'eau bénite. Je récite ensuite la prière de l'exorcisme contre le mauvais œil.

Dans toute la Grèce, de nombreuses personnes sont réputées avoir le pouvoir de guérir des maladies dues aux effets du mauvais œil. Elles utilisent souvent à cet effet des incantations ou des prières spéciales qui se transmettent de mère en fille ou de père en fils. Tout un rituel est mis en œuvre. On prend, par exemple, un verre d'eau, et on place dedans ou parfois dessous un cheveu de la personne malade. Puis on bénit l'eau en faisant un triple signe de croix. On dépose alors dans l'eau un petit tas de cendres qui proviennent, le plus souvent, de pétales d'œillets jaunes calcinés. Si la cendre flotte, la maladie ne peut pas être attribuée au mauvais œil. Si elle tombe au fond du verre, elle le peut. On trempe alors le doigt dans l'eau pour tracer une croix sur le front du patient pendant que le guérisseur ou la guérisseuse récite sa prière secrète entre ses dents. La procédure prend fin après que le malade a bu une gorgée de l'eau du verre.

La méthode la plus courante consiste à utiliser de l'eau et de l'huile, comme nous l'explique Mario Georgakopoulos, avocat à Athènes.

Ma grand-mère a le don de conjurer le mauvais œil. Cela lui vient de sa mère, qui le tenait de sa propre mère, et ainsi de suite. Elle m'a souvent exorcisé, et je l'ai vue le faire sur des parents ou des amis. Elle peut même le faire par téléphone, en prononçant la formule secrète. Celle-ci ne doit être communiquée à aucune autre personne, au risque de perdre toute son efficacité. Ma grand-mère trempe un doigt dans l'huile, puis laisse tomber quelques gouttes dans une tasse d'eau. Si l'huile se répand uniformément à la surface, c'est qu'il y a eu mauvais œil. Si elle reste agglutinée, l'exorcisme ne sert à rien. Elle répète la prière comme un mantra pendant toute l'opération.

Elle continue de laisser tomber avec le doigt des gouttes d'huile dans l'eau jusqu'à ce qu'il se forme une tache séparée qui indique la fin de l'opération et la disparition du mauvais œil. Pendant toute la procédure, ma grand-mère ne cesse de bâiller, et elle est complètement épuisée à la fin. Il lui faut une dizaine de minutes pour récupérer. Maintenant qu'elle vieillit, elle se fatigue encore plus vite et il lui faut plus longtemps pour se remettre. De toute manière, elle ne peut pas faire ça plus de deux fois par jour.

Certains patients bâillent aussi à plusieurs reprises pendant ces opérations, mais le phénomène est moins fréquent que chez les guérisseurs. Pour le Dr Hero Thomopoulos, cela fait partie du processus qui permet à l'opérateur d'absorber les influences nuisibles.

Lorsque le guérisseur commence à ressentir les effets du sortilège, il arrive que ses yeux se mettent à couler et qu'il bâille de manière répétée. Il ne se sent pas bien, et il peut avoir un véritable malaise, mais il récupère ensuite rapidement, au bout d'une dizaine de minutes, généralement. Ce qui se passe, c'est qu'il a absorbé le mal. Le patient se sent aussitôt beaucoup mieux. L'expression traditionnelle, c'est qu'on lui a « ouvert les yeux ». Il se sent nettement plus léger, comme soulagé d'un grand poids.

Les traditionalistes citent de nombreux cas qui semblent étayer leurs convictions. Pour certains, comme Monica Diamantopoulos, d'Athènes, il s'agit de croyances bénéfiques, et l'intervention d'un guérisseur apporte un soulagement réel.

Croire au mauvais œil est une attitude psychologique utile. Cela aide énormément les gens à faire face aux problèmes de la vie quotidienne, s'ils ont quelque chose ou quelqu'un à blâmer pour leurs infortunes. C'est un grand soulagement que de savoir qu'un problème de santé peut être résolu. C'est une manière indirecte d'attaquer ou de contourner un problème, peut-être, mais c'est une solution tout de même. La psychologie du pauvre. Cela m'aide à éviter d'être écrasée sous le poids de l'adversité ou des circonstances ou du stress de la vie.

> Dommage que les gens n'y croient plus trop aujourd'hui dans la société occidentale, en Amérique par exemple. Ici, en Grèce, le nombre de gens qui y croient est surprenant. Des universitaires, des gens raffinés. Je trouve que c'est une bonne chose.

Pour les sceptiques, le mal et son remède sont uniquement dans la tête des gens. Mais même si le remède est du type placebo, il est efficace, et ses effets sont positifs, bien que personne ne soit capable d'expliquer comment cela fonctionne.

D'un autre côté, le scepticisme qui prédomine dans des pays comme l'Angleterre libère les gens de la peur de l'envie et de la malveillance. Il libère les gens de la paranoïa chronique envers le regard et les intentions d'autrui. Ne pas croire au mauvais œil est rassurant et réconfortant.

La croyance au mauvais œil, tout comme le rejet de cette croyance, a influencé l'évolution des théories de la vision et, par voie de conséquence, celle des théories sur la nature de l'esprit, comme nous allons le voir dans le chapitre suivant.

Quels que soient les avantages et les désavantages psychologiques de la croyance au mauvais œil, le fait est que tout donne à croire que les gens sont capables d'influencer d'autres personnes par leur regard. La sensation d'être observé existe aussi bien chez les humains que chez les autres espèces animales. Si cette sensation a évolué dans le contexte des rapports prédateur-proie, comme je l'ai suggéré au chapitre 10, il n'est guère surprenant que la peur soit l'une des émotions suscitées par le regard.

# 13

## Les images se trouvent-elles dans le cerveau ou bien exactement là où elles nous semblent être ?

La sensation d'être observé soulève des questions fondamentales sur la nature de la vision, et c'est bien la raison pour laquelle elle est si controversée. Le débat sur la nature de la vision était déjà ouvert il y a 2 500 ans au moins dans l'Antiquité grecque. Il se poursuivit pendant l'Empire romain et dans le monde islamique. Et il continua en Europe dans tout le Moyen Âge et à travers toute la Renaissance. Ce débat joua un rôle important dans la naissance de la science mécaniste au début du XVII^e siècle, et il est encore vivace de nos jours. Il constitue l'un des thèmes fondamentaux du présent ouvrage.

Quatre théories principales sur la vision ont été proposées. La première soutient l'idée que la vision consiste à projeter par les yeux des rayons invisibles. On l'appelle souvent la théorie de l'*extramission*, mot qui signifie littéralement « envoyer en dehors ». Cette théorie est conforme à l'expérience de la vision en tant que processus actif et non passif. Quand nous regardons quelque chose, nous décidons consciemment de l'endroit où nous dirigeons notre attention. La vision n'est pas quelque chose de passif. Cette théorie était défendue par Platon ; et c'est Euclide, célèbre pour ses travaux en géométrie, qui en a énoncé les principes mathématiques. La théorie de l'extramission s'accorde aussi avec la croyance générale à la fascination et au mauvais œil, et elle permet d'expliquer la sensation d'être observé.

Deuxième théorie : l'idée que les images, portées par la lumière, « entrent » dans l'œil. C'est la théorie de l'« intromission ». Les premières versions de cette théorie datent également de la Grèce antique. Depuis le début du XVII^e siècle, elle constitue le point de vue scientifique orthodoxe, grâce aux travaux, principalement, de Johannes Kepler (1571-1630), plus célèbre pour ses découvertes en astronomie.

La troisième théorie est une combinaison des deux autres. D'après elle, il y a un double mouvement de l'attention vers l'extérieur et de la lumière vers l'intérieur.

La quatrième théorie part de l'idée selon laquelle la vision est fonction des modifications du milieu ambiant qui sépare l'œil de l'objet regardé. Cette théorie fut exprimée pour la première fois par Aristote, et elle a souvent été, depuis, combinée à l'une des trois autres.

Un certain nombre de questions qui préoccupaient les penseurs il y a plus de 2 000 ans ont été résolues à l'heure actuelle. Mais certains points d'interrogation demeurent de manière plus aiguë que jamais. Je retrace, à l'appendice C, l'histoire des théories de la vision jusqu'au début du XVII^e siècle, époque à laquelle Kepler proposa sa théorie de l'image rétinienne.

Kepler était influencé par les théories médiévales sur la vision, mais aussi par quatre avancées techniques majeures des siècles précédents, à savoir : premièrement, le perfectionnement par les artistes peintres de la perspective linéaire ; deuxièmement, une meilleure compréhension de l'anatomie de l'œil, en particulier du fait que le cristallin n'a pas une forme sphérique mais aplatie ; troisièmement, la découverte de la *camera obscura*, une chambre noire où la lumière entre par un trou d'épingle pour produire une image inversée sur la face opposée ; et quatrièmement, la fabrication des verres de lunettes et la découverte de la lentille biconvexe qui fait converger les rayons lumineux [1].

## Théorie de Kepler sur l'image rétinienne

Kepler avait compris que la lumière qui pénètre dans l'œil à travers la pupille se comporte comme celle qui entre dans une

*camera obscura*. Le cristallin focalise les rayons lumineux et forme une image inversée sur la rétine. Il publia sa théorie sur l'image rétinienne en 1604. Il n'y avait pas de schéma pour l'accompagner, mais René Descartes se chargea d'en publier un 33 ans plus tard (figure 13), et la théorie de Kepler est acceptée depuis sans la moindre contestation sérieuse.

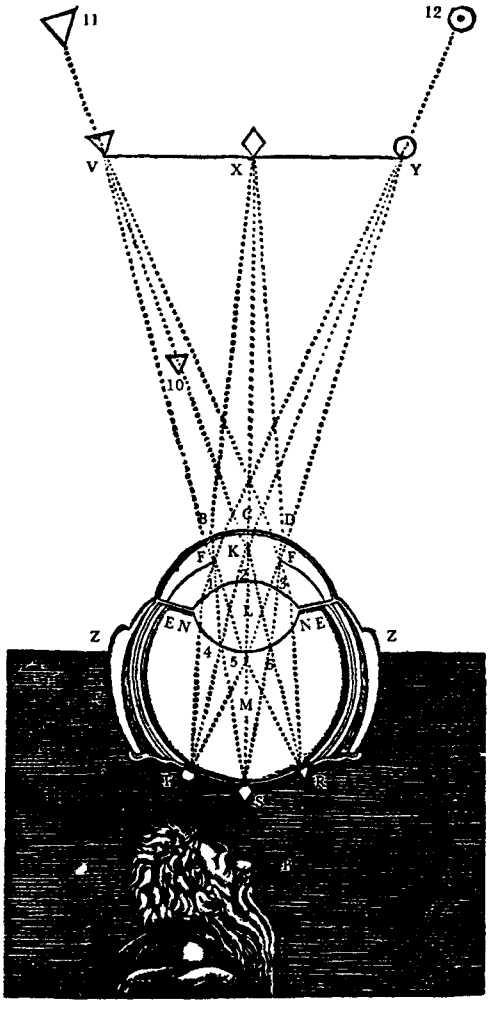



*Figure 13. Illustration par Descartes de la théorie de l'image rétinienne, publiée à l'origine en 1637.*

La théorie de Kepler sur l'image rétinienne a fourni l'une des bases de la science mécaniste. La théorie de l'intromission semble avoir triomphé définitivement. Mais elle présentait un problème que Kepler, de son propre aveu, était incapable de résoudre, et soulevait des questions qui n'ont toujours pas trouvé de réponse à l'heure actuelle. Le problème était que l'image sur la rétine était non seulement inversée, mais renversée. En d'autres termes, elle avait la tête en bas et les pieds en haut, et le côté gauche se trouvait à droite et le droit à gauche. Pourtant, nous ne voyons pas les objets de cette manière.

Léonard de Vinci (1452-1519), peintre et esprit universel de la Renaissance, avait précédé Kepler en comparant l'œil à une chambre obscure. Confronté au même problème de l'image inversée, il essaya de résoudre la question en suggérant l'existence d'une seconde inversion à l'intérieur de l'œil, qui restituerait une image à l'endroit. Kepler, lui aussi, fit son possible pour redresser cette image. Il reconnaît s'être « torturé l'esprit » pour démontrer qu'il y avait une seconde inversion dans le globe oculaire, mais en vain. Et il en conclut que « les lois de la géométrie ne laissent guère le choix en la matière[2] ».

La seule manière pour Kepler de résoudre le problème était de sortir du domaine de l'optique. Une fois l'image formée sur la rétine, il appartenait à quelqu'un d'autre d'expliquer comment nous faisons pour la voir.

> Comment l'image ou représentation est composée par les agents visuels qui résident dans la rétine et le nerf [optique], si elle apparaît devant l'âme ou tribunal de la faculté visuelle par l'intermédiaire d'un agent qui réside dans les replis du cerveau, ou si cette faculté visuelle, tel un magistrat dépêché par l'âme, quitte la chambre administrative du cerveau pour se rendre dans le nerf optique et la rétine à la rencontre de cette image, comme si elle se rendait dans une instance inférieure, [tout] cela, je le laisse à l'appréciation du physiologiste. Car la panoplie de l'opticien ne lui permet pas d'aller au-delà du premier mur opaque qu'il rencontre à l'intérieur de l'œil[3].

La vision elle-même restait « mystérieuse ». Ironiquement, le triomphe de la théorie de l'intromission ne fut possible qu'en

laissant l'expérience de la perception inexpliquée. Le mystère était relégué à l'intérieur du cerveau. Et ce problème n'a jamais cessé, depuis, de hanter la science.

## Le fantôme dans la machine

Galilée (1564-1642), contemporain de Kepler, retirait lui aussi du monde extérieur la perception pour la confiner à l'intérieur du cerveau, mais de manière encore plus radicale. Il établissait une distinction entre ce qu'il appelait les qualités primaires et secondaires des objets, les qualités primaires étant celles que l'on peut mesurer et traiter mathématiquement, comme la longueur, la largeur, le poids et la forme, relevant des sciences objectives, et les qualités secondaires étant, comme la couleur, le goût, la texture et l'odeur, hors du domaine matériel, subjectives plutôt qu'objectives. Par subjectives, il entendait «à l'intérieur du cerveau». Ainsi, notre expérience directe du monde était partagée entre deux pôles: l'objectif, à l'extérieur, et le subjectif, à l'intérieur.

René Descartes (1596-1650) alla encore plus loin. Dans sa théorie mécaniste de la nature, appelée à l'origine «philosophie mécanique», l'univers entier était littéralement inanimé, sans âme, ainsi que tout ce qu'il contenait, à l'exception de l'intellect humain. Les animaux et les plantes étaient des machines sans âme, de même que le corps humain. Par contraste, le royaume de l'esprit était immatériel et, par conséquent, non spatial, situé entièrement en dehors de l'espace[4]. Descartes, naturellement, était le premier représentant de ce que l'on appelle le dualisme cartésien, qui ouvre un gouffre infranchissable entre le monde de l'esprit et celui de la matière[5]. Et pourtant l'esprit, d'après Descartes, interagissait avec la machinerie du corps au niveau de la glande pinéale, située dans une région limitée du cerveau[6]. Descartes était incapable d'expliquer comment se faisait cette interaction.

Le dualisme cartésien soulève de nombreuses questions philosophiques et logiques totalement insolubles. L'une d'elles se rapporte au fait que nous voyons l'univers qui nous entoure dans un espace situé à l'extérieur de notre corps. Que devient le monde de nos perceptions? Il se contracte dans des zones particulières de notre

cerveau, mais l'expérience proprement dite est censée être non spatiale.

Les gens instruits ont été conditionnés à croire que leur esprit est confiné dans leur boîte crânienne et que toutes leurs perceptions et expériences se concentrent, d'une manière ou d'une autre, dans leur cerveau. Depuis l'époque de Descartes, cependant, le siège supposé de l'esprit s'est déplacé de quelques centimètres. De la glande pinéale, il a émigré vers le cortex.

La théorie selon laquelle l'esprit siège dans le cerveau est un dogme accepté en vertu de l'autorité de la science, et la plupart des gens ne songent nullement à le remettre en question. Rares sont ceux, en vérité, qui ont conscience qu'il s'agit d'une simple théorie et non d'une vérité scientifique indiscutable. Jean Piaget, psychologue du développement humain, a constaté que l'écolier européen moyen assimilait cette théorie dès l'âge de 10 ou 11 ans (p. 276).

Mais si l'esprit réside dans la tête, comment prenons-nous conscience de ce qui nous entoure? On suppose généralement qu'il y a un moi conscient à l'intérieur du cerveau, le « fantôme dans la machine », pour reprendre l'expression d'un philosophe du XX^e siècle, Gilbert Ryle. Ce moi conscient est souvent représenté sous la forme d'un « petit homme » ou « homoncule ». Mais il est évident que cette notion conduit à une régression totale, car on peut supposer que dans la tête de ce petit homme se trouve un autre homoncule encore plus petit, et ainsi de suite à l'infini.

En dépit de tous ces paradoxes, et en dépit du fait qu'elle va à l'encontre de notre expérience qui situe les objets à l'extérieur de notre cerveau, cette théorie est presque unanimement considérée comme « scientifique ». Il y a actuellement à Londres une exposition au musée d'Histoire naturelle qui s'appelle « Prenez les commandes de vos actions ». Le visiteur est invité à regarder dans la tête d'un mannequin à travers une fenêtre de Plexiglas. À l'intérieur, on voit un cockpit d'avion moderne, avec une série de cadrans et de commandes de vol synchronisées par ordinateur. Et il y a deux sièges vides, probablement pour vous, le pilote fantôme, et pour votre copilote de l'autre hémisphère[7].

## Esprits mécaniques

En règle générale, les scientifiques et philosophes modernes essaient de contourner les problèmes posés par le dualisme en niant que l'esprit ait une existence indépendante sous quelque forme que ce soit. Ils ne reconnaissent que l'activité du cerveau. Ou bien la conscience est un épiphénomène de cette activité physique, un peu comme une ombre qui ne sert à rien, ou bien c'est simplement une autre façon de décrire l'activité du cerveau. Ces points de vue ne sont que des variétés du matérialisme et du physicalisme philosophiques, doctrines selon lesquelles la seule réalité est matérielle ou physique.

Au XX^e siècle, toute la psychologie académique au sein du monde anglo-saxon fut dominée, durant plusieurs décennies, par une école de pensée appelée « béhaviorisme ». En 1923, le béhavioriste américain John B. Watson écrivait que « le temps est venu où la psychologie doit abandonner toute référence à la conscience ». Il attribuait à la superstition et à la magie la croyance en l'existence de la conscience. Plus tard, il devait déclarer que le vocabulaire scientifique devait être purgé de « tous ses termes subjectifs tels que sensation, perception, image, désir, motivation et même pensée et émotion telles qu'elles sont définies de manière subjective ». Les béhavioristes suivirent scrupuleusement ces recommandations. En 1953, l'influent psychologue américain B. F. Skinner proclama que l'esprit et la conscience étaient des entités inexistantes « inventées dans le seul but de fournir des explications fallacieuses. [...] Dans la mesure où il est prouvé que les événements psychiques ou mentaux n'ont pas de dimension dans la science physique, nous avons une bonne raison supplémentaire de les rejeter[8]. »

On trouve encore le même genre de négation de l'expérience consciente chez des philosophes contemporains appartenant à l'école dite du matérialisme éliminateur. L'un d'eux, Paul Churchland, soutient que les états mentaux subjectivement éprouvés doivent être considérés comme inexistants du fait que leur description ne peut être réduite au langage des neurosciences[9].

Dans les années 1980, le béhaviorisme commença à être démodé au sein de la psychologie académique, pour être largement remplacé par la psychologie cognitive, une école de pensée dominée

par la métaphore de l'ordinateur. Son cadre théorique s'appuie sur trois principes fondamentaux. Premièrement, le comportement des gens est fonction de leurs connaissances. Deuxièmement, la connaissance consiste en représentations mentales. Et troisièmement, l'activité cognitive consiste en l'application d'opérations de type informatique à ces représentations [10]. Tous ces mécanismes, de même que ces représentations, sont censés résider dans la machinerie du cerveau.

Le philosophe qui a adopté la métaphore informatique avec le plus d'enthousiasme est Daniel Dennett. En tant que matérialiste, il considère notre expérience subjective comme une pure illusion. « Nous sommes des robots organiques créés selon un processus de recherche-développement appelé sélection naturelle [11]. » Dans son livre *La Conscience expliquée*, il résume ainsi la théorie qui prédomine dans la science institutionnelle :

> L'idée dominante, exprimée et débattue de diverses manières, est celle du *matérialisme*. Il n'existe qu'une seule sorte de substance, et c'est la *matière*. La substance physique dont sont faites la chimie, la physique et la physiologie. L'esprit, pour sa part, n'est rien d'autre qu'un phénomène physique. En bref, l'esprit c'est le cerveau. Pour les matérialistes, nous pouvons (en théorie !) expliquer tous les phénomènes mentaux en utilisant les mêmes principes physiques, les mêmes lois et les mêmes matériaux que ceux qui suffisent à expliquer la radioactivité, la dérive des continents, la photosynthèse, la reproduction, la nutrition et la croissance [12].

Voici ce que Francis Crick appelle l'« hypothèse stupéfiante » (p. 32). En 1995, pendant la « décennie du cerveau », la revue *Time* publia un article intitulé « Aperçu sur l'esprit. Qu'est-ce que la conscience ? La mémoire ? L'émotion ? La science dévoile les secrets le mieux gardés du cerveau humain. » L'auteur y citait plusieurs scientifiques éminents, dont il résumait ainsi les conceptions : « Après l'avoir cherché pendant plus d'un siècle, les spécialistes ont fini par conclure qu'il n'est pas concevable qu'un tel moi puisse résider dans aucun endroit physique de notre cerveau, et que cet endroit n'existe tout simplement pas [13]. » Susan Greenfield, spécialiste britannique du cerveau, exprime la même idée en termes

plus crus quand elle décrit un cerveau mis à nu lors d'une intervention : « C'était tout ce qui constituait Sarah. Ou nous tous, à vrai dire. » Et elle ajoute : « Nous ne sommes faits que de cette matière molle et [...] on se demande comment un esprit et une intelligence peuvent naître de cette bouillie informe. » Opérant un autre patient atteint d'une maladie dégénérative du cerveau, elle qualifie la perte de ses capacités de « testament tragique soulignant cette vérité toute nue que nous ne sommes rien de plus que notre cerveau [14] ».

Pourtant, malgré l'adhésion de très nombreux scientifiques et philosophes académiques au dogme matérialiste, la plupart des gens ne sont pas encore convaincus d'être de simples automates dont les décisions et les opinions sont uniquement déterminées par des causes physiques résidant dans leur cerveau. L'idée dictée par le sens commun est que notre moi conscient est bien plus que notre cerveau. Cette conception prévaut dans la vie de tous les jours, y compris devant les tribunaux, où le libre arbitre et la responsabilité individuelle sont considérés comme acquis, excepté dans les cas d'aliénation ou d'incapacité mentale.

Les principaux arguments en faveur du dualisme s'appuient sur la faiblesse du matérialisme. La théorie matérialiste va à l'encontre de notre conscience immédiate de nous-même et d'autrui. Quoi qu'ils puissent dire dans le cadre d'une discussion intellectuelle, la plupart des matérialistes se comportent comme s'ils avaient eux-mêmes un moi conscient capable de libre choix – y compris celui de croire au matérialisme. Heureusement pour eux et pour leur entourage, en pratique, peu de matérialistes semblent se considérer ou considérer ceux qui les entourent comme de simples automates dépourvus de conscience.

Réciproquement, les principaux arguments en faveur du matérialisme s'appuient sur la faiblesse du dualisme. Si notre moi conscient immatériel réside à l'intérieur de notre cerveau, où peut-il être ? Et sous quelle forme ? Comment interagit-il avec notre système nerveux ?

Depuis des générations, les intellectuels occidentaux sont prisonniers du dilemme matérialisme-dualisme. Ils sont obligés de choisir entre deux termes également inacceptables. Ce dilemme plonge ses racines dans le dualisme cartésien esprit-matière. Mais Descartes n'a pas été le seul à exclure l'esprit du monde étendu dans lequel

nous vivons. Son système de pensée dépendait de la théorie de la vision de Kepler dite de l'intromission, mais aussi de la distinction établie par Galilée entre qualité primaire et qualité secondaire. Kepler et Galilée avaient déjà établi les fondations de la théorie selon laquelle tout ce que nous captons du monde qui nous entoure se trouve à l'intérieur de notre cerveau et non à l'extérieur, comme semblent l'indiquer les apparences.

## Théories spontanées de la vision

Quoi qu'en pensent les scientifiques et philosophes académiques, la majorité des gens n'acceptent pas l'idée selon laquelle la totalité de leur expérience serait localisée à l'intérieur de leur tête. Dans une série d'études où ils font œuvre de pionniers, Gerald Winer et ses collègues du département de psychologie de l'Université d'État de l'Ohio ont montré que la plupart des Américains, adultes et enfants, tenaient pour acquis, lorsqu'ils étaient interrogés sur ce point, la projection d'images de l'intérieur vers l'extérieur.

Ces études étaient inspirées par l'observation de Jean Piaget[15] selon laquelle les enfants sont persuadés que quelque chose sort de leurs yeux quand ils regardent un objet. Ayant qualifié ce phénomène d'« exemple frappant d'idée fausse en matière scientifique[16] », ils entreprirent une enquête au moyen d'une série de tests et de questionnaires. Mais le fait même de se livrer à une telle enquête fit naître une controverse au sein du monde académique. Nombre de leurs collègues ne voulurent simplement pas croire que quelqu'un pût penser un seul instant à prétendre que quelque chose sortait de l'œil lors du processus de la vision[17].

Winer et ses collaborateurs furent les premiers surpris de constater que la croyance en l'extramission était fortement répandue chez les enfants. Ils furent « choqués » de découvrir qu'elle l'était aussi chez les étudiants au niveau universitaire, et même chez les étudiants en psychologie à qui l'on avait enseigné la théorie « correcte » de la vision[18]. Cependant, rares étaient les enfants et les étudiants qui pensaient que la vision était uniquement une question d'extramission. Avec Platon, Galien et autres théoriciens de l'Antiquité, ils pensaient, pour la plupart, que ce processus

faisait intervenir à la fois l'extramission et l'intromission. Chez les écoliers du CM2 à la quatrième, plus de 70 % croyaient à la théorie intromission-extramission. Dans l'enseignement supérieur, ils étaient encore 59 % à y croire [19]. En revanche, moins de 30 % des enfants et seulement 41 % des étudiants croyaient à la théorie « scientifiquement correcte » de l'intromission [20].

L'équipe de Winer organisa aussi des sondages sur la faculté de détecter le regard d'autrui. Comme nous l'avons déjà vu plus haut (p. 175-176), le résultat de ces sondages fut que 89 % des étudiants se déclarèrent capables de détecter un regard caché, de même que 90 % des élèves de sixième. Chez les enfants plus jeunes, on trouve un pourcentage plus faible de réponses positives, mais ce pourcentage s'accroît avec l'âge [21]. Winer et ses collaborateurs en concluent que la croyance en la capacité de sentir le regard « semble, paradoxalement, augmenter avec l'âge, comme si l'irrationalité se renforçait au lieu de décliner entre l'enfance et l'âge adulte [22] ! ». On peut penser, cependant, que cette conviction augmente avec l'âge non pas à cause de son caractère irrationnel, mais en raison de l'expérience personnelle, qui indique que la sensation d'être observé semble appartenir au domaine de la réalité. Est-il plus irrationnel de croire à sa propre expérience ou d'accepter sans discuter une théorie qui va à l'encontre de ce que l'on ressent empiriquement ?

Il reste que l'enseignement de la doctrine orthodoxe a eu ses effets, et Winer et ses collaborateurs se sont consolés en se disant que les étudiants étaient plus nombreux que les écoliers à croire à la théorie de l'intromission [23]. Mais ils reconnaissent que le système éducatif n'a pas réussi à amener la grande majorité des étudiants à épouser la croyance « scientifiquement correcte ». « Étant donné que les partisans de l'extramission dans nos sondages affirment la réalité du phénomène en dépit de l'enseignement de la vision qu'ils ont reçu, nous nous efforcerons désormais de vérifier si l'éducation est réellement capable de faire table rase de ces notions intuitives étranges mais, semble-t-il, particulièrement tenaces, sur la nature de la perception [24]. »

Il ne fait pour moi aucun doute que ces « intuitions » sur la perception persistent uniquement parce qu'elles sont plus conformes à notre expérience que la doctrine officielle, qui laisse trop de choses inexpliquées, y compris l'existence même de la conscience.

## L'esprit étendu

La seule issue dans le conflit entre notre expérience et la théorie standard du matérialisme consiste à remettre en question l'idée selon laquelle toute notre expérience, toutes nos perceptions et intentions sont confinées à l'intérieur de notre tête.

Conformément à l'intuition générale concernant la perception, je suggère que la vision implique un processus à double sens: un mouvement de la lumière de l'extérieur vers l'intérieur, et une projection d'images de l'intérieur vers l'extérieur. Les images des objets que nous voyons autour de nous se trouvent exactement à l'endroit où nous les voyons: à l'extérieur de notre tête. Cette projection s'opère au moyen des champs mentaux que j'appelle champs perceptuels. Ces champs constituent une variété de champ morphique dont nous discuterons en détail au chapitre 19. Les champs de perception ont leurs racines dans notre cerveau et sont influencés par son activité, mais ils émettent des prolongements à l'extérieur pour nous relier au monde que nous percevons autour de nous.

Essayer de comprendre la nature de l'esprit sans reconnaître l'existence des champs étendus dont il dépend revient à essayer de comprendre le principe d'un aimant sans accepter le champ magnétique qui l'entoure. Ce n'est ni en l'analysant chimiquement ni en le faisant fondre que l'on pourra expliquer son action à distance sur certains objets. L'effet magnétique ne peut être compris que si l'on tient compte des champs magnétiques. Et ils existent à la fois à l'intérieur et à l'extérieur des aimants.

C'est Michael Faraday qui introduisit le concept de champ dans le vocabulaire scientifique dès les années 1840. Un champ se définit comme une «région d'influence» qui relie des éléments à travers un espace apparemment vide et est responsable de plusieurs sortes d'interconnexions au sein du monde naturel. Par exemple, le champ gravitationnel de la Terre s'étend bien au-delà des limites de l'atmosphère de notre planète et retient la Lune dans son orbite. Il est présent à l'intérieur et à l'extérieur de la Terre.

Le champ électromagnétique du Soleil exerce son influence sur tout ce qui vit sur la Terre, bien que cet astre soit à 150 millions de kilomètres de nous. La lumière et les autres radiations émises par le Soleil sont des configurations d'activité vibratoire qui se

situent dans le champ du Soleil sur des distances littéralement astronomiques.

De nombreuses technologies modernes dépendent également de champs invisibles. Le téléphone portable, par exemple, n'aurait aucun sens s'il était simplement constitué de structures matérielles dont l'activité serait limitée aux circuits électroniques qu'il contient. Il capte et transmet des informations à travers le champ électromagnétique. Il y a intromission et extramission d'influences invisibles.

Malheureusement, les conceptions modernes sur la nature de l'esprit ont été façonnées au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle, à des époques où les seuls concepts disponibles étaient ceux de la matière dans l'espace et de l'esprit hors de l'espace. La plupart des scientifiques mécanistes ont tout simplement ignoré la conscience, et il n'y a eu pratiquement aucun progrès dans la pensée scientifique sur la nature de l'esprit. À ce jour, le débat matérialisme-dualisme est encore prisonnier d'une conception étroite et désuète de la matière. C'est un fossile vivant datant du mode de pensée d'une période révolue. La foi aveugle dans la théorie de l'intromission sur la vision a fait que toutes nos perceptions sont encore censées se bousculer dans la tête comme au temps de Kepler.

Cependant, au fil des années, une minorité de philosophes et de psychologues a reconnu qu'il est possible que nos perceptions se situent là où elles semblent être et non dans les limites de notre boîte crânienne[25]. Alfred North Whitehead, par exemple, parlait en 1925 de sensations « projetées par l'esprit de manière à habiller des corps appropriés dans la nature extérieure[26] ». La reconnaissance la plus récente et aussi la plus convaincante de l'esprit étendu est due au psychologue britannique Max Velmans. Dans son livre *Understanding Consciousness*, de même que dans une série d'articles techniques, il propose ce qu'il appelle un « modèle réflexif » de l'esprit, qu'il illustre par la représentation d'un sujet humain en train de regarder un chat (figure 14) et qu'il explique comme suit : « Le stimulus initiateur (l'objet observé) est une entité située dans l'espace à l'extérieur de la masse corporelle, qui interagit avec le système visuel de l'observateur pour produire une entité reconnue dans l'espace situé à l'extérieur de la masse corporelle[27]. »

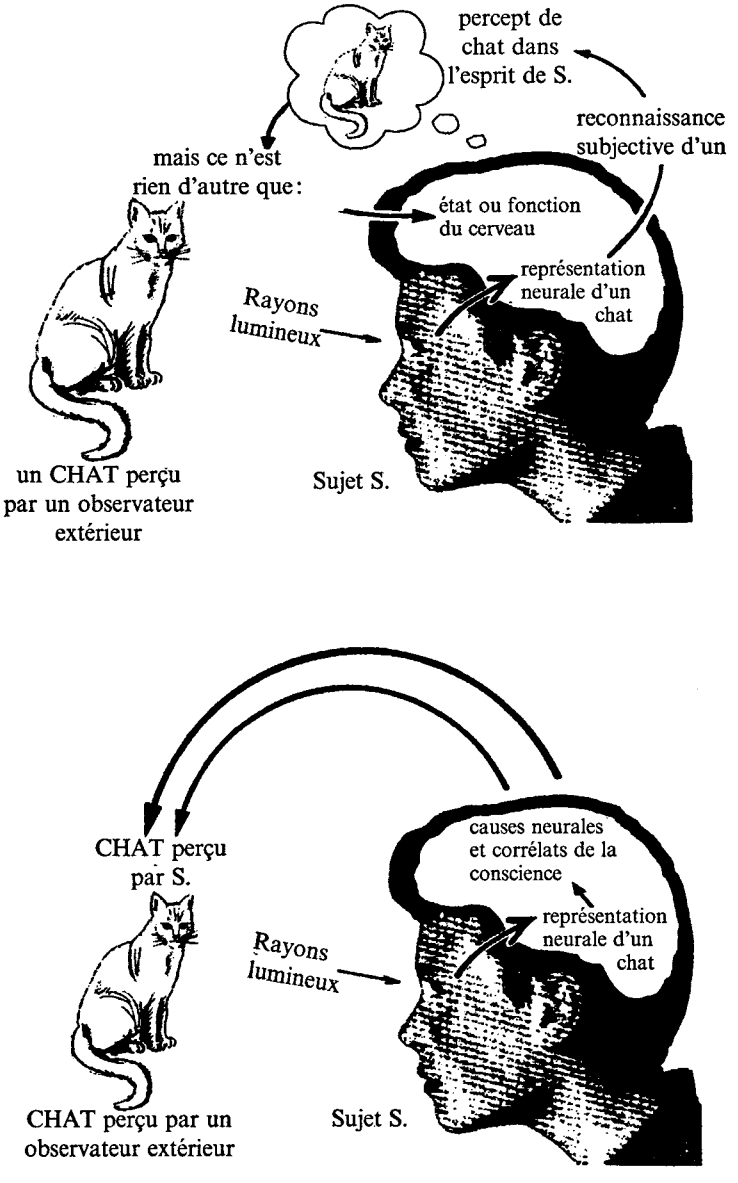



*Figure 14. En haut: diagramme représentant la théorie matérialiste de la perception. En bas: modèle réflexif de la perception selon les conceptions de Max Velmans. (Source: Velmans, 2000.)*

Mais Velmans reste ambigu en ce qui concerne la manière dont cette projection se produit. Il parle d'un phénomène « psychologique » plutôt que « physique », et il ignore, en fin de compte, comment cela fonctionne[28]. Mais il ajoute que « le fait de ne pas comprendre tout à fait comment cela fonctionne n'altère en rien sa réalité ».

Je suggère que la projection d'images visuelles de l'intérieur vers l'extérieur se fait au moyen de champs perceptuels. Ils sont à la fois de nature psychologique, dans la mesure où ils servent de base à nos perceptions conscientes, et de nature physique, dans un certain sens, dans la mesure où ils existent véritablement en dehors de notre cerveau et ont des effets décelables, comme dans le cas de la sensation d'être observé. La perception humaine n'est pas la seule à être étendue, et l'esprit humain non plus. Naturellement il existe différentes sortes d'esprits et de perceptions chez les différentes espèces, mais elles ont ceci en commun qu'elles reposent toutes sur des champs étendus et ne sont pas confinées à l'intérieur du corps. Je suggère que tous les animaux capables de vision perçoivent le monde extérieur à travers des champs projetés au-delà de la surface de leur corps.

En outre, les yeux ne sont pas quelque chose de statique. Ils se déplacent lorsque nous regardons des objets. Notre tête se déplace, notre corps se déplace dans son environnement. Pendant ce temps, nos champs perceptuels sont modifiés ; ils ne sont pas séparés de notre corps, mais l'incluent. Nous pouvons voir notre corps : nos mains, nos pieds, le côté du nez. Nous nous trouvons à l'intérieur de notre propre champ de vision. La conscience que nous avons de l'espace en trois dimensions qui nous entoure inclut la perception de notre propre corps et de ses mouvements. Comme les autres animaux, nous ne sommes pas seulement des observateurs, mais des acteurs. Notre perception et notre comportement sont étroitement liés[29].

## Comment fonctionne la sensation d'être observé ?

Les champs visuels ne constituent que l'une des manières dont la conscience que nous avons de notre environnement se projette

autour de nous. Nous sommes également englobés dans des champs auditifs et dans des champs olfactifs. Bien que nous puissions projeter notre attention plus loin et de manière plus concentrée par la vision, notre champ visuel périphérique nous fournit, en même temps que notre sens de l'ouïe et de l'odorat, une connaissance globale de notre environnement.

Lorsque nous concentrons notre attention visuelle sur un objet lointain (il en va de même pour l'audition), tout se passe comme si notre esprit lançait des prolongements pour nous relier à cet objet (chapitre 18). Mais, bien que notre attention soit ainsi concentrée, nous conservons en arrière-plan, à un degré plus ou moins grand, la conscience de notre environnement immédiat. Ce sens de l'environnement général est lui aussi une projection de notre champ perceptuel. Nous avons conscience de notre corps incrusté dans un espace tridimensionnel dans lequel il se déplace. Et cette expérience n'est pas confinée dans les limites de notre crâne, elle n'est pas un modèle interne que l'on pourrait situer quelque part dans le cerveau, mais elle repose sur un champ étendu qui se trouve à l'intérieur et à l'extérieur de notre corps.

Lorsqu'une personne regarde quelqu'un qui lui tourne le dos, la projection de l'attention de l'observateur fait que son champ visuel s'étend de manière à englober celui ou celle qu'il regarde. L'image qu'il a de cette personne est projetée sur elle au moyen de son champ perceptuel. Mais la personne regardée est également à l'intérieur de son propre champ perceptuel Je suggère que le champ de l'observateur agit avec celui de l'observé. Les deux champs s'influencent mutuellement. Cette interaction est décelée en raison du changement qui s'opère dans le champ de la personne regardée. De même que dans le cas du champ d'un aimant qui se modifie lorsqu'un autre aimant est placé à côté, cette interaction des deux champs est directionnelle. Il arrive qu'elle soit très faible, ou même que le sujet observé n'en soit pas conscient. Mais si elle est perçue avec suffisamment de force, il tourne la tête, machinalement, parfois, et sans savoir pourquoi [30].

Il est possible que certains préfèrent ne pas utiliser le mot *champ* [31], qu'elles remplacent par des concepts comme vibrations, courants d'énergie, *chi* ou effets de la non-localité quantique, qui relient les observateurs à l'objet qu'ils observent. Mais quelle que

soit la théorie que l'on privilégie, la sensation d'être observé dépend forcément de l'influence à distance d'un observateur sur un sujet, et donc d'une projection d'influence de l'intérieur vers l'extérieur. Cette sensation nous révèle que, par l'intermédiaire du pouvoir de l'attention, l'esprit est relié au monde à l'extérieur du corps.

# TROISIÈME PARTIE

# VISION À DISTANCE ET APERÇU DU FUTUR

# 14

# Vision à distance

Par « vision à distance », j'entends : voir au-delà de la portée des sens normaux. Les Français utilisent le mot « clairvoyance », qui a à peu près le même sens, et les habitants d'origine celtique des Highlands et des îles de l'Écosse utilisent l'expression « seconde vue ».

Quelquefois, *clairvoyance* signifie aussi avoir une vision de l'avenir. Mais il s'agit davantage d'une question de précognition ou de prémonition, dont nous allons aborder les aspects dans les chapitres suivants. Pour le moment, je considère que vision à distance, clairvoyance et seconde vue signifient « voir des choses dans d'autres lieux » plutôt que dans l'avenir.

La vision à distance est une sorte de télévision naturelle. En fait le mot *télévision* signifie exactement cela : vision à distance. Par l'intermédiaire du champ électromagnétique, nous voyons à distance, grâce à la télévision, ce qui se passe à Dallas ou à Delhi ou ailleurs, indépendamment des kilomètres. La télévision permet à n'importe qui d'être clairvoyant. Cela ne nous étonne plus. Dans un certain sens, la télévision a démocratisé ce qui était autrefois considéré comme un don spécial des chamanes, voyants et autres visionnaires.

Bien que la télépathie soit répandue aussi bien chez les animaux humains que non humains, la clairvoyance, au contraire, semble relativement rare. Dans ma base de données, par exemple, il y a actuellement 39 cas de clairvoyance ou vision à distance contre 827 cas de télépathie humaine. Et pour la plupart de ces 39 cas,

la télépathie a peut-être joué un rôle aussi important ou plus important que la vision à distance. Voici un exemple qui montrera à quel point il est difficile de faire la distinction. Le narrateur est un jeune Suisse.

> En 1992, j'étais étudiant en Californie du Sud. Ma copine, Katarina, était partie pour quelques semaines dans le nord de l'Australie chez une amie. Un soir, avant de m'endormir dans le patio, j'ai fermé les yeux pour me relaxer et j'ai essayé de joindre mentalement Katarina en Australie. J'ai imaginé que j'étais là-bas, et j'ai laissé les choses se passer de manière naturelle. Soudain, des images sont apparues devant mes yeux fermés, comme dans un rêve. J'ai vu Katarina debout à côté d'un cheval. Elle avait un tuyau d'arrosage à la main et elle rafraîchissait l'animal avec le jet. Quand elle eut fini, elle alla s'asseoir sur un banc et commença à parler avec des gens installés autour d'une table près d'une caravane. Plus tard, quand nous avons comparé les fuseaux horaires en vigueur en Californie du Sud et dans le nord de l'Australie, nous avons constaté que mon expérience « hors du corps » était en tous points conforme à ce qui s'était passé réellement.

S'agissait-il d'une simple coïncidence ? D'une reconstitution de la réalité fondée sur les informations dont le narrateur disposait sur les mouvements et activités de Katarina ? Ces théories seraient plausibles s'il s'agissait d'un cas isolé. Mais comme nous allons le voir, de nombreuses expériences sur la vision à distance ont permis de réfuter les théories de la coïncidence et de la reconstitution sur la base d'informations préalables. Ce qui ne laisse la porte ouverte qu'à la télépathie et à la clairvoyance sous une forme ou sous une autre.

L'histoire précédente peut-elle être classée dans les cas de télépathie et attribuée au lien émotionnel existant entre l'étudiant et sa petite amie, dont il désirait fortement la présence ? A-t-il eu un contact télépathique avec elle, pour l'idéaliser ensuite en expérience hors du corps qui l'a conduit jusqu'en Australie comme dans un rêve ? Nous savons tous, pour en avoir fait l'expérience, que les rêves peuvent être extraordinairement créatifs. Certains d'entre eux ont de quoi nous surprendre, précisément parce qu'ils

échappent au domaine conscient. La combinaison télépathie-imagination semble offrir une explication plausible.

Ou bien s'agissait-il de clairvoyance caractérisée, de vision à distance ? La clairvoyance est une notion bien plus mystérieuse que la télépathie. Elle implique ou bien que le centre de la conscience d'une personne peut se déplacer hors du corps pour se transporter dans un autre endroit et « voir » ce qui s'y passe, comme avec des yeux désincarnés, ou bien qu'une personne est capable de projeter une partie de son esprit dans un endroit distant et de « voir » ce qui s'y passe grâce à une sorte de liaison mentale.

Bien que nous ayons tous aujourd'hui le pouvoir de voir au loin en direct grâce à la télévision, la vision à distance, jusqu'à une époque relativement récente, était l'apanage traditionnel des chamanes et des voyants. Certains prophètes de l'Ancien Testament avaient la réputation de posséder ce pouvoir, et le Nouveau Testament donne plusieurs exemples de seconde vue de la part du Christ (Jean, I, 48-50). En Europe, également, au fil des siècles, il y eut plusieurs récits concernant des visionnaires capables de voir à distance. Au XV^e^ siècle, le don de clairvoyance de Jeanne d'Arc contribua à faire d'elle une légende de son vivant. Au XVIII^e^ siècle, le visionnaire Swedenborg se trouvait à Göteborg où il assistait à une réception en compagnie de notables locaux lorsqu'il entra en transe et « vit » un incendie qui ravageait Stockholm, à 500 kilomètres de là. Il en décrivit la progression. Plus tard, lorsque la nouvelle parvint de Stockholm, ses dires furent confirmés. De nombreux témoins attestèrent l'histoire[1]. Avait-il réellement vu à distance ou était-ce une sorte de télépathie avec des gens qui assistaient à l'incendie à Stockholm ?

Richard St. Barbe Baker, haut fonctionnaire du gouvernement britannique au Kenya durant la période coloniale, décrit la manière dont, en plusieurs occasions, des chefs de tribu et des sorciers locaux lui ont parlé d'événements survenus dans des endroits lointains, qu'ils disaient avoir « vus ». Voici un exemple.

> En posant le café devant moi sur la table, mon boy m'a demandé :
> « Tu sais que Bwana Katchiku est mort ?
> – Où as-tu pris ça ? lui ai-je demandé.

– Le chef N'degwa vient de le voir, m'a-t-il répondu simplement.
– Envoie-le-moi », lui ai-je dit.
Il est venu immédiatement. [...] Il portait le kaross habituel en peau d'hyrax, et il s'est tenu devant moi après m'avoir fait le salut traditionnel. Je lui ai touché la tête en lui demandant : « Qu'est-ce que c'est que ça ? Tu as dit que Bwana Katchiku était mort ? Comment sais-tu ça ?
– Je le vois, a été sa réponse stupéfiante.
– Tu le vois ? Quand ça ?
– Maintenant. »
Je savais qu'il disait la vérité. Il n'avait aucune raison de mentir. [...] Sept jours plus tard, un messager est arrivé au camp avec la nouvelle. Bwana Katchiku avait trouvé la mort à une distance de 400 kilomètres du camp. J'ai repensé à l'incident et calculé qu'il avait dû mourir quelques minutes à peine avant que N'degwa m'en informe[2].

Dans ce dernier cas, également, il est difficile de faire la séparation entre clairvoyance et télépathie, soit avec l'agonisant lui-même, soit avec les personnes de son entourage. La même ambiguïté s'applique à presque toutes les expériences de vision à distance que nous allons décrire maintenant. Mais, bien que ces observations ne soient pas décisives quant à la manière dont la vision à distance peut s'exercer, elles n'en montrent pas moins avec une certitude quasi absolue que le phénomène existe.

## Expériences de vision à distance

La recherche moderne sur la vision à distance a débuté dans les années 1970. Elle était en grande partie financée par la CIA et par d'autres agences gouvernementales qui y voyaient principalement un éventuel moyen d'espionnage. Deux physiciens, Hal Puthoff et Russell Targ, mirent au point les procédures expérimentales de base au Stanford Research Institute (SRI)[3]. Dans ces expériences, le sujet devait décrire l'endroit où se trouvait l'agent, ou « balise humaine ».

Les expérimentateurs travaillaient en général avec un petit nombre de sujets présélectionnés pour leur don de clairvoyance. Pendant le test, le sujet était enfermé avec un expérimentateur et coupé de toute information possible sur les mouvements de la balise humaine. Pendant ce temps, celle-ci, accompagnée d'un autre expérimentateur, se rendait dans un lieu choisi de manière aléatoire et situé à plusieurs kilomètres de là, appelé l'emplacement cible. Cela fait, à un moment déterminé d'avance, le sujet s'efforçait de décrire et de dessiner ce que la balise humaine voyait autour d'elle. Ses propos étaient enregistrés. Plus tard, des juges indépendants examinaient les dessins et les enregistrements.

Ces tests étaient conduits en double aveugle de manière à empêcher toute fraude et toute transmission involontaire de renseignements de l'expérimentateur au sujet. Lorsque le sujet et son accompagnateur étaient isolés, le second accompagnateur choisissait au hasard un emplacement cible parmi un certain nombre de lieux spécifiés dans des enveloppes cachetées. Il accompagnait alors la balise humaine jusqu'à l'emplacement désigné, où ils restaient pendant un laps de temps déterminé à l'avance. Le sujet ignorait quel était l'emplacement choisi. L'expérimentateur qui l'accompagnait l'ignorait lui aussi.

Une fois la série de tests achevée, des juges indépendants étaient chargés d'évaluer « en aveugle » les descriptions et les dessins du sujet. Pour cela, on les conduisait sur chacun des sites sélectionnés comme cibles et on leur donnait une série de dossiers contenant les descriptions enregistrées et les dessins des sites. Il y avait un dossier par essai. Chaque juge attribuait indépendamment une note aux descriptions faites par le sujet par rapport à l'endroit réel[4]. Le résultat de ces procédures en aveugle fut que les descriptions faites par les sujets correspondaient aux emplacements cibles d'une manière largement supérieure à ce que l'on aurait pu escompter à partir de simples coïncidences. L'examen de 26 000 essais conduits au SRI entre 1973 et 1988 montre que le résultat global est statistiquement très significatif : 1 chance sur 1 milliard de milliards pour qu'il soit attribuable au simple hasard[5].

D'autres groupes de chercheurs ont reproduit ces expériences de manière indépendante, avec des résultats positifs du même ordre[6]. Par exemple, dans une série de tests, l'agent et le sujet étaient des

chercheurs et des amis. Le sujet, Marilyn Schlitz, se trouvait à Detroit, dans le Michigan, tandis que l'agent ou balise humaine, Elmar Gruber, était à Rome, à 8 000 kilomètres de là. Un collègue italien leur avait préparé une liste de 40 emplacements cibles possibles, parmi lesquels une vue du haut de la basilique Saint-Pierre de Rome, les Marches espagnoles et les ruines des thermes de Caracalla. Dix emplacements furent sélectionnés de manière aléatoire. Durant dix jours, Elmar les visita l'un après l'autre à des heures déterminées à l'avance. Pendant ces visites, Marilyn, à Detroit, essayait de se concentrer sur Elmar et sur ce qu'il faisait. Elle écrivait ses impressions et dessinait ce qu'elle captait. Lorsque la série d'essais fut terminée, cinq juges indépendants allèrent visiter séparément les dix sites romains et attribuèrent des notes aux réponses du sujet.

Les résultats furent nettement positifs. Leur degré de signification statistique fut tel qu'il y avait 1 chance sur 200 000 pour qu'ils soient dus au hasard[7]. Pour certains tests, la correspondance était frappante. À l'occasion de l'un des essais, Marilyn écrivit: « Trajectoire de vol? Lumières rouges. Profondeur de champ. Elmar semble détaché, froid. Un trou dans la terre... » Et après le délai de quinze minutes fixé pour le test, elle ajouta: « Il se tenait à l'écart de la structure principale, mais il la voyait. Il était peut-être sur un parking ou dans un champ relié à la structure qui caractérise le lieu. Je voudrais dire un aéroport, mais c'est trop précis. Il y avait beaucoup de monde et d'activité, mais pas vraiment à proximité d'Elmar[8]. » En réalité, l'emplacement cible était l'aéroport international de Rome, et Elmar se tenait sur une colline basse des environs. Non loin de lui, il y avait des trous dans le sol, faits par des amateurs qui cherchaient clandestinement des pièces de monnaie antiques.

Suite aux résultats positifs obtenus au SRI entre 1973 et 1988, le gouvernement américain organisa une nouvelle série d'expériences sous contrôle rigoureux dans une cellule de réflexion appelée Science Applications International Corporation (SAIC). Cela dura de 1989 à 1993. Là encore, les résultats furent positifs et extrêmement significatifs au point de vue statistique[9]. En 1995, la CIA chargea un groupe d'experts d'analyser les résultats. Parmi ces experts figuraient une éminente statisticienne,

Jessica Utts, qui enseignait à l'Université de Californie, Davis, et un sceptique notoire, Ray Hyman, professeur de psychologie à l'Université de l'Oregon. Ils furent d'accord pour reconnaître que les résultats étaient « largement supérieurs à ce que le hasard permettait de conjecturer ». De plus, malgré tous leurs efforts, ils ne réussirent pas à trouver la moindre faille dans la procédure utilisée pour ces expériences. Hyman dut finalement le reconnaître. « L'expérimentation de la SAIC est bien menée, et ses responsables ont fait tous les efforts possibles pour éliminer les faiblesses relevées dans les recherches précédentes en parapsychologie. Je n'ai pas de proposition à faire pour améliorer ces procédures [10]. » Il suggéra simplement de pratiquer une nouvelle série de tests pour voir si les résultats pouvaient être reproduits de manière indépendante.

Ce fut le cas, un peu plus tard, à Princeton, et les résultats globaux furent extrêmement positifs : 1 chance sur 100 milliards pour qu'ils soient dus au hasard [11] !

En même temps qu'elles confirmaient la réalité de la vision à distance, ces expériences révélaient que le phénomène n'était nullement affecté par la distance ou par les écrans électromagnétiques. Une autre conclusion fut que la majorité des gens ne sont pas très doués pour la vision à distance. Seule une minorité de volontaires non sélectionnés se révéla apte à réussir de manière suivie. Le don de voir à distance, comme le don des mathématiques ou de la musique, n'est pas présent chez tout le monde, et il est même relativement rare.

## Retrouver des animaux et des objets perdus

Jusqu'ici, tous les cas de vision à distance que nous avons examinés se rapprochent plus de la télépathie que de la clairvoyance. Décrire ce que voit un agent en un lieu éloigné revient à décrire un enregistrement vidéo que regarde cet agent dans un test ganzfeld (chapitre 2). Normalement, le phénomène est considéré comme une forme de télépathie. La procédure générale ressemble également à celle utilisée dans la recherche sur la télépathie en rêve au centre médical Maimonides (chapitre 2).

Le phénomène qui demande le plus à être expliqué en faisant appel à la clairvoyance est celui qui consiste à retrouver des objets perdus. Si personne ne sait où ils se trouvent, on ne peut plus parler de télépathie.

Débusquer le gibier était le rôle traditionnellement réservé au chamane dans les sociétés de cueilleurs-chasseurs. Aujourd'hui encore, certains chasseurs et photographes de la vie sauvage connaissent des moments où ils ont l'impression de savoir exactement à quel endroit ils vont trouver l'animal qu'ils pourchassent. Par exemple, Peter Bailey, qui vit dans le Hampshire en Angleterre, où il chasse le daim depuis de nombreuses années, fait observer: «Je possède un don particulier, celui de repérer la présence d'un daim. Avant d'utiliser mes jumelles ou ma lunette de visée, quelque chose me dit qu'il y a un daim à un endroit donné; et quand je regarde, il est là, à l'endroit précis où je l'avais imaginé, même si les distances sont fabuleuses.»

Barry Blackwell a travaillé dix ans comme forestier à la British Forestry Commission. L'une de ses attributions consistait à limiter la population de chevreuils dans les plantations de conifères. Il arpentait les différents sentiers dans tous les sens à la recherche de bêtes à abattre. Les animaux étaient obligés de suivre ces itinéraires pour se nourrir, car il n'y avait rien à brouter dans les plantations.

> J'arrivais parfois à un croisement sans même ôter le fusil que j'avais à l'épaule. Mais au croisement suivant, quelque chose me disait qu'il y avait un chevreuil qui m'attendait. Je jetais un coup d'œil prudent, et je voyais mon chevreuil en train de brouter en plein milieu du sentier. Cela m'est arrivé plus d'une fois. Pas tout le temps, mais disons au moins une fois ou deux par semaine. Et ce n'était pas juste parce que je savais à quel endroit ils avaient l'habitude de s'arrêter. J'avais également cette impression dans des endroits où j'aurais juré qu'ils n'allaient jamais.

Jeremy Stafford-Dietsch, le photographe sous-marin, décrit ainsi sa rencontre avec un requin-nourrice fauve alors qu'il explorait un banc de corail dans le Pacifique:

> Sur un millier de plongées, j'en ai vu deux. Ce n'est pas tous les jours qu'on tombe sur un requin-nourrice. En cette occasion, je nageais le long d'un gros banc de corail. Le spectacle n'était pas particulièrement intéressant, et je m'ennuyais un peu. Mais il y avait un récif de corail au loin, et j'ai vu dans ma tête la queue d'un requin-nourrice fauve qui émergeait de dessous un massif de corail. Il devait y avoir une trentaine d'autres massifs entre celui-là et moi. Et pourtant, je l'avais vu distinctement. Je me suis dit : « C'est ridicule. Tu ne vas pas céder à un caprice et aller voir. » J'ai donc continué d'aller de massif en massif. Puis j'ai pensé : « Du moment que je n'ai rien de mieux à faire... » J'y suis donc allé, et là j'ai vu la queue du requin qui dépassait exactement comme je l'avais imaginé.

Retrouver des objets perdus faisait également partie du rôle attribué aux chamanes, médiums et autres voyants professionnels. Les gens continuent de consulter des voyants pour retrouver des objets et demandent aux « détectives psychiques animaliers » de retrouver leurs animaux disparus. Quelquefois, ils y parviennent [12]. Il y a même un saint réputé pour aider les gens à retrouver un objet perdu : saint Antoine de Padoue. Dans de nombreuses églises catholiques romaines, les gens font brûler un cierge devant son image et prient pour qu'il leur vienne en aide.

Le plus célèbre des clairvoyants européens à une époque récente fut le Hollandais Gerard Croiset, qui collabora plusieurs fois avec la police de son pays. On lui demandait fréquemment de retrouver des personnes disparues sans laisser de traces, et il eut souvent le pénible devoir de dire aux proches éplorés que la personne recherchée était morte, car il avait « vu » son cadavre. En plusieurs occasions, il conduisit la police à l'endroit où se trouvait le corps. Il obtenait ses informations sous forme d'images visuelles qui lui apparaissaient comme des séquences de film et lui montraient à distance ce qui s'était passé ou même était en train de se passer. En certaines occasions, les faits semblèrent lui donner tort, mais il fut prouvé, par la suite, qu'il avait eu raison. Lorsqu'on le consulta sur l'enlèvement de l'épouse d'un journaliste londonien, il répondit, à juste titre, qu'elle était morte, et donna des détails sur l'itinéraire suivi par les kidnappeurs, en précisant qu'ils étaient

attendus, à un endroit, par un avion qui datait d'avant la guerre ou, du moins, de plus d'une dizaine d'années. Comme on ne trouva pas trace d'un tel avion, on douta de son histoire. Ce n'est qu'un peu plus tard qu'on s'avisa qu'un cinéma, au bord de la route empruntée par les ravisseurs, passait un film de guerre sur la bataille d'Angleterre et qu'il y avait sur son toit la maquette grandeur nature d'un Spitfire [13].

## Espionnage psychique

La plupart des expériences sur la vision à distance financées par la CIA et par d'autres agences gouvernementales américaines faisaient intervenir une balise humaine qui se rendait sur un emplacement cible. Ces tests pouvaient donc être attribués à la télépathie. Mais dans certains cas, le sujet devait décrire un lieu dont on ne lui avait donné qu'une référence cartographique, sans même lui montrer la carte. Dans l'un de ces tests, particulièrement frappant, un chercheur du SRI demandait à un sujet doué de décrire l'endroit correspondant à une référence purement numérique. Le site, que le sujet, Hella Hammid, n'avait jamais vu de sa vie, était un accélérateur de particules, le Bevatron de Berkeley. Il s'agit d'une énorme structure circulaire qui comporte quatre rayons cylindriques menant aux laboratoires de recherche. Hella ferma les yeux, se concentra un instant et murmura : « Je vois une sorte de construction toute ronde. Ça ressemble à un détendeur en forme de nombril. » Puis elle dessina ce qu'elle « voyait », et elle en fit même un modèle en pâte à modeler. Cela représentait une structure circulaire d'où partaient quatre rayons [14].

Mais même dans ce cas précis, on ne peut exclure la télépathie, car les expérimentateurs connaissaient la cible, et le sujet pouvait avoir capté son image dans leur esprit. Cependant, il y eut des cas où les sujets devaient décrire des lieux, situés en Union soviétique, dont les expérimentateurs ne savaient absolument rien. Par exemple, dans l'un des tests pratiqués au SRI, la cible était une référence cartographique fournie par la CIA avec cette seule mention : « Site soviétique d'un grand intérêt pour les analystes. » Le sujet, ici, s'appelait Pat Price. Au bout de quelques minutes de

concentration, il commença sa description. « Je suis couché sur le dos sur la terrasse d'un petit immeuble en brique d'un ou de deux étages. [...] Je vois une chose étonnante. Une grue géante qui se déplace d'avant en arrière et d'arrière en avant au-dessus de ma tête. [...] Je plane dans les airs et quand je regarde en bas j'ai l'impression de suivre une voie ferrée avec un rail de chaque côté du bâtiment. » Pour mieux se faire comprendre, il fit le dessin du bâtiment et de la grue montée sur roues.

En fait, ce site était une usine secrète d'armes nucléaires située à Semipalatinsk, au Kazakhstan, et les photos des satellites espions de la CIA montraient un complexe de bâtiments avec une grue géante montée sur rails qui ressemblait de très près à celle que Price avait dessinée. Par ailleurs, et c'était là un élément que tout le monde ignorait à la CIA, Price avait « vu » l'intérieur du bâtiment, et il décrivit des gens en train d'assembler une sphère géante en métal. Elle faisait environ 20 mètres de diamètre, et les techniciens semblaient avoir du mal à assembler les fuseaux, ou longueurs de métal effilées. Cette observation ne fut confirmée que trois ans plus tard. Voici ce que dit un rapport sur ce site publié par la revue *Aviation Week :*

> Dans un bâtiment voisin, on fabriquait des fuseaux en acier d'une grande épaisseur. Ces segments de métal faisaient partie d'une grosse sphère dont le diamètre est estimé à 18 mètres. D'après les experts américains, ces sphères servaient à capturer et à emmagasiner l'énergie dégagée par des engins explosifs à charge nucléaire ou par des générateurs d'énergie pulsée. À l'origine, certains physiciens américains pensaient que les Soviétiques ne parviendraient jamais à souder ensemble les fuseaux de leurs sphères [...] en particulier à cause de l'épaisseur de l'acier [15].

Quand il avait « vu » ces installations, Price n'avait pas pu puiser les images dans l'esprit de quiconque vivant aux États-Unis. Cependant, était-il exclu qu'il ait eu une liaison télépathique avec une personne travaillant sur ce site en Union soviétique ? Si son esprit avait le pouvoir de lancer des prolongements jusque dans cette usine d'armements, les images mentales lui parvenaient-elles directement ou par l'intermédiaire de quelqu'un qui les avait sous

les yeux ? Nous ne sommes pas en mesure de répondre à ces questions. Néanmoins, nous pouvons dire qu'il y a eu de nombreuses expériences en laboratoire sur la clairvoyance où personne ne savait rien sur les cibles en dehors des informations données par le sujet. Dans ces cas-là, l'hypothèse de la télépathie n'était pas applicable. Et les résultats étaient toujours positifs.

## Clairvoyance en laboratoire

Au chapitre 2, j'ai décrit les expériences de PES à base de cartes qui ont dominé toute la recherche en parapsychologie entre les années 1920 et les années 1950. Au laboratoire de J. B. Rhine à l'université Duke, mais aussi dans d'autres laboratoires, de nombreux tests furent réalisés selon les procédures de la clairvoyance et non de la télépathie. Ce qui signifie que le sujet devait deviner, par exemple, l'ordre des cartes dans un paquet avant que quiconque les ait retournées. Ou bien il devait nommer les cartes présentes dans une enveloppe cachetée avant que quelqu'un les ouvre pour vérifier ses réponses. Ou encore il devait deviner l'ordre des cartes dans un paquet battu déposé derrière un écran opaque, ou dans une autre pièce, ou même dans un autre bâtiment, sans que personne les ait vues préalablement.

À l'université Duke et ailleurs, des centaines de milliers d'essais ont été effectués. Avec un paquet de 25 cartes de Zener ornées de cinq symboles différents, le hasard permet d'escompter 1 réponse juste sur 5, soit cinq réponses justes par paquet. En d'autres termes, le score serait de 20 %. Parmi les sujets les plus doués de Rhine, certains arrivaient régulièrement à deviner huit à dix cartes par paquet, soit un score de 30 à 40 % [16]. La majorité des sujets obtiennent des performances bien inférieures ; mais si l'on considère les résultats globaux, ils dépassent encore nettement les 20 % du hasard. Ainsi, sur 500 000 essais avec des cartes de Zener placées derrière un écran opaque, le score global est de 21,8 %. Ce n'est pas un chiffre très impressionnant, mais sur un nombre aussi élevé d'essais il est exclu que l'on puisse parler de hasard.

À première vue, ces résultats semblent fournir des preuves irréfutables en faveur de la clairvoyance. Ils permettent également

d'exclure toute explication par la télépathie. Rhine et la plupart des autres parapsychologues semblaient satisfaits d'être parvenus à une telle conclusion. Ils voyaient dans les deux phénomènes des aspects distincts de la PES en général. Cependant, ils n'avaient pas la moindre théorie sur la manière dont la perception extra-sensorielle fonctionnait. Ils se contentaient de suggérer qu'elle dépendait d'un esprit non physique, non soumis aux limitations du temps et de l'espace [17].

Cette situation fut rendue un peu plus compliquée par le fait qu'une autre sorte de PES, la précognition, semblait fonctionner tout aussi bien que la clairvoyance avec les cartes de Zener et dans les tests de vision à distance. Les sujets étaient capables de deviner quelles cartes ou quels emplacements cibles allaient être sélectionnés plus tard ! Nous discuterons de ces cas au chapitre 17.

Certains chercheurs vont jusqu'à affirmer que la clairvoyance n'existe pas avec des cibles inanimées. Tous les cas de clairvoyance supposée, prétendent-ils, dépendent d'interactions entre organismes vivants. Ou bien la clairvoyance n'est qu'un aspect de la télépathie, comme dans les tests de vision à distance avec une balise humaine, ou bien elle dépend d'un contact du sujet avec des pensées futures sur la cible, après que la réponse est connue [18].

Essayer d'expliquer la clairvoyance en termes d'influences venues du futur ne fait, semble-t-il, qu'épaissir un mystère déjà dense. Mais la précognition, quelle que soit l'explication qu'on lui donne, semble exister bel et bien.

# 15

# Prémonitions animales

Une prémonition, littéralement, est un avertissement donné à l'avance (du latin *pre*, « avant » et de *monitio*, « averti »). De nombreux animaux semblent capables de sentir qu'un désastre ou une catastrophe va bientôt se produire. L'exemple le plus frappant concerne les tremblements de terre.

Il est possible que certaines prémonitions s'appuient sur la détection de changements physiques subtils dans l'environnement. Par exemple, certains animaux peuvent sentir, avant un séisme, des modifications du champ électrique de la Terre ou des vibrations légères. En outre, certaines prémonitions apparentes peuvent être de nature télépathique, comme dans le cas des chiens qui anticipent le retour de leur maître en captant ses intentions à distance, ou encore dans le cas des personnes qui sentent que quelqu'un a l'intention de les appeler.

Il reste que d'autres catégories de prémonitions sont beaucoup plus mystérieuses. Elles semblent faire intervenir la précognition (savoir à l'avance) ou le pressentiment (sentir à l'avance). Elles paraissent indiquer que certaines influences voyagent « en sens inverse » dans le temps, c'est-à-dire du futur vers le présent. Elles défieraient ainsi toutes nos idées habituelles sur la causalité, qui veulent que la cause précède l'effet. Elles créeraient par la même occasion d'innombrables problèmes philosophiques. La précognition implique-t-elle l'existence du déterminisme ? Interdit-elle le libre arbitre ? Conduit-elle à des paradoxes selon lesquels la

connaissance du futur affecterait le présent, qui à son tour pourrait changer l'avenir ?

Compte tenu de tous ces problèmes passablement épineux, il est naturellement plus simple d'ignorer les preuves de l'existence de la précognition et de s'abstenir d'y penser. La manière traditionnelle de sortir d'une pareille situation consiste à dire que, si tant est que ces phénomènes existent, ils sont extrêmement rares et demeurent limités aux prophètes, voyants, oracles et autres médiums. De toute manière, ces gens-là n'ont jamais fait que des prophéties vagues et ambiguës. Mais si certaines se révèlent fondées, on les attribuera au domaine surnaturel plutôt que naturel, et cela sortira des compétences de la science.

Cette approche n'est plus acceptable. Tout d'abord, on observe des prémonitions chez de nombreuses espèces animales. Elles sont naturelles et non surnaturelles. D'une manière générale, les animaux capables de prévoir un désastre ou une catastrophe auraient de meilleures chances de les éviter, et donc de survivre. La faculté de déceler un danger imminent devrait être favorisée par la sélection naturelle.

En second lieu, la recherche en parapsychologie humaine au XX$^{e}$ siècle a établi que les prémonitions et la précognition sont largement répandues, et non pas confinées à une infime minorité d'individus anormaux.

Enfin, les parapsychologues ont recueilli des preuves formelles de l'existence de la précognition à l'occasion de différentes expériences sous contrôle très strict (chapitre 17).

Dans le présent chapitre, nous allons examiner un certain nombre de preuves ayant trait à la prémonition et aux anticipations chez les animaux ; nous aborderons ensuite la manière dont il convient de les interpréter.

## Prémonitions concernant les tremblements de terre chez les animaux

Dans *Ces chiens qui attendent leur maître*, je cite un grand nombre de cas concernant des comportements inhabituels d'animaux avant un séisme, en remontant jusqu'à la Grèce antique. Je donne

des exemples tirés des récents tremblements de terre en Californie, notamment celui de Loma Prieta en 1987, celui de Northridge en 1994, celui de Kobe en 1995 au Japon et celui de 1997 à Assise en Italie. Partout, on signale des comportements d'animaux sauvages ou domestiques traduisant leur nervosité, leur inquiétude et leur angoisse bien des heures avant le séisme.

À quelques rares exceptions près, les sismologues occidentaux ont toujours ignoré ces histoires de comportement animal inhabituel, qu'ils classent dans la catégorie des anecdotes ou même des superstitions. En revanche, en Chine, depuis les années 1970, les autorités encouragent la population à signaler tout comportement animal inhabituel, et possèdent un dossier impressionnant sur les prévisions de séismes. Dans certains cas, elles ont pu faire évacuer des villes plusieurs heures avant un séisme dévastateur, sauvant ainsi des dizaines de milliers de vies humaines.

Je suggère qu'en prêtant attention au comportement des animaux, comme le font les Chinois, au lieu de l'ignorer comme en Occident, nous pourrions disposer d'un système d'alerte viable en Californie, en Grèce, en Turquie, au Japon et dans bien d'autres régions à risque, où l'on pourrait utiliser les services de milliers et même de millions de volontaires pourvus de moyens de communication modernes.

Le comportement inhabituel d'un animal peut être dû à une maladie ou à un certain nombre d'autres causes invisibles, et ne saurait à lui seul annoncer l'arrivée d'un séisme. Mais si ce comportement se retrouve chez de nombreux autres animaux dans le même secteur géographique, c'est probablement qu'il existe une cause extérieure, par exemple un séisme en préparation. Il était impossible, dans le passé, d'être averti suffisamment tôt du comportement inhabituel des animaux dans une région donnée. Pour que le système soit efficace, il faut des moyens de communication rapides ainsi qu'une analyse immédiate des données. Grâce au téléphone, aux ordinateurs et à Internet, c'est aujourd'hui possible, et il serait grand temps de s'intéresser au comportement inhabituel des animaux qui nous entourent.

Grâce aux médias, des millions de propriétaires d'animaux familiers et d'éleveurs dans les secteurs où le risque sismique est présent pourraient être amenés à prendre part à un tel programme. On

pourrait leur expliquer quel genre de comportement les animaux qui les entourent sont susceptibles de manifester peu avant un séisme. Lorsque ces signes sont présents, ils appelleraient un numéro spécial, facile à retenir, ou ils enverraient un message sur Internet. Les données centralisées seraient alors analysées automatiquement, et l'alarme serait lancée dès que les appels atteindraient une certaine densité pour une région donnée.

Il y aurait probablement beaucoup de fausses alertes, y compris des canulars isolés, mais à partir d'une certaine densité d'appels cela signifierait qu'un séisme se prépare. Cependant, le comportement des animaux dans une région donnée peut aussi indiquer autre chose qu'un séisme : une tempête, un ouragan, un incendie, l'approche de prédateurs, des feux d'artifice. Si l'alerte est donnée le soir du 4 juillet en Californie, par exemple, on saura qu'il s'agit de la célébration de la fête de l'Indépendance plutôt que d'un séisme généralisé.

Le budget de recherche concernant un système de prévention des conséquences des catastrophes sismiques fondé sur de tels principes ne coûterait qu'une infime fraction des budgets de recherche actuels. Ces recherches pourraient même être financées par des fonds privés, si le gouvernement refusait de les prendre en charge. Et elles pourraient réellement augmenter nos connaissances sur le comportement des animaux. En ne faisant rien, nous n'apprendrons rien, et les séismes continueront de frapper sans prévenir.

Depuis la publication en 1999 de *Ces chiens qui attendent leur maître*, j'ai continué de m'intéresser aux séismes majeurs afin de voir s'ils étaient précédés par des comportements animaux inhabituels. Et c'est presque toujours le cas.

Le 17 août 1999, un tremblement de terre dévastateur (magnitude 7,4) frappa la Turquie. Son épicentre se trouvait non loin d'Izmit. D'après les journaux, les chiens avaient commencé à aboyer plusieurs heures avant la secousse, et il était fait état de toute une série de comportements inhabituels concernant aussi les chats et les oiseaux.

Le mois suivant, le 7 septembre, une secousse de magnitude 5,9 affecta la Grèce. L'épicentre se situait non loin d'Athènes. Sur ma demande, Katarina Plassara et Socrate Seféridès effectuèrent des

sondages à Athènes et dans sa banlieue pour déterminer si les gens avaient remarqué des comportements inhabituels chez les animaux juste avant le séisme. Certains n'avaient rien remarqué, mais d'autres oui. Plusieurs personnes déclarèrent que les animaux s'étaient montrés moins perturbés que lors du grand séisme de janvier 1981, mais ce dernier tremblement de terre avait été beaucoup plus destructeur, et de magnitude supérieure: 6,7.

La plupart des rapports sur des comportements animaux inhabituels précédant le séisme de 1999 concernaient des chats et des chiens. Les chats errants avaient «disparu», les chats domestiques se cachaient ou quittaient les maisons plusieurs heures avant la catastrophe. Certains chiens hurlaient apparemment sans raison. D'autres étaient agités et tentaient de sortir des maisons. Dans certains cas, ils étaient terrifiés et ne voulaient plus quitter leur maître. Dans une école d'équitation des environs d'Athènes, les chevaux se montrèrent «nerveux» et «agités». Quelques minutes avant la catastrophe, ils essayèrent de sortir de leur box en ruant contre la porte. Les pigeons sous les combles volaient partout de manière désordonnée. Les oiseaux en général avaient un comportement inhabituel. Voici l'observation rapportée par Dimitris Kalomenidis, du village d'Aghios Mercurios:

> Presque tous nos oiseaux – poussins, faisans, perdrix, oies et canards – ont commencé à se montrer particulièrement nerveux environ deux heures avant le séisme du 7 septembre, tant et si bien que je me suis demandé à plusieurs reprises ce qui pouvait les inquiéter à ce point. Les oies étaient particulièrement bruyantes, elles couraient de tous les côtés, séparément, au lieu de se suivre comme elles font d'habitude. Je me suis dit qu'un renard devait rôder dans les environs. Ce comportement s'aggravait de minute en minute. Lorsque le tremblement de terre a débuté, les animaux étaient dans un état de panique absolue. Ils couraient partout comme s'ils cherchaient à s'échapper. Environ cinq minutes avant le séisme, mes chiens avaient commencé à hurler d'une manière que je n'avais jamais entendue avant.

Plusieurs personnes rapportent que des milliers de fourmis avaient quitté leurs fourmilières deux ou trois jours avant le

séisme. D'autres affirment que les souris sortaient de leurs trous pour courir dans tous les sens.

Le 28 février 2001, un tremblement de terre de magnitude 6,8 s'est produit dans la région de Seattle. Là aussi, les animaux se comportèrent de manière inhabituelle juste avant le séisme. Certains chats, dit-on, se cachèrent sans raison apparente douze heures avant la première secousse. D'autres manifestèrent des signes de nervosité ou de panique une heure ou deux avant le séisme ; des chiens se mirent à aboyer frénétiquement juste avant. D'autres animaux eurent un comportement étrange.

Laurie Hall, qui a la charge d'un troupeau de chèvres et habite à une trentaine de kilomètres au sud de l'épicentre, m'a expliqué que ses chèvres, normalement, étaient conduites pour la nuit dans une grange aux environs de 23 heures ; mais la veille du séisme, elles résistèrent avant de se laisser enfermer, et ne cessèrent de bêler de manière tout à fait inhabituelle. Le lendemain, huit minutes environ avant les premières secousses, le chien à l'extérieur aboyait sans répit, et les chèvres « couraient en cercles dans leur enclos. L'une d'elles galopait en rond à toute vitesse d'une manière que je n'avais encore jamais vue chez une chèvre. Puis mon autre chien, qui se trouvait à l'intérieur, commença à monter et descendre l'escalier en aboyant comme un fou. Je finis par me lever pour aller voir ce qui se passait, et c'est à ce moment-là que le séisme s'est produit. »

Personne ne sait comment les animaux pressentent les tremblements de terre. Les trois théories qui dominent veulent qu'ils soient capables de déceler des bruits, des vibrations ou des mouvements de terrain que nous ne sentons pas, qu'ils captent des émanations de gaz précédant le séisme, ou qu'ils réagissent à des modifications du champ électrique de la Terre. Mais il est également possible qu'ils pressentent les événements d'une manière qui échappe à la compréhension scientifique actuelle, en d'autres termes qu'ils possèdent une faculté prémonitoire ou précognitive. Nous n'aurions pas besoin d'avoir recours à cette dernière hypothèse si tous les faits pouvaient être expliqués de manière satisfaisante par les théories plus conventionnelles. Pour le moment, la théorie du champ électrique paraît suffisamment prometteuse pour justifier que l'on ignore l'hypothèse plus hardie

de la précognition[1]. Mais toutes les prémonitions animales ne peuvent pas être expliquées par la théorie du champ électrique.

## Prémonitions d'avalanches

Le 23 février 1999, une avalanche dévasta le village autrichien de Galtur, au Tyrol, causant la mort de plusieurs dizaines de personnes. Ce fut la plus grande catastrophe de ce type survenue en Autriche depuis 1954. La veille, les chamois étaient descendus dans les vallées, chose qu'ils ne font jamais habituellement. Comme le *Sunday Times* le rapporta par la suite, « l'atmosphère du village devint nettement angoissée. Ce soir-là, la directrice adjointe de l'auberge se mit à parler d'avalanches survenues dans la région, en particulier de celle qui, treize ans plus tôt, avait détruit une maison. Le lendemain, lorsque la première avalanche réellement importante frappa le village, elle perdit trois membres de sa famille[2]. »

Albert Ernest a travaillé pendant près de cinquante ans au service de protection contre les avalanches des Alpes suisses, principalement dans la vallée de l'Enns. C'est aussi un photographe chevronné de la vie animale, et il connaît bien les habitudes des animaux sauvages. Voici ce qu'il m'a dit : « En maintes occasions, j'ai pu observer le comportement des chamois. Ils ne restent jamais dans un secteur où une avalanche est sur le point de se déclencher. D'après mes observations, les animaux sauvages de la montagne ont un sens spécial qui les avertit d'un danger imminent provoqué par la neige, et ils agissent en conséquence. »

Grâce aux sondages aimablement organisés à ma demande dans des villages des Alpes suisses et autrichiennes par Theodore Itten, nous avons pu établir que les animaux réputés pressentir le plus souvent les avalanches sont le chamois, le bouquetin et le chien. Certains chiens, rapporte-t-on, ont aboyé pendant des heures sans raison apparente avant le déclenchement d'une avalanche. D'autres ont refusé de sortir. Par exemple, Josef Flollriol, qui habite à Stuben, au Tyrol, possédait un chien spécialisé dans les recherches de victimes d'avalanche. Un matin de mars 1988, il refusa de quitter la maison pour effectuer sa promenade

quotidienne. « Nous avons essayé à plusieurs reprises de le faire sortir, et il n'a rien voulu savoir. Une trentaine de minutes plus tard, il y a eu une énorme avalanche qui est arrivée à quelques mètres de notre porte. Si nous étions sortis, nous serions morts. »

Comme dans le cas des séismes, on ne sait pas très bien comment les animaux sentent l'imminence d'une telle catastrophe. Peut-être cela a-t-il un rapport avec le champ électrique ou quelque chose du même genre, mais personne n'est capable d'expliquer le phénomène. Il est possible que ces pressentiments animaux soient de nature plus mystérieuse.

Quelle que soit la manière dont elle fonctionne, il est évident qu'une telle faculté a pour les animaux sauvages une valeur de survie inestimable, et que la sélection naturelle doit en favoriser la transmission d'une génération à l'autre. Cependant, beaucoup d'animaux sont également capables de prévoir des catastrophes causées par l'homme, qui n'ont rien à voir avec des phénomènes naturels. Par exemple, un raid de l'aviation en temps de guerre.

## Prémonitions de catastrophes d'origine humaine

Dans *Ces chiens qui attendent leur maître*, je décris le comportement de chiens, chats et autres animaux qui, pendant la Seconde Guerre mondiale, donnaient l'alerte avant une attaque aérienne en précédant les sirènes. De nombreuses familles, en Grande-Bretagne et en Allemagne, se fiaient au comportement de leur animal familier pour les prévenir de l'imminence d'un raid. Ces avertissements survenaient alors que les avions ennemis étaient encore à des centaines de kilomètres de distance, bien avant que les animaux puissent les entendre. À Londres, certains chiens anticipaient même l'arrivée des V2 allemands, qui étaient supersoniques et ne pouvaient donc être entendus à l'avance[3]. Si les animaux ne se servent pas de leur ouïe pour déceler l'approche d'un bombardier ou d'une fusée, comment savent-ils qu'un danger est imminent ? La seule réponse possible me semble être la précognition ou le pressentiment.

La survie des animaux de montagne capables, comme le chamois, de pressentir le danger d'une avalanche a sans aucun

doute été favorisée par la sélection naturelle, qui s'est exercée sur de nombreuses générations. Peut-être les populations animales qui vivent dans les zones à tremblements de terre ont-elles également acquis une sensibilité particulière aux signes avant-coureurs d'un séisme. Peut-être en est-il de même dans les régions du globe où les cyclones, tempêtes et ouragans sont fréquents. Mais que dire en ce qui concerne les bombardements aériens? Ils étaient inexistants avant le XX$^{e}$ siècle, et aucune espèce animale n'a pu connaître plusieurs générations de sélection naturelle en ce qui concerne les catastrophes engendrées par l'homme. Sans compter que certaines activités humaines, au contraire des raids aériens en temps de guerre, sont à l'origine de désastres purement accidentels.

Pendant la nuit du 9 octobre 1963, un énorme glissement de terrain envahit le lac artificiel du barrage de Vajont, dans les Alpes italiennes, qui venait à peine d'être achevé. Le lac déborda et submergea les pentes, rendant la montagne instable. Une énorme vague déferlante de cent mètres de haut le franchit, et d'énormes volumes d'eau balayèrent la vallée, détruisant presque totalement le bourg de Longarone sur son passage. Il y eut plus de 2 000 morts.

J'ai demandé au professeur Giaochino Bratti, historien de la catastrophe, qui vit à Longarone, si quelqu'un avait remarqué des comportements inhabituels chez les animaux juste avant la tragédie. Voici comment il résume les récits des survivants. « Ils m'ont parlé de chiens qui ne voulaient pas rester attachés ce soir-là et qui aboyaient si fort qu'il fallait les faire rentrer pour les calmer. Il y a eu aussi des témoignages sur des oiseaux qui se sont tués en essayant de sortir de leur cage, des renards qu'on a vu courir à toute vitesse dans les bois, et d'autres animaux incapables de s'endormir tant ils étaient nerveux. »

Si ces animaux avaient pressenti le danger, tous ces comportements se comprennent. L'explication qui ne tient pas debout est celle qui suppose qu'ils réagissaient à des changements physiques subtils dans une montagne située à des kilomètres de là.

Certains animaux semblent capables de pressentir un danger dans des endroits précis. Ils s'efforcent alors de quitter ce lieu, ou d'éviter d'y aller. Prenons le cas de Deidre Griffin qui vivait au Lesotho, en Afrique australe, et faisait souvent des promenades

à cheval. Un jour, elle galopait pour rentrer chez elle avant l'arrivée d'une tempête.

> Il fallait passer devant la maison puis sous un grand acacia avant d'arriver au paddock. Soudain [la jument] s'arrêta net et refusa obstinément d'avancer. Je savais qu'elle avait peur de quelque chose, mais je ne voyais absolument rien sur le chemin. Puis le vent et la pluie se déchaînèrent, et il y eut un bras de fer entre nous. Quand elle accepta finalement de continuer, elle passa à toute vitesse sous l'acacia et fila comme une flèche vers le paddock. En refermant la barrière, je la vis faire littéralement des bonds sur place. C'était la première fois qu'elle avait un tel comportement. Je courus vers la porte de la cuisine. Au moment où je la refermais, le gros acacia eut un craquement sinistre et s'écroula comme une masse. À cinq secondes près, il m'aurait écrasée. La jument avait, je ne sais comment, pressenti le danger. J'en suis absolument convaincue. Je pense qu'en s'arrêtant et en refusant de continuer, elle voulait nous empêcher de passer sous cet arbre.

Dans ma base de données, il y a des dizaines d'autres observations concernant des animaux qui essaient d'empêcher leur maître d'aller dans un lieu où un danger imprévu est imminent. Certains chiens refusent d'emprunter un chemin où une grosse branche tombe quelque temps après à l'endroit exact où ils se seraient trouvés ainsi que leur maître. D'autres chiens, chats ou chevaux ont aussi retardé ou empêché le départ de leur maître, en le sauvant ainsi d'un accident survenu par la suite à l'endroit où ils seraient passés. Par exemple, il y a le cas du chien qui empêcha son maître de monter à bord d'un bateau qui explosa peu de temps après. Un autre chien força son maître à s'écarter du bord de la route juste avant qu'une camionnette débouche à toute allure au coin de la rue et vienne s'écraser à l'endroit où il aurait dû se trouver.

Dans certains cas, il est possible, mais peu plausible, que l'animal ait perçu un bruit inhabituel, cause de son inquiétude. Mais je trouve difficile de ne pas conclure qu'une partie au moins de ces pressentiments appartient au domaine de la précognition ou de la prémonition [4]

Outre les avertissements concernant un danger extérieur comme un raid aérien, la chute d'un arbre ou un accident de la route, certains animaux, particulièrement les chiens, peuvent prévenir leur maître de l'imminence d'un accident de santé, par exemple une crise d'épilepsie.

## Animaux qui avertissent leur maître de l'imminence d'une crise ou d'un coma

Jackie Evans, qui habite à Mansfield, dans le Nottinghamshire, en Angleterre, est épileptique. D'après elle, Sam, son schnauzer nain, lui a changé la vie. « J'ai parfois jusqu'à quatre crises par jour, qui peuvent être très rapprochées l'une de l'autre. J'avais des bleus partout à force de perdre si souvent conscience et de tomber brusquement. Un jour, j'ai eu une crise au milieu de la route, et j'étais terrifiée, après cela, à l'idée de perdre connaissance et de me faire écraser par une voiture. » Aujourd'hui, Sam l'avertit environ vingt minutes à l'avance qu'une crise va survenir. « Si nous sommes à la maison, il aboie pour me prévenir. Si nous sommes dans un lieu public, il s'assoit face à moi et me regarde fixement, sans bouger, comme un chien de faïence. Son regard est si insistant que j'ai l'impression qu'il me vrille la tête. Si je ne lui prête pas attention, il se fâche, et il se met à faire des bonds de plus en plus hauts à mesure que la crise approche. J'ai vingt minutes pour trouver un endroit sûr avant d'avoir ma crise. Il m'a bien aidée à évacuer le stress et l'angoisse de ces situations pénibles [5]. »

Et Sam n'est pas unique. De nombreux autres chiens donnent à leurs maîtres épileptiques des avertissements avant leurs crises. La vie de ces personnes est changée. Certains chiens, comme Sam, ont été dressés spécialement pour cela [6], mais la plupart le font de manière spontanée. Un vétérinaire britannique, Andrew Edney, a réalisé la première étude sérieuse sur ce comportement d'alerte des chiens au début des années 1990, en examinant de manière détaillée le cas de 21 chiens réputés capables de prédire des attaques. Aucune espèce canine ne prédominait. L'étude comprenait des chiens de travail, des chiens de chasse, des terriers, des chiens

d'agrément et des bâtards. Mâle ou femelle, jeune ou vieux, cela n'avait pas d'incidence.

Juste avant une crise de leur maître ou de leur maîtresse, ces chiens manifestaient des signes d'inquiétude, de nervosité ou d'appréhension. La plupart aboyaient ou geignaient, plusieurs faisaient des bonds et se frottaient contre leur maître, qu'ils cherchaient à pousser vers un endroit plus sûr. Ils encourageaient cette personne à s'allonger. Lorsque la crise survenait, ils restaient auprès d'elle, lui léchaient les mains ou le visage, ou allaient chercher du secours. Dans l'ensemble, ils étaient particulièrement fiables. D'après Edney, « aucun chien ne semblait jamais se tromper. Et si on simulait une crise devant l'un d'eux en particulier, il l'ignorait complètement ».

Aucun des animaux cités en exemple par Edney n'était dressé pour avoir un tel comportement. C'était purement instinctif. Et la plupart des épileptiques avaient découvert tout seuls le don de leur animal familier. Certains déclarent qu'il leur a fallu un bon moment pour se rendre compte de l'importance des signaux que leur adressait leur chien [7].

Personne ne sait comment font les chiens pour prévoir une crise d'épilepsie. Il y a eu très peu de recherches sur ce sujet. Les trois hypothèses les plus couramment avancées suggèrent que l'animal remarquerait des modifications subtiles dans les frémissements ou tressaillements musculaires de la personne, dont elle-même ne se rendrait pas compte, ou qu'il sentirait une activité électrique spéciale du cerveau associée à l'apparition prochaine d'une crise, ou encore qu'il capterait une odeur particulière émise par la personne, annonciatrice d'une crise. Ces trois hypothèses supposent que le chien soit très près de son maître. Et la détection de modifications électriques du système nerveux, si toutefois elle était possible, nécessiterait que le chien soit encore plus près. Aucune réaction de l'animal ne serait possible s'il était hors de portée visuelle ou olfactive. Or, comme je l'indique dans *Ces chiens qui attendent leur maître*, certains animaux sont capables de lancer des signaux d'avertissement avant une crise alors qu'ils se trouvent dans une autre pièce.

Est-il possible que la télépathie joue ici un rôle? La chose me paraît peu vraisemblable dans la mesure où la personne elle-même

n'a pas connaissance de l'imminence d'une crise au moment où le chien lance son avertissement. Il vaut mieux parler de pressentiment.

Certains chiens sentent aussi venir d'autres types de crises comme la crise cardiaque ou le coma diabétique[8]. De même qu'il n'existe aucune technologie d'alerte fiable pour les crises d'épilepsie, il n'y en a pas non plus, malgré des recherches intensives, pour les personnes susceptibles d'entrer subitement en hypoglycémie. Là encore, les chiens peuvent jouer un rôle salutaire, comme l'indique un récent article du *British Medical Journal*[9]. On cite le cas d'une femme de trente-quatre ans qui avait une moyenne de deux attaques hypoglycémiques par semaine et ne se réveillait pas quand elles survenaient la nuit. Mais son golden retriever de trois ans, Natt, l'avertissait toujours, de manière très fiable. « Le jour, il va et vient dans la pièce et pose sa tête sur ses genoux ; la nuit, il aboie et gratte à la porte de la chambre. Il ne se calme que quand elle a corrigé son hypoglycémie. » (L'article où sont rapportés ces faits s'intitule « Détection non invasive de l'hypoglycémie par l'utilisation d'un nouveau type de système d'alerte totalement convivial et biocompatible pour le patient. ») Personne ne sait comment font les chiens.

Il y a beaucoup d'autres exemples de prémonitions chez les chiens et les chats dans le domaine des urgences médicales et des morts subites. Mais, comme pour toutes les prémonitions, on ne comprend leur signification qu'après coup.

Différents types de prémonitions coexistent chez les animaux, aussi bien sauvages que domestiques. Mais on les observe également chez les hommes. Bien que la plupart de nos contemporains soient probablement moins sensibles à ces choses-là que des animaux comme les chats et les chiens, ils ont au moins sur eux l'avantage de pouvoir décrire ce qu'ils voient et ressentent.

# 16

# Pressentiments humains

Tout comme de nombreux animaux non humains, certaines personnes semblent capables de ressentir un danger à l'avance. Ce genre de prémonition ou d'intuition a une valeur de survie évidente. Nombreux sont ceux qui n'auraient pas été là pour raconter leur histoire s'ils n'avaient pas prêté attention à de tels pressentiments.

Carole Davies, seize ans, était sur le point de quitter une galerie de jeux vidéo à Londres, où elle se trouvait avec des amis, lorsque la pluie se mit à tomber très fort. L'entrée de la galerie était encombrée de gens qui venaient de l'extérieur se mettre à l'abri.

> Tandis que nous étions là à contempler la nuit, j'ai eu brusquement une sensation de danger. Comme une image, devant mes yeux, avec des gens par terre, couverts de décombres de carrelage et de poutrelles d'acier tordues. J'ai regardé autour et au-dessus de moi, et j'ai compris que cela allait se passer. J'ai commencé à hurler pour demander aux gens de quitter cet endroit, mais personne n'a voulu m'écouter. J'ai couru sous la pluie et mes copains m'ont suivie. Nous sommes allés nous abriter dans un café voisin. Au bout d'un moment, nous avons entendu des sirènes. Elles se sont arrêtées devant la galerie. Nous avons couru voir ce qui se passait. Tout était arrivé exactement comme dans ma vision. Ils étaient en train de retirer des décombres le corps d'un homme à qui j'avais crié de s'en aller de là.

En temps de guerre, les gens ont tendance à être sur le qui-vive, à juste titre, car le danger est plus grand. Les prémonitions spectaculaires sont plus courantes qu'en temps de paix. Les anecdotes les plus impressionnantes de ma base de données concernent des situations de danger en temps de guerre.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Terry Miller avait été évacuée de Londres avec son jeune enfant. Elle vécut à Babbacombe, dans le Devon, pendant que la capitale était soumise au blitz. Même si une ou deux bombes tombèrent sur Babbacombe, elle s'y sentait plus en sécurité qu'à Londres.

> Subitement, j'ai eu le sentiment qu'il me fallait quitter le Devon pour retourner à la maison. Au début, j'ai écarté cette idée. Pourquoi m'en aller alors que j'étais très bien ici malgré la guerre? Mais le sentiment était insistant. J'avais l'impression que même les murs de ma chambre me parlaient. «Rentre à Londres!» J'ai résisté quatre mois. Puis, un jour, en un éclair, j'ai compris qu'il fallait que je parte avec les enfants. J'ai pris mes dispositions pour rejoindre ma mère et mon frère, qui avaient survécu au blitz. Fin 1942, un samedi, nous sommes retournés à Londres. Quelques jours après notre départ du Devon, j'ai reçu une lettre d'une amie de Babbacombe. Elle disait en substance: «Dieu merci, tu as emmené les enfants samedi. Dimanche matin, les Allemands ont lancé trois bombes. L'une d'elles est tombée sur ta maison. Il n'en reste plus rien. Les voisins, de chaque côté, ont été tués.»

Charles Bernuth, de la 7e armée des États-Unis, pendant la Seconde Guerre mondiale, éprouva à plusieurs reprises ce sentiment de danger. Il participa à l'invasion de l'Allemagne. Peu après avoir traversé le Rhin, il voyageait de nuit sur l'autobahn en compagnie de deux autres officiers.

> Soudain, j'ai entendu la petite voix habituelle. Elle me disait qu'il y avait quelque chose d'anormal devant nous sur la route. J'ai arrêté la Jeep malgré les protestations et les railleries de mes compagnons, et j'ai fait quelques pas sur la chaussée. À une cinquantaine de mètres de l'endroit où le véhicule était

resté, j'ai découvert ce qui n'allait pas. Nous étions sur le point de franchir un pont, mais il n'y avait plus de pont à cet endroit. Il avait sauté, et la chute aurait été de 25 mètres.

Quelquefois, les prémonitions sont suivies aussitôt, sans hésitation. C'est ce qui s'est passé dans le cas de Catherine Curtis, de Santa Monica, Californie, alors qu'elle était au volant de sa voiture.

> Je me rendais au travail en compagnie d'une amie lorsque j'ai soudain « senti » qu'un accident allait arriver. Il y a peut-être eu des signes visuels subtils, mais je n'en ai absolument pas eu conscience, et je ne vois d'ailleurs pas en quoi ils auraient pu consister. Quoi qu'il en soit, nous roulions assez vite, et la circulation était dense. Soudain, j'ai tendu le bras vers mon amie pour la protéger et j'ai freiné en catastrophe. Une seconde plus tard, la voiture devant nous sur la file de droite a fait une embardée, a heurté la bordure en béton du trottoir et s'est déportée sur notre file. Si je n'avais pas freiné avant l'événement, et si le conducteur de l'autre voiture n'avait pas fait des efforts désespérés pour regagner sa file (où il s'est retrouvé en sens inverse), la collision frontale aurait été inévitable. Quand mon amie a récupéré du choc, elle a été secouée par la précognition qui venait apparemment de nous sauver la vie, et elle ne s'en est pas encore remise.

Les gens qui font l'expérience de précognitions de ce genre ou leurs proches survivent parce qu'ils écoutent leur instinct en cas de danger. Ceux qui n'ont pas ces prémonitions ou qui ne leur donnent pas suite ont moins de chances de survie.

Si le don prémonitoire fait partie de notre héritage biologique, et s'il est favorisé par la sélection naturelle depuis d'innombrables générations, c'est parce que les prémonitions ont une utilité pratique. Les plus efficaces sont celles qui semblent le plus urgentes et le plus « irrationnelles », précisément parce que la cause n'est pas encore apparente. Les anticipations moins urgentes sont en général moins efficaces.

## Anticipation de catastrophe ou de décès

Il y a dans ma base de données 312 cas de prémonitions, précognitions ou pressentiments humains. Si 76 % d'entre eux concernent un danger, une catastrophe ou la mort, 21 % concernent des événements neutres et seulement 3 % des événements heureux, par exemple la rencontre de son futur conjoint, un sauvetage ou un désagrément évité. Ce qui prédomine, ce sont les situations de danger, de mort et de catastrophe.

Lors d'une étude sur des observations de cas de précognition confirmée recueillies entre les années 1880 et 1930 par la Society for Psychical Research, H. F. Saltmarsh a constaté que 174 cas sur 290, soit 60 %, concernaient des décès ou des accidents. Les événements agréables étaient très peu nombreux. Les autres, pour la plupart, étaient neutres ou sans importance. Mais certains étaient très particuliers [1], comme dans le cas de l'épouse de l'évêque anglican de Hereford, qui rêva une nuit qu'elle lisait les prières du matin dans le hall du palais épiscopal et que, juste après, en entrant dans la salle à manger, elle voyait un énorme cochon à côté de la table. Ce rêve l'amusa, et elle le raconta à ses enfants et à leur gouvernante avant d'aller lire pour de bon les prières dans le hall. Puis elle entra dans la salle à manger et vit un cochon qui se tenait exactement à l'endroit où elle l'avait vu en rêve. Il s'était échappé de la porcherie [2].

Il est certain que les gens ont tendance à se rappeler ces événements inhabituels et ces prémonitions d'accident parce qu'il s'agit de circonstances dramatiques, plus intéressantes à raconter. C'est peut-être la raison pour laquelle la mort et le danger sont majoritaires dans les statistiques. Mais l'anticipation d'un événement heureux, par exemple gagner à la loterie, peut également constituer une bonne histoire à raconter. Cependant, de tels événements sont rares. À peu près autant que de voir un cochon dans une salle à manger épiscopale !

Il est peu probable que le caractère sélectif de la mémoire puisse expliquer à lui seul la prédominance du danger, de la mort et des catastrophes dans les cas de prémonition signalés. La théorie de l'évolution parle en faveur de cette tendance. Chez les humains comme chez les autres animaux, la sélection naturelle a nécessairement favorisé la capacité de prévoir le danger.

Dans notre monde moderne, la majorité des gens se sentent obligés d'ignorer ces impressions jugées trop « irrationnelles ». Voici deux exemples très différents. Le premier concerne une jeune maman et son bébé.

> J'étais à moitié endormie un soir quand je me suis vue en train de rédiger une lettre à ma mère où je lui annonçais que mon bébé de trois mois était mort. Il était en excellente santé à ce moment-là, et j'ai lutté contre ce pressentiment en me disant que j'étais stupide et ainsi de suite. Huit jours plus tard, mon bébé s'est mis à avoir la diarrhée et à vomir. Il est mort moins de vingt-quatre heures plus tard. (Jo Lewis.)

Le second exemple est celui d'un jeune homme qui vit à Athènes.

> Un jour où il fallait que je me rende au centre d'Athènes, j'avais le choix entre la moto et la voiture. Ce jour-là, la décision a été terriblement difficile à prendre. Je n'avais pas envie de prendre la moto, mais la logique me disait qu'il me serait plus facile de me garer et que je devais cesser de faire l'idiot. J'allais la prendre quand j'ai eu ce terrible pressentiment. J'étais sûr que quelqu'un m'avait jeté le mauvais œil. J'avais la prémonition d'un danger. Sur la route, une voiture a brusquement changé de file et m'a heurté. Ma cheville était blessée. On me conduisit à l'hôpital. J'ai souvent des prémonitions de danger, auxquelles je ne prêtais pas attention dans le passé, car je pensais que c'étaient des bêtises. Aujourd'hui, j'écoute davantage ces avertissements intérieurs. (Merlin Karolos.)

Il arrive que certaines personnes aient des prémonitions pour lesquelles elles ne peuvent pas faire grand-chose, même si elles en ont envie. Un jour, Shawn Tinder, de Beloit, dans le Wisconsin, s'est réveillé en ressentant « une forte impression de malaise ». Il « savait, sans savoir comment », qu'il allait arriver quelque chose de désagréable. Mais il ne pouvait pas faire autrement qu'aller travailler comme d'habitude.

> Un peu plus tard dans la journée, j'ai entendu, littéralement, une voix, dans mon oreille droite seulement, qui me disait : « Tu vas te faire épingler. » Elle l'a répété trois fois. C'était la

première fois qu'une telle chose m'arrivait, et ça ne m'est plus jamais arrivé depuis. Ce soir-là, alors que je tournais à un carrefour, une voiture m'a coupé la route, et j'ai dû mordre sur un terre-plein pour éviter la collision. Je venais à peine de récupérer quand un agent de police est venu me verbaliser pour « comportement dangereux au volant ». Il n'avait pas vu la voiture qui avait failli me heurter, mais il m'avait vu faire une embardée et quitter la chaussée.

Lors des grandes catastrophes, il arrive fréquemment que de nombreuses personnes déclarent avoir eu un pressentiment. Le 21 octobre 1966 à 9 h 15, un énorme amoncellement de charbon rendu instable par des ruissellements souterrains glissa sur le versant de la colline qui dominait le village minier d'Aberfan, au pays de Galles. La coulée de boue engloutit l'école primaire et toute la rue voisine, avec les enfants dans les classes et les gens dans leurs maisons : 144 personnes furent tuées, dont 128 enfants. J. C. Barker, psychiatre, qui exerça dans le village après la catastrophe, nota que de nombreuses personnes avaient eu des prémonitions. Il releva en tout 76 cas, dont 36 avaient pris la forme de rêves et de cauchemars parfois si horribles que le dormeur s'était réveillé en hurlant. Une femme avait eu la vision éveillée, la veille, d'une avalanche de charbon dévalant la montagne vers un enfant terrifié. Plusieurs autres personnes avaient éprouvé des sentiments d'angoisse intense. Une fillette de dix ans, Eryl Jones, tuée dans la catastrophe, avait dit à sa mère, quinze jours avant : « Maman, je n'ai pas peur de mourir. » Et elle avait ajouté qu'elle serait avec ses amies. Sa mère se demandait pourquoi elle parlait ainsi. Puis, la veille de la catastrophe, Eryl lui avait dit : « J'ai rêvé que j'allais à l'école, et qu'il n'y avait plus d'école à cet endroit, mais quelque chose de noir à la place ! » À la demande de sa mère, Eryl fut enterrée à côté de ses amies [3].

L'une des plus grandes catastrophes du XX^e siècle fut le naufrage du *Titanic* lors de son voyage inaugural de Southampton à New York. Le navire coula dans la nuit du 14 au 15 avril 1912 après avoir heurté un iceberg. Il y eut plus de 1 500 morts. Le *Titanic* était à l'époque le plus gros paquebot du monde, et il était réputé insubmersible. Les prémonitions concernant cette

catastrophe particulière sont spécialement frappantes, car pratiquement personne ne pensait qu'une telle chose fût possible. Même au moment où le navire coulait, certains passagers demeuraient convaincus qu'il était insubmersible et refusèrent de gagner leur embarcation de sauvetage lorsque l'équipage en donna l'ordre.

Certaines personnes, pourtant, avaient annulé leur réservation en raison d'un pressentiment ou de l'insistance d'un de leurs proches[4]. Harry Burroughs, qui vivait à Southampton avec sa mère et travaillait sur des paquebots, fit partie de ces heureux rescapés. Il avait attendu un mois avant de s'enrôler pour le voyage inaugural, et partit le 10 avril dans l'intention de se rendre à bord. Mais peu de temps après, il retourna chez lui en disant à sa mère qu'il avait changé d'avis parce qu'il avait eu « certaines pensées[5] ». Parmi les autres personnes qui décidèrent de ne pas partir figurent Frank Adelman, un violoniste de Seattle, et sa femme. Peu de temps avant d'embarquer, cette dernière eut une soudaine prémonition de danger et déclara qu'elle voulait remettre ce voyage à plus tard. « Après une discussion avec son épouse, M. Adelman accepta de tirer à pile ou face pour savoir s'ils partiraient comme prévu ou s'ils embarqueraient à bord d'un autre paquebot. » Ce fut Mme Adelman qui gagna, et ils annulèrent leur réservation sur le *Titanic*[6].

Des dizaines d'autres personnes eurent des prémonitions ou reçurent des avertissements de quelqu'un qui en avait eu, mais décidèrent de voyager quand même. Certaines survécurent, d'autres non.

Certaines personnes qui ne devaient pas participer au voyage eurent néanmoins de graves appréhensions. Par exemple, Blanche Marshall, qui habitait non loin de Southampton et qui regarda partir le *Titanic* en compagnie de sa famille. Soudain, elle serra très fort le bras de son mari en disant : « Ce navire va couler avant d'arriver en Amérique. » Les gens qui l'entouraient essayèrent de la persuader que la chose était impossible, mais elle se fâcha en disant : « Ne restez pas plantés là comme des idiots ! Faites quelque chose ! Je vois des centaines de personnes qui se débattent dans l'eau glacée[7] ! »

Bien entendu, dans ce cas comme dans tous les autres, nous devons faire confiance aux témoins qui ont raconté ces histoires

et à ceux qui les ont confirmées. Mais même dans les récits vérifiés sur les prémonitions, leur validité ne devient évidente qu'après l'événement. Il est possible que de nombreuses personnes aient des pressentiments avant de prendre l'avion ou de s'embarquer sur un navire, et qu'aucune catastrophe ne survienne. Ces fausses alertes, sans aucun doute, ont tendance à être oubliées aussitôt. D'autre part, il se peut que certaines personnes ne soient pas conscientes de leurs prémonitions et évitent néanmoins le danger sans savoir pourquoi.

Une méthode possible pour étudier quantitativement ces différentes possibilités consisterait à examiner les listes des passagers des navires, trains ou avions qui ont eu un accident. Le nombre de voyageurs à bord de ces moyens de transport est-il moins élevé que la moyenne à laquelle on pourrait s'attendre? Y a-t-il eu plus d'annulations ou de défections que pour les voyages habituels et sans histoire?

Si l'on constate une diminution du nombre de voyageurs ou une augmentation des annulations pour ces voyages, cela permettra d'évaluer la proportion de prémonitions supposées, même quand elles n'ont pas été ressenties consciemment. À ma connaissance, ce genre de recherche n'a été mis en œuvre qu'une seule fois, lorsque W. E. Cox a analysé les accidents de chemin de fer survenus aux États-Unis entre 1950 et 1954. Il donne le nombre de voyageurs pour le même train le jour de l'accident et les sept jours précédents, et aussi, toujours pour le même train, les chiffres du même jour de la semaine pour les quatre semaines précédentes. Ces chiffres sont significatifs: il y a nettement moins de gens, toutes autres conditions étant égales, qui prennent un train qui va avoir un accident[8]. Comme le fait remarquer Cox dès 1956, les analyses de ce genre seraient bien plus révélatrices si on les appliquait aux catastrophes aériennes.

## World Trade Center, 11 septembre 2001

La monstruosité terroriste qui causa la destruction des tours jumelles du World Trade Center à New York fut suivie à la télévision par des centaines de millions de personnes. Ces images

figurent probablement parmi les plus saisissantes de toute l'histoire de l'humanité. Des milliers de vies furent perdues, aussi bien à bord des avions que dans les tours.

Peu de temps après, je lançai un appel pour recueillir des informations sur les rêves et les prémonitions liés à la catastrophe. J'apposai pour cela des affiches dans le quartier d'Union Square, où les gens se réunissaient pour rendre un dernier hommage aux victimes, et je fis passer des annonces dans un journal new-yorkais, le *Village Voice*. Je reçus 57 observations apparemment pertinentes (11 autres étaient trop vagues ou trop générales pour être analysables). Parmi elles, 38 se rapportaient à des rêves qui semblaient de nature précognitive, et 15 semblaient appartenir au domaine des prémonitions et pressentiments. Dans de nombreux cas, les gens avaient fait part à leur entourage de leurs rêves ou de leurs craintes avant les attentats terroristes. Nul doute que si l'appel avait été plus largement diffusé, nous aurions eu beaucoup plus de réponses.

Un tiers des rêves environ se sont produits la veille de la catastrophe, et un tiers dans les cinq ou six jours qui l'ont précédée. Dans certains de ces rêves, le dormeur se voyait à bord d'un avion, comme Mike Cherni, expert en criminalistique qui habite Manhattan et travaille à 300 mètres du World Trade Center.

> Cinq jours avant la catastrophe, j'ai fait un rêve particulièrement marquant. J'étais passager sur un vol commercial, et j'avais un fauteuil près d'un hublot du côté gauche. La cabine était illuminée par le soleil, et la visibilité extérieure était excellente. Je ne me souviens pas de la manière dont le rêve a commencé, mais je sais que j'avais un sentiment d'angoisse persistant. Les autres passagers et moi nous étions préoccupés par la trajectoire de vol de l'appareil. Nous volions trop bas au-dessus de Manhattan. J'ai atterri plusieurs fois sur les trois grands aéroports de New York, et j'ai l'habitude des routes aériennes que suivent normalement les pilotes. J'adore prendre l'avion, et je n'ai jamais eu d'appréhensions en tant que passager ni fait de mauvais rêve avant de prendre un avion. Pourtant, dans mon rêve, j'avais très peur, car nous volions au ras des gratte-ciel. Les autres passagers partageaient mon inquiétude et

> se montraient particulièrement volubiles. Je reconnaissais très bien les quartiers que nous survolions. Il était clair que nous nous dirigions droit vers la pointe sud de Manhattan. Puis il y a eu un impact gigantesque, et je me suis réveillé. Ce rêve m'a troublé pendant des jours, à tel point que je l'ai décrit en détail à ma femme.

Pour certains, le rêve ne se situait pas spécialement à New York, et la situation n'était pas exactement la même que pour les vols tragiques. Il y avait cependant un certain nombre de points communs frappants. Par exemple, le matin du 10 septembre, Leora Giacoi rêva qu'elle se trouvait sur un vol commercial.

> [J'étais] en sueur, nerveuse, comme si j'avais peur que l'avion ne heurte quelque chose. Il y avait un passager assis face à moi. Je ne distinguais pas son visage, mais je voyais qu'il avait le teint brun, le nez long et pointu, et des cheveux noirs qui lui arrivaient à l'épaule. De ma place, j'apercevais le tableau de bord de l'avion, comme si j'étais sur le siège arrière d'une voiture, en plus grand et avec des gens assis derrière moi. Je voyais le pare-brise, et le ciel était bleu et pur à l'extérieur. Un grand bâtiment gris clair se détachait, et nous nous sommes écrasés contre lui. Il y avait des flammes qui sortaient des fenêtres. L'avion a pris feu. J'ai entendu des hurlements et des sirènes. Puis le bâtiment a commencé à s'effondrer. [...] Chose incroyable, j'étais encore vivante sur mon siège. Mais j'étais entourée de flammes.

Certains rêves ne se déroulaient pas à bord d'un avion, mais dans un gratte-ciel où la situation était terrible. Pour quelques-uns, il s'agissait du World Trade Center, comme dans le cas de Steven Brown, qui vit à Manhattan. Le matin du 11 septembre, il rêva qu'il était « dans la cage d'escalier du World Trade Center en même temps que toute une foule qui cherchait à s'échapper ». Ce même matin, vers 6 heures, Audry Parrish rêva elle aussi qu'elle se trouvait dans le World Trade Center. « J'étais dans l'une des tours, et un incendie a éclaté soudain. J'ai pu m'échapper en rampant sur un pont de verre à peu près à mi-hauteur de la deuxième tour, qui a pris feu elle aussi et a été détruite. »

Keith Vass, pour sa part, rêva qu'il se trouvait dans les hauteurs d'un gratte-ciel situé non pas à Manhattan, mais à Philadelphie, au Mellon Bank Center, où il avait travaillé dans le passé.

> Face à moi, il y avait un autre building identique au Mellon Bank Center. Ce deuxième gratte-ciel n'existe pas en réalité, mais il était dans mon rêve, identique en tout point au premier. Il faisait presque nuit, et une forte tempête faisait rage. L'immeuble où je me trouvais était secoué, de même que son jumeau. Je ne savais pas si je devais le quitter ou non. Puis j'ai remarqué que le gratte-ciel jumeau commençait à se fissurer et à s'effriter au sommet. Des morceaux de façade grise dégringolaient dans la rue. Le bâtiment entier a implosé et s'est écroulé, exactement comme les images du World Trade Center à la télé. Horrifié, j'ai couru vers l'escalier, j'ai dévalé les trente étages et je me suis retrouvé dans la rue. Une fois sur le trottoir, j'ai vu que ce n'était pas la tempête ni un ouragan qui avait causé cela, mais une guerre, et qu'il y avait des bombes qui tombaient partout.

Plusieurs personnes rêvèrent d'explosions à New York, d'avions qui s'écrasaient contre des façades d'immeubles, de bâtiments qui s'écroulaient ou de foules qui couraient en proie à la panique. Gina Vigo rêva, le matin du 11 septembre, que « Manhattan était en proie à un violent blizzard. Les gens couraient de tous côtés se mettre à l'abri des rafales de neige. Tout était blanc. Par la suite, quand j'ai vu les images des cendres tombant sur Manhattan, cela m'a étrangement rappelé mon rêve du petit matin ».

Les gens qui ont eu des prémonitions parlèrent d'un « sentiment de terreur », de « sensations très bizarres », de « douleur panique intense » d'« impression très forte que quelque chose d'anormal était en train d'arriver » et de « certitude que quelque chose allait arriver ». Amanda Bernsohn raconte que, la veille :

> Je n'arrêtais pas de pleurer, sans savoir pourquoi. Le lendemain, je ne me suis pas réveillée quand mon réveil a sonné, et c'était bien la première fois depuis huit mois que j'ai cet emploi, car j'étais plongée dans un rêve extrêmement réaliste et prenant. C'est une amie qui m'a tirée du sommeil.

> Elle m'appelait pour me parler de l'avion qui venait de percuter la première tour. Si je m'étais réveillée à temps, je serais allée au bureau, à trois rues du World Trade Center.

Bien que son rêve n'ait ressemblé en rien à la catastrophe des tours jumelles, il s'agissait d'une vision d'horreur à Manhattan. « Je marchais dans la rue, et il y avait des croix gammées partout sur les façades des immeubles. Les nazis avaient envahi New York, mais je ne voyais personne nulle part. »

Beaucoup d'autres personnes ne sont pas allées travailler à l'heure ce jour-là, y compris des gens qui travaillaient au World Trade Center et qui seraient morts ou gravement blessés s'ils avaient fait comme d'habitude. D'après un article du *Chicago Tribune* publié le 17 septembre 2001 et intitulé : « Heureux d'être encore en vie », une quinzaine de personnes échappèrent ainsi à une mort presque certaine. L'une d'elles ne s'était pas réveillée à l'heure parce qu'elle avait un peu trop bu la veille à une réception, une autre parce que son train avait eu du retard, une autre parce que sa voiture était tombée en panne, une autre parce qu'elle avait décidé soudain de s'arrêter prendre un café, une autre parce qu'elle avait décrété que la journée était splendide et qu'elle préférait y aller à pied, ce qui l'avait mise en retard. La chance, sans doute. Et peut-être une part de prémonition inconsciente. Qui peut savoir ? Et comment prouver quoi que ce soit ?

Sans doute y a-t-il chaque jour des gens qui ne vont pas travailler pour toutes sortes de raisons. Sans doute y a-t-il chaque jour des gens qui ont des appréhensions ou des pressentiments non suivis de catastrophe. Sans doute, chaque nuit, des tas de gens font-ils des cauchemars où ils voient des avions en train de s'écraser, des immeubles en train de s'effondrer et toutes sortes d'autres désastres. La peur ressentie dans un cauchemar, quand elle est suivie d'une catastrophe, aura beaucoup plus tendance à rester en mémoire que s'il ne se passe rien. Mais ces principes généraux suffisent-ils à expliquer tous les faits ? Depuis des années, les sceptiques font valoir de tels arguments pour réduire la télépathie au rang de simple illusion due aux coïncidences et au caractère sélectif de la mémoire. Seules des recherches approfondies et des données quantitatives nous permettront d'espérer répondre à toutes ces questions.

Les analyses quantitatives de Cox sur les accidents de chemin de fer dans les années 1950 (p. 320) ont établi un précédent. Quant aux vols tragiques du 11 septembre 2001, ils sont largement documentés. Les ordinateurs d'American Airlines et United Airlines ont enregistré le nombre de passagers pour les quatre avions qui se sont écrasés et le nombre d'annulations ainsi que celui des personnes qui ne se sont pas présentées au dernier moment. Y a-t-il eu sur ces vols moins de passagers et plus d'annulations ou de défaillances de dernière minute ? Pour établir cela, il faudrait comparer les chiffres de cette journée avec ceux des journées et des semaines précédentes. Il faudrait aussi les comparer avec les vols normaux de la même demi-journée. S'il y a eu moins de passagers, plus d'annulations et plus de défaillances pour les avions qui se sont écrasés que ce que le hasard permettrait d'escompter, cela constituera une preuve statistique de l'efficacité des prémonitions, que les gens en aient conscience ou non.

J'ai essayé de me procurer ces chiffres auprès de la compagnie American Airlines, en demandant à un haut responsable de me donner accès aux données nécessaires. Il s'est montré compréhensif et bien disposé à mon égard, mais n'a pas pu, malheureusement, me venir en aide. Toutes les données relatives aux vols du 11 septembre avaient été emmenées par le FBI, qui voulait étudier en détail les réservations, annulations et défaillances. Peut-être serait-il possible de convaincre le FBI d'effectuer une analyse qui compare les statistiques de ces vols avec celles des vols des journées précédentes et avec celles d'autres vols analogues.

## Précognition a posteriori

Le terme *précognition*, qui signifie littéralement « connaissance anticipée », est paradoxal en soi, car nous ne pouvons pas savoir qu'une précognition en est une tant que l'événement qui en fait l'objet n'a pas eu lieu. Avant l'événement, ce n'est rien d'autre qu'une possibilité, même si cette précognition semble avoir un caractère particulièrement urgent et convaincant. Habituellement, les précognitions sont trop vagues pour pouvoir être considérées comme des prédictions détaillées.

Imaginons qu'il existe un numéro vert ou un site Internet sur lequel tout le monde pourrait signaler ses prémonitions ou ses rêves présumés précognitifs dès qu'ils se produiraient. Il est probable qu'il y aurait plus d'appels certains jours que d'autres. Le 11 septembre 2001, par exemple, il y aurait peut-être eu un afflux massif de communications, qui aurait indiqué que quelque chose de grave allait se produire. Mais quoi, et comment ?

Supposons, juste un instant, que toutes les personnes qui ont fait un rêve inhabituel ou inquiétant avant les catastrophes de New York et de Washington aient appelé cette ligne spéciale ou envoyé un e-mail pour le signaler. Même ainsi, il aurait sans doute été difficile, voire impossible, de prédire nettement que des avions allaient s'écraser sur le World Trade Center et sur le Pentagone. La prédominance de rêves sur des avions qui s'écrasent et des gratte-ciel qui s'effondrent aurait pu indiquer la nature générale d'une catastrophe en préparation, mais les détails n'auraient sans doute pas été assez convergents pour dire où et quand cela surviendrait. Certains rêves concernaient spécifiquement le World Trade Center, mais d'autres se rapportaient à des immeubles différents de New York, comme l'Empire State Building, ou même d'autres villes, comme Philadelphie. Ce n'est qu'après coup que la signification de ces rêves a pu être comprise.

Il y a deux raisons pour lesquelles les précognitions peuvent être surestimées pour cause de mémoire sélective. La première est que toute précognition potentielle non suivie d'un événement approprié est susceptible d'être rapidement oubliée. La seconde est que l'on peut, après coup, déformer ses souvenirs en fonction de l'événement réel, en accordant plus d'importance à certains détails ou à certaines images d'un rêve dont on n'a qu'un souvenir imprécis. C'est pourquoi les précognitions ont plus de poids quand elles sont enregistrées avant l'événement, ou tout au moins racontées à quelqu'un. Si l'on pouvait enregistrer un assez grand nombre de précognitions potentielles et si la majorité d'entre elles ne se réalisaient pas ou se révélaient trop vagues pour être probantes, cela renforcerait la théorie des coïncidences et affaiblirait les partisans de la précognition authentique. Mais d'un autre côté, si une personne n'enregistrait que très rarement ses précognitions éventuelles, et si elles se révélaient fondées, cela renforcerait les

partisans de la précognition. Les prémonitions les plus impressionnantes concernant le World Trade Center sont celles que les gens ont racontées à leur entourage, et celles de personnes qui n'ont pas l'habitude d'avoir des pressentiments.

D'un autre côté, il est possible que la mémoire sélective fasse sous-estimer gravement l'importance de la précognition. En particulier, de nombreux rêves précognitifs sont peut-être oubliés parce qu'ils paraissent anodins, ou simplement parce que la plupart des rêves, de toute manière, s'oublient facilement. Comme nous allons le voir dans le chapitre suivant, de nombreuses personnes font des rêves précognitifs sans le savoir.

# 17

# Exploration de la précognition

Au début du XX^e siècle, un ingénieur britannique de l'aéronautique, J. W. Dunne, fit une découverte étonnante sur les rêves. Il l'exposa en 1927 dans son livre remarquable intitulé *An Experiment with Time* (en français : *Le Temps et le Rêve*). Il s'était aperçu qu'il rêvait souvent d'événements qui ne s'étaient pas encore produits, mais qu'il oubliait facilement ces rêves. Pour en avoir le cœur net, il prit l'habitude de les noter à son réveil. Il persuada ses amis et connaissances de l'imiter et constata qu'ils faisaient eux aussi des rêves précognitifs sans s'en apercevoir. Il décrivit une méthode toute simple pour réaliser cette expérience. Je l'ai essayée. À ma grande surprise, cela fonctionna, comme je vais le montrer plus loin.

Dunne avait fait sa découverte dans sa jeunesse, alors qu'il servait dans l'armée britannique en Afrique du Sud. À l'occasion d'un cauchemar particulièrement évocateur, il s'était vu sur une île qu'il savait être sous la menace imminente d'une éruption volcanique. Il essayait désespérément de convaincre les autorités françaises d'évacuer 4 000 personnes dont la vie était en danger.

Le lendemain, il raconta ce rêve à plusieurs personnes. Peu de temps après, il reçut d'Angleterre un exemplaire du *Daily Telegraph* avec ce titre : « Éruption catastrophique à la Martinique. » L'article décrivait la manière dont la capitale de l'île française de la Caraïbe avait été dévastée. Il y avait plus de 40 000 morts.

L'article avait été écrit avant le rêve de Dunne, et des milliers de

personnes l'avaient lu, de sorte que la télépathie était peut-être une meilleure explication que la précognition. Mais, bien que Dunne eût rêvé que 4 000 personnes étaient en danger et qu'il eût cru que ce chiffre était donné par le journal, il s'aperçut plus tard que, dans sa hâte, il avait mal lu, et que le journal indiquait bien 40 000 morts. Il se rendit compte, alors, que son rêve ne se rapportait ni à ce que le journal écrivait ni à ce qui s'était passé réellement, car la presse, par la suite, donna un nombre plus précis, qui n'était ni 4 000 ni 40 000. Son rêve se référait à ce qu'il avait cru lire. Comme il le fit remarquer, la chose aurait été normale si le rêve était survenu *après* l'arrivée du journal, comme un souvenir de lecture. Mais il s'était produit *avant !* Comme si le temps avait été décalé.

Dunne nota donc consciencieusement ses rêves et s'intéressa aux événements qui leur étaient antérieurs et postérieurs. Il en conclut que certains se rapportaient, tout naturellement, à des choses qui s'étaient passées la veille ou l'avant-veille, mais que d'autres concernaient des événements qui allaient se produire le lendemain, le surlendemain ou même plus tard encore. Sans ses notes, il ne s'en serait jamais rendu compte.

Il découvrit aussi qu'il avait parfois l'impression de vivre des scènes qui lui semblaient familières, et qu'elles correspondaient à des rêves qu'il avait faits mais qu'il avait oubliés. On parle souvent de « déjà vu » pour décrire ces impressions. D'après lui, elles sont dues au fait que l'on a vu certaines images en rêve, puis qu'on les a oubliées.

Dunne s'efforça de calculer le pourcentage de ses rêves qui se rapportaient à des expériences passées pour le comparer à celui de ses rêves qui avaient trait à des événements futurs. Il se contenta d'analyser le passé récent et le futur proche, car les souvenirs, au-delà, pouvaient être trompeurs. Ceux du passé récent pouvaient être répertoriés et dénombrés, mais les anticipations d'un futur trop lointain ne pouvaient pas l'être parce que l'événement ne s'était pas encore produit. Il en arriva finalement à cette conclusion étonnante que « les images qui se rapportent de manière indiscutable à un futur proche sont à peu près égales en nombre à celles qui appartiennent de manière certaine au passé récent [1] ».

Dunne donnait des instructions pour enregistrer tous les détails des rêves au lever, en soulignant l'importance de la description exacte des images de préférence à leur interprétation possible. Ces descriptions devaient être relues quelques jours plus tard dans le but de déterminer si certains détails correspondaient à des expériences survenues entre-temps. Ce genre d'expérimentation, indiquait-il, donnait des résultats encore meilleurs en voyage ou dans des périodes d'activités exceptionnelles, car dans la vie de tous les jours il est souvent difficile de distinguer les images de rêve familières qui appartiennent au passé de celles qui appartiennent au futur. Plus les images sont inhabituelles, plus elles constituent des preuves de la réalité de la précognition.

Lorsque j'ai essayé personnellement la méthode de Dunne, j'ai eu déjà du mal, pour commencer, à me rappeler mes rêves, et encore plus de mal à faire l'effort de les mettre par écrit dès mon réveil. Avec un peu d'entraînement, la chose est devenue plus facile. J'ai vite constaté que j'avais apparemment certains flashs qui préfiguraient des événements ultérieurs. Par exemple, et c'est une chose qui m'a profondément troublé, j'assistais à une réunion où l'un des participants poursuivait tout le monde en brandissant un objet qui ressemblait à une seringue en métal: un cylindre brillant avec une aiguille à une extrémité. J'ai décrit uniquement cette image sur le papier, comme le recommandait Dunne, sans mentionner mon interprétation, qui était que cet homme voulait injecter de l'héroïne à tout le monde. Le lendemain, j'assistai à Londres à une réception qui ne manquait pas d'ambiance. À un moment, l'un des invités se mit à pourchasser les autres en brandissant un objet brillant en métal avec une aiguille à une extrémité. C'était un outil pour percer le lobe de l'oreille. Il n'essayait pas de faire une piqûre aux gens, mais menaçait, pour plaisanter, de leur percer l'oreille. Si je m'en étais tenu à mon *interprétation* de l'image que j'avais vue en rêve, je n'aurais probablement jamais fait le rapprochement.

Pour vérifier par vous-même si vous faites des rêves prémonitoires, suivez bien les instructions données par Dunne. L'idée que nous puissions rêver fréquemment de choses qui ne sont pas encore arrivées est tellement contraire à nos conceptions habituelles que nous décrétons la chose impossible ou que nous

préférons ne pas en entendre parler tant que nous n'en avons pas fait personnellement l'expérience. Mais même les expériences personnelles de précognition sont difficiles à assimiler, car elles entrent en conflit avec notre conception du temps.

Il reste que la réalité de la précognition est fortement étayée par l'expérience spontanée comme par les tests en laboratoire.

## Le fait de penser à quelqu'un que l'on rencontre ensuite

Au cours de mes recherches sur le septième sens, j'ai reçu des dizaines de témoignages sur un phénomène que je n'avais jusque-là ni vu ni entendu mentionner nulle part, et que j'avais du mal à faire entrer dans une catégorie donnée. De nombreuses personnes ont fait cette expérience. On pense, subitement, à un ami ou à une connaissance, sans raison particulière, et on rencontre cette personne peu de temps après. On ne trouve rien de bizarre à cela quand il s'agit d'une personne que l'on s'attendait à rencontrer ou que l'on rencontre fréquemment. Le phénomène est frappant uniquement lorsqu'il s'agit d'une rencontre inattendue. Par exemple, Andreas Thomopoulos, réalisateur de cinéma qui vit à Athènes, était récemment en visite à Paris en compagnie de sa femme. «Nous marchions dans la rue, et nous avons soudain parlé de l'un de mes bons copains, à l'époque où j'étais étudiant, qui vit aujourd'hui à Londres. Nous nous demandions ce qu'il était devenu, car je ne l'avais pas revu depuis plus de vingt ans. Et quelques instants plus tard, à un coin de rue, voilà que nous tombons sur lui!» Mary Flanagan, de Hoboken, dans le New Jersey, fait partie des nombreuses personnes qui ont eu le même genre d'expérience. «Tout en marchant dans la rue, j'ai pensé à une amie que je n'avais pas revue et dont je n'avais pas eu de nouvelles depuis trois ans. Elle habite dans une autre ville. Dix minutes plus tard, nous nous sommes rencontrées.»

Dans la majorité des cas, le sujet rencontre la personne à laquelle il a pensé quelques secondes ou quelques minutes plus tard. Mais il y a une variante dans laquelle il croit avoir vu quelqu'un qu'il connaît, constate qu'il s'est trompé, et rencontre la vraie personne quelques instants après. Anne Knowles, qui vit

dans le Devon, en Angleterre, déclare que cela lui est arrivé assez souvent.

> Je marche dans la rue et je vois quelqu'un en me disant: «Tiens, c'est Mme Trucmuche.» Et quand je m'approche d'elle, ce n'est pas Mme Trucmuche. Mais au coin de rue suivant, je tombe sur la vraie personne. Ça m'arrive si fréquemment que j'ai atteint le stade où je me dis: «Je vais la voir au coin de la rue.» Et au coin de la rue, elle est là! Parfois, il y a cinq ou dix minutes qui s'écoulent, mais je finis par tomber sur elle. Comme si j'avais capté l'image de la deuxième personne pour la mettre un peu trop tôt sur la première.

Les prémonitions de rencontre marchent aussi bien, semble-t-il, avec les véhicules qu'avec les gens. Ainsi, David Campbell avait trouvé du travail, pendant les vacances scolaires, sur un chantier de construction dans le comté de Durham, au nord de l'Angleterre.

> C'était le camion de la compagnie qui nous transportait sur le chantier, et je ne sais pas pourquoi j'avais retenu son numéro d'immatriculation par cœur. Je l'ai encore en mémoire: BRO 868B. N'importe comment, les vacances terminées, je suis retourné à l'école. Deux ans plus tard, je participais à une sortie, un dimanche matin, avec le club cycliste local lorsque, pour une raison inexplicable, j'ai pensé à ce camion et à son numéro d'immatriculation. Et trente secondes plus tard, voilà que le camion nous croise!

Certaines personnes sont également capables d'anticiper une rencontre avec un animal. Nous avons vu au chapitre 14 comment les chasseurs et les photographes d'animaux sauvages semblent avoir un sens spécial qui les avertit d'une rencontre avec l'animal qu'ils recherchent. J'ai suggéré qu'il pouvait s'agir de vision à distance. Mais cela pourrait tout aussi bien être interprété comme un cas de prémonition. Certains pêcheurs racontent des aventures du même genre, et la précognition, dans ces cas-là, est plus plausible, je pense, que la clairvoyance, puisqu'on ne «voit» pas le poisson sous l'eau. En revanche, on peut anticiper sa prise. Par exemple, Paul Hicks, passionné de pêche à la ligne, allait souvent camper

plusieurs jours d'affilée au bord de l'eau. « Il y avait des moments où j'étais sûr, à la minute près, que j'allais faire une bonne prise. J'étais sidéré quand ça arrivait. Rien à voir avec le temps qu'il faisait ou le moment de la journée ou quoi que ce soit, c'était juste que je savais d'avance que quelque chose allait arriver. »

Tous ces cas peuvent-ils être expliqués par des coïncidences et par la mémoire sélective? Possible. Mais s'il y a quelque chose d'autre, seules des recherches plus approfondies pourront nous permettre d'élucider la question. Pour commencer, les gens qui ont fréquemment des prémonitions de ce genre pourraient les noter, et voir ensuite dans quelle proportion elles sont vérifiées par les faits. L'analyse statistique établira si l'hypothèse de la coïncidence est plausible ou non.

Au début, je pensais que l'anticipation d'une rencontre était de nature essentiellement télépathique, un peu comme l'anticipation d'un coup de téléphone (chapitre 6). Mais il y a une différence essentielle entre les deux types de situation. Avec le téléphone, une personne pense à quelqu'un et conçoit l'intention de l'appeler. Cette intention est dirigée vers une autre personne, ce qui crée les conditions correspondant à la télépathie. Mais dans le cas des rencontres fortuites, la personne à laquelle le sujet pense n'a généralement pas l'intention de le rencontrer. Elle ne pense même pas à lui. Ce qui nous rapproche donc plus de la précognition que de la télépathie.

En outre, l'anticipation d'un coup de téléphone concerne généralement des gens avec qui on a un lien étroit, ce qui fait pencher vers l'explication de la télépathie. En revanche, l'anticipation d'une rencontre peut avoir pour objet une simple connaissance, ou un véhicule, ou encore une bête sauvage.

## La précognition au laboratoire

Depuis les années 1930, les parapsychologues ont pratiqué de nombreuses expériences sur la précognition, généralement couronnées de succès.

La première méthode consistait à deviner des cartes selon des procédures analogues à celles utilisées dans les autres tests sur la

PES (p. 74-79), la différence étant que le sujet devait deviner l'ordre des cartes dans un paquet *avant* qu'elles aient été battues. En moyenne, les résultats étaient largement supérieurs à ce que le hasard aurait permis d'escompter[2]. Pour écarter la possibilité qu'une influence humaine quelconque s'exerce sur la manière de battre ces cartes, on utilisait des brasseurs de cartes automatiques, et on coupait les paquets selon des configurations déterminées de manière aléatoire. Mais les sujets arrivaient encore à deviner des événements qui ne s'étaient pas encore produits. Plus tard, on remplaça les paquets de cartes par des tests entièrement automatisés sur ordinateur. Des symboles s'affichaient dans un ordre aléatoire après que les sujets avaient fait leur choix. En moyenne, les résultats demeurèrent positifs.

Entre 1935 et 1987, environ 50 000 sujets furent ainsi testés pour leurs capacités précognitives. Il y eut un total de près de 2 millions d'essais individuels. Les effets précognitifs furent reproduits par des dizaines de chercheurs différents. Ces études firent l'objet d'un total de 113 articles de nature scientifique. Les résultats combinés de toutes ces recherches avaient statistiquement 1 chance sur $10^{24}$ d'être dus au hasard[3]. De toute évidence, on avait mis le doigt sur quelque chose.

L'une des caractéristiques essentielles de ces résultats est que les sujets se comportaient de manière très différente selon qu'ils étaient mis ou non au courant de leurs résultats au fur et à mesure. Quand on ne leur disait pas quelle était la cible et qu'ils ne savaient pas s'ils avaient deviné juste ou s'ils s'étaient trompés, les résultats ne dépassaient pas les lois du hasard. La précognition ne jouait qui si on annonçait les résultats au coup par coup. En outre, plus vite on leur montrait la carte cible, sélectionnée bien sûr au hasard après la réponse, plus les scores étaient élevés[4].

Toutes ces expériences faisaient intervenir des « choix forcés » parmi un petit nombre de symboles, par exemple les cinq motifs des cartes de Zener. Mais plusieurs chercheurs essayèrent en outre de pratiquer des tests de vision précognitive à distance. Dans les tests standard de vision à distance, il y a un émetteur ou balise humaine qui se rend à un endroit sélectionné de manière aléatoire parmi une liste d'emplacements possibles. Lorsque l'émetteur arrive à destination, le sujet essaie de décrire les impressions

éprouvées par l'émetteur (p. 290-293). Dans la version précognitive de ces tests, on demandait au sujet de décrire la scène *avant* que l'émetteur arrive sur place. On donnait au sujet tous les renseignements sur l'emplacement sélectionné après qu'il eut donné sa description. Dans certains cas, on le conduisait même sur les lieux. Des expériences de ce genre furent pratiquées à Princeton au Stanford Research Institute et dans d'autres établissements de recherche avec des résultats remarquablement positifs. Les séries de tests les plus exhaustives furent celles de Princeton, où les chercheurs menèrent à bien 227 tests de ce type. Les résultats furent positifs, avec 1 chance sur 100 milliards pour qu'on puisse les attribuer au hasard [5].

Ce que nous apprennent ces expériences, c'est que la précognition est liée à l'expérience future personnelle du sujet et non à un quelconque état du futur dont il ne saura jamais rien. Cela confirme la découverte de Dunne selon laquelle les rêves prémonitoires sont liés à l'expérience future du rêveur et non à une réalité objective. Par exemple, son rêve, raconté au début du présent chapitre, selon lequel la vie de 4 000 personnes était menacée par l'éruption du volcan à la Martinique, ne correspondait pas à l'article qu'il avait lu plus tard dans le journal, mais à ce qu'il avait cru y lire.

## Détection d'impressions futures

Un pressentiment est une impression selon laquelle quelque chose va arriver, en dehors de toute idée consciente précise de sa nature. Certaines recherches de pointe en parapsychologie ont démontré que les pressentiments peuvent être détectés en laboratoire même si la personne qui en est le siège en est totalement inconsciente.

Vers le milieu des années 1990, Dean Radin et ses collaborateurs de l'Université du Nevada à Las Vegas mirent au point une procédure d'expérimentation concernant l'étude des pressentiments. Les réactions émotives d'un sujet étaient surveillées de manière automatique en mesurant les modifications de sa résistance électrique cutanée au moyen d'électrodes fixées aux doigts, comme pour

les détecteurs de mensonge. Lorsque l'état émotionnel change, l'activité des glandes sudoripares change aussi, et les paramètres de l'activité électrodermique peuvent être enregistrés par un appareil couplé à un ordinateur.

Il est relativement facile de susciter en laboratoire des changements émotionnels mesurables chez un sujet donné en l'exposant à des odeurs désagréables, des chocs électriques limités, des paroles agressives ou des photos provocantes. Dans ses tests, Radin utilisait des photos. La plupart avaient un contenu émotionnellement neutre, du genre paysage, mais d'autres étaient stressantes, par exemple des cadavres en cours d'autopsie, ou encore pornographiques. Les ordinateurs contenaient un large stock d'images « neutres » ou « émotionnelles ».

Dans les expériences de Radin, le sujet avait des électrodes passées autour de deux doigts de la main gauche, et il était assis face à un écran d'ordinateur. Quand il était prêt, il actionnait le bouton de la souris pour sélectionner de manière aléatoire l'une des images stockées en mémoire. L'écran demeurait vide durant cinq secondes, puis l'image s'affichait trois secondes, et l'écran était de nouveau vide. Au bout d'une période de repos de cinq secondes, un message sur l'écran demandait au sujet d'appuyer de nouveau sur le bouton de la souris dès qu'il se sentirait prêt à sélectionner une nouvelle image.

Comme on pouvait s'y attendre, lorsqu'une image neutre s'affichait, les émotions du sujet demeuraient calmes. Lorsque des images au contenu fort apparaissaient, les émotions du sujet se manifestaient par une soudaine augmentation de son activité électrodermique. Mais le point le plus intéressant est que cette activité électrodermique se produisait *avant* l'apparition de l'image, avec un décalage de trois ou quatre secondes en moyenne (figure 15). Après le test, quand on demandait au sujet s'il avait eu l'impression de savoir d'avance quelle sorte d'image allait s'afficher sur l'écran, il répondait presque invariablement que non. Ces pressentiments étaient de nature largement inconsciente.

Dick Bierman, professeur de psychologie à l'Université d'Amsterdam, a reproduit de manière indépendante les expériences de Radin au Pays-Bas. Lui aussi aboutit au même résultat significatif. Ses sujets montrent une augmentation de leur activité émotionnelle

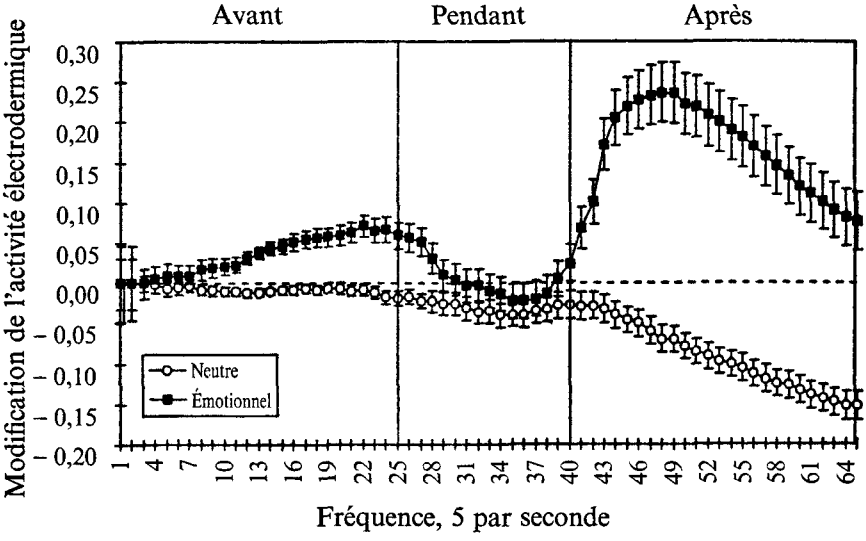



*Figure 15. Modification de l'activité électrodermique des patients avant, pendant et après l'affichage de l'image cible sur un écran d'ordinateur. On note un changement brutal dans la courbe de l'activité électrodermique des sujets qui viennent de voir une image au contenu émotionnellement fort. Mais il y a aussi une modification significative de cette activité avant l'apparition de l'image. Dans les tests de contrôle au contenu émotionnellement neutre, on ne note aucun changement de ce genre. Ces résultats constituent une moyenne couvrant 900 essais réunissant 24 participants. Les barres verticales indiquent la marge d'erreur standard. (Source : Radin, 1997.)*

avant l'apparition d'une image au contenu provocant largement supérieure à celle que l'on mesure avant l'apparition d'une image neutre. Bierman constata également que les images érotiques avaient tendance à susciter plus d'activité émotionnelle avant leur apparition que les images de violence[6].

En février 2001, j'ai moi-même servi de sujet dans l'un des tests de Bierman, avec les résultats illustrés dans la figure 16. La courbe montre une nette réaction émotionnelle avant l'apparition d'une image érotique, bien que je n'aie eu conscience de rien. La brusque augmentation d'activité électrodermique survient cinq secondes avant que les images s'affichent à l'écran. On n'observe aucun pic de ce genre avant les images neutres ni même avant les images violentes.

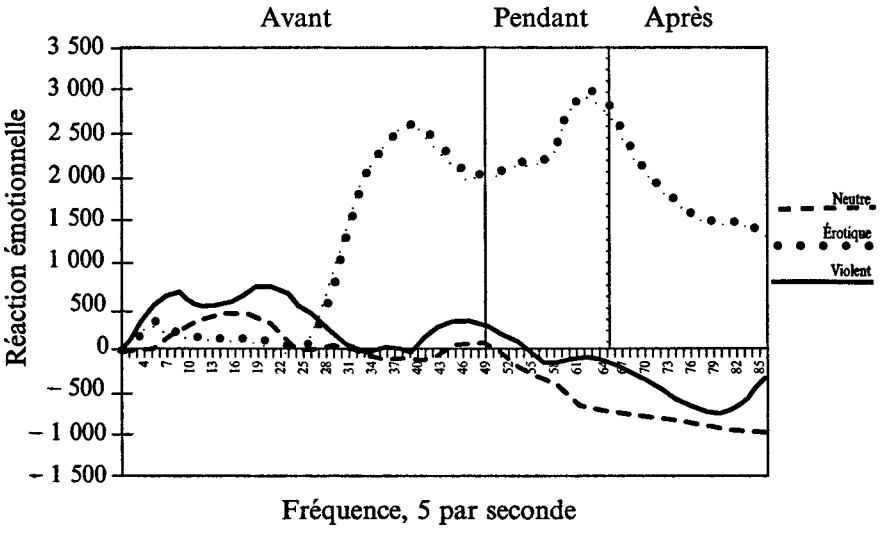



*Figure 16. Modification de l'activité électrodermique de Rupert Sheldrake avant, pendant et après l'affichage d'images neutres, érotiques ou violentes. Dans le cas des images érotiques, on note une réaction prononcée avant leur apparition. (Effet statistiquement significatif au niveau* p = *0,03.) Expérience conduite par Dick Bierman dans son laboratoire du Starlab à Bruxelles.*

J'avais déjà lu pas mal de choses sur ces expériences de Radin et de Bierman avant de pratiquer le test, et j'étais impressionné par le remarquable effet qu'ils avaient découvert. Mais je fus sidéré de constater à quel point cela fonctionnait sur moi et de voir un résultat si probant pour une expérience qui ne durait en tout pas plus d'un quart d'heure. Dans la mesure où le protocole était entièrement automatisé et informatisé, je n'avais eu absolument aucun moyen de savoir d'avance quelle image allait s'afficher. Bierman lui-même ne pouvait me transmettre aucune information par quelque voie que ce soit, puisqu'il ignorait lui aussi l'ordre dans lequel les images apparaissaient. De toute manière, il n'était pas dans la pièce où je subissais l'épreuve. J'étais tout seul avec l'ordinateur, les images et mes émotions.

## Se réveiller juste avant la sonnerie

Pour finir, je voudrais examiner un phénomène courant mais souvent mal compris : le fait de se réveiller juste avant d'entendre la sonnerie du réveil. On ne parle généralement pas de précognition à ce propos, mais j'ai l'impression qu'il s'agit bel et bien de cela. Pour le moment, la question demeure entièrement ouverte, et il s'agit d'un domaine de recherche encore totalement inexploré.

Comme beaucoup d'autres personnes, j'ai souvent fait l'expérience de régler mon réveil à une certaine heure et de me réveiller juste avant la sonnerie le lendemain matin. Au début, lorsque j'utilisais un réveil à l'ancienne, avec un mécanisme que l'on remonte, je pensais que c'était à cause du changement de tic-tac juste avant de sonner. Mais j'ai pu constater que le phénomène restait le même avec les réveils électroniques, où aucun bruit préalable n'est audible.

Sans trop réfléchir à la question, je supposai ensuite que le phénomène était lié à notre sens intrinsèque du temps, ou « horloge biologique ». Les humains, tout comme de nombreux organismes vivants, possèdent un sens interne des rythmes journaliers, qu'on appelle souvent « rythmes circadiens », qui affectent des activités quotidiennes comme le sommeil. L'horloge biologique semblait propre à fournir une explication à la faculté de se réveiller à un moment donné, quoique les détails d'un tel phénomène soient toujours demeurés assez flous. Pendant des années, j'ai considéré cette notion comme acquise, et j'ai pu constater que la plupart des gens adhéraient à une explication de ce genre.

Mais lorsque j'ai commencé à me pencher sérieusement sur cette notion d'horloge biologique interne, j'ai eu de sérieux doutes, pour deux raisons principales.

La première est que cette théorie n'a pas grand sens au regard de l'évolution. Il y a, de toute évidence, un passé évolutionnaire très fort derrière toutes les horloges biologiques qui déterminent nos rythmes quotidiens. Les rythmes circadiens aident les organismes à adapter leurs activités aux cycles naturels du jour et de la nuit. On les trouve chez presque tous les animaux, y compris les insectes, mais aussi chez les plantes. Mais rien dans notre histoire évolutionnaire ne constitue un précédent au fait de se

réveiller exactement à 4 h 45, par exemple, pour se rendre à l'aéroport. Les mécanismes horlogers eux-mêmes ont été inventés il y a moins de mille ans. Jusqu'au XVIII^e siècle, aucune montre n'était très précise.

Les premiers mécanismes horlogers de précision ont surtout servi, à la fin du XVIII^e siècle, à confectionner des instruments servant à la navigation et à la détermination de la longitude[7]. Ce n'est qu'avec l'apparition du chemin de fer et du télégraphe, au XIX^e siècle, que les montres ont été synchronisées de manière précise sur la terre ferme, en raison du besoin de faire rouler les trains selon des horaires fixes. Cette synchronisation, aujourd'hui, est maintenue en permanence grâce aux signaux émis par la radio et le téléphone.

Nous considérons tout cela comme normal, mais le phénomène est relativement très récent, de même que le fait de porter une montre pour la majorité des humains. Les sociétés industrialisées ont besoin de ponctualité et de synchronisme. Les sociétés traditionnelles préindustrielles sont beaucoup moins obsédées par l'heure. Elles ont une attitude plus relaxée, plus approximative, comme peut s'en rendre compte toute personne qui a vécu ou voyagé au sein d'une société à prédominance rurale.

Ainsi, pour la plus grande partie de l'histoire évolutionnaire humaine, les gens n'ont eu aucun besoin de se réveiller la nuit, à des heures indues, avec une précision de quelques minutes. Comment cette faculté aurait-elle pu se développer aussi rapidement sur la base d'une horloge biologique approximative? Le terme *circadien* lui-même (de *circa*, «à peu près», et de *dies*, «jour») décrit la nature approximative de ces rythmes.

En second lieu, j'ai constaté que mon propre sens du temps n'était pas particulièrement développé en plein jour. Il m'est souvent arrivé de deviner l'heure qu'il était avec une précision de plus ou moins dix minutes, mais il m'est souvent arrivé aussi de me tromper de plus d'une demi-heure. Pendant des années, je n'ai pas porté de montre, et j'ai acquis, en conséquence, une meilleure notion du temps que la plupart des gens que je connais, mais cela n'empêche pas que ma précision, dans la journée, est incomparablement plus faible que la nuit. À quoi cela peut-il être dû?

Je n'ai pas pu trouver la réponse à ces questions dans mes lectures scientifiques[8]. J'ai donc essayé d'en savoir plus en demandant à mes amis et connaissances ce qu'ils avaient remarqué par eux-mêmes. J'ai vite constaté que la plupart des gens avaient connu des expériences analogues aux miennes. Certains chiens, également, semblent avoir une faculté du même genre. Par exemple, David Klein, qui habite en Californie, a remarqué que sa chienne, un berger allemand, « arrive au pied de notre lit quelques secondes avant la sonnerie de notre réveil à pile, comme si elle veillait à ce que nous ne soyons pas en retard au travail. Au début, je pensais qu'elle percevait un bruit spécial produit par le réveil, mais il n'y a aucun bruit. La chienne est là quelle que soit l'heure que nous avons fixée. J'ai essayé de chambouler les heures auxquelles elle se réveille habituellement et de rester au lit à attendre, mais elle arrive quand même juste avant l'heure fixée. »

J'ai eu l'occasion de procéder à une enquête plus détaillée en juillet 2000, alors que je me trouvais en qualité de chercheur invité à la Woods Hole Oceanographic Institution de Cape Cod, Massachusetts. Assisté par un groupe d'étudiants du 3e cycle particulièrement motivés, j'ai pu explorer la manière dont la notion du temps semble fonctionner en état de veille et durant le sommeil. Dans ce groupe de 49 personnes, à ma grande surprise, tout le monde avait fait l'expérience de se réveiller juste avant que le réveil sonne. Certains affirmaient même pouvoir se programmer pour se réveiller à une heure donnée sans l'aide d'un réveil.

Était-ce simplement une question de routine? Je ne crois pas, car 34 personnes (79 %) déclaraient se réveiller aussi lorsque le réveil était réglé pour sonner à une heure inaccoutumée. Quant aux autres, pour la plupart, ils ne se rappelaient pas si c'était arrivé ou non à ces moments-là.

Combien de temps avant la sonnerie se réveillaient-ils généralement? Dix-sept répondaient deux minutes, et quatorze moins de cinq minutes. Ce qui signifie qu'un total de 31 personnes (soit 63 %) se réveillaient moins de cinq minutes avant la sonnerie du réveil. En revanche, quand il s'agissait de dire l'heure qu'il était pendant la journée, la plupart répondaient qu'ils se trompaient en moyenne d'une demi-heure ou plus. Ce qui se vérifia lorsque je demandai soudain à l'assistance de dire quelle heure il était sans

regarder une montre. Certains se trompèrent de plus de trois quarts d'heure ! Et la plupart de ceux qui étaient tombés à peu près juste avouèrent avoir consulté récemment leur montre.

Essayez en famille ou avec vos amis. Sans prévenir, demandez-leur de deviner l'heure qu'il est. La plupart du temps, vous constaterez qu'ils tombent plutôt à côté. Mais ces mêmes personnes vous diront probablement qu'elles se sont souvent réveillées, au petit matin, juste avant la sonnerie de leur réveil.

À l'automne 2000, j'ai effectué de nouveaux sondages au moyen de questionnaires remis à l'occasion de conférences et de séminaires à Londres et aux États-Unis, à Chicago, Santa Rosa et Santa Cruz, en Californie. En tout, 377 personnes y ont participé. Les réponses ont été à peu près les mêmes quel que soit le lieu. Globalement, 96 % des personnes interrogées déclarent s'être réveillées au moins une fois juste avant la sonnerie du réveil. Une personne sur 100 seulement déclare que la chose ne lui est jamais arrivée. Et 3 % ne savent pas très bien. Pour 88 %, la chose s'est produite même à des heures inhabituelles. Pour 2 %, elle ne s'est jamais produite dans ces circonstances. Et pour 10 %, ce n'est pas très sûr. La plupart des gens déclarent que le même phénomène s'est produit aussi quand ils ont demandé à être réveillés par téléphone. En revanche, quelques personnes disent que, lorsqu'il faut se lever de bonne heure, elles sont tellement angoissées à l'idée de ne pas se réveiller à temps qu'elles ne dorment pas de la nuit !

En outre, une majorité de personnes (73 %) se déclare capable de se réveiller à n'importe quel moment, même inhabituel, sans utiliser de réveil. Voici deux commentaires typiques : « Je n'ai qu'à me dire avant de me coucher à quelle heure je veux me réveiller, et c'est ce qui se passe. Je travaille à la maison, et je ne me réveille pas tous les jours à la même heure. » Ou encore : « Je suis capable de me programmer pour me réveiller à n'importe quelle heure, quel que soit mon état de fatigue. Je ne me trompe jamais de plus de cinq minutes. » Certains se fient tellement à leur faculté de se réveiller à volonté qu'ils n'utilisent jamais de réveil. Ils disent, par exemple : « Je ne mets jamais le réveil, je me lève au moment que j'ai choisi d'avance. » D'autres, qui ont moins confiance, utilisent un réveil, car « on ne sait jamais ».

Ces sondages confirmaient que la plupart des gens ont une notion du temps beaucoup plus précise quand ils dorment que quand ils sont éveillés. Pourquoi donc? Plus j'y réfléchissais, plus cela me paraissait étonnant. Pendant la journée, toutes sortes d'indices nous parviennent de l'extérieur. Des pendules qui sonnent, des montres que l'on regarde, la radio qui donne l'heure, mais aussi la position du soleil et autres clés fournies par la nature. Il devrait être plus facile de deviner l'heure qu'il est quand il fait jour. La nuit, pendant plusieurs heures d'affilée, aucun indice ne nous parvient de l'extérieur, et pourtant nous sommes bien plus précis dans nos estimations. Sans compter que nous avons deux fois plus de chances de deviner l'heure qu'il est dans la journée puisque la marge d'erreur couvre les deux côtés. Notre estimation peut être en avance ou en retard par rapport à l'heure réelle. Alors que la nuit nous ne pouvons être qu'en avance par rapport à la sonnerie du réveil.

Pourquoi la notion du temps est-elle plus précise la nuit? La réponse la plus évidente est que l'horloge biologique fonctionne mieux pendant le sommeil, pour une raison que nous ignorons. Mais si ce phénomène dépend d'une horloge interne synchronisée avec les rythmes quotidiens du jour et de la nuit, de la veille et du repos, il devrait être gravement perturbé quand nous nous couchons à des heures irrégulières ou quand nous sommes soumis au décalage horaire d'un voyage en avion. Or, plusieurs personnes m'ont affirmé de manière catégorique qu'elles se réveillaient avant la sonnerie de leur réveil même quand elles étaient en voyage en dehors de leur fuseau horaire d'origine. J'ignore si la chose est courante. J'aimerais en savoir plus sur les effets du décalage horaire par rapport à la faculté de se réveiller à une heure déterminée, avec ou sans sonnerie de réveil.

Peut-être y a-t-il une horloge interne approximative qui dit aux gens à quel moment ils doivent se réveiller. Mais la précision avec laquelle certaines personnes se réveillent à volonté laisse penser que la précognition ou la prescience pourraient également jouer un rôle. Au début, j'éprouvais de la réticence à envisager sérieusement cette idée. Mais plus j'y repensais, plus elle me paraissait plausible. La réalité de la précognition et de la prémonition est aujourd'hui bien attestée, et les preuves expérimentales de

l'existence du pressentiment sous forme de réaction émotionnelle inconsciente ne manquent pas. Une sonnerie de réveil au milieu de la nuit est un déclencheur émotionnel. Il se peut très bien que ce déclencheur soit précédé par un signal physiologique comme dans les études expérimentales sur le pressentiment mentionnées plus haut (figures 15 et 16). Si tel est le cas, les signaux les plus alarmants devraient être ceux qui ont le plus d'effet. Quelques personnes ont fait des commentaires spontanés dans ce sens. Par exemple : « Je me réveille fréquemment une ou deux minutes avant la sonnerie du réveil. Cela arrive très souvent quand j'utilise un réveil dont la sonnerie est stridente et désagréable à l'oreille, et moins quand la sonnerie est douce et discrète. » J'ignore si beaucoup de gens ont eu la même expérience.

Il devrait être possible, sur la base de l'expérimentation, de choisir entre l'hypothèse de l'horloge interne et celle de la précognition. Que se passerait-il si un sujet était réveillé au milieu de la nuit par une sonnerie programmée à son insu ? Ou encore par une sirène d'incendie ou n'importe quel gros bruit inattendu ? Dans l'hypothèse de la précognition, il devrait réagir un peu avant ; mais dans celle de l'horloge biologique, ce ne serait pas le cas. Afin de déterminer si certaines personnes se souvenaient de s'être réveillées avant de telles circonstances, j'ai posé la question suivante dans mes sondages : « Vous est-il arrivé de vous réveiller brusquement juste avant un événement ou un bruit inattendus ? » À ma grande surprise, une majorité de participants (53 %) a répondu oui ; 16 % ont répondu non, et 31 % ont répondu qu'ils ne savaient pas.

Dans ce contexte, il me paraît intéressant de rappeler que de nombreuses mamans déclarent se réveiller fréquemment juste avant que leur bébé se mette à pleurer, même quand il se trouve dans une autre pièce (chapitre 3). Dans ces cas-là, il est difficile de faire la différence entre la télépathie et la précognition. Il est possible que les deux interviennent. Même chose pour les gens qui se réveillent juste avant que le téléphone sonne.

Il faut noter que lorsque quelqu'un se réveille juste avant le moment programmé pour une sonnerie de réveil, celle-ci a de fortes chances de ne pas retentir, puisque la personne l'annule alors. De plus, beaucoup de gens ont la faculté de se réveiller à

l'heure qu'ils souhaitent sans utiliser de sonnerie. Dans ces situations, le fait de se réveiller ne résulte pas de la précognition d'une sonnerie. Si c'est quand même une précognition, il faut croire que c'est la précognition de l'heure que l'on regarde au moment du réveil. Même les personnes qui ne programment pas de réveil consultent forcément une montre pour vérifier l'heure quand elles se réveillent.

De manière significative, c'est l'image vue en rêve du cadran de sa montre indiquant une heure particulière qui a mis J. W. Dunne sur la piste des rêves précognitifs. L'image n'indiquait pas l'heure à laquelle il la voyait dans son rêve, mais celle à laquelle il allait regarder sa montre à son réveil[9].

L'hypothèse précognitive du réveil à une heure déterminée à l'avance peut paraître, à première vue, tirée par les cheveux. Néanmoins, les indices dont nous disposons la rendent tout à fait plausible. Le stade suivant consiste à la tester de manière expérimentale. Nous reviendrons sur ce sujet à l'appendice A.

Une sonnerie de réveil constitue un choc pour notre organisme. C'est véritablement une alarme, un « appel aux armes » qui nous incite à nous préparer à faire face à un danger. Tout animal, humain ou non humain, capable de se réveiller juste avant un danger a une meilleure chance de survie que ses congénères. Le réveil précognitif avant un danger est un atout évolutionnaire. Tous les animaux sont vulnérables au moment où ils dorment. La sélection naturelle a probablement favorisé ceux qui étaient capables d'anticiper un danger en se réveillant.

QUATRIÈME PARTIE

# COMMENT FONCTIONNE LE SEPTIÈME SENS ?

# 18

# L'esprit étendu et la physique moderne

Dans le présent ouvrage, je suggère que l'esprit n'est pas confiné à l'intérieur de notre tête, mais s'étend au-delà des limites de la boîte crânienne. Les images que nous percevons lorsque nous regardons autour de nous se trouvent exactement à l'endroit où elles semblent être.

De même, nos intentions s'étendent au-delà de notre cerveau. Elles s'adressent généralement à des personnes, des choses et des lieux situés dans le monde extérieur en fonction de nos besoins, appétits, désirs, amours, haines, devoirs, ambitions et, quelquefois, idéaux.

Par le biais de notre attention et de nos intentions, notre esprit s'étend dans le monde qui nous entoure. Dans le présent ouvrage, je suggère que ces prolongements de l'esprit se situent dans des champs morphiques et que les champs étendus de l'esprit peuvent expliquer, au moins en partie, la sensation d'être observé et la télépathie.

Pour essayer de comprendre la nature des champs étendus de l'esprit, nous prendrons l'exemple de l'une des formes les plus simples de vie animale : l'amibe monocellulaire. Certaines espèces d'amibes vivent dans des mares et se nourrissent en absorbant des bactéries. L'amibe prototype des manuels de biologie est *Amoeba proteus*, qui tire son nom du dieu marin polymorphe de l'Antiquité, Proteus (figure 17).

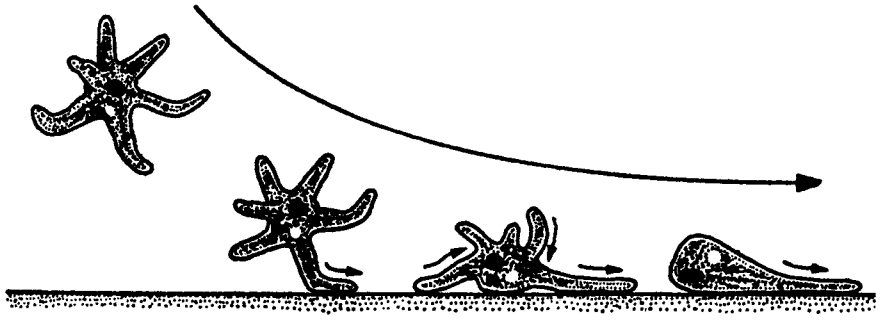


*Figure 17. À gauche, une amibe flottante lance des pseudopodes dans plusieurs directions. Lorsque l'un d'eux entre en contact avec une surface solide, il se développe contre elle, et les autres pseudopodes se rétractent. (D'après Jennings, 1906.)*

Le mode de locomotion des amibes consiste à envoyer autour d'elles des prolongements ou « pseudo-pieds ». Ces pseudopodes se projettent dans toutes les directions. Certains se rétractent, d'autres s'étendent dans une direction donnée.

Bien que les amibes soient des organismes extrêmement primitifs, les cellules dites « amiboïdes » font partie de notre organisation cellulaire comme de celle de tous les animaux évolués et sont indispensables à notre survie [1]. Par exemple, certains de nos globules blancs, appelés « macrophages », sont des amiboïdes qui lancent des pseudopodes chargés de capturer les bactéries et autres corps étrangers de la même manière que les amibes libres dans les mares absorbent les bactéries par phagocytose. L'exemple le plus extrême de cellules amiboïdes est fourni par les nerfs [2]. Certaines cellules nerveuses ont des prolongements extrêmement étendus en forme de pseudopodes qui servent à conduire l'influx nerveux. On les appelle « axones », et ils peuvent dépasser un mètre de long, comme ceux du nerf sciatique qui relie nos orteils, nos pieds et nos jambes au plexus sacré, à la base de la colonne vertébrale. À mesure que les axones se développent, ils émettent de nombreux filaments (filopodes) qui explorent la zone entourant l'extrémité de l'axone en développement.

Les cellules nerveuses possèdent de nombreux axones. Certains envoient des prolongements vers les cellules voisines, avec les-

quelles ils forment un réseau d'interconnexions. Un certain nombre partent du cerveau ou de la moelle épinière, qu'ils relient aux organes des sens. D'autres rejoignent les muscles et les glandes, dont ils peuvent déclencher l'activité.

Ce n'est pas par coïncidence que le cerveau plonge ses racines dans des réseaux de cellules nerveuses et émet des axones en forme de pseudopodes qui s'étendent très loin au-delà de la partie centrale de notre corps. Notre esprit lui aussi a la faculté d'émettre des pseudopodes mentaux dans le monde qui entoure notre corps et de former des réseaux interconnectés avec d'autres esprits.

Lorsque notre attention visuelle est sollicitée, l'esprit se concentre sur une personne, un animal, une plante, une machine, un lieu, un objet ou une perspective. Un pseudopode visuel est émis et relie notre corps à l'objet de notre attention, qu'il va influencer. Bien entendu, les pseudopodes visuels sont lancés rapidement, en un clin d'œil. D'autres personnes ou animaux peuvent détecter cette attention par l'intermédiaire de leurs propres champs étendus, et sentir qu'on les observe.

À travers les champs sociaux, les pseudopodes de l'attention et de l'intention relient les personnes les unes aux autres. Ces liens servent de canal à la transmission de pensée. Ils constituent le médium des appels télépathiques (chapitres 3 et 6), de la détection télépathique des intentions (chapitre 5) et de la sensation télépathique de détresse et de mort à distance (chapitre 4).

En combinant l'attention et les intentions, les pseudopodes de l'esprit peuvent aussi atteindre des lieux et des objets lointains et établir le contact avec eux bien au-delà de la portée des sens ordinaires. Le résultat peut être la clairvoyance ou la vision à distance. Il peut être également la psychokinésie, ou l'influence à distance de l'esprit sur la matière.

Je n'ai pas abordé dans ce livre la question des pouvoirs de l'esprit sur la matière, car j'ai préféré me concentrer sur les manifestations du septième sens. Qu'il me suffise de dire que les preuves ne manquent pas, apportées par des expériences soigneusement contrôlées, de l'influence que peuvent avoir les personnes sur les événements physiques, par exemple, sur l'activité des générateurs d'événements aléatoires, et cela à distance, en exerçant leurs intentions[3]. Nous ignorons au juste comment ces intentions pro-

voquent leurs effets, mais de manière générale la psychokinésie est en accord avec l'idée que l'esprit étendu a la capacité de se concentrer à distance sur un système physique auquel il est relié par des pseudopodes d'intentions.

Aux preuves expérimentales de la réalité de la psychokinésie s'ajoute une somme grandissante d'arguments mettant en évidence les effets positifs de la prière à distance. Dans une série d'expérimentations indépendantes, deux groupes de sujets priaient ou non, selon la procédure standard en double aveugle adoptée dans les tests cliniques. Aussi bien les patients que leurs médecins ignoraient que l'on priait pour eux. Pourtant, le groupe de patients pour qui l'on priait eut de meilleurs résultats au niveau de la survie ou de la guérison que le groupe pour qui l'on ne priait pas[4]. Mais l'effet curatif de la prière fait peut-être intervenir autre chose que la psychokinésie ou même la suggestion hypnotique télépathique. Les gens qui prient sont convaincus que le pouvoir de guérison ne vient pas d'eux, mais de Dieu. Cependant, la plupart sont probablement prêts à reconnaître que la concentration de leurs intentions constitue un canal propice à la transmission de la grâce curative ou du pouvoir divin.

Enfin, l'un des domaines de recherche les plus étonnants à l'heure actuelle est l'étude des effets éventuels de l'expérience partagée sur les schémas d'activité des générateurs d'événements aléatoires. Ces appareils produisent du « bruit » aléatoire correspondant à un processus quantique. En plusieurs occasions, ces configurations « aléatoires » ont été l'objet, dans le monde entier, d'importantes modifications statistiquement significatives chaque fois que des milliards d'esprits humains concentraient leur attention sur le même événement au même moment. Par exemple, le verdict du procès O. J. Simpson, qui le déclarait non coupable, à la surprise générale, ou les événements cataclysmiques du 11 septembre 2001 à New York et à Washington[5].

## Projection d'intentions vers le futur

La précognition est le plus étonnant de tous les phénomènes parapsychologiques. Dans la mesure où elle part du principe que

les événements futurs peuvent lancer des prolongements en arrière dans le temps pour influencer les esprits au moment présent, elle donne l'impression de défier toutes nos conceptions habituelles sur la causalité, qui veulent que la cause précède toujours l'effet. Comment pourrions-nous, en effet, ressentir une chose qui ne s'est pas encore passée ?

Ce serait possible uniquement s'il existait une influence capable de s'exercer à rebours dans le temps ou bien si notre esprit avait la faculté, d'une manière ou d'une autre, de lancer des prolongements en avant dans le temps pour établir une liaison avec ses propres états futurs. Se pourrait-il que notre esprit au présent puisse être relié à lui-même dans l'avenir ? Nous savons qu'il est déjà relié à ses états passés par l'intermédiaire de la mémoire. Peut-être les deux choses, la projection vers le passé et la projection vers l'avenir, ne sont-elles pas opposées. Peut-être s'agit-il de deux aspects d'un même processus.

Notre esprit se projette en aval vers le futur par le biais de nos intentions, qui s'étendent non seulement dans l'espace mais aussi dans le temps, en direction de nos objectifs futurs. De par leur nature même, les intentions ont des prolongements dans l'avenir. Disons, par exemple, que j'ai l'intention de prendre un train avec ma famille pour aller de Londres à Édimbourg assister au mariage d'un ami le mois prochain. Je prends mes dispositions, j'achète le billet et ainsi de suite. Mes intentions établissent des prolongements aussi bien dans l'espace, de Londres à Édimbourg, par la Great Northern Eastern Railway, que dans le temps, entre le moment présent et celui de la cérémonie. Mais j'ai en même temps d'autres projets pour l'avenir. Certains, comme mon voyage à Édimbourg, figurent de manière explicite dans mon agenda ; d'autres n'existent que sous la forme de vagues espoirs et ambitions ; d'autres encore sont implicites, car habituels. Par exemple, mon intention de me coucher cette nuit, de me lever demain matin à l'heure normale, de prendre mon petit déjeuner, de travailler, de manger à midi, etc. Tous ces pseudopodes d'intentions sont des prolongements que lance mon esprit dans l'avenir, vers différents lieux, moments et événements.

Supposons maintenant que l'une ou l'autre de ces intentions soit interrompue, par exemple à cause d'un désastre imprévu. Si ce

désastre affecte mes intentions, peut-être est-il capté, d'une manière ou d'une autre, par les pseudopodes mentaux qu'il affecte, même si ces pseudopodes se situent en aval du moment présent. Il est possible que cette modification future soit détectée par les champs de mes intentions. Il est possible, également, que cela ait sur moi des répercussions avant tout physiologiques et émotionnelles. Peut-être n'en aurai-je pas conscience, ou peut-être ne ressentirai-je la chose que sous la forme d'une vague impression de malaise ou de danger, ou encore d'un rêve ou d'une intuition plus spécifique. La liaison entre l'événement futur et moi se manifeste à présent à travers mes intentions, qui s'étendent vers l'extérieur dans l'espace et dans le temps, comme des filaments mentaux qui se projettent dans l'avenir, de moins en moins denses à mesure que l'on s'éloigne du présent.

## Libre arbitre et déterminisme

Inévitablement, la précognition soulève de grandes questions sur la liberté individuelle et le déterminisme. Si nous savons d'avance que quelque chose va arriver, cela signifie-t-il que l'avenir est immuable? Et si l'avenir est immuable, cela signifie-t-il que le libre arbitre est une vue de l'esprit?

Ces problèmes ne sont pas aussi graves qu'ils en ont l'air. Tout d'abord, la précognition n'est pas quelque chose de bien défini. Nous avons vu aux chapitres 15 et 16 que toute prémonition ou précognition ne saurait être reconnue qu'après coup. Avant l'événement auquel elle se rapporte, elle a un statut indéterminé. Au mieux, ce n'est qu'une probabilité.

En second lieu, l'opposition théorique habituelle entre un futur totalement déterminé et un futur totalement indéterminé est artificielle et irréaliste. La notion d'avenir entièrement déterminé n'autorise ni liberté de choix ni hasard. Au contraire, la notion de futur complètement indéterminé implique que se produise au moment présent l'effondrement soudain de toutes les possibilités indéterminées et leur transformation en faits déterminés au moment précis de leur entrée dans le présent: une chute verticale de l'indéterminisme total au déterminisme total (figure 18A).

Comme le fait remarquer le mathématicien Ralph Abraham, le point de vue le plus plausible est qu'il doit y avoir des états intermédiaires entre ces deux extrêmes. Selon un modèle très simple, il y aurait un gradient de détermination (figure 18B). Le futur proche serait plus déterminé que le futur lointain.

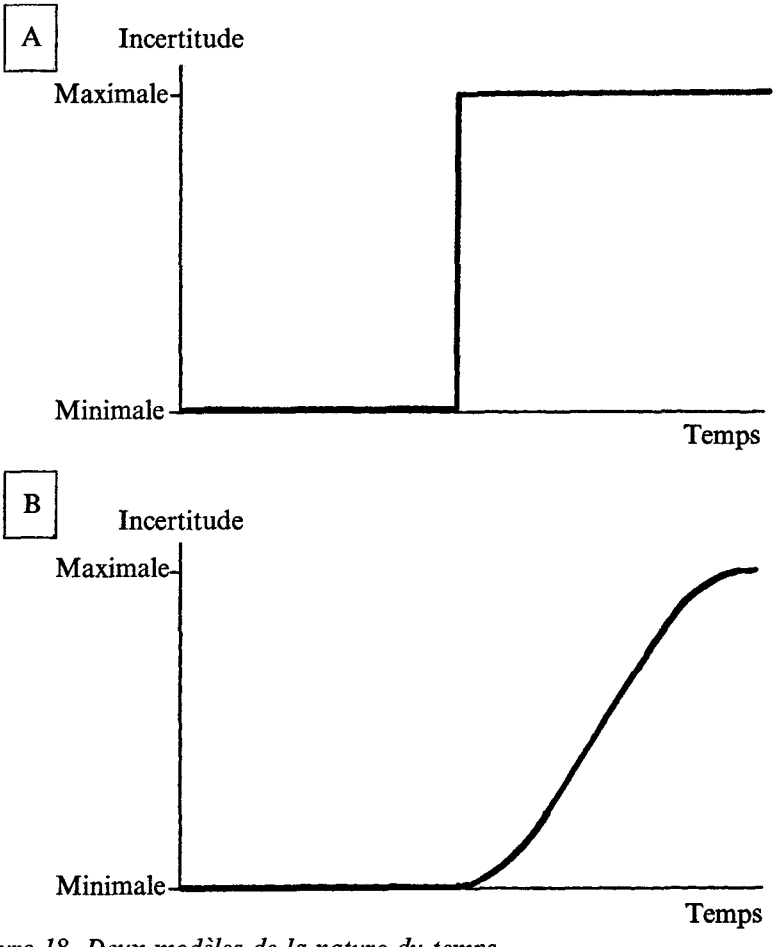



*Figure 18. Deux modèles de la nature du temps.*
*A : Modèle en « marche d'escalier » où le passage au présent se fait de manière abrupte. On passe d'un futur complètement indéterminé à un passé complètement déterminé.*
*B : Modèle en « pente douce ». Au lieu d'une transition brusque, on observe un créneau de « présent étendu » où le futur se fige graduellement en passé. (D'après Abraham, 1999.)*

Dans l'avenir immédiat, tout est plus ou moins fixé d'avance. Pour des raisons purement physiques comme l'inertie et l'accélération due à la gravité, la Lune continuera à suivre son orbite et une pierre lâchée il y a une seconde du sommet d'une falaise continuera de tomber jusqu'à ce qu'elle arrive en bas. Les animaux et les gens continueront d'agir en fonction de leurs intentions déjà formées. Plus le futur est proche du présent, plus il paraît prévisible, sauf catastrophe ou accident inattendu, ou encore décision surprise et acte créatif. Plus le futur s'éloigne du présent, moins il est prévisible et déterminé.

Même le futur très proche, relativement déterminé, n'est prévisible qu'en termes de probabilité. La vie quotidienne nous a habitués à cette sorte de prédiction probabiliste, sous la forme, par exemple, de bulletins météo ou de prévisions économiques, ou encore dans les tables de mortalité des assureurs. En fait, les actuaires des compagnies d'assurances ont été parmi les premiers, dans le domaine commercial, à utiliser la théorie mathématique des probabilités, à partir de la fin du XVII[e] siècle. Ces théories sont nées d'un échange de correspondances entre le mathématicien et philosophe Blaise Pascal (1623-1662) et le mathématicien Pierre de Fermat (1601-1665) sur les mathématiques des jeux de hasard, le lancer de dés et la valeur des paris.

Au début du XX[e] siècle, la plupart des scientifiques étaient persuadés que les prédictions fausses ou inexactes en termes de probabilités étaient simplement dues à l'insuffisance des connaissances de leurs auteurs et à leur capacité limitée d'effectuer les calculs adéquats. Tous les événements, pour eux, étaient pleinement déterminés au sein du monde physique. L'avenir était en principe totalement prévisible, même si en pratique la plupart des événements ne pouvaient pas être prévus avec un semblant d'exactitude. On s'obstinait à penser que tout finirait par être prévisible à condition de disposer d'une intelligence mathématique bien supérieure à la nôtre. Au début du XIX[e] siècle, le physicien français Pierre Simon de Laplace devait décrire cet état idéal sous la forme d'une sorte d'expérience mentale.

> Une intelligence qui pour un instant donné connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des

> êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome : rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir, comme le passé, serait présent à ses yeux[6].

Les physiciens d'aujourd'hui ont abandonné cette chimère. L'indéterminisme est au cœur de la physique quantique. Les prédictions ne sont possibles qu'en termes de probabilité, dans leur principe même. En outre, à la faveur du développement des théories du chaos et de la complexité, de nombreux processus naturels sont maintenant modélisés en termes de dynamique chaotique.

Le déterminisme à l'ancienne a cessé d'être un principe fondamental de la physique, bien qu'il ait encore son utilité en tant qu'abstraction mathématique dans des techniques comme la fuséologie. Le déterminisme mécaniste fonctionne très bien quand il s'applique à des machines spécialement conçues et fabriquées pour réagir de manière prévisible, comme les ordinateurs. Nous n'avons pas du tout envie de voir nos machines devenir capricieuses, soumises à des fluctuations, des probabilités ou des erreurs aléatoires. Ce qui n'empêche pas qu'elles se détraquent tout de même et tombent en panne de façon imprévisible.

Les pseudopodes d'intentions que les gens et les animaux projettent dans l'avenir se développent dans un milieu qui n'est ni complètement déterministe ni complètement indéterministe, mais probabiliste. Ils contribuent eux-mêmes à la probabilité de ce qui va se passer. Mes intentions exercent une influence sur l'avenir. Les intentions d'autrui, ainsi que les événements probables, influencent aussi mes intentions.

Se peut-il que les pseudopodes de nos intentions interagissent eux aussi dans l'avenir ? Par exemple, mon intention de prendre le train de Londres à Édimbourg fait que j'ai besoin de me trouver à King Cross Station tel jour à telle heure. Une de mes connaissances prévoit de prendre un train différent à King Cross, et il existe une certaine probabilité pour que nous nous rencontrions dans la gare. Nos intentions se recoupent. Peu de temps avant la rencontre, il est possible que je pense subitement à cette autre personne, ou qu'elle se mette à penser à moi. Puis nous nous

rencontrons réellement. Il est fréquent d'anticiper par la pensée de tels événements (chapitre 17).

La notion de pseudopodes d'intentions émis dans le domaine des probabilités futures ne constitue pas une théorie complète de la précognition ni d'aucun autre aspect du septième sens. Ce n'est qu'une tentative préliminaire d'envisager le septième sens en termes d'esprit étendu, en faisant appel à une métaphore biologique. Il est en effet possible de considérer les « organes du septième sens » comme des pseudopodes de l'esprit tournés vers le monde extérieur et vers l'avenir.

## Théories sur les phénomènes psychiques

Avant de discuter plus en détail de mes propres idées sur l'esprit étendu, faisons une brève récapitulation des autres théories existantes sur l'ensemble des phénomènes parapsychologiques afin de donner au lecteur une idée des solutions de rechange possibles[7].

1. Pour commencer, il y a le point de vue des sceptiques dogmatiques, pour qui il n'y a rien à expliquer. Tous les phénomènes qui semblent appartenir au « paranormal » sont des illusions, des erreurs, des coïncidences, le produit de signaux sensoriels subtils ou même le résultat de fraudes et de supercheries caractérisées. Toutes les preuves sans exception sont à contester, à ignorer ou à rejeter. L'esprit humain n'est rien de plus que l'activité du cerveau, et il n'existe aucun champ nouveau, aucun mode de transmission de l'information qui ne soit déjà connu de la science orthodoxe.

2. Depuis plusieurs décennies, certains parapsychologues ont adopté les théories dualistes de l'esprit et de la matière, suivant en cela le dualisme extrême de Descartes. Le monde de la matière est complètement séparé de celui de l'esprit ou de la conscience, qui est immatériel et existe en dehors de l'espace et du temps. Descartes lui-même pensait que l'esprit était d'essence abstraite et que les humains étaient les seules créatures mortelles à posséder cette nature spirituelle. De plus, c'étaient les seuls êtres spirituels à avoir une nature corporelle. Toutes les autres catégories d'êtres spirituels étaient immatérielles, comme Dieu et les anges.

La notion de conscience immatérielle non limitée par l'espace et le temps, ou plutôt située en dehors de l'espace et du temps, pourrait sans doute contribuer à expliquer comment les phénomènes parapsychologiques peuvent être provoqués à distance. Malheureusement, personne n'a encore été capable de suggérer exactement de quelle manière elle interagit avec le cerveau ou quoi que ce soit de matériel, puisqu'elle se situe essentiellement en dehors de l'espace[8]. Autre problème, le fonctionnement de l'esprit est en grande partie inconscient. Et où se situe l'inconscient? Est-il d'essence matérielle, dans l'espace, ou d'essence immatérielle, en dehors de l'espace?

Dernier point, et non des moindres, le dualisme cartésien attribue le monopole de la conscience aux êtres humains et la refuse aux animaux. Il ne saurait, par conséquent, expliquer la nature biologique du septième sens.

Une forme de conscience désincarnée située hors de l'espace et du temps serait peut-être l'idéal pour comprendre les idées abstraites éternelles et les équations mathématiques. Ce serait une compréhension totalement rationnelle et impersonnelle. Mais cette sorte de pensée rationnelle désincarnée ne serait pas d'un grand secours à une maman pour capter télépathiquement les besoins de son bébé, ni à un chien pour savoir à quel moment son maître va rentrer à la maison.

3. Un certain nombre de théoriciens ont suggéré qu'en plus des trois dimensions spatiales et de la dimension temporelle, il pourrait exister des dimensions supplémentaires susceptibles de contribuer à expliquer les phénomènes parapsychologiques. Dans les années 1920, lorsque des chercheurs comme J. W. Dunne ont suggéré l'existence d'une seule dimension supplémentaire, l'idée paraissait extrêmement hardie[9]. Dans les années 1970, Gertrude Schmeidler suggéra que l'univers comporte une dimension supplémentaire susceptible de former des «plis topologiques» à la faveur desquels deux régions apparemment très éloignées l'une de l'autre peuvent entrer en contact[10]. Quelques années plus tard, un modèle à huit dimensions de l'espace-temps fut proposé pour expliquer la PES[11].

Dans le domaine de la physique traditionnelle, les dimensions supplémentaires foisonnent à présent. Les équations de la phy-

sique quantique tiennent compte d'un grand nombre de dimensions nouvelles. Même chose pour la branche des mathématiques dénommée dynamique. En dynamique moderne, les processus de changement sont modélisés en « espaces des phases » à l'intérieur desquels le système se dirige vers un objectif appelé « attracteur ». Les attracteurs constituent un aspect essentiel de la théorie du chaos qui a, dans les années 1980, révolutionné toutes les idées scientifiques sur les systèmes complexes. Ceux-ci peuvent avoir des dizaines de dimensions, et même des centaines ou des milliers dans leurs espaces des phases [12].

Selon la théorie des supercordes, branche de la physique à cheval sur la cosmologie et la physique des particules, l'univers est censé s'appuyer sur onze dimensions, dont dix pour l'espace et une pour le temps [13]. La théorie des « branes » telle qu'elle est exposée par Stephen Hawking dans son livre *L'Univers dans une coquille de noix* [14] s'appuie sur dix ou onze dimensions.

Dans ces conditions, il n'est guère étonnant que certains chercheurs aient suggéré que l'existence de dimensions supplémentaires puisse aider à expliquer les phénomènes psi. Certains ont émis l'idée que de nombreux systèmes spatio-temporels indépendants pourraient coexister et interagir entre eux [15]. L'ennui, avec ces suggestions, c'est qu'elles restent extrêmement vagues. Elles n'expliquent pas clairement de quelle manière ces dimensions supplémentaires pourraient aider à comprendre la télépathie, par exemple, ou bien la précognition.

4. Jon Taylor a récemment proposé une théorie sur la PES où le transfert d'information s'effectue entre deux cerveaux vivants au moyen d'une sorte de résonance entre des configurations analogues d'activité nerveuse. Il explique la précognition en supposant, tout d'abord, que les événements futurs existent déjà, puis que l'effet de résonance peut s'exercer à travers le temps. Sa théorie s'appuie sur celle de la relativité restreinte. « La théorie spéciale de la relativité d'Einstein combine les trois coordonnées spatiales avec une coordonnée de temps pour créer un univers-bloc d'espace-temps quadridimensionnel. Ce modèle implique que tous les événements, futurs aussi bien que passés, existent déjà dans le continuum espace-temps [16]. » L'un des problèmes qui se posent, avec cette théorie, c'est que, même au sein de la physique proprement dite,

l'univers-bloc d'Einstein semble incompatible avec la physique quantique, où le futur n'est pas déterminé. Autre problème, l'univers-bloc ne paraît pas compatible avec quelque forme que ce soit de libre arbitre [17].

5. Dans les années 1970, le parapsychologue Rex Stanford a bâti une théorie générale des phénomènes psi qu'il a baptisée « comportement de conformité ». Bien que cette théorie soit assez vague, elle met l'accent sur deux caractéristiques essentielles des phénomènes parapsychologiques : tout d'abord, les effets psi se manifestent en fonction des besoins et des objectifs des organismes vivants ; et en second lieu, ces organismes, à travers leurs besoins et leurs objectifs, affectent les processus aléatoires [18]. L'un des points forts de la théorie de Stanford est qu'elle n'a pas besoin de faire appel aux intentions conscientes, conformément à l'observation selon laquelle les phénomènes psi se produisent souvent au niveau inconscient.

6. Le parapsychologue William Braud a apporté une contribution essentielle aux théories sur la PES, bien qu'il ne s'agisse pas à proprement parler d'une théorie en soi, en opposant les notions de « labilité » et d'« inertie ». La labilité est la prédisposition au changement, « la facilité avec laquelle un système peut varier d'un état à un autre, le taux de "libre variabilité" du système [19] ». L'inertie est son contraire : la tendance à résister au changement [20]. Braud suggérait que la psychokinésie était liée directement au caractère plus ou moins aléatoire du système cible. Plus il était labile, plus l'effet psi était susceptible de se manifester. Inversement, plus il y avait d'inertie, moins on pouvait s'attendre à un effet psi. En ce qui concerne la télépathie et les autres aspects de la PES, les esprits labiles devraient être plus réceptifs que les esprits dotés d'une forte inertie. Dans les états de rêve, de méditation et de relaxation, l'esprit est plus labile. Il saute rapidement d'une idée à l'autre ou d'une image à l'autre. Dans ces états, il semble plus ouvert aux influences parapsychiques. La nouveauté, également, augmente la réceptivité à l'effet psi. Par définition, elle apporte un changement par rapport à la routine. Au contraire, lorsque l'attention se concentre sur le monde physique et sur le monde social à l'extérieur, la stabilité et l'inertie de ces deux mondes enlève généralement à l'esprit une partie de sa labilité et le rend moins réceptif aux influences parapsychiques [21].

7. Depuis plus de quarante ans, certains chercheurs suggèrent que la physique quantique pourrait contribuer à fournir une explication aux phénomènes parapsychologiques.

Il existe depuis longtemps chez les physiciens quantiques une controverse sur ce qui constitue une « mesure » ou une « observation ». Pour certains physiciens, la conscience joue un rôle essentiel en établissant un lien entre l'observateur et la chose observée. Quelques-uns, en particulier Evan Harris Walker, sont allés plus loin en suggérant que la conscience interagit avec les processus quantiques non seulement dans le monde extérieur, sous forme de psychokinésie, mais aussi à l'intérieur du cerveau lui-même [22]. D'après cette théorie, la conscience impose la cohérence, la signification, l'ordre ou l'information sur ce qui, autrement, ne serait que du bruit aléatoire aussi bien dans le cerveau que dans le monde extérieur [23].

Un autre aspect de la théorie quantique est illustré par la « non-localité », également connue sous le nom de « non-séparabilité » ou « interconnexion ». D'après cette théorie, quand un système quantique (par exemple un atome) se fragmente, ses deux parties demeurent « interconnectées » de telle manière que toute modification chez l'une entraîne instantanément une modification chez l'autre, même si de nombreux kilomètres les séparent. Par exemple, lorsqu'un atome émet une paire de photons, leur polarisation est indéterminée, mais il faut qu'elle soit opposée. Dès que la polarisation de l'un est mesurée, l'autre a immédiatement la polarisation inverse. Cet aspect de la théorie quantique posait beaucoup de problèmes à Albert Einstein, précisément dans la mesure où elle semblait autoriser une « action fantôme à distance ». Mais l'expérimentation a montré que la non-localité quantique est bel et bien une caractéristique fondamentale de la réalité [24].

Plusieurs physiciens quantiques ont suggéré que des phénomènes comme la télépathie et la psychokinésie font intervenir la notion de non-localité quantique. La physique quantique explique peut-être l'action fantôme à distance qui permet à un esprit d'en influencer un autre ou encore d'influencer le système physique sur lequel il se focalise.

Brian Josephson et sa collègue Fotini Pallikari-Viras, dans un article intitulé « Utilisation biologique de la non-localité quan-

tique », ont émis l'idée que la focalisation sur un objectif donné est susceptible de modifier les distributions des probabilités quantiques, et que cette focalisation devait normalement devenir de plus en plus efficace avec l'apprentissage.

> Le processus de focalisation en question peut être illustré par une petite expérience extrêmement simple. On prend une bobine électrique reliée par un fil conducteur à un ampèremètre situé à une courte distance de là. L'aiguille de l'ampèremètre peut être déviée si l'on déplace un aimant au voisinage de l'ampèremètre. Si on demande à une personne ignorante des principes du magnétisme de faire dévier l'aiguille dans une direction donnée, elle va tout d'abord agiter l'aimant au hasard pour voir comment se comporte l'aiguille. Peu à peu, elle découvrira le principe en jeu et saura utiliser l'aimant de manière à provoquer une déviation dans la direction souhaitée. Pour illustrer les processus décrits plus haut, la phase d'apprentissage va permettre de transformer une distribution initialement aléatoire des mouvements de l'aimant en une distribution focalisée par rapport à l'objectif, selon les principes évoqués plus haut. Notre suggestion est que des mécanismes du même genre peuvent opérer au niveau *microscopique* dans les biosystèmes [25].

Nous n'avons pas passé en revue la totalité des théories existantes sur les phénomènes psi, mais ce qui précède donne au moins une idée des principales idées en cours dans ce domaine. Cela montre également à quel point nous sommes loin de comprendre tous ces phénomènes encore inexpliqués. Ma propre hypothèse ressemble à certaines idées exposées plus haut, mais ne fait appel ni à la physique quantique ni aux théories sur la conscience humaine. Elle est fondée sur la biologie. En tant que biologiste, je considère que les phénomènes parapsychiques sont ancrés dans notre nature biologique et je suggère qu'ils ont pour substrat des champs d'une catégorie inhérente à tous les organismes vivants, les champs morphiques.

# 19

# Les champs mentaux

J'ai acquis pour la première fois la conviction que les organismes vivants étaient organisés selon des champs à l'époque où je faisais des recherches à l'université de Cambridge sur le développement des végétaux. Comment une plante croît-elle à partir d'un simple embryon à l'intérieur d'une graine pour devenir une digitale pourprée, un séquoia ou un bambou? Comment les feuilles, les fleurs et les fruits acquièrent-ils leur forme caractéristique? Ces questions concernent ce que les biologistes appellent la morphogenèse, c'est-à-dire l'élaboration des formes. Le problème est le même en ce qui concerne la compréhension de la manière dont, chez les animaux, la cellule-œuf fertilisée donne naissance à une drosophile, un poisson rouge ou un éléphant.

La réponse naïve consiste à dire que tout est programmé génétiquement. Chaque plante ou animal, dans sa phase de développement, suit les instructions codées dans ses gènes. L'ennui, avec cette théorie, c'est que nous savons parfaitement bien ce que font les gènes: ils codent pour la séquence d'amino-acides qui fabriquent les molécules de protéine. Certains s'occupent de superviser la synthèse des protéines. On est loin d'une «programmation» de la morphogenèse ou du comportement instinctif.

Les gènes permettent aux cellules de fabriquer les protéines nécessaires à chaque stade du développement de l'organisme. Mais en quoi le fait de disposer de la bonne protéine explique-t-il la forme d'une fleur ou la structure d'une souris? Personne ne

connaît la réponse à cette question. Il s'agit de l'un des grands problèmes non résolus de la biologie. Sydney Brenner, l'un des biologistes moléculaires les plus perceptifs de notre époque, résumait ainsi la situation en 2001 :

> Si vous dites simplement : « Le développement consiste à activer les bons gènes au bon endroit et au bon moment, et voilà la réponse », vous avez tout à fait raison. Mais vous n'êtes pas plus avancé pour autant. Car ce que nous aimerions savoir faire, dans le fond, c'est y aller carrément en créant une souris. [...] Bien entendu, nous en sommes incapables, mais nous aimerions au moins pouvoir fabriquer une souris *gedanken* (imaginaire) [1].

Depuis une quarantaine d'années, un énorme effort a été accompli dans l'étude des gènes et de l'activité génétique. Une très vaste quantité d'informations est disponible ; mais comme le fait remarquer Brenner, cela ne permet nullement de comprendre la genèse d'une souris ou de tout autre organisme vivant. Activer des gènes et fabriquer les bonnes protéines dans les bonnes cellules au moment adéquat n'est qu'un premier pas qui devra être suivi de beaucoup d'autres.

Dire que les cellules, tissus et organes s'assemblent de manière automatique revient à faire croire qu'il suffit de faire livrer au bon moment tous les matériaux sur un chantier de construction pour que l'édifice prenne forme tout seul en obéissant à des forces physiques aveugles. De toute évidence, tel n'est pas le cas. Les immeubles ne se construisent pas tout seuls. Non seulement il faut des plans, mais ces plans ne sont pas contenus dans les matériaux de construction. Ils constituent une directive spatiale, une configuration d'informations. Ce qui ne les empêche pas d'avoir des effets réels et d'indiquer avec précision comment les matériaux de construction doivent être utilisés et quel aspect l'immeuble aura finalement.

Depuis les années 1920, de nombreux biologistes qui ont étudié le développement des plantes et des animaux ont acquis la conviction qu'en plus des gènes, il doit y avoir dans l'organisme en développement des champs organisateurs appelés champs morphogénétiques. Ces champs contiennent, pour ainsi dire, des plans

invisibles des différents organes et de l'organisme dans son ensemble. Dans les modèles mathématiques des champs morphogénétiques, les cibles du processus morphogénétique sont représentées par les *attracteurs*. Ces attracteurs résident dans des « bassins d'attraction » à l'intérieur d'un espace des phases multidimensionnel et guident l'organisme en évolution vers des objectifs ou cibles développementaux[2]. Ainsi, l'évolution d'une souris est dictée par un champ propre aux souris, et l'évolution d'un pin sylvestre par un champ propre à cette espèce.

Ces champs contribuent à expliquer non seulement le développement normal d'un organisme, mais aussi sa régénération. Coupez un saule pleureur ou un ver plat en morceaux, et chaque morceau reconstituera un organisme entier (figure 19). Comme d'autres catégories de champs, les champs morphogénétiques sont de nature intrinsèquement holistique. Les fragments isolés conservent la capacité de recréer la totalité de l'individu parce que chacun d'eux reste lié au champ de l'organisme total.

Tronçonnez un aimant, et chaque segment constituera un aimant total, entouré d'un champ magnétique intégral. Les systèmes organisés par des champs sont très différents des systèmes purement mécanistes tels que les ordinateurs. Les ordinateurs ne s'assemblent pas d'eux-mêmes. Ils sont assemblés en usine selon des spécifications extérieures. Morcelez un ordinateur, vous n'obtiendrez rien d'autre qu'un tas de plastique et de ferraille.

Dans les systèmes organisés en champs, les parties interagissent à travers le champ du système total. Par exemple, les planètes et le Soleil interagissent à travers le champ gravitationnel du système solaire. Les champs magnétiques se situent à l'intérieur et autour des aimants. Ils interagissent avec les champs magnétiques voisins et aussi avec les courants électriques. De la même manière, les champs morphogénétiques se situent à l'intérieur et autour des plantes et des animaux qu'ils organisent, et assurent la liaison entre leurs différentes parties[3].

Le problème, c'est que personne ne connaît exactement la nature de ces champs morphogénétiques ni leur mode de fonctionnement. La plupart des biologistes pensent que les explications finiront par être données en termes de physique et de chimie traditionnelles. Pour différentes raisons, je ne suis pas de cet avis. Je pense qu'il

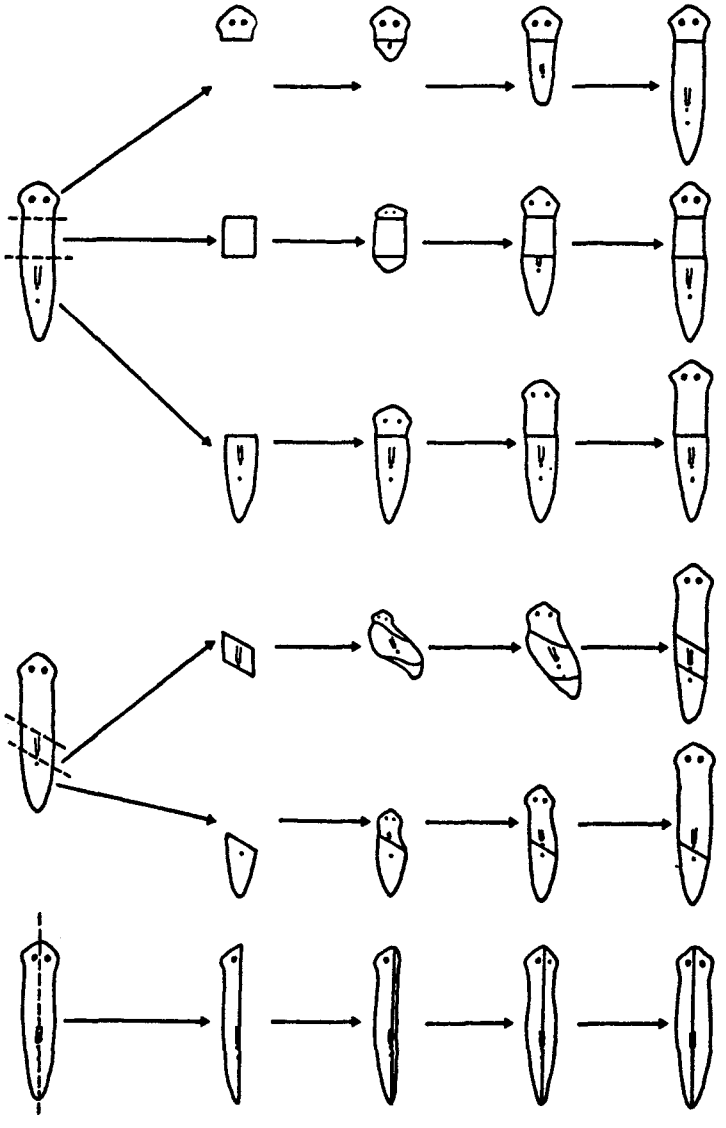


*Figure 19. Régénération d'un ver plat (appartenant au genre Planaire) à partir de fragments sectionnés comme indiqué sur la gauche. (D'après Morgan, 1901.)*

s'agit d'un nouveau type de champ non encore reconnu par la physique. Dans les deux livres que j'ai publiés sur la question, *Une nouvelle science de la vie* et *La Mémoire de l'univers*, j'examine en détail la question de la nature de ces champs et les preuves apportées par l'expérimentation [4]. Je me contenterai ici de résumer leurs caractéristiques principales.

Tout d'abord, les champs morphogénétiques fonctionnent en imposant des modes d'activité ou des structures aux processus autrement aléatoires ou indéterminés des systèmes qu'ils contrôlent. Ensuite, ils comportent des attracteurs qui entraînent les systèmes soumis à leur influence vers des objectifs futurs. Enfin, ils évoluent en même temps que les organismes vivants eux-mêmes. Les champs morphiques de chaque espèce ont leur histoire propre et contiennent une mémoire intrinsèque grâce à un processus que j'appelle résonance morphique. Cette résonance se manifeste entre modes d'activité propres à des systèmes auto-organisateurs sur la base de la similitude, indépendamment de la distance qui les sépare. La résonance morphique s'exerce à travers l'espace et le temps, du passé au présent.

Par le biais de la résonance morphique, chaque membre d'une même espèce puise dans la mémoire collective de cette espèce et y contribue en même temps. Par exemple, lorsqu'un embryon de souris se développe, il est guidé par des champs morphogénétiques propres à son espèce, qui contiennent le souvenir spatial d'innombrables souris qui l'ont précédé ainsi que des organes, tissus et cellules qui les constituent.

Les champs morphogénétiques ne limitent pas leur influence à la formation des cellules, tissus, organes et organismes vivants. Ils fonctionnent également au niveau moléculaire. Par exemple, les champs morphogénétiques d'une molécule de protéine indiquent la manière dont les chaînes d'amino-acides doivent se replier pour donner à la protéine sa forme caractéristique. Les gènes spécifient l'ordre séquentiel des amino-acides dans les chaînes, mais ne déterminent pas la manière dont ces chaînes se replient. Une chaîne donnée peut en théorie se replier selon un nombre astronomique de conformations différentes. Pour une chaîne typique de 100 amino-acides, il y a des trillions de conformations tridimensionnelles possibles. Si le repliement se faisait en les «explorant»

au hasard jusqu'à ce que soit trouvée la conformation la plus énergétiquement stable, le processus demanderait probablement un délai supérieur à l'âge de l'univers[5]. (On appelle parfois cela le paradoxe de Levinthal, d'après le biologiste moléculaire Cyrus Levinthal[6].) En fait, le processus en question ne prend que quelques secondes, quelques minutes tout au plus. Circonstance aggravante, il n'y a pas pour les protéines une seule possibilité de conformation pour l'état de plus basse énergie. Mathématiquement, elles sont très nombreuses. Dans les études sur le repliement des protéines, ce problème est désigné sous le nom de « minimum multiple[7] ». Cependant, après trente-cinq années de recherche intensive, la question du repliement des protéines demeure l'un des grands problèmes non encore résolus de la biologie moléculaire[8].

Les modèles mathématiques les plus réussis du processus de repliement font de la conformation finale de la protéine un attracteur ou « bassin d'attraction[9] ». Ces modèles sont en accord avec l'idée que le repliement est déterminé par un champ morphogénétique apportant d'importantes restrictions à des processus qui, autrement, seraient aléatoires ou indéterminés[10].

Les champs morphogénétiques appartiennent à une plus vaste catégorie de champs, les champs morphiques, qui comportent une mémoire inhérente acquise par résonance morphique. Parmi les autres catégories de champs morphiques, on peut citer les champs comportementaux, qui définissent le comportement et les instincts des animaux. À mesure qu'un chaton grandit, ses instincts et son comportement sont guidés par les résonances morphiques des innombrables chats qui l'ont précédé dans le passé. Son champ morphique contient la mémoire collective de l'espèce. Ces champs interagissent avec le système nerveux et le cerveau en imposant un ordre et une configuration à des processus internes qui seraient autrement chaotiques ou indéterminés. Nous examinerons ce problème un peu plus loin.

En outre, les champs morphiques des groupes sociaux, ou encore champs sociaux, coordonnent le comportement des sociétés animales telles que les colonies de termites, les volées d'oiseaux, les bancs de poissons et les meutes de loups (chapitre 7).

Les champs morphiques servent également de substrat à nos perceptions, à nos pensées et à nos autres processus mentaux. Les champs morphiques de nos activités mentales s'appellent des « champs mentaux ». Par le biais des champs mentaux, l'esprit étendu émet des prolongements dans son environnement au moyen de l'attention et des intentions, et établit ainsi une liaison avec des membres d'autres groupes sociaux. Ces champs contribuent à expliquer des phénomènes comme la télépathie, la sensation d'être observé, la clairvoyance et la psychokinésie. Ils peuvent aider aussi à comprendre les prémonitions et la précognition au moyen d'une projection d'intentions en direction du futur.

## Les champs mentaux et le cerveau

Les champs morphiques de perception, de comportement et d'activité mentale plongent leurs racines dans l'activité cérébrale, mais étendent leurs prolongements bien au-delà du cerveau. Pour prendre une analogie grossière, considérons le téléphone mobile. Les communications qu'il achemine plongent leurs racines dans l'activité électrique de ses circuits et de ses composants électroniques. Mais les communications radio sont portées par des champs électromagnétiques qui s'étendent bien au-delà de la structure matérielle et des circuits électriques du téléphone. Par analogie, je suggère que les champs mentaux perceptuels et comportementaux sont étroitement liés à l'activité du cerveau, mais qu'ils s'étendent largement au-delà par l'intermédiaire de l'attention et des intentions.

Il y a quelques dizaines d'années, la communauté scientifique avait coutume de comparer le cerveau à un central téléphonique, avec son réseau de nerfs relié aux organes des sens qui transmet des signaux au standard principal, lequel est relié aux neurones qui traitent les informations ou déclenchent l'activité musculaire ou glandulaire. Mais la métaphore téléphonique a fait son temps. Elle est aujourd'hui remplacée par l'informatique. Le cerveau est un ordinateur et les cellules nerveuses fonctionnent comme des transistors dans un réseau électronique. Mais la recherche sur l'activité cérébrale ne corrobore pas ces modèles informatiques avec leurs circuits câblés.

La réalité est qu'il existe des configurations d'activité complexes au sein de vastes populations de neurones. Ces configurations d'activité peuvent être détectées soit au moyen de techniques d'imagerie cérébrale qui « illuminent » différentes parties du cerveau en proportion de leur activité, soit en mesurant l'activité électrique au moyen d'électrodes positionnées à la surface du cerveau.

Le neurophysiologiste Walter Freeman, de l'Université de Californie à Berkeley, a passé de nombreuses années à faire des recherches sur les modes de distribution de l'activité cérébrale, particulièrement en relation avec la perception olfactive. Ses collaborateurs et lui ont découvert que ces modes de distribution ne sont pas fixes, mais varient en fonction de l'expérience de l'animal. « Les cartes de l'activité [du cerveau] sont continuellement en train de se dissoudre pour se reconstituer de manière différente surtout relativement les uns aux autres. Quand un animal apprend à réagir à un nouveau stimulus olfactif, on assiste à un décalage de tous les autres modes de distribution, y compris ceux qui ne sont pas directement concernés par le processus d'apprentissage. Il n'existe pas de représentation fixe, comme dans le cas des ordinateurs. Il n'y a que des significations. »

Pour Freeman, ces significations dépendent des intentions, qui se situent souvent au niveau inconscient. Il modélise l'interprétation des significations en termes d'attracteurs, en utilisant le langage de la dynamique [11]. Il suggère que l'activité du cerveau est modifiée par les significations et les intentions, précisément dans la mesure où elle est chaotique, au sens où l'entend la théorie du chaos. « [Le cerveau] baigne dans le chaos [12]. »

Je suggère pour ma part que les champs morphiques contribuent à imposer un ordre et des modalités à ce chaos sensible, et interagissent avec le cerveau par le biais de leur activité ordonnatrice. Ils contiennent une mémoire intrinsèque par résonance morphique. Ils émettent également des prolongements bien au-delà du cerveau, au moyen de l'attention et des intentions.

## Membres fantômes et image corporelle

Nous avons vu que l'image que nous percevons des objets qui nous entourent est située à l'endroit où elle nous semble être, c'est-à-dire à l'extérieur du cerveau. La même règle s'applique à l'image que nous avons de notre propre corps.

La théorie conventionnelle nous enseigne que notre image corporelle réside à l'intérieur de notre cerveau et que, lorsque nous sentons la pression de notre postérieur sur une chaise ou bien une douleur au genou, ces sensations ne sont pas localisées là où nous avons l'impression qu'elles le sont, mais dans notre tête. Pour ma part, je suggère que ces sensations résident là où elles nous semblent être, au lieu de se bousculer dans notre cerveau.

L'opposition entre la théorie du cerveau et celle des champs est particulièrement évidente dans le cas des membres fantômes. Quand une personne perd un membre à la suite d'un accident ou d'une amputation, elle garde généralement la sensation du membre perdu. C'est un fantôme, mais la sensation est bien réelle.

Ces fantômes ne s'estompent pas forcément avec le temps. Des mutilés de la Seconde Guerre mondiale m'ont affirmé que la sensation fantôme était aussi forte aujourd'hui qu'il y a un demi-siècle. Leo Unger, par exemple, a eu les deux pieds détruits par une mine sur le front norvégien en 1944. Il a fallu l'amputer des deux jambes au-dessous des genoux. « Depuis le début, j'ai la sensation que mes jambes et mes pieds sont toujours là. Au début, j'avais souvent des douleurs fantômes, comme des boules de feu qui descendaient dans mes jambes, jusqu'aux orteils. Vingt ans après, cela se produisait beaucoup moins souvent, mais j'ai souvent l'impression que mes os des pieds sont brisés, exactement comme au moment où j'ai été blessé. »

Beaucoup de personnes qui ont des membres fantômes disent pouvoir les déplacer comme s'ils étaient réels. Par exemple, des gens qui viennent de subir une amputation du bras essaient de décrocher le téléphone jusqu'au moment où ils se rappellent que leur bras n'existe plus physiquement.

Parfois, ces fantômes s'amenuisent avec le temps, mais jamais lorsque la personne a un bras ou une jambe artificiels. Dans ce cas, le membre fantôme s'ajuste au membre artificiel, il « s'insère dans

la prothèse comme la main dans un gant[13] ». Et si quelqu'un dont le fantôme s'est amenuisé se met à porter une prothèse, le fantôme a tendance à réapparaître et à s'y installer[14]. En fait, ces fantômes jouent un rôle important dans l'adaptation aux membres artificiels et facilitent grandement leur utilisation. Les spécialistes disent souvent que le fantôme « anime » la prothèse. L'un d'eux exprime la chose en ces termes : « L'accessoire sans vie est animé par le fantôme vivant[15]. »

Ma suggestion est que les fantômes sont les champs des membres manquants. Et ils se trouvent exactement là où ils semblent être[16].

Le point de vue conventionnel veut qu'ils se trouvent dans le cerveau, là où toutes nos autres expériences sont censées se trouver. Mais les tentatives médicales de localiser ces fantômes à l'intérieur du système nerveux se sont toujours montrées particulièrement vaines.

Au début, l'hypothèse qui prévalait voulait que les fantômes soient les produits du cerveau en raison des influx nerveux parvenant au moignon du membre amputé, en particulier au niveau des nodules situés aux extrémités sectionnées des nerfs, que l'on appelle « névromes ». Les impulsions en provenance des névromes étaient censées remonter la moelle épinière jusqu'au cerveau, produisant dans les aires sensorielles du cortex cérébral des sensations qui étaient ensuite « renvoyées » au membre manquant. Cette théorie fut testée de nombreuses fois sous forme de tentatives chirurgicales de soulager la douleur dans le membre fantôme en pratiquant l'ablation du névrome ou la résection des nerfs du moignon à la racine, près de la moelle épinière. Malheureusement pour la majorité des patients, les fantômes persistèrent et la douleur ne fut pas guérie[17].

L'hypothèse du moignon se heurtait à un autre sérieux problème. Elle était incapable d'expliquer pourquoi certaines personnes nées sans membres ressentent les fantômes de leurs membres absents alors que les nerfs n'ont subi aucune lésion[18].

Selon une autre hypothèse, le fantôme résultait d'un excès d'activité nerveuse de la moelle épinière, du fait que les nerfs ne recevaient plus les influx normaux en provenance des membres. Les chirurgiens coupèrent donc différents parcours nerveux dans

la moelle épinière pour essayer de réduire la douleur fantôme, mais ces traitements, là encore, échouèrent. Les fantômes persistèrent ainsi que la douleur [19].

J'ajouterai que l'expérience des paraplégiques ne corrobore pas la théorie selon laquelle les fantômes seraient causés par un excès d'activité nerveuse au niveau de la moelle épinière. La paralysie partielle des paraplégiques est due à une lésion de la moelle épinière, et ces patients ont perdu le contrôle de leur corps en dessous de la partie endommagée ou sectionnée. Mais ils ont fréquemment la sensation d'un membre inférieur fantôme, voire d'un organe génital. Il arrive qu'ils ressentent des douleurs fantômes au niveau de la jambe ou du bas-ventre, alors qu'il est impossible qu'un influx nerveux quelconque franchisse la lésion de leur moelle épinière [20].

Il ne restait plus qu'à chercher la source de ces fantômes dans le cerveau proprement dit. Gaillardement et pleins d'espoir, les chirurgiens procédèrent à l'ablation de certaines zones du thalamus et du cortex sensoriel normalement réceptrices de l'influx nerveux en provenance du membre manquant. Leurs vaillants efforts pour supprimer la douleur fantôme ne furent généralement pas couronnés de succès [21].

On chercha alors la source des fantômes encore plus profondément dans le cerveau. Une hypothèse fut proposée, selon laquelle l'image corporelle était produite par un réseau neuronal complexe, situé à l'intérieur du cerveau et baptisé neuromatrice, qui serait intégré aux nerfs. Cette neuromatrice « génère des structures, traite les informations qui passent par elle et donne finalement naissance à l'image perçue comme le corps global [22] ». Le gros problème, avec cette théorie, c'est qu'elle est virtuellement impossible à tester. Essayer de faire disparaître un fantôme en détruisant la neuromatrice « reviendrait à détruire pratiquement la totalité du cerveau [23] ».

Une autre hypothèse encore attribue ces fantômes au processus de « réagencement » des aires du cerveau qui ne reçoivent plus l'influx nerveux de l'organe amputé auquel elles étaient habituées [24]. La création de nouvelles connexions nerveuses avec le cerveau est sans doute susceptible d'éclairer certains aspects des fantômes, mais elle ne saurait expliquer leur existence au début,

car ils se manifestent immédiatement après l'amputation, longtemps avant que le réagencement ait eu le temps de se faire.

Nous pourrions pour la plupart, si nous le désirions, faire l'expérience d'un bras fantôme sans avoir à subir d'amputation ni de lésion d'un nerf, et surtout sans réagencement au niveau cérébral. Une simple anesthésie peut produire un fantôme en moins d'une heure. Cela arrive couramment à des patients qui doivent se faire opérer du bras, après une rachianesthésie. Environ 90 % des patients éprouvent la sensation d'un bras fantôme entre vingt et quarante minutes après l'injection de l'anesthésique dans leur plexus brachial, qui a pour conséquence l'insensibilisation des nerfs de la région du bras. Quand ces patients ferment les yeux, ils peuvent bouger le bras, le soulever, fermer la main et remuer les doigts. Le bras paraît totalement normal. Mais quand ils les rouvrent, ils s'aperçoivent généralement avec stupéfaction que leur bras est inerte sur le lit, alors qu'ils sentent le bras fantôme dans une position différente. La plupart du temps, quand ils s'aperçoivent du décalage entre leur sensation et la réalité, le fantôme réintègre rapidement le membre réel et fusionne avec lui[25]. La perception du membre par le patient s'ajuste à la réalité. Et lorsque l'effet de l'anesthésique s'estompe, le fantôme disparaît. C'est la même chose pour de nombreux opérés de la jambe. Quand le patient est allongé sur le dos, la jambe fantôme, en général, se soulève plus haut que la jambe réelle[26].

Quand ils essaient d'expliquer ces fantômes, les chercheurs font abondamment appel à des concepts du genre « schéma corporel » ou « image du corps », localisés on ne sait où à l'intérieur du cerveau[27]. Il reste que la théorie selon laquelle l'image corporelle serait tout entière à l'intérieur du cerveau n'est rien d'autre qu'une conjecture. Toutes les tentatives en vue de la localiser ont eu des résultats remarquablement négatifs. Sans compter que l'hypothèse du cerveau va à l'encontre de l'expérience directe des gens. Il est bien plus simple et logique de supposer que l'image corporelle et le membre fantôme se trouvent exactement là où ils semblent être.

L'existence des membres fantômes ouvre des perspectives fascinantes en ce qui concerne les expériences hors du corps. Plusieurs sondages ont montré qu'une personne sur cinq environ a connu un

épisode de sortie du corps, particulièrement dans des moments critiques[28]. Dans les cas les plus typiques, on se voit séparé de son corps physique, comme si on se trouvait dans un autre corps. Par exemple, quelqu'un qui venait de subir une opération sous anesthésie générale déclara à son réveil : « Je planais au-dessus de la table d'opération, et je voyais mon corps physique étendu là[29]. » Ce n'était plus un membre fantôme que ce patient percevait, mais tout un corps fantôme, distinct de son corps physique. Ces expériences de sortie du corps sont courantes juste avant le moment de la mort. Elles font partie des états de « mort imminente[30] ». Selon les conclusions du neurologue Ronald Melzack, qui a consacré de nombreuses années à l'étude des membres fantômes, « il est évident que l'expérience que nous avons d'un corps peut avoir lieu en l'absence de tout corps. Nous n'avons pas besoin d'un corps pour sentir sa présence[31]. »

Je suggère que tout membre fantôme est en réalité le champ morphique du membre perçu de l'intérieur. Tout corps fantôme est constitué par le champ morphique de ce corps perçu de l'intérieur. La question, importante, est de savoir si le corps fantôme survit à la mort du corps physique. Je ne suis pas en mesure d'apporter une réponse à cette question.

## L'esprit étendu et l'expérience personnelle

J'ai suggéré tout au long de cet ouvrage que notre esprit s'étend au-delà de notre cerveau, même dans ses actes de perception les plus simples. L'image que nous avons des objets qui nous entourent se trouve à l'endroit où elle nous semble être. Sujet et objet ne sont pas radicalement séparés, le sujet dans sa tête et l'objet dans le monde extérieur. Les deux sont connectés.

Au moyen de la vision, le monde extérieur parvient jusqu'à notre esprit. Le monde subjectif de l'expérience est projeté vers l'extérieur au moyen des champs de perception et d'intentions.

Nos intentions émettent des prolongements dans le monde qui nous entoure, et aussi dans l'avenir. Nous sommes reliés à notre environnement mais nous sommes aussi reliés entre nous.

De la même manière, notre esprit imprègne notre corps, et notre

image corporelle se trouve là où nous la sentons, dans tout notre corps et non pas uniquement dans notre tête.

Il peut paraître déroutant, au début, de prendre au pied de la lettre les indications de notre expérience immédiate. Nous sommes habitués à la théorie qui nous dit que toutes nos pensées, toutes nos images et tous nos sentiments se situent à l'intérieur du cerveau et non pas à l'endroit où ils semblent être. Pour la plupart, nous avons assimilé cette notion à l'âge de dix ou onze ans. Bien que Francis Crick ait surnommé cette théorie l'« hypothèse stupéfiante », elle n'est généralement pas considérée comme une hypothèse scientifique susceptible d'être testée. Elle est au contraire considérée comme une vérité par la science et la médecine institutionnelles, et la plupart des gens cultivés l'acceptent comme « scientifiquement correcte ». Pourtant, la théorie « esprit = cerveau » a très peu d'éléments probants en sa faveur. Non seulement elle prend le contre-pied de l'expérience directe, mais elle écarte toute possibilité d'existence d'un septième sens, obligeant ceux qui y adhèrent à nier ou à ignorer toutes les preuves qui vont à son encontre.

La notion d'esprit étendu nous donne la possibilité de prendre au sérieux les preuves de l'existence d'un septième sens chez les humains et chez les animaux. Elle nous aide à admettre que ce septième sens fait partie intégrante de notre nature biologique. Et elle nous ouvre de vastes perspectives de recherche et d'exploration du monde naturel. Dans l'appendice A, je suggère des moyens, pour tous ceux que cela intéresse, de prendre part à ce nouveau programme de recherche.

L'acceptation de cette idée que notre esprit se prolonge au-delà de notre cerveau a pour effet de nous libérer. Nous ne sommes plus prisonniers des limites étroites de notre boîte crânienne. Notre esprit n'est plus isolé, séparé des autres esprits. Nous ne sommes plus aliénés par rapport à notre propre corps, à notre environnement et aux autres espèces animales. Nous sommes interconnectés.

# APPENDICES

# Appendice A
# Comment participer à la recherche

La plupart des domaines de recherche exposés dans ce livre sont remarquablement sous-exploités. Il y a là un énorme potentiel d'exploration et de découverte. Tous ceux qui s'intéressent suffisamment à ces questions peuvent y prendre part. En particulier, il y a là pour les étudiants de formidables occasions de présenter des projets.

N'hésitez pas à me faire part de vos observations et de vos résultats soit par e-mail sur mon site Internet (www.sheldrake.org), soit par courrier normal envoyé à l'une des adresses dont vous trouverez la liste à la fin de cet appendice.

## Noter vos expériences spontanées

De nombreuses personnes connaissent des épisodes personnels de télépathie, de sensation d'être observé ou de prémonition, ou les observent dans leur entourage et chez leurs animaux familiers. Mais trop souvent ces incidents sont rapidement oubliés ou deviennent flous dans la mémoire. La meilleure façon d'en garder une trace précise est de noter ce qui s'est passé juste après, de préférence dans un carnet spécial ou sur ordinateur.

Les expériences personnelles sont particulièrement précieuses quand il y a des témoins. Il est important de noter le nom des personnes présentes quand il y en a. Par exemple, si on fait un rêve inhabituel qui se révèle plus tard prémonitoire, la preuve est nette

si le rêve a été noté au réveil, mais elle est encore plus forte si on a raconté son rêve à quelqu'un avant que les événements dont il semble apporter la prémonition ne se soient produits.

Pour les faits qui se déroulent de façon répétée, il est précieux de tenir un registre spécial. Par exemple, s'il vous arrive souvent de savoir qui vous appelle avant de décrocher le téléphone, notez ces intuitions avant de répondre dans un registre que vous laisserez à côté du téléphone. Par la suite, vous compterez le nombre de fois où vous avez deviné juste ou répondu faux, avec la date et l'heure. Notez aussi si c'était un appel attendu ou non.

## Mamans et bébés

Pour les mamans qui constatent des montées de lait occasionnelles lorsqu'elles sont loin de leur bébé, il est intéressant de tenir deux cahiers, comme nous l'avons décrit au chapitre 3. La maman en garde un avec elle et laisse l'autre à son compagnon ou à la baby-sitter. Quand le lait monte, elle note l'heure et les circonstances. La personne qui garde le bébé note les heures auxquelles celui-ci pleure ou manifeste des signes de détresse. Plus tard, en comparant les deux cahiers, on pourra déterminer si la montée de lait coïncide avec les pleurs du bébé, et établir une statistique.

Pour les mamans qui se réveillent souvent la nuit juste avant que leur bébé se mette à pleurer, il faudrait pouvoir enregistrer les deux séparément en vidéo pour étudier en détail la séquence des événements. Si la mère et l'enfant sont dans la même pièce, il est difficile d'exclure les signaux sensoriels normaux, en particulier sonores. Les observations sont beaucoup plus intéressantes si la mère et l'enfant sont dans des pièces séparées. Si les deux sont filmés par des caméras séparées sur une bande affichant un code de temps, l'examen ultérieur des bandes permettra d'éclaircir un certain nombre de questions demeurées jusqu'ici sans réponse. Le bébé donne-t-il des signes qu'il va se réveiller, et cela alerte-t-il la mère qui se réveille avant lui ? Est-ce que les deux commencent à s'agiter en même temps ? Et que se passe-t-il si la mère et l'enfant se réveillent à des moments inhabituels, à cause d'une situation d'urgence ou de crise ?

## Chiens, chats et perroquets qui attendent leur maître

Si un animal semble anticiper le retour d'un membre de la famille, la meilleure manière de conduire les recherches est de noter dans un carnet l'heure à laquelle l'animal manifeste des signes d'attente, puis de noter l'heure à laquelle la personne arrive réellement. On notera aussi son heure de départ et son mode de déplacement. Afin d'écarter toute possibilité de réaction à des signaux habituels, par exemple un bruit de moteur familier, il faudrait que la personne arrive parfois à des heures inhabituelles, sans prévenir personne à la maison, et par un moyen de transport exceptionnel tel qu'un taxi.

Pour des observations plus précises, il est important d'utiliser un Caméscope orienté en permanence, pendant l'absence de la personne, vers l'endroit où l'animal l'attend habituellement ou manifeste ses signes d'impatience. La bande devra comporter un code de temps. Et elle sera analysée plus tard «en aveugle» par une tierce personne qui ne sera pas au courant des déplacements du sujet humain. Cette personne notera les moments où l'animal montre ses premiers signes d'expectation, par exemple en allant se poster devant une porte ou une fenêtre, et précisera les moments exacts où il occupe cette place pendant le reste de la journée. De cette manière, on disposera d'un relevé objectif des habitudes de l'animal, que l'on pourra comparer avec les mouvements de son maître.

Si l'on veut réaliser une expérience plus technique, on demandera à l'expérimentateur de dire à la personne, au moyen d'un bipeur ou d'un téléphone mobile, à quel moment elle doit rentrer. Ce moment devra être choisi au hasard par l'expérimentateur et ne pas être connu d'avance de la personne ni des gens qui se trouvent à la maison avec l'animal.

Avec la collaboration de Pam Smart, j'ai conduit pas mal d'expériences de ce type avec des chiens[1]; mais à ma connaissance, aucun test enregistré en vidéo n'a encore été réalisé avec des chats, des perroquets ou d'autres animaux qui attendent leur maître.

## Appels télépathiques à des chats et des chiens

Comme nous l'avons vu au chapitre 3, certains propriétaires de chats et de chiens ont remarqué qu'ils pouvaient appeler silencieusement leur chat ou leur chien, apparemment par télépathie, quand l'animal se trouve dans une autre pièce ou même à l'extérieur. Il devrait être relativement simple de réaliser des expériences sur cette question. À ma connaissance, cependant, personne n'a jamais tenté de le faire.

Il faudrait que la personne soit séparée de l'animal de telle manière qu'elle ne puisse être vue ni entendue de lui. L'animal se trouverait dehors ou dans une autre pièce. Une caméra vidéo filmerait en permanence la pièce où se trouverait la personne, et la bande afficherait un code de temps. Puis, à des moments choisis de manière aléatoire, la personne s'efforcerait de lancer un appel télépathique à l'animal. Si, dans une série de tests, l'animal apparaît juste après l'appel, et s'il ne se montre pas spontanément avec la même fréquence aux autres moments, cela fournira la preuve de la nature télépathique de ces appels.

## Télépathie au téléphone

Dans la version simplifiée de cette expérience, le sujet nomme quatre personnes susceptibles d'établir une liaison télépathique avec lui. L'expérimentateur note leurs noms, leurs numéros de téléphone et les moments de la journée où ils sont disponibles pour ces tests. Naturellement, il convient d'utiliser un téléphone qui ne dispose pas de la fonction d'identification d'appel, ce qui exclut les téléphones mobiles.

Un quart d'heure avant le moment choisi pour chaque essai, le sujet s'installe confortablement dans un fauteuil pour lire ou se livrer à une autre activité relaxante. (Il ne regarde pas la télé ni une vidéo, car cela peut être trop accaparant.) S'il est filmé par Caméscope, le sujet doit rester dans le champ pendant toute la période considérée. Par exemple, si l'appel téléphonique est prévu pour 11 h 15, il s'assoit dans le champ de la caméra à 11 heures. Peu de temps après, disons à 11 h 2, l'expérimentateur lance un dé

pour choisir l'une des quatre personnes désignées, numérotées de 1 à 4. Si le dé tombe sur 5 ou 6, on recommence jusqu'à ce qu'il indique un chiffre de 1 à 4. L'expérimentateur appelle la personne correspondante. Il lui demande de rappeler le sujet à 11 h 15. Si les autres personnes choisies n'ont pas reçu de coup de fil à 11 h 5, elles savent qu'elles ne participeront pas à cet essai-là.

Au moment spécifié d'avance, la personne désignée par le dé appelle le sujet après s'être concentrée sur lui pendant quelques minutes. Quand le téléphone sonne à 11 h 15, le sujet sait qu'il s'agit de l'une des quatre personnes et doit deviner qui l'appelle avant de décrocher. Il prononce le nom devant la caméra puis décroche en disant «X» ou «bonjour, X» avant que l'autre personne commence à parler.

Il a 25 % de chances de tomber juste par hasard. S'il trouve la bonne réponse dans plus de 25 % des cas, son score doit être analysé statistiquement pour estimer dans quelle mesure il est significatif. La méthode statistique la plus appropriée est celle de la probabilité binomiale. D'après cette méthode, dans une série de dix essais avec quatre auteurs d'appel possibles, si 6 réponses ou plus sont bonnes, le résultat est statistiquement significatif avec un niveau de seuil conventionnel de $p = 0{,}05$ ; en d'autres termes, les chances sont de 1 contre 20. Dans une série de 15 essais, un score de 9 réponses justes ou davantage est considéré comme significatif. Sur 25 essais, 10 réponses correctes ou davantage sont significatives.

Une autre manière de conduire cette expérience consiste à grouper les quatre auteurs d'appel et l'expérimentateur au même endroit. Ils sont tous monitorés en permanence par une caméra vidéo tandis que le sujet, dans un lieu différent, est filmé de manière continue par une autre caméra avec un code de temps. Comme précédemment, l'expérimentateur choisit au hasard l'un des quatre auteurs d'appel pour chaque essai, et la personne choisie téléphone à l'heure déterminée d'avance. Le fait de grouper tous les auteurs d'appel au même endroit permet d'exercer un contrôle plus rigoureux sur les conditions de l'expérience et d'enregistrer tous ses aspects en vidéo.

On peut aussi organiser des tests avec des animaux anticipant un appel. Le plus simple est de filmer l'animal en vidéo pendant une

série de périodes au cours desquelles quatre personnes différentes appellent au téléphone dans un ordre aléatoire et à des moments choisis au hasard. L'une de ces personnes doit être quelqu'un que l'animal connaît bien et à qui il répond habituellement. Les autres seront des inconnus. Si l'animal manifeste les signes de contentement habituels lorsque la personne qui lui est familière appelle mais reste indifférent quand c'est une autre personne, cela signifie que la télépathie est à l'œuvre.

## Télépathie par e-mail

La procédure est semblable à celle utilisée pour le téléphone. Quatre personne sont désignées par le sujet pour lui envoyer des e-mails. L'une d'elles est choisie au hasard par l'expérimentateur pour envoyer un message au sujet à une heure donnée, par exemple 10 h 30. À 10 h 17, l'expérimentateur envoie un e-mail à cette personne pour lui dire d'expédier un message au sujet à 10 h 30. Les autres ne reçoivent rien. À 10 h 20, ils comprennent qu'ils n'ont pas été choisis. Celui qui a été retenu se concentre deux ou trois minutes sur le sujet juste avant 10 h 30, puis rédige un message à son intention. À 10 h 30 précises, il l'adresse au sujet, avec une copie à l'expérimentateur.

À 10 h 29, le sujet doit deviner lequel des quatre expéditeurs potentiels va lui envoyer un message dans une minute. Il fait part de sa réponse à l'expérimentateur, toujours par e-mail.

Le message reçu porte automatiquement la date et l'heure à laquelle il a été envoyé. Même chose pour le message envoyé au sujet. Ainsi, on a la preuve incontestable que la réponse a été donnée avant l'expédition du message.

On peut filmer le sujet pendant la période de quinze minutes qui précède la réponse afin d'avoir l'assurance qu'il n'y a pas eu fraude et qu'il n'a pas reçu de message ni de coup de téléphone de l'une des quatre personnes participant au test. Il n'est pas interdit de mettre les quatre auteurs de message dans la même pièce, mais le sujet doit être ailleurs, de préférence à quelques kilomètres de là. La caméra les filme en permanence, pour éliminer toute possibilité de fraude.

Les lois du hasard permettent d'escompter un taux de réussite de 25 %. Si le score est supérieur, il faut appliquer la méthode binomiale, comme dans les tests avec le téléphone, pour déterminer si les résultats sont statistiquement significatifs.

## La sensation d'être observé

Dans les tests de base sur la sensation d'être observé (chapitre 11), on travaille par deux. Le premier est le sujet et le second l'observateur. Le sujet est assis le dos tourné vers l'observateur. Il a les yeux bandés avec un masque du genre de ceux qu'on distribue dans les avions pour aider les passagers à dormir. Ces masques éliminent toute possibilité de vision périphérique et donnent à la plupart des sujets une impression de relaxation. En réduisant les possibilités de distraction par des stimuli extérieurs, ils créent une forme atténuée de privation sensorielle.

L'observateur s'assoit derrière le sujet. Il fait vingt essais avec deux possibilités : soit il regarde la nuque du sujet, soit il regarde ailleurs en pensant à autre chose. Les séquences sont déterminées de manière aléatoire. Le moyen le plus simple consiste à tirer à pile ou face. Face il regarde, pile il ne regarde pas. On peut aussi utiliser des tables de nombres aléatoires ou un générateur de nombres aléatoires et dire que pair il regarde, impair il ne regarde pas. Enfin, on peut télécharger des listes toutes prêtes de nombres déterminés au hasard sur mon site Internet (www.sheldrake.org).

Juste avant chaque essai, l'observateur prévient le sujet au moyen d'un bip ou d'un déclic mécanique. Dans les dix secondes qui suivent, le sujet doit deviner s'il est regardé ou non. Ses réponses, de type vrai ou faux, sont notées sur une fiche de score. La figure 20 en offre un spécimen.

Cette expérience peut être réalisée avec rétroaction ou non. Ou bien l'observateur indique immédiatement au sujet si chacune de ses réponses est bonne ou non, ou bien il ne lui dit rien. Les deux méthodes aboutissent généralement à des résultats positifs significatifs, mais le sujet a plutôt tendance à améliorer ses réponses

quand il y a effet en retour, ne serait-ce que parce que cela donne un peu plus d'intérêt au test.

Les réponses justes et fausses sont totalisées séparément pour les essais où le sujet était regardé ou non regardé, et le total général

Jason regarde Sharon
Date : 15 novembre 2001
Détails : Sharon les yeux bandés, signal par cliquet, distance à 3 mètres.

| N° essai | Regarde/non | Résultat |
|---|---|---|
| 1 | oui | ✓ |
| 2 | non | × |
| 3 | oui | × |
| 4 | non | ✓ |
| 5 | oui | × |
| 6 | oui | ✓ |
| 7 | oui | ✓ |
| 8 | oui | × |
| 9 | non | × |
| 10 | non | ✓ |
| 11 | oui | ✓ |
| 12 | non | × |
| 13 | oui | ✓ |
| 14 | oui | × |
| 15 | non | ✓ |
| 16 | oui | ✓ |
| 17 | non | × |
| 18 | oui | ✓ |
| 19 | non | ✓ |
| 20 | non | ✓ |

| | *Regarde* | | *Ne regarde pas* | |
|---|---|---|---|---|
| TOTAUX SÉPARÉS: | Juste 7 | Faux 4 | Juste 4 | Faux 5 |
| TOTAL GLOBAL: | Juste 11 | Faux 9 | | |

*Figure 20. Spécimen de feuille de score pour test du regard.*

est donné (figure 20). Puis les résultats globaux d'une série de sujets sont calculés comme dans le tableau 2, qui correspond à une expérience conduite dans une école à Londres.

| Obs./Suj. | Av J | Av +/-/= | Av F | Ss J | Ss +/-/= | Ss F | Tot. J | Total +/-/= | Total F |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Mimi/Emma | 7 | + | 3 | 4 | – | 6 | 11 | + | 9 |
| Emma/Mimi | 12 | + | 2 | 4 | + | 2 | 16 | + | 4 |
| Jayvanti/Rajvee | 6 | + | 3 | 4 | – | 7 | 10 | = | 10 |
| Rajviee/Jayvanti | 6 | = | 6 | 5 | + | 3 | 11 | + | 9 |
| Neela/Grace | 10 | + | 2 | 4 | = | 4 | 14 | + | 6 |
| Grace/Neela | 9 | + | 5 | 2 | – | 4 | 11 | + | 9 |
| Sam/Jessica | 8 | + | 1 | 4 | – | 7 | 12 | + | 8 |
| Jessica/Sam | 5 | = | 5 | 6 | + | 4 | 11 | + | 9 |
| Lucy/Alix | 5 | + | 3 | 9 | + | 3 | 14 | + | 6 |
| Alix/Lucy | 3 | – | 5 | 5 | – | 7 | 8 | – | 12 |
| Anna/Clare | 6 | + | 4 | 3 | – | 7 | 9 | – | 11 |
| Clare/Anna | 7 | + | 4 | 4 | – | 5 | 11 | + | 9 |
| Holly/Stella | 7 | + | 3 | 7 | + | 3 | 14 | + | 6 |
| Stella/Holly | 5 | = | 5 | 4 | – | 6 | 9 | – | 11 |
| Totaux | 96 | | 51 | 65 | | 68 | 161 | | 119 |
| J (%) | 65 | | | 49 | | | 58 | | |
| Totaux +/-/= | 10+ | 1– | 3= | 5+ | 8– | 1= | 10+ | 3 – | 1= |

*Tableau 2. Spécimen de décompte final d'une expérience sur le regard. Chaque paire observateur-sujet (Obs./Suj.) a effectué une série de 20 essais. Le nombre de réponses justes (J) et fausses (F) est donné pour les essais avec (Av) et sans (Ss) regard ainsi que pour les totaux. En outre, les sujets sont notés + s'ils ont une majorité de réponses justes, – s'ils ont une majorité de réponses fausses et = s'ils ont le même nombre de réponses justes et fausses. L'expérience a eu lieu à Londres, à la St. James' School for Senior Girls, avec des élèves de onzième année (âgées de 15 et 16 ans), le 20 novembre 2001.*

Il existe deux manières de compiler et d'analyser les données. La première consiste simplement à additionner les totaux indiqués pour chaque colonne. La seconde (qui m'a été suggérée par le professeur Nicholas Humphrey) consiste à attribuer un score à chaque sujet selon qu'il a obtenu plus de réponses justes que de réponses fausses (+), plus de réponses fausses que de réponses justes (–), ou un nombre égal de réponses justes et fausses (=). L'avantage de cette méthode est de donner le même poids à chaque sujet, alors que dans la première procédure la minorité de sujets qui obtiennent un score très bas ou très élevé peut avoir sur le total général une influence disproportionnée. Le tableau 2 indique le score total obtenu par les deux méthodes.

Pour l'analyse statistique, les scores des réponses justes et fausses avec ou sans regard et les colonnes de total peuvent être comparés en utilisant les tests statistiques habituels. L'hypothèse nulle est que les nombres de réponses justes et fausses seront identiques. Autrement dit, si les sujets donnent des réponses au hasard, leur score moyen, quel que soit le cas, doit être juste dans 50 % des cas et faux dans 50 % des cas. Avec la méthode des +, – et =, l'hypothèse nulle veut que le nombre de + soit égal au nombre de – (avec cette méthode, = est ignoré).

De manière répétée, ces tests ont fait apparaître des configurations particulières de résultats où les sujets obtiennent des moyennes élevées, supérieures aux lois du hasard dans les cas où on les regarde, et des moyennes proches des lois du hasard dans les cas où on ne les regarde pas (chapitre 11).

Jusqu'à présent, il y a eu très peu de tests où les sujets étaient testés de manière répétée avec effet en retour pour voir s'ils sont capables de s'améliorer par la pratique. Cette capacité de s'améliorer par la pratique vaudrait la peine qu'on l'étudie sérieusement.

Comme nous l'indiquons au chapitre 11, les expériences sur le regard peuvent être conduites par l'intermédiaire de la télévision en circuit fermé. Dans les tests en circuit fermé réalisés à ce jour, le sujet n'a pas à dire s'il éprouve ou non la sensation que quelqu'un le regarde, mais ses réactions inconscientes sont analysées en mesurant la résistance électrique de ses tissus cutanés au moyen d'électrodes fixées à ses doigts. Il est bien évident que cette

méthode fait appel à des installations plus complexes que celle qui consiste à asseoir le sujet sur une chaise et à lui demander de deviner, mais elle n'est pas si coûteuse que cela et peut très bien être utilisée dans le cadre d'un projet d'étudiants au niveau universitaire.

Si la résistance cutanée du sujet change au moment où on le regarde par l'intermédiaire de la caméra en circuit fermé, elle devrait changer aussi quand quelqu'un nous regarde au moyen d'une webcam sur Internet. Ce qui ouvre des horizons nouveaux pour des expériences en ligne.

En fait, l'expérience devrait fonctionner aussi au cours d'une émission de télévision en direct. On pourrait prendre quatre sujets et les filmer en permanence dans quatre pièces différentes du studio de télévision. On pratiquerait une série d'essais qui les montrerait l'un après l'autre, par séquences aléatoires, à une audience en direct de plusieurs millions de personnes. Ils ne sauraient pas, du moins par l'intermédiaire de leurs sens normaux, à quel moment leur image apparaîtrait sur l'écran aux yeux de millions de téléspectateurs. Est-ce que leur résistance électrique cutanée changerait à ces moments-là? Seraient-ils capables de deviner à quels moments des millions de regards se porteraient sur eux?

Si ces tests fonctionnent à la télévision, il y a des conclusions évidentes à tirer en ce qui concerne les gens qui occupent des positions médiatiques. Non seulement des millions de spectateurs voient quotidiennement leur image, mais il est fort possible que ceux qui les regardent puissent exercer sur eux une influence d'un type ou d'un autre.

## Conséquences du fait de regarder la photo de quelqu'un

Certaines personnes sont-elles capables de dire si et à quel moment une autre personne est en train de regarder leur photo, même si cette autre personne se trouve à des kilomètres de là?

J'ai commencé à pratiquer un certain nombre de tests sur cette question en utilisant les méthodes exposées plus haut. La différence est que, dans les tests avec des photos, au lieu de regarder

le sujet directement, l'observateur regarde sa photo. Le sujet peut se trouver dans une autre pièce ou dans un autre bâtiment. L'observateur indique le début de chaque essai en envoyant un signal d'appel par l'intermédiaire d'un interphone sans fil. Comme dans les autres expériences sur le regard, les séquences avec et sans regard sont déterminées de manière aléatoire, et le sujet, chaque fois, doit deviner si on le regarde ou non. Il y a deux réponses possibles, et le hasard veut donc qu'il y ait 50 % de réponses justes. On utilise les mêmes fiches de score et les mêmes techniques d'analyse statistique que pour les autres tests sur le regard.

Si les sujets sont capables de dire à quel moment quelqu'un les regarde en photo, cela entre-t-il dans la catégorie de la sensation d'être observé ou dans celle de la télépathie? Cela ressemble à la sensation d'être observé dans la mesure où l'observateur se concentre sur une image du sujet, mais cela évoque la télépathie en cela que l'image en question ne sert peut-être qu'à focaliser la pensée de l'observateur sur le sujet, et que ce sont peut-être ces pensées qui exercent une influence à distance sur le sujet.

Il y a un point sur lequel la sensation d'être observé semble différer de la télépathie: celle-ci fonctionne mieux entre personnes qui se connaissent bien qu'avec des inconnus. Au contraire, la sensation d'être observé fonctionne aussi avec des inconnus.

Dans mes expériences préliminaires avec des photos sur des sujets et des observateurs apparentés ou qui se connaissent bien, j'ai obtenu des résultats positifs et statistiquement probants, analogues dans leur configuration aux expériences directes sur le regard. Dans les expériences directes, lorsque le sujet était regardé, la proportion de réponses justes était nettement supérieure aux lois du hasard, avec un score global de 58 %. Lorsque le sujet n'était pas regardé, la moitié seulement des réponses étaient justes, exactement ce que le hasard permet d'escompter.

En revanche, lorsque mes collaborateurs et moi avons effectué des tests avec des photos dans des écoles de Grande-Bretagne, des États-Unis et d'Allemagne, les résultats étaient proches du hasard aussi bien dans les cas où le sujet était regardé que dans ceux où il ne l'était pas. Pour ces essais, les couples sujet-observateur étaient sélectionnés plus ou moins au hasard. La plupart ne se connais-

saient pas très bien. Et dans ces mêmes écoles, les tests du regard direct donnèrent le même type de résultat: un score nettement positif quand le sujet est regardé, et non significatif dans le cas inverse.

Ainsi, ces tests préliminaires avec des photos semblent indiquer que le phénomène concerne la télépathie plutôt que la sensation d'être observé.

Si le fait de regarder la photo d'un ami ou d'un membre de la famille aide à établir une communication télépathique avec lui, on peut en tirer des conclusions immédiates à propos de l'habitude qu'ont la plupart des gens de disposer la photo des êtres qui leur sont chers sur la cheminée ou sur leur buffet de salle à manger, ou encore de la garder dans leur portefeuille.

## Expériences sur le fait de se réveiller juste avant que le réveil sonne

Au chapitre 17, nous avons abordé la possibilité qui existe pour que le fait de se réveiller juste avant que le réveil sonne relève de la précognition et non d'une horloge biologique interne. Comment vérifier cette idée par des tests?

Mon premier réflexe aurait été de demander à des sujets d'aller se coucher en sachant que le réveil allait sonner, mais sans leur dire à quelle heure. Pendant la nuit, un expérimentateur se serait avancé sans faire de bruit dans la chambre pour poser un réveil sur la table de nuit. L'heure de la sonnerie aurait été fixée de manière aléatoire, par exemple entre 4 heures et 6 heures du matin.

Le sujet aurait noté l'heure à laquelle il se serait réveillé, ou on l'aurait filmé avec une caméra vidéo tournant en permanence pour voir à quelle heure il commençait à s'agiter. En pratiquant une série de tests de ce type, on saurait si les volontaires se réveillaient juste avant la sonnerie d'une manière qui défiait les lois du hasard.

L'ennui, avec les procédures de ce genre, c'est que la plupart des gens n'apprécient pas qu'on vienne dans leur chambre au milieu de la nuit sur la pointe des pieds pour poser un réveil à leur chevet. J'eus alors l'idée d'utiliser le téléphone pour les réveiller. L'ordinateur fournirait une série d'heures de réveil déterminées de

manière aléatoire. L'expérimentateur pourrait programmer ces appels auprès de la compagnie du téléphone, et personne n'aurait à entrer sur la pointe des pieds dans la chambre du volontaire.

Au moment où j'écris ces lignes, personne n'a encore réalisé ces tests. De toute évidence, il faudrait trouver des sujets motivés pour se soumettre à ces désagréments. Par exemple, en les payant convenablement.

S'il est prouvé que certaines personnes se réveillent avant la sonnerie alors qu'elles n'avaient aucun moyen de savoir à quel moment elle se ferait entendre, cela fera pencher fortement la balance en faveur de la précognition.

## Les adresses

Faites-moi part de vos découvertes, soit par e-mail à l'adresse www.sheldrake.org, soit par lettre à l'une des deux adresses suivantes :

Rupert Sheldrake
BM Experiments
London WC1N 3XX
UK

Rupert Sheldrake
Institute of Noetic Sciences
P.O. Box 6007
Petaluma, CA 94955-6007
USA

# Appendice B
# Détail des tests et sondages

## Chapitre 1
## Tests pratiqués sur un perroquet perceptif

J'ai résumé au chapitre 1 la procédure expérimentale utilisée pour tester le lien télépathique entre Aimée Morgana et son perroquet, N'kisi. Au cours de ces tests, Aimée et N'kisi se trouvaient dans des pièces différentes, à des étages, différents, et étaient filmés en permanence, pendant la durée des tests, par deux caméras synchronisées, avec un code de temps en incrustation sur la bande. N'kisi était également enregistré en audio en continu.

Il y eut vingt-neuf sessions, chacune comportant cinq essais de deux minutes chacun. Au début de chaque essai, Aimée ouvrait une enveloppe cachetée contenant une photo qu'elle regardait pendant le reste de la durée de l'essai. La fin de la période de deux minutes était automatiquement signalée par un minuteur.

Une autre personne totalement indépendante par rapport à l'expérience avait été chargée de sélectionner les photos sur la base d'une liste de trente mots-clés faisant partie du vocabulaire de N'kisi et pouvant être représentés de manière graphique. Cette personne avait inséré chaque photo dans une enveloppe opaque qu'elle avait cachetée, puis elle avait mélangé les enveloppes avant de les numéroter dans un ordre aléatoire. Ainsi, ni la personne qui avait manipulé les photos ni Aimée ne pouvaient savoir quelle image cette dernière serait en train de regarder à un moment donné.

Trois personnes s'occupèrent séparément de transcrire la bande audio correspondant à chaque session. Deux se trouvaient aux États-Unis et une en Angleterre. Les transcriptions se firent « en aveugle », c'est-à-dire que les trois personnes ignoraient aussi bien la nature de la photo correspondante que le moment où chaque essai débutait et prenait fin. La division des transcriptions en segments correspondant à chaque période d'essai de deux minutes se fit plus tard, en fonction des enregistrements vidéo des tests.

Les trois transcripteurs « en aveugle » s'accordèrent remarquablement bien. On trouvera un exemple de leurs transcriptions concernant l'un des essais dans le tableau B.1. La photo correspondante représentait un couple en maillot de bains minuscule sur la plage.

| Anna Yamamoto | Betty Killa | Pam Smart | Aimée Morgana |
|---|---|---|---|
| | Bruits, sifflements, craquements | Sifflements, cliquetis | (cliquetis, sifflements) |
| Regardez mon joli corps nu | Regardez mon joli corps nu | Regardez mon joli corps nu | Regardez mon joli corps nu |
| | Sifflements, craquements | Sifflements et cliquetis ? | (cliquetis et sifflements) |
| Regardez le petit...? | Regardez le petit... | Sifflements et cliquetis | Regardez le petit dess (in) |
| | Bruits, sifflements, cliquetis | | (cliquetis et craquements) |
| Regardez mon joli cul nu | Regardez mon joli corps nu | | Regardez mon joli corps nu |
| | Bruits, craquements et sifflements | | (cliquetis) |

*Tableau 3. Transcriptions séparées essai 25/3 Anna Yamamoto, Betty Killa et Pam Smart.*
*Pour avoir un point de comparaison, on a inclus ici la transcription d'Aimée Morgana. L'expression « corps nu » (soulignée) est présente dans les quatre transcriptions.*

Dans un petit nombre de cas, l'un des transcripteurs au moins ne perçut pas un mot ou le perçut différemment. Le plus souvent, il s'agissait de Pam Smart, qui était anglaise et n'avait pas l'habitude de l'accent américain de N'kisi. Ces légères différences entre les transcripteurs n'avaient que peu d'effets sur les conclusions générales. Pour déterminer la différence, les données furent analysées selon trois méthodes distinctes: la première consistait à tenir compte uniquement des numéros pour lesquels les trois transcripteurs étaient d'accord; la deuxième faisait intervenir un verdict fondé sur la majorité; et la troisième comprenait des termes cités par un seul des trois transcripteurs. De plus, Aimée elle-même fit une transcription des bandes audio, mais cette transcription ne fut pas prise en compte dans le calcul du score, car elle n'avait pas été réalisée en aveugle. Pourtant, il y avait concordance presque totale avec les résultats des transcripteurs en aveugle.

Les données furent statistiquement analysées sur la base des mots-clés spécifiés d'avance comme «docteur», «fleur», «corps nu» et «téléphone». À partir de la liste initiale de 30 mots, des photos correspondant à 20 de ces mots avaient été sélectionnées pour le test. Les personnes qui choisissaient ces photos n'avaient rien pu trouver pour les dix mots restants. De plus, il fallut éliminer un autre mot-clé, «caméra», parce que N'kisi avait l'habitude de dire «caméra» quand il voyait Aimée préparer ses appareils et quand les caméras fonctionnaient pendant un test. Par conséquent, le niveau élevé de «bruit» associé à ce mot était tel qu'un «signal» éventuel aurait été brouillé. Il restait donc un total de 19 mots-clés pour analyse.

En tout, il y eut 142 essais sur un maximum possible de 145. Trois durent être abandonnés à cause de l'arrivée inopinée d'une personne pendant le test. Trois autres furent éliminés parce que la photo de test représentait une caméra. Ce qui nous laissa un total de 139.

Dans 71 essais, N'kisi prononçait au moins une fois l'un des 19 mots-clés. Ce sont les tests sur lesquels l'analyse est fondée. Dans les 68 autres essais, soit N'kisi était totalement silencieux, soit il ne prononçait aucun des 19 mots correspondant aux photos des tests. Pour ces essais, aucune réponse ne pouvait être déclarée «juste» ou «fausse», et il n'y avait donc pas lieu d'en faire

| A. image | B. nb d'images | C. nb de fois mot prononcé | D. nb réponses justes | E. *p* mot = C/117 | F. *p* rép. juste = E × B |
|---|---|---|---|---|---|
| 1 Livre | 4 | 3 | 1 | 0,026 | 0,103 |
| 2 Flacon | 5 | 3 | 0 | 0,026 | 0,128 |
| 3 Voiture | 4 | 8 | 1 | 0,068 | 0,273 |
| 4 Cartes | 1 | 0 | 0 | | |
| 5 CD | 7 | 0 | 0 | | |
| 6 Ordinateur | 4 | 0 | 0 | | |
| 7 Docteur | 2 | 16 | 0 | 0,136 | 0,274 |
| 8 Plume | 1 | 4 | 0 | 0,034 | 0,034 |
| 9 Feu | 3 | 0 | 0 | | |
| 10 Fleur | 17 | 23 | 10 | 0,197 | 3,341 |
| 11 Lunettes | 7 | 10 | 1 | 0,085 | 0,598 |
| 12 Bisou | 7 | 5 | 1 | 0,043 | 0,299 |
| 13 Clés | 3 | 0 | 0 | | |
| 14 Médicament | 4 | 16 | 3 | 0,137 | 0,547 |
| 15 Corps nu | 4 | 11 | 3 | 0,094 | 0,376 |
| 16 Téléphone | 6 | 6 | 1 | 0,051 | 0,308 |
| 17 Dents | 1 | 0 | 0 | | |
| 18 Télé | 1 | 0 | 0 | | |
| 19 Eau | 10 | 12 | 2 | 0,103 | 1,128 |
| Totaux | 90 | 117 | 23 | | 7,409 |

*Tableau 4. Résultats des tests de télépathie de N'kisi fondés sur des mots-clés relevés par une majorité de transcripteurs indépendants.*
*Ce tableau comporte des données compilées à partir de tous les essais dans lesquels N'kisi a prononcé un mot-clé au moins une fois. La colonne E indique la probabilité pour que N'kisi prononce un mot-clé donné par hasard en chaque occasion. Cette probabilité est calculée en divisant le nombre d'essais où le mot a été prononcé (colonne C) par le nombre total de mots prononcés (117). La colonne F indique la probabilité* (p) *pour que N'kisi donne une réponse juste par hasard. On la calcule en multipliant la probabilité de la colonne E par le nombre d'images indiqué dans la colonne B.*

l'analyse. Les commentaires hors sujet faits par N'kisi pendant ces sessions consistaient généralement en tentatives d'attirer l'attention d'Aimée ou en bavardages divers concernant d'autres événements survenus dans la journée.

En utilisant le verdict à la majorité, où deux transcripteurs sur trois s'accordaient sur un mot-clé, N'kisi avait prononcé 117 fois un mot-clé. Il y avait réponse juste lorsque le perroquet disait un mot-clé correspondant à la photo qu'Aimée était en train de regarder à ce moment-là. Les lois de la probabilité, si N'kisi avait prononcé ces mots au hasard, voulaient qu'il donne 7,4 réponses justes. En réalité, il en donnait 23 (tableau 4). Statistiquement, c'était donc un résultat hautement significatif.

Quand les trois transcripteurs en aveugle étaient d'accord, N'kisi prononçait 105 fois un mot-clé, avec 19 réponses justes. S'il avait dit les mots au hasard, il serait tombé juste 7,6 fois. Et quand un seul des trois transcripteurs signalait un mot-clé, N'kisi prononçait 136 fois un mot de la liste, et donnait 26 réponses justes alors que le hasard ne lui en accordait que 7,4. (Dans tous les cas où un seul transcripteur recensait un mot-clé, la transcription d'Aimée comportait le même mot, de sorte qu'il était très improbable qu'il s'agisse de notations idiosyncrasiques. Il est évident qu'Aimée connaît mieux que personne le langage de N'kisi.)

Avec toutes ces méthodes, et avec trois tests statistiques différents, N'kisi obtenait un score largement supérieur à celui que lui accordait le hasard (tableau 5 I). Pour plus de détails sur le score de N'kisi et sur son analyse statistique, on pourra se reporter à notre compte rendu technique de l'expérience [1].

Notre sélection de mots-clés s'est faite à partir d'une liste exhaustive du vocabulaire de N'kisi, qui comprend certains mots qu'il utilise rarement, et jamais au cours de nos tests. Ces mots sont : carte, CD, ordinateur, feu, clé, dent et télé. Il y eut 18 essais avec des images correspondantes, où N'kisi ne pouvait donner de réponse juste ou fausse puisqu'il ne prononçait jamais les mots en question. Ainsi, pour analyser ses résultats de manière plus équitable, il fallait exclure les essais reposant sur ces photos. Le résultat de cette analyse est donné dans le tableau 5 II. Cette méthode réduit le nombre de réponses fausses et, par conséquent, augmente

la proportion de réponses justes. Par exemple, avec la méthode de transcription à la majorité (B), 23 mots sur 82 ont été considérés comme des réponses justes, soit 20 %. Mais l'utilisation de cette méthode n'a représenté que très peu de différence en ce qui concerne la signification statistique des résultats, comme le montre la comparaison entre les tableaux 5 I et 5 II.

Pour deux autres raisons au moins, ce protocole de test n'a pas été très «équitable» envers N'kisi. Tout d'abord, comme il ne s'agit pas d'un sujet humain, nous ne pouvions pas lui expliquer qu'il faisait l'objet d'un test de télépathie et qu'il était censé prononcer le mot-clé uniquement pendant les deux minutes que durait chaque période d'essai.

Pour les données de la ligne A, les trois transcripteurs étaient d'accord. Pour celles de la ligne B, deux seulement concordaient. Et pour la ligne C, un seul transcripteur a noté le mot-clé. La signification statistique est donnée en termes de probabilité *(p)* pour que les résultats observés soient le fruit du hasard. Les chances pour que le résultat ne soit pas dû au hasard sont inversement proportionnelles à la probabilité. Par exemple, une probabilité $p = 0{,}000\ 1$ équivaut à 10 000 contre 1. Le tableau du haut (I) tient compte des essais sur les photos correspondant à la totalité des 19 mots-clés. Le tableau du bas (II) ne prend en considération que les essais sur les photos correspondant aux 12 mots-clés effectivement prononcés par N'kisi au cours d'une session au moins. Jan Van Bolhuis, statisticien à l'Université libre d'Amsterdam, a effectué les analyses statistiques en utilisant trois méthodes distinctes. Dans le protocole de répartition au hasard (Randomized Permutation Analysis ou RPA), les mots-clés prononcés par N'kisi pendant la série d'essais sont combinés avec les images utilisées pour ces essais en 20 000 permutations différentes effectuées au hasard. La probabilité pour que le nombre de réponses justes observé soit dû au hasard est calculée sur la base du nombre de fois sur 20 000 où les combinaisons produisent autant ou plus de bonnes réponses que celles obtenues dans la réalité par N'kisi. Avec la deuxième méthode, appelée procédure de Monte-Carlo (MC), la probabilité pour que N'kisi prononce un mot donné lors d'un essai donné est calculée en divisant le nombre de fois où le mot-clé a été prononcé par le

nombre total de mots-clés prononcés, comme dans le tableau B.2. Ensuite, pour chaque essai, des « réponses » aléatoires sont générées sur ordinateur en fonction de la probabilité existante pour qu'un mot-clé donné soit prononcé. Ces réponses aléatoires furent produites 20 000 fois. La probabilité pour que N'kisi ait obtenu son score par hasard est calculée en fonction du nombre d'« essais » sur 20 000 où l'on a obtenu autant de « bonnes réponses » ou plus que lors des tests réels. Cette procédure MC ressemble à la procédure RPA, mais elle est beaucoup plus rapide à réaliser. Il ne faut que quelques minutes à l'ordinateur pour arriver à un résultat, contre plusieurs jours par la méthode RPA. Quant à la troisième procédure, elle consiste simplement à comparer le nombre total de bonnes réponses avec le nombre correspondant aux lois du hasard, établi sur la base de la probabilité qu'un mot donné soit prononcé dans un essai donné, comme illustré dans le tableau B.2. Cette analyse fait appel à la probabilité binomiale (bn), et elle est plus sommaire et moins fiable que les méthodes RPA et MC.

*Tableaux 5.*

I. INCLUANT LA TOTALITÉ DES MOTS-CLÉS

| **Transcripteurs** | **Juste** | **Faux** | ***P (RPA)*** | **P (MC)** | **P (bn)** |
|---|---|---|---|---|---|
| A. Trois | 19 | 86 | 0,004 | 0,004 | 0,000 2 |
| B. Deux | 23 | 94 | 0,000 3 | 0,000 2 | 0,000 001 |
| C. Un | 26 | 110 | 0,000 2 | 0,000 2 | 0,000 000 6 |

II. INCLUANT UNIQUEMENT LES 12 MOTS-CLÉS PRONONCÉS EN RÉALITÉ

| **Transcripteurs** | **Juste** | **Faux** | ***P (RPA)*** | **P (MC)** | **P (bn)** |
|---|---|---|---|---|---|
| A. Trois | 19 | 55 | 0,005 | 0,004 | 0,000 2 |
| B. Deux | 23 | 59 | 0,000 5 | 0,000 3 | 0,000 001 |
| C. Un | 26 | 73 | 0,000 3 | 0,000 3 | 0,000 000 1 |

En 13 occasions, ou bien il répétait un mot-clé constituant une réponse juste à un essai précédent après le début de l'essai suivant, ou bien il prononçait pour la première fois le mot-clé correspondant à l'image précédente après le début de l'essai suivant. Dans les deux cas, naturellement, les réponses étaient considérées comme fausses, mais ce n'était peut-être pas tout à fait équitable. Il s'agissait plutôt de répétitions de réponses justes, ou de réponses justes décalées.

En outre, N'kisi ne pouvait pas savoir que nous limitions notre analyse à une liste de termes clés spécifiés d'avance. Dans un certain nombre de cas, il prononçait des mots ou des phrases qui auraient très bien pu être des réussites du point de vue télépathique, mais nous ne pouvions pas les lui créditer dans le cadre de notre analyse formelle en raison de la procédure de comptage que nous nous étions imposée. Pour prendre un exemple, à un moment, Aimée regardait la photo d'une voiture dont le conducteur passait la tête à la fenêtre. Et N'kisi s'exclama : « Eh, ho, attention ! Tu sors la tête ! »

Pour notre information personnelle, Aimée et moi nous comptabilisâmes les réponses comme celle-là, qui ne contenaient aucun mot spécifié à l'avance. Cette méthode plus souple permettait de porter le total des réussites à 32 au lieu de 23 d'après les mots-clés recensés par une majorité de transcripteurs, ou 26 en comptant les transcriptions réalisées par un seul. L'analyse formelle sous-estimait le nombre des réussites à cause de ses critères trop rigides destinés à éliminer autant que possible tout jugement subjectif. Cette méthode ne rendait pas justice au perroquet, mais son score n'en était pas moins largement supérieur à ce que le hasard seul aurait pu donner, et il était hautement significatif du point de vue de la statistique. La conclusion est donc là. N'kisi lisait bien par télépathie dans la pensée d'Aimée.

## CHAPITRE 3
## Étude sur le réflexe d'éjection chez des mamans qui allaitent, quand elles sont loin de leur bébé

Comme je l'ai indiqué au chapitre 3, c'est Katy Barber, sage-femme expérimentée, qui a réalisé pour moi cette étude. Les

19 femmes qui y ont participé reçurent chacune deux carnets qu'elles s'engageaient à remplir pendant huit semaines où elles donnaient le sein à leur bébé. Chaque maman gardait sur elle l'un des carnets quand elle était séparée du bébé et notait les moments où elle avait une montée de lait. Elle notait aussi ce qu'elle éprouvait en même temps. La personne qui gardait le bébé avait le second carnet sous la main et notait les moments où il pleurait, où il semblait avoir faim ou bien manifestait des signes de détresse. En comparant les deux carnets, on pouvait établir plus tard si oui ou non les montées de lait correspondaient aux moments de détresse du bébé.

Sur 19 participantes, 7 ne quittèrent jamais leur bébé ou n'eurent aucune montée de lait quand elles en furent séparées. Trois eurent une montée de lait au moment où leur bébé réclamait, mais leurs notes n'étaient pas assez claires pour pouvoir être analysés statistiquement.

Restait le cas des 9 autres mamans, que l'on put analyser en détail. Je divisai les espaces de temps pendant lesquels elles étaient restées séparées de leur bébé en périodes de dix minutes et calculai le nombre de ces périodes pendant lesquelles le bébé manifestait des signes de détresse. En moyenne, chaque bébé pleurait pendant 9,4 % de chaque période de 10 minutes où il était séparé de sa mère. Au total, les 9 mamans avaient eu 88 montées de lait pendant qu'elles étaient séparées de leur bébé. Si ces montées de lait s'étaient produites au hasard, 9 d'entre elles auraient coïncidé avec les pleurs du bébé. En réalité, il y eut 35 correspondances. Il y a moins de 1 chance sur 1 milliard pour que ce résultat soit dû au hasard.

Néanmoins, même si le réflexe d'éjection se manifesta bien plus souvent lorsque le bébé pleurait que le hasard ne permettait de l'escompter, 53 montées de lait sur 88 se produisirent à un moment où aucun signe de détresse du bébé n'était signalé. Pourquoi un si grand nombre de fausses alertes? Il est probable que dans un certain nombre de cas, il ne s'agissait pas d'une fausse alerte, car dans 11 cas sur 53 la personne qui gardait le bébé n'avait rien noté dans le carnet, ce qui peut provenir d'un oubli alors que les signes de détresse du bébé étaient présents. De plus, dans 17 cas sur 53, la montée de lait concernait l'une des mères pendant la pause-repas à

son travail, à un moment où le lait giclait habituellement tout seul, et le réflexe d'éjection se manifestait souvent au moment où elle s'apprêtait à soulager la pression de ses seins. Cependant, même si l'on ne tient pas compte de ces cas dans le total des fausses alertes, il reste 25 cas où le réflexe d'éjection ne coïncide pas avec les besoins du bébé. Dans certains de ces cas, la maman fait remarquer que le réflexe d'éjection était peut-être le reflet de ses propres angoisses à l'idée d'avoir laissé son bébé, par exemple parce qu'on venait de lui faire une piqûre ou qu'il perçait une dent ou encore, tout simplement, parce qu'elle n'avait pas l'habitude de s'en séparer.

Une seule maman reprit son travail à plein temps pendant la période couverte par cette étude. Elle eut des montées de lait relativement fréquentes, ce qui permit d'envisager la théorie de la synchronisation des rythmes. Mis à part les réflexes d'éjection éprouvés à l'heure du déjeuner, quand elle s'apprêtait à tirer du lait ou y pensait simplement, la plupart de ces montées survenaient entre 15 h 30 et 17 h 30, et c'est pendant cette période que son bébé manifestait le plus de signes de détresse. Il se peut que les réactions de la mère à ces moments-là aient été influencées télépathiquement par le bébé, mais il est également possible qu'elles soient dues à une synchronisation physiologique avec les cycles de tétée du bébé. Le fait est qu'en excluant ces deux périodes de l'analyse, on obtient un total de 8 montées de lait coïncidant de manière significative avec les besoins du bébé, puisque le hasard ne permettait d'en escompter que 1,7.

Cette étude préliminaire a certes donné des résultats encourageants, mais des recherches plus approfondies s'imposent. La plupart des femmes qui ont participé à l'expérience en étaient à leur première maternité, et une seule a repris son travail pendant la période où elle allaitait. Dans les études à venir, il serait souhaitable de faire appel à des mamans ayant déjà eu l'expérience d'un ou de plusieurs enfants, et aussi à des mamans qui ont l'intention de retourner travailler pendant leur période d'allaitement.

# CHAPITRE 6
# Histoire naturelle de la télépathie au téléphone

Voici le questionnaire que j'ai utilisé dans mes sondages en Grande-Bretagne, aux États-Unis, en Allemagne et en Argentine.

## QUESTIONNAIRE

*Appels téléphoniques apparemment en rapport avec la télépathie*

1. Vous est-il arrivé de penser à quelqu'un juste au moment où le téléphone sonnait, ou juste avant, pour vous apercevoir que c'était la personne à laquelle vous pensiez qui appelait? (Exclure les cas qui peuvent être expliqués de manière normale. Ne tenir compte que de ceux qui vous semblent être de nature télépathique.)
   ☐ Oui ☐ Non
   (Si vous avez coché Non, répondez uniquement aux questions 2, 3, 7 et 8.)
2. Quel âge avez-vous?
   ☐ Moins de 18 ans ☐ Entre 31 et 50 ans ☐ Plus de 70 ans
   ☐ Entre 19 et 30 ans ☐ Entre 51 et 70 ans
3. Sexe
   ☐ Masculin ☐ Féminin
4. Quelle est la fréquence de vos expériences de télépathie au téléphone? (Cochez une seule case.)
   ☐ Pratiquement tous les jours ☐ Au moins une fois par mois ☐ Moins d'une fois par an
   ☐ Au moins une fois par semaine ☐ Au moins une fois par an
5. Cela vous est-il arrivé avec un téléphone mobile?
   ☐ Oui ☐ Non ☐ Je n'en possède pas
6. Avec qui cela vous est-il arrivé? (Si plusieurs personnes entrent dans la même catégorie, inscrivez le nombre à l'intérieur de la case SVP.)
   ☐ Père ☐ Mère ☐ Fils
   ☐ Fille ☐ Frère ☐ Sœur
   ☐ Conjoint(e) ☐ Concubin(e) ☐ Ami
   ☐ Amie ☐ Collègue (homme) ☐ Collègue (femme)
   ☐ Employé(e) ☐ Employeur ☐ Autres (précisez)
7. Vous est-il arrivé de penser à quelqu'un en vous disant que vous aimeriez que cette personne vous appelle, pour recevoir juste après un coup de téléphone d'une manière qui vous a semblé relever de la télépathie?
   ☐ Oui ☐ Non
8. Avez-vous eu d'autres expériences de nature télépathique?
   ☐ Oui ☐ Non
   (Si vous avez coché Oui, veuillez préciser en quelques mots.)

Ce questionnaire a été remis à l'assistance lors de mes conférences ou de mes séminaires, en général à l'issue de la conférence et avant le débat où le public me posait des questions. Toutes les personnes présentes en recevaient un, et devaient le remplir sur place. On prêtait un stylo à ceux qui n'en avaient pas. Au bout de quelques minutes, les questionnaires étaient ramassés. La grande majorité des personnes qui étaient restées acceptait de répondre.

Voici les chiffres concernant les personnes qui ont accepté de participer au sondage.

| | | |
|---|---|---|
| Argentine | 220 femmes | 114 hommes |
| Grande-Bretagne | 134 femmes | 59 hommes |
| Allemagne | 496 femmes | 169 hommes |
| États-Unis | 332 femmes | 167 hommes |
| **Total** | **1 182 femmes** | **509 hommes** |

En réponse à la question 1, 92 % en moyenne des personnes qui ont répondu déclarent avoir pensé à quelqu'un au moment où le téléphone sonnait, ou juste avant, d'une manière qui leur semblait en rapport avec la télépathie. Tous pays confondus, la proportion de femmes qui répondent oui est plus élevée d'une manière statistiquement significative (figure 1, p. 145).

La distribution par tranche d'âge des participants au sondage s'établit comme suit:

| | |
|---|---|
| Moins de 18 ans | 2 % |
| 19-30 ans | 11 % |
| 31-50 ans | 46 % |
| 51-70 ans | 37 % |
| Plus de 70 ans | 4 % |

En réponse à la question 4, la majorité des gens déclare que la chose se produit pour eux une fois par semaine ou par mois; mais 10 % déclarent faire cette expérience quotidiennement (figure 21).

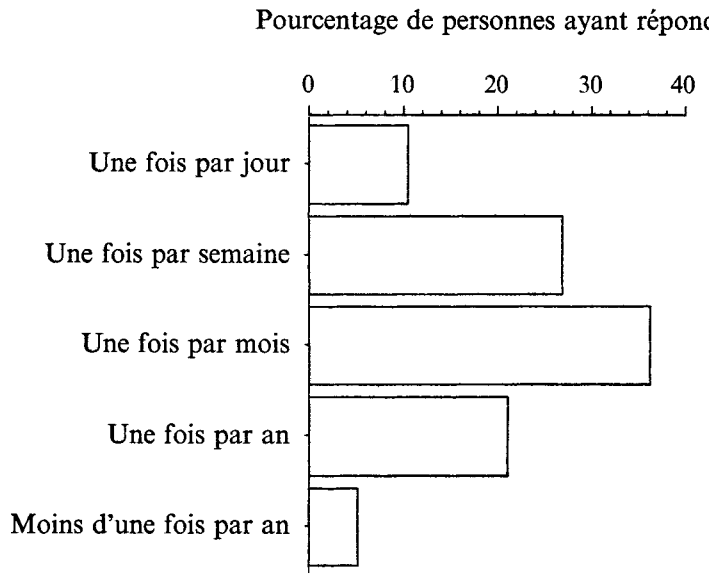



*Figure 21. Fréquence avec laquelle les personnes ayant répondu au questionnaire disent avoir connu une expérience de nature apparemment télépathique en relation avec un appel téléphonique. Ces données résultent de questionnaires distribués en Argentine, en Grande-Bretagne, en Allemagne et aux États-Unis.*

La plupart des gens qui ont rempli le questionnaire ne possédaient pas de téléphone mobile, mais 265 personnes au total déclarent avoir eu une expérience de nature apparemment télépathique avec un mobile. Ce nombre est suffisamment élevé pour montrer clairement que le phénomène ne dépend pas d'une technologie particulière et peut se produire aussi bien lorsque le signal est transmis par un fil que lorsqu'il prend la forme d'une onde radio.

Les réponses à la question 6 : « Avec qui cela vous est-il arrivé ? » sont résumées dans la figure 22. Le cas le plus fréquent concerne les amis, loin devant les mères, conjoints, concubins et collègues.

Ces chiffres risquent cependant d'être trompeurs. En principe, les gens ont soit un conjoint, soit un concubin. Si ces deux catégories étaient confondues, elles viendraient avant celle des mères. À l'avenir, il serait sans doute préférable de créer une catégorie « conjoint ou concubin » au lieu de deux. En outre, il faut tenir compte du fait qu'on a une seule mère et, en général, un seul

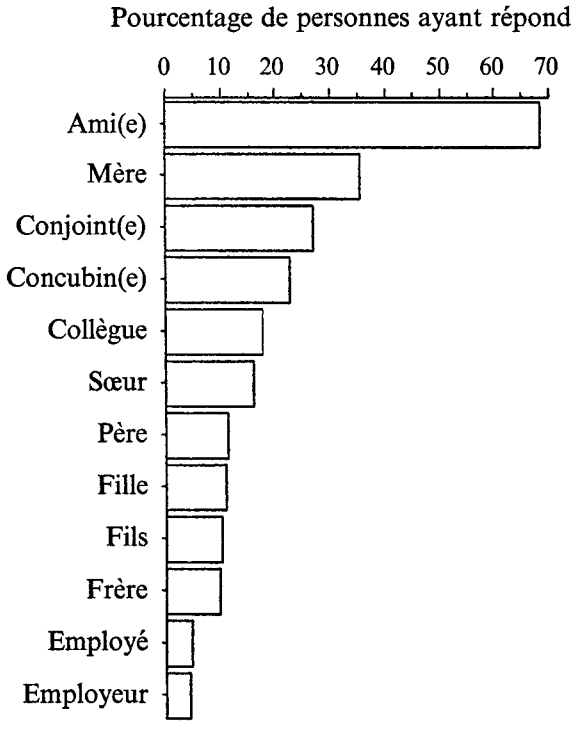



*Figure 22. Catégories de correspondants avec qui les personnes ayant répondu au questionnaire déclarent avoir eu une expérience de nature apparemment télépathique. Ces données résultent de questionnaires distribués en Argentine, en Grande-Bretagne, en Allemagne et aux États-Unis.*

conjoint ou concubin, alors qu'on a souvent plusieurs amis. Par conséquent, si la catégorie «ami» était subdivisée en différents degrés, elle ne serait peut-être pas aussi nettement supérieure à celles des mères, conjoints et concubins.

Comme nous l'avons vu au chapitre 6, un plus grand nombre de personnes déclare réagir davantage aux amis du même sexe qu'aux amis du sexe opposé. Mais aussi bien les hommes que les femmes sont plus sensibles à la mère qu'au père. Dans une moindre mesure, les deux sexes réagissent davantage devant une sœur que devant un frère. En revanche, les mères sont plus en accord avec leurs filles qu'avec leurs fils, et les pères avec leurs fils qu'avec leurs filles (figure 23).

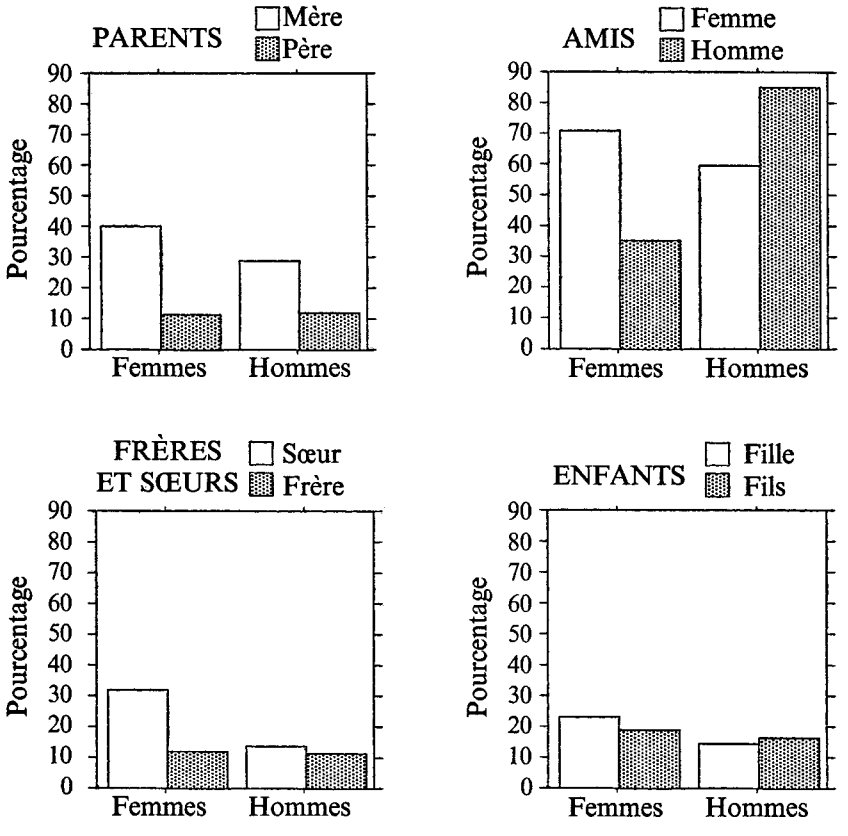



*Figure 23. Réactions apparemment télépathiques à des coups de téléphone émanant d'amis ou de membres de la famille. Ces données résultent de questionnaires distribués en Argentine, en Grande-Bretagne, en Allemagne et aux États-Unis.*

Il est possible que l'une des raisons pour lesquelles les réactions face à la mère ou à la sœur sont plus marquées que face au père ou au frère soit le fait que la plupart des gens ont tendance à tisser des liens émotionnels plus étroits avec la mère qu'avec le père, et avec la sœur qu'avec le frère. Selon une autre explication plus prosaïque, la différence serait due au fait que les femmes téléphonent plus souvent que les hommes aux autres membres de la famille.

## Recherche expérimentale sur la télépathie au téléphone

Comme nous l'avons vu au chapitre 6 à l'occasion de mes expériences sur la télépathie en rapport avec les coups de téléphone, chaque sujet devait préalablement être associé à quatre correspondants téléphoniques en puissance. Dans certains cas, le sujet désignait lui-même les quatre personnes. Dans d'autres, il en désignait deux ou trois et mes collaborateurs choisissaient le reste parmi des personnes inconnues du sujet.

Ma collaboratrice Pam Smart et moi avons recruté nos sujets au moyen de petites annonces parues dans la presse locale ou diffusées par des agences de recrutement sur Internet. Les sujets étaient dédommagés, en général à raison de 10 livres sterling par essai. La somme était la même quelle que soit la réponse donnée. Chaque sujet devait participer à une première série de dix essais, et certains sujets prirent part à une seconde série de dix essais. (Quelques-uns ne purent compléter leur série en raison de circonstances imprévues.)

À un moment fixé d'avance, le sujet recevait un appel téléphonique de l'un des quatre correspondants désignés. Avant de répondre au téléphone, il devait essayer de deviner qui appelait. Si l'essai n'était pas filmé, il devait répondre en prononçant le nom de la personne qu'il avait en tête avant que son interlocuteur ait parlé. Ce dernier notait immédiatement le nom donné. Si l'essai était filmé, le sujet était assis dans le champ de la caméra qui l'enregistrait en continu sur bande pourvue d'un code de temps pendant quinze minutes avant l'heure fixée pour l'appel. Le sujet disait devant la caméra le nom de la personne à laquelle il pensait avant de décrocher.

Chacun des quatre correspondants d'un sujet donné avait un numéro de 1 à 4. Avant l'essai, l'expérimentateur choisissait l'un d'eux au hasard en lançant un dé à l'aide d'un gobelet (nous utilisions des dés et des gobelets de type professionnel, achetés à Las Vegas). Le choix de la personne qui appelait s'effectuait moins de quinze minutes avant l'appel, alors que le sujet était déjà en train d'être filmé.

Il y avait 1 chance sur 4, soit 25 %, pour que le sujet devine juste par hasard. Sur un total de 571 essais non filmés effectués en

septembre 2002, il y eut 321 réponses justes (40 %) et 370 réponses fausses. Résultat statistiquement très significatif, dans une proportion de plusieurs quatrillions contre 1 ($p = 4 \times 10^{-16}$ selon la méthode de la probabilité binomiale). En même temps, nous avions procédé à un total de 283 essais filmés qui donnèrent comme résultat 127 réponses justes (45 %). Là encore, c'était bien plus que les 25 % que le hasard permettait d'escompter. Il y avait 1 chance sur plusieurs trillions ($p = 3 \times 10^{-13}$) pour qu'un tel résultat ait été dû au hasard.

Lors d'une série de tests enregistrés en vidéo avec pour sujet Sue Hawksley, de Wakefield, Yorkshire, en Angleterre, les personnes qui appelaient étaient des amies, sa sœur et sa mère. Avec cette dernière, le taux de réussite ne dépassa pas les 25 % autorisés par le hasard. Avec sa sœur, il dépassa très légèrement 29 %. Mais avec ses amies, il fut considérablement plus élevé. Avec l'une d'entre elles, il atteignit 75 % (tableau 6).

Lors d'une seconde série d'essais filmés en vidéo, deux des correspondants de Sue Hawksley lui étaient inconnus tandis que deux autres étaient des amies qui avaient participé à la première série

| Correspondante | Nombre d'appels | Juste | Faux | Taux de réussite |
|---|---|---|---|---|
| Emma | 16 | 4 | 12 | 25 % |
| Gayle | 20 | 13 | 7 | 65 % |
| Gillian | 22 | 6 | 15 | 29 % |
| Jayne | 20 | 15 | 5 | 75 % |
| Kay | 21 | 10 | 11 | 48 % |
| Laura | 1 | 0 | 1 | 0 % |
| Totaux | 100 | 49 | 51 | 49 % |

*Tableau 6. Résultats des tests de télépathie au téléphone avec Sue Hawksley et différentes correspondantes : sa mère Emma, sa sœur Gillian, ses amies Gayle et Kay (deux sœurs), et Jayne. Il y eut également un essai avec sa fille Laura. Tous ces essais furent filmés en vidéo et se déroulèrent entre septembre 2000 et mars 2001 à Wakefield, Yorkshire.*

(Gayle et Jayne). Avec ces dernières, le taux de réussite atteignit 66 %. Avec les inconnus, il ne dépassa pas 18 % (figure 3, p. 150). La différence entre ces deux scores est hautement significative (avec le test de contingence $2 \times 2$, on obtient $\chi^2 = 19{,}2$ et $p = 0{,}000\ 01$). Pour cette série, le taux de réussite global atteignait 45 %, ce qui est très significativement supérieur à ce que le hasard permet d'escompter : 1 chance sur 25 000 (ou $p = 0{,}000\ 04$ avec la méthode binomiale).

Comme pour les autres séries de tests, les correspondantes de Sue Hawksley se trouvaient toutes dans des endroits différents : à la maison, sur leur lieu de travail ou ailleurs. Dans une autre série d'expériences avec Sue, les quatre correspondantes se trouvaient réunies dans un même lieu, l'hôtel *Holmfield Arms*, situé à Wakefield à moins de 2 kilomètres du domicile de Sue. C'était moi qui coordonnais l'expérience. Les coups de téléphone étaient donnés à partir d'un salon privé. Trois des correspondantes étaient ses amies (Gayle, Kay et Jayne). La quatrième était ma collaboratrice Pam Smart, qui n'avait rencontré Sue qu'une seule fois et faisait partie des « inconnus » de la série précédente. Deux opérateurs indépendants filmaient tous les essais avec des caméras vidéo synchronisées. Le premier était à l'*Holmfield Arms* et me filmait en train de lancer le dé pour choisir la correspondante à chaque essai. Il filmait ensuite celle qui avait été désignée au moment où elle téléphonait. L'autre opérateur se trouvait chez Sue Hawksley. En une journée, nous avons pu ainsi procéder à 17 essais dont les résultats sont indiqués au tableau 7. Globalement, les résultats sont comparables à ceux des autres tests avec Sue Hawksley pour sujet. Le score avec ses amies dépasse largement le niveau du hasard, alors qu'avec Pam il correspond exactement aux lois du hasard.

Sue Hawksley nous a indiqué que pour certains essais elle se sentait beaucoup plus sûre d'elle-même que pour d'autres. Afin de déterminer si ces impressions étaient en rapport avec l'exactitude de ses réponses, nous lui avons demandé, pour 144 essais filmés, d'exprimer son degré de certitude avant de répondre au téléphone. Elle avait le choix entre « sûre », « pas très sûre » et « au hasard ». D'après les résultats, quand elle disait « au hasard », elle avait un taux de réussite de 29 %, ce qui n'est pas très significatif par rapport au pourcentage du hasard (25 %).

| Correspondante | Nombre d'essais | Juste | Faux | Taux de réussite |
|---|---|---|---|---|
| Gayle | 5 | 2 | 3 | 40 % |
| Jayne | 5 | 3 | 2 | 60 % |
| Kay | 3 | 2 | 1 | 67 % |
| Pam | 4 | 1 | 3 | 25 % |
| Totaux | 17 | 8 | 9 | 47 % |

*Tableau 7. Résultats des tests de télépathie au téléphone réalisés le 15 juin 2001 à Wakefield, Yorkshire, Angleterre.*
*Pendant qu'un opérateur filmait le sujet, Sue Hawksley, chez elle, en continu pour chaque essai, un autre opérateur filmait ses correspondantes à un peu moins de 2 kilomètres de là. Globalement, les résultats obtenus (8 bonnes réponses sur 17) dépassent de manière significative le niveau du hasard (*p *= 0,04 selon la méthode binomiale).*

Quand elle n'était pas très sûre d'elle-même, elle tombait juste dans 35 % des cas, ce qui est mieux que le hasard, mais pas trop. En revanche, quand elle se sentait sûre d'elle-même, elle tombait juste avec un taux de réussite spectaculairement élevé : 82 %. Il y a 1 chance sur plusieurs milliards pour que ce résultat soit dû au hasard (tableau 8).

| Degré de confiance de réussite | Nombre d'essais | Juste | Faux | Taux | *P* |
|---|---|---|---|---|---|
| Sûre | 28 | 23 | 5 | 82 % | $4 \times 10^{-10}$ |
| Pas très sûre | 95 | 33 | 62 | 35 % | 0,02 |
| Au hasard | 21 | 6 | 15 | 29 % | NS |

*Tableau 8. Correspondance entre le degré de confiance en elle de Sue Hawksley et son taux de réussite dans une série de 144 essais filmés en vidéo.*
*La probabilité (*p*) indiquée dans la dernière colonne est calculée selon la méthode binomiale et donne la mesure de l'écart significatif entre son taux de réussite et les lois du hasard. NS signifie « non significatif ».*

Un autre sujet, Scott Reeves, de Londres, participa à une série complète d'essais filmés en vidéo. Deux de ses correspondants étaient ses parents, qui habitent à Southport, dans le Lancashire, à 400 kilomètres de Londres. Les deux autres étaient ma collaboratrice Pam Smart et Carole Macaulay. Il ne connaissait ni l'une ni l'autre. Notre pronostic était qu'il réussirait mieux avec les personnes qui lui étaient familières qu'avec des inconnues. Et ce fut le cas. Le taux de réussite avec ses parents atteignit 47 % ; avec les deux autres, il fut de 25 % (figure 3).

L'examen des données individuelles indique que Scott réussit mieux avec sa mère qu'avec son père, et mieux avec Carole qu'avec Pam (tableau 9). En pourcentage, il réussit même mieux avec Carole qu'avec son père, bien que le nombre d'essais soit trop faible pour que la différence soit significative. L'une des explications possibles de ce taux de réussite inattendu pourrait être qu'un courant de sympathie s'est très vite établi par téléphone entre Carole et Scott, et qu'elle ne lui était plus étrangère.

Afin de déterminer si la distance joue un rôle dans la télépathie au téléphone, nous avons recruté des sujets en Grande-Bretagne qui pouvaient se faire appeler par des proches habitant à l'étranger, au moins à 1 500 kilomètres d'eux. Ils désignèrent aussi des

| Correspondant | Nombre d'essais | Juste | Faux | Taux de réussite |
|---|---|---|---|---|
| Mère | 7 | 4 | 3 | 57 % |
| Père | 10 | 4 | 6 | 40 % |
| Carole | 7 | 3 | 4 | 43 % |
| Pam | 6 | 1 | 5 | 17 % |

*Tableau 9. Expériences de télépathie au téléphone avec Scott Reeves comme sujet conduites entre juin 2001 et janvier 2002.*
*Ses correspondants étaient sa mère et son père (Brenda et Brian), Pam Smart et Carole Macaulay. Tous les essais furent enregistrés en vidéo. Ses réponses justes sont au nombre de 12 sur 30 essais au total, soit 40 %. (Résultat statistiquement significatif avec* p = *0,05 selon la méthode binomiale.)*

correspondants en Grande-Bretagne. Le tableau 10 indique les taux de réussite pour les deux catégories. (Pour certains sujets, l'un des correspondants au moins était un étranger, mais ce critère n'est pas pris en compte dans le tableau, qui compare uniquement les distances géographiques.) Le taux de réussite global avec les correspondants à l'étranger est de 61 %, résultat supérieur à celui de 36 % obtenu en Grande-Bretagne. Rien ne permet donc de penser que la puissance télépathique diminue avec la distance. Le pourcentage plus élevé à l'étranger est seulement dû au fait que les correspondants étaient des amis ou des membres de la famille entretenant d'étroits liens avec le sujet.

| Sujet | Pays du correspondant | Juste (étranger) | Faux (étranger) | Juste (GB) | Faux (GB) |
|---|---|---|---|---|---|
| Claire Morsman | Austr./Nlle-Zélande | 7 | 7 | 2 | 6 |
| Kama Murray | Afrique du Sud | 3 | 1 | 0 | 4 |
| Marina Theofrastos | Afrique du Sud | 2 | 0 | 0 | 1 |
| Rebecca Harlow | Afrique du Sud | 1 | 1 | 1 | 1 |
| Tope Adebanji | Nigeria | 3 | 1 | 1 | 0 |
| Dhuha Awad | Yémen | 4 | 2 | 0 | 1 |
| Esther Leoneis | Grèce | 2 | 2 | 4 | 1 |
| Totaux | | 22 | 14 | 8 | 14 |
| Taux de réussite | | 61 % | | 36 % | |

*Tableau 10. Essais de télépathie au téléphone avec des sujets vivant en Grande-Bretagne et des correspondants situés à plus de 1 500 kilomètres de là. Les autres correspondants, également désignés par les sujets, vivent en Grande-Bretagne et servent de point de comparaison.*
*Les appels émanant d'inconnus ne sont pas mentionnés dans ce tableau.*

## CHAPITRE 8
## Sondage par questionnaire sur la sensation d'être observé

Afin d'en savoir plus sur les circonstances dans lesquelles les gens éprouvent la sensation d'être observés, j'ai remis le question-

naire ci-dessous aux personnes qui ont assisté à mes conférences. Comme pour le questionnaire de la page 405, la distribution avait généralement lieu à l'issue de la conférence et avant le débat. Toutes les personnes présentes étaient priées de remplir leur exemplaire sur place, et on leur remettait un stylo si elles n'en avaient pas. Les questionnaires étaient ensuite ramassés. La très grande majorité de l'assistance acceptait généralement de remplir ce questionnaire.

## QUESTIONNAIRE
### *La sensation d'être observé*

1. Vous est-il arrivé de sentir que quelqu'un vous observait dans votre dos et de vous retourner pour vous apercevoir que c'était vrai? (Ne tenez pas compte des cas pouvant être expliqués de manière ordinaire.)
   ☐ Oui ☐ Non
   (Si vous avez coché Non, ne répondez pas aux questions 4 à 7. Sinon, répondez à toutes les questions SVP.)
2. Quel âge avez-vous?
   ☐ Moins de 18 ans ☐ Entre 31 et 50 ans ☐ Plus de 70 ans
   ☐ Entre 18 et 30 ans ☐ Entre 51 et 70 ans
3. De quel sexe êtes-vous?
   ☐ Masculin ☐ Féminin
4. Quelle est la fréquence de vos sensations d'être observé? (Ne cochez pas plus d'une case SVP.)
   ☐ Au moins 1 fois par semaine ☐ Au moins 1 fois par mois
   ☐ Au moins 1 fois par an ☐ Moins de 1 fois par an
5. Avec qui avez-vous éprouvé ce genre d'expérience?
   ☐ Père ☐ Mère ☐ Fils
   ☐ Fille ☐ Frère ☐ Sœur
   ☐ Conjoint(e) ☐ Concubin(e) ☐ Collègue
   ☐ Ami ☐ Amie ☐ Inconnu
   ☐ Inconnue ☐ Autre (précisez)
6. Dans quelle sorte de lieu avez-vous éprouvé ce genre d'expérience?
   ☐ Dans la rue ☐ Dans un théâtre, un cinéma, ☐ À la maison
   ☐ Dans une voiture une salle de conférences, etc. ☐ Autre lieu (précisez)
   ☐ Dans un café, un bar, un club ☐ Dans un train ou un bus
7. Vous est-il arrivé d'avoir ce genre d'expérience avec un animal?
   ☐ Oui ☐ Non
   Si oui, précisez le type d'animal.
8. Avez-vous remarqué que, si vous observiez quelqu'un de dos, il arrivait que cette personne se retourne?
   ☐ Oui ☐ Non

9. Quelles sortes d'émotions ou d'intentions ont agi le plus, selon vous, sur la personne que vous avez ainsi observée?

☐ Le désir d'attirer son attention ☐ La colère ☐ Le désir sexuel ☐ La curiosité ☐ Autre (précisez)

10. Avez-vous jamais constaté qu'en observant un animal à son insu, vous pouviez le faire réagir?

☐ Oui ☐ Non

Si oui, veuillez donner plus de détails.

11. Veuillez décrire brièvement une occasion particulièrement mémorable au cours de laquelle vous avez senti un regard posé sur vous ou l'inverse, quand une autre personne a réagi à votre regard.

Parmi toutes les personnes qui ont répondu à ce questionnaire, on trouve des étudiants de l'université de Cambridge (36 au total), des participants à un symposium scientifique en Suède (34) et des citoyens de Huntington, État de New York (50), d'Atlanta, en Géorgie (30), d'Arlington, en Virginie (53) et d'Asheville en Caroline du Nord (126). Ce qui représente 175 femmes et 154 hommes dont l'âge se répartit comme suit:

| | |
|---|---|
| Moins de 18 ans | 4 % |
| De 19 à 30 ans | 22 % |
| De 31 à 50 ans | 36 % |
| De 51 à 70 ans | 35 % |
| Plus de 70 ans | 2 % |

Le pourcentage de femmes ayant répondu oui à la question 1 est plus élevé (81 %) que celui des hommes (74 %). On retrouve la même proportion quelle que soit la ville. Les personnes qui répondent oui fournissent plus de détails comme suit:

| | |
|---|---|
| 1 fois par semaine | 18 % |
| 1 fois par mois | 33 % |
| 1 fois par an | 30 % |
| Moins de 1 fois par an | 19 % |

Les réponses à la question 5 sont récapitulées dans le tableau 11 ci-dessous et dans la figure 4 (p. 187). Parmi les personnes qui ont répondu, une majorité déclare avoir été l'objet d'un regard émanant d'un inconnu (76 %). La proportion est de 54 % pour les regards venant d'une inconnue. Viennent ensuite, dans l'ordre, une amie, un ami, un collègue, un conjoint, une mère, un concubin et les autres membres de la famille.

Plusieurs différences intéressantes liées au sexe apparaissent. Lorsqu'une femme est regardée par quelqu'un qu'elle ne connaît pas, elle réagit davantage en présence d'un homme que d'une femme. En ce qui concerne les amis, les hommes disent réagir davantage au regard d'une femme qu'à celui d'un homme. Quant aux conjoints, concubins, collègues et filles, les femmes réagissent plus que les hommes dans une proportion significative.

Les réponses aux questions 6, 8 et 9 sont récapitulées au chapitre 8. Les résultats détaillés sont indiqués dans les figures 5 et 6. En réponse à la question 8, un pourcentage significativement plus élevé de femmes (88 %) que d'hommes (71 %) déclare pouvoir faire retourner quelqu'un en le fixant des yeux dans le dos (chapitre 8).

En réponse à la question 7, 55 % des personnes interrogées déclarent avoir capté le regard d'un animal. Sur 329 personnes qui ont répondu, 79 disent que la chose leur est arrivée avec un chien, 59 avec un chat, 9 avec un cheval, 6 avec un cervidé, 5 avec un oiseau, 3 avec un ours, 3 avec un serpent et 1 avec une chèvre, un cochon, un singe, un écureuil, une souris, un dauphin, un iguane et une tortue de mer. Ainsi, la liste comprend des mammifères, des oiseaux et des reptiles, mais pas d'amphibien, de poisson, d'insecte ou d'autre invertébré.

En réponse à la question 10, là encore, 55 % des personnes interrogées déclarent avoir fait l'expérience de regarder un animal de dos en le forçant à se retourner. La plupart des réponses ont trait à des chiens et des chats, mais il y a aussi quelques chevaux et oiseaux.

| Observateurs | Confondus | Femme | Homme | *P* |
|---|---|---|---|---|
| Inconnu | 76 | 87 | 64 | < 0,000 1 |
| Inconnue | 54 | 48 | 62 | 0,02 |
| Amie | 32 | 28 | 38 | NS |
| Ami | 27 | 26 | 27 | NS |
| Collègue | 24 | 32 | 13 | 0,003 |
| Conjoint(e) | 18 | 22 | 12 | 0,03 |
| Mère | 16 | 17 | 15 | NS |
| Concubin(e) | 14 | 24 | 12 | 0,02 |
| Père | 12 | 14 | 11 | NS |
| Fille | 10 | 16 | 3 | 0,000 5 |
| Sœur | 9 | 11 | 6 | NS |
| Fils | 7 | 9 | 4 | NS |
| Frère | 3 | 5 | 2 | NS |

*Tableau 11. Pourcentage de personnes ayant répondu au questionnaire qui ont eu la sensation d'être observées de dos et ont réagi devant différentes catégories d'observateurs.*
*Les chiffres donnés concernent toutes les personnes qui ont répondu, puis sont également ventilés selon le sexe : 154 femmes et 113 hommes ont participé au sondage. Le degré de signification statistique des écarts entre les réactions des hommes et celles des femmes, calculé sur la base des tables de contingence 2 × 2, est indiqué dans la colonne* p. *Les chiffres de cette colonne représentent la probabilité* (p) *pour que ces écarts puissent être attribués au hasard. Plus le chiffre est bas, moins il y a de chances pour que le hasard joue un rôle. Certains écarts ne sont pas statistiquement significatifs (NS).*

## Chapitre 13
## Contestation par des sceptiques de la réalité de la sensation d'être observé

Robert Baker

La plus grande organisation de sceptiques du monde est le CSICOP ou Committee for the Scientific Investigation of the Paranormal (Comité d'investigation scientifique des phénomènes paranormaux). Basé à Amherst, New York, le CSICOP a publié en l'an 2000 dans sa revue *Skeptical Inquirer* deux articles affirmant que la sensation d'être observé est illusoire. Ces deux articles s'efforçaient de réfuter mes recherches sur la question.

Le premier était signé Robert Baker, membre du CSICOP et professeur de psychologie à la retraite dans le Kentucky. Il procéda à deux « démonstrations » visant à nier que des sujets puissent deviner à quel moment on les regarde. Pour la première de ces démonstrations, il fit porter son choix sur des personnes qui étaient occupées à manger, boire, regarder la télévision, travailler devant un ordinateur ou lire à la bibliothèque de l'Université du Kentucky. Il se plaça discrètement derrière ces personnes et les regarda fixement. Puis il se présenta et leur demanda de remplir un questionnaire.

Selon ses prévisions, des personnes se livrant à une activité ne seraient « jamais » en mesure d'éprouver la sensation d'être observées. Il s'attendait à ce que les gens lui répondent : « Au cours des cinq dernières minutes, je n'ai absolument pas eu la sensation que quelqu'un m'observait dans mon dos. » Effectivement, 35 personnes interrogées sur 40 lui donnèrent cette réponse. Mais cinq d'entre elles répondirent différemment. Deux déclarèrent qu'elles avaient eu « conscience d'être regardées avec insistance », et trois précisèrent qu'elles s'étaient senties « mal à l'aise ». Baker note que pendant qu'il regardait ces trois sujets, « ils se sont levés tous les trois, ils ont regardé autour d'eux, ont changé de position à plusieurs reprises et ont paru momentanément distraits en diverses occasions ».

Les réponses de ces cinq personnes allaient à l'encontre des prédictions de Baker. Il ajouta donc rétrospectivement un nouveau critère. Il décréta que les sujets devraient indiquer *à quel*

*endroit il était assis* au moment où il les observait. Aucun ne réussit. Baker décida donc que c'était là « une bonne raison de penser que ces personnes [...] n'avaient pas eu conscience d'être observées[2] ». Mais cela revient à éluder le problème. La sensibilité au regard d'autrui n'implique pas nécessairement que l'on se souvienne de la direction du regard plusieurs minutes après.

En conclusion de son analyse, Baker « disqualifie » les deux personnes qui lui ont répondu qu'elles avaient senti un regard en expliquant qu'elles sont « suspectes » parce que la première déclare qu'elle se sent épiée en permanence et que la seconde affirme posséder des pouvoirs extrasensoriels. Mais si la sensation d'être observé existe réellement, il est possible que les personnes qui ont des tendances paranoïaques y soient plus sensibles que les autres[3], de même que celles qui pensent avoir des pouvoirs extrasensoriels.

Dans sa seconde « démonstration », Baker, assisté d'un étudiant, regarda fixement plusieurs sujets dans le dos à des intervalles aléatoires. Il demanda ensuite à chaque sujet de préciser à quels moments il avait eu l'impression d'être observé. Il leur avait dit préalablement qu'il les regarderait pendant cinq périodes d'une minute au cours d'une séance de 20 minutes. Comme il s'y attendait, les réponses furent conformes aux lois du hasard.

Pourquoi ses résultats sont-ils si différents des effets systématiquement positifs et statistiquement significatifs obtenus par plusieurs expérimentateurs dont moi-même? La raison réside dans plusieurs importantes différences de procédure.

Dans mes protocoles expérimentaux, pour une séance comportant 20 essais, il y avait un nombre plus ou moins égal d'essais avec et sans regard. Avec Baker, il y avait 15 essais de contrôle et seulement 5 périodes de regard d'une minute chacune. Ce qui fait obstacle à une analyse statistique correcte des résultats. Chaque sujet n'avait droit qu'à cinq réponses sur les moments où il pensait avoir été observé. Si ses réponses étaient données totalement au hasard, il avait trois fois plus de chances de se tromper que de tomber juste.

Sous mon propre protocole, chaque essai ne durait qu'une dizaine de secondes, alors que ceux de Baker se prolongeaient pendant une minute entière. À l'occasion de mes recherches préliminaires, j'avais pu constater que les sujets obtenaient un meilleur

pourcentage de réponses correctes quand on leur demandait de réagir spontanément, sans leur laisser le temps de trop réfléchir.

Baker introduit également dans le protocole trois sources de distraction pour ses sujets.

1. À côté de chaque repère de temps figurant sur la fiche de résultats publiée dans son article, il y avait deux séries de chiffres mystérieux, par exemple : « 0801 1&2 ; 0802 2&3 [4]. » J'ai donc écrit à Baker pour lui demander des éclaircissements, mais sa réponse n'a fait qu'accroître la confusion. D'après lui, les codes de temps figurant sur le spécimen « n'étaient pas sur la fiche du sujet, puisqu'ils diffèrent, évidemment, d'un sujet à un autre. La mention 1&2 représente la première minute ; 2&3 la deuxième minute de la période, et ainsi de suite ».

Si j'étais l'un des sujets de Baker, j'aurais du mal à comprendre ses instructions. Si je voulais indiquer que je suis senti observé, il faudrait que je commence par calculer en regardant la montre dans quelle tranche de minute cela s'est produit. Ensuite, il me faudrait décider à quel endroit écrire ma réponse. Si je voulais indiquer que j'ai senti un regard à la septième minute, faudrait-il que je l'indique à la ligne 6&7 ou à la ligne 7&8 ?

2. Les instructions publiées par Baker se contredisaient. Il écrit que ses sujets étaient prévenus qu'il y aurait « cinq périodes de regard d'une durée d'une minute chacune ». Il admet aujourd'hui qu'il s'agissait d'une erreur [5]. Pour ajouter encore à la confusion, les périodes de regard d'une minute sont décrites dans son article comme des « périodes de cinq minutes [6] ».

3. Non seulement Baker demandait à ses sujets de deviner à quels moments ils étaient observés, mais il leur demandait également de comparer leurs réponses avec celles des autres périodes afin de pouvoir éventuellement changer d'idée. Cette instruction est propre à distraire encore plus les sujets et à les rendre moins spontanés.

Comme Baker, je prédis que ceux qui suivront cette méthode expérimentale (avec ses instructions ambiguës) auront toutes les chances de reproduire ses résultats négatifs. Mais je prédis aussi que mes résultats seront reproduits par tous ceux qui suivront une procédure analogue à la mienne [7].

DAVID MARKS ET JOHN COLWELL

Le second article du *Skeptical Inquirer* est signé par deux psychologues britanniques, David Marks (lui aussi membre du CSICOP) et John Colwell[8]. Il repose sur une double expérience pratiquée par Colwell et ses collaborateurs à l'université de North London[9]. Le test principal s'inspirait de mes propres protocoles. Il consistait en 20 séquences déterminées de manière aléatoire avec et sans regard, telles qu'elles sont décrites sur mon site Internet. Loin de réfuter mes résultats, ils les reproduisirent, avec des valeurs significativement positives (figure 11).

Mais ils voulurent ensuite nier le caractère probant de ces expériences en opposant des arguments techniques à la distribution aléatoire de mes séquences. Celles que je proposais alors sur mon site étaient « rééquilibrées » en tenant compte des remarques d'autres sceptiques concernant les problèmes qui pouvaient être causés par une distribution aléatoire « non structurée »[10]. Pour chaque séquence de 20 essais, il y avait une séquence inverse conçue de telle sorte que chaque essai avec regard dans la première correspondait à un essai sans regard dans la seconde et *vice versa*.

Marks et Colwell estimèrent que, dans la mesure où l'on communiquait ses résultats au sujet après chaque essai, leur taux de réussite dans les essais avec regard était peut-être dû à un processus d'« apprentissage implicite » des structures cachées de mes distributions aléatoires, qui leur permettait de deviner si c'était un essai avec ou sans regard qui allait suivre. Mais les deux chercheurs n'ont aucune preuve à fournir pour étayer leurs dires. Ils n'ont même pas pris la peine de tester leur théorie, chose qu'ils auraient pu faire aisément en examinant leurs fiches de résultats pour voir si les réponses correspondaient réellement aux distributions prévisibles. Lorsque j'ai demandé à Colwell de me communiquer une copie de ces fiches afin de vérifier si les faits corroboraient leur théorie, il a refusé de me laisser prendre connaissance de ses données.

Marks et Colwell ont également omis de mentionner une lacune majeure de leurs spéculations, en espérant, peut-être, que personne ne s'en apercevrait. S'il y avait eu apprentissage implicite, leurs sujets se seraient améliorés autant dans les essais avec regard que dans les essais sans regard. Ce qui n'a pas été le cas.

L'amélioration des scores ne s'est produite que pour les essais *avec* regard.

Bien que leurs arguments ne correspondent pas à leurs propres données, Marks et Colwell ont soutenu que leur hypothèse sur les distributions prévisibles invalidait toute mon expérimentation sur le regard. Or, non seulement cette hypothèse est infirmée par leurs propres résultats, mais elle est hors de propos. Ils fondent leur critique de mes travaux sur un bref compte rendu de journaliste dans une revue de vulgarisation scientifique. Ils ignorent apparemment l'existence des articles détaillés que j'ai écrits dans des publications scientifiques à comité de lecture. S'ils avaient lu ces articles, ils auraient constaté que leur hypothèse de détection de distribution était réfutée d'avance.

En premier lieu, dans mes quelque 5 000 essais, la distribution aléatoire, totalement «déstructurée», est réalisée par chaque observateur avant son essai par la méthode «pile ou face»[11]. C'est également valable pour plus de 3 000 essais pratiqués dans des établissements scolaires allemands et américains[12]. De sorte qu'il est tout à fait impossible de qualifier comme ils le font les résultats positifs hautement significatifs obtenus à l'occasion de ces tests d'«artefacts dus à une pseudo-distribution aléatoire»[13]. En outre, dans l'expérience informatisée du musée des sciences du New Metropolis à Amsterdam (p. 239-241), la séquence d'essais avec et sans regard était établie par un logiciel de distribution aléatoire totalement déstructurée. Cette expérimentation, qui faisait intervenir plus de 18 700 sujets, donna des résultats positifs significatifs d'un ordre proprement astronomique. La nature de ces tests exclut tout apprentissage implicite du genre avancé par Marks et Colwell.

En second lieu, lorsque j'ai adopté les séquences modifiées dont Marks et Colwell qualifient la distribution de pseudo-aléatoire, j'ai changé le protocole expérimental en ne communiquant plus aux sujets leurs résultats au fur et à mesure. Comme l'hypothèse de détection de distribution dépend de ce détail, elle ne saurait expliquer pourquoi, dans plus de 10 000 essais sans rétroaction, j'obtiens des résultats positifs hautement significatifs[14].

Colwell et ses collaborateurs, sur les conseils de Marks, essayèrent de régler la question au moyen d'une seconde série d'expériences

pour lesquelles ils utilisèrent une distribution aléatoire non structurée. Mais ces tests différaient de la première série sur un nouveau point important : c'était l'un des collègues universitaires de Colwell qui tenait le rôle de l'observateur. (Dans la première série, qui avait donné des résultats positifs, c'était un étudiant qui tenait ce rôle.) Comme on pouvait le prévoir, les résultats furent neutres. Ils en conclurent aussitôt que c'était dû à la distribution aléatoire non structurée. Dans leur article, Marks et Colwell n'indiquent pas qu'il y avait un observateur différent pour la seconde série. Tout ce qu'elle prouve, c'est que le collègue de Colwell n'était pas doué comme observateur. Des milliers d'essais de ce genre, avec une distribution aléatoire non structurée, ont été réalisés aussi bien par moi-même que par des expérimentateurs indépendants, et ils ont toujours donné des résultats positifs hautement significatifs [15].

Nous avons la preuve expérimentale que des observateurs différents peuvent obtenir des résultats extrêmement différents. Dans une série de tests sur le regard réalisés au moyen d'une caméra vidéo en circuit fermé, Richard Wiseman, un sceptique, obtient des résultats proches du hasard alors que dans la même série d'expériences une autre observatrice, Marilyn Schlitz, obtient un score statistiquement significatif (voir ci-dessous).

## Expériences par télévision en circuit fermé et effet expérimentateur

Richard Wiseman, membre britannique du CSICOP, a commencé ses recherches sur les effets du regard en organisant une série de tests où il utilisait des étudiants comme observateurs et comme sujets. De même que Colwell et ses collaborateurs, comme nous l'avons exposé plus haut, il obtint des résultats positifs significatifs dans sa première série [16]. Mais de même encore que Colwell et son équipe, il voulut expliquer ces résultats en les mettant sur le compte de la procédure de distribution aléatoire. Cependant, il ne testa pas son hypothèse en utilisant ses propres données. Quand je lui demandai de me les communiquer pour vérification de son hypothèse sur la présence d'un artefact, il me répondit tout d'abord que les données étaient « indisponibles ».

Un peu plus tard, il réussit à en récupérer une partie concernant certains sujets et eut l'amabilité de me les faire parvenir. Leur étude me montra qu'elles ne corroboraient pas sa théorie de l'artefact [17].

Au cours d'une nouvelle série d'expériences par télévision en circuit fermé, Wiseman et ses collaborateurs décidèrent de servir eux-mêmes d'observateurs. Comme il fallait s'y attendre, leurs résultats ne furent pas significatifs.

Heureusement, l'histoire ne s'arrête pas là. Marilyn Schlitz, une psychologue établie en Californie, qui avait obtenu des résultats systématiquement positifs dans ses tests sur le regard par télévision en circuit fermé, se rendit en Angleterre au laboratoire de Wiseman, où elle procéda avec lui à une nouvelle série d'expériences dans des conditions identiques. La moitié des sujets, des étudiants, furent affectés de manière aléatoire à Schlitz, et l'autre moitié à Wiseman. La première obtint des résultats statistiquement significatifs alors que le second n'eut qu'un score correspondant au hasard aussi bien comme expérimentateur que comme observateur [18].

Nous sommes donc en présence d'un effet « expérimentateur » flagrant. Cet effet est bien connu en psychologie et en médecine [19]. En gros, les expérimentateurs ont tendance à obtenir les effets auxquels ils s'attendent, et c'est la raison pour laquelle beaucoup de tests cliniques ou psychologiques sont menés en « double aveugle », condition dans laquelle ni l'expérimentateur ni le sujet ne savent qui reçoit le traitement. Il est certain que Wiseman et Schlitz s'attendaient à des résultats différents. Cette dernière prenait au sérieux la possibilité que le regard ait des effets réels, alors que l'attitude du premier était, en ses propres termes, « je perds mon temps, mais allons-y quand même [20] ».

Ces effets « expérimentateur » ne sont pas symétriques. Le fait que les sujets n'ont pas réussi à détecter le regard de Wiseman signifie seulement que Wiseman n'est pas un observateur efficace. En revanche, le fait que les participants aient senti le regard de Schlitz en l'absence de tout signal sensoriel signifie qu'il existe une sensibilité inexpliquée au regard d'autrui.

## Appendice C
# Brève histoire des premières théories de la vision

Comme nous l'avons vu au chapitre 13, il y a eu dans le passé un long débat sur la nature de la vision, avec d'énormes implications quant à la compréhension de la nature de l'esprit humain. Quatre grandes théories furent proposées: celle de l'intromission, qui voulait que les images arrivent à l'œil mais que rien n'en ressorte; celle de l'extramission, selon laquelle l'attention allait de l'intérieur vers l'extérieur; celles qui combinaient l'intromission et l'extramission, et enfin celles qui définissaient un médium à travers lequel s'exerçait la vision.

David Lindberg relate l'histoire de ce débat dans un excellent livre intitulé *Theories of Vision from Al-Kindi to Kepler*, dont je recommande la lecture à tous ceux qui voudraient en savoir plus. Je ne donne ici qu'un bref résumé de l'évolution des idées qui ont abouti à l'actuelle théorie orthodoxe de la vision, proposée pour la première fois par Johannes Kepler en 1604.

## Grèce antique et Rome

Les philosophes atomistes, à commencer par Leucippe et Démocrite au v^e^ siècle avant J.-C., ont formulé la première version du matérialisme, doctrine selon laquelle la réalité consiste en particules de matière indivisibles en mouvement, autrement dit d'atomes se déplaçant dans le vide. Ils émirent l'idée que ces particules jaillissaient de la surface des choses dans toutes les directions. La vision

était subordonnée à l'entrée de ces particules dans l'œil, où elles causaient des sensations visuelles. Afin d'expliquer la cohérence des images, ils supposaient que ces particules s'assemblaient en fines pellicules qui voyageaient dans l'œil. L'atomiste romain Lucrèce (mort aux environs de 55 avant J.-C.) appelle ces pellicules des *simulacres* et les compare à la fumée dégagée par le bois qui brûle, ou la chaleur d'un foyer, ou encore la peau d'un insecte ou d'un serpent lors de la mue [1].

La théorie de l'intromission soulevait des problèmes de fond que les théoriciens rivaux se faisaient un plaisir de signaler. Par exemple, comment des simulacres de nature matérielle peuvent-ils se croiser sans interférence? Et comment l'image d'une montagne peut-elle se rapetisser suffisamment pour pénétrer dans la pupille? Cette théorie n'expliquait pas non plus ce qui se passe lorsque la pellicule est entrée dans l'œil. Comment expliquer la vision? D'après cette théorie, il s'agit d'un processus totalement passif, qui ne tient pas compte du rôle actif de l'attention.

Néanmoins, certains atomistes admettaient que ces influences pouvaient se déplacer dans les deux sens, pas seulement vers l'œil, mais aussi de l'intérieur vers l'extérieur. Démocrite expliquait le mauvais œil selon les mêmes principes que la vision: l'action à distance était obtenue par le déplacement d'images matérielles chargées d'un contenu mental hostile qui «demeure attaché de manière persistante à la personne qui en est victime, et exerce ainsi une influence néfaste aussi bien sur le corps que sur l'esprit [2]».

Dès le début du v^e^ siècle avant J.-C., des membres de l'école pythagoricienne proposaient une première version de la théorie de l'extramission, en suggérant que l'œil projetait vers l'extérieur un courant visuel, et qu'il y avait du «feu» à l'intérieur de l'œil. L'une des raisons de cette croyance à une lumière intérieure est que les gens voient un éclair quand ils ont les yeux fermés et qu'ils reçoivent un coup. On dit bien «voir trente-six chandelles» quand on reçoit un coup sur la tête.

Platon (427-347 av. J.-C.) adopta cette idée d'un courant visuel allant de l'intérieur vers l'extérieur, mais suggéra qu'il se combinait avec la lumière du jour pour former un «corps homogène unique» qui s'étendait de l'œil à l'objet visible. Ce médium étendu était l'instrument du pouvoir visuel qui sort de l'œil. Par son entremise,

les influences de l'objet visible se propageaient dans l'âme. En fait, Platon combinait les théories de l'intromission et de l'extramission avec l'idée d'un substrat entre l'objet et l'œil[3].

Aristote (384-322 av. J.-C.), considéré avec Platon comme le plus grand philosophe grec, était à l'origine un disciple de ce dernier. Il adhérait à ses idées sur l'importance du milieu intermédiaire entre l'œil et l'objet, mais il rejetait à la fois l'intromission et l'extramission. Rien de matériel, pour lui, n'entrait ni ne sortait de l'œil au cours du processus de vision. Il qualifiait le milieu intermédiaire de « diaphane » et lui attribuait les mêmes propriétés que l'air, l'eau et un certain nombre d'objets solides. Ces propriétés étaient également celles du firmament, à travers lequel nous apercevons les étoiles. Il ne considérait pas la lumière comme une substance matérielle, mais comme un « état de transparence » résultant de la présence d'un feu ou d'un autre corps lumineux. En tant qu'état et non substance, la lumière ne nécessite aucun temps de propagation. Elle connecte instantanément l'objet visible à l'œil. Bien qu'Aristote donne quelquefois l'impression de soutenir l'idée qu'il y a intromission d'influences de l'objet visible à l'œil, il ne veut pas dire qu'il y a véritablement un déplacement dans le temps de l'un à l'autre. L'objet visible est plutôt la source ou la cause du changement d'état instantané du milieu transparent à travers lequel les influences sont transmises jusqu'à l'âme de l'observateur.

Tout comme Aristote et Platon, l'école stoïcienne de la Grèce antique et de Rome insistait sur l'importance du milieu intermédiaire qui relie l'observateur à l'objet qu'il regarde. Comme Platon, les stoïciens pensaient qu'un flux optique jaillissait de l'œil pour se combiner avec la lumière du jour en formant un cône visuel. Ce cône, dont le sommet se situait dans l'œil, constituait le médium de la vision. Il était même suggéré que ce médium était l'instrument de l'âme et se comportait comme un prolongement de l'observateur. Selon les termes du stoïcien Cicéron (106-43 av. J.-C.), « l'air lui-même voit avec nous ».

La théorie stoïcienne fut adoptée par Galien (env. 131-201 apr. J.-C.), médecin gréco-romain qui exerça une influence profonde sur toute la médecine pendant quelque 1 400 ans. Comme Cicéron, il pensait que l'air était un instrument de la perception et

que «la vue lance des prolongements aériens jusqu'au corps coloré[4]». Mais en sa qualité de médecin, Galien enrichissait sa théorie d'une foule de détails anatomiques et finissait par conclure que le cristallin était l'organe principal de la vision.

La plus grande contribution finale de l'Antiquité classique revient à des mathématiciens, en premier lieu Euclide (actif au IIIe siècle av. J.-C.). Son approche était strictement mathématique et excluait pratiquement tous les aspects de la vision qui ne pouvaient pas être interprétés par la géométrie. Il adopta une théorie d'extramission selon laquelle l'œil émettait des rayons en forme de cône. Le sommet de ce cône était dans l'œil, et les rayons étaient censés sortir de l'œil jusqu'à ce qu'ils rencontrent un objet. Naturellement, Euclide reconnaissait que la lumière jouait un rôle dans le processus de la vision, mais il ne s'étend guère sur la manière dont elle s'apparentait aux rayons visuels issus de l'œil.

Cette approche géométrique d'Euclide fut reprise et complétée par d'autres mathématiciens, notamment Ptolémée (actif aux env. de 127-148 apr. J.-C.). Ptolémée pensait que le flux visuel issu de l'œil était de nature éthérique, ce qu'il appelait la *quinte essence* ou cinquième élément (s'ajoutant à la terre, à l'air, au feu et à l'eau)[5]. Il rejetait la notion euclidienne de rayons indépendants sortant de l'œil avec des espaces entre eux et décrivit un cône visuel homogène. Ce cône était modifié par la lumière, dont dépendait la perception des couleurs.

Toutes ces théories de la vision ont leurs points forts et leurs faiblesses. Les différentes écoles ont coexisté pendant plus de mille ans. Le débat s'est poursuivi dans le monde arabe, en particulier entre le IXe et le XIIIe siècle après J.-C. Ce sont des sources principalement arabes qui ont transmis toutes ces idées à l'Europe médiévale.

## Théories islamiques de la vision

Les traductions de textes grecs en arabe dans les domaines de la philosophie, des mathématiques et de la médecine atteignent leur point culminant au IXe siècle après J.-C. et constituent un

important ferment intellectuel au sein du monde islamique. Pendant cette période, la science devait devenir, pour la première fois, une entreprise internationale. Le monde islamique allait de l'Espagne et du Maroc aux confins de la Chine. Non seulement il puisait dans la tradition grecque, principalement à Alexandrie, en Égypte, mais il tirait également profit de l'héritage culturel de la Perse, de l'Inde, de l'Asie centrale et de la Chine. Cette immense civilisation constitua une importante transition entre la culture de l'Antiquité et celle, naissante, de l'Occident.

L'un des pionniers du processus d'assimilation et de développement de la tradition grecque fut Al-Kindi (env. 801-866), qui vivait à Bagdad. Il considérait que son rôle était de propager, corriger et compléter la somme de connaissances dont il était l'héritier. Dans cet esprit, il écrivit quelque 260 volumes dans tous les domaines de pensée, y compris l'optique. Mais ce n'était qu'un sujet parmi tant d'autres. Il voyait le rayonnement des forces comme quelque chose de fondamental dans la nature: «Il est manifeste que tout ce qui constitue le monde autour de nous [...] produit des rayons d'une manière ou d'une autre, comme une étoile [...] et que toute chose ayant une existence dans le domaine des éléments émet dans toutes les directions des rayons qui remplissent le monde.» Dans son étonnante vision d'interconnectivité, il voyait l'univers comme faisant partie d'un vaste réseau où tout objet agissait sur l'ensemble des autres en produisant des effets naturels. Les étoiles interagissaient avec la Terre tout comme les aimants, le feu, les sons et les couleurs irradiaient des forces qui provoquaient des effets à l'extérieur de l'esprit [6].

Ainsi, pour Al-Kindi, les lois du rayonnement étaient les lois de la nature, et l'optique était le fondement de toutes les autres sciences. Bien qu'il fût au courant des autres écoles de pensée sur la nature de la vision, il rejetait les théories de l'intromission pour adopter une version modifiée de la théorie d'Euclide, où un rayon visuel actif sortait de l'œil. Comme Ptolémée, il refusait la notion de rayons distincts, mais suggérait que le cône visuel constituait un faisceau de rayonnement continu, sensible dans tout son volume [7]. Il ne voyait pas ce rayonnement comme un véritable déplacement de substance matérielle de l'intérieur vers l'extérieur, mais plutôt comme une transformation du médium.

Le traité d'Al-Kindi sur la vision devait devenir un livre d'étude populaire dans tout le monde islamique, dont il influença bien entendu la pensée durant des siècles. Cependant, certains hommes de science musulmans rejetèrent la théorie de l'extramission en faveur de certaines versions de la théorie aristotélicienne. Le plus célèbre fut Avicenne (980-1037). D'autres marchèrent sur les traces de Galien en se concentrant sur l'anatomie de l'œil.

Alhazen (965-1039) proposa une nouvelle théorie de la vision qui associait diverses idées exposées par des écoles rivales pour former une brillante synthèse. Tout en adoptant les découvertes anatomiques de Galien et de ses successeurs ainsi que la notion aristotélicienne de médium diaphane et les approches mathématiques d'Euclide et Al-Kindi, il innova principalement en inversant le sens des influences qui se propagent à travers le cône visuel. Au lieu d'un rayonnement issu de l'œil, on avait un rayonnement de lumière de l'extérieur vers l'intérieur. Il mettait ainsi en place les fondations de la théorie de l'intromission dans la vision, qui devait devenir le point de vue orthodoxe de la science à partir de début du XVII[e] siècle[8]. Mais, bien que sa théorie soit impressionnante quand elle décrit la manière dont ces influences parviennent jusqu'à l'œil, elle est beaucoup moins étoffée quand il s'agit de dire ce qui se passe une fois qu'elles y sont. Il pensait que l'organe sensible de l'œil était le cristallin, mais il n'avait aucune explication à fournir sur la manière dont la sensibilité de cet organe se traduisait par la vision.

## Moyen Âge et Renaissance

L'optique et l'astronomie sont les deux sciences les plus en vogue dans l'Europe médiévale. L'évolution des idées dans ce domaine fut fortement influencée par la traduction en latin des textes arabes et grecs. Les idées à la mode changèrent à mesure que les documents devenaient disponibles. Jusqu'à la fin du XII[e] siècle, l'influence principale était celle de Platon et de la tradition platonicienne. La théorie de l'extramission dans la vision l'emportait. L'influence de cette théorie ne fit qu'augmenter lorsque les traductions des textes arabes d'Al-Kindi et des écrits

grecs de Ptolémée devinrent disponibles, avec leurs analyses mathématiques des rayons visuels issus de l'œil.

Dès le XIII[e] siècle, les nouvelles traductions couvraient la grande majorité des œuvres d'Aristote ainsi que les écrits de ses commentateurs arabes et les traités d'optique d'Alhazen. La quasi-totalité des points de vue et arguments de l'Antiquité classique et du monde islamique était ainsi accessible aux érudits européens dans les principaux centres de diffusion de la culture comme Paris et Oxford.

Plusieurs savants importants participèrent au nouveau débat sur la nature de la vision. Celui qui exerça le plus d'influence sur les autres est Roger Bacon (env. 1220-1292), moine franciscain anglais qui présenta une théorie de la vision fondée sur les écrits d'Alhazen. Selon cette théorie, un cône ou pyramide de rayons entrait dans l'œil et y établissait la géométrie de la perspective. Mais Bacon ne voulait pas défendre la thèse de l'intromission au détriment des autres théories en présence. Ce qu'il voulait, c'était établir une synthèse, et il le fit en incorporant dans sa théorie les idées d'Aristote sur le médium transparent et en reconnaissant l'existence de rayons visuels qui ressortaient de l'œil et se propageaient à travers ce médium jusqu'à l'objet visible.

Durant deux siècles après lui, la théorie de Bacon continua d'exercer son influence. Mais les aristotéliciens étaient de plus en plus nombreux dans les universités médiévales, et malgré de nombreux et très doctes débats sur les théories du penseur grec, il y avait peu de contributions originales[9].

Pendant la Renaissance, il n'y eut pas de rupture brutale avec les théories médiévales sur la vision; mais dans quatre domaines (p. 267-272), les avancées technologiques contribuèrent à la théorie de Johannes Kepler sur l'image rétinienne, et par conséquent à l'évolution de la science moderne. La première fut le développement de la perspective linéaire, déjà visible dans les tableaux de Giotto (env. 1266-1337) et dont les principes furent explicitement formulés par l'architecte florentin Brunelleschi (1377-1446). La deuxième fut l'évolution de l'étude de l'anatomie en général, et une meilleure compréhension de la structure de l'œil en particulier. Le cristallin, jusque-là considéré comme sphérique, est reconnu sous sa véritable forme. La troisième est l'étude de la chambre

noire ; et la quatrième, l'étude des verres de lunette et la constatation qu'une lentille biconvexe fait converger les rayons lumineux.

Toutes ces avancées fournirent des ingrédients indispensables à la synthèse de Kepler, qui constitua sous bien des aspects le point culminant de la science médiévale de l'optique. David Lindberg exprime ainsi la chose : « Kepler apportait une solution nouvelle (et non pas une nouvelle catégorie de solution) à un problème médiéval identifié six cents ans plus tôt par Alhazen. En prenant cette tradition médiévale au sérieux, en acceptant ses prémisses mais en veillant à y mettre plus de rigueur et de cohérence que les perspectivistes médiévaux eux-mêmes n'avaient pu y placer, il parvint à l'améliorer [10]. » Pourtant, la synthèse de Kepler débouchait sur de nouveaux problèmes, restés à ce jour sans solution, comme nous l'avons vu au chapitre 13.

# Notes

**Introduction : Le septième sens et l'esprit étendu**

1. Matthews, 1996.
2. Horgan, 1996.
3. Kuhn, 1970.
4. Inglis, 1977, p. 148 *sq.*
5. Michell et Rickard, 1977, p. 16.
6. Popper et Eccles, 1977.
7. Electromagnetic senses, *in* McFarland, 1981.
8. Downer, 1999.
9. Baker, 1980.
10. Dröscher, 1971.
11. *Ibid.*
12. Voici un exemple de controverse qui se situe en Grande-Bretagne à l'automne 2001. Tout commença de la manière la plus innocente possible lorsque la Poste royale sortit une série de timbres destinés à commémorer le centième anniversaire du prix Nobel. Plusieurs lauréats furent invités à faire des commentaires que la Poste publia dans un livret accompagnant les timbres. L'un de ces lauréats, le physicien Brian Josephson, professeur à l'université de Cambridge, déclara qu'il pensait que les récentes découvertes en physique quantique « pourraient ouvrir la voie à la compréhension de processus encore inexpliqués par la science traditionnelle, comme la télépathie ». Ces propos soulevèrent un tollé. Leur auteur fut rapidement dénoncé par des universitaires en colère et par d'autres ennemis du « paranormal ». Ainsi, David Deutsch, physicien à l'université d'Oxford, déclara au journal *The Observer* que « la télépathie, tout simplement, n'existe pas. La Poste royale s'est laissé abusivement convaincre de soutenir des idées totalement farfelues » (McKie, 2001). Il se trouve que Deutsch était si sûr de son opinion qu'il n'a à aucun moment ressenti le besoin d'examiner les preuves en faveur de la télépathie (Carr, 2001). Quant à James Randi, démystificateur américain professionnel, il devait déclarer aux auditeurs de la BBC que c'était « une échappatoire crapuleuse » *(a refuge for scoundrels)* que d'essayer d'expliquer la télépathie en faisant appel à la physique quantique (BBC Radio 4, émission *Today* du 2 octobre 2001). Josephson est un prix Nobel en physique quantique. Randi est un illusionniste sans qualification scientifique.

13. Par exemple, le même David Deutsch qui rejetait les idées de Brian Josephson (voir note ci-dessus) est un défenseur acharné de la théorie des univers parallèles (Deutsch, 1997).

14. *Cf.* Deutsch, 1997.

15. Broad et Wade, 1985.

16. Sabbagh, 1999.

17. Ceux de W. J. Levy (J. B. Rhine, 1974) et de S. G. Soal (Markwick, 1978).

18. Il est certain que la recherche expérimentale en parapsychologie applique une méthodologie plus stricte que dans les autres domaines scientifiques. À l'occasion d'un récent sondage sur les publications concernant différents secteurs scientifiques, j'ai pu établir que 85 % des expériences en parapsychologie utilisaient les études en aveugle contre 6 % en sciences médicales, 5 % en psychologie, 1 % en biologie et 0 % en physique et en chimie (Sheldrake, 1998b, 1999c).

19. Gardner, 1983, p. 57.

20. *Ibid.*, p. 58.

21. Pour prendre un exemple, dans tous les États-Unis, en ce début de siècle, moins de dix chercheurs professionnels se consacrent à plein temps à la parapsychologie, et tous bénéficient de financements privés. Le tirage, pour le monde entier, de la plus grande publication dans ce domaine, le *Journal of Parapsychology*, est inférieur à 800 (Hansen, 2001). En revanche, il existe plusieurs organisations puissantes et bien financées dont le principal objectif est de promouvoir une attitude négative envers l'ensemble des phénomènes parapsychologiques. Je citerai le CSICOP ou Committee for the Scientific Investigation of Claims of the Paranormal (« Comité d'investigation scientifique sur les prétendus phénomènes paranormaux »). Cette organisation ne se livre à aucune recherche, mais s'applique principalement à démolir celles qui sont faites. La revue du CSICOP, *Skeptical Inquirer*, tire à environ 50 000 exemplaires et se proclame le « magazine de la science et de la raison ». Nombre de ses défenseurs sont des universitaires parfois renommés, comme le biologiste Richard Dawkins, ou influents dans le monde des médias spécialisés, comme sir John Maddox, l'ex-rédacteur en chef de la prestigieuse revue scientifique *Nature*.

22. Piaget, 1973, p. 280.

23. Crick, 1994, p. 3.

24. Le neurologue Wilder Penfield a découvert qu'il pouvait susciter des images mémorielles vivaces en stimulant le cortex cérébral de ses patients pendant les opérations du cerveau ; mais, bien que ces stimulations puissent évoquer des souvenirs, il n'en déduisait pas qu'ils résidaient dans la zone stimulée. Sa conclusion était que la mémoire « n'est pas dans le cortex ».

**Chapitre 1 : Captage de pensées et d'intentions**

1. C'est Frederic Myers, l'un des pionniers de la recherche parapsychologique, qui a inventé le terme *télépathie* en 1882 (Myers, 1882).

2. Gallup & Newport, 1991.

3. Blackmore, 1997.

4. *Cf.* Schouten, 1982.

5. Sheldrake et Smart, 1997; Sheldrake, Lawlor et Turney, 1998; Brown et Sheldrake, 1998.

6. Sheldrake, 1999a, chapitre 7.

7. Woodhouse, 1992, p. 54.

8. « Il est très tentant, lorsqu'on monte un cheval bien dressé, ou un cheval qui vous connaît bien, de se dire que ce cheval perçoit des messages télépathiques. Mais il est possible qu'il ne s'agisse que de mouvements infimes du cavalier, que le cheval interprète et traduit en actes » (Kiley-Worthington, 1987, p. 88-89).

9. Pepperberg, 1999.

10. Nous continuons les tests. Aimée étudie toujours chez N'kisi l'acquisition du langage et la manière de l'utiliser.

11. Gurney, Myers et Podmore, 1886, chapitre 6, cas 37.

12. Avec le concours de gens à qui cela arrive fréquemment, il devrait être possible de pratiquer des tests expérimentaux où l'on demanderait au sujet de deviner quel morceau on va entendre lorsque la radio sera allumée. En compilant un nombre assez grand de réponses, on devrait pouvoir établir s'il s'agit de coïncidences ou non.

13. Pour une large série d'exemples, voir Eason, 1994, 1995.

14. Schwartz, 1972.

15. *Ibid.*, p. 77.

16. *Ibid.*, p. 152.

17. *Ibid*, p. 203.

18. Galton, 1883.

19. Penrose, 1989, p. 785 *sq.*

20. *Penguin Dictionary of Psychology*, p. 785 *sq.*

21. Freud, 1955, p. 175 *sqq.*

22. *Ibid.*, pp 179 *sq.*

23. Pour plus de renseignements sur la question, voir les articles : « J. Ehrenwald » ; « Psi » ; « Psychothérapie » et « Psychanalyse » ; dans Wolman, 1977.

24. L'un des pionniers de l'exploration de la télépathie en psychanalyse est Jule Eisenbud (Eisenbud, 1970).

25. Mayer, 1996, p. 718.

26. *Ibid.*

27. Mayer, 2001.

28. *Cf.* Whan, 2000.

29. Jung, 1963, p. 137, *sq.*

30. Voici, par exemple, une expérience qui pourrait être pratiquée en direct à la télévision. L'émission populaire « Qui veut gagner des millions ? » utilise des questions à choix multiple. Les candidats doivent choisir la réponse juste parmi quatre propositions. Pour cette expérience, dans certains cas, l'écran pourrait afficher la bonne réponse pour les seuls téléspectateurs. Dans d'autres, la réponse ne serait pas donnée. Les candidats en présence donneraient-ils statistiquement plus souvent la réponse juste quand des millions de téléspectateurs la connaissent que quand ils ne la connaissent pas ?

31. *Cf.* Murphy, 1992.

32. Murphy & White, 1978, p. 52.

33. *Ibid.*, p. 52.
34. Hawkins, 1983.
35. *Ibid.*, p. 43.
36. Novak, 1976, p. 135 *sq.*

**Chapitre 2: Transmission de pensée en laboratoire**

1. Temple, 1989, chapitre 5; Richet, 1923.
2. Gregory, 1919.
3. Cité par Gurney, Myers & Podmore, 1886, vol. 2, p. 324.
4. Gregory, 1919, p. 212.
5. Clements, 1983.
6. Wallace, 1874, chapitre 10.
7. Gurney, Myers & Podmore, 1886, vol. 2, p. 340.
8. *Ibid.*, p. 344.
9. Gurney, Myers & Podmore, 1886, vol. 1, chapitre 2.
10. *Ibid.*
11. *Ibid.*
12. *Ibid.*
13. Pour une étude plus détaillée, voir Thouless, 1972, chapitre 5.
14. Sinclair, 1930.
15. Radin, 1997, p. 97.
16. Pour une étude plus détaillée, voir Radin, 1997.
17. J. B. Rhine, 1937, p. 56.
18. Pour une analyse de ces résultats, voir Radin, 1997.
19. J. B. Rhine, 1937.
20. L. E. Rhine, 1967.
21. J. B. Rhine, 1954, p. 24 (p. 37 de l'édition française).
22. J. B. Rhine, 1937, p. 115.
23. Schmeidler et McConnell, 1958.
24. J. B. Rhine, 1954, p. 166 (p. 201 de l'édition française).
25. Fenwick & Fenwick, 1998.
26. Ullman, Krippner et Vaughan, 1973.
27. L'image qui correspondait le plus à la transcription était notée 1 et celle qui correspondait le moins 8. Si l'image utilisée en réalité correspondait aux numéros 1 à 4, la réponse était considérée comme bonne; si elle correspondait à 5 ou plus, la réponse était mauvaise. Si la télépathie n'existait pas pendant les rêves, le hasard voudrait que la moitié des réponses soient bonnes et la moitié mauvaises.
28. Radin, 1997, chapitre 5.
29. *Ibid.*, p. 78.
30. Radin, 1997.
31. *Cf.* Wiseman, Smith & Kornbrot, 1996.
32. *Cf.* Parker, 2000.
33. En 1999, deux chercheurs, dont un sceptique bien connu, Richard Wiseman, affirmèrent que les résultats d'une nouvelle série de tests sur l'effet ganzfeld s'étaient révélés globalement conformes aux lois du hasard. Mais pour

arriver à un tel résultat, ils avaient inclus dans la série un certain nombre d'expériences inhabituelles, parmi lesquelles des tests de clairvoyance sans émetteur, et ils avaient omis les tests qui s'étaient révélés dernièrement les plus probants. En incluant ces tests, les résultats redevenaient statistiquement significatifs (Milton, 1999). En outre, leur analyse était erronée sur plusieurs points (Storm & Ertel, 2001 ; voir aussi Milton & Wiseman, 2001). Elle donna lieu, au sein de la communauté spécialisée, à un débat passionné dont une version partielle a fait l'objet d'une publication (voir Schmeidler & Edge, 1999). Pour plus de détails, voir Schlitz & Radin, 2002.

34. Broughton & Alexander, 1997.

35. Bem, Palmer & Broughton, 2001 ; Storm & Ertel, 2000.

36. Bem *et al.*, 2001.

37. Schlitz & Honorton, 1992.

38. Dalton, 1997.

39. Broughton & Alexander, 1997.

40. En revanche, les sceptiques dogmatiques ont simplement choisi d'ignorer les preuves qui leur étaient fournies. Pour prendre un exemple, en 2001, le professeur Lewis Wolpert, biologiste à l'Université de Londres, s'exprimant en qualité d'expert sur un plateau de télévision de Discovery Channel, déclarait : « Il n'existe aucune preuve de l'existence de quelque forme de télépathie que ce soit » (*Animal X*, Discovery Channel, USA, 31 août 2001). Et quelques mois plus tard, un physicien bien connu de l'Université d'Oxford, David Deutsch, affirmait dans un article du journal *The Observer* que « la télépathie, tout simplement, n'existe pas » (McKie, 2000). Ces affirmations péremptoires sont contraires à la vérité. Mais je doute que ce soient des mensonges délibérés. Ce sont plutôt les manifestations des préjugés et de l'ignorance de leurs auteurs.

41. Pour une étude critique de ces recherches, voir Schlitz & Braud, 1977, et Delanoy, 2001.

42. Delanoy & Sah, 1994.

43. Recordon, Stratton & Peters, 1968.

44. Dans l'article publié par Peters et ses collaborateurs, il n'y avait pas d'analyse statistique. C'est sur ma demande que Jan Van Bolhuis, professeur adjoint de statistique à l'Université libre d'Amsterdam, a analysé ces résultats par la méthode binomiale, et les chiffres que je cite résultent de ses calculs.

45. Le seul problème, avec cette série de tests remarquablement positifs, était que la mère exigeait de voir la carte suivante avant de dire « juste » ou « faux » à la réponse précédente. Ce qui laissait subsister la possibilité lointaine selon laquelle elle transmettait l'information au moyen d'un code involontaire ou dans l'intonation utilisée pour donner la réponse. Mais Peters et ses collaborateurs pensaient que la chose était très peu probable, et il est impossible de déceler le moindre code dans l'intonation de la mère lorsqu'on écoute l'enregistrement. N'oublions pas que le fils était mentalement handicapé et que le processus de test se déroulait si rapidement qu'il est pratiquement inconcevable qu'un code quelconque ait pu être utilisé. En outre, on fit écouter attentivement les bandes à trois « magiciens » professionnels appartenant au Magic Circle, et ils se déclarèrent

incapables, eux aussi, de déceler le moindre code. Moi-même, à l'écoute de ces bandes, je n'ai rien découvert d'anormal.

46. Recordon, Stratton & Peters, 1968, p. 396.

**Chapitre 3 : Appels télépathiques**

1. Cité par Stevenson, 1970, p. 5 *sq.*
2. L. E. Rhine, 1981, p. 88.
3. *Ibid.*, p. 46.
4. Stevenson, 1970, p. 89.
5. *Ibid.*, p. 61 *sq.*
6. Stoppard, 1985.
7. Eason, 1992.
8. Sheldrake, 2002.
9. Williams, 1960, p. 208.
10. Long, 1919.

**Chapitre 4 : Décès lointains et appels de détresse**

1. Gurney, Myers & Podmore, 1886, chapitre 5.
2. Inglis, 1985.
3. Myers, 1903, p. xvi.
4. *Ibid.*, p. xvii.
5. Inglis, 1977, p. 382.
6. Gurney, Myers & Podmore, 1886, vol. 1, cas 76.
7. Gurney, Myers & Podmore, 1886, vol. 2, p. 723.
8. *Ibid.*
9. Cité dans Kelly, 2001.
10. Pour plus de détails sur ces calculs, voir Broad, 1962, chapitre 5.
11. Voir Stevenson, 1970 ; L. E. Rhine, 1980.
12. Stevenson, 1970, p. 17.
13. *Ibid.*, p. 24.
14. *Ibid.*, p. 25.
15. L. E. Rhine, 1981, p. 20.
16. Stevenson, 1970, p. 22.
17. *Ibid.*, p. 24, 183.
18. Pour une série d'autres exemples, voir Sheldrake, 1999a.
19. Playfair, 1999, 2003.

**Chapitre 5 : Effets des intentions à distance**

1. *Country Life*, 5 novembre 1999.
2. Les détails de ces expériences figurent dans nos publications sur le sujet (Sheldrake & Smart, 1998, 2000a), et dans l'appendice B de Sheldrake, 1999a.
3. Sheldrake & Smart, 2000b.
4. Berger, 2001, p. 240.
5. Adamson, 1960, p. 28.
6. *Ibid.*, p.137.
7. Sitwell, 1946, p. 144.

8. Hygen, 1987.
9. *Ibid.*
10. Lang, 1911.
11. Twain, 1884.

**Chapitre 6 : Télépathie par téléphone**

1. Van Der Post, 1962, p. 236 *sq.*
2. Peut-être ce pourcentage est-il gonflé par le fait qu'un certain nombre de personnes qui auraient répondu par la négative ne se donna pas la peine de remplir le questionnaire et de le rendre. En fait, 20 % environ des personnes sondées ne rendirent pas leur questionnaire, de sorte que le nombre réel de personnes interrogées tournait autour de 2 113. Dans le pire des scénarios, en supposant que tous ceux qui ne rendirent pas le questionnaire auraient répondu négativement, le pourcentage des réponses positives tomberait à 74 %, ce qui représente encore une majorité confortable.
3. Sheldrake, 2000d ; Brown & Sheldrake, 2001.
4. Sheldrake, 2000d ; Brown & Sheldrake, 2001.
5. Naturellement, ce pourcentage tient compte de tous les sujets testés, y compris ceux qui n'ont manifesté aucune aptitude télépathique significative.
6. Sheldrake & Smart, 2003a.
7. Sheldrake & Smart, 2003b.
8. Avec la méthode binomiale, $p = 0{,}000\ 04$.
9. Avec la méthode binomiale, $p = 10^{-16}$.
10. Si l'on compare les résultats avec des amis et avec des étrangers en utilisant une table de corrélation $2 \times 2$, $\chi^2 = 25{,}65$ ; $p = 0{,}000\ 000\ 2$ (test bilatéral).
11. Cooper, 1982 ; Braude, 1979.
12. Sheldrake, 1999a.
13. Steiger & Steiger, 1992, p. 16.
14. Par la méthode binomiale, $p = 0{,}000\ 000\ 1$.

**Chapitre 7 : Évolution de la télépathie**

1. Sheldrake, 1999a.
2. Morell, 1997.
3. Clutton-Brock, 1981.
4. Sheldrake & Smart, 1998 ; Sheldrake, Lawlor & Turney, 1998 ; Brown & Sheldrake, 1999.
5. Wylder, 1978.
6. Blake, 1975.
7. Le stress n'était pas imposé au lapin par une méthode spécifique, mais survenait spontanément en fonction des changements de son environnement.
8. Peoc'h, 1997.
9. Long, 1919, p. 101 *sq.*
10. *Ibid.*, p. 95.
11. Pour plus de détails, voir Sheldrake, 1999a, chapitre 13.
12. Carlson, 2000.
13. À l'adresse www.red3d.com/cwr/boids. Il existe aussi un modèle plus

complexe de « boids carnivores » créé par Ariel Dolan sur le site www.aridolan.com/eFloys.html.

14. On trouvera l'étude, grâce à l'utilisation de deux caméras, d'une volée de pigeons en trois dimensions dans Pomeroy & Heppner, 1992. Pour une récapitulation de la recherche sur les volées et autres réunions d'animaux, voir Parrish & Hammer, 1997.

15. Heppner, Convissar, Moonan & Anderson, 1985.

16. Gould & Heppner, 1974.

17. *Cf.* Selous, 1931.

18. Selon la théorie traditionnelle, les différences innées de comportement des volées sont codées dans les gènes. Ce « programme génétique » qui régit le comportement de la volée s'exprimerait à travers des programmations individuelles analogues aux modèles de vie artificielle tels que les boids. Mis à part la difficulté qu'il y aurait à expliquer le comportement d'une volée en termes de programmations de ce genre, il y a aussi le fait que les programmes génétiques ne sont rien d'autre que des métaphores. Ce que font les gènes en réalité, c'est coder pour des séquences d'amino-acides dans les protéines. Comment la fabrication de protéines particulières peut-elle induire le cerveau à se développer comme il le fait ? Et comment ces protéines peuvent-elles ensuite inciter une volée à adopter des configurations particulières ? De plus, ces mouvements sont censés s'organiser conformément à une représentation interne, à l'intérieur du cerveau, du monde visuel des oiseaux. Comment tout cela fonctionne-t-il ? Les questions de fond sans réponse sont nombreuses. Le point de vue conventionnel est de nature extrêmement spéculative, et bien peu de certitudes viennent l'étayer.

19. Schechter, 1999.

20. « Notre modèle est une combinaison d'éléments des équations de Navier-Stokes sur les fluides compressibles simples et du modèle à relaxation simple du spin dans un ferro-aimant. » Voir : http://materialsscience@uoregon.edu/toner.html.

21. Long, 1919.

22. Wilson, 1980.

23. Partridge, article « Schooling » (formation en bancs) *in* McFarland, 1981.

24. Huth & Wissel, 1992. Pour des informations sur le Virtual Fishtank (Aquarium virtuel), exposé au Boston Museum of Science, voir www.mos.org.

25. Voir, par exemple, Niwa, 1994.

26. Partridge, article « Schooling » (formation en bancs) *in* McFarland, 1981.

27. Hölldobler & Wilson, 1994.

28. Von Frisch, 1975.

29. Marais, 1973. Voir également une discussion de ces travaux dans Sheldrake, 1994, chap. 3.

**Chapitre 8 : La sensation d'être observé**

1. Raconté à l'auteur par A. R. Mansfield.

2. Sheldrake, 1994.

3. Sheldrake, 1994 ; Braud *et al*, 1993a.

4. Cottrell, Winer & Smith, 1996.

5. Conan Doyle, 1884.
6. Poortman, 1959.
7. Haynes, 1973.
8. Braud *et al.*, 1993a; Cottrell, Winer & Smith, 1996.
9. Le caractère statistiquement significatif de cet écart entre les femmes et les hommes a été calculé en utilisant une table de corrélation $2 \times 2$: on obtient $\chi^2 = 15{,}5$ pour $p < 0{,}000\ 1$.
10. Titchener, 1898.
11. Les seules exceptions significatives sont constituées par des expériences récentes pratiquées par des sceptiques, où ce sont les sceptiques eux-mêmes qui regardent un sujet. Nous en discutons au chapitre 11 et dans l'appendice B.

**Chapitre 9: Surveillance et vigilance**

1. Matthews, 1996, p. 16.
2. Payne, 1981, p. 34.
3. Kokubo, 1998.
4. Yamamoto *et al.*, 2000.
5. Payne, 1981, p. 72.

**Chapitre 10: Sensibilité animale**

1. D. McFarland, article «Defensive behaviour» (Comportement défensif) *in* McFarland, 1981.
2. Morris, 1990, p. 69.
3. Willmer, 1999.
4. Morris, 1990.
5. Reichel-Dolmatoff, 1997, p. 115.
6. Boone, 1970, p. 74 *sq.*
7. Ehrenreich, 1977, p. 40.
8. *Ibid.*, p. 43.
9. *Ibid.*, p. 52.
10. Corbett, 1986, p. 179-181.
11. Goodall, 2000, p. 47.
12. London, 1991, p. 77 *sq.*
13. Long, 1919, p. 91 *sq.*
14. Gould, 1989.

**Chapitre 11: Expériences sur la sensation d'être observé**

1. Titchener, 1898.
2. *Ibid.*
3. Coover, 1913. Pour plus de détails, voir Coover, 1917.
4. Poortman, 1939.
5. Poortman, 1955.
6. Poortman, 1959, n'a pas analysé statistiquement ses résultats, mais je l'ai fait pour lui (Sheldrake, 1994) et j'ai pu établir qu'ils étaient significatifs au niveau $p < 0{,}05$.

7. Ils ne furent jamais publiés, mais figurent dans un mémoire de maîtrise (Peterson, 1978).

8. Seul un bref résumé de ces travaux fut publié (Williams, 1983).

9. Sheldrake, 1981, p. 165.

10. Par Michael Mastrandrea à la Nueva Middle School d'Hillsborough, en Californie.

11. Les responsables de ces expériences étaient le Dr Harris Stone et James Trifone.

12. Sheldrake, 1999b.

13. Sheldrake, 1998a.

14. Sheldrake, 2001.

15. Sheldrake, 1998a, 1999b, 2001. En plus des projets mis en œuvre dans les établissements d'enseignement secondaire et supérieur, une version de mon expérience sur le regard fut incluse dans une exposition artistique itinérante intitulée «Faites-le» qui fut hébergée dans différents musées d'Amérique du Nord. Là encore, les résultats furent positifs et hautement significatifs, selon la configuration habituelle. Par exemple, au Nickle Arts Museum de l'université de Calgary, au Canada, 37 paires observateur-sujet réalisèrent cette expérience au début de l'année 1999. Dans les essais avec regard, le taux de réussite atteignit 63 % ; dans les essais sans regard, ce taux fut de 50 % ; et le total général s'éleva à 56,5 %. Le score des sujets était de 27 + 7 – 3 = pour les essais avec regard, de 12 + 16 – 9 = pour les essais sans regard, et de 23 + 7 – 7 = globalement.

16. Je suis reconnaissant au professeur Nicholas Humphrey de m'avoir indiqué cette méthode d'analyse.

17. Les conclusions de Coover s'appuyaient uniquement sur les scores moyens pris globalement, et ils étaient effectivement conformes aux lois du hasard. Mais si l'on considère les performances individuelles de ses sujets, on obtient non seulement des résultats globalement positifs (5 + 3 – 2 =), mais on remarque aussi une tendance marquée des sujets à donner plus de réponses justes quand ils sont regardés (7 + 2 – 1 =) alors qu'ils obéissent aux lois du hasard (5 = 5 – 0 =) quand ils ne le sont pas.

18. Pour prévenir toute possibilité d'inclure une indication dans la manière dont le signal de début de chaque essai était donné, j'ai imposé pour certaines sessions l'utilisation de cliquets, clochettes ou bipeurs. Les résultats ont été identiques à ceux des autres sessions (Sheldrake, 1999b). De plus, lors de nombreuses sessions organisées dans des établissements scolaires, tous les groupes de deux élèves exécutaient leurs essais en même temps, et le signal était donné à toute la classe par le professeur. Comme chaque équipe utilisait une procédure déterminée de manière aléatoire, il était impossible que le signal de début puisse contenir une indication sur la réponse à donner. Les résultats, là aussi, furent systématiquement positifs, avec la configuration habituelle (Sheldrake, 1999b).

19. Sheldrake, 2001.

20. Sheldrake, 2000a, 2001.

21. Sheldrake, 2000a.

22. Pour plus de renseignements, voir Sheldrake 1998a, 1999b, 2000a, 2001.

23. La procédure statistique a été mise au point par Jan Van Bolhuis, professeur adjoint de statistique à l'Université libre d'Amsterdam.

24. Bien que les résultats de l'expérience d'Amsterdam soient astronomiquement significatifs du point de vue statistique et fournissent apparemment une confirmation écrasante de la réalité de la sensation d'être observé, ces expériences ont été réalisées sans contrôle, et il est donc possible que certains enfants aient triché. Cependant, même si c'est vrai pour certains d'entre eux, il me paraît hautement improbable que les résultats obtenus puissent s'expliquer uniquement de cette manière. Il reste qu'il serait souhaitable de recommencer ces expériences dans des conditions entièrement contrôlées. On pourrait organiser sans trop de mal des versions améliorées de l'expérience dans les écoles et dans les musées, et même dans les foyers, en utilisant l'ordinateur familial. D'autre part, l'ordinateur de l'expérience d'Amsterdam était programmé pour calculer uniquement le nombre de gens qui avaient ou n'avaient pas des « yeux derrière la tête ». Il ne faisait pas la différence entre les essais avec et les essais sans regard. Dans une éventuelle version améliorée de l'expérience, il faudrait tenir compte de ces données.

25. Ces expériences ont été conduites par ma collaboratrice Pam Smart avec l'aide de ses sœurs, neveux et nièces ainsi que celle de leurs amis de Ramsbottom, Manchester, en Angleterre. Dans les essais avec regard, les réponses justes des sujets se situaient très significativement au-dessus du niveau du hasard alors que dans les essais sans regard, elles étaient au niveau du hasard. Le score global sur un total de 28 tests (chacun comprenant 20 essais) fut de 17 + 7 – 4 =. Ce résultat positif est statistiquement significatif avec $p < 0{,}05$.

26. Le score était de 23 + 10 – 4 =.

27. Il s'agit de la prison de Willich. Le score était de 9 + 3 – 1 =.

28. BBC1 TV, *Out of this World*, première diffusion le 30 juillet 1996.

29. La direction de la BBC avait insisté pour que le studio fasse signer d'avance à ces candidats des décharges spécifiant qu'ils pourraient faire l'objet d'une expérience où ils seraient observés à leur insu. Dès leur entrée dans le bâtiment, nous avions fait en sorte que des stagiaires les filment, cachés de manière assez visible derrière des piliers, dans l'espoir qu'ils n'y penseraient plus lorsque l'expérience réelle commencerait.

30. Sheldrake, 1996.

31. J'ai fait un bref séjour à la Mind Science Foundation (Fondation des sciences de l'esprit) à San Antonio, Texas, en 1986, à l'époque où William Braud et ses collaborateurs procédaient à des expériences sur les effets des intentions sur des sujets qui se trouvaient dans des pièces séparées. La résistance électrique cutanée de ces sujets était mesurée afin d'obtenir une indication sur leurs réactions émotionnelles. J'ai exposé mes recherches préliminaires sur la sensation d'être observé en utilisant le regard direct. Par la suite, Braud et ses collaborateurs combinèrent les deux approches dans leurs expériences pilotes par vidéo en circuit fermé.

32. Braud, Shafer & Andrews, 1990, 1993a, 1993b; Schlitz & LaBerge, 1994, 1997; Delanoy, 2001; Schlitz & Braud, 1997. Pour des études critiques, voir Delanoy, 2001; Schmidt *et al.*, sous presse.

**Chapitre 12 : Le mauvais œil et la montée du rationalisme**

1. Jones, 1972.
2. Dundes, 1992.
3. *Ibid.*, p. 67.
4. L'ICRISAT, International Crops Research Institute for the Semi-Arid Tropics.
5. Dundes, 1992, p. 12.
6. *Ibid.*, p. 13
7. Budge, 1930, p. 13.
8. Huxley, 1990.
9. Elsworthy, 1895, p. 103.
10. Dundes, 1992, p. 112.
11. *Ibid.*, p. 259.
12. *Ibid.*
13. Thomas, 1973, p. 79.
14. *Ibid.*, p. 540.
15. *Ibid.*, p. 535.
16. *Ibid.*, p. 531.
17. *Ibid.*, p. 533 *sq.*
18. *Ibid.*, p. 684.
19. La dernière poursuite en vertu du Witchcraft Act de 1736 s'exerça à l'encontre de la médium spirite Helen Duncan en 1944. Après son procès, le Witchcraft Act fut remplacé en 1951 par le Fraudulent Medium Act (Cassirer, 1996).

**Chapitre 13 : Les images se trouvent-elles dans le cerveau ou bien exactement là où elles nous semblent être ?**

1. Lindberg, 1981.
2. *Ibid.*, p. 202.
3. *Ibid.*
4. Pour Descartes, le royaume spirituel était celui de Dieu, des anges et de l'esprit humain, mais excluait les animaux et tout ce qui appartenait au monde matériel.
5. Il rejetait de manière consciente et délibérée la philosophie aristotélicienne du Moyen Âge, qui reconnaissait une âme à tous les êtres vivants, y compris les plantes et les animaux. Le mot grec désignant l'âme est *psychê*, qui a donné psychique, psychologie et psychothérapie. Le mot latin désignant l'âme est *anima*, qui a donné animé et animal. Dans cette perspective animiste, contre laquelle s'élevait Descartes, les humains et les animaux partageaient avec les plantes une âme nutritive ou végétative qui donnait forme au corps à mesure qu'il grandissait et maintenait son apparence. Les humains avaient aussi en commun avec les animaux une âme animale ou sensible qui coordonnait leurs sensations, leurs mouvements et leurs instincts. Mais les humains possédaient en plus une âme intellectuelle, ou rationnelle. Avant Descartes, l'esprit rationnel était considéré comme faisant partie d'un système psychique plus large qui comprenait le corps tout entier et s'étendait même au-delà. Personne ne

prétendait que tous les aspects de cette psyché étendue étaient conscients. Pour recourir à la terminologie moderne, l'esprit conscient faisait partie d'un système psychique plus large qui l'englobait et était de nature essentiellement inconsciente.

6. Burtt, 1932, chapitre 4.

7. Le dualisme cartésien est considéré comme acquis par la plupart des gens cultivés, mais peu d'entre eux voudraient défendre cette position si elle était remise en question, car elle débouche sur trop de problèmes insolubles. Parmi les rares exceptions, citons le neurophysiologiste sir John Eccles et l'épistémologue sir Karl Popper, qui ont écrit ensemble un livre intitulé *The Self and Its Brain: An Argument for Interactionism* (« Le moi et son cerveau, arguments en faveur de l'interactionnisme ») (Popper & Eccles, 1977).

8. Wallace, 2000, p 28 *sq.*

9. *Ibid.*, p. 49.

10. Le point de vue standard de la psychologie cognitive peut être décrit comme une approche computo-représentationnelle de l'esprit. Pour une étude critique approfondie, voir Shannon, 1993.

11. Kayser, 1997, p. 43.

12. Dennett, 1991, p. 33.

13. Wallace, 2000, p. 147.

14. Greenfield, 2000, p. 12 *sq.*

15. Piaget, 1974.

16. Winer & Cottrell, 1996.

17. *Ibid.*

18. *Ibid.*

19. Winer *et al.*, 1996.

20. Il y eut un pourcentage d'écoliers et d'étudiants encore plus élevé pour dire qu'ils croyaient à la théorie de l'intromission lorsque la question leur fut posée de manière purement verbale au lieu d'être accompagnée d'illustrations ou d'animations sur ordinateur, ou encore lorsqu'on leur demanda d'illustrer eux-mêmes ce concept à l'aide d'un schéma (Cottrell & Winer, 1994; Winer *et al.*, 1996). Winer et ses collaborateurs suggérèrent que la différence était due au fait que, dans les réponses purement verbales, les sujets avaient tendance à répéter ce qui leur avait été enseigné, à savoir la théorie « correcte » de la vision, alors que la méthode graphique suscitait un type de réponse « moins évolué » et « plus primitif » (Winer & Cottrell, 1996b).

21. Cottrell, Winer & Smith, 1996.

22. Winner & Cottrell, 1996b.

23. Winer *et al.*, 2002.

24. Winner & Cottrell, 1996a.

25. Voir, par exemple, Bergson, 1911, et Burtt, 1932.

26. Cité dans Velmans, 2000, p. 112.

27. *Ibid.*, p 114.

28. *Ibid.*, p 115.

29. Pour une étude détaillée sur la manière dont notre perception visuelle fonctionne dans la réalité extérieure, voir Gibson, 1986, et Noë, 2002.

30. La détection de cette modification du champ visuel en arrière-plan peut attirer ou non l'attention de la personne regardée exactement comme n'importe quelle modification du champ d'un autre sens. Par exemple, quelqu'un peut très bien se retourner en réaction à un bruit soudain et inattendu venant de derrière lui. Qu'il se retourne ou non dépend en partie de l'intensité du bruit. La plupart des gens se retourneront en entendant une explosion derrière eux. Rares sont ceux qui le feront en entendant un simple froissement. Mais la réaction des gens dépendra aussi de leur état émotionnel, de leurs besoins et de leurs intérêts. Par exemple, la sensibilité à un bruit perçu par-derrière sera plus grande si le sujet se méfie d'un danger que s'il se sent en sécurité. De même, le sentiment d'être observé est influencé par l'état émotionnel de la personne et aussi par les sollicitations parallèles de son attention. La sensation d'être observé, tout comme la télépathie et les autres manifestations du septième sens, peut elle aussi influencer les émotions d'une personne et provoquer en elle des réactions psychologiques, même si elles demeurent inconscientes. On trouvera une étude édifiante sur le rôle des émotions et sur leur influence sur les sentiments et l'esprit conscient dans Damasio, 2000.

31. Dans le domaine scientifique, la notion de champ d'une espèce ou d'une autre constitue le seul médium susceptible de propager ce type d'influence. Un jour, peut-être, il sera possible de concevoir d'une autre manière les interactions à distance. Mais dans l'état actuel de nos connaissances, le seul choix possible me semble être une nouvelle théorie des champs. Je reconnais que mon hypothèse des champs dans le domaine de la sensation d'être observé est encore vague et ne répond pas à toutes les questions. Mais elle me paraît constituer la seule manière pratique d'essayer de comprendre le phénomène. À moins de supposer l'existence d'un champ qui atteint notre cerveau lorsque nous regardons un objet, je ne vois aucune manière d'expliquer comment nous pourrions détecter un regard en l'absence de toute autre clé sensorielle. Et à moins que nous ne soyons entourés de champs perceptuels, je ne vois pas comment nous pourrions détecter un regard derrière nous. La seule hypothèse de rechange consisterait à dire que nous possédons des organes sensoriels capables de détecter un regard au niveau de notre épiderme. Comme des « yeux derrière la tête ». Mais dans un tel cas, la sensation d'être observé ne fonctionnerait pas quand les gens sont habillés et que les vêtements recouvrent tout leur épiderme. D'ailleurs, les personnes qui ont des cheveux longs seraient immunisées contre les regards venus de derrière elles. Ce qui n'est nullement le cas. La sensation d'être observé semble fonctionner pleinement quand les gens sont habillés, qu'ils ont les cheveux longs et qu'aucun coin de leur épiderme n'est découvert.

**14. Vision à distance**

1. Inglis, 1985.
2. St. Barbe Baker, 1942, p. 41.
3. Puthoff & Targ, 1976.
4. Braude, 1979.
5. Radin, 1997, p. 101. À présent que les recherches du SRI ont été en partie

déclassifiées, certains des sujets utilisés ont publié leur propre version de ces expériences. Voir en particulier McMoneagle, 1993, et Graff, 1998.

6. *Cf.* Millay, 1999.
7. Schlitz & Gruber, 1980, 1981.
8. Schlitz & Gruber, 1980, p. 315.
9. Radin, 1997, p. 102 *sq.*
10. *Ibid.*, p. 103.
11. *Ibid.*, p. 105.
12. Myers, 1997.
13. Inglis, 1985, p. 38 *sq.*
14. Targ & Katra, 1998, p. 70 *sq.*
15. *Ibid.*, p. 49.
16. J. B. Rhine, 1937.
17. Voir J. B. Rhine, 1937, 1954.
18. Taylor, 1998.

**15. Prémonitions animales**

1. Pour une étude plus détaillée, voir Sheldrake 1999a, chapitre 15.
2. Newsom & Scott, 1999.
3. Sheldrake 1999a, chapitre 15.
4. *Ibid.*
5. Hampshire, 1999.
6. Par Support Dogs, organisation caritative britannique spécialisée dans le dressage des chiens d'alerte de crise médicale (Support Dogs, P.O. Box 447, Sheffield S6 6YZ, Angleterre).
7. Edney, 1993.
8. Sheldrake 1999a, chapitre 6.
9. Chen *et al.*, 2000.

**16. Pressentiments humains**

1. Saltmarsh, 1938.
2. *Ibid.*, p. 56.
3. Barker, 1967.
4. Behe, 1988.
5. *Ibid.*, p. 137.
6. *Ibid.*, p. 125 *sq.*
7. Stevenson, 1960.
8. Cox, 1956.

**17. Exploration de la précognition**

1. Dunne, 1958, p. 96.
2. J. B. Rhine, 1954; L. E. Rhine, 1967.
3. Radin, 1997, chapitre 7.
4. *Ibid.*
5. Targ & Katra, 1998.
6. Radin, 1997, chapitre 7.

7. Sobel, 1996.

8. Il existe cependant une étude très intéressante sur les modifications des niveaux hormonaux dans le sang juste avant d'être réveillé à une heure inhabituelle de la nuit. Elle a été menée à Lübeck, en Allemagne, par Jan Born et ses collaborateurs (Born *et al.*, 1999). Dans cette série d'expériences, des volontaires passaient trois nuits au laboratoire tandis que leur activité cérébrale était monitorée en permanence ainsi que leurs mouvements oculaires. Des échantillons de sang étaient prélevés toutes les quinze minutes. Ils se couchaient à minuit. On les prévenait qu'ils seraient réveillés à 6 heures l'une des trois nuits, qu'on leur précisait, mais à 9 heures les deux autres nuits. En réalité, on les réveillait par surprise l'une de ces deux nuits à 6 heures. La nuit où les sujets savaient qu'ils seraient réveillés de bonne heure, on notait une augmentation significative du niveau de l'hormone adrénocorticotrophine durant une période d'une heure avant le réveil. L'augmentation était plus légère chez les sujets de contrôle que l'on réveillait à 9 heures et aussi chez les sujets réveillés sans avertissement à 6 heures. Cette hormone est en rapport avec les états de stress et montre que les sujets qui s'attendaient à être réveillés de bonne heure se préparaient physiologiquement longtemps à l'avance. Cependant, ces études ne tenaient pas compte du phénomène de réveil spontané avant la sonnerie attendue ou inattendue de 6 heures. De plus, l'intervalle de quinze minutes entre deux prélèvements sanguins était trop long pour que l'on puisse déceler l'augmentation des taux de l'hormone de stress juste avant le réveil inopiné des sujets.

9. Dunne, 1958, chapitre 6.

**18. L'esprit étendu et la physique moderne**

1. Les cellules amiboïdes, également appelées amibocytes, forment, dans la classification du cytologue E. N. Wilmer (Wilmer, 1970), l'une des trois familles de cellules principales chez les animaux multicellulaires.

2. *Ibid.*

3. Radin, 1997; Jahn & Dunne, 1987.

4. Dossey, 1993, 2001; Astin, Harkness & Ernst, 2000.

5. Pour plus de détails, voir aux adresses et http://www.boundary institute.org/randomness.htm.

6. Laplace, 1819 (5e édition 1825) p. 32 *sq.*

7. On trouvera une étude bien plus complète et plus approfondie de ces solutions de rechange dans Stokes, 1987.

8. Voir Smythies, 2000.

9. Voir par exemple, la théorie de Dunne sur le temps sériel (Dunne, 1958).

10. Schmeidler, 1972.

11. Targ, Puthoff & May, 1979.

12. Gleick, 1988.

13. Davies, 1984; Greene, 1999.

14. Hawking, 2001.

15. Smythies, 2000.

16. Taylor, 2000.

17. Taylor, bien entendu, est conscient de ces problèmes et s'efforce de les surmonter (Taylor, 2000).

18. Stanford, 1978.

19. Braud, 1981.

20. Braud avait bien compris que la labilité était associée au caractère aléatoire des phénomènes étudiés. Dans ce sens, ses idées étaient largement en accord avec celles de Stanford et avec les théories inspirées de la physique quantique.

21. Pour une étude plus détaillée de la théorie de Braud, se reporter à Hansen, 2001, chapitre 21.

22. Walker, 1974, 1984.

23. Pour une étude des théories de Walker, se reporter à Hansen, 2001, chapitre 21.

24. Davies & Gribbin, 1991, chapitre 7.

25. Josephson & Pallikari-Viras, 1991.

**19. Les champs mentaux**

1. Brenner, 2001.

2. Thom, 1975, 1983.

3. Pour une étude détaillée de toutes ces notions, voir Sheldrake, 1981, 1988.

4. *Ibid.*

5. Creighton, 1978.

6. Karplus, 1995.

7. Anfinsen & Scheraga, 1975.

8. Zhou & Karplus, 1999.

9. « La topologie de l'état natif d'une protéine semble déterminer les principales caractéristiques de son espace de repliement à énergie libre » (D. Baker, 2000).

10. Pour une étude plus détaillée de ces notions, comprenant des suggestions de procédures expérimentales, voir Sheldrake, 1988.

11. Freeman, 1999, p. 107.

12. *Ibid.*, p. 177

13. Melzack, 1992.

14. Mitchell, 1972, p. 352.

15. Feldman, 1940.

16. Sheldrake, 1994, chapitre 5.

17. Pour une étude plus détaillée de la recherche médicale sur les membres fantômes, voir Sheldrake, 1994.

18. Weinstein & Sarsen, 1961.

19. Melzack, 1992.

20. *Ibid.*

21. *Ibid.*

22. Melzack, 1989, p. 9.

23. *Ibid.*

24. Ramachandran & Blakeslee, 1998.

25. Melzack & Bromage, 1973.

26. Bromage & Melzack, 1974.

27. Comme Poeck et Orgass, 1971, ont su le démontrer, de nombreux problèmes apparaissent lorsque les chercheurs tentent de faire entrer le schéma corporel dans le cerveau, et le concept est généralement utilisé d'une manière qui donne lieu à une argumentation circulaire.

28. Voir, par exemple, Palmer, 1979.

29. Cité dans Blackmore, 1983, p. 48.

30. Moody, 1976. Pour une étude plus récente sur l'expérience de mort imminente chez des patients souffrant d'arrêt cardiaque, voir Van Lommel, 2001, et Parnia, 2001. On trouvera aussi des renseignements sur le site www.horizon-research.co.uk.

31. Melzack, 1989, p. 4. Voir aussi Phillips, 2000, p. 11.

**Appendice A : Comment participer à la recherche**

1. Sheldrake & Smart, 1998, 2000a, 2000b.

**Appendice B : Détail des tests et sondages**

1. Sheldrake et Morgana, en préparation.
2. R. Baker, 2000, p. 40.
3. Sheldrake, 1994.
4. R. Baker, 2000, p. 38.
5. R. Baker, communication personnelle, 27 mai 2000.
6. R. Baker, 2000, p. 38.
7. Sheldrake, 1998a, 1999b, 2000a, 2001.
8. Marks & Colwell, 2000.
9. Colwell *et al.*, 2000.
10. Tout comme Marks et Colwell, Wiseman et Smith (1994) obtinrent un résultat positif inattendu lors d'une expérience qu'ils réalisèrent sur le regard et essayèrent de l'expliquer ensuite en le qualifiant d'artefact dû à la procédure de distribution aléatoire. Cette fois-ci, ils attribuèrent la cause au fait qu'il y avait davantage d'essais avec regard précédant des essais sans regard que le contraire. Et ils préconisèrent d'équilibrer les séquences en faisant en sorte que chaque distribution aléatoire avec regard corresponde au même nombre de distributions sans regard.
11. Sheldrake, 1999b, tableaux 1 et 2.
12. Sheldrake, 1998a.
13. En réponse à ma critique de leurs affirmations publiée dans le *Skeptical Inquirer* (Sheldrake, 2000b), Marks et Colwell (2000b) tentent de répliquer que la distribution aléatoire obtenue en tirant à pile ou face peut engendrer des configurations détectables par le sujet ! J'ai demandé à Marks de m'expliquer comment il pensait que la chose était possible, mais il m'a semblé un peu à court d'arguments.
14. Sheldrake, 1999b, tableaux 3 et 4 ; Sheldrake, 2000a.
15. Sheldrake, 1999b, 2000a.
16. Wiseman & Smith, 1994.
17. Sheldrake, 2001.

18. Wiseman & Schlitz, 1997.
19. Rosenthal, 1976.
20. Cité par Playfair, 2000 p. 15.

**Appendice C : Brève histoire des premières théories de la vision**
1. Lindberg, 1981, p. 1 à 3.
2. Dodds, 1971.
3. Lindberg, 1981, p. 3 à 7.
4. *Ibid.*, p. 9 à 11.
5. *Ibid.*, p. 15.
6. *Ibid.*, p. 19.
7. *Ibid.*, p. 26.
8. *Ibid.*, p. 58-86.
9. *Ibid.*, chapitre 7.
10. *Ibid.*, p. 203.

# Bibliographie


Abraham, R. 2000. «A two-worlds model for consciousness», Proceedings of symposium: *Subtle Energies and Uncharted Realms of Mind* (July), Big Sur (CA), Esalen Institute.

Adamson, J. 1960. *Born Free*. Londres, Collins and Harvill Press.

Anfinsen, C. B. & H. A. Scheraga 1975. «Experimental and theoretical aspects of protein folding», *Advances in Protein Chemistry* 29, p. 205-300.

Astin, J. E., E. Harkness, & E. Ernst 2000. «The efficacy of "distant healing": A systematic review of randomized trials», *Annals of Internal Medicine* 132, p. 903-10.

Baker, D. 2000. «A surprising simplicity to protein folding», *Nature* 405, p. 39-42.

Baker, R. 1980. *The Mystery of Migration*, Londres, McDonald.

Baker, R. 2000. «Can we tell when someone is staring at us from behind?», *Skeptical Inquirer*, March/April, 34-40.

Barker, J. C. 1967. «Premonitions of the Aberfan disaster», *Journal of the Society for Psychical Research* 55, p. 189-237.

Behe, G. 1988. *Titanic: Psychic Forewarnings of a Tragedy*, Wellingborough (GB), Patrick Stephens.

Bem, D. J., J. K. Palmer & R. S. Broughton 2001. «Updating the ganzfeld database: A victim of its own success?», *Journal of Parapsychology* 65, p. 207-218.

Berger, J. 2001. *The Parrot Who Owns Me*, New York, Villard Books.

Bergson, H. 1911. *Matter and Memory*, Londres, Allen and Unwin. Traduction de *Matière et Mémoire*, Alcan, Paris, 1896, rééd. PUF.

Blackmore, S. 1983. *Beyond the Body*, Londres, Granada.

Blackmore, S. 1997. «Probability misjudgement and belief in the paranormal: A newspaper survey», *British Journal of Psychology* 88, p. 683-89.

Blake, H. N. 1975. *Talking with Horses: A Study of Communication Between Man and Horse*, Londres, Souvenir Press. Traduction française: *Je parle aux chevaux, ils me répondent*, Zulma, 1997.

Boone, J. A. 1970. *The Language of Silence*, New York, Harper & Row.

Boone, J. A. 1976 *Kinship with All Life*, San Francisco, Harper. Trad. fr.: *Des bêtes et des hommes*, Dangles, 1990.

Born, J., K. Hansen, L. Marshall, M. Molle, & H. M. Fehm 1999. « Timing the end of nocturnal sleep », *Nature* 397, p. 29-30.

Braud, W. 1981. « Lability and inertia in conformance behavior », *Journal of the American Society for Psychical Research* 74, p. 297-318.

Braud, W., D. Shafer & S. Andrews 1990. « Electrodermal correlates of remote attention : Autonomic reactions to an unseen gaze », *Proceedings of Presented Papers, Parapsychology Association 33rd Annual Convention*, Chevy Chase (Md.), p. 14-28.

Braud, W., D. Shafer & S. Andrews 1993a. « Reactions to an unseen gaze (remote attention) : A review, with new data on autonomic staring detection », *Journal of Parapsychology* 57, p. 373-390.

Braud, W., D. Shafer & S. Andrews 1993b. « Further studies of autonomic detection of remote staring : Replications, new control procedures, and personality correlates », *Journal of Parapsychology* 57, p. 391-409.

Braude, S. 1979. *ESP and Psychokinesis : A Philosophical Examination*, Philadelphie, Temple University Press.

Brenner, S. 2001. *My Life in Science*, Londres, BioMed Central.

Broad, C. D. 1962. *Lectures on Psychical Research*, Londres, Routledge and Kegan Paul.

Broad, W. & N. Wade 1985 : *Betrayers of the Truth : Fraud and Deceit in Science*, Oxford (GB), Oxford University Press.

Bromage, P. R. & R. Melzack 1974. « Phantom limbs and the body schema », *Canadian Anaesthetists' Society Journal* 21, p. 267-274.

Broughton, R. S. & C. H. Alexander 1997. « Autoganzfeld II : An attempted replication of the PRL ganzfeld research », *Journal of Parapsychology* 61, p. 208-226.

Brown, D. & R. Sheldrake 1998. « Perceptive pets : A survey in northwest California », *Journal of the Society for Psychical Research* 62, p. 396-406.

Brown, D. & R. Sheldrake 2001. « The anticipation of telephone calls : A survey in California », *Journal of Parapsychology* 65, p. 145-156.

Budge, W. 1930. *Amulets and Superstitions*, Oxford (GB), Oxford University Press.

Burtt, E. A. 1932. *The Metaphysical Foundations of Modern Science*, Londres, Kegan Paul.

Carlson, C. 2000. « Artificial life : Boids of a feather flock together », *Scientific American*, November, p. 94-95.

Carr, B. 2001. « President's note », *Paranormal Review* 20, p. 11-13.

Cassirer, M. 1996. *Medium on Trial : The Story of Helen Duncan and the Witchcraft Act*, Stansted (GB), PN Publishing.

Chen, M, M. Daly, S Natt & G. Williams 2000. « Non-invasive detection of hypoglycaemia using a novel, fully biocompatible and patient friendly alarm system », *British Medical Journal* 321, p. 1565-1566.

Clements, H. 1983. *Alfred Russel Wallace*, Londres, Hutchinson.
Clutton-Brock, I. 1981. *Domesticated Animals from Early Times*, Londres, Heinemann.
Colwell, J., S. Schröder & D. Sladen 2000. « The ability to detect unseen staring: A literature review and empirical tests », *British Journal of Psychology* 91, p. 71-85.
Conan Doyle, A. 1884. « J. Habakuk Jephson's statement », *Cornhill Magazine* (January).
Cooper, J. 1982. *The Mystery of Telepathy*, Londres, Constable.
Coover, J. E. 1913. « "The feeling of being stared at" – experimental », *American Journal of Psychology* 24, p. 570-575.
Coover, J. E. 1917. « Experiments in psychical research at Leland Stanford Junior University », *Leland Stanford Junior Publications: Psychical Research Monograph* 1, p. 144-67.
Corbett, J. 1986. *Jim Corbett's India*, Oxford (GB), Oxford University Press.
Cottrell, J. E. & G. A. Winer 1994. « Development in the understanding of perception: The decline of extramission perception beliefs », *Developmental Psychology* 30, p. 218-28.
Cottrell, J. E., G. A. Winer & M. C. Smith 1996. « Beliefs of children and adults about feeling stares of unseen others », *Developmental Psychology* 32, p. 50-61.
Cox, W. E. 1956. « Precognition: An analysis, II », *Journal of the American Society for Psychical Research* 50, p. 99-109.
Creighton, T. E. 1978. « Experimental studies of protein folding and unfolding », *Progress in Biophysics and Molecular Biology* 33, p. 231-297.
Crick, F. 1994. *The Astonishing Hypothesis: The Scientific Search for the Soul*, Londres, Simon and Schuster. Trad. fr.: *L'Hypothèse stupéfiante. À la recherche scientifique de l'âme*, Plon, 1994.
Dalton, K. 1997. « Exploring the links: Creativity and psi in the ganzfeld », *Proceedings of the Parapsychological Association 40th Annual Convention*, p. 119-131.
Damasio, A. 2000. *The Feeling of What Happens*, Harcourt, 1999, rééd. Londres, Heinemann. Trad. fr.: *Le Sentiment même de soi*, Odile Jacob, 1999.
Davies, P. 1984. *Superforce*, Londres, Heinemann. Trad. fr.: *Superforce, recherches pour une théorie unifiée de l'univers*, Payot, 1987.
Davies, P. & J. Gribbin 1991. *The Matter Myth*, Londres, Viking.
Delanoy, D. 2001. « Anomalous psychophysiological responses to remote cognition: The DMILS studies », *European Journal of Parapsychology* 16, p. 30-41.
Delanoy, D. & S. Sah. 1994. « Cognitive and physiological psi responses to remote positive and neutral emotional states », in *Proceedings of Presented Papers of the 37th Annual Parapsychological Association Convention*, ed. D. J. Bierman, Fairhaven (Mass.), Parapsychological Association.
Dennett, D. 1991. *Consciousness Explained.* Boston, Little, Brown. Trad. fr.: *La Conscience expliquée*, Odile Jacob, 1993.

Dennett, D. 1997. *The Fabric of Reality*, Londres, Allen Lane.
Dodds, E. R. 1971. «Supemormal phenomena in classical antiquity», *Proceedings of the Society for Psychical Research* 55, p. 189-237.
Dossey, L. 1993. *Healing Words*, San Francisco, HarperCollins. Trad. fr.: *Ces Mots qui guérissent*, Lattès, 1995.
Dossey, L. 2001. *Healing Beyond the Body*, Boston, Shambhala.
Downer, J. 1999. *Supernatural: The Unseen Powers of Animals*, Londres, BBC.
Droscher, V. B. 1971. *The Magic of the Senses*, Londres, Panther.
Dundes, A., ed. 1992. *The Evil Eye: A Casebook*, Madison, University of Wisconsin Press.
Dunne, J. W. 1958. *An Experiment with Time* (1927), 3e éd. Londres, Faber and Faber. Trad. fr.: *Le Temps et le Rêve*, éditions du Seuil, 1948.
Eason, C. 1992. *A Mother's Instincts*, Londres, Thorsons.
Eason, C. 1994. *Psychic Power of Children*, Londres, Foulsham.
Eason, C. 1995. *Psychic Families*, Londres, Foulsham.
Edney, A. T. B. 1993. «Dogs and human epilepsy», *Veterinary Record* 132, p. 337-338.
Ehrenreich, B. 1997. *Blood Rites*, New York, Metropolitan Books.
Eisenbud, J. 1970. *Psi and Psychoanalysis: Studies in the Psychoanalysis of Psi-conditioned Behavior*, New York, Grune and Stratton.
Elsworthy, F. 1895. *The Evil Eye*, Londres, Murray.
Feldman, S. 1940. «Phantom limbs», *American Journal of Physiology* 53, p. 590-592.
Fenwick, P. & E. Fenwick. 1998. *The Hidden Door*, Londres, Headline.
Freeman, W. J. 1999. *How Brains Make Up Their Minds*, Londres, Weidenfeld and Nicholson.
Freeman, W. J. & W. Schneider 1982. «Changes in spatial pattern of rabbit olfactory EEG with conditioning to odors», *Psychophysiology* 19, p. 44-56.
Freud, S. 1955. «Psychoanalysis and telepathy», in *The Complete Psychological Works of Sigmund Freud*, vol. 18, Londres, Hogarth Press.
Gallup, G. H. & F. Newport 1991. «Belief in paranormal phenomena among American adults», *Skeptical Inquirer* 15, p. 137-146.
Galton, F. 1883. *Inquiries into Human Faculty and Its Development*, Londres, Murray.
Gardner, M. 1983. *The Whys of a Philosophical Scrivener*, New York, Quill.
Gibson, J. J. 1986. *The Ecological Approach to Visual Perception*, Hillsdale (N.J.), Lawrence Erlbaum Associates.
Gleick, J. 1988. *Chaos: Making a New Science*, Londres, Heinemann. Trad. fr.: *La Théorie du chaos: Vers une nouvelle science*, Flammarion, coll. «Champs», 1989.
Goodall, J. 2000. *Reason for Hope*, New York, Warner Books.
Gould, L. L. & F. H. Heppner 1974. «The vee formation of Canada geese», *Auk* 91, p. 494-506.

Gould, S. J. 1989. *Wonderful Life*, Londres, Hutchinson. Trad. fr.: *La vie est belle*, éditions du Seuil, coll. « Points sciences », 1998.

Graff, D. E. 1998. *Tracks in the Psychic Wilderness: An Exploration of Remote Viewing, ESP, Precognitive Dreaming and Synchronicity*, Shaftesbury (GB), Element Books.

Greene, B. 1999. *The Elegant Universe*, Londres, Cape.

Greenfield, S. 2000. *Brain Story: Unlocking Our Inner World of Emotions, Memories, Ideas and Desires*, Londres, BBC.

Gregory, W. 1919. *Animal Magnetism, or Mesmerism and Its Phenomena*, 5e éd. Londres, Nichols.

Gurney, E. F., W. H. Myers & F. Podmore 1886. *Phantasms of the Living*, Londres, Kegan Paul, Trench, Trubner. Trad. fr. abrégée: *Hallucinations télépathiques*, Alcan, 1981.

Hampshire, M. 1999. « Pets that saved our lives », *Daily Mail*, March 30, p. 40-42.

Hansen, G. P. 2001. *The Trickster and the Paranormal*, Philadelphia, Xlibris Corporation.

Hawking, S. 2001. *The Universe in a Nutshell*, Londres, Bantam. Trad. fr.: *L'Univers dans une coquille de noix*, Odile Jacob, 2001.

Hawkins, L. 1983. « The ice babies », *TV Times*, March 23.

Haynes, R. 1973. *The Hidden Springs: An Enquiry into Extra-Sensory Perception*, Londres, Hutchinson.

Heppner, F. H., J. L. Convissar, D. E. Moonan & J. G. T. Anderson 1985. « Visual angle and formation flight in Canada geese *(Branta canadensis)* », *Auk* 102, p. 195-198.

Holldobler, B. & E. O. Wilson 1994. *Journey to the Ants: A Story of Scientific Exploration*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.

Horgan, J. 1996. *The End of Science: Facing the Limits of Knowledge in the Twilight of the Scientific Age*, Londres, Little, Brown and Co.

Huth, A. & C. Wissel. 1992. « The simulation of the movement of fish schools », *Journal of Theoretical Biology* 156, p. 365-385.

Huxley, F. 1990. « The Eye: The Seer and the Seen », Londres, Thames and Hudson.

Hygen, G. 1987. « Vardøger: Vart Paranormale Nasjonalfenomen », Oslo, Cappelans Forlag (en norvégien).

Inglis, B. 1977. « Natural and Supernatural: A History of the Paranormal from Earliest Times to 1914 », Londres, Hodder and Stoughton.

Inglis, B. 1985. *The Paranormal: An Encyclopedia of Psychic Phenomena*, Londres, Granada.

Jahn, R. & B. Dunne 1987. *Margins of Reality: The Role of Consciousness in the Physical World*, New York, Harcourt Brace Jovanovich. Trad. fr.: *Aux frontières du paranormal*, Monaco, éditions du Rocher, 1991.

Jennings, H. S. 1906. *Behavior of the Lower Organisms*, New York, Columbia University Press. Trad. fr.: *Vie et mort, hérédité et évolution chez les organismes unicellulaires*, Alcan, 1927 et 1931.
Josephson, B. D. & F. Pallikari-Viras 1991. «Biological utilization of quantum nonlocality», *Foundations of Physics* 21, p. 197-207.
Jung, C. G. 1963. *Memories, Dreams, Reflections*, New York, Random House.
Karplus, M. 1995. «The Levinthal paradox yesterday and today», *Folding and Design* 2, p. 569-576.
Kayser, W., ed. 1997. *A Glorious Accident*, New York, Freeman.
Kelly, E. W. 2001. «The contribution of F. W. H. Myers to psychology», *Journal of the Society for Psychical Research* 65, p. 65-90.
Kiley-Worthington, M. 1987. *The Behaviour of Horses*, J. A. Allen, Londres. Trad. fr.: *Le Comportement des chevaux*, Zulma, 1999.
Kokubo, H. 1998. «Contemporary active research groups in Japan for anomalous phenomena», *Japanese Journal of Parapsychology* 3, p. 19-63.
Kuhn, T. S. 1970. *The Structure of Scientific Revolutions*, 2e éd. Chicago, Chicago University Press. Trad. fr.: *La Structure des révolutions scientifiques*, Flammarion, 1983.
Lang, A. 1911. «Second sight», *Encyclopaedia Britannica*, 11e éd. Cambridge (GB), Cambridge University Press.
Laplace, H. 1819. *Essai philosophique sur les probabilités*, Christian Bourgois.
Lindberg, D. C. 1981. *Theories of Vision from Al-Kindi to Kepler*, Chicago, University of Chicago Press.
London, J. 1991. *The Call of the Wild*, Londres, Mammoth. Trad. fr.: *L'Appel de la forêt*, chez divers éditeurs.
Long, W. 1919. *How Animals Talk*, New York, Harper.
Marais, E., 1973. *The Soul of the White Ant*, Harmondsworth (GB), Penguin.
Marks, D. & J. Colwell 2000. «The psychic staring effect: An artifact of pseudo randomization», *Skeptical Inquirer*, September/October, p. 41-49.
Marks, D. & J. Colwell. 2001. «Fooling and falling into the sense of being stared at», *Skeptical Inquirer*, March/April, p. 62-63.
Markwick, B. 1978. «The Soal-Goldney experiments with Basil Shackleton: New evidence of data manipulation», *Proceedings of the Society for Psychical Research* 56, p. 250-277.
Matthews, R. 1996. «Sixth sense helps you watch your back», *Sunday Telegraph*, April 14.
Mayer, E. L. 1996. «Subjectivity and intersubjectivity of clinical facts», *International Journal of Psycho-Analysis* 77, p. 709-737.
Mayer, E. L. 2001. «On "telepathic dreams?": An unpublished paper by Robert T. Stoller», *Journal of the American Psychoanalytic Association* 49, p. 629-657.
McFarland, D. (éd.) 1981. *The Oxford Companion to Animal Behaviour*, Oxford (GB), Oxford University Press.
McKie, R. 2001. «Royal Mail's Nobel guru in telepathy row», *Observer*, September 30.

McMoneagle, J. 1993. *Mind Trek: Exploring Consciousness, Time and Space Through Remote Viewing*, Norfolk (Va.), Hampton Roads Publishing.
Melzack, R. 1989. «Phantom limbs, the self and the brain», *Canadian Psychology* 30, p. 1-16.
Melzack, R. 1992. «Phantom limbs», *Scientific American*, April, p. 120-126.
Melzack, R. & P. R. Bromage 1973. «Experimental phantom limbs», *Experimental Neurology* 39, p. 261-269.
Michell, J. & R. Rickard 1977. *Phenomena*, Londres, Thames and Hudson. Trad. fr: *Anthologie des phénomènes bizarres, étranges et inexpliqués*, Belfond, 1980.
Millay, J. 1999. *Multidimensional Mind: Remote Viewing in Hyperspace*, Berkeley (Calif.), North Atlantic Books.
Milton, J. 1999. «Should ganzfeld research continue to be crucial in the search for a replicable psi effect? Part 1. Discussion paper and introduction to an electronic mail discussion», *Journal of Parapsychology* 63, p. 309-333.
Milton, J. & R Wiseman 1999. «Does psi exist? Lack of replication of an anomalous process of information transfer», *Psychological Bulletin* 125, p. 387-391.
Mitchell, W. 1872. *Injuries of Nerves and Their Consequences*, Philadelphie, Lippincott.
Moody, R. A. 1976. *Life After Life*, New York, Bantam. Trad. fr.: *La Vie après la vie*, Robert Laffont, 1977.
Morell, V. 1997. «The origin of dogs: Running with the wolves», *Science* 276, p. 1647-1648.
Morgan, T. H. 1901. *Regeneration*, New York, Macmillan.
Morris, D. 1990. *Animal-watching*, Londres, Cape.
Murphy, M. 1992. *The Future of the Body*, Los Angeles, Tarcher.
Murphy, M. & R. White 1978. *The Psychic Side of Sports*, Reading (Mass.), Addison-Wesley.
Myers, A. 1997. *Communicating with Animals*, Chicago, Contemporary Books.
Myers, F. 1882. «Report of the literary committee», *Proceedings of the Society for Psychical Research* 1, p. 147.
Myers, F. 1903. *Human Personality and the Survival of Bodily Death*, Londres, Longmans. Trad. fr.: *La Personnalité humaine, sa survivance, ses manifestations supranormales*, Alcan, 1919.
Newsom, S. & A. Scott 1999. «Wall of Death», *Sunday Times*, February 28.
Niwa, H. 1994. «Self-organizing dynamic model of fish schooling», *Journal of Theoretical Biology* 171, p. 123-126.
Noë, A., éd. 2002. *Is the Visual World a Grand Illusion?*, Thorverton (GB), Imprint Academic.
Novak, M. 1976. *The Joy of Sports*, New York, Basic Books.
Palmer, J. 1979. «A community mail survey of psychic experiences», *Journal of the American Society for Psychical Research* 73, p. 221-251.

Parker, A. 2000. «A review of the ganzfeld work at Gothenberg University», *Journal of the Society for Psychical Research* 64, p. 1-15.
Parnia, S. 2001. «Near death experiences in cardiac arrest and the mystery of consciousness», *Network: The Scientific and Medical Network Review*, August, p. 6-9.
Parrish, J. & W. Hammer 1997. *Animal Groups in Three Dimensions*, Cambridge (GB), Cambridge University Press.
Payne, P. 1981. *Martial Arts*, Londres, Thames and Hudson.
Penfield, W. 1975. *The Mystery of the Mind*, Princeton (N.J.), Princeton University Press.
Penrose, R. 1989. *The Emperor's New Mind*, Oxford (GB), Oxford University Press.
Peoc'h, R. 1997. «Telepathy experiments between rabbits», *Fondation Odier de Psycho- Physique*, bulletin n°3, p. 25-28.
Pepperberg, I. 1999. *The Alex Studies: Cognitive and Communicative Abilities of Grey Parrots*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
Peterson, D. M. 1978. «Through the looking glass: An investigation of the faculty of extra-sensory detection of being looked at», Édimbourg (Écosse), unpublished M.A. thesis, University of Edinburgh.
Phillips, H. 2000. «Mind phantoms», *New Scientist*, July 8, p. 11.
Piaget, J. 1973. *The Child's Conception of the World*, Granada. Traduction de *La Représentation du monde chez l'enfant*, 1929.
Piaget, J. 1974. *Understanding Causality*, New York, Norton. Traduction de *Les Explications causales*, PUF, 1971.
Playfair, G. L. 1999. «Telepathy and identical twins», *Journal of the Society for Psychical Research* 63, p. 86-98.
Playfair, G. L. 2000. «Mediawatch», *Paranormal Review* 16, p. 15.
Playfair, G. L. 2003. *The Twin Connection*, Londres, Vega.
Poeck, K. & B. Orgass 1971. «The concept of the body schema: A critical review and some experimental results», *Cortex* 7, p. 254-277.
Pomeroy, H. & F. Heppner. 1992. «Structure of turning in airborne rock dove (*Columba livia*) flocks», *Auk* 109, p. 256-267.
Poortman, J. J. 1939. «Het hegemonikon en zijn aandacht van den tweeden graad», *Tijdschrift voor Parapsychologie* 11, p. 97-120.
Poortman, J. J. 1959. «The feeling of being stared at», *Journal of the Society for Psychical Research* 40, p. 4-12.
Popper, K. & J. Eccles 1997. *The Self and Its Brain: An Argument for Interactionism*, Berlin, Springer.
Puthoff, H. E. & R. Targ 1976. «A perceptual channel for information transfer over kilometer distances: Historical perspective and recent research», *Proceedings of the IEEE* 64, p. 329-354.
Radin, D. 1997. *The Conscious Universe*, San Francisco, Harper Edge. Trad. fr.: *La Conscience invisible: le paranormal à l'épreuve de la science*, Presses du Châtelet, 2000.

Ramachandran, V. S. & S. Blakeslee 1998. *Phantoms in the Brain*, Londres, Fourth Estate. Trad. fr.: *Le Fantôme intérieur*, Odile Jacob, 2002.

Recordon, E. G., F. J. M. Stratton & R. Peters 1968. «Some trials in a case of alleged telepathy», *Journal of the Society for Psychical Research* 44, p. 390-399.

Reichel-Dolmatoff, G. 1997. *Rainforest Shamans*, Dartington (GB), Themis Books.

Rhine, J. B. 1937. *New Frontiers of the Mind*, New York, Farrar and Rinehart.

Rhine, J. B. 1954. *New World of the Mind*, Londres, Faber and Faber. Trad. fr.: *Le Nouveau Monde de l'esprit*, A. Maisonneuve, 1955.

Rhine, J. B. 1974. «A new case of experimenter unreliability», *Journal of Parapsychology* 38, p. 218-225.

Rhine, L. E. 1967. *ESP in Life and Lab*, Londres, Macmillan.

Rhine, L. E. 1981. *The Invisible Picture: A Study of Psychic Experiences*, Jefferson (N. C.), McFarland.

Richet, C. 1923. *Thirty Years of Psychical Research*, Londres, Collins.

Rosenthal, R. 1976. *Experimenter Effects in Behavioral Research*, New York, Wiley.

Sabbagh, K. 1999. *A Rum Affair: A True Story of Botanical Fraud*, Londres, Allen Lane.

Saltmarsh, F. H. 1938. *Foreknowledge*, Londres, Bell.

Schechter, B. 1999. Birds of a feather. *New Scientist*, January 29, p. 30-33.

Schlitz, M. & W. Braud 1997. «Distant intentionality and healing: Assessing the evidence», *Alternative Therapies* 3, p. 62-73.

Schlitz, M. & E. Gruber 1980. «Transcontinental remote viewing», *Journal of Para psychology* 44, p. 305-315.

Schlitz, M. & E. Gruber 1981. «Transcontinental remote viewing: A rejudging», *Journal of Parapsychology* 45, p. 233-237.

Schlitz, M. & C. Honorton 1992. «Ganzfeld psi performance within an artistically gifted population», *Journal of the American Society for Psychical Research* 86, p. 83-98.

Schlitz, M. & S. LaBerge 1994. «Autonomic detection of remote observation: Two conceptual replications», *Proceedings of Presented Papers, Parapsychology Association 37th Annual Convention*, Amsterdam, p. 352-360.

Schlitz, M. & S. LaBerge 1997. «Covert observation increases skin conductance in subjects unaware of when they are being observed: A replication», *Journal of Parapsychology* 61, p. 185-195

Schlitz, M. & D. J. Radin 2002. «Telepathy in the ganzfeld: State of the evidence», *in* W. Jonas & C. Crawford, éd., *Science and Spiritual Healing: A Critical Review of Research on Spiritual Healing, "Energy" Medicine and Intentionality*, Londres, Harcourt Health Services.

Schmeidler, G. R. 1972. «Respice, adspice and prospice», *Proceedings of the Parapsychological Association* 8, Durham (N.C.), Parapsychological Association.

Schmeidler, G. & H. Edge 1999. «Should ganzfeld research continue to be crucial in the search for a replicable psi effect? Part II, Edited ganzfeld debate», *Journal of Parapsychology* 63, p. 335-388.

Schmeidler, G. R. & R. A. McConnell 1958. *ESP and Personality Patterns*, New Haven, Yale University Press.

Schmidt, S., R. Schneider, J. Utts & H. Walach 2002. «Remote intention on electrodermal activity – two meta-analyses», *The Parapsychological Association 45th Annual Convention. Proceedings of Presented Papers*, Durham (N.C.), The Parapsycholocical Association, p. 27-47.

Schouten, S. A. 1982. «Analysing spontaneous cases: A replication based on the Rhine collection», *European Journal of Parapsychology* 4, p. 113-158.

Schwarz, B. 1972. *Parent-Child Telepathy: A Study of the Telepathy of Everyday Life*, New York, Garrett Publications.

Selous, E. 1931. *Thought Transference or What? in Birds*, Londres, Constable.

Shannon, B. 1993. *The Representational and the Presentational*, New York, Harvester.

Sheldrake, R. 1981. *A New Science of Life: The Hypothesis of Formative Causation*, Londres, Blond & Briggs. Trad. fr.: *Une nouvelle science de la vie*, Monaco, éditions du Rocher, 1981.

Sheldrake, R. 1988. *The Presence of the Past: Morphic Resonance and the Habits of Nature*, New York, Times Books. Trad. fr.: *La Mémoire de l'univers*, Monaco, éditions du Rocher, 1988.

Sheldrake, R. 1994. *Seven Experiments That Could Change the World: A Do-It-Yourself Guide to Revolutionary Science*, Londres, Fourth Estate. Trad. fr.: *Sept expériences qui peuvent changer le monde*, Monaco, éditions du Rocher, 1995.

Sheldrake, R. 1996. «An experiment with birds», in Christow-Bakargiev, C. & H. U. Obrist, éd., *Uccelli/Birds*, Rome, Zerynthia.

Sheldrake, R. 1998a. «The sense of being stared at: Experiments in schools», *Journal of the Society of Psychical Research* 62, p. 311-323.

Sheldrake, R. 1998b. «Experimenter effects in scientific research: How widely are they neglected?», *Journal of Scientific Exploration* 12, p. 73-78.

Sheldrake, R. 1998c. «Could experimenter effects occur in the physical and biological sciences?», *Skeptical Inquirer*, May/June, p. 57-58.

Sheldrake, R. 1999a. *Dogs That Know When Their Owners Are Coming Home and Other Unexplained Powers of Animals*, New York, Crown. Trad. fr.: *Ces chiens qui attendent leur maître et autres pouvoirs inexpliqués des animaux*, Monaco, éditions du Rocher, 2001. Réédité en 2003 chez J'ai Lu, sous le titre: *Les Pouvoirs inexpliqués des animaux*.

Sheldrake, R. 1999b. «The "sense of being stared at" confirmed by simple experiments», *Biology Forum* 92, p. 53-76.

Sheldrake, R. 1999c. «Commentary on a paper by Wiseman, Smith and Milton on the "psychic pet" phenomenon», *Journal of the Society for Psychical Research* 63, p. 306-311.

Sheldrake, R. 2000a. « The "sense of being stared at" does not depend on known sensory clues », *Biology Forum* 93, p. 209-224.
Sheldrake, R. 2000b. « Research on the feeling of being stared at », *Skeptical Inquirer*, March/April, p. 58-61.
Sheldrake, R. 2000c. « The "psychic pet" phenomenon », *Journal of the Society for Psychical Research* 64, p. 126-128.
Sheldrake, R. 2000d. « Telepathic telephone calls : Two surveys », *Journal of the Society for Psychical Research* 64, p. 224-232.
Sheldrake, R. 2001. « Experiments on the sense of being stared at : The elimination of possible artefacts », *Journal of the Society for Psychical Research* 65, p. 122-137.
Sheldrake, R. 2002. « Apparent telepathy between babies and nursing mothers : A survey », *Journal of the Society for Psychical Research* 66 : 181-185.
Sheldrake, R., C. Lawlor & J. Turney 1998. « Perceptive pets : A survey in London », *Biology Forum* 91, p. 57-74.
Sheldrake, R. & P. Smart 1997. « Psychic pets : A survey in North-West England », *Journal of the Society for Psychical Research* 61, p. 353-364.
Sheldrake, R. & P. Smart 1998. « A dog that seems to know when his owner is returning : Preliminary investigations », *Journal of the Society for Psychical Research* 62, p. 220-232.
Sheldrake, R. & P. Smart 2000a. « A dog that seems to know when his owner is coming home : Video- taped experiments and observations », *Journal of Scientific Exploration* 14, p. 233-255.
Sheldrake, R. & P. Smart 2000b. « Testing a return-anticipating dog, Kane », *Anthrozoos* 13, p. 203-212.
Sheldrake, R. & P. Smart 2003a. « Experimental tests for telephone telepathy » (in preparation).
Sheldrake, R. & P. Smart 2003b. « Videotaped experiments on telephone telepathy » (in preparation).
Sinclair, U. 1930. *Mental Radio*, Londres, Werner Laurie.
Sitwell, O. 1946. *The Scarlet Tree*, Londres, Macmillan.
Smythies, J. 2000. « The theoretical basis of psi », *Journal of the Society for Psychical Research* 64, p. 242-244.
Sobel, D. 1996. *Longitude*, Londres, Fourth Estate. Trad. fr. : *Longitude*, Lattès, 1996 ; rééd. Seuil, coll. « Points Sciences », 1998.
St. Barbe Baker, R. 1942. *Africa Drums*, Londres, Drummond. Trad. fr. : *Tambours africains*, Stock, 1949.
Stanford, R. T. 1978. « Toward reinterpreting psi effects », *Journal of the American Society for Psychical Research* 72, p. 197-214.
Steiger, B. & S. H. Steiger 1992. *Strange Powers of Pets*, New York, Donald Fine. Trad. fr. : *Ces animaux miracles*, ADA, 2000.
Stevenson, I. 1960. « A review and analysis of paranormal experiences connected with the sinking of the *Titanic* », *Journal of the American Society for Psychical Research* 54, p. 153-171.

Stevenson, I. 1970. *Telepathic Impressions*, Charlottesville, University Press of Virginia.
Stokes, D. M. 1987. «Theoretical parapsychology», *Advances in Parapsychological Research* 5, p. 77-189.
Stoppard, M. 1985. *Pregnancy and Birth Book*, Londres, Dorling Kindersley. Trad. fr.: *Le Livre de la naissance*, Liber, 1994; rééd. Minerva, 1999.
Storm, L. & S. Ertel 2000. «Does psi exist? Comments on Milton and Wiseman's meta-analysis of ganzfeld research», *Psychological Bulletin* 127, p. 424-433.
Targ, R. & J. Katra. 1998. *Miracles of Mind: Exploring Nonlocal Consciousness and Spiritual Healing*, Novato (Calif.), New World Library.
Targ, R., H. E. Puthoff & E. C. May 1979. «Direct perception of remote geographical locations», *in* C. T. Tart *et al.*, éd., *Mind at Large*, New York, Praeger.
Taylor, J. 1998. «A new theory for ESP», *Journal of the Society for Psychical Research* 62, p. 289-310.
Taylor, J. 2000. «Information transfer in space-time», *Journal of the Society for Psychical Research* 64, p. 193-210.
Temple, R. 1989. *Open to Suggestion: The Uses and Abuses of Hypnosis*, Londres, Aquarian Press.
Thom, R. 1975. *Structural Stability and Morphogenesis*. Reading (Mass.), Benjamin. Traduction de *Stabilité structurelle et morphogenèse*, Paris, Inter-Éditions, 1972; Ediscience, 1985 (3e édition revue et augmentée).
Thom, R. 1983. *Mathematical Models of Morphogenesis*, Chichester (GB), Horwood. Traduction de *Modèles mathématiques de la morphogenèse*, Bourgois, «10-18», 1974, rééd. 1980.
Thomas, K. 1973. *Religion and the Decline of Magic*, Harmondsworth (GB): Penguin.
Thouless, R. 1972. *From Anecdote to Experiment in Psychical Research*, Londres, Routledge and Kegan Paul.
Titchener, E. B. 1898. «The feeling of being stared at», *Science New Series* 8, p. 895-897.
Twain, M. 1884. «Letter», *Journal of the Society for Psychical Research* 1, p. 166-167.
Ullman, M., S. Krippner & A. Vaughan 1973. *Dream Telepathy*, Londres, Turnstone.
Van Der Post, L. 1962. *The Lost World of the Kalahari*, Londres, Penguin Books. Trad. fr.: *Le Monde perdu du Kalahari*, Albin Michel, 1962; rééd. Payot, 1996, 2003.
Van Lommel, P. 2001. «Near-death experience in survivors of cardiac arrest: A prospective study in the Netherlands», *Lancet* 358, p. 2039-2045.
Velmans, M. 2000. *Understanding Consciousness*, Londres, Routledge.
Von Frisch, K. 1975. *Architecture animale*, trad. de l'allemand par P. Kessler, Albin Michel.

Walker, E. H. 1984. « A review of criticism of the quantum mechanical theory of psi phenomena », *Journal of Parapsychology* 48, p. 227-232.

Wallace, A. R. 1874. *On Miracles and Modern Spiritualism*, Londres, Burns.

Wallace, B. A. 2000. *The Taboo of Subjectivity*, Oxford (GB), Oxford University Press.

Weinstein, S. & E. A. Sarsen 1961. « Phantoms in cases of congenital absence of limbs », *Neurology* 11, p. 905-911.

Whan, M. 2000. « Mercurius, archetype and transpsychic reality : C. G. Jung's parapsychology of spirit(s) », *in* D. Barford, éd., *Lands of Darkness : Psychoanalysis and the Paranormal*, Londres, Rebus Press.

Williams, J. H. 1960. *Bandoola*, Londres, Hart-Davis. Trad. fr : *Bandoola*, Fasquelle, 1954.

Williams, L. 1983. « Minimal cue perception of the regard of others : The feeling of being stared at », *Journal of Parapsychology* 47, p. 59-60.

Willmer, E. N. 1970. *Cytology and Evolution*, 2e éd. Londres, Academic Press.

Willmer, E. N. 1999. *The Sallow Bush*, Londres, Hamilton.

Wilson, E. O. 1980. *Sociobiology*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press. Trad. fr. : *Sociobiologie*, Monaco, éditions du Rocher, 1987.

Winer, G. A. & J. E. Cottrell 1996a. « Does anything leave the eye when we see ? », *Current Directions in Psychological Science* 5, p. 137-142.

Winer, G. A., & J. E. Cottrell 1996b. « Effects of drawing on directional representations of the process of vision », *Journal of Educational Psychology* 88, p. 387-396.

Winer, G. A., J. E. Cottrell, V. A. Gregg, J. S. Fournier & L. A. Bica 2002. « Fundamentally misunderstanding visual perception : Adult's beliefs in visual emissions », *American Psychologist* 57, p. 417-424.

Winer, G. A., J. E. Cottrell, K. D. Karefilaki & V. A. Gregg 1996. « Images, words and questions : Variables that influence beliefs about vision in children and adults », *Joumal of Experimental Child Psychology* 63, p. 499-525.

Wiseman, R. & M. Schlitz 1997. « Experimenter effects and the remote detection of staring », *Joumal of Parapsychology* 61, p. 197-207.

Wiseman, R. & M. D. Smith 1994. « A further look at the detection of unseen gaze », *Proceedings of Presented Papers, Parapsychology Association 37th Annual Convention*, Amsterdam, p. 465-478.

Wiseman, R., M. D. Smith & D. Kornbrot 1996. « Exploring possible sender-to-experimenter acoustic leakage in the PRL autoganzfeld experiments », *Journal of Parapsychology* 60, p. 97-128.

Wolman, B. B., ed., 1977. *Handbook of Parapsychology*, New York, Van Nostrand Reinhold.

Woodhouse, B. 1992. *How Your Dog Thinks*, Letchworth (GB), Ringpress.

Wylder, J. E. 1978. *Psychic Pets : The Secret World of Animals*, New York, Stonehill.

Yamamoto, M., *et al.* 2000. « Study on analyzing methods of human body functions using various simultaneous measurements », *Journal of International Society of Life Information Science* 18, p. 61-97.

Zhou, Y. & M. Karplus. 1999. « Interpreting the folding kinetics of helical proteins », in *Nature* 401, p. 400-403.

Table des matières

Préface . . . . . 9
Introduction : Le septième sens et l'esprit étendu . . . . . 15

**Première partie : La télépathie** . . . . . 37
1. Captage de pensées et d'intentions . . . . . 39
2. Transmission de pensée en laboratoire . . . . . 68
3. Appels télépathiques . . . . . 89
4. Décès lointains et appels de détresse . . . . . 104
5. Effets des intentions à distance . . . . . 123
6. Télépathie par téléphone . . . . . 138
7. Évolution de la télépathie . . . . . 157

**Deuxième partie : Les pouvoirs de l'attention** . . . . . 173
8. La sensation d'être observé . . . . . 175
9. Surveillance et vigilance . . . . . 192
10. Sensibilité animale . . . . . 205
11. Expériences sur la sensation d'être observé . . . . . 227
12. Le mauvais œil et la montée du rationalisme . . . . . 248
13. Les images se trouvent-elles dans le cerveau ou bien exactement là où elles nous semblent être ? . . . . . 267

**Troisième partie : Vision à distance et aperçu du futur** ..... 285
14. Vision à distance ..... 287
15. Prémonitions animales ..... 300
16. Pressentiments humains ..... 313
17. Exploration de la précognition ..... 328

**Quatrième partie : Comment fonctionne le septième sens ?** ... 347
18. L'esprit étendu et la physique moderne ..... 349
19. Les champs mentaux ..... 364

**Appendices** ..... 379
Appendice A : Comment participer à la recherche ..... 381
Appendice B : Détail des tests et sondages ..... 395
Appendice C : Brève histoire des premières théories de la vision ..... 427

Notes ..... 435
Bibliographie ..... 455

*Cet ouvrage a été imprimé par la*
*SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT*
*Mesnil-sur-l'Estrée*
*en mars 2004*

Édition exclusivement réservée aux adhérents du club
Le Grand Livre du Mois
15, rue des Sablons
75116 Paris
réalisée avec l'aimable autorisation des éditions du Rocher

Dépôt légal : mars 2004
N° d'impression : 67550
ISBN : 2-7028-9046-6

*Imprimé en France*

# Le Septième Sens

## Les pouvoirs de l'esprit étendu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Guy Abadia

Presque tout le monde connaît cette sensation quasi physique d'être observé par quelqu'un. Mais cela se passe-t-il uniquement dans notre tête ? S'agit-il seulement d'impressions subjectives ? Dans *Le Septième Sens*, le biologiste Rupert Sheldrake explore les complexités de l'esprit et constate que nos capacités de perception vont bien au-delà de ce que beaucoup d'entre nous ont pu imaginer.

Pour expliquer notre intime interconnexion avec le monde extérieur, le théoricien des « champs morphiques » suggère que notre esprit n'est pas confiné à notre cerveau, mais qu'il émet des prolongements qui entrent en contact avec les objets et les êtres que nous percevons autour de nous. Cette influence étendue de notre esprit permet de comprendre le sens de nombreux phénomènes jusqu'ici mystérieux, comme la télépathie ou les prémonitions.

Associant la tradition de l'expérimentation pragmatique au refus de laisser la science se complaire dans le dogmatisme, Sheldrake ouvre ainsi de nouvelles voies dans l'exploration de notre nature profonde. Fondé sur des recherches rigoureuses, ce livre novateur nous indique de nouvelles manières de penser à nous et à nos relations avec nos semblables, mais aussi avec les animaux et avec notre environnement.

*Titulaire d'un doctorat en sciences naturelles de l'université de Cambridge, Rupert Sheldrake est chercheur à l'Institut des sciences noétiques de Californie. Il s'est fait mondialement connaître grâce à ses théories sur la « causalité formative » et les « champs morphiques ». Il a publié cinq autres ouvrages aux éditions du Rocher, parmi lesquels* La Mémoire de l'univers, L'Âme de la nature *et* Ces chiens qui attendent leur maître et autres pouvoirs inexpliqués des animaux.

9 782702 890462

LE CLUB

22.00

00291468

Couverture Atelier Didier Thimonier - Photo © Photonica